Université Paris Nanterre
200 av. de la République
92001 Nanterre Cedex
www.parisnanterre.fr

Membre de l'université Paris Lumières

École doctorale 395 : Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent.
Mondes Américains (UMR 8168), équipe ESNA

Camila SALGADO GORDILLO

Les reliques et leur appropriation dans le Royaume de Nouvelle-Grenade (XVIe-XVIIIe siècle)

Thèse présentée et soutenue publiquement le 06/12/2022
en vue de l'obtention du doctorat de Histoire des mondes modernes de l'Université Paris Nanterre
sous la direction de M. Pierre RAGON (Université Paris Nanterre)

Jury :

Rapporteur·e :	M. Jean-Marie LE GALL	Professeur des universités, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Rapporteur·e :	M. Jaime Humberto BORJA	Professeur titulaire, Université de Los Andes, Colombie
Membre du jury :	Mme. Aliocha MALDAVSKY	Professeur des universités, Université Paris Nanterre
Membre du jury :	M. Pierre-Antoine FABRE	Directeur d'études, EHESS
Membre du jury :	M. Pierre RAGON	Professeur des universités, Université Paris Nanterre

Table des matières

Introduction **1**

1. S'approprier les reliques : les reliques à Santa Fe au XVIe siècle **31**

1.1 La tête de sainte Elisabeth de Hongrie et le rattachement de Santa Fe à la Chrétienté et à l'Hispanité 31

1.2 Des usages missionnaires des reliques ? 42

2. Transférer des reliques au Nouveau Monde : stratégie jésuite de séduction **65**

2.1 Pourquoi amener des reliques à Santa Fe ? 65

2.2 De Rome à Santa Fe : l'itinéraire des reliques 89

3. Baptiser les reliques : la procession de Santa Fe **105**

3.1 Les reliques, les saints et l'ordonnancement de la procession 111

3.2 Le parcours de la procession 128

3.3 Les acteurs de la procession 138

3.4 La place des Indiens dans la procession 152

3.5 L'intégration de Santa Fe à la chrétienté romaine 160

4. Exposer les reliques : l'église de San Ignacio et les retables **176**

4.1 Une église en construction 176

4.2 Les décors de l'église 192

5. Conserver les reliques : les reliquaires **218**

5.1 À chaque saint sa relique ? Problème documentaire 218

5.2 Un reliquaire pour chaque relique 225

5.3 Typologie des reliquaires 235

5.4 L'iconographie 257

6. Se servir des reliques : le quotidien des reliques à Santa Fe **280**

6.1 L'usage des reliques durant les XVIIe et XVIIIe siècles 280

6.1.1 Les reliques de l'église de San Ignacio 280

6.1.2 Les autres reliques présentes à Santa Fe 302

6.1.3 Les usages privés des reliques 308

6.1.4 Les Indiens et les reliques 338
6.2 Le devenir des reliques sans les jésuites 348
6.3 Du XXe siècle à nos jours 353
Conclusion **366**
Bibliographie **375**

Annexes :

a. Catalogue
b. Document de 1602
c. Extrait de la Carta anua 1611-1612
d. Dossier de 1774

Abréviations

ACPB Archivo, Catedral Primada de Bogotá

AGI Archivo General de Indias, Séville

AGN Archivo General de la Nación, Bogotá

AHCMSB Archivo Histórico, Colegio Mayor de San Bartolomé, Bogotá

AHJ Archivo Historico Javeriano, Bogotá

ANE Archivo Historico Nacional de España

APSBC Archivo Histórico, Provincia de San Luis Beltrán de Colombia, Bogotá

ARSI Archivum Romanum Societatis Iesu, Rome

ASV Archivum Secretum Vaticanum, Rome

ATSI Archivo del Templo de San Ignacio, Bogotá

BNC Biblioteca Nacional de Colombia, Bogotá

Introduction

Les reliques des saints font partie de l'histoire de la religion chrétienne. Ces objets sacrés ont joué un rôle central dans le développement des églises et ce, tout en ayant des significations et des fonctions diverses. Les reliques étaient ainsi, à la fois vénérées pour leurs pouvoirs miraculeux, curatifs, protecteurs, et considérées comme l'un des chemins conduisant le plus directement à Dieu.

Leur influence ne se faisait pas seulement sentir dans la liturgie et l'Église. Elles étaient profondément liées à la vie des communautés. Des gens de toutes les classes et de tous les statuts sociaux se réunissaient autour de ces objets sacrés. En ce sens, ces objets avaient donc également une influence sur l'économie et la politique.

Néanmoins, les significations, les fonctions et l'influence des reliques sur les communautés ont changé selon les époques et variaient selon les régions. Au Moyen Âge, les reliques n'avaient ainsi ni la même signification ni les mêmes fonctions qu'au XIXe siècle. En outre, ces objets sacrés n'avaient pas un sens en eux-mêmes, chaque communauté leur en a attribué un.

Cette terre de nouvelle chrétienté qu'était l´Amérique espagnole ne faisait pas figure d´exception, et l'on y trouvait de nombreuses collections de reliques. Cette étude s´intéresse tout particulièrement au Royaume de Nouvelle-Grenade entre les XVIe et les XVIIIe siècles.

Nous abordons les reliques comme l'un des outils utilisés par l'Eglise dans la conquête des âmes et aussi destinés à consolider la foi des fidèles déjà chrétiens. Nous traitons ce sujet en accordant une importance particulière au dialogue entre les diverses cultures impliquées et abordons la question de l´appropriation des reliques par les fidèles.

Afin d'atteindre le but que nous nous fixons, nous nous sommes posé différentes questions : quelles reliques sont arrivées au Royaume de Nouvelle-

Grenade ? Quels types de reliques ont été acheminés ? De quels saints, martyrs ou confesseurs? Comment sont-elles arrivées sur le territoire ? Qui y a exigé la présence de ces reliques ? Qui les gardait ? Quels ont été leurs usages ? Est-ce que les reliques ont été utilisées pour l'évangélisation des Indiens ? Quelles croyances existaient autour d'elles ? Comment ont-elles été perçues par les populations indigènes, par les Espagnols, par les esclaves noirs ou encore les créoles ? Quels types de traditions se sont créés autour des reliques ? Quelles traditions européennes ont été conservées ? Est-ce que des traditions des indigènes ou des esclaves noirs du culte des ancêtres et des rituels funéraires ont été conservées ? Comment étaient vénérées les reliques dans le Royaume de Nouvelle-Grenade ? Y avait-il un commerce de reliques ? Faisaient-elles partie des trésors non sacrés ou ne se retrouvaient-elles que dans les églises ? Qui a financé l'acquisition des reliques ?

Dans un premier temps nous avons tenté de répondre à ces questions d'une manière globale. Les enquêtes sur divers fonds d'archives[1] ont mis en évidence l'absence de sources suffisantes pour continuer notre recherche de cette manière. Par conséquent, nous avons centré nos efforts sur les reliques acheminées par les jésuites jusqu'au Royaume de Nouvelle-Grenade tout au long du XVIIe siècle, à différentes reprises[2]. Plus spécifiquement, sur l'étude des reliques qui se trouvent conservées en l'église de San Ignacio à Bogota. Ce qui nous a permis de centrer nos efforts et d'aborder la relation étroite qui existe entre les jésuites et les reliques.

L'étude de ce groupe de reliques nous permet de répondre à nos questions initiales. Ces reliques sont à l'origine de l'histoire des reliques du Royaume de Nouvelle-Grenade. Le fait qu'une grande partie de ces objets existe encore aujourd'hui à Bogota (Santa Fe à l´époque coloniale) nous permet de nous pencher sur leur parcours au fil du temps et de mener notre recherche, à savoir

[1] Archivo General de Indias, Archivum Romanum Societatis Iesu, Archivo General de la Nación, Archivio Segreto Vaticano, Archivo Histórico Javeriano, Archivo Histórico del Colegio Mayor de San Bartolome, Archivo Historico de la Provincia de San Luis Bertran et Archivo de l'église de San Ignacio.

[2] Ce groupe de reliques n'est pas le premier de son genre à arriver en Amérique. Des groupes de reliques similaires sont arrivés dans la décennie 1570 au Pérou et au Mexique.

l'histoire des reliques jésuites et l'analyse de leur appropriation dans le Royaume de Nouvelle-Grenade.

Bien que les historiens de la seconde moitié du XXe siècle et ceux du XXIe siècle se soient intéressés au sujet des reliques, le sujet ponctuel des reliques modernes n'a été abordé qu'au début du XXIe siècle. En effet, tout au long du XXe siècle l'intérêt s'est centré sur leur pouvoir et leur valeur tout au long du Moyen Âge et n'est qu'au début du XXIe siècle que les reliques de l'Époque Moderne devinrent un sujet d'étude à part entière[3]. Les ouvrages qui portent sur les reliques modernes et sur les reliques romaines ne consacrent que 3 chapitres à celles présentes sur le continent américain. Ces chapitres abordent les cas particuliers du Brésil (2 chapitres) et du Mexique (1)[4]. Il s'agit donc pour cette recherche de contribuer de manière significative à ce sujet en étudiant plus généralement l'histoire des reliques à l'époque Moderne dans une région du monde encore inexploré par les historiens.

Au sein de l'historiographie portant sur les Andes, l'histoire religieuse a connu ces dernières années un développement considérable. C'est notamment le cas de l'histoire de l'évangélisation[5], un aspect essentiel de la vie quotidienne sous

[3] BOUTRY, Philippe, FABRE, Pierre-Antoine et JULIA, Dominique (éd.), *Reliques modernes : cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2009, vol. 2, 903 p.
BACIOCCHI, Stéphane et DUHAMELLE, Christophe (éd.), *Reliques romaines: invention et circulation des corps saints des catacombes à l'époque moderne*, Rome, École française de Rome, 2016, 775 p.

[4] FABRE, Pierre-Antoine, « Reliques romaines à Mexico (1575-1578): Histoire d'une migration » dans *Reliques romaines : invention et circulation des corps saints et des catacombes à l'époque moderne*, Rome, École française de Rome, 2016, p. 575-593.

[5]Entre autres :
BOLTANSKI, Ariane, MALDAVSKY, Aliocha, « Économie de la foi : les bienfaiteurs laïcs des collèges et missions jésuites entre l'Europe et les Indes (xvie-xviie s.) », dans *Revue de l'histoire des religions*, 2020/4 (Tome 237), p. 647-673
COBO, Juan Fernando, *The reception of Tridentine Catholicism in the New Kingdom of Granada*, thèse de doctorat, Cambridge, Université de Cambridge, sous la direction de RAMOS, Gabriela, 2013.
ESTENSSORO FUCHS, Juan Carlos, *Del paganismo a la santidad: la incorporación de los indios del Perú al catolicismo, 1532-1750*, Lima, Instituto Francés de Estudios Andinos, Pontificia Universidad Católica del Perú, Instituto Riva-Agüero, 2003.
MALDAVSKY, Aliocha, « Finances missionnaires et salut des laïcs. La donation de Juan Clemente de Fuentes, marchand des Andes, à la Compagnie de Jésus au milieu du XVIIe siècle », dans *Archives de sciences sociales des religions*, 2020/4 (n° 191), p. 21-43
RAMOS, Gabriela, "Politica eclesiástica, cultura e historia", dans *Colonial Latin American Review,*

la domination de la couronne espagnole. Rappelons que, de par la donation pontificale de 1493, les droits de la couronne d'Espagne sur les terres du Nouveau Monde avaient pour contrepartie l'obligation qui lui était faite d'évangéliser les populations amérindiennes. La conquête des âmes indiennes étant l'excuse parfaite pour pérenniser l'asservissement des peuples originaires, elle jouait un rôle politique capital.

En dépit de cela, dans l'historiographie du Royaume de Nouvelle-Grenade les historiens ont toujours négligé l'aspect religieux, l'économie et la politique étant leurs secteurs de prédilection. Toutefois, ces dernières années nombre de thèses, de mémoires et d'articles intègrent l´analyse des aspects religieux à leurs projets[6] en participant aux débats et en reprenant les centres d'intérêt de l'historiographie andine contemporaine.

Néanmoins, que ce soit dans l´historiographie andine ou dans celle du Royaume de Nouvelle-Grenade, la question des reliques n'a été traité que de manière périphérique. Notre recherche constitue ainsi la première étude approfondie portant sur ce point alors même que dans l'historiographie de la Nouvelle-Espagne le sujet a été le centre d'intérêt de certains historiens[7].

Vol.11, n°1, 2002, p. 139-145
_____, "Pastoral Visitations : Spaces of Negotiation in Andean Indigenous Parishes", dans *The Americas,* Vol. 73, Issue 01, 2016, p. 39-57

[6]BORJA GÓMEZ, Jaime Humberto, « Purgatorios y juicios finales : las devociones y la mística del corazón en el Reino de Nueva Granada », dans *Historia Crítica, edición especial*, 2009, p. 80-100
_____, *Historiografía y hagiografía : vidas ejemplares y escritura de la historia en el Nuevo Reino de Granada*, Bogotá, Red Fronteras de la Historia, 2007, 28 p.
_____, *Los indios medievales de fray Pedro de Aguado: construcción del idólatra y escritura de la historia en una crónica Del siglo XVI,* Bogotá, Centro Editorial Javeriano, 2002.
CEBALLOS GÓMEZ, Diana Luz, *Hechicería, brujería, e Inquisición en el Nuevo Reino de Granada: un duelo de imaginarios*, Bogotá, Editorial Universidad Nacional, 1994.
COBO, Juan Fernando, *Mestizos heraldos de Dios : la ordenación de sacerdotes descendientes de españoles e indígenas en el Nuevo Reino de Granada y la racialización de la diferencia, 1573-1590*, Bogotá, Instituto Colombiano de Antropología e Historia, 2012, 153 p.
PÉREZ PÉREZ, María Cristina, *Circulación y apropiación de imágenes religiosas en el nuevo reino de granada, siglos XVI-XVIII,* thèse de doctorat, Bogota, Université des Andes, sous la direction de SILVA OLARTE, Renán José, 2013.

[7] Pour le cas de la Nouvelle Espagne nous retrouvons les articles et le mémoire de Master de Gabriela Sanchez Reyes qui abordent le sujet des reliquaires :
SANCHEZ REYES, Gabriela, « La santidad fragmentada: Las reliquias carmelitas del convento de San José de Puebla » dans *Cuerpo y religión en el México barroco*, Mexico, ENAH - INAH, 2011, p. 87-107.

Les sources : présentation détaillée et critique

Les sources privilégiées pour notre recherche sont à la fois les sources matérielles (les reliques et reliquaires conservés jusqu'à nos jours) et les sources écrites, qu'elles proviennent de fonds d'archive, ou soient imprimées. Nous accordons dans notre projet la même importance aux deux types de sources.

Au niveau des sources matérielles, le retable reliquaire de l'église de San Ignacio à Bogota[8] retient notre attention. Il s'agit d'un retable reliquaire à trois corps qui abrite environ 91 reliques qui sont à leur tour incluses dans 22 reliquaires. Nous comptons aussi 17 reliquaires qui se trouvent dans d'autres retables de la même église. Cela veut dire que nous parlons d'un corpus de 39 reliquaires de la période de l'occupation espagnole, faits en matériaux divers comme le verre, différents métaux, le bois et les tissus. Parmi eux nous en retrouvons certains d'iconographie assez complexe et d'autres plus simples. L'analyse de leur iconographie, de leurs matériaux et de leur fabrication nous apporte des réponses. Parmi les reliques nous retrouvons une grande quantité de reliques romaines, quelques reliques des saints jésuites, des reliques des onze mille vierges, certaines reliques des saints de la légion thébéenne et d'autres reliques elles-mêmes touchées à des reliques du Christ.

Au long de notre recherche nous avons travaillé à l'Archivo General de Indias à Séville, à l'Archivo General de la Nación à Bogotá, à l'Archivum

---

_____, « Relicarios de plata en Nueva España: refugios materiales de la santidad », dans *La plata en Iberoamérica, siglos XVI al XIX*, Mexico D.F-León (España), Universidad de León, 2008, p. 483-496.

_____, « Los frascos-relicarios del templo de la Santisima, Centro Histórico de la ciudad de México », dans *Boletin de monumentos históricos-Tercera época*, Enero-Abril 2012 p. 178-182.

_____, « Retablos relicario en la Nueva España », dans *Barroco Iberoaméricano. Territorio, Arte, Espacio y Sociedad*, Séville, Ediciones Giralda, 2001, p. 616-630.

_____, *Relicarios novohispanos a través de una muestra de los siglos XVI al XVIII*, mémoire de master, UNAM, sous la direction de MAQUIVAR, María del Consuelo, 2000, 389 p.

Et le livre de Beatriz Mariscal qui porte sur la procession de réception de reliques à Mexique en 1575 :

MARISCAL, Beatriz, *Carta del padre Pedro de Morales de la compañía de Jesús*, México, Colegio De Mexico A.C., 2000, 256 p.

[8] Un ouvrage est dédié à ce sujet :

VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Artificios en un palacio celestial : retablos y cuerpos sociales en la iglesia de San Ignacio : Santafé de Bogotá, siglos XVII y XVIII*, Bogotá, Instituto Colombiano de Antropología e Historia, 2012, 232 p.

Romanum Societatis Iesu à Rome, à l'Archivum Secretum Vaticanum dans cette même ville, à l'Archivo Historico Javeriano, à l'Archivo Historico del Colegio Mayor de San Bartolomé, à l'Archivo Provincial Jesuitico, à l'Archivo historico de la provincia san Luis Bertran de Colombia et à l'archive de l'église de San Ignacio, ces cinq derniers fonds se trouvant tous à Bogotá.

Il est important de dire que la recension et le dépouillement de sources d'archives sur ce sujet sont compliqués car les traces laissées par la circulation et les usages de ces objets sont ténues.

Parmi les sources écrites de fonds d'archives étudiées et trouvées dans ces archives ressortent : a) la *carta anua* de la province du Royaume de Nouvelle-Grenade et Quito de 1611-1612 rédigée en 1613 qui se retrouve à l'Archivum Romanum Societatis Iesu (ARSI)[9]. Cette lettre décrit en détail les processions organisées pour la réception des reliques à Santa Fe et à Tunja. Les reliques étant listées, il s´agit d'un premier inventaire de ces objets sacrés ; b) Toute la documentation de la cause de béatification et canonisation de Pedro Claver, qui se retrouve à L'Archivum Secretum Vaticanum[10] ; c) Un document signé en 1602 qui porte sur un autre groupe de reliques arrivé aussi par le biais des jésuites, au cours de cette même année (1602). Il s'agit d'un acte notarié rédigé à Rome qui atteste que ces reliques sont les mêmes que celles qui sont inscrites sur un autre acte notarié rédigé en latin en 1593. Ce document est conservé dans les archives de l'église de San Ignacio[11] ; d) Une inspection minutieuse des reliques faite après l'ordonnance du concile provincial de 1774. Ce document contient un inventaire des *certificats d'authenticité* des reliques existantes à ce jour-là, une relation des reliques existantes avec le martyrologue et une analyse scientifique des reliques faite par José Celestino Mutis[12]. Ce document se trouve aussi conservé dans le fonds d'archives de l'église de San Ignacio[13]. De même nous avons retrouvé d'autres inventaires et des livres de la sacristie de cette même église qui nous donnent beaucoup d'informations sur les objets de notre étude.

[9] ARSI, N.R et Quit., 12 I, 69v-89v
[10] ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176-92
[11] Le document en latin n'existe pas aujourd'hui
[12] José Celestino Mutis fut le scientifique chargé de la *Real expedición botánica del Nuevo Reino de Granada.*
[13] La plupart de ces certificats d'authenticité n'existent plus de nos jours.

Au niveau de sources écrites imprimées ressortent les *cartas anuas* de la province de Nuevo Reino et Quito rédigées entre 1604 et 1698[14], les histoires de vie de certaines personnes qui ont habité le Royaume de Nouvelle-Grenade et qui étaient considérées comme saintes par leurs contemporains[15], les documents du Tribunal de l'Inquisition de Cartagena de Indias datant de la période 1610-1660[16], des testaments des Indiens de Santa Fe des XVIe et XVIIe siècles[17] et des chroniques de la conquête de Tierra Firme et de Santa Fe[18].

Parmi toutes les sources écrites, les *cartas anuas* sont celles que nous avons le plus utilisées, celle de l'année 1611-1612 ayant été particulièrement utile. Pour cette raison nous trouvons importante de mieux connaître ce document destiné à l'usage exclusif des Jésuites. Il s'agissait d'un compte rendu des activités réalisées dans chaque province, qui devait être envoyé au Général de la Compagnie à Rome. Ce compte rendu devait se faire tous les trois ans et normalement était rédigé par le provincial. Il contribuait aussi à la rédaction de l'histoire de la Compagnie de Jésus[19]. De nos jours on connait 12 *cartas anuas* de

---

[14] REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto (éd.), *Cartas anuas de la Provincia del Nuevo Reino de Granada: años 1604 a 1621*, Bogotá, Editorial Pontificia Universidad Javeriana : Archivo Histórico Javeriano Juan Manuel Pacheco, 2015, 672 p.
_____, *Cartas anuas de la Provincia del Nuevo Reino de Granada: años 1638 a 1660*, Bogotá, Archivo Histórico Javeriano Juan Manuel Pacheco, S.J., 2014, 411 p.

_____, *Cartas anuas de la Provincia del Nuevo Reino de Granada: años 1684 a 1698*, Bogotá, Archivo Histórico Javeriano Juan Manuel Pacheco, S.J., 2014, 717 p.

[15] VILLAMOR, Pedro Pablo de, *Vida, y virtudes de la venerable Madre Francisca María del Niño Jesus: religiosa professa en el real convento de Carmelitas descalzas de la ciudad de Santa Fe,* Thomàs Rodriguez Frias, Madrid, 1724, 416p.
SOLIS Y VALENZUELA, Pedro de, *Epitome breve de la vida y muerte del Ilustrissimo Dr. don Bernardino de Almansa*, Madrid, Diego Dias de la Correa, 1647, 76p.

[16] SPLENDIANI, Anna María, SÁNCHEZ BOHÓRQUEZ, José Enrique et LUQUE DE SALAZAR, Emma Cecilia, *Cincuenta años de Inquisición en el Tribunal de Cartagena de Indias, 1610-1660*, Santafé de Bogotá, Centro editorial Javeriano, Instituto colombiano de cultura hispánica, 1997, vol. 2/4, 464 p
[17] RODRIGUEZ JIMENEZ, Pablo, *Testamentos indígenas de Santafé de Bogotá siglos XVI-XVII*, Bogotá, Alcaldía Mayor, 2002, 326 p.
[18] SIMÓN, Pedro, *Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias occidentales*, Bogotá, M. Rivas, 1882, vol. 2/5, 425+XXI p.
FLÓREZ DE OCÁRIZ, Juan, *Genealogías del Nuevo Reino de Granada*, Bogotá : Instituto Caro y Cuervo ; Instituto Colombiano de Cultura Hispánica, 1990., 1676.
[19] REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1684 a 1698,* p. 25

la province de Nuevo Reino et Quito[20], rédigées au long du XVIIe (1604-1605, 1605, 1609, 1611-1612, 1616, 1619-1621, 1642-1652, 1645, 1655-1660, 1684-1690, 1691-1693 et 1694-1698)[21]. Grace à certains références présentes dans d'autres documents, on sait que d'autres *cartas anuas* ont été rédigées au cours du XVIIIe siècle. Malheureusement celles-ci n'ont pas été retrouvées[22].

L'organisation générale des *cartas anuas* a été fixée par le Général Claudio Acquaviva[23]. Ces rapports concernaient les fondations de collèges et de maisons, l'approbation de la Compagnie et de ses membres par des populations locales, et ols devaient mentionner le noms des principaux bienfaiteurs, les réussites et les échecs de la Compagnie, les vertus et les actions des hommes illustres de la Compagnie qui venaient de mourir, les vocations illustres et extraordinaires, les transformations et les conversions notables faites grâce au travail de la Compagnie et les personnes qui avaient quitté la Compagnie[24].

Ces lettres empruntent à la fois à la chronique historique et à la littérature édifiante[25]. En effet, elles racontent des événements historiques comme la fondation des collèges ou la construction des temples, mais aussi les vies, les vertus et parfois les miracles des membres de la Compagnie.

À travers ces récits, la littérature édifiante cherchait à mobiliser les affects, la volonté et l'imagination[26] afin d'obtenir la conversion des lecteurs en chrétiens exemplaires. À la différence des *exemplas* du Moyen Âge, qui étaient dominés par l'allégorie[27] cette littérature édifiante des XVIe et XVIIe siècles se présentait « *comme des histoires, c'est-à-dire comme des récits contraints par la règle de la véridicité* »[28]. Cependant, l'auteur avait une certaine liberté et « *pour imprimer efficacement un désir d'émulation vertueuse dans l'imagination du lecteur* [l'écrivain] *ne peut en effet reproduire purement et simplement ce qui a été : il*

[20] On appelait ainsi la province jésuite du Royaume de Nouvelle Grenade.
[21] REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1684 a 1698,* p.28
[22] *Ibid.,* p. 27
[23] Acquaviva a été le Général de la Compagnie entre le 19 février 1581 et le 31 janvier 1615
[24] REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1684 a 1698,* p. 26
[25] *Ibid.,* p. 43
[26] GREINER, Frank, « Fictions et dévotion au XVIIe siècle : une pédagogie de l'imaginaire », dans *Littératures classiques*, n° 3, N° 79, 2012, p. 101.
[27] *Ibid.,* p. 102
[28] *Ibidem*

procède toujours plus ou moins d'une récriture idéalisante et avantageuse du réel, quand il n'est pas produit de l'invention »[29].

Certains des récits historiques furent repris dans les histoires de la Province du Nuevo Reino et Quito qui furent rédigées dans les années suivantes. Par exemple, dans l'histoire écrite par Pedro de Mercado en 1683 on retrouve des paragraphes identiques à ceux des *cartas anuas.* De même, on peut rencontrer dans *l'Historia de la provincia de la compañía de Jesús* de Joseph Cassani – publiée à Madrid en 1741- des développements déjà présentés sous la plume de Juan Rivero – un texte rédigé au début du XVIIIe siècle-[30].

Bien évidemment, ces documents privilégient un regard positif sur les actions de la Compagnie et ils ont tendance à les magnifier. On trouve rarement des récits qui communiquent des informations sur le rejet ou les critiques relatives à leurs agissements. Il est, en revanche, possible de trouver des récits qui portent sur l'échec de la Compagnie dans des situations déterminées. Mais, ils sont alors toujours suivis de la mention d'autres actions qui débouchent sur l'acceptation et l'approbation des Jésuites et de leurs œuvres.

Les histoires de vie constituent une autre source importante que nous avons privilégiée dans notre recherche. Celles-ci appartiennent au genre de l'hagiographie. Avec ces récits, en dehors de la présentation de la vie du saint ou du candidat à la sainteté, on rapportait ses vertus héroïques, ses vertus théologales, ses vertus morales, son martyr et ses miracles[31]. Cependant, ces histoires de vie, vertus et miracles du XVIe siècle et surtout celles du XVIIe siècle suivaient des modèles prédéterminés, qui comptaient avec des techniques de rédaction et des recours stylistiques déjà connus. Toutes ces « Histoires de vie » présentaient entre elles des similitudes frappantes. Ainsi, les vies de tous ces saints et saintes s'alignaient avec le stéréotype du saint idéal de la Contre-Réforme et s'éloignaient de la vie vraiment vécue par la personne en question[32].

---

[29] *Ibid.,* p. 103

[30] REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1684 a 1698,* p. 43

[31] SERRANO MARTÍN, Eliseo, « Hagiografía y milagro. Fabricar santos en la Edad Moderna » dans *Identidades y fronteras culturales en el mundo ibérico de la Edad Moderna*, Barcelona, Universitat Autònoma de Barcelona, 2016, p. 200.

[32] EGIDO, Teófanes, « Hagiografía y estereotipos de santidad contra-reformisma. (La manipulación de san Juan de la Cruz) », dans *Cuadernos de Historia Moderna*, vol. 25, 2000, p. 69.

De même, en raison des nouvelles règles du Concile de Trente et celles imposées par Urbain VIII en matière de béatification et de canonisation, ces histoires de vie devaient trouver un point d'équilibre entre les demandes du Vatican et les exigences des mentalités collectives, qui avaient besoin d'histoires d'hommes et de femmes emplies de qualités extraordinaires, héroïques et thaumaturgiques[33]. Encore une fois, nous nous trouvons devant une source qui a tendance à privilégier un seul versant de l'histoire, magnifiant tout ce qui rapproche de la sainteté et jetant dans l'ombre tout ce qui peut évoquer la faiblesse humaine.

Par ailleurs, les chroniques et les *Relaciones* des Indes répondent à des demandes formulées par la Couronne espagnole dès le début de l'expansion outre-mer de la Couronne d'Espagne. Ces documents devaient fournir des informations sur les lieux, les coutumes et les autres *cosas de Indias* susceptibles d'intéresser le pouvoir[34]. De même, ces récits servaient à faire honneur aux conquérants. En effet, à travers les chroniques ceux-ci valorisaient leur rôle dans la conquête du Nouveau Monde et soulignaient l'intérêt économique des territoires, ce qui leur permettait d'obtenir plus aisément les faveurs de la Couronne[35].

Les premières *Relaciones* sur la conquête et les premières années de l'occupation espagnole du Royaume de Nouvelle-Grenade débutent dès la découverte de la région. La première d'entre elles fut la *Relación del Nuevo Mundo,* rédigée par Juan de San Martin et Antonio de Lebrija, qui accompagnaient Jiménez de Quesada[36]. On en trouve ensuite une seconde, rédigée vers 1550, connue sous le nom de *Relación anónima* ou *Relación de Santa Marta* attribuée au capitan Antonio Díaz Cardoso[37]. Cette même année, Alonso de Santa Cruz –cosmographe du Roi- rédigea l'*Epitome de la conquista del Nuevo Reino de Granada*[38]. Ce dernier texte fut longtemps attribué à Jiménez de

[33] *Ibid.,* p. 68
[34] FIGUEROA CANCINO, Juan David, «Las primeras relaciones del Nuevo Reino de Granada revisitadas: autores y temas centrales», dans *Historia y Sociedad,* N° 34, 2017, p. 127
[35] *Ibid.,* p. 129
[36] AGI, Patronato, 27, R.14
[37] AGI, Patronato, 27, R.9
[38] ANE, Colección Documentos de Indias, 27

Quesada, cependant Carmen Millán de Benavidez découvrit récemment le véritable auteur de cette r*elación*[39].

Quelques années plus tard, nous trouvons les premiers ouvrages d'envergure, rédigés par des Religieux qui s'établirent au Royaume de Nouvelle-Grenade. En 1573, le frère franciscain Pedro de Aguado écrit la *Recopilación historial*[40]. En 1626, frère Pedro Simon –également franciscain- rédige *Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias Occidentales*[41]. En ce qui concerne les chroniques officielles, la première qui inclut le Royaume de Nouvelle-Grenade fut l'*Historia General y Natural de las Indias, Islas y Tierra Firme del Mar Océano,* rédigée par Gonzalo Fernandez de Oviedo entre 1535 et 1547[42]. Mais dans cet ouvrage, compte-tenu du fait que Fernandez de Oviedo ne connut pas personnellement le Royaume de Nouvelle-Grenade, les premières r*elaciones* sont purement et simplement reprises.

Ces premières r*elaciones* et chroniques mettaient en valeur la nature calme et les conditions climatiques favorables qui régnaient sur le haut plateau, qui étaient bien différentes de celles existantes sur la côte caraïbe et sur la rivière du Magdalena[43]. De même, le sujet de la richesse était central. L'or et les émeraudes prirent le rôle principal. Cependant, même s'il existait bien de grandes richesses, on incluait aussi des trésors qui appartenaient au monde de l'imagination[44]. L'autre sujet abordé était celui des Indiens. Comme nous allons l'expliquer plus tard, en essayant de donner aux territoires dont elles traitaient la même importance qu'avaient les régions révélées par Pizarro et Cortes, les *Relaciones* et chroniques portant sur le Royaume de Nouvelle-Grenade essayaient de montrer que les Muiscas avaient constitué un grand empire, comparable à ceux des Incas et des Aztèques.

[39] FIGUEROA CANCINO, Juan David, *Op. Cit.,* p.135
[40] Cet ouvrage fut publié par la première fois en 1906 sous le titre *Historia de Santa Marta y Nuevo Reino de Granada*
[41] Le premier volume de cet ouvrage fut publié en 1626, mais les autres le furent entre 1891 et 1892.
[42] La première édition fut publiée en 1535 mais elle n'incluait par la conquête du Royaume de Nouvelle-Grenade. Fernandez de Oviedo rédigea une nouvelle version entre 1535 et 1547 que l'incluait, mais celle-ci ne fut publiée qu'au XIXe siècle
[43] FIGUEROA CANCINO, Juan David, *Op. Cit.,* p. 136
[44] *Ibid.,* p. 137

En conséquence, toutes nos sources doivent être lues et utilisées en prenant en compte leurs particularités et le contexte historique singulier qui prévalait alors entre Rome, l'Espagne et le Royaume de Nouvelle-Grenade.

Les reliques pendant la Réforme et la Contre-Réforme

Lors de la crise de la Réforme, le culte des saints et celui de leurs reliques furent mis à mal. Ces traditions chrétiennes étaient alors considérées comme l'une des « *maladies* » qui devaient disparaître grâce à « *la foi renouvelée* » proposée par les réformateurs. Avec la violence propre à cette époque une grande quantité des reliques fut dérobée ou détruite par les Réformateurs. D'autres reliques ont néanmoins été cachées et envoyées dans des territoires épargnés par les guerres de religion.

Le « *Traité des reliques* » de Jean Calvin (écrit en 1543), l'un des ouvrages publiés à cette époque et entièrement dédiés à ce sujet, explicite en quoi ce culte éloignait les chrétiens de Dieu « *Or, le premier vice, et comme la racine du mal, a été qu'au lieu de chercher Jésus-Christ en sa parole, en ses sacrements et en ses grâces spirituelles, le monde, selon sa coutume, s'est amusé à ses robes, chemises et drapeaux ; et en se faisant a laissé le principal, pour suivre l'accessoire. Semblablement a-t-il fait des apôtres martyrs et autres saints. Car au lieu de méditer leur vie pour suivre leur exemple, il a mis toute son étude à contempler et tenir comme en trésor leurs os, chemises, ceintures, bonnets et semblables fatras* »[45].

Les réformateurs remettaient alors en question la véracité des reliques. Calvin livre à ce sujet de nombreux exemples de reliques qui se trouvaient simultanément dans différents lieux[46], de même qu'il questionnait l'existence de certaines reliques[47]. En 1563 avec le décret du concile de Trente, l'Église catholique prit officiellement position sur la question du culte des saints, des reliques et des images. L'Église réaffirmait et encourageait ces pratiques « *Les fidèles doivent aussi vénérer les saints corps des martyrs et des autres saints qui*

[45] CALVIN, Jean, *Traité des reliques ; suivi de l'Excuse à Messieurs les Nicodémites,* s.l., 1921, p. 86.
[46] Voir l'exemple de la croix du Christ (voir : CALVIN, Jean, *Op. Cit.,* p. 111)
[47] Voir les exemples des reliques physiques du Christ comme les dents et les cheveux à Charroux, et le prépuce à Poitiers (voir : CALVIN, Jean, *Op. Cit.,* p. 101)

vivent avec le Christ ; ils ont été des membres vivants du Christ et le temple du Saint-Esprit et seront ressuscités et glorifiés par lui pour la vie éternelle… ».[48]

Toutefois, le culte de nouvelles reliques (et des saints) est dans le même décret limité et réglementé : « *On ne reconnaîtra pas de nouveaux miracles, on ne recevra pas de nouvelles reliques sans l'examen et l'approbation de l'évêque* »[49].

Pour faire face aux critiques et remises en cause de la véracité des reliques, Charles Borromée, archevêque de Milan, élabora une méthode afin de retracer l'histoire des reliques et de pouvoir certifier leur authenticité. Cette méthode peut être comprise comme un plan d'application du concile de Trente. Ce plan est exposé dans *Acta ecclesiae Mediolanensis*[50] écrit en 1582 et comprend une vérification critique des documents qui accompagnent les reliques afin d'attester leur origine, leur histoire et les miracles qui leur sont associés : « *[…] reconnaître soigneusement et ponctuellement les écrits, archives, lettres, registres d'annales et autres monuments de quelque genre que ce soit subsistent dans les églises même, leurs pratiques, ou les édifices, ainsi que les feuillets attachés à ou enfermés dans les urnes ou les châsses des saintes reliques ; de telle sorte qu'on puisse connaître d'où la translation et l'installation de celles-ci a été faite et avoir d'autres informations du même ordre*»[51]. À la suite des enquêtes réalisées, certaines reliques furent conservées mais leur vénération fut interdite car les preuves n'étaient pas suffisantes pour pouvoir garantir leur véracité.

Malgré les efforts du concile de Trente et de certains évêques pour affirmer la sainteté des reliques et pour éviter la vénération de nouveaux saints, les catacombes de Rome furent redécouvertes en 1578 et des centaines de reliques de saints inconnus y furent enlevées avant d'être envoyées dans différents pays, dont les Amériques. Bien que le Vatican encourageât cette pratique et fût particulièrement actif dans ces envois, les critiques ne se firent pas attendre à

[48] Concile de Trente, Vingt-cinquième session, 1563
[49] *Ibidem*
[50] Il existe plusieurs versions de ce document, dont nous avons révisé :
BORROMÉE, Charles, *Acta Ecclesiæ Mediolanensis, sive sancti Caroli Borromæi instructiones et decreta*, Paris, JOST, Jean (imprimeur), 1643, livre I, p.23-28
Acta Ecclesiae Mediolanensis : a Carolo Cardinali S. Praxedis Archiepiscopo condita /, s.l., Mediolani :, 1599, p. 115-119
[51] Traduction retrouvée dans : JULIA, Dominique, « L'Église post-tridentine et les reliques. Tradition, controverse et critique (XVIe-XVIII siècle) », dans *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions*, Paris, EHESS, 2009, vol. 2/2, p. 70

l'intérieur même de l'Église et certains prêtres catholiques, dont Juan de Mariana, appelèrent à ne pas stimuler le culte de ces reliques[52].

Suivant l'esprit du concile de Trente, le 30 octobre 1625 le pape Urbain VIII signa un décret qui interdit le culte public rendu aux hommes et aux femmes non béatifiés ou non canonisés par le Saint-Siège. Dès lors, le culte des reliques des saints et des saintes non reconnus par Rome ne fut plus permis, ce qui modifia de manière notable l'obtention, la circulation et le culte des reliques. En effet, jusqu'à cette date le culte des reliques de saints non canonisés ou non béatifiés était fortement répandu : les hommes et les femmes qui avaient vécu en sainteté étaient considérés comme des serviteurs de Dieu et leurs restes étaient vénérés. Ce décret fut renouvelé le 5 juillet 1634 par le nouveau décret *Caelestis Hierusalem cives*.

Le Royaume de Nouvelle Grenade : situation politique et économique

Au cours des années 1500 la conquête de *Tierra Firme* commença et en 1508 on créa les deux premières charges de gouvernement pour ce territoire à explorer *:* celles de gouverneurs de la Nouvelle-Andalousie et de Castille d'Or. La côte caraïbe du futur Royaume de Nouvelle-Grenade se retrouvait sous la juridiction de la Nouvelle-Andalousie. Pendant plus d'une décennie les activités des Espagnols se centrèrent sur la côte. En 1525 on fonda la ville de Santa Marta et en 1533 celle de Cartagena.

Ce n'est que le 5 mars 1536 que Gonzalo Jiménez de Quesada se lança dans une expédition qui avait pour but de chercher un chemin permettant d'atteindre le Pérou en passant par l'intérieur des terres. L'expédition remonta le fleuve Magdalena et après un voyage sinueux elle finit par gravir le versant montagneux de la vallée pour déboucher sur le haut plateau de la cordillère est de l'actuelle Colombie. Cependant, Jiménez de Quesada ne fut pas le seul à investir ce plateau. À la fin de l'année 1538 arrivèrent aussi les expéditions de Nicolas de Federman et de Sébastian de Benalcázar. La première d'entre elles était partie de Coro

[52] GIROT, Georges, *Mariana, historien : études sur l'historiographie espagnole* s.l., 1905, p. 418 et 422

(Venezuela) en décembre 1537 et avait traversé les *llanos* orientaux avec le but de trouver *El Dorado*, qui se trouvait -selon ce qu'on pensait- dans la province de Xerira, dans la partie nord de ce même haut plateau[53]. La seconde d'entre elles, celle de Sébastian de Benalcázar venait de conquérir Quito et était parti de Popayán en 1538 avec le but indiscutable de trouver aussi *El Dorado,* que l'on situait dans le riche pays de Cundirumarca[54], lequel se trouvait à 10 ou 12 journées de voyage du Quito[55].

À leur arrivée ils retrouvèrent un territoire d'une nature calme et paisible habité par les Muiscas. À la différence des Incas et des Aztèques, il ne s'agissait pas d'un groupe social sophistiqué ayant connu un développement politique remarquable. Bien au contraire, les Muiscas étaient organisés en deux grandes confédérations : celle du *zipa* au nord et celle du *zaque* au sud[56], qui étaient divisés en grands *cacicazgos* –Bogotá, Tunja, Duitama y Sogamoso- indépendants mais liées entre eux. A leur tour, ces *cacicazgos* étaient aussi divisés en *capitanias*[57]. La culture de petites parcelles de terre constituait l'activité économique principale. La chasse et la pêche permettaient à ces groupes de compléter leur alimentation. Il y avait aussi des artisans spécialisés et on échangeait certains produits avec d'autres groupes indiens afin d'obtenir ce qu'on ne trouvait pas dans ses propres terres[58]. La lune et le soleil étaient les dieux principaux et ils étaient vénérés à travers des rituels et des sacrifices accomplis dans certains lacs, des lagunes, des montagnes ou encore dans certains temples[59]. Même si ces territoires partageaient des éléments culturels communs, leur panorama linguistique était très complexe. En effet, la langue de Bogotá n'était pas la même que celle de Duitama et celle de Tunja n'était pas la même que celle

[53] FRIEDE, Juan, "Las ideas geográficas en la conquista del Nuevo Reino de Granada", dans *Revista Geográfica*, T. 15, No. 41 (2.0 semestre 1954), p. 55-56 Consulté sur : https://www.jstor.org/stable/40996366 le 28 juillet 2021

[54]De nos jours, le département où se trouve Bogotá reçoit le nom de Cundinamarca. On pense que ce terme vient des vocables quechuas 'kundur' et 'marca' qui, réunis, faisaient référence à la terre du condor.

[55] FRIEDE, Juan, *Op. Cit.,* p. 57-58

[56] CORREA RUBIO, François, *El sol del poder: simbología y política entre los Muiscas del norte de los Andes*, s.l., Universidad Nacional de Colombia, 2004, p. 16

[57] LONDOÑO, Eduardo, « El lugar de la religión en la organización social muisca », dans *Boletín museo del oro*, n. 40, 1996, p. 63

[58] CORREA RUBIO, François, *Op. Cit.,* p. 16

[59] *Ibid.,* p.17

de Sogamoso non plus. Il s'agissait de langues similaires, appartenant à une même famille, mais pas identiques[60].

Cependant, les *cronistas* et les conquérants firent des descriptions d'un grand empire similaire à ceux du Pérou et du Mexique, avec une structure politique et une économie développées. En effet, Jiménez de Quesada et ses camarades avaient envie et intérêt à présenter leur conquête comme étant de la même envergure que celles de Pizarro et de Cortes[61].

On estime qu'à l'arrivée des Espagnols il y avait une population d'à peu près 800.000 personnes[62], mais un siècle plus tard, il ne restait qu'un quart de cette masse humaine du fait des maladies et des pressions propres au régime colonial[63]. En effet, l'arrivée des Espagnols changea radicalement la vie des Muiscas. La structure des ensembles politiques qu'ils avaient formés fut démembrée dans ses niveaux supérieurs et les e*ncomiendas* se substituèrent aux *capitanias*[64]. De nouvelles institutions furent également créées. Une autre langue et d'autres coutumes s'imposèrent, de même qu'une nouvelle religion, qu'ils durent adopter quitte à les adapter[65].

Du côté des Espagnols, l'absence d'empire présentant des institutions fortes leur permit d'installer leur pouvoir à la place de celui des caciques sans qu'ils eussent à craindre une résistance organisée, une rébellion susceptible de déboucher sur la restauration des institutions préhispaniques[66].

Ce territoire occupé par les Muiscas devint le centre géographique et politique de ce que fut le Royaume de Nouvelle-Grenade. En 1538 la ville de Santa Fe fut érigée sur le territoire du *Zipa* et elle devint le siège du pouvoir du nouveau

[60] Sur ce sujet, voir : COBO, Juan Fernando, « La distancia entre el centro y la periferia en la implementación de políticas lingüísticas en el Nuevo Reino de Granada, 1574–1625 », dans *Normatividades e instituciones eclesiásticas en el Nuevo Reino de Granada, siglos XVI–XIX*, Max Planck Institute for Legal History and Legal Theory, 2020, p. 19-33
[61] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception of...,* p. 31
[62] GAMBOA MENDOZA, Jorge Augusto, « Los Caciques muiscas y la transición al régimen colonial en el nuevo Reino de Granada durante el siglo XVI (1537-1560) », dans *Muiscas : representaciones, cartografías y etnopolíticas de la memoria*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, 2005, p. 54-73.
[63] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception of...,* p. 7
[64] LONDOÑO, Eduardo, *Op. Cit.,* p. 63
[65] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception of...,* p. 7
[66] *Ibid.,* p. 30

Royaume. L'année suivante -1539- la ville de Tunja fut à son tour fondée, sur le territoire du Z*aque,* de même que celle de Velez.

Une décennie plus tard, à travers une *cédula real* signée le 7 juin 1549, Charles Quint érigea la *Real audiencia de Santa Fe.* Les provinces du Royaume de Nouvelle-Grenade, Santa Marta, Rive de San Juan, Popayán, Cartagena d'Indes et la Guyane se trouvaient placées sous l'autorité des juges qui la constituaient. Les premiers *oidores* nommés *furent* Beltrán de Góngora, Lope de Galarza, Gutiérrez de Mercado, et Francisco Briceño. Ceux-ci partirent de Cadiz en 1549. Seuls les deux premiers arrivèrent à Santa Fe en 1550. Effectivement Gutierrez de Mercado mourut à Mompox et Francisco Briceño fut envoyé à Popayán afin de mettre en examen le visiteur Armendariz. L'acte officiel d'ouverture de la *Real audiencia* eut lieu le 17 avril 1550. Dans un premier temps cette *audiencia* n'avait pas de président. Ce n'est qu'en 1565 qu'Andrés Díaz Venero de Leyva devint son premier président.

À différence d'autres villes de l'Amérique espagnole, Santa Fe ne fut pas érigée sur l'emplacement d'une ancienne ville indienne. À l'époque de l'arrivée des Espagnols, les Muiscas n'avaient pas développé de véritables centres urbains, mais des agglomérations d'habitations autour de celle d'un cacique ou *capitán*[67]. Le site choisi pour Santa Fe se trouvait entouré, à l'est, par des montagnes et bordé par deux rivières : Vicachá au nord (qui serait appelé San Francisco à partir de 1550) et Manzanares au sud. Tout au long du XVIe siècle le développement urbain de la ville se fit autour de son axe central, la *Calle real.* Celle-ci traversait la ville du nord au sud. A chaque extrême de cette rue se trouvaient les ponts qui donnaient accès à la ville. Le couvent des Franciscains se trouvait à l'extrémité nord et celui des Augustins (d'abord occupé par les Dominicains) tout au sud. En 1539 on établit la *Plaza mayor* entre les deux couvents et sur la *Calle real.* La première cathédrale à toit de chaume y fut édifiée, mais la place n'arriva pas à devenir le véritable centre de la ville. Une autre place, celle des *yerbas*[68], prenait parfois le statut de place centrale. Sur celle-ci se retrouvaient les couvents de

[67] VARGAS LESMES, Julian, *Historia de Bogotá. Conquista y Colonia*, Bogotá, Villegas Editores, 2007, vol. 1/3, p.84

[68] À partir de 1557, la *plaza de las Yerbas* devint la *plaza de San Francisco.*

l'ordre des Franciscains et de celui des Dominicains, ainsi que la maison de Jiménez de Quesada. Ce n'est qu'en 1553, avec le début des travaux de la nouvelle cathédrale et la décision du *cabildo* d'y transférer le marché hebdomadaire que la *Plaza Mayor* devint le centre social de Santa Fe. En 1555 la *Real audiencia* s'y installa également, parachevant le processus de relocalisation du centre urbain.

Tout au long du XVIe siècle la plupart des édifices de Santa Fe étaient fait de matériaux pauvres et ils étaient couverts de chaume. Malgré les règles établies par le *cabildo* qui obligeaient à construire avec des matériaux durables, les conditions économiques des habitants ne leur permettaient pas de les employer. Seuls les bâtiments sur la *Calle real* et plus tard ceux sur *Plaza mayor* suivaient ces règles[69]. En 1575, Santa Fe pouvait s'enorgueillir des bâtiments de la *Real audiencia,* du *cabildo secular, de* la prison de *corte,* de la prison *chiquita,* du bassin d'eau de la *Plaza mayor* et de l'hôpital. Cependant, la plupart de bâtiments érigés au fil du temps étaient des édifices religieux. Entre 1538 et 1600, deux couvents, dix églises et chapelles ainsi qu'un monastère furent construits[70].

Néanmoins, tout au long de la première moitié du XVIIe siècle, Santa Fe consolida son projet urbanistique avec la construction de 18 bâtiments religieux (sept églises et chapelles, deux couvents, trois monastères, trois collèges[71], deux maisons de recollection et le *cabildo eclesiastico)* et six civils (quatre ponts, la *casa de la moneda* et la *casa de Expósitos*). On entreprit aussi le pavage des rues principales et de la *Plaza mayor*[72]*,* mais ce travail ne fut pas achevé avant 1759[73].

Sur la population réelle de Santa Fe pendant le XVIe siècle nous n'avons pas d'information, mais Jaime Borja estime qu'en 1612 cette ville avait à peu près 7,000 habitants[74]. Selon le chroniqueur Lucas Fernandez de Piedrahita, vers 1670 il y avait 10,000 indiens et 3,000 *vecinos (*blancs). Ainsi le 70% de la population aurait été indigène. Nous n'avons pas de sources qui nous permettent de confirmer ou de rejeter ces informations, mais nous pouvons considérer que la

[69] VARGAS LESMES, Julian, *Op. Cit.,* p. 91-94
[70] *Ibid.,* p.97
[71] San Bartolome, San Francisco Xavier et Santo Tomas
[72] VARGAS LESMES, Julian, *Op. Cit.,* p. 97-98
[73] *Ibid.,* p.120
[74] BORJA GÓMEZ, Jaime Humberto, « Las reliquias, la ciudad y el cuerpo social. Rétorica e imagen en el Reino de Nueva Granada », dans *Escrituras de la modernidad : los jesuitas entre la cultura retórica y la cultura científica*, México, Universidad Iberoamericana, 2008, vol. j, p. 124.

population indienne était certainement plus importante que celle des blancs. Le premier recensement de la population de Santa Fe eut lieu en 1778 et il n'indiqua que 10 % d'Indiens dans la population totale. La différence entre la réalité vue par Piedrahita en 1670 et celle décrite en 1778 nous montre le résultat d'un processus de métissage[75].

Le Royaume de Nouvelle-Grenade n'avait pas l'importance politique et économique des vice-royautés de la Nouvelle-Espagne et du Pérou, qui étaient les centres indiscutables du pouvoir espagnol au Nouveau Monde et qui concentraient les hommes d'Église venus d'Europe tout comme les habitants d'origine espagnole et les représentants de la Couronne[76]. Pour autant, la Nouvelle-Grenade n'était pas non plus un endroit oublié et négligé de l'Empire espagnol. En effet, la Couronne montra davantage d'intérêt pour la Nouvelle-Grenade que pour d'autres endroits de l'empire, tels que les territoires d'Amérique centrale ou les parties les plus méridionales du continent[77].

D'un côté, la Nouvelle-Grenade avait une position géographique privilégiée, occupant une position intermédiaire entre les deux vice-royautés et constituant un passage obligé pour leur commerce et leur communication[78]. De même, son territoire constituait un maillon sur la route commerciale qui unissait le Pérou et l'Espagne. De fait, il n'est pas anodin que les expéditions de Jiménez de Quesada, de Federman et de Benalcázar se soient rencontrées sur le haut plateau. Effectivement, le Royaume de Nouvelle-Grenade couvrait la partie nord de la cordillère des Andes, l'épine dorsale de l'Amérique du Sud. Pendant les années qui suivirent sa découverte, la position géographique centrale de la Nouvelle-Grenade permit de penser qu'on pourrait abandonner définitivement la route unissant l'Espagne au Pérou qui devait passer par Panama et Nombre de Dios. Cependant, au fil de temps, cette perspective fut abandonnée car, en raison des difficultés topographiques, le trajet était encore plus compliqué que celui qui

[75] VARGAS LESMES, Julian, *Op. Cit.,* p. 124
[76] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., La distancia…,* p. 20
[77] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception…,* p. 22
[78] *Ibid.,* p. 23

passait par le Pacifique et obligeait à débarquer à Panama, traverser l'isthme et réembarquer une fois la côte atlantique atteinte[79].

Par ailleurs, les contributions économiques du Royaume de Nouvelle-Grenade n'étaient pas du tout négligeables. En effet, ce territoire disposait de mines d'or et d'émeraudes d'importance. Entre 1550 et 1650 d'Amérique espagnole furent extraits 154.557 kg d'or, dont 85.914 kg provenaient du Royaume de Nouvelle-Grenade. Ainsi, 55.58% de l'or qui rentra dans les coffres de la Couronne d'Espagne venait de ce territoire[80]. Les émeraudes devinrent rapidement l'un des trésors les plus recherchés de ce territoire. De fait, la rançon payée pour la libération du cacique Bogotá incluait une quantité considérable d'or et d'émeraudes[81]. De même, parmi les objets demandés en tant que tribut aux Muiscas on trouvait des émeraudes[82]. Dans un premier temps les Espagnols trouvèrent la mine de Somondoco, mais ils ne purent l'exploiter[83]. Plus tard ils découvrirent celle de Muzo, qui ne se trouvait pas sur le territoire des Muiscas, mais sur celui des Muzos qui furent plus difficiles à soumettre[84]. On estime qu'entre 1558 et 1600 une moyenne de 1,000 pesos d'émeraudes arriva annuellement en Espagne depuis le port de Cartagena, non compris le produit du trafic de contrebande[85]. Certaines de ces émeraudes aboutirent dans les bijoux de la Couronne, dans les trésors des églises et ceux des cathédrales les plus importantes ; quelques-unes finirent même en Asie[86].

De même, le port de Cartagena devint d'une importance centrale pour la traite des esclaves. Lors de la première vague d'arrivage d'Africains esclavagisés en Amérique espagnole (à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe siècle) les ports de Veracruz, de Buenos Aires et de Cartagena reçurent les lots les plus significatifs d'esclaves africains alors que les autres ports d'Amérique espagnole comptaient peu. Cette situation fut plus prégnante encore à partir de 1604 quand

[79] FRIEDE, Juan, *Op. Cit*., p. 46
[80] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception...,* p. 23
[81] LANE, Kris E., *Colour of paradise : the emerald in the age of gunpowder empires*, New Haven, Yale University Press, 2010, p. 46
[82] *Ibid.,* p.47
[83] *Ibid.,* p. 50
[84] *Ibid.,* p. 53
[85] *Ibid.,* p. 90
[86] *Ibid.,* p. 86

les ports de Cartagena et de Veracruz furent déclarés comme les seuls ports de débarquement autorisés pour les esclaves, celui de Buenos Aires l'étant également, dans des cas spécifiques[87]. De cette manière entre 1573 et 1640 au moins 487 bateaux chargés d'esclaves arrivèrent à Cartagena, ce qui représentent une population de 78,453 africains victimes de l'esclavage. Ce nombre n'inclut pas les esclaves qui n'apparaissent pas dans des comptes officiels, comme ceux entrés en contrebande[88]. On pense de nos jours que la plupart d'entre eux venaient d'Angola et de Haute Guinée[89]. Or le total approximatif d'esclaves africains arrivés au cours de cette période en Amérique espagnole est de 177,498. Il apparaît donc que le port de Cartagena, à lui seul, canalisa 51 % de ce trafic[90].

Toutefois, la position politique intermédiaire où se trouvait la Nouvelle-Grenade, avait des conséquences pratiques : ses institutions étaient trop fragiles pour pouvoir lutter contre les *encomenderos* et leurs ambitions ; on manquait d'argent et de prêtres pour pouvoir mener correctement le projet d'évangélisation. Dans ce contexte la corruption et les problèmes de caractère personnel ne se firent pas attendre[91].

L'Église et l'évangélisation dans le Royaume de Nouvelle-Grenade[92]

Comme il se doit, tout de suite après l'exploration et la conquête de ces nouveaux territoires par les conquistadors, les représentants de l'Église intervenaient à leur tour. Le territoire du futur Royaume de Nouvelle-Grenade ne fit pas exception et depuis le début de la conquête de sa côte caraïbe les ecclésiastiques étaient présents. De fait en 1533 le Diocèse de Santa Marta fut érigé et en 1534 vint le tour de celui de Cartagena.

Pareillement, à Santa Fe la présence de l'Église remonte au jour même de sa fondation même si ce n'est qu'en 1540 que le second évêque de Santa Marta

[87] WHEAT, David, "The first great waves: African provenance zones for the transatlantic slave trade to Cartagena de Indias, 1570—1640", dans *The Journal of African History*, vol. 52, no. 1, 2011, p. 1
Consulté dans *: JSTOR*, www.jstor.org/stable/23017646. Accessed 28 July 2021.
[88] *Ibid.,* p. 2
[89] *Ibid.,* p. 3
[90] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception...,* p. 23
[91] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., La distancia...,* p. 20.
[92] La thèse de Juan Fernando Cobo constituant la source la plus complète sur le sujet, elle a une grande partie guidé la rédaction de cette partie de notre introduction.

envoya Pedro Garcia Matamoros en tant que premier vicaire général dans cette ville. Il arriva en compagnie des frères dominicains Juan de Aurrés, Juan Méndez, Juan de Montemayor et Pedro Duran. En février 1553, suivant l'ordre de la *cédula real* du 22 février 1549 signé à Valladolid, arriva à Santa Marta Juan de los Barrios le quatrième évêque de ce diocèse. À la différence des évêques précédents le roi lui ordonna de s'installer à Santa Fe. De cette manière, trois mois après, en mai 1553 Barrios s'y rendit. Dès son arrivée l'évêque essaya de changer le siège de son diocèse pour le fixer juridiquement dans cette ville. Le changement n'arriva que le 11 septembre 1562 la suite de la demande que l'empereur Charles Quint adressa au pape Pie IV. Deux ans plus tard, le 22 mars 1564, ce même pape signa la bulle *Dignitatis Apostolicae Specula* qui déplaça le siège épiscopal de Santa Marta à Santa Fe et l'érigea en archevêché. À partir de ce moment les diocèses de Cartagena et de Popayán se retrouvaient placés sous son autorité.

Néanmoins, l'histoire de l'évangélisation du Royaume de Nouvelle Grenade avait commencé avant de l'arrivée du premier évêque –Juan de los Barrios- et l'officialisation de Santa Fe en tant que siège du diocèse. Effectivement, des représentants des ordres des Dominicains et des Franciscains s'y trouvaient déjà. Ce fait n'est pas surprenant, car depuis le premier moment de la conquête la Couronne espagnole avait choisi de faire appel aux ordres mendiants afin de pouvoir déployer le pouvoir clérical. Ils étaient les seuls qui avaient les effectifs suffisants et l'expérience missionnaire nécessaire, les seuls aussi qui disposaient de l'organisation institutionnelle nécessaire pour relever ce défi de la mission[93].

Les Dominicains furent les premiers qui s'y établirent en s'installant à Santa Marta en 1529. Le premier couvent de l'ordre fut fondé un peu plus tard, en 1549, à Cartagena, mais le travail d'évangélisation avait commencé dans la région depuis 1533. En 1550 leur couvent principal fut établi à Santa Fe. En 1551, le chapitre général de l'ordre à Salamanca admit la création de la province dominicaine de San Antonio, dont le siège fut placé à Santa Fe, tout en la plaçant dans la dépendance de celle du Pérou[94].

[93] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception...,* p. 21
[94] PACHECO, Juan Manuel, *Los Jesuítas en Colombia*, Bogotá, San Juan Eudes, 1959, vol. 1/3, p. 35

De leur côté, les Franciscains étaient arrivés en Terre Ferme en 1509, lors de l'expédition d'Alonso de Ojeda. L'année suivante, un autre groupe arriva avec Diego de Nicuesa et il érigea le premier couvent à Santa Maria la Antigua del Darién. Cependant, ce couvent disparut vers 1519. Ce n'est qu'en 1549 que Francisco de Vitoria établit une custodie franciscaine à Santa Fe, en compagnie des frères Jose Maz, Juan de Velmis, Ricardo de Santamaria, Pedro de Arenillas, Esteban Ascencio, Gaspar Sarmiento, Miguel de los Angeles, Jeronimo de San Miguel et Antonio de Paredes. En 1550 celle-ci devint la custodie de San Juan Bautista[95]. La custodie était sous l'autorité directe du ministre général de l'ordre[96].

Pourtant, à son arrivée, Juan de los Barrios ne trouva pas pour autant une Église structurée. Il y avait alors autour de 20 franciscains, quelques dominicains et moins de 20 prêtres séculiers[97]. En outre, il dut commencer par mener un combat politique contre les ordres religieux et les autres pouvoirs installés dans le Royaume pour tenter de prendre le contrôle de l'Église et de l'évangélisation des Indiens[98].

L'une de ses premières actions fut d'organiser en mai 1556 le premier synode du diocèse de Santa Marta et Royaume de Nouvelle-Grenade, un événement qui eut un grand retentissement et qui réunit la participation des pouvoirs politiques, civils et religieux[99]. Le résultat fut consigné dans les constitutions signées le 3 juin 1556, qui énoncèrent les premières règles communes pour l'évangélisation des Indiens. En règle générale, le document reprit les constitutions du premier concile de Lima, célébré entre 1551 et 1552, qui commanda aux *encomenderos* de prendre en charge l'évangélisation de leurs indiens. Pour ce faire, ils devaient construire des églises ou des chapelles près des lieux d'habitation des caciques et payer un prêtre pour l'instruction des Indiens à moins qu'ils ne les instruisissent eux-mêmes[100].

---

[95] En 1565, le chapitre général de Valladolid annonce que la Custodie devint une province à part entière.
[96] PACHECO, Juan Manuel, *Op. Cit., Los jesuitas...,* p. 36
[97] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception...,* p. 26
[98] *Ibid.,* p. 83
[99] *Ibidem*
[100] Voir :

Malgré la bonne réception des canons du synode et la participation enthousiaste des différentes autorités, l'application des constitutions ne fut pas un franc succès. En premier lieu, Barrios n'avait ni l'argent ni les prêtres en nombre suffisant pour mettre en œuvre ses décisions. Autour de 1560, Santa Fe et Tunja devaient rassembler une population indienne de plus de 280,000 individus et l'archevêque ne disposait que de 60 prêtres pour leur instruction, étant donné qu'ils devaient également assister la population espagnole[101]. En second lieu, l'Église n'avait pas les moyens d'imposer son autorité et les pouvoirs civils ne la soutenaient pas[102]. C'est ainsi que lorsque Barrios voulut punir les *encomenderos* qui ne suivaient pas les règles du synode, il ne put imposer que des peines de caractère ecclésiastique telles que l'excommunication. Mais, les e*ncomenderos* réussirent à gagner la faveur du c*abildo* de Santa Fe et de la *Real audiencia* et en août 1560, Barrios reçut l'ordre d'arrêter de prononcer des peines d'excommunication. Voulant trouver le soutien de la Couronne, Barrios annonça sa volonté de se rendre en Espagne mais la *Real audiencia* ne lui permit pas de voyager. Finalement, en mars 1561, les constitutions du synode de 1556 furent suspendues[103].

Cependant de nouvelles règles en matière d'évangélisation ne tardèrent pas à être établies. En 1557 le prêtre Tomás López Medel fut nommé à une place de juge à l'*audiencia real* de Santa Fé. López Medel arrivait avec un plan de réforme du projet d'évangélisation des Indiens de Nouvelle-Grenade. À partir de ce moment, les populations indiennes furent rassemblées dans des villages planifiés suivant le modèle européen du plan orthogonal, avec une place centrale qui abritait les différents pouvoirs, dont l'Église. Ce projet avait déjà été testé dans d'autres endroits de l'Amérique espagnole, comme la péninsule du

---

MATEOS, Francisco, « Constituciones para indios del primer concilio limense (1552) », dans *Missionalia Hispanica*, VII, N 1950 p. 5-54.
COBO, Juan Fernando et COBO, Natalie (éd.), *La legislación de la arquidiócesis de Santafé en el periodo colonial*, Primera edición., Bogotá, Instituto Colombiano de Antropología e Historia, ICANH, 2018, 810 p.

[101] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception...,* p. 89
[102] *Ibid.,* p. 90
[103] *Ibid.,* p. 91

Yucatan[104]. Chaque village devait compter entre 100 et 800 foyers réunissant les petits groupes qui étaient dispersés auparavant[105]. Autour des villes de Santa Fe et de Tunja, on ordonna la construction de dizaines de villages d'Indiens[106]. Cependant, ce projet ne fut pas achevé sans peine. D'un côté, l'organisation politique et sociale des Muiscas antérieure à l'arrivée des Espagnols était fortement liée au territoire occupé par chaque groupe. De l'autre côté, les *encomenderos*, qui n'avaient pas de véritable intérêt à le faire, étaient les autorités chargées du développement et de la construction des villages[107].

Au cours des années suivantes, de nouvelles décisions royales changèrent la relation existante entre les pouvoirs politiques et l'Église en Amérique espagnole. En effet, le 12 juillet 1564 le roi Philippe II accepta les décrets du concile de Trente. À partir de ce moment, les pouvoirs politiques et religieux devaient travailler ensemble pour reformer l'Église, suivant les dispositions dictées par le concile. Cet ordre royal était exécutoire sur tous les territoires de la Couronne, y compris le Royaume de Nouvelle-Grenade. En même temps, la Couronne décida de jouer un rôle plus actif dans l'évangélisation des Indiens. C'est pourquoi, en 1574, ce même souverain signa la *Cédula Magna del Patronato* où il ordonnait l'érection d'églises pour les Espagnols et pour les Indiens et l'obligation de leur affecter des prêtres[108].

La mise en œuvre de ces changements coïncida avec la mort de Barrios et l'arrivé du frère franciscain Luis Zapata de Cardenas en tant que second archevêque de Santa Fe. Dès son arrivée, il prit à bras le corps la question des désordres qui se manifestaient dans le gouvernement des ordres religieux[109]. L'archevêque dut entamer une réforme de la province des Franciscains, qui étaient impliqués dans différents scandales de corruption[110]. De même, il décida de placer les autres ordres sous le contrôle de l'église séculière et de récupérer l'encadrement de l'évangélisation confiant les églises des missions aux prêtres

[104] *Ibid.,* p. 99
[105] *Ibid.,* p. 102
[106] *Ibid.,* p. 103
[107] *Ibiem*
[108] *Ibid.,* p. 92
[109] *Ibidem*
[110] *Ibid.,* p. 93

séculiers. Néanmoins, Cardenas rencontra vite des difficultés. Encore une fois le manque d'argent et de prêtres ainsi que l'influence politique des ordres ne permit pas à l'Église séculière de prendre la place qui lui revenait[111].

En effet, tout au long du XVIe siècle les ordres religieux continuèrent leur expansion au sein du Royaume de Nouvelle-Grenade. En 1571, l'existence de la province des Dominicains fut confirmée par le chapitre général de l´ordre. À l'époque les frères prêcheurs avaient des couvents à Santa Fe, Cartagena et Tunja ainsi que d'autres moins importants à Popayán, Tocaima, Valledupar, Pamplona, Mariquita, Ibague, Tolu, Mérida, Muzo, Santa Marta, Guatavita, Ubáque et Tocárema. En 1600, à ceux-ci s'ajoutèrent d'autres couvents à Cali, Buga, Pasto et Riohacha[112]. Du côté des Franciscains, la situation était similaire. En 1569, ils avaient 25 couvents et 24 missions, dont ceux et celles de Santa Fe, Tunja, Cartagena, Guaduas, Mompox, Velez, La Palma, Anserma, Mariquita, Cartago, Pamplona, Ocaña, La Grita, Tenerife, Santa Marta, Riohacha, Villa de Leyva, Tolu, Ubate, Sogamoso, Bosa, Zipaquira et Sátiva. En 1635 le nombre de leurs couvents s'élevait à 43[113]. De plus, en 1575, étaient arrivés à Santa Fe, les Augustins qui avaient érigé le couvent de San Felipe, sous les ordres de la province de Quito[114]. En 1597, la province de Nuestra Señora de la Gracia fut créée, qui à partir de ce moment rassembla sous ses ordres les couvents de Santa Fe, Cartagena, Tunja, Pamplona, Villa de Leiva, Mompox, San Cristobal, Merida et Gibraltar[115]. Le nombre total de frères des ordres religieux s'était multiplié au long des années[116].

Malgré les difficultés, l'Église séculière avait également grandi tout au long de la seconde moitié du XVIe siècle. Le nombre des prêtres séculiers existants avait également augmenté. À la fin du XVIe siècle le nombre des prêtres séculiers présents avait été multiplié par dix[117]. Jusqu'en 1585 Santa Fe ne comptait qu'une seule paroisse, mais cette année-là on en érigea deux autres : celle de Las

[111] *Ibid.,* p. 95
[112] PACHECO, Juan Manuel, *Op. Cit., Los jesuitas...,* p. 37
[113] *Ibid.,* p. 36
[114] *Ibidem*
[115] *Ibid.,* p. 37
[116] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception...,* p. 25
[117] *Ibidem*

Nieves au nord de la ville et celle de Santa Barbara au sud[118]. En 1598, celle de San Victorino fut fondée[119].

Les couvents de femmes firent aussi leur apparition à Santa Fe et à Tunja entre la fin du XVIe siècle et le début du XVIIe siècle. A la fin du XVIe siècle, en 1595, celui de la Concepción ouvrit à Santa Fe et ceux de Santa Clara en 1573 et de la Concepción en 1599 ouvrirent à Tunja. Au début du XVIIe siècle s'y ajoutèrent ceux du Carmen (1606), de Santa Inés de Montepulciano (1615) et de Santa Clara (1629) à Santa Fe.

Cependant, si on compare le nombre des religieux présents à Santa Fe et à Lima, une grande différence apparaît, qui nous permet de mettre en perspective la situation de l'Église dans le Royaume de Nouvelle-Grenade. Effectivement, en 1609 tout le diocèse de Santa Fe comptait 241 frères mendiants et à elle seule la ville de Lima en avait 500[120].

L'Église rencontra d'autres difficultés importantes dans ses efforts pour évangéliser la population du Royaume. Après le premier synode de 1556, l'archevêque ne put en tenir un second qu'en 1606 et le premier concile provincial eut lieu en 1625. La situation économique de l'Église en Nouvelle-Grenade était tellement précaire que la ville ne comptait pas de séminaire pour former les religieux. Suivant les décrets de concile de Trente, en 1582 Zapata de Cardenas fonda le premier séminaire, mais celui-ci dut fermer quatre ans plus tard, faute de ressources financières[121]. De même, la première imprimerie du Royaume de Nouvelle-Grenade ne fut pas installée avant 1737, ce que compliqua la diffusion des documents. Rappelons que Mexico eut la sienne en 1539 et que le Pérou en posséda une à partir de 1581[122].

Zapata de Cardenas mourut en 1590. Deux autres archevêques furent alors nommés, qui décédèrent à leur tour avant même d'arriver à Santa Fe[123].

[118] VARGAS LESMES, Julian, *Op. Cit.,* p. 95
[119] *Ibid.,* p. 96
[120] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception...,* p. 26
[121] *Ibid.,* p. 96
[122] *Ibid.,* p. 27
[123] Alfonso Lopez de Avila (entre le 29 novembre 1591 et le 30 décembre 1591) et Bartolomé Martinez Menacho y Mesa (entre le 30 avril 1593 et le 17 aout 1594).

Finalement, le 12 août 1596, Bartolome Lobo Guerrero vint occuper le siège épiscopal, ouvrant la porte à l'arrivée des Jésuites.

***

Afin de répondre aux questions posées en début d'introduction, nous déroulerons notre propos en 6 chapitres, dont certains, et notamment les chapitres 3 et 6, seront plus longs que les autres car nous avons dû, pour mieux asseoir les bases de notre position historiographique, y inclure la description de sources plus riches et plus nombreuses.

Le premier chapitre de cette thèse porte sur les premières reliques qui arrivèrent au Royaume de Nouvelle-Grenade au XVIe siècle. Cette question nous oblige à nous interroger sur la politique d'utilisation des reliques existantes en Espagne et plus particulièrement sur leur usage au Nouveau Monde, notamment dans le cadre de l'évangélisation des Indiens. Une analyse systématique des constitutions des différents synodes et conciles qui se tinrent en Amérique espagnole tout au long du XVIe siècle s'est imposée à nous. Nous avons de même, exploité les catéchismes, les manuels de confession et les dictionnaires utilisés à l'époque.

Le chapitre suivant aborde l'arrivée des Jésuites au Royaume de Nouvelle-Grenade au début du XVIIe siècle et les raisons qui amenèrent les membres de cet ordre religieux à acheminer un grand nombre de reliques dès leur arrivée. Afin de rendre compte de cette politique, nous nous sommes intéressés à la relation qu'ils entretenaient avec ces objets sacrés, les usages qu'ils faisaient des reliques et la manière dont ils procédaient pour s'en procurer. Ces questions nous obligent à rentrer dans l'histoire de la Compagnie et à examiner la relation étroite qu'elle entretenait avec le Vatican. Pour finir, nous analysons le transfert des reliques de Rome à Santa Fe.

Dans le troisième chapitre nous examinons en détails la procession de réception des reliques qui fut organisée en 1612 à Santa Fe. Pour mieux la comprendre nous faisons une analyse de l'ordre de placement des reliques lors de

la fête, du parcours de la procession, des acteurs qui participèrent à l'événement et de la place réservée aux Indiens dans son organisation. Une comparaison avec d'autres processions est ici nécessaire. Ainsi avons-nous choisi celle organisée à Mexico en 1578 lors de l'arrivée d'un autre groupe de reliques, celle préparée à Tunja pour fêter l'arrivée des reliques destinées à Santa Fe lors de leur passage par cette ville ainsi que d'autres processions organisées à Santa Fe, comme celles du Corpus Christi.

Le quatrième chapitre porte sur l'analyse du chantier du bâtiment de l'église de San Ignacio à Santa Fe, qui accueille ces reliques jusqu'à nos jours. De ce fait, il nous importe de connaître le style architectural des Jésuites. De même, il nous importe de prendre en compte la vie et surtout la pensée des hommes qui ont dirigé le chantier, sans omettre le poids des problèmes techniques et économiques rencontrés tout au long de la construction. Dans cette partie de notre recherche, nous nous intéresserons aussi aux retables qui décorent l'intérieur du temple.

Le chapitre suivant s'intéresse tout particulièrement aux reliquaires et à leur relation avec les reliques. Malheureusement, les problèmes documentaires ne permettent guère de retracer l'histoire des reliques et des reliquaires et nous devons nous arrêter sur ce point. En effet, même si les reliques sont installées dans l'église de San Ignacio dès leur arrivée à Bogotá et, bien qu'elles s'y trouvent toujours, il ne nous est pas possible de suivre leur histoire depuis leur arrivée jusqu'à nos jours. Ensuite, nous abordons l'étude des reliquaires aujourd'hui existants et leurs typologies. Ici la question du message que ces objets portaient nous intéresse en premier lieu. Pour répondre à cette question, nous faisons appel à l'analyse des programmes iconographiques, notamment à celle des couleurs employées et des regards donnés aux représentations des saints, des saintes et des martyrs.

Dans le dernier chapitre nous nous attachons à retracer la vie des reliques du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Outre l'analyse des usages faits des reliques amenées par les Jésuites, nous recherchons des termes de comparaison dans l'emploi d'autres reliques par les autres ordres religieux et au sein de l'Église séculière. De même, nous nous efforçons de retrouver les coutumes et les

pratiques développées par les laïcs qui habitaient le Royaume de Nouvelle-Grenade à l'égard des reliques. Encore une fois, nous revenons sur le rapport intriguant que les Indiens ont pu entretenir avec les reliques. Cette fois-ci nous essayons de comprendre les possibles appropriations et les usages des reliques que les Indiens ont pu faire en mobilisant la connaissance de la religion des Muiscas que nous pouvons avoir, notamment celle de la relation qu'ils avaient avec leurs ancêtres, leurs morts et leurs dépouilles. Bien évidemment, il nous faut également prendre en compte la question de l'expulsion des Jésuites et celle de ses conséquences pour le culte des reliques qu'ils conservaient. Pour finir, nous étudions la situation des reliques tout au long des XXe et XXIe siècles, en essayant de préciser si la vénération des reliques apportées par les Jésuites au début du XVIIe siècle est une pratique encore vivante de nos jours en Colombie et s'il est possible d'attester l'existence contemporaine de pratiques ou de coutumes liées à cette vénération.

1. S'approprier les reliques : les reliques à Santa Fe au XVIe siècle

1.1 La tête de sainte Elisabeth de Hongrie et le rattachement de Santa Fe à la Chrétienté et à l'Hispanité

«…y con el arzobispo Don fray Luis Zapata llegado a esta su cathedral significa al […] *eclesiastico y seglar la merced que V.M nos hizo con las reliquias le dio para poner en esta santa cathedral las quales mostro con lo qual no solamente la cathedral pero el Reyno sera illustrado…»*[124]

Le 28 mars 1573 le deuxième archevêque du diocèse de Santa Fe prit possession de son siège. C'était un franciscain espagnol, Luis Zapata de Cardenas. Celui-ci, avant d'avoir pris l'habit franciscain avait fait partie des *Tercios Españoles* en Flandres et en Italie. Son premier voyage en Amérique eut lieu en 1561 sous le titre de *comisario general* des Franciscains en Amérique, ayant grande influence sur le projet d'évangélisation[125]. En 1565 il rentra en Espagne et en 1569 il fut nommé évêque de Cartagena de Indias. Alors qu'il attendait l'ordre de partir, il reçut une nouvelle affectation, pour Santa Fe. Son départ trainait et une *cedula real* fut expédiée le 13 mars 1572 qui lui ordonnait de partir sans délai pour la *Terre Ferme*[126].

Zapata de Cardenas arriva à Santa Fe ayant pour mission l'application des lois du concile de Trente, lequel s'était achevé en 1564. En même temps l'archevêque devait organiser et mettre sous le pouvoir de l'église séculière les ordres religieux déjà présents dans la ville et qui avaient pris la charge de l'évangélisation -les Dominicains, les Franciscains et les Augustiniens-. Pour cette raison, l'expérience vécue par Zapata de Cardenas en tant que *Comisario General* des Franciscains pesa lourd quand le roi prit la décision de l'envoyer à Santa Fe[127].

Parmi les objets que le nouvel archevêque emporta se trouvait la relique de la tête de saint Elisabeth de Hongrie. Celle-ci avait été donnée à Zapata de

[124] AGI, Santa_Fe, 231. N.6, le 30 mars 1573
[125] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception of …,* p.94
[126] AGI, INDIFERENTE,426,L.25,F.165V
[127] COBO, Juan Fernando, *Op.Cit., The reception of …,* p. 94

Cardenas par la reine Anne d'Autriche, quatrième femme de Philippe II d'Espagne, comme un cadeau royal destiné à la ville de Santa Fe. Il s'agissait de la première relique d'importance qui arrivait jusqu'à cette ville[128] et elle fut utilisée lors de la consécration de la cathédrale et la ville[129]. L'arrivée de cette relique est consignée dans le *Libro Becerro* de la cathédrale et Juan Rodríguez Freyle en parle dans son ouvrage *El Carnero*[130]. Au cours du XVIIe siècle, quelques années après son arrivée, la relique fut placée dans un reliquaire d'argent fabriqué dans les ateliers de la ville. Il s'agit d'une tête-reliquaire présentant la relique, laquelle est gardée à son tour dans un autre petit reliquaire, d'or celui-là[131].

Cette relique, la première qui fut arrivée à Santa Fe ouvre l'histoire des reliques au Royaume de Nouvelle-Grenade. L'importance de ce cadeau pour les autorités ecclésiastiques du royaume est attestée par la lettre de remerciement que le *Cabildo Eclesiastico de Santa Fe* envoya au roi le 30 mars de 1573[132]. En dehors des informations apportées par un document qui consigne l'accusation portée par le *visitador* Juan Bautista Monzon (arrivé à Santa Fe à la fin de 1578) contre l'archevêque selon laquelle il aurait vendu la relique à la cathédrale dès

[128] Il est possible que les membres des ordres religieux qui étaient arrivés à Santa Fe avant 1573 aient emporté des reliques avec eux, mais sauf une mention sur le livre de GROOT, José Manuel, *Historia eclesiástica y civil de Nueva Granada*, Bogotá, Editorial A B C 1953, v1/5. 788 dans la page 227 qui parle d'un groupe de reliques arrivées en 1549 par le biais des Dominicains nous n'avons pas d'autre document qui nous parle du sujet. Néanmoins, en dehors des problèmes de véracité sur l'ouvrage de Groot celui-ci ne dit nul part où il a trouvé cette information et nous n'avons pas réussi à la confirmer, donc nous préférons de ne pas la prendre en compte.

[129] Sainte Elisabeth de Hongrie est la sainte patronne de l'archidiocèse de Bogota dans l'actualité et la relique est vénérée tous les 17 novembre.

[130] *«El señor arzobispo don fray Luis Zapata de Cárdenas, que, como dije, vino a este arzobispado el año de 1573, trajo consigo la insigne reliquia de la cabeza de Santa Isabel, reina de Hungría, que se la dio en Madrid la reina doña Ana de Austria, última mujer y esposa del prudente monarca Felipe II, y segundo Salomón, nuestro rey y señor natural. Hízola colocar en esta santa iglesia, metida en una caja de plata, y votarla por patrona de esta ciudad. Por su mandado se reza de ella oficio de primera clase, con octava, y se celebra y guarda su fiesta con la solemnidad posible, a 19 de noviembre»*
RODRIGUEZ FREYLE, Juan, *El carnero*, Bogotá, Ministerio de Cultura, Biblioteca Nacional de Colombia, 2015, p.141

[131] « *Colocóse dentro de una muy bien labrada cabeza de plata hasta los pechos , y hácese la estimación de ella que es razón en la Santa Iglesia* »
Libro becerro
Cathédrale primatiale de Bogota

[132] Voir note 124

son arrivée pour 3000 pesos[133], et la tentative de vol qui aurait eu lieu au cours de l'année 1619[134], nous ne savons rien d'autre sur la relique et sa dévotion pendant les années suivantes.

Sainte Elisabeth de Hongrie

Comme nous allons le voir, nous pensons que la remise de ce présent n'était pas seulement un geste religieux : il eut également une incidence politique. Pour expliquer ceci il nous faut d'abord répondre à deux questions : qui était sainte Elisabeth de Hongrie ? Le fait d'avoir choisi une relique de sainte Elisabeth de Hongrie avait-il une signification particulière ?

Elisabeth de Hongrie naquit à Presbourg en 1207 et était la fille du roi André II de Hongrie. A 14 ans elle fut mariée au Landgrave Louis IV de Thuringe. Durant son mariage elle devint très proche des Franciscains et de l'esprit de François d'Assise. En 1227 son époux mourut et devenue veuve, elle refusa de se remarier, raison pour laquelle elle fut rejetée par sa belle-mère. Puis, elle prit la décision de revêtir l'habit franciscain, mais sans aller au couvent. Elle devint « *sœur vivant dans le monde* »[135]. Elle déménagea à Marbourg, où elle fonda l'hôpital saint François d'Assise. Elisabeth mourut entre le 16 et le 17 novembre 1231.

Alors qu'elle était connue pour avoir consacré sa vie et son argent aux pauvres et aux malades, son tombeau devint vite un lieu de pèlerinage et les

[133]«*…ynquiriendo contra mi de una cosa que solo dezirla causa horror y es que una reliquia de la caveca de santa ysavel que la reyna nra seniora me dio para traer a estas partes havia yo vendido a la yglesia en tres mil pesos…* »
AGI, Santa_Fe, 226, doc. 35, fol. 1v

[134]« *aunque mayor la hizo de la plata un mozuelo, los años pasados de mil seiscientos diecinueve, pues por hurtarla, le quebrantó el relicario donde estaba quedándose secretamente para esto una noche en la Iglesia, y habiéndola sacado con muchas otras reliquias que no se pudieron volver a haber a las manos por el Oidor de esta Real Audiencia don Francisco de Herrera quien se le dio la voz de esto, luego que se hecho de ver, se halló la plata toda abollada y partida y parte de las reliquias de la santa cabeza, que se volvieron a colocar en su lugar con mucha reverencia, y al mozo pusieron en el suyo que fue la horca, cortándole también la mano* »
Libro becerro
Cathédrale primatiale de Bogota

[135] VAUCHEZ, André, *Elisabeth de Hongrie: princesse, servante, sainte : vies et documents*, Paris, les Éditions franciscaines, 2017, p. 12

miracles commencèrent à se multiplier. Grâce à 106 miracles réalisés par ses reliques[136], qui se trouvaient dans son tombeau à l'intérieur de la chapelle de l'hôpital, le 27 mai 1235 le pape Grégoire IX la canonisa[137].

Le 1er mai 1236, à l'initiative de son beau-frère Conrad de Thuringe, grand maître des Chevaliers Teutoniques[138], son corps fut exhumé et amené dans une église qui lui fut dédiée. Un transfert solennel eut lieu et ses restes furent déposés dans une châsse-reliquaire qui était recouverte de plaques d'argent et de cuivre dorés représentant sa vie et ses vertus[139]. La papauté encouragea le culte de la sainte et de ses reliques à travers la concession d'indulgences[140]. La vénération de la sainte connut rapidement un grand essor, la reine Blanche de Castille la vénérait quelques années après sa mort[141].

En 1529, Philippe le Magnanime, Landgrave de Thuringe et arrière-petit-fils de la sainte, introduisit le Culte Réformé dans l'église Sainte-Elisabeth et il fit enfouir les reliques. Puis, en 1539 les restes furent extraits de la châsse et en 1548 ceux-ci furent dispersés entre Vienne et diverses régions[142] sous la domination autrichienne et espagnole[143]. Nous imaginons que c'est à ce moment que la relique de la tête de la sainte passa entre les mains d'Anne d'Autriche.

Puisqu'il s'agissait de la relique d'une sainte qui appartenait à des territoires devenus protestants, sainte Elisabeth symbolisait la lutte des catholiques contre l'hérésie. Mais ce n'était pas la première fois qu'elle luttait au nom du catholicisme : dans la liste de miracles envoyée à Rome par Conrad de Thuringe, l'un d'eux raconte le combat mené en Germanie contre les Orthodoxes et leur hérésie, et comment le Christ montre alors la véritable foi à travers le

[136] *Ibid.,* p. 23
[137] *Ibid.,* p. 552
[138] *Ibid.,* p. 24
[139] *Ibid.,* p. 23
[140] *Ibid.,* p. 24
[141] « *Le service de la reine* [Blanche de Castille] *était assuré par le comte de Boulogne, qui fut despuis roi du Portugal, et le bon comte Hugues de Saint-Pol, et un allemand âgé de dix-huit ans, dont on disait qu'il était le fils de sainte Élisabeth de Thuringe ; on disait que la reine Blanche lui baisait la front par devotion, en pensant que sa mère le lui avait souvent baisé*»
La traduction est celle de Jacques MONFRIN dans son édition et traduction : JOINVILLE, *Vie de saint Louis*, Paris, 1995, c.96. p.49
[142]VAUCHEZ, André, *Op.Cit.,* p. 556
[143] *Ibid.,* p.29

corps d'Elisabeth[144]. Ainsi, Elisabeth et tout particulièrement ses reliques apparaissent comme des outils efficaces contre les ennemis du Christ. Il est probable que cette qualité fut prise en compte lorsque sa relique fut choisie et envoyée à Santa Fe, théâtre d'une autre guerre contre les idolâtries. En même temps la relique représentait le pouvoir de la famille d'Autriche dans les territoires du Saint-Empire et sa relation étroite avec le catholicisme, ce qui pouvait retenir l'intérêt spécial d'une reine soucieuse du bien de l'Empire espagnol.

Il nous semble importante de préciser que la reine Anne d'Autriche était coutumière de ce type de présents et que le fait d'envoyer une relique à Santa Fe ne fut pas un acte isolé de sa part. Par exemple, en 1570 la reine offrit une relique à un Jésuite, qui à son tour en fit don au village de Fuentelaencina (Espagne) en 1575. Encore une fois, il s'agissait d'une relique qu'elle avait apportée de Flandres[145].

En même temps, la tête de sainte Elisabeth de Hongrie n'était pas la seule relique qui passa en Amérique depuis les territoires du Saint Empire. Par exemple, nous retrouvons de nombreuses mentions des reliques des onze mille vierges et d'autres des saints de la légion thébaine. Dans le premier cas, s'agit des reliques qui provenaient de Cologne et dans le deuxième de la basilique de saint Paulin de Trèves, où se trouvaient les corps de certains membres de la légion thébaine, d'autres provenant de l'Abbaye de Saint-Maurice. Par exemple, à Mexico la cathédrale et les églises de San Francisco et Santa Clara possédaient des

[144] « *In the region of Germany, where the orthodox faith had typically flourished, the virulent seed of heretical depravity began to sprout and spread most dangerously. But Christ, who does not allow his own to be tempted beyond their power, raised up various kinds of torments and death for the sake of overcoming the pertinacity of the heretics, crushing and refuting them in a most marvelous manner, while at the same time revealing the truth of our faith through a great many miracles and exercises of power, worked repeatedly and magnificently to the glory and honor of that lady of happy memory, Elizabeth, the former landgravine of Thuringia* »
MARBOURG, Conrad, The miracle list, août 1232. Nous utilisons ici la traduction de BAXTER WOLF, Kenneth, The life and afterlife of St. Elizabeth of Hungary, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 83

[145] CHRISTIAN, William A., *Local religion in sixteenth-century Spain*, New Jersey, Princeton University Press, 1989, p.135

reliques des onze mille vierges[146], de même que la plupart des cathédrales du Pérou[147].

L´installation de la relique de la tête de sainte Elisabeth d'Hongrie à Santa Fe constitua un acte politique majeur : cet acte plaça la ville au sein de la chrétienté espagnole et la fit participer à la vie politique de l'Espagne. Concernant la question des reliques considérées comme éléments d'intégration du catholicisme européen et américain Leandro Karnal écrite qu': « *une relique envoyée en Amérique au XVIe siècle, par exemple la tête d'une des onze mille vierges signifiait que le catholicisme américain était une expansion du catholicisme européen. Elle constituait une preuve concrète du fil atemporel qui reliait les diverses expressions historiques de la foi catholique*»[148]. Ainsi la tête de saint Elisabeth de Hongrie reliait-elle différentes provinces de la catholicité au sein d'une même histoire, le Saint-Empire et l'Espagne, avec Santa Fe. L. Karnal précise également que : « *les reliques accomplissaient certes leur destinée magique, mais surtout elles intégraient la conquête spirituelle du Mexique et du Brésil à l'église universelle, elles la rendaient au sens propre « catholique » et renforçaient matériellement l'action catholique* »[149]. Autrement dit la tête de sainte Elisabeth de Hongrie a mis définitivement à Santa Fe dans le giron du catholicisme.

<u>Les reliques et l´Empire Espagnol</u>

La question de la relation de l'Espagne et des reliques durant cette époque nous interpelle et nous pensons qu'il convient, à cet endroit, de rappeler l'existence de la lipsanothèque de Philippe II d'Espagne (1556-1598). La dévotion que le roi portait à ces objets sacrés était largement connue de son vivant, et l'on sait qu'à la fin de sa vie il possédait 507 reliquaires qui contenaient 7422 reliques

[146] WECKMANN, Luis, *La herencia medieval de México*, México, Colegio de México, 1984, vol. 2/2, p. 314
[147] VALENZUELA MARQUEZ, Jaime, « "…que las ymagenes son los ydolos de los cristianos". Imágenes y reliquias en la cristianización del Perú (1569-1649) », dans *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas*, 2006, p. 58.
[148] KARNAL, Leandro, *Op.Cit.,* p. 732.
[149] *Ibid.,* p. 736.

de saints et de saintes de grand renom[150]. En outre, Philippe II accordait une attention spéciale à des reliques considérées comme notables pour l'histoire de son pays qui l'aidèrent à construire une «*identité monarchique, spirituelle et nationale en Espagne au XVIe siècle* ».[151] En même temps le roi les utilisa comme un outil de pouvoir en dehors du monde religieux « *Ainsi, si l'on renverse la perspective habituelle et que l'on considère la relique non plus comme un simple objet de dévotion, mais plutôt comme un instrument actif dans une symbolique et une rhétorique du pouvoir plus vaste, comme un outil pour forger l'image du roi et de la (relativement) nouvelle dynastie des Habsbourg, on comprend mieux cette prodigieuse soif de sacré qui a animé Philippe II durant sa vie entière et qui l'a poussé à bâtir ce gigantesque reliquaire dynastique. »*[152].

Mais la lipsanothèque de l'Escorial n'était pas la seule qui avait une relation avec la famille royale. Dans le couvent des Déchaussées royales de Madrid on rencontrait une autre collection de reliques qui impressionne par leur grand nombre et leur importance. Cécile Vincent-Cassy précise à ce propos que « *La collection de reliques de cette institution fondée par l'une des deux sœurs de Philippe II en 1554, antérieure à celle de l'Escorial, est une collection prestigieuse.[…] Elle manifeste la singularité d'un espace « espagnol » compris dans une monarchie composite, indissociable des autres territoires qui la constituent* »[153]. Cette relation si proche et si complexe du roi et de sa famille avec les reliques nous permet de confirmer que le fait d'avoir envoyé ce cadeau à la ville de Santa Fe n'était pas du tout banal et que cet acte avait aussi une dimension politique.

Encore une fois, l'utilisation des reliques en tant qu'outil politique n'était pas ni nouvelle ni exceptionnelle. Nous pouvons voir ces pratiques au cours du Moyen Âge en diverses occasions, au sein de différents royaumes. Par exemple, durant l'époque mérovingienne le concept de *stabilitas regni* qui désignait la paix

[150] BORJA GÓMEZ, Jaime Humberto, *Op. Cit.,* "Las reliquias, la ciudad…", p. 111
[151] LAZURE, Guy, « Posséder le sacré. Monarchie et identité dans la collection de reliques de Philippe II à l'Escorial » dans *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions.*, Paris, EHESS, 2009, vol. 2/1, p. 374
[152] *Ibid.,* p. 375
[153] VINCENT-CASSY, Cécile, « Les reliques des catacombes en Espagne » dans *Reliques romaines. Invention et circulation des corps saints des catacombes à l'époque moderne*, Rome, École française de Rome, 2016, p. 696.

du royaume et qui devait compter avec l'aide de la religion, dont les reliques, fut fréquemment mobilisé[154]. Au cours de tout le haut Moyen Âge les reliques firent partie de manière directe de la vie sociale et politique par leur présence lors des serments, des batailles et par leur usage dans la défense des villes et villages[155]. À partir de la fin du VIIIe siècle on commença à voir de grandes concentrations de reliques dans les centres de pouvoir des princes occidentaux[156], comme celle de Philippe II d'Espagne à l'Escorial quelques siècles plus tard.

Sur la vénération des reliques en Espagne à l'époque moderne, William Christian nous apprend qu'en dépit d'un recul du culte des saints au profit de celui de la vierge au XVIe siècle, la dévotion aux restes des saints demeurait bien vivante. On y retrouvait deux types de reliques, d'un côté celles qui appartenaient aux paroisses et qui portaient une longue histoire de miracles, de l'autre, celles qui venaient d'arriver des pays protestants et de Rome[157], dont la tête de sainte Elisabeth d'Hongrie.

Concernant ces dernières, à la fin du XVIe siècle, entre 1597 et 1605, Juan de Mariana écrivit une lettre au Roi afin de l'informer du danger que représentaient les reliques provenant des catacombes romaines récemment arrivées en Espagne et en l'Amérique. Leur authenticité n'étant pas prouvée, cette situation pouvait induire un risque pour la nation[158]. Dans ce courrier, il fait également part du besoin de demander une enquête sur ces objets afin d'éviter la vénération de fausses reliques[159].

---

[154] BOZOKY, Edina, *La politique des reliques de Constantin à Saint Louis: protection collective et légitimation du pouvoir*, Paris, France, Beauchesne, 2007, p. 53.
[155] *Ibid.,* p. 119
[156] *Ibid.,* p. 130
[157]CHRISTIAN, William, *Op.Cit.,* p. 126
[158] « *El dia de oy reyna en España un deseo estraordinario de hallar y aun con ligera occasion forjar nueuos nombres de reliquias de santos. Las causas deste appetito son muchas. Los daños que del podrian resultar muy grandes. La piedad y deuocion es buena y necessaria si se acompaña con la prudencia uerdad y recato : que de otra suerte es muy perjudicial. En particular estos años han uenido de Roma a España, y han passado a las Indias increyble numero de reliquias sacadas de las catacumbas de S. Sebastian. Tienese gran duda que no sean ciertas por las raçones que uan en un papel : que sera V.M. seruido passar los ojos por el, o mandar que se uea en alguna junta de hombres doctos y graues* »
GIROT, Georges, *Op.Cit.*, p. 418

[159] *« Concluyo con dezir que se desea mucho se haga por orden de su santidad pesquisa sobre el caso, y si se hallare que las reliquias no fuessen ciertas se manden recoger, aunque fuese con offension del*

En la matière, la critique de Mariana n'était ni la seule ni la première. Au début du XVIe siècle, l'espagnol Alfonso de Valdes avait rédigé le *Dialogo de las cosas acaecidas en Roma*[160]. Sous la forme d'un échange, l'auteur restituait la pensée des Érasmistes espagnols au sujet de la vénération des reliques. Il expliquait en quoi la vénération des reliques éloignait les chrétiens de ce qui était considéré comme le cœur de la foi[161]. Valdes revenait également sur l'importance de l'authenticité des reliques lorsqu'elles étaient vénérées et de la nécessaire discrétion de leur culte[162]. Comme nous l'avons déjà signalé, face à ce type de

---

pueblo, de la qual derecto en este negocio de reliquias no haze caso, quanto mas que se podria facilmente dar traça para lo que no la ouiesse, y si se averiguase que son ciertas, que es lo que todos querriamos, sin embargo se diese orden para que no uiniessen tantas porque la muchedumbre no sea occasion que las viejas y las nuevas se desestimen »
Ibid, p. 422

[160] *Diálogo de las cosas acaecidas en Roma / Alfonso de Valdés | Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes*, http://www.cervantesvirtual.com/obra/dialogo-de-las-cosas-acaecidas-en-roma--o/, consulté le 10 mars 2016.

[161] « *LACTANCIO.- […] Y de estas cosas hacemos tanto caso y las tenemos en tanta veneración, que si en una misma iglesia están de una parte los zapatos de San Cristóbal en una custodia de oro, y de otra el santo Sacramento, a cuya comparación todas cuantas reliquias son menos que nada, antes se va la gente a hacer oración delante de los zapatos que no ante el Sacramento; y siendo esta muy grande impiedad, no solamente no lo reprenden los que lo deberían reprender, pero admítenlo de buena gana por el provecho que sacan con muy finas granjerías que tienen inventadas para ello. Veamos: ¿cuál tendríais por mayor inconveniente, que no hubiese reliquias en el mundo o que se engañase así la gente con ellas ?* »
Ibidem, consulté le 10 mars 2016.

[162] « *ARCEDIANO.- De esa manera, ¿no querríais vos que se hiciese honra a las reliquias de los santos?*

> *LACTANCIO.- Sí querría, por cierto; mas esta veneración querría que fuese con discreción y que se hiciese a aquellas que se tuviesen por muy averiguadas, como por la Iglesia está ordenado, y entonces querría que se pusiesen en lugar muy honrado, y que no se mostrasen al pueblo, sino que le diesen a entender cómo es todo nada en comparación del santísimo Sacramento que cada día ven y pueden recibir si quieren; y de esta manera aprendería la gente a amar a Dios y a poner en él toda la confianza de su salvación.*
>
> *ARCEDIANO.- Y las reliquias dudosas, ¿qué querríais hacer de ellas?*
>
> *LACTANCIO.- También esas querría yo poner en un honesto lugar sin dar a entender que allí hubiese reliquias.*
>
> *ARCEDIANO.- Y las verdaderas, ¿no querríais que estuviesen en sus custodias de plata o de oro?*
>
> *LACTANCIO.- No, por cierto.*
>
> *ARCEDIANO.- ¿Por qué?*
>
> *LACTANCIO.- Por no dar causa que se les hiciese otro desacato como el que se les ha hecho ahora en Roma, y por no dar a entender que los santos se huelgan de poseer lo que cualquier bueno se precia de menospreciar »*[162].

Ibidem, consulté le 10 mars 2016.

critiques et remises en cause de l'authenticité des reliques, l´archevêque de Milan, Charles Borromée élabora une méthode afin de retracer l'histoire des reliques dans le but de pouvoir certifier leur authenticité. Ce plan est exposé dans *Acta ecclesiae Mediolanensis* écrit en 1582. C'était évidemment un programme qui ne fut pas immédiatement mis en œuvre. Etant donné que la lettre de Mariana fut rédigée quelques années après de l'*Acta ecclesiae Mediolanensis,* nous pouvons conclure qu'en Espagne le culte de reliques sans cette vérification critique continua et que certaines d'entre elles furent envoyées en Amérique.

Les reliques dans le Royaume de Nouvelle-Grenade au XVIe siècle

Il nous paraît important de souligner la pauvreté des trésors de reliques des églises séculières du Royaume de Nouvelle-Grenade jusqu'à la fin du XVIe siècle. Plus de 30 ans après sa fondation, la cathédrale de la ville capitale du royaume siège de la *real audiencia* ne comptait pas une seule relique d'importance. Mais il est vrai que ce n'est qu'en 1572 que la construction du bâtiment définitif en pierres de la cathédrale commença[163], car le bâtiment qui avait été réalisé par le premier archevêque -Juan de los Barrios- quelques années auparavant s'était effondré et en 1575 la messe était encore célébrée dans une construction d'adobe et paille[164]. Autrement dit, c'est toute l'Église qui se trouvait dans un état misérable et cette question ne concernait pas les seules reliques.

[163] "*…y el mismo doctor don Francisco Adame, como gobernador de este arzobispado, pueso en esta iglesia metropolitan la primera piedra fundamental para dar principio a su fábrca, que toda es de cantería muy fuerte, en presencia de la Audiencia Real […] y en presencia de los dos cabildos y de muchos vecinos, a 12 de marzo de 1572 años; y donde entonces se rezó de la dedicación de la santa iglesia de esta ciudad a 13 de marzo…*"
RODRIGUEZ FREYLE, Juan, *Op.Cit.,* p. 121

[164] "*El licenciado Francisco Briceño, espues de la visita de don Sebastián de Benalcázar y pasada la del liceciado Juan de Montano, de que salió bien, fua a España y de ella salió proveído por presidente de Guatemala, y de allí fue proveído por president de la Real Audiencia de este Reino, al cual vino al principio del año de 1574, y en el siguiente de 1575 murio. Yendo yo a la escuela (que habia madrugado por gaar palmeta), llegando junto al campanario de la iglesia mayor, que era de paja, y tambien lo era la iglesia por haberse caído la de teja que hizo el señor arzobispo don fray Juan de los Barrios hasta la capilla mayor; asomóse una mujer en el balcón de las casa reales, dando voces : "!Que se muere el presidente!, !que se muere el presidente*!"
Ibid., p. 138

N'oublions pas, comme nous l'avons déjà signalé, que selon Jose Manuel Groot les Dominicains avaient apporté un premier groupe de reliques en 1549 et qu'il est fort probable que les Franciscains avaient fait de même avant 1573, même si nous n'avons pas des documents traitant ce sujet qui nous permettent de l'assurer.

Cependant, grâce au travail de Gabriela Sanchez[165] et de Luis Weckmann[166], nous avons un aperçu des reliques arrivées en Nouvelle-Espagne au cours du XVIe siècle et nous pouvons imaginer à une situation analogue quoique sur une échelle moins importante en Nouvelle-Grenade. Nous voyons au cours du XVIe siècle s'établir un flux de reliques entre l'Europe et la Nouvelle-Espagne. Durant la première moitié du siècle deux évènements d'importance en relation avec les reliques méritent notre attention : en 1537, le premier archevêque, le frère franciscain Juan de Zumarraga, demanda qu'on lui envoie des reliques pour les cathédrales de Nouvelle-Espagne[167] ; et vers l'année 1545 le provincial des dominicains, frère Domingo de la Cruz, arriva à Mexico avec un coffre rempli de reliques des onze mille vierges. Ces reliques qui avaient été sauvées de la destruction promise par les Luthériens à Cologne étaient un cadeau du roi Charles Quint[168].

Puis, pendant la seconde moitié du siècle ces transferts se poursuivirent. En 1571, le frère Dominicain Hernando de Paz se trouvait à Rome pour la réunion générale de l'ordre. Au cours de son audience avec le pape Pius V, celui-ci lui donna deux châsses de reliques et le crucifix qu'il portait au moment de l'entretien lequel contenait un morceau du *lignum crucis.* Toutes ces reliques finirent dans le couvent de Santo Domingo à Mexico[169].

En 1573 le pape Grégoire XIII remit *manu propia* à Diego de Salamanca un autre fragment de *lignum crucis* pour le couvent de San Agustín[170]. Trois années plus tard, le 28 septembre de 1580, Marín de Espes, le doyen de la cathédrale de Guadalajara, fit don de quelques reliques au couvent franciscain de la ville. Parmi

[165] SANCHEZ REYES, Gabriela, *Op. Cit*., *Relicarios novohispanos…,* 389 p.
[166] WECKMANN, Luis, *Op. Cit., La herencia medieval…,* 394 p.
[167] *Ibid.,* p. 314
[168] *Ibidem*
[169] SANCHEZ REYES, Gabriela, *Op.Cit., Relicarios novohispanos…,* p.44
[170] *Ibid.,* p.45

ces reliques nous trouvons un bras de sainte Barbe et des reliques de saint Antoine, saint Blas, saint Christobal et sainte Águeda, toutes accompagnées d'un certificat d'authenticité signé du pape Pie IV et daté de 1561[171].

Peu après, en 1582 suite à une demande de frère Diego Valadés adressée au pape Grégoire XIII, 26 reliques arrivèrent au couvent de Santa Clara. La plupart d'entre elles étaient des reliques romaines, mais on en trouvait également qui provenaient de la terre du Saint Sépulcre, de la terre de la Sainte Croix, une écharde de la table de la Dernière Cène, un morceau du tissu de la tunique de saint Louis évêque et des cheveux de sainte Thérèse de Jésus[172]. Finalement, une lettre signée de la main de l'impératrice Marie, reine de Bohème, datée du 17 mars 1599 nous parle d'une relique des onze mille vierges offerte par elle-même au couvent de Santa Clara de Mexico[173].

Comme nous pouvons le constater, la plupart des reliques arrivèrent à la demande des ordres religieux et elles étaient destinées aux couvents. Ces reliques furent offertes par les papes Pie V et Grégoire XIII, autrement dit, elles provenaient directement de Rome. En même temps, nous voyons deux cadeaux royaux. Nous voyons aussi l'arrivée de reliques destinées à sacraliser les cathédrales, suite à la demande de celles-ci. La rareté de reliques présentes dans les églises séculières américaines au cours de ce siècle n'avait rien d'étonnant et les cathédrales étaient dépourvues de reliques au moment de leur construction. En cela, le cas de la cathédrale de Santa Fe n'était pas exceptionnel.

1.2 Des usages missionnaires des reliques ?

> *« Les fidèles doivent aussi vénérer les saints corps des martyrs et des autres saints qui vivent avec le Christ; ils ont été des membres vivants du Christ et le temple du Saint-Esprit et seront ressuscités et glorifiés par lui pour la vie éternelle. Par eux Dieu accorde de nombreux biens aux hommes. Ainsi, que ceux qui affirment qu'on ne doit ni honneur ni vénération aux reliques des*

[171] *Ibid.,* p.46
[172] *Ibid.,* p.43
[173] *Ibid.,* p.48

saints; ou que c'est inutilement que les fidèles les honorent ainsi que les autres souvenirs sacrés; que c'est en vain que les fidèles visitent les lieux de leur martyre pour obtenir leur aide, tous ceux-là doivent être condamnés, comme l'Église l'a déjà fait autrefois et le fait encore aujourd'hui »[174]

Comme nous le savons déjà, le concile de Trente avait confirmé et encouragé la vénération des reliques. Tous ceux qui étaient de bons catholiques devaient vénérer les saints, leurs reliques et leurs images. Mais, les nouveaux catholiques et plus particulièrement les Indiens devaient-ils le faire aussi ? Y avait-il une politique de l'église espagnole concernant le culte des reliques en Amérique ? Y avait-il un usage missionnaire des reliques ?

Pour essayer de répondre à ces questions nous allons analyser les constitutions des conciles et des synodes diocésains qui eurent lieu en Amérique au cours du XVIe siècle, les catéchismes et manuels de confession utilisés et rédiges au Pérou, en Nouvelle-Espagne et au Royaume de Nouvelle-Grenade au cours du même siècle, et les inventaires des églises de mission du Royaume de Nouvelle-Grenade qui datent de la même époque.

Au cours du XVIe siècle quatre conciles provinciaux se tinrent à Lima (1551-52, 1567-68, 1582-83 et 1591), trois au Mexique (1555, 1565 et 1585) et un synode eut lieu à Santa Fe (1565). La question des reliques n'a pas été abordée lors de tous ces événements et quand il le fut, ce fut de différentes manières.

Dans le texte issu du premier concile de Lima (convoqué par l'archevêque Loaiza en 1551), aucune constitution n'aborde la question[175]. Par contre, pendant le deuxième concile célébré dans la même ville (également convoqué par l'archevêque Loaiza en 1567, avec la participation des évêques Navarrete, De la Peña et San Miguel) le sujet fait objet d'une discussion et la question des reliques est abordée dans les constitutions[176]. On retrouve dans le chapitre 55 sous le titre *Reliquiae non a laicis deferendae aut tractandae* qu'il était obligatoire de faire reconnaître les reliques par l'Évêque avant de les vénérer, qu'il fallait également

[174] CONCILE DE TRENTE, Vingt-cinquième session, 1563.
[175] MATEOS, Francisco, *Op. Cit*., "Constituciones para…", p. 5-54.
[176] VARGAS UGARTE, Rubén, *Concilios limenses: (1551-1772)*, Lima, 1951, v. 1, p.126 et p.231

avoir un lieu propice pour les garder dans l'église et qu'il était interdit qu'elles soient portées par les laïcs sauf permission spéciale de l'Évêque.[177] Lors du troisième concile de Lima (convoqué par Toribio de Mogrovejo en 1582, avec la participation des évêques Guerra, Vitoria, San Miguel, Lartaum et Granero) le sujet des reliques fut abordé de la même manière que dans le deuxième et dans le chapitre 10 intitulé *De reliquiis sanctorum*[178] les constitutions nous parlent de l'obligation de les faire reconnaître par l'ordinaire et de l'interdiction des usages privées de la part des laïcs. En fait ces constitutions évoquent les déclarations du deuxième concile de manière précise. Cependant, elles clarifient la permission de porter des Agnus Dei bénis par le pape sauf s'ils étaient enluminés ou coloriés[179]. Lors du quatrième concile de Lima le sujet ne fut pas abordé et il ne fait pas partie des constitutions[180].

Du côté du Mexique, la seule référence aux reliques se trouve dans les constitutions du troisième concile (convoqué par l'archevêque Moya de Contreras en 1585, avec la participation des évêques Córdoba, Medina, Anzola et Ledesma). Dans le livre troisième, titre 18 *De rreliquiis et veneratione sanctorum et templorum*[181] nous retrouvons à nouveau l'exigence de la reconnaissance des reliques par l'Évêque avant de leur vénération, l'interdiction faite aux laïcs de

---

[177] «*Caput 55. Reliquiae non a laicis deferendae aut tractandae.*
Nec licet, nec decet, ut sanctorum reliquiae tractentur a laicis, sancta enim loco sancto servanda sunt ; quas plures laici et multi plebeii, nec minus mulieres, etiam quarum laus non est in populo celebris, secum, et saepe inter vestes, eas deferunt, nec propter hoc peccare desistunt ; ne autem abusus cui non restituir pro veritate reputetur, omnes ecclesiastici judices provida diligentia de sanctorum reliquiis exquirant, quas ad ardinarium transmittant, ut veritate comperta, quae verae reliquaie sunt digno honore habeantur, et sancto loco asserventur ; similiter et de schedulis, quas nominas vocant, diligns exquisitio fiat, nec cum persona aliqua dispensetur super hujusmodi reliquiis aut nominis habendis, nisi solum ab episcopo, et tunc non nisi ex causa vera et pia motus, et deinceps nemo reliquias novas suscipiat, nisi prius ab episcopo sint cognitae et approbatae »
Ibid., p.126

[178] *Ibid.,* p. 305 et p.365
[179] « *Cap. X : De reliquiis sanctorum*
Reliquiae sanctorum, quas magnopere venerari decet a nomine teneantur, nisi per ordinarium prius examinatae atque approbatae, neque tales etiam a saecularibus, et laicis portentur, nisi de ejus spciali facultate, juxta formam superioris Concilii : devotio tamen merito laudibilis circe cereos a Agnus Dei a Summo Pontifice benedictos secum gestandos, omnibus modis probatur, dummodo puri, ac non fucara coloribus sint. »
Ibid., p. 305
[180] *Ibid.,* 426p
[181] MARTINEZ, Luis, *Decretos del concilio tercero provincial mexicano (1585),* El Colegio de Michoacan-Universidad Pontificia de la Santa-Cruz, vol.2, p.532

porter ou d'exposer des reliques, la permission qui leur est donnée de porter des Agnus Dei non enluminés ni coloriés bénis par le pape[182] et l'obligation de conserver les reliques dans un lieu spécifique à l'intérieur des églises[183]. Néanmoins, nous retrouvons aussi la remarque de l'obligation faite aux prêtres de lutter contre l'ignorance et les superstitions autour de la vénération des reliques et des images afin de ne pas tomber dans les offenses et l'irrévérence[184].

Finalement, dans le synode de Santa Fe (convoqué en 1556 par l'archevêque Juan de los Barrios), nous ne retrouvons pas de chapitres ni de titres qui abordent la question des reliques.

De manière générale, nous pouvons voir dans les constitutions des divers conciles et des synodes qui se tinrent en Amérique espagnole au cours du XVIe siècle que les reliques et leur vénération étaient placées sous le strict contrôle du clergé. Ces objets sacrés devaient être dans un lieu destiné à les abriter avec un minimum de solennité, qui soit différent du tabernacle. Les laïcs n'avaient pas la permission de les porter ni de les exposer et seuls les prélats à la tête de l'église (évêques et archevêques) pouvaient autoriser la vénération de celles-ci après la reconnaissance de l'objet et de son authenticité.

Concernant les règles régissant la conservation des reliques dans les églises Charles Borromée avait également rédigé une série d'instructions précises, sur les

---

[182] « *Para que no aya liviandad o façilidad en venerar or reliquias de sanctos a los que no son, se ordena y manda que ninguna persona trayga consigo reliquias ni las ponga en lugar publico para ser reverenciadas, si no fuere aviéndolas visto el prelado y examinado si son athénticas, como se dize en el titulo ''De offiçio episcoparum'' ; pero la costumbre y pía devoçion de traer los ''agnus dei'', que bendize el sumo Pontífiçe, se conserve entre los fieles con tal que no hagan en ellos pinturas ni illuminaciones como lo manda nuentro muy sancto Padre Gregorio déçimo terçio en su motu propio* »
Ibid., p.536

[183] « *Las reliquias aunthénticas que ubiere en las iglesias, se pongan en algún lugar decente, fuera del sagrario, y mientras no le ubiere, podrán estar a una parte dentro del sagrario del sanctissimo sacramento* »
Ibid., p.538

[184]« *… y assí también redunda en desacato y grave offensa suya qualquier género de irreverencia que a estas cosas se tenga, o tractándolas profanamente, o con superstiçiones, que la incuria e ignorançia suele introduzir, y assí es neçessario que los pastores y prelados con mucha vigilançia procuren augmentar la verdadera devoçión en los fieles, y desterrar las falsas y vanas superstiçiones, de manera que Dios sea glorificado en sí y en sus sanctos, conforme a su voluntad…* »
Ibid., p.532

caractéristiques des châsses, des tissus et des urnes afin d'assurer une sécurité minimale à ces objets sacrés[185]. Il est important de souligner la considération alors accordée à la qualité des matériaux et à la valeur attribuée à l'image extérieure de ces objets[186]. Ici, le silence autour de la richesse des matériaux constaté dans les constitutions des synodes et des conciles américains nous interpelle. Nous avons seulement trouvé des indications portant sur l'obligation de poser les reliques dans des endroits aptes répondant aux critères de décence (*lugares con la debida decencia)* mais aucun clarification ni sur le type de matériaux ni sur l'aspect extérieur requis, ni sur les reliquaires.

En consultant les premiers catéchismes utilisés au Royaume de Nouvelle-Grenade et ceux rédigés au Pérou, ou en Nouvelle-Espagne et à Santa Fe au cours du XVIe siècle nous constatons que les reliques des saints et leur culte ne faisaient pas partie des préoccupations concernant l'évangélisation des Indiens. Si la question des saints et de leur culte était abordée, le culte de reliques ne l'était pas. Compte tenu du grand nombre de catéchismes produits et utilisés en Amérique espagnole au cours du XVIe siècle[187], il nous était impossible de tous les étudier et nous avons travaillé ou utilisé les plus connus.

Dans le cas de la Nouvelle-Espagne nous avons analysé le *Catecismo pictografico* attribué à Bernardino de Sahagún, OFM (première moitié du XVIe siècle)[188] ; le *Catecismo en pictogramas* de frère Pedro de Gante, OFM (première moitié du XVIe siècle)[189] ; la *Doctrina cristiana para instrucción e información de los indios a manera de historia,* composée par frère Pedro de Cordoba, OP à Santo Domingo entre 1510 et 1521 –le premier catéchisme élaboré en Amérique qui ait

[185] « *Vascula, quibus recondantur, ex auro, argento, aut e crysatllo, aut ex aliquo metalli genere sint, eaque artificio elaborata, atque, inaurata, prout illae insignes sunt, et ecclesiae, ubi asservantur, facultates ferunt* ».
BORROMÉE, Charles, REYES CORIA, Bulmaro et ESTRADA DE GERLERO, Elena Isabel, *Instrucciones de la fábrica y del ajuar eclesiásticos*, México, Universidad Nacional Autonoma de México (coll. « Estudios y fuentes del arte en México »), 1985. p.32-38, 88.
[186] *Ibid.,* p. 37
[187] Pour la Nouvelle-Espagne le chercheur Luis Resines recense 99 catéchismes produits entre 1520 et 1614.
Voir : RESINES, Luis, *Catecismos americanos del siglo XVI*, Valladolid, Espagne, Junta de Castilla y León Consejería de Cultura y Turismo, 1992, 757; 24 p.
[188] RESINES, Luis, *Op.Cit,* p. 257-374
[189] CORTÉS CASTELLANOS, Justino (ed.), *El catecismo en pictogramas de fray Pedro de Gante: estudio introductorio y desciframiento del Ms. Vit. 26-9 de la Biblioteca Nacional de Madrid*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1987, 500 p.

été conservé jusqu'à nos jours- et publiée par la première fois au Mexique en 1544[190] ; les *Coloquios y doctrina cristiana,* rédigés par le frère Bernardino de Sahagún, OFM, publiés en 1564 à Mexico[191] ; la *Doctrina cristiana más cierta* de Juan de Zumarraga, évêque de Mexico (1546)[192] ; la *Doctrina cristiana* de frère Alonso de Molina, OFM (1546)[193] ; la *Doctrina cristiana en lengua española y mexicana* ouvre collective de l'*Orden de los Predicadores* (1548)[194] ; et le *Catecismo en lengua mexicana y española, breve y muy compendioso, para saber la doctrina cristiana y enseñarla* de frère Juan de la Anunciación, OSA (1577)[195].

Pour le Pérou, où ces ouvres sont moins nombreuses, la *Doctrina christiana, y catecismo para instrucción de los indios* de José de Acosta (1584)[196] ainsi que le *Sermonario* du *Tercero catecismo* rédigé à Lima en 1585[197].

Enfin, pour ce qui est du Royaume de Nouvelle-Grenade nous avons étudié le *Catecismo* de Luis Zapata de Cardenas (1576)[198] ; le *Catecismo* écrit en 1577 à Cartagena de Indias par le frère Dionisio de los Santos, OP[199] ; et un autre catéchisme qui se trouve dans un manuscrit sans date ayant pour sujet principal la langue Chibcha[200].

La plupart des documents suivent le même modèle : le signe de la sainte croix, les prières (le Pater noster, l'Ave Maria, le Credo et la Salve), les articles de la foi, les commandements de Dieu, les commandements de l'Église, les sacrements, les péchés, les vertus et les ouvres de miséricorde sont successivement présentés. Ce modèle correspond à celui des catéchismes

---

[190] DURAN, Juan Guillermo, *Monumenta catechetica hispanoamericana: siglos XVI-XVIII,* Buenos Aires, Facultad de teología de la Pontificia Universidad Catolica Argentina "Santa María de los Buenos Aires, 1984, v.1, p.227-283

[191] *Ibid.,* p. 315-352

[192] RESINES, Luis, *Op.Cit.,* p. 409-625

[193] DURAN, Juan Guillermo, *Op.Cit.,* p.386-403

[194] *Colección de incunables americanos siglo XVI. T.I, Doctrina cristiana en lengua española y mexicana por los religiosos de la orden de Santo Domingo, obra*, Madrid, Ed. Cultura Hispanica, 1944.

[195] DURAN, Juan Guillermo, *Op.Cit.*, p. 629-663

[196] ACOSTA, José de, *Doctrina christiana, y catecismo para instruccion de los indios,* 1584
Pour cette recherche nous avons consulté le 16 juillet 2019 :
https://archive.org/details/doctrinachristiaoocath/page/n3

[197] DURAN, Juan Guillermo, *Op.Cit.,* p. 617-739

[198] *Ibid.,* p. 241-328

[199] *Ibid.,* p. 569-604

[200] URICOECHEA, Ezequiel, *Gramática vocabulario, catecismo i confesionario de la lengua chibcha*, París, Maisonneuve i Cia., 1871, 253 p.

européens de l'époque. Il y en a certains qui sont écrits en prose alors que d'autres sont présentés sous la forme de questions et de réponses. Dans tous ces textes, on perçoit l'intention de centrer le message autour de Dieu, de la Trinité et du sacrifice du Christ pour le Salut des hommes. Tout cela est commun avec les catéchismes européens, mais dans tous ces documents l'accent est mis sur la controverse et les dieux auparavant adorés par les Indiens sont présentés comme des démons.

Comme nous l'avons signalé antérieurement, ces textes ne mentionnent jamais les reliques. Néanmoins, dans un tiers des catéchismes étudiés[201] (dont

[201]Sur *Doctrina Cristiana y catecismo* de Jose de Acosta nous retrouvons:
« p. Pues porque los christianos adoran las imagenes de palo, y metal, si es malo adorar los Ydolos ? r. No adoran los christianos las ymagenes de palo, y metal, por si mesmas, como las ydolatrias, ni piensan, que en ellas mismas ay virtud, y divinidad, mas mirando lo q representan, adoran a Iesu Christo en la cruz, y en su imagen y reverencia a nuestra Señora la virgen Maria, y a los otros sanctos, q estan en el cielo, pidiendo su favor ; y las mismas ymagenes reverencian, no por lo que son sino por lo que representan »
ACOSTA, José de, *Op. Cit., Doctrina christiana…,* p. 137-139

Sur le *Catecismo* de Dionisio de los Santos on peut lire :
« P. Pues, cómo los cristianos reverenciamos las imagenes de pintura y las hechas de madera o de metal?
R. Porque no adoramos y reverenciamos a la pintura ni al palo ni al metal por pensar que tengan en sí alguna divinidad, que sabemos que la imagen de Nuestro Señor Jesucristo no es el mismo Cristo, sino que nos lo representa ; ni la imagen de Nuestra Señora no es Nuestra Señora, sino que nos representa a Nuestra Señora ; y lo mismo es de las imágenes de los Santos.
P. Pues, por qué las reverenciáis y adoráis ?
R. Por lo que nos representan, como la cruz a Jesucristo crucificado. Y así las otras imagenes. De manera que en ellas adoramos aquellos cuyos son, y a cada uno en su tanto : las de Cristo, como a Dios verdadero ; las de Nuestra Señora, como a más digna y más allegada a Dios que los Angeles ; y las demás, como de Santos que reinan con el Señor, hechos grandes en su Reino »
DURAN, Juan Guillermo, *Op.Cit.,* p. 585

Le *Catecismo en lengua Mexicana y española* nous dit : « *Y también debemos reverencias y honrar las imágenes, conviene a saber: las imagenes de Nuestro Señor Jesucristo, porque nos representan al mismo a quien debemos honrar como a Dios. Y, así, damos a su imagen la honra que a Cristo. Y por ella traemos a la memoria los misterios de nuestra redención. Y siéndonos representados muévanse nuestros corazones a devoción, para alabar y glorificar a Dios que tanto nos amó. Y también para que lo invoquemos y llamemos en nuestras necesidades.*
Y, ni mas ni menos, hay muy grave obligación de reverenciar todas la imágenes, como es la de la Madre de Dios y de los demás Santos y Santas que gozan de él en el cielo y son nuestros intercesores e su divino acatamiento. Porque cuando reverenciamos las imagenes, reverenciamos también a los mismos santos. Y por coonsiderar en ellas lo que nos representan, se nos siguen muchos provechos espirituales »
Ibid., p.646

Finalement, dans le *Sermonario de tercero catecismo* on lit : "*Mas decirme habéis: "Padre, ¿cómo nos decís que no adoremos ídolos ni guacas, pues los cristianos adoran las imagenes que estan*

celui de l'évêque de Cartagena) nous avons retrouvé des questions et/ou des paragraphes dédiés à la vénération des images. La question est abordée de deux manières : la première, évoque les raisons qu'ont les chrétiens de vénérer les images et le signe de la Sainte Croix. Il s'agit d'insister sur le fait qu'ils ne vénèrent pas l'image en soi mis ce qu'elles représentent ; le deuxième, outre ce point, exprime également les différences qu'il y a entre, d'une part la vénération des idoles et des *guacas* et d'autre part celle des images chrétiennes. Dans tous les cas les questions et les paragraphes consacrés à ce thème se retrouvent dans la partie dédiée au premier commandement.

Du côté des manuels de confession le panorama n'est pas davantage concluant. Après avoir analysé le *Confesionario menor* et le *Confesionario mayor en lengua mexicana y castellana* écrits par le frère Alonso de Molina, OMF au Mexique en 1565[202] et en 1569[203] ; le *Confessionario para los curas de indios* du

---

pintadas y hechas de palo y metal, y las besan y se hincan de rodillas delante de ellas, y se dan en los pechos y hablan con ellas? ¿estas no son guacas tambien como las nuestras?"
Hijos mios, muy diferente cosa es lo que hacen los cristianos, y lo que haceis vosotros. Los cristianos no adoran ni besan las imagenes por lo que son, ni adoran aquel palo o metal o pintura, mas adoran a Jesucristo en la imagen del Crucifijo, y a la Madre de Dios, Nuestra Señora la Virgen Maria, en su imagen, y a los santos también en sus imagenes. Y bien saben los cristianos que Jesucristo y Nuestra Señora y los Santos están en el cielo vivos y gloriosos, y no estan en aquellos bultos o imagenes, sino solamente pintados.
Y así su corazón pónenlo en el cielo donde está Jesucristo y sus Santos; y en Jesucristo ponen su esperanza y su voluntad. Y si revenrencian las imagenes, y las besan y se descubren delante de ellas, e hincan las rodillas y hieren los pechos, es por lo que en aquellas imagenes representan, y no por lo que en si son. Como el corregidor besa la provision y sello real, y lo pone sobre su cabeza, no por aquella cera ni papel, sinon porque es quillca del rey.
Y así vereis que aunque se quiebre un bulto o se rompa una imagen, no por eso los cristianos lloran ni piensan que Dios se les ha quebrado o perdido, porque mi Dios está en el cielo y nunca perece. Y de la imagen solo se quiebre o pierde el palo, o el metal o el papel, de lo cual los cristianos no se les da nada, ni lo tienen por su Dios.
Mas vuestros antepasados y vosotros no lo haceis asi con las guacas, porque si os toman vuestra pirua o vuestra guaca, os parece que os toman vuestro dios, y lloráis porque tenéis en aquella piedra o figura todo vuestro corazón, y no le tenéis en el cielo, donde esta el verdadero Dios.
Asi que, hijos mios, quiere Dios que los cristianos tengamos las imagenes de Jesucristo y de los Santos, y que con mucha devocion las honremos, poniendo nuestro pensamiento y corazon en lo que esta en [p.692] el cielo. Y manda que no pongamos nuestro corazon en las guacas ni las adoremos, porque son invencion del diablo y burleria. Y dolo Dios es a quien hemos de adorar por Dios nuestro, poniendo en el toda nuestra confianza. Y a los Santos hemoslos de reverenciar porque son criados y amigos de nuestro Dios, y pedir que intercedan por nosotros ante el sumo Dios. El cual es un solo Padre e Hijo y Espiritu Santo, Dios eterno y glorioso, que reina en los cielos y en la tierra sin fin. Amen"
Ibid., p.690
[202]*Ibid.,* v.1, p. 405-427
[203] MOLINA, Alonso de, *Confesionario mayor en la lengua mexicana y castellana (1569)*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1984, 248 p.

frère José de Acosta, SJ écrit à Lima en 1583[204] ; et les deux *confesionarios*[205] qui se trouvent dans les ouvrages non datés dédiées à la langue Chibcha nous n'avons trouvé aucune référence aux reliques ni à leur vénération.

Tous les documents suivent une présentation qui fait alterner les questions et les réponses. Ils sont de deux types : certains sont destinés à une confession approfondie et sont alors posées des questions spécifiques portant sur chaque commandement (de Dieu et de l'Église) et dans certains cas sur les vertus et les ouvrages de miséricorde ; d'autres se concentrent sur les aspects les plus formels de la vie chrétienne. On demande alors si la personne fut baptisée, si elle fut une confession, si elle alla à la messe, si elle communia, etc. Les questions portant sur les commandements sont alors absentes ou très peu nombreuses.

Bien que nous n'ayons pas trouvé de questions abordant la question des reliques, dans quatre de cinq manuels de confession nous avons trouvé des questions portant sur la vénération des saints et de leurs images, du Christ, de la sainte Croix et de la Vierge[206]. Dans certains cas le questionnaire porte sur la vénération des images en elles-mêmes[207] et dans d'autres il s'agit de vérifier si les gens ont méprisé leur vénération ou non[208]. De plus, dans le cas particulier du

---

[204] ACOSTA, José de, *Confessionario para los curas de indios*, Lima, Concilio provincial de Lima, 1583. Pour cette recherche nous avons consulté le 14 juillet 2019 : https://archive.org/details/confessionariopaoocath

[205] GONZÁLEZ DE PÉREZ, María Stella (ed.), *Diccionario y gramática chibcha: manuscrito anónimo de la Biblioteca nacional de Colombia*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1987, xiv+395 p.
URICOECHEA, Ezequiel, *Gramática vocabulario, catecismo i confesionario de la lengua chibcha*, París, Maisonneuve i Cia., 1871, 253 p.

[206] Les ouvrages sont : *Confessionario para los curas de indios, Gramatica, vocabulario, catecismo I confesion, Confesionario menor en la lengua castellana* et *Confesionario mayor en la lengua mexicana y castellana*

[207] Sur le *Confesionario mayor en la lengua mexicana y castellana* dans la page 450 on trouve:
« *13. Tienes reverencia a la cruz de Nuestro Señor Jesucristo y a su imagen y a las imagenes de los Santos cuando pasas delante de ellas* ? »
MOLINA, Alonso de, *Op. Cit.,* p. 450

Dans la page 413 du *Confesionario menor* on lit :
«21. *Reverenciaste la cruz y la imagen de Nuestro señor Jesucristo y las imagenes de los santos ?* »

[208] Sur le *Confessionario para los curas de indios* dans la page 24:
"*13. Has dicho mal de Dios, o de nuestra Señora, o de los Sanctos, y murmurado dellos? Has dicho mal de las ymagenes y Yglesias y de la ley de los Christianos?"*
DURAN, Juan Guillermo, *Op.Cit.,* p. 413
Et dans *Gramatica, vocabulario, catecismo I confesion* sur la page 237:

Confessionario para los curas de indios de José de Acosta dans la section consacrée aux erreurs courantes des Indiens autour de la foi chrétienne[209], l'auteur évoque leur propension courante à considérer que le culte des images chrétiennes est identique au culte des idoles et des *guacas,* et que les Indiens vénérant les images peuvent rendre un culte aux idoles et aux *guacas*[210]. Encore une fois les questions concernant les images se retrouvent dans la partie dédiée au premier commandement.

Par ailleurs, nous avons consulté le *Manual de confessores y penitentes* de Martin de Azpilcueta publié en 1554 à Toledo[211], qui était l'un des manuels de confession le plus utilisés à l'époque de la Contre-Réforme et qui servit selon Isabel Muguruza Roca de texte de référence pour les ouvrages de même type rédigés en Amérique[212]. Le document est écrit en prose et, se présente comme une guide de questions à poser aux fidèles. Parmi les sujets susceptibles d'être traitées par le confesseur, dans la section consacrée au premier commandement nous retrouvons encore une fois celui de la vénération des images et de l'intention qui préside cette action. Autrement dit, il s'agit de savoir si les images furent vénérées pour elles-mêmes ou pour ce qu'elles représentent. Nous avons également lu deux paragraphes (sous le même commandement) qui abordent la question des reliques. Le premier s'adresse aux prêtres et il vise à s'assurer qu'ils n'offrent pas délibérément de fausses reliques à la vénération des croyants[213]. Le deuxième, est à la destination des croyants. Il leur est demandé s'ils portent des reliques comme accessoires sans avoir une vraie dévotion pour elles et si la

---

« *13a. Has dicho mal de Dios o de Jesucristo o de Nuestra Señora o de los Santos, o has murmurado de ellos ? Has dicho mal de las imajenes o iglesias o de la lei de los cristianos ?* »
URICOECHEA, Ezequiel, *Op. Cit.,* p. 237

[209] « *De los errores contra la fe catholica, en que suelen caer algunos Indios* »
[210] «*5. Que como los Christianos tienen ymagenes y las adoran, assi se pueden adorar las guacas, o ydolos o piedras que ellos tienen. Y que las ymagenes son los ydolos de los Christianos*
ACOSTA, José de, *Op. Cit., Confessionario…*, p. 76

[211] AZPILCUETA, Martín de, *Manual de confessores y penitentes*, Toledo, Juan Ferrer, 1554.
Pour cette recherche nous avons consulté le 12 juillet 2019 :
https://archive.org/details/manualdeconfessooazpigoog
[212] MAGURUZA ROCA, Isabel, « Del confesionario ibérico de la Contrarreforma a los manuales para confesores en la América colonial: el Manual de confesores y penitentes de Martín de Azpilcueta como texto de referencia », *Indiana 35.2*, 2018 p. 29-53.
[213]AZPILCUETA, Martín de, *Op.Cit., Manual de…,* p. 59

relique est conservée dans un réceptacle qui n'est pas conforme aux règles de l'église. Le même paragraphe autorise les fidèles à les porter avec décence à condition qu'il y ait une véritable révérence pour ce que l'objet sacré représente[214].

Nous avons enfin analysé le *Compendio y summario de confessores y penitentes sacado de toda la substancia del Manual de Navarro* [215] de ce même auteur. Il s'agit d'un texte qui offre une version plus courte que celle du manuel de confession mais qui est organisé de la même manière. Il se présente toutefois à la façon d'un questionnaire, chose intéressante puis que la plupart de manuels de confession rédigés en Amérique prirent ce modèle[216]. Compte tenu de sa taille et de la simplicité de son discours cet ouvrage est probablement le livre que les missionnaires utilisèrent et qui fut le plus diffusé en Amérique au XVIe et XVIIe siècles[217]. Dans cette publication ne figure aucune question en relation avec des reliques ou des images.

Dans la mesure où le Concile de Trente rangea sous le même titre la vénération des images et celle des reliques et que les manuels de confession utilisés en Espagne traitaient conjointement de la vénération des reliques et de celle des images, il est étonnant de constater que la question des reliques ne soit pas abordée dans les ouvrages rédigés en Amérique. Bien que dans certains conciles et synodes le thème ait été discuté, il n'était jamais présent dans les documents finaux destinés à la formation des nouveaux chrétiens. Ce silence était-il le résultat d'une politique destinée à éviter la vénération des reliques par crainte de possibles confusions de la part des Indiens ?

Nous pensons que le livre *De procuranda indorum salute* de José de Acosta[218] peut apporter une partie de la réponse à cette interrogation sur ce

---

[214] *Ibid.,* p. 61

[215] AZPILCUETA, Martín de, *Compendio y summario de confessores y penitentes sacado de toda la substancia del Manual de Nauarro*, En Valencia, en casa de Ioan Nauarro, hecho imprimir a costa de Martin de Sparça..., 1579, 978 p.
Pour cette recherche nous avons consulté le 8 août 2019 :
https://bivaldi.gva.es/es/consulta/registro.do?id=3957

[216] MAGURUZA ROCA, Isabel, *Op.Cit.,* p. 43

[217] *Ibid.,* p. 42

[218] ACOSTA, Jose de, *De procuranda indorum salute. 2, educación y evangelización*, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1987, xxiii+521 p.

silence autour des reliques dans l'enseignement du catéchisme aux Indiens. Dans son ouvrage, Acosta soutint l'idée qu'il convient d'enseigner aux Indiens la foi et l'amour du Christ en utilisant l'apprentissage par cœur des éléments les plus importants de la foi, en essayant de faire comprendre le plus possible les mystères mais sans obligation de résultat[219]. Autrement dit, les Indiens devaient croire de tout leur cœur au mystère du Christ mais sans le comprendre[220]. Pour y arriver Acosta proposait la mise en œuvre de deux catéchismes : un premier court et simple, à utiliser et si possible à faire apprendre par cœur aux Indiens ; et un autre plus développé à usage des prêtres qui étaient en charge de l'évangélisation. Le prêtre jésuite insista également sur l'importance d'avoir un manuel destiné à guider les confessions des Indiens[221]. Tout au long de son ouvrage Acosta avertit sur l'importance qu'il y a à ne pas compliquer le message destiné aux Indiens. Leur évangélisation devait rester centrée sur la personne du Christ et la communication devait être simple.

En suivant cette manière de penser, aborder le thème des reliques n'était pas du tout nécessaire et il pouvait même être contraire aux idées d'Acosta, surtout si nous prenons en compte leur propension à prendre le culte des reliques pour excuse afin de continuer leur idolâtrie, ainsi que nous l'avons vu pour la vénération des images, telle qu'Acosta la percevait.

D'un autre côté, selon Pierre Ragon les missionnaires arrivées à l'Amérique espagnole dans un premier temps, nettement en Nouvelle-Espagne, n'étaient pas vraiment intéressés à l'utilisation des reliques en tant qu'outil d'évangélisation : « *Au temps de l'évangélisation des Saxons, les reliques étaient considérées comme les principaux instruments de la grâce divine et Grégoire reconnaissait leur usage comme légitime auprès des plus faibles : les missionnaires du XVIe siècle, pour leur part, ne semblent pas leur avoir reconnu un rôle important avant l'arrivée des jésuites* »[222].

[219] *Ibid.,* p. 183
[220] *Ibid.,* p. 219
[221] *Ibid.,* p. 291
[222] RAGON, Pierre, *Les saints et les images du Mexique (XVIe-XVIIIe siècle)*, Paris, L'Harmattan, « Recherches », 2003, p. 148

Poursuivant notre analyse des sources susceptibles de toucher à la question des reliques, nous avons consulté deux dictionnaires Chibcha-castillan[223] et un autre dictionnaire quechua-castillan[224] : dans aucun de ces trois ouvrages nous n'avons trouvé la traduction des mots « relique » ou « reliquaire ». L'absence de ces traductions confirme à nos yeux que les reliques ne faisaient pas partie de la vie courante des prêtres en charge de l'évangélisation des Indiens et ils n'avaient pas besoin de ces mots dans l'exercice de leur ministère auprès d'eux. Néanmoins, on ne peut pas exclure qu'en cas de nécessité le mot ait pu être utilisé en castillan, de la même que cela se faisait avec d'autres concepts chrétiens tels que *comunión* et *sancto*.

Dans la pratique, dans la plupart des cas les églises de mission étaient le lieu privilégié du contact entre les Indiens et la religion catholique. Ce fait nous permet de penser qu'il s'agissait aussi du lieu où les Indiens purent découvrir le culte des reliques des saints et notamment des martyrs. Mais, dans les églises de mission pouvait-on trouver des reliques ? Avait-on développé le culte des reliques dans ce type de lieux sacrés ? Nous pensons que la réponse à ces deux questions est négative. Pour essayer de répondre à la question de l'existence de reliques dans les églises de mission nous avons consulté les inventaires de ce type d'églises et ceux qui font partie des visites existantes aujourd'hui[225]. Dans aucun des documents que nous avons pu consulter nous n'avons pas trouvé la mention des reliques. Dans la plupart de cas, au demeurant, il s'agissait d'édifices dont l'équipement était si sommaire que l'on peut à peine parler d'églises. Dit d'une autre manière, il s'agissait d'églises qui comptaient avec un crucifix, certains objets en argent, quelques pièces de textile et dans certains cas quelques images,

[223] GONZÁLEZ DE PÉREZ, María Stella, *Op.Cit,* xiv+395 p.
[224] SANTO TOMÁS, Domingo de et PORRAS BARRENECHEA, Raúl, *Lexicon o vocabulario de la lengua general del Perú*, Lima, Edición del Instituto de Historia Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 1951, xxxii+374 p.

[225] AHPSBC, *Visita pastoral a iglesias doctrineras, Territorio de Muzo, Visitador General del Arzobispado Diego Caballero,* 1599, Registro 5246 y 5247, Sección Parroquias Boyacá
Fondo San Antonino
AHPSBC, *Estado del convento y doctrinas Tocaima*, 1567, Registro 2311, Fondo San Antonino
AHPSBC, *Registro del pueblo de Velez*, Sección parroquias SANTANDER, Fondo San Antonino
AHPSBC, *Inventario Cajica*, 1619, Registro 3360, Sección Parroquias Cundinamarca, Fondo San Antonino

parfois une seule. La richesse de ces objets variait selon la richesse de la mission. Par exemple, les inventaires de l'église de Turmeque[226], dressés entre 1604 et 1627 lors des visites, nous permettent de voir les objets du trésor, de distinguer les objets d'argent, de bois, les textiles et un nombre important d'images (tableaux et sculptures). En même temps nous pouvons observer l'augmentation du nombre d'objets, la progressive amélioration de leur qualité et le remplacement des objets en mauvais état par d'autres plus riches. Néanmoins, nous ne trouvons jamais de reliques dans ce trésor ni dans son état le plus ancien qui nous soit connu ni par la suite.

En même temps nous avons consulté les règles imposées aux églises des missions, qui se retrouvent dans les constitutions de certains conciles et synodes du Pérou, de Nouvelle-Espagne et de Santa Fe. Un seul de ces textes impose la présence obligatoire d'un reliquaire, mais aucun d'entre eux n'évoque la présence obligatoire d'une relique pour la consécration du temple[227]. Dans le premier concile de Lima nous lisons qu'il était nécessaire de construire des églises pour les indiens dans les principaux villages. Ces églises devaient avoir des œuvres d'art permettant d'expliquer aux Indiens la dignité du lieu et de leur faire comprendre qu'il s'agissait d'un espace dédié exclusivement au culte. L'église devait être conçue en accord avec les *possibilités* des gens du village, autrement dit la richesse de l'église devait être en accord avec la richesse des habitants. Si la construction d'une véritable église n'était pas possible il fallait construire une petite maison à la manière d'une chapelle, comprenant un autel offrant une ou plusieurs images, selon les *possibilités.* Et s'il n'était pas même possible de faire une chapelle, il fallait quand même signaler un espace *décent* avec un crucifix[228].

---

[226] AHPSBC, Visita pastoral Turmeque, 1604-1627, Registro 3530, Sección Parroquias Boyacá, Fondo San Antonino

[227] Ce qui était obligatoire après le V concile de Carthage: «*… Item placuit de V concile de Carthage, exigeant que fussent détruits tous les autels déporvus de reliques…*»
GEARY, Patrick J., *Le vol des reliques au Moyen âge: furta sacra*, Paris, France, Aubier, 1993, p. 64

[228] « *Constitución segunda. Que se hagan iglesias en los pueblos de indios, y el modo que se ha de tener en las hacer.*
Item. Por cuanto, por la bondad y misericordia de Dios nuestro señor, en los pueblos y prouincias de indios hay muchos dellos cristianos, y de cada día serán más ; y es razón que haya templos e iglesias donde Dios nuestro señor sea honrado, y se celebren los divinos oficios e administren los sacramentos, e los indios concurran a oír la predicación y dotrina : S[ancta] S[ynodo] ap[probante]

Dans les constitutions du troisième concile de Lima l'instruction est simple : dans les villages d'Indiens il devait y avoir les ornements et tout le nécessaire pour célébrer l'office[229].

Dans les constitutions du synode de Santa Fe, datant de 1606, nous retrouvons une liste détaillée des objets indispensables à l'ornementation des églises d'Indiens. Parmi ces objets nous retrouvons l'autel, une image, différents textiles, le tabernacle et divers objets en argent.[230] Au beau milieu de la liste

---

mandamos, que los sacerdotes que estuvieren en la doctrina de los naturales en los pueblos de indios des orden y procuren con diligencia cómo en cada repartimiento, en el pueblo principal donde está el principal cacique, que comúnmente es el mayor concurso del pueblo, se haga una iglesia, conforme a la posibilidad de la gente dél, en la cual se administren todos los sacramentos, si no fuere en caso de necesidad. Y procurará el tal sacerdote de adornarla de arte que entiendan la di[g]nidad del lugar y para qué se hace, dándoles a entender que es aquel lugar dedicado para Dios y para el culto y oficios divinos, y para que concurramos a pedir a Dios perdón de nuestros pecados, y que en él no se han de hacer otras cosas ilícitas, ni den lugar a ello. Y en los demás pueblos pequeños que no hubiere posibilidad para hacer iglesia, hagan una casa pequeña, a manera de ermita, para este efecto, donde pongan un altar adornado de una imagen o imágenes, en la mejor manera que pudieren; y donde fuere tan pequeño que para esto no haya posibilidad, a lo menos señalen un lugar decente con una cruz, donde se les diga la doctrina y platiquen las cosas de la fée »
MATEOS, Francisco, *Op. Cit.,*"Constituciones para…", p. 18

[229] «*Cap. 25 – De los ornamentos y decencia para administrar los sacramentos. Aya en cada pueblo de yndios ornamentos y todo lo necessario para celebrar, y si en alguna parte no se pudiera hacer assi, no se traigan los ornamentos y recaudo para decir missa de otro pueblo, sino fuere debaxo de llave.*
Tambien los chrismeras se lleven cerradas con llave en algún cofrecito, y quando se huviere de llevar el sacramento a los enfermos en pueblos Hespañoles vaya el sacristan delante con el yncensario, y para la extremauncion se lleve el olio con cruz y candela en su linterna y miren los sacristanes que en estos y en los demas oficios asistan a los curas y cumplan su mynisterio por su mismos y si por negligencia lo dexaren de hacer piedan la quarta de las obenciones, que les vienen, y paguen quatro pesos que se apliques a voluntad del ordinario »
VARGAS UGARTE, Rubén, *Op.Cit.,* p. 333

[230] « *Los ornamentos para el servicio de las iglesia de indios.*
-En todas las yglesias aya todo el ornamento decente y necesario para celebrar el sacrosanto sacrificcio de la missa y los demás sacramentos, y en particular, en los pueblos de los indios, ayan las cosas siguientes:
-Altar de piedra o de ladrillo o adobes.
-Un retablo o ymagen
-dos manteles
-dos frontales de seda
-dos cornu altares
-una alfombra u manta para la peaña del altar
-dos palias
-dos paños de manos
-un tabernaculo de madera
-un relicario de plata
-una lampara para el Smo. Sacram donde hubiere yglesia de texa
-hierros para hazer ostias
-dos corporales con sus hijuelas

figure l'obligation d'avoir un reliquaire en argent. Néanmoins nous ne sommes certains de ce que désigne réellement le mot « reliquaire » que l'on utilisait pour désigner un objet qui devait abriter une relique. Il pouvait s'agir d'un réceptacle destiné à des reliques de moindre importance ne faisant pas l'objet d'une vénération spéciale.

Une autre institution religieuse amplement utilisée pour l'évangélisation des indiens était la confrérie. Ces organisations laïques étaient organisées autour de la dévotion envers un saint particulier ou envers une image (normalement de la Vierge ou du Christ). Si la possession d'une image du saint de dévotion n'était pas indispensable il était toujours préférable d'en posséder une afin d'attirer davantage de fidèles[231]. Comme chaque confrérie avait ses propres règles, consignées dans ses constitutions, lesquelles contrôlaient la vie publique et privée

---

-un caliz de plata con su patena y funda
-dos paños de calices
-una bolsa de corporales
-Vinagreras de plata
-una campanilla para el altar
-otra campana grande para el campanario
-dos casullas
-dos alvas
-dos cíngulos
-dos estolas y manipulos
-dos amictos
-un yncensario
-Cruz pequeña para el altar
-una cruz con su manga para las processiones
-una pila de piedra horadada
-crismeras de plata
-capillo para los que se baptizan
-manual para esto y para los demás sacramentos
-un libro de papel blanco donde se assienten los baptizados, casados y muertos
-una pila para el agua bendita
-un caldero pequeño o bacineta para el asperges
-unas andas y un paño negro para los muertos
-una caxa de madera para los ornamentos
-una linterna para llevar la extrema unción
-una cadena de alquimia u tafetán para los matrimonios
-un misal o dos
-un atril
- Todo lo qual soliciten los curas con los encomenderos o oficiales de su magestad, recurriendo (si fuere menester) al señor arçobispo o señor Presidente para que se execute»
PACHECO, Juan Manuel, « Constituciones Sinodales del Sínodo de 1606 celebrado por Don Bartolomé Lobo Guerrero » dans *Ecclesiastica Xaveriana*, Bogota, Vol. V, 1955, p. 170

[231] SOTOMAYOR, María Lucia, *Cofradías, caciques y mayordomos : reconstrucción social y reorganización política en los pueblos indios, siglo XVIII*, Bogotá, ICANH, 2004, p. 69.

des confrères, il s'agissait en même temps d'une institution de contrôle religieux et social qui permettait à l'Église d´exercer un certain pouvoir en l'absence des clercs car les confrères prenaient eux-mêmes en charge ces fonctions de contrôle.

L'existence de confréries en Amérique espagnole est attestée dès la première moitié du XVIe siècle et dans les *nuevas leyes de indias,* promulguées en 1542, l'obligation de créer des confréries est rappelée[232]. Pour le cas ponctuel du Royaume de Nouvelle-Grenade nous n'avons pas trouvé des documents du XVIe siècle qui mentionnent la constitution de confréries. Cependant, dans les constitutions du synode de Juan de los Barrios (1556) un article interdit la création de confréries sans la permission de l'ordinaire ou du vicaire général des ordres[233], ce qui nous permet de penser qu'il y avait un intérêt général pour la formation de ce type d'associations et que pendant la seconde moitié du XVIe siècle les confréries se développèrent dans les diverses villes et villages du royaume, ce qui coïncide avec le moment de son organisation politique et administrative[234]. N'ayant pas trouvé des documents du XVIe siècle, nous avons consulté certaines sources des premières années du XVIIe siècle[235] mais encore une fois, nous n'avons pas trouvé de confréries qui auraient été organisées autour de la vénération des reliques ou qui avaient des reliques de leurs saints de dévotion particulière dans leurs trésors.

D'autres sources sont susceptibles d'évoquer la vénération des reliques : il s'agit des chapitres et des titres des constitutions des synodes et des conciles qui sont dédiés aux fêtes d'obligation par les Indiens et les Espagnols. Pour le XVIe

---

[232] *Ibid.,* p. 64.

[233] « *Titulo cuarto, capitulo 22, articulo 177*
Otro sí mandamos que ninguna persona o personas de cualquier estado, o condicion que se hagan, ni establezcan Cofradias, ni hermandades ningunas en nuestras Yglesias, ni fuera dellas sin consultarnos, o a nuestro Provisor para que con nuestra licencia, y no sin ella se haga, so pena de ipso facto incurran en excomunion maior, y pague cada uno de los que lo hicieren diez pesos de oro para la fábrica de la Yglesia de aquel lugar »
ROMERO SANCHEZ, Guadalupe, « Las congregaciones de indios en el territorio central de la Audiencia de Nueva Granada. Siglos XVI-XVII » dans *Devoción, paisaje e identidad. Las cofradías y congregaciones de naturales en España y en América (s.xvi-xix)*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2014, p. 135.

[234] *Ibid.,* p. 134.

[235] AGN, *Libro de la congregación de nuestra Señora de Loreto…1631-1672*, Fondo Colonial, Curas y Obispos, Tomo 19, doc. 11, Fol. 325-401
AHCMSB, *Cofradía del niño Jésus, 1613-1614*

siècle nous avons retrouvé des informations dans les constitutions du premier et du troisième concile mexicain, du troisième concile de Lima et du second synode de Santa Fe. Les fêtes que doivent respecter les Espagnols et les Indiens n'étaient pas les mêmes. Grâce à une dérogation du pape Paul III qui prenait en compte la pauvreté des Indiens ceux-ci devaient en respecter beaucoup moins que celles imposées aux Espagnols[236]. Pour les Indiens il s'agissait avant tout des fêtes du Christ, de l'Église et de la Vierge. Autrement dit, les Indiens devaient respecter tous les dimanches, la Nativité du Christ, la Circoncision du Christ, l'Épiphanie (ou la fête des rois mages), la Résurrection, l'Ascension du Christ, la Pentecôte, le Corpus Christi, la Nativité de Notre Dame, l'Annonciation, la Purification de Notre Dame, l'Assomption de la vierge et la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul. À la différence des autres constitutions, celles du 2e synode de Santa Fe mentionnent aussi l'obligation de respecter la fête du saint patron de l'église de chaque indien.

En ce qui concerne les Espagnols, en plus des fêtes précédemment citées, ils devaient aussi respecter les fêtes des apôtres, des évangélistes, la fête de tous les saints, la fête de l'invention de la croix, la fête de saint Jean-Baptiste et selon les villes d'autres fêtes de saints et de saintes telles que celles de saint Agustín, sainte Anne, sainte Marie-Madeleine, saint Domingue, saint Hyppolite ou saint Sébastien.

À l'évidence, les fêtes des saints ne faisaient pas partie de la vie des Indiens au cours du XVIe siècle et nous ne voyons pas non plus de relation étroite entre les fêtes à respecter et la présence des reliques. De ce fait, les Indiens n'avaient pas non plus de relation directe avec les reliques par le biais des fêtes.

Jusqu'à ici nous avons vu comment les sources écrites qui ont été rédigées pour réguler l'évangélisation des Indiens n'abordaient pratiquement pas la question des reliques. Ce fait nous permettrait de conclure que les reliques et les

[236] « *Y porque nuestro Santisimo Papa Paulo III considerando la miseria y pobreza de los indios naturales de esta tierra, dispenso en algunas Fiestas, que no fuessen obligados a las guardar, y le señalo las que los obligan …* »
MONTÚFAR, Alonso de, et LORENZANA, Francisco Antonio, *Concilios provinciales primero, y segundo, celebrados en la muy noble, y muy leal ciudad de México : presidiendo el Illmo. y Rmo. Señor D. Fr. Alonso de Montúfar, en los años de 1555, y 1565 ; dalos a luz el Illmo. Sr. D. Francisco Antonio Lorenzana*, México, Imprenta de el Superior Gobierno, 1769, p. 68

Indiens n'avaient aucun type de relation. Cependant, Antonio Garcia dans son livre *La santidad controvertida*[237] nous propose une réalité assez différente dans le cas de la Nouvelle-Espagne. Bien que les Indiens n'aient pas eu de contact avec les reliques des saints proclamés par le Vatican tout au long du XVIe siècle, il existait un culte informel envers les restes des hommes et femmes ayant vécus en réputation de sainteté qui avaient vécu en Nouvelle-Espagne pendant la première étape de l'évangélisation. Après la première évangélisation des autochtones, ceux-ci continuaient à vénérer leurs anciennes idoles et les religieux des différents ordres pensèrent que promouvoir l'histoire sacrée parmi les Indiens était une manière efficace de lutter contre la persistance du passé. Cependant, ils avaient également besoin de créer une histoire sacrée qui fut en relation avec le territoire où ils se retrouvaient et c'est ainsi qu'ils en sont venus à encourager cette pratique consistant à vénérer les corps des hommes qui avaient vécu en odeur de sainteté en Nouvelle-Espagne[238].

Par exemple, Le cadavre intact du frère Martin de Valencia qui avait été le patriarche des Franciscains dans ce territoire était vénéré par les Indiens et par les Espagnols après sa mort en 1534. Les Franciscains avaient encouragé cette pratique en cherchant à éloigner les Indiens de leurs anciennes croyances. Dans un premier temps le corps se trouvait dans le couvent de Tlalmanalco et il était prêté aux gens d'importance. Quelques années plus tard le cadavre disparut. En 1584 les Indiens d'un village voisin du couvent donnèrent aux religieux de l'ordre des dominicains un cilice, une tunique et deux chasubles qui avaient appartenu à Valencia. Sans que les Religieux l'aient su, les autochtones avaient gardé et vénéré ces objets au fil du temps[239].

Pour Antonio Rubial Garcia les Indiens et tout spécialement les *caciques* avaient intérêt à promouvoir ce type de culte car avec la possession et le contrôle des reliques ils pouvaient élargir leur pouvoir dans les luttes opposant les différents groupes d'indiens. De leur côté, les frères ne faisaient pas que lutter

[237] RUBIAL GARCIA, Antonio, *La santidad controvertida: hagiografía y conciencia criolla alrededor de los venerables no canonizados de Nueva España*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, Facultad de Filosofía y Letras : Fondo de Cultura Económica, 1999, 323 p.
[238] *Ibid.,* p. 58
[239] *Ibid.,* p. 58-59

contre l'idolâtrie, ils avaient aussi un intérêt économique et spirituel à agir ainsi : avec la présence de reliques dans leurs couvents, ils pouvaient tirer profit des pèlerinages et engranger les bénéfices qu'il procurait[240].

Quelques années plus tard, au Royaume de Nouvelle-Grenade le corps de l'archevêque Bernardino de Almansa[241] fit l'objet d'une vénération dans les différentes villes du royaume. Le livre *Epitome breve de la vida y muerte del Ilustrissimo Dr. don Bernardino de Almansa*[242] écrit en 1647 par Pedro de Solis y Valenzuela –qui fut témoin des événements-, nous raconte son histoire dans le cadre de la préparation de sa cause de béatification qui devait être présentée au Vatican. Après être tombé malade à Tunja, Almansa décida de partir à Villa de Leyva[243] et quelques jours après il mourut. Dès le moment du trépas le corps dégageait une odeur très agréable très proche de l'ananas. En dépit du désir qu'avait manifesté l'archevêque d'être enterré à Madrid son corps fut enseveli dans l'église de Villa de Leyva sans aucune pompe particulière car les gens avaient peur de la peste qui avait attaqué Tunja depuis les mois précédents. À Santa Fe on célébra une neuvaine et la cathédrale reçut la visite de toute la population de la ville pendant neuf jours. Quelques mois après, la tombe fut ouverte et l'odeur d'ananas envahit l'église. La surprise fut plus grande encore quand on s'aperçut que le corps était intact. Le corps fut de nouveau enterré et une année plus tard l'opération fut répétée avec le même résultat : le corps était intact et il dégageait une odeur agréable. Le cadavre fut enseveli à nouveau jusqu'à l'arrivée d'une *real cédula* qui ordonnait qu'on l'envoyât à Madrid afin de lui permettre de trouver le repos éternel dans le couvent de *Jésus Maria y José,* ainsi que l'archevêque l'avait souhaité.

Afin d'éviter toute opposition des villageois la dépouille fut exhumée durant la nuit et acheminée jusqu'à Santa Fe par une route secondaire. Une fois arrivée à Santa Fe la nouvelle fut connue par les gens et la foule alla à vénérer le

[240] *Ibid.,* p. 59-60
[241] Bernardino de Almansa est né à Lima en 1579. Il a été archevêque de Santo Domingo entre 1629 et 1631 et archêveque de Santa Fe entre 1631 et 1633. Après sa mort Almansa a été consideré comme un saint dans le Royaume de Nouvelle Grenade et une cause de béatification a été envoyée au Vatican. Cette cause n'a pas abouti.
[242] SOLIS Y VALENZUELA, Pedro de, *Op. Cit.,* 76 p.
[243] Village proche de la villa de Tunja, qui offre des conditions climatiques plus favorables que Santa Fe et Tunja.

corps sacré. Des précautions furent prises afin de protéger le cadavre et d'éviter une catastrophe. Le cadavre de l'archevêque fut habillé avec des habits propres et ceux qui l'ont alors approché ont pu constater la douceur de sa peau et son odeur douce et agréable. La veille du voyage à Cartagena, la cathédrale de la ville célébra une messe solennelle mais le corps ne fut pas exposé car les gens demandaient des reliques.

Avant d'arriver à Cartagena la dépouille fut offerte à la vénération à Mompox[244] et les dames d'importance prirent les tissus qui protégeaient le corps en tant que reliques et touchèrent le corps avec les plus riches de leurs tissus. À Cartagena ce scénario se répéta et finalement le cadavre partit en Espagne avec la flotte.

Si le récit qui donne Solis y Valenzuela correspond clairement aux canons d'une histoire de vie rédigée selon les critères de l'époque. Il chercha à mettre en valeur la réputation de sainteté d'Almansa et les événements qu'il décrit reprennent les conditions qui accompagnent la mort d'un saint : l'odeur de sainteté, la souplesse du corps qui échappe à la rigidité du cadavre ordinaire et sa conservation intacte. Nous pouvons en tirer certaines informations qui peuvent nous aider à comprendre la relation de la population du Royaume de Nouvelle-Grenade avec les reliques au début du XVIIe siècle. La vénération d'un corps de quelqu'un qui avait vécu en sainteté sans avoir été déclaré saint par le Vatican était une pratique répandue dans les différentes villes de la Nouvelle-Grenade. Les différentes parties du cadavre et tout ce qui le touchait étaient considérées comme des reliques. Les gens des villes s'intéressaient à ce type de pratiques et ils allaient en masse vénérer ces corps. Cependant, nous ne savons pas si les Indiens faisaient partie de cette foule ou s'il s'agissait seulement des Espagnols et des Créoles. Il est clair que ceux qui pouvaient toucher le corps avec des objets et prendre des tissus qui avaient été en contact avec le cadavre étaient les gens d'importance, en particulier les femmes de la bonne société et les religieux.

Nous pensons que la vénération des corps de personnes qui étaient considérées comme saintes par les habitants, mais qui n'avaient pas été déclarées

[244] Village sur la rivière du Magdalena où la route à Cartagena continuait par terre.

comme telles par Rome était courante dans le Royaume de Nouvelle-Grenade et que les dépouilles de personnages tels que Juan de los Barrios[245] ou Luis Zapata de Cardenas furent pareillement respectées en tant que reliques. Néanmoins nous n'avons pas trouvé de documents qui nous permettraient de le prouver.

Bilan

Au XVIe siècle il n'y avait pas de politique claire concernant l'usage des reliques dans le contexte de l'évangélisation de l'Amérique espagnole. Les quelques règles existantes concernant ces objets évoquent l'obligation de les présenter à l'intérieur des temples et l'interdiction de le faire en dehors de ces enceintes, mais ces mesures s'adressaient aux religieux et Espagnols qui habitaient dans les différentes villes et villages. Du côté des Indiens et de leur évangélisation le silence autour des reliques est frappant et aucune source officielle ne touche à ce sujet. Pour nous, ce silence peut être expliqué de deux manières différentes.

D'une part, comme nous l'avons vu, il n'y avait pas de lieux où les Indiens pouvaient être réellement en contact avec les reliques. Cette situation était sans doute la conséquence du manque de reliques. De ce fait, les Indiens n'avaient pratiquement pas de relation avec les reliques et cette question n'inquiéta pas les religieux, à la différence de l'interprétation et de la vénération des images de qui pouvaient être faites. Ces questions firent l'objet de règlementées et d'analyses dans différents documents d'origines variées (en particulier au Pérou, en Nouvelle-Espagne et au Royaume de Nouvelle-Grenade).

D'autre part, il est possible que ce silence résulte de la volonté de garder au message de l'église catholique toute sa clarté face aux Indiens. Comme nous l'avons vu dans l'ouvrage de José de Acosta *De procuranda indorum salute,* l'Église chercha à transmettre la foi catholique aux Indiens de la manière la plus simple car, pensait-on, ils n'étaient pas prêts à comprendre les mystères les plus profonds de la foi chrétienne.

Cependant, la pratique de vénérer les corps et d'autres objets d'usage personnel des gens qui avaient vécu en odeur de sainteté existait et était

[245] Premier archevêque de Santa Fe qui appartenait à l'ordre des franciscains. Sous son mandat a été réalisé le premier synode de Santa Fe.

encouragée par les religieux qui cherchaient à créer une histoire du catholicisme directement liée aux populations américaines. Ainsi, le culte des reliques de saints que Rome ne considérait pas comme tels était une réalité et les Indiens en faisaient partie.

L'arrivée des reliques en Amérique espagnole au cours du XVIe siècle fut le résultat dans la plupart des cas de l'action des ordres religieux, ce qui n'a rien d'extraordinaire si nous considérons qu'ils étaient bien plus présents que les prêtres séculiers. Bien qu'il y ait eu un flux de reliques entre l'Europe et l'Amérique il ne fut pas vraiment important, et dans les villes de petite taille et importance, telle que Santa Fe, l'arrivée de ces objets sacrés fut exceptionnelle. En 1573, la tête de sainte Elisabeth de Hongrie arriva en la ville de Santa Fe. Ce cadeau de la reine Anne d'Autriche marqua un moment capital dans l'histoire de l'église du Royaume de Nouvelle-Grenade. Ainsi elle intégra le corps l'église espagnole et plus spécialement le corps de la couronne de Philippe II d'Espagne pour qui la vénération des reliques jouait un rôle majeur.

2. Transférer des reliques au Nouveau Monde : stratégie jésuite de séduction

2.1 Pourquoi amener des reliques à Santa Fe ?

« …acordándose este testigo de los Milagros que nuestro señor obraua en estos días Por los Meresçimientos y rreliquias del Bendito y glorioso padre ygnaçio, ffundador de la dicha Compañía de jesús, de cuyo siliçio tenía este testigo vna Pequeña parte, y sacándola en público con ella en las Manos - dixo a los presentes que, pues en este tiempo començaua a honrrar y lebantar a este gloriosso santo por su ynterçessión, nos conçedería el librarnos de tan eujdente peligro pues yban allí Dos de sus hijos a estender su rreligión que él mismo hauía ffundado y, en Acauando de dezir estas y otras razones, començaron todos los que allí venían, con gran[433]de affeto deuoçión y lágrimas, diziendo «sto Padre ygnaçio socorrednos en esta neçessidad», y luego vissiblemente se sintió la efficaçia de su ynterçessión pues estando el biento en la Mayor ffuria que en toda la tormenta hauía tenido, quedó de rrepente quieto y en calma por vn Buen rato de tiempo, en el qual quedaron todos los que en el dicho nauío venían con algún descansso mudando los gritos e alaridos Passados en acción de graçias Por tan conosçido beneficio y Milagro y avnque es verdad que passado este rrato de calma repentina, Bolbió el Viento rezio,»[247]

L'archevêque Zapata de Cardenas mourut le 24 février 1590, soit à la veille du XVIIe siècle, lorsque l'évangélisation de la Nouvelle-Grenade se trouvait dans une situation plutôt décourageante. Les querelles entre Zapata de Cardenas, les ordres religieux et les autorités civiles pour prendre le contrôle de l'Église et de l'évangélisation avaient ralenti les efforts pour évangéliser les Indiens[248]. Malgré l'existence des Dominicains, des Augustins, des Franciscains et de quelques

[247] Archive de la Postulation SJ, Rome
Procédure saint Ignace de Loyola vol. 10, ff. 282r-v 431-440v
[282v]*Información hecha en Santa Fe del Nuevo Reyno de Granada de vn milagro que obró N Señor por medio de nro Padre Ignacio sosegando una tempestad del mar etc*
Nous avons utilisé la transcription BORJA MEDINA, Francisco de, « San Ignacio de Loyola en la fundación de la provincia del Nuevo Reino y Quito : la tempestad calmada », dans *Theologica Xaveriana*, 2004 p. 627
[248] COBO, Juan Fernando, *Op.Cit. The reception of …,* p. 123

prêtres séculiers, l'évangélisation des Indiens n'avait pas progressé, les Espagnols et les *criollos* n'étant pas des chrétiens exemplaires, bien au contraire. Ne disait-on pas que la ville était pleine de vices du Diable ? L'*amancebamiento* (concubinage), l'ivresse et l'idolâtrie faisaient, en effet, partie du quotidien du royaume.

Deux archevêques furent nommés pour succéder à Zapata de Cardenas, lesquels moururent quelques mois seulement après leur désignation[249]. Suite à cela, et malgré les efforts de Zapata de Cardenas pour renforcer le pouvoir de l'église séculière en Nouvelle-Grenade, les années de *silla vacante* (siège vide) et les avancées réalisées par le président de la *real audiencia* pour prendre le contrôle du clergé régulier[250] mirent les successeurs au poste d'archevêque, dont la main mise sur les prêtres et l'évangélisation dans le Royaume de Nouvelle-Grenade se voyaient partiellement sapées, dans une situation délicate.

C'est dans ce contexte qu'en 1596, Bartolomé Lobo Guerrero, alors inquisiteur général au Mexique, fut nommé archevêque de Santa Fe. Le nouvel archevêque décida de demeurer en Nouvelle-Espagne le temps nécessaire pour bien préparer son voyage. Contrairement à ses prédécesseurs, Lobo Guerrero n'appartenait à aucun ordre religieux[251]. Il était donc, à ce titre, le premier archevêque à n'être pas lié aux intérêts des ordres déjà existants à Santa Fe. Pourtant, il croyait que les Jésuites seraient à même de sauver les âmes des Indiens et des Espagnols du Royaume de Nouvelle-Grenade. Afin de préparer son voyage, Lobo Guerrero demanda la permission au représentant de la Compagnie de Jésus en Nouvelle Espagne, Estéban Páez, avec lequel il avait forgé des liens, et aux autorités de Rome de voyager pour la première fois en Nouvelle-Grenade[252] en compagnie de deux pères jésuites : Alonso de Medrano et Francisco de Figueroa[253].

---

[249] Alfonso Lopez de Avila qui a été archevêque de Santa Fe entre le 29 novembre 1591 et le 30 décembre 1591 ; et Bartolomé Martinez Menacho y Mesa qui a occupé le siège entre le 30 avril 1593 et le 17 aout 1594. Les deux prêtres étaient séculierss.

[250] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception of …,* p. 127

[251] Les deux archevêques précédents avaient été prêtres franciscains.

[252] COBO, Juan Fernando, *Op. Cit., The reception of …,* p. 136

[253] Ils ne seraient pas les premiers jésuites à voyager au Royaume de Nouvelle-Grenada. Quelques années auparavant, en 1589, les pères Francisco de Victoria et Antonio Linero étaient arrivés à Cartagena, et le 17 janvier 1590 à Santa Fe en compagnie du nouveau président du Royaume

Les premiers Jésuites au Royaume de Nouvelle-Grenade

Le 30 avril 1598, Lobo Guerrero, Medrano et Figueroa embarquèrent donc à Veracruz en direction de Cuba[254], d'où ils repartirent début septembre à bord du navire *Nuestra Señora de Guía* afin de rejoindre le port de Cartagena. Sous la menace des pirates anglais, le *maestre* Juan Fernandez et le capitaine Domingo de Rodriguez furent obligés de modifier leur route. Le 12 septembre, les conditions climatiques se dégradèrent et, le 23 du même mois, une forte tempête se leva, obligeant les passagers du navire à jeter par-dessus bord une grande partie de leurs bagages afin de sauver leurs vies. L'archevêque et les pères jésuites perdirent ainsi la plupart de leurs livres, vêtements et cahiers. La tempête se prolongea jusqu'à quasiment détruire le navire au grand désespoir de son capitaine, résigné. Tous les voyageurs et les membres d'équipage firent alors leur confession générale. Dans la nuit du 24 au 25, le père Figueroa décida de demander l'aide du fondateur de la Compagnie de Jésus, Ignace de Loyola, et prit un morceau de son cilice qu'il jeta dans la mer en criant «*santo Padre Ignacio socorrednos en esta necesidad*». L'archevêque, le père Medrano et les autres se joignirent à sa prière et, quelques minutes plus tard, la tempête s'apaisa et la mer redevint calme. Après avoir dérivé plusieurs jours, ils parvinrent, le 4 octobre, à regagner la terre ferme, puis le port de Cartagena[255]. Ainsi, grâce au miracle provoqué par l'utilisation d'une relique d'Ignace de Loyola, les deux pères jésuites et le nouvel archevêque purent rejoindre le Royaume de Nouvelle-Grenade. Cet évènement, qui commença par un miracle dû à une relique, rendit possible l'essor de la Compagnie de Jésus dans ce royaume. Il offrira également des arguments qui seront utilisés quelques années plus tard pour la canonisation d'Ignace de Loyola.

Antonio Gonzalez. Malgré leurs efforts pour évangéliser les enfants, les noirs et les Indiens, et le soutien des autorités civiles et du *cabildo eclesiastico*, le général Acquaviva et le provincial du Pérou n'acceptent pas la fondation d'une maison à Santa Fe étant donnés la pauvreté de la ville, la présence d'autres ordres religieux et le manque de Jésuites à envoyer. En 1591, les pères ont reçu l'ordre de quitter la ville. Or, si le père Victoria annonça son voyage au général le 13 mai 1592, il était encore sur place en 1596 et se vit obligé à partir à Quito en tant que recteur du collège.
PACHECO, Juan Manuel, *Op. Cit*, *Los jesuitas…*, p.66-71

[254] *Ibid.,* p. 72

[255] Nous avons utilisé le récit de cet évènement rédigé par Francisco Borja de Medina d'après les diverses sources primaires évoquant le sujet, parmi lesquelles celle qui ouvre ce chapitre
BORJA MEDINA, Francisco de, *Op. Cit.,* p. 607-628.

Le 28 mars 1599, les religieux arrivèrent à Santa Fe où, contrairement à l'archevêque, les deux Jésuites furent reçus avec enthousiasme par le président Francisco Sande qui leur proposa même de les héberger. Les pères jésuites accompagnèrent l'archevêque lors de visites de plusieurs villages autochtones au cours desquelles ils rendirent visiter aux malades et confessèrent et évangélisèrent les habitants de ces hameaux. C'est également au cours de cette période que Medrano apprit le Chibcha, traduisit le catéchisme, rédigea une grammaire et proposa un cours de théologie morale aux prêtres locaux. Figueroa créa, quant à lui, un autre cours de grammaire castillane pour les enfants des grandes familles et les assistants des prêtres. Aidé par les familles influentes locales, Medrano parvint même à acheter des maisons proches de la place centrale de la ville où il installa la première maison jésuite du Royaume de Nouvelle-Grenade.

En 1600, Alonso de Medrano et Francisco de Figueroa repartirent pour l'Europe avec, dans leurs bagages, des lettres écrites par le président, la *real audiencia* et l'archevêque, dans lesquelles ces derniers réclamaient au roi et au général Acquaviva la création d'une vice-province. Medrano et Figueroa ne revinrent jamais en Nouvelle-Grenade, mais leur travail ne tarda pas à porter ses fruits. Le 14 mars 1602, le général Acquaviva écrivit au Président Sande pour l'informer qu'il lui envoyait six pères afin de fonder une maison à Santa Fe. Le 30 décembre de la même année fut également signée la *real cédula* de Philippe II venant entériner la fondation de cette institution. Enfin, en février 1604, Acquaviva signa le décret de création de la vice-province du Nouveau Royaume et Quito, dépendante de la province du Pérou[256].

Le 23 septembre de cette année, cinq pères arrivèrent à Santa Fe pour prendre possession des maisons achetées par Medrano, rejoints en juillet par douze autres pères et frères destinés à la province et répartis entre les maisons de Santa Fe et de Cartagena[257] où ils s'installèrent et établirent une petite église.

[256] En 1607, le général Acquaviva a changé le statut à celui de vice-province indépendante puis, en 1611, à celui de province.

[257] La maison de Cartagena avait été fondée peu avant celle de Santa Fe. La *real cédula* de Philippe II date du 25 octobre 1603. À la différence de Santa Fe, l'implantation des Jésuites dans cette ville fut compliquée ; ils n'ont pas compté sur le soutien des habitants qui ne voulaient pas leur

C'est ainsi que, le 1er janvier 1605, eut lieu le premier cours du collège/séminaire de San Bartolomé. Signalons également ici que l'archevêque laissa la direction de ce séminaire aux Jésuites.

Quelques mois plus tard, le 2 octobre de 1605, le nouveau président Juan de Borja arriva à Santa Fe, fait significatif pour les Jésuites car il s'agissait du petit-fils de François de Borja, un ancien général, père fondateur et futur saint de la Compagnie de Jésus.

Au fil du temps, les Jésuites fondèrent d'autres collèges et établissements dans différentes villes du Royaume de Nouvelle-Grenade, telles que Tunja, Mompox, Popayan et Pasto. Ils prirent également le contrôle des missions de Cajica, Fontibon, Tunjuelo, Santa Ana et Topaga. Le 1er novembre 1610 fut posée la première pierre de leur principale église consacrée à saint Ignace de Loyola[258]. L'édification de ce temple constitue le point culminant de l'étape d'implantation de la Compagnie et le début de sa consolidation[259].

À partir de cet instant, l'influence des Jésuites en matière d'éducation et d'évangélisation ne cessa de croître. Grâce à leurs principaux outils stratégiques, la rhétorique et la *composition de lieu*, ils parvinrent à atteindre leurs objectifs, et notamment enseigner la doctrine chrétienne aux Indiens et éradiquer l'idolâtrie. Simultanément, leur nombre dans le Royaume grandissait de jour en jour.

Avec l'augmentation de leur représentant et le recours régulier à leurs méthodes d'enseignement et d'évangélisation, leurs besoins (et donc la circulation) en livres, en images, en objets de dévotion et, bien entendu, en reliques, devinrent une préoccupation quotidienne pour l'ordre des Jésuites

---

présence. C'est ainsi qu'aucune maison ne leur était disponible à l'achat comme à la location. Seul l'évêque les aida.
PACHECO, Juan Manuel, *Op. Cit., Los jesuitas…,* p. 93

[258] *« Antes de ayer, en que fue la festividad de todos los santos, escribe el 3 de noviembre de 1610, el P. Francisco de Victoria, se celebro en esta casa la colocacion de la primera piedra de nuestra iglesia. Todo se hizo muy bien, gloria al Señor, y con concurso de todo lo mas lustroso de esta corte. Colocóla el viceprovincial. Mostro todo el pueblo mucho contento de ver darse principio a iglesia nueva, donde ha de recibir mucha ayuda para su salvacion y consuelo de almas »*
ARSI, N.R et Q. Hist 1. Fol.80

[259] Après avoir fondé une maison à Santa Fe et à Cartagena, la Compagnie de Jésus ouvrit des établissements à Tunja (1611), Popayán, Honda, Pamplona, Merida et Mompox ; Pasto ; Cajica, Fontibon, Tunjuelo, Santa Ana et Topaga ; et envoya des missions à la Guajira, Valledupar, Antioquia, Santander, Caracas, Uraba, Guyenne, dans le territoire des Páez, sur la côte pacifique et jusqu'aux Llanos.

installé en Nouvelle-Grenade comme dans les autres provinces d'Amérique. Or, la circulation de ce type d'objets peut être envisagée à travers deux prismes différents : un premier concernant les objets d'utilisation personnelle des pères et frères, et donc à plus petite échelle ; et un second regroupant les objets destinés à être utilisés pour l'évangélisation, l'éducation et la décoration des temples et autres bâtiments religieux, et impliquant, dès lors, une plus large échelle et de nature institutionnelle.

En ce qui concerne les reliques, et comme nous venons de le voir pour l'histoire du miracle de la relique d'Ignace de Loyola lors du voyage de Medrano et Figueroa, les pères de la Compagnie possédaient, parmi leurs effets personnels, des reliques avec lesquelles ils voyageaient. Il s'agissait ici d'articles de dévotion personnelle, retrouvés au fil du temps. Même si ce phénomène de circulation peut se révéler intéressant, et son analyse capable d'expliquer la dévotion à certains saints dans des lieux précis[260], il ne constituera pas le cœur de cette recherche pour laquelle nous avons préféré nous concentrer sur la circulation des reliques auxquelles les Jésuites avaient recours pour accomplir leurs missions d'enseignement et d'évangélisation.

La première relique de ce type fut apportée à Santa Fe par les Jésuite en 1611. Il s'agissait de la tête de l'une des Onze mille vierges. Envoyée par l'*oidor* Hernando Arias de Ugarte[261] à destination de l'église du collège de San Bartolomé, cette relique quitta Lima à l'intérieur d'un reliquaire de grande valeur renfermant également un ostensoir en argent doré. Un an plus tard, en 1612, Luis de Santillan, premier procurateur de la province de Nouvelle Grenade et Quito, rentra de son voyage en Espagne et à Rome avec de nombreuses reliques[262] destinées aux églises jésuites de Santa Fe, Tunja et Cartagena. En 1618, Juan Antonio de Santander, deuxième père procurateur de la province, mandata d'autres reliques provenant de Rome et qui furent perdues lors d'une attaque de

[260] Voir : PÉREZ PÉREZ, María Cristina, *Op. Cit.,* p.158-160

[261] Hernando Arias de Ugarte est né à Santa Fe et avant d'être nommé *oidor* à Lima, il étudia en Espagne puis entra en Amérique en tant qu'*oidor* de Panama. En 1607, il entra dans les ordres et occupa les sièges épiscopaux de Panama, Quito, Santa Fe, Charcas et Lima.

[262] Il est probable qu'un autre groupe de reliques soit arrivé en même temps que les pères et frères venus en 1604.

pirates[263]. Quelques années plus tard, en 1651, ce fut au tour du père Hernando Cavero, septième procurateur de la province, de rejoindre Cartagena avec de nombreuses reliques. Au cours des XVIIIe et XIXe siècles, d'autres reliques originaires de Rome, et de moindre importance, rejoignirent cette province, dont celles de Pedro de Claver.

Afin d'établir si ces envois étaient réguliers, nous avons étudié les sources secondaires disponibles sur l'histoire des provinces du Pérou et de la Nouvelle Espagne, et à partir desquelles nous avons pu établir deux tendances principales : l'envoi de reliques miraculeuses ayant favorisé l'installation de la Compagnie de Jésus dans un territoire spécifique ; et l'envoi massif de grandes quantités de reliques dans les provinces.

En ce qui concerne le Pérou, nous avons identifié le cas d'une autre relique ayant sauvé la vie des premiers pères et frères de la Compagnie dépêchés à cette province. Les similitudes des évènements avec ceux du voyage des pères Medrano et Figueroa sont ici frappantes. Lors du premier voyage des Jésuites, en 1569, la barre du navire se brisa et le frère Juan de Casasola trouva dans ses effets personnels un morceau de *lignum crucis* qu'il plongea dans l'eau au niveau de la poupe de l'embarcation, laquelle se laissa ensuite guider par la relique pendant cinq jours jusqu'à sa destination finale[264]. Nous avons également retrouvé les traces d'un lot de reliques destinées à Lima lors de la première mission mandatée dans cette ville, ainsi que celle d'un envoi de têtes des Onze mille vierges destinées aux diverses maisons et collèges de la province[265], et dont faisait sûrement partie celle envoyée à Santa Fe quelques années plus tard.

Concernant la Nouvelle Espagne, nous avons constaté l'envoi de deux lots de reliques au cours des premières années consécutives à l'arrivée des Jésuites dans la région : le premier, en 1575, et le second quelques mois plus tard. Le premier lot, parti de Rome, avait comme destinataire le père procurateur des

[263] *«…comenzaré por la buena venida del padre Juan Antonio de Santander y sus compañeros la cual aunque tuvo parte de calamidad y naufragio en la pérdida que sucedió en las costas de España en que se perdieron las reliquias, imagines y libros y otras cosas de devoción que traía de Roma, que para la pobreza de esta pequeña y nueva provincial no fue de pequeño daño»*
REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1604 a 1621,* p.502
[264] EGAÑA, Antonio de, *Monumenta Peruana*, Roma, Institutum historicum Societatis Iesu, 1954, vol. II/, p. 665-689
[265] VALENZUELA MARQUEZ, Jaime, *Op.cit*., p. 58

Indes. Un accident eut lieu à bord du navire qui transportait ce lot. L'équipage profita de cette occasion pour dérober le plus de reliques, de reliquaires et d'étoffes possible. Les jours qui suivirent, ces mêmes marins tombèrent malades et décidèrent de rendre certaines reliques, sans leurs certificats d'authenticité. Impossible, dès lors, de savoir à quel saint ou martyr correspondaient les reliques restituées. C'est pour cette raison qu'un second lot quitta Rome quelques mois plus tard [266].

La relation des Jésuites avec les reliques

Mais quelle était la relation des Jésuites avec ces reliques ? Pourquoi en avaient-ils besoin dans les provinces du Nouveau Monde ?

Comme nous avons pu le voir dans le chapitre précèdent, la dernière séance du Concile de Trente de décembre 1563 confirma la vénération des images et des reliques en tant que pratique fondamentale des catholiques. En réponse à l'iconoclasme des protestants, les catholiques devaient vénérer les reliques et les représentations des saints et des martyrs, lesquelles faisaient désormais partie des objets sacrés de la Contre-Réforme. La vénération des reliques constituait alors une des principales différences entre le culte catholique et protestant.

Il n'est, en effet, pas surprenant de constater que la vénération des images et des reliques faisait partie des armes spirituelles des Jésuites si l'on considère qu'il s'agissait d'un ordre au service du Vatican spécifiquement créé pour lutter contre le protestantisme. Ignace de Loyola, qui possédait lui-même des reliques à titre personnel, considérait la vue comme le plus puissant des sens, notamment en matière de mémorisation et de dévotion[267]. C'est pourquoi l'ordre jésuite devint, dès cette époque, l'un des plus grands producteurs d'art religieux, notamment entre 1580 et 1615, sous la direction de Claudio Acquaviva[268]. La Compagnie de Jésus encourageait aussi grandement le culte des reliques et, comme nous venons de le voir, ses membres voyageaient dans le monde entier munis de nombreuses reliques destinées à leurs collèges et églises.

[266] MARISCAL, Beatriz, *Op. Cit.,* p. xx-xxi.
[267] BAILEY, Gauvin Alexander, *Between Renaissance and Baroque: Jesuit art in Rome, 1565-1610*, University of Toronto Press, Toronto, 2003, p. 7
[268] *Ibid.,* p. 12

Les Jésuites utilisaient ces reliques de cinq façons principales : pour la sacralisation des temples ; pour demander l'aide de Dieu lors de situations difficiles ; pour les exercices de *composition de lieu* ; comme sujet principal pour les exercices de rhétorique ; et, enfin, pour se fortifier en tant qu'acteurs politiques.

Concernant la sacralisation des temples, nous avons vu que ces reliques avaient généralement vocation à rejoindre leurs établissements. Au Pérou, par exemple, des têtes des Onze mille vierges furent réparties dans les différents collèges et églises de la province et notamment à celle de Santa Fe débutée, et ce, dès le début de sa construction. De même, les corps entiers ramenés en 1651 par le père Cavero étaient destinés aux églises des différents collèges de la province du Nouveau Royaume et Quito[269]. Ce comportement montre que les Jésuites attribuaient une grande importance à la présence de reliques dans leurs temples et leurs collèges dont elles contribuaient à faire de véritables lieux sacrés. L'envoi de ces objets faisait, dès lors, partie des démarches habituelles lors de l'édification d'un temple. Cette pratique ne constituait en rien une exception et, comme nous avons déjà pu le voir dans le chapitre précèdent, suite au Vème concile de Carthage, les autels devaient en posséder une, quitte à être détruits dans le cas contraire[270]. Il ne s'agissait d'ailleurs pas là d'une règle arbitraire, bien au contraire : les reliques ont toujours fait partie intégrante des temples chrétiens, et c'est sur les dépouilles des premiers martyrs que les premières basiliques furent

[269] «*...Y asimismo diferentes hornamentos para el servicio del culto divino y adorno de las iglesias por la carestía que todo esto tiene en aquella tierra sin que los dichos colegios puedan proveerse deesto por la distancia de ello y estrechece con que se hallan no llevándose por su quenta de estos reynos supplicarnonme. Le hiciese merced de conceder licencia [f. 36v] para poder llevar sin pagar derechos [...]*
Item. Diez cuerpos de Santos con otras reliquias Insignes
Item. Quince Cristos pequeños de bronce y uno mediano para las Iglesias
Item. Tres imágenes de bulto de Nuestra Señora pequeñas de piedra blanca, otra de Sta Lucia y otra del Angel de la Guarda de lo mismo
Item. Diez relicarios ordinarios con sus reliquias guarnecidos de madera teñida en negro »
AGI, Indiferente, 2871, L.9, 1, f.36-36v

[270] GEARY, Patrick J., *Op.Cit.*, p. 64

bâties[271]. Les temples étaient ainsi édifiés pour vénérer les restes de ces hommes et de ces femmes ayant consacré leur existence au salut de l'Église.

À propos de l'utilisation des reliques pour invoquer l'aide de Dieu lors de situations difficiles, deux exemples s'offrent à nous : le voyage des pères Medrano et Figueroa de Cuba à Cartagena ; et l'expédition des premiers Jésuites vers Lima. Au-delà de son appartenance à un saint ou à un martyr, une relique devait posséder des pouvoirs miraculeux. Comme l'exprime Charles Freeman, les reliques avaient un double pouvoir : elles permettaient de rapprocher et d'adjurer les saints et de demander leur aide à Dieu afin d'implorer son salut, mais aussi de produire des miracles de types variés[272], la guérison et l'aide lors de grandes difficultés matérielles étant parmi les plus courants[273].

D'après ce que nous avons pu observer, les Jésuites préféraient avoir recours aux reliques de leurs propres saints et du Christ lui-même. Bien qu'ils envoyassent de grandes quantités de reliques romaines et des Onze mille vierges aux quatre coins du monde, la plupart des miracles évoqués dans les *cartas anuas* et autres sources primaires eurent comme agent canalisateur des reliques de saints jésuites, et ce même avant leur béatification et canonisation. Ainsi, à Santa Fe, les reliques d'Ignace de Loyola vinrent à bout de cas de possessions démoniaques [274] et participèrent au bon déroulement d'accouchements difficiles[275]. Les reliques de François de Borja protégèrent, quant à elles, la ville des tremblements de terre[276].

---

[271] FREEMAN, Charles, *Holy bones, holy dust: how relics shaped the history of medieval Europe*, New Haven, Yale University Press, p. 13

[272] *Ibid.,* p.14

[273] DONNAT, Lin, « Le culte des saints » in *La fondation des églises locales : le culte des saints et des reliques : colloque d'Orléans, 19-20 octobre 2000*, Poitiers, Cahiers de Rencontre avec le Patrimoine religieux, 2001, p. 19

[274] « *A este mismo mozo le siguió un demonio que decía él que era al talle de un mono ardiendo en vivientes llamas; y aunque no lo poseyó, sólo estar a su lado, le hacía ejercer cosas terribles pues a cuatro y seis hombres de valor y fuerzas los arrastraba; a quien lo detenía y lo abrazaba deshacía a bocados y quebraba con facilidad las maderas fuertes. Para apartarle de aquel espíritu se le aplicaron muchas reliquias, dijeron evangelios, hizo el Padre que le trajesen la carta de nuestro Santo Padre San Ignacio, y cuando entró en el aposento dijo al demonio que dejase aquel hombre libre por los méritos de San Ignacio* »
REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto *Op.Cit., Cartas anuas…1638 a 1660*, p. 236

[275] «*El octavo dia, por divina iluminación, se le ocurrió a la paciente solicitar que se le aplicase a su vientre la carta del santo Padre. Hecho admirable! Apenas la tocó, inmediatamente arrojó el*

La *composition de lieu* désigne, quant à elle, l'une des principales pratiques des *exercices spirituels* d'Ignace de Loyola[277]. Principalement utilisée par les Jésuites[278] elle se situe à la base de la formation spirituelle et religieuse des membres de cet ordre. Il s'agit ici de recréer un lieu spécifique dans l'esprit même des gens en mobilisant tous leurs sens lors de séances de méditation. Le pratiquant devait, dès lors, parvenir à regarder, sentir, écouter et goûter un espace précis pour y poser le corps du Christ, de la Vierge ou d'un saint[279]. Il s'agissait, pour les Jésuites, de revivre l'existence de ces derniers en expérimentant et en intériorisant leurs enseignements. Afin de bien comprendre la relation entre les reliques et un tel exercice, il est nécessaire de considérer la relique comme un objet ayant une double condition : un objet de dévotion (matériel) capable de rapprocher le croyant des saints et du Christ grâce à son lien étroit avec l'existence même de ces derniers (surnaturel). Cette pratique de méditation devint, avec le temps, une *technique de représentation*[280] utilisée pour

---

feto muerto en pedazos ya infectados con la sangre corrompida y la que estaba en peligro de muerte, inmediatamente sanó»[275]
Ibid., p. 166

[276] «*Lo mismo ha sucedido en otras ocasiones de temblores menores porque basta que presientan que la tierra va a temblar, al punto acuden a nuestro templo. Ponen muchos cirios ante las reliquias del Santo que se conservan en una caja de madera dorada colocada en el altar dedicado a nuestro santo Padre*»[276]
MERCADO, Pedro de, *Historia de la Provincia del Nuevo Reino y Quito de la Compañía de Jesús : dedicado al Príncipe de la milicia del cielo, que tiene a su cuidado la provincia dela Compañía del Nuevo Reino y Quito*, Bogotá : Presidencia de la República, 1957.

[277] LOYOLA, Ignace de, *Exercices spirituels ; précédés du Testament: Ignace de Loyola raconté par lui-même au P. Louis Gonzalès de Camara*, Paris, Arléa, 1991, 285 p.
[278] Voir : BOUZA ÁLVAREZ, José Luis, CARO BAROJA, Julio et DOMÍNGUEZ ORTIZ, Antonio, *Religiosidad contrarreformista y cultura simbólica del Barroco*, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1990, p. 42

[279] « *Le premier prélude est la composition de lieu. Il faut remarquer ici que si le sujet de la contemplation ou de la méditation est une chose visible, comme dans la contemplation des mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce prélude consistera à me représenter, à l´aide de l´imagination, le lieu matériel où se trouve l´objet que je veux contempler ; par exemple le temple, la montagne où est Jésus-Christ ou Notre-Dame, selon le mystère que je choisis pour ma contemplation. Si le sujet de la méditation est une chose invisible, comme sont ici les péchés, la composition de lieu sera de voir des yeux de l´imagination et de considérer mon âme, dans cette vallée de larmes, comme exilé parmi les animaux privés de raison* »
Premier exercice des Exercices Spirituels de saint Ignace de Loyola
«*Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola*», consulté le 3 octobre 2019. https://livres-mystiques.com/partieTEXTES/Exercices_Ignace/exercices.html.
[280] BORJA GÓMEZ, Jaime Humberto, *Op. Cit,*. " Las reliquias, la ciudad…", p. 121

créer des images propices à la mobilisation de tous les sens du pratiquant. Cette double condition des reliques faisait d'elles de parfaits outils de *composition de lieu :* l'objet permettait, d'un côté, d'avoir une réalité palpable devant les yeux ; de l'autre, son lien étroit avec la vie des saints permettait de se rapprocher de ces derniers et de sentir, regarder et toucher leur vécu[281]. L'expérience vécue par l'observateur, parfois autorisé à toucher l'objet, permettait alors d'apprendre à travers l'émotion, et donc de faire des reliques de puissants outils pédagogiques.

Les reliques constituaient également une source d'inspiration pour divers exercices éducatifs autour de la rhétorique et de l'expression orale, et plus particulièrement la poésie et le théâtre. Avant d'aborder ce point, il convient d'expliquer l'importance de la rhétorique et de l'éloquence dans l'éducation jésuite. Comme nous le savons déjà, l'un des objectifs centraux de la Compagnie de Jésus était d'éduquer, ce qui fit d'elle le premier ordre consacré à l'éducation de second et troisième cycle de l'Église catholique[282]. Les Jésuites voyagèrent dans le monde entier pour instaurer des collèges et des universités, et comptaient déjà, avant leur arrivée en Nouvelle-Grenade, plus de 236 collèges[283]. Avec l'idée de proposer la même éducation dans toutes leurs établissements, dès 1599, et après 15 ans de travail collaboratif, les Jésuites instaurèrent, sur ordre du général Claudio Acquaviva, le *Ratio Atque Institutio Studiorum*[284], un plan détaillé d'études qui devait être suivi par tous leurs collèges et leurs universités, mais qui devait aussi être adapté aux réalités culturelles de chaque institution afin de s'intégrer harmonieusement à la communauté[285]. L'éducation jésuite aspirait à une formation intégrale de l'Homme dans trois principaux domaines : la vertu, les lettres et la politique, ou, en d'autres termes, l'éthique, la sagesse et le comportement social[286]. Afin d'y parvenir, le *Ratio Studiorum* proposait une formation de base en cinq ans. Les trois premières années étaient consacrées à

[281] *Ibid.,* p. 122
[282] REY FAJARDO, José del, *Educadores, ascetas y empresarios, Los jesuitas en la Tunja colonial (1611-1767)*. Bogotá, Editorial Pontificia Universidad Javeriana, 2010, V. 1 / 2, p. 68
[283] *Ibidem*
[284] PAVUR, Claude N., trad. *The Ration Studiorum: the Official Plan for Jesuit Education,* Saint Louis, MO, The Institute of Jesuit Sources, 2005, p. vii
[285] REY FAJARDO, José del, *Op. Cit., Educadores, ascetas …,* p. 70
[286] *Ibid.,* p. 100

l'apprentissage des grammaires latine, grecque et castillane ; la quatrième, aux humanités ; et la dernière, à la rhétorique[287], ce qui supposait d'atteindre l'éloquence à travers l'étude de l'art de la rhétorique, de la poésie et d'une culture intégrale[288]. L'objectif d'une telle formation académique était ainsi de maîtriser l'oralité à partir d'une parfaite connaissance de la langue et des auteurs classiques.

Concernant l'acquisition de connaissances, la méthodologie jésuite se divisait en trois étapes : l'exposé de l'enseignant ; la répétition par l'élève ; et les exercices pratiques[289]. La composition écrite ou la rédaction de documents – lettres, discours, récits, descriptions- autour de sujets proposés par le professeur ou choisis par l'élève faisaient partie des exercices pratiques les plus courants[290]. Une fois ces épreuves écrites maîtrisées, l'élève devait acquérir l'art de bien s'exprimer, c'est-à-dire l'art de l'éloquence. Ces déclamations pouvaient être quotidiennes et avaient lieu en salle de classe. Elles pouvaient donc être semi-publiques (même si préparées en amont), publiques devant un public du collège, ou encore solennelles devant un public extérieur[291]. Même si la rédaction, l'analyse et la déclamation de documents de différents types étaient essentielles, les exercices autour de la poésie restaient les plus importants. Savoir rédiger et déclamer de la poésie revêtait, en effet, une importance capitale en ouvrant de nouveaux horizons à la pensée logique et rationnelle[292].

Pour revenir à notre sujet d'intérêt, nous avons constaté l'organisation de concours de poésie ayant pour sujet les reliques, à l'image de celui réalisé à Santa Fe en 1612 : quelques jours avant la procession de réception des reliques, on annonça l'organisation d'un concours de poésie autour de ces objets sacrés. Vêtus

---

[287] *« The grade of this class can not easily be defined by certain set terms, for it aims at an education in perfect eloquence, which includes two most important subjects, oratory and poetics (out of this two, how-ever, the leading emphasis should always be given to oratory) and it does not only serve what is useful but also but also indulges what is ornamental.*
Rules for the Professor of Rethoric»
PAVUR, Claude N., *Op. Cit.,* p. 155
[288] REY FAJARDO, José del, *Op. Cit., Educadores, ascetas …*, p. 268
[289] *Ibid.,* p. 128
[290] *Ibid.,* p. 130
[291] *Ibid.,* p. 133
[292] *Ibidem*

de leurs uniformes, les élèves du collège de la Compagnie sortirent montés sur des chevaux ou des mules décorés pour l'occasion, et accompagnés de musique. Ils sillonnèrent la ville en brandissant le panneau qui contenait toutes les informations relatives à l'événement[293]. Tout au long de l'*octava*, les poèmes décorèrent l'église des jésuites, et ce, jusqu'au dernier jour, lorsque les prix furent attribués. Les poèmes, nombreux, furent jugés de bonne qualité[294]. Aucun exemplaire de ces poèmes rédigés à Santa Fe n'est malheureusement parvenu jusqu'à nos jours.

Un autre concours poétique eut lieu en Nouvelle-Espagne : le 2 octobre 1578, soit un mois avant la procession de réception des reliques, les élèves des collèges jésuites parcoururent la ville pour annoncer l'arrivée des reliques, expliquer leur importance et informer de la date de la procession. Plus de 200 élèves à cheval et vêtus de riches habits et soieries conformaient la tête du cortège. Ils étaient suivis par un autre cheval qui portait un panneau bleu et or. Un autre élève habillé comme un prince fermait le cortège. Accompagné de musique, le défilé partit du collège et suivit la même route qu'allait suivre la procession des reliques quelques semaines plus tard. Avant l'entrée du cortège au collège, le panneau qui annonçait les nouvelles fut exposé dans la mairie de la ville[295]. Le défilé terminé, les Jésuites invitèrent les habitants à participer à un concours de poésie organisé en 7 catégories[296]. La première portait sur les vies des

---

[293] « *Publicose un certamen poético, saliendo todos los colegiales de nuestro colegio seminario con sus mantos y becas a caballo y mulas bien dispuestas con gualdra, acompañándones los estudiantes de las escuelas con caballos bien enjaeçados. El que traia el cartel salió armado con un pendón, clarín y chirimias delante, prometiendo buenos premios a los que se empleasen en alabar a los santos*»
ARSI, N.R et Quit., 12 I, f.70

[294] « *Finalmente se remató la fiesta en la distribución de los premios del certamen poético. Hubo muchas y muy buenas y agudas composiciones. Estuvieron puestos los papeles en nuestra iglesia toda la octava. Diéronse los premios a los beneméritos, y agradeciendo mucho su trabajo a todos* »
Ibid., f. 74

[295] MARISCAL, Beatriz, *Op. Cit.,* p. 8-9

[296] « *Quisiera pues la nacion mexicana (para mostrar una prueba de su espiritu agradecido) hacer resonar voces angélicas y humanas en acción de gracias, asi como para responder a tan insigne beneficio de alguna manera, mediante un generoso decreto del ilustrisimo senado, promulgado con juicio equitativo. Proponiendo magníficos premios a poetas y oradores, con el fin de entonar las alabanzas de los santos, con la liberalidad acostumbrada, convoca y exhorta* »
Ibid., p. 13

martyrs et leurs victoires ; la seconde, sur la joie que devait procurer le fait de se rapprocher des chaînes du martyr de saint Pierre et de saint Paul ; la troisième, sur les quatre animaux des docteurs de l'église ; la cinquième consistait en un discours de salut destiné aux saints et visant à solliciter leur aide ; la sixième invitait les participants à rédiger un sonnet à propos de l'arbre de la science censé rapprocher du mal, et sur l'arbre de la Croix censé rapprocher du bien ; la septième catégorie demandait d'adresser des louanges à la Sainte-Épine[297]. La procession achevée, la cour du collège fut tapissée des meilleurs poèmes des différentes catégories[298].

---

[297] *Ibid.,* p. 25-26

[298] *« Acabada la comida salieron todos esios señores a gozar de lo que no avian podido, que fue a nuestro patio, el qual estava galanamente adornado con sedas de varios colores y en ellas muchos festones y escudos con grande variedad de gerogliphicas y de lodo genero de verso latino, toscano y castellano, en honra de los sanctos lo qual grandeniente entretenía a toda suerte de gente y especialmente a letrados y estudiantes. Porque, demas de la agudeza que tenian, salían graciosamente de entre las sedas y despertavan a mucha devoción »*
Ibid., p 94

Quelques-uns des poèmes choisis par le père Morales :
« Lavi pedes meos, quomodo inquinabo
Illos? Canticum Canticorum.
Antes quisieron morir
las Virgines consagradas
que no ensuziar sus pisadas »
Ibid., p. 96

« De excelso missil ignem in ossihus
mm, el erudivit me. Threnorum
Estava tan encendido
el fuego que Dios nos dio,
que aunque la vida falto
quedo en los huessos metido »
Ibid., p.97

« Quia tanto vos dono indignos
iudicastis, ecce convertirum ad
gentes. Actus 13
Pues con animo obstinado
nos menosprecia Alemaña,
honremos la Nueva España »
Ibid., p. 98

«Otra del grande valor de las
Sanctas Reliquias.
Ni la lengua mas pedir,
ni el corazon desear,
ni mas se nos pudo dar »
Ibid., p. 100

Comme nous avons déjà pu le mentionner, un autre exercice pédagogique utilisé par la Compagnie de Jésus était le théâtre, et plus précisément la comédie, la tragédie et les colloques. Le théâtre impliquait de maîtriser la composition, la mémorisation et, surtout, la déclamation, ce qui faisait de cet exercice l'épreuve phare des collèges[299]. La Compagnie pratiqua cet art quasiment dès sa fondation : « *Dès la seconde moitié du XVIe siècle, la tragédie latine est installée dans les collèges de la Compagnie* »[300]. Les premières pièces datent des années 1550 dans le collège de Cordoba, sous la direction du père Pedro Pablo de Acevedo, lui-même auteur de plusieurs œuvres[301]. Les Jésuites ont ainsi immédiatement fait de ce genre littéraire un nouvel instrument pédagogique qui aspirait à renforcer les enseignements du Christ. Ils soutenaient, en effet, la doctrine selon laquelle « … *le théâtre n'était pas en lui-même une chose mauvaise, qu'il pouvait même devenir une bonne chose, selon l'usage qu'on faisait. Dans leurs ouvrages dramatiques, ils s'efforcèrent de mettre en pratique cette théorie, et de faire sortir de leurs pièces un enseignement moral et social*»[302]. Cet instrument constituait, en même temps, un moyen de s'insérer dans les villes : « *Voulant être un instrument de diffusion de la*

« *Soneto*
La causa es grande, séalo el contento
de los que ven tan alto bien presente,
y para que offrezcamos dignamente
el limpio corazon por aposento,
tu Cruz y Sacra Espina te presento,
dulce lesu, reparo de la gente.
No permita tu amor divino ardiente
que tales esperanzas lleve el viento.
¡O fuerte capitan, que peleando
sacaste Cruz y Espina por tropheo
de la muerte y dolores que venciste,
haz que tu Cruz y espinas imitando,
menospreciando el temporal desseo,
vamos al reyno eterno que nos diste! »
Ibid., p. 101

[299] GONZÁLEZ GUTIÉRREZ, Cayo, *El teatro escolar de los jesuistas: 1555-1640 su influencia en el teatro del Siglo de Oro*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1997, p.51
[300] BOYSSE, Ernest, *Le théâtre des Jésuites*, Reproduction en fac-Similé. Genève: Slatkine reprints, 2011, p.24
[301] GONZÁLEZ DE ESLAVA, Fernán, et LÓPEZ MENA, Sergio, *Coloquios espirituales y sacramentales*, México, Universidad nacional autónoma de México, 1998, p. 14
[302] BOYSSE, Ernest, *Op. Cit.,* p.92

croyance, le théâtre des Jésuites s'est aussi attaché à réunir dans une même joie le collège et la ville avec ses élites et ses foules »[303].

Les pièces étaient généralement écrites par les pères de la Compagnie, mais les élèves eux-mêmes composaient aussi des œuvres[304]. Ces dernières abordaient de préférence des sujets liés à la Bible, à la théologie et à la vie des saints et des martyrs, mais d'autres abordaient aussi sur des thématiques plus classiques et populaires[305]. La plupart du temps, ces œuvres mettaient en scène trois ou quatre personnages issus du monde réel comme d'univers plus symboliques et abstraits censés représenter le monde de la morale, invisible aux Hommes. Une lutte s'engageait alors entre les personnages, et notamment le personnage principal -un homme- afin de les guider vers le bon ou le mauvais chemin[306].

Ces pièces de théâtre étaient interprétées par les meilleurs élèves des collèges[307]. Les dates de représentations pouvaient varier : il pouvait s'agir d'événements annuels ou de célébrations ponctuelles. Le collège Louis de France, par exemple, organisait chaque année une pièce en août, et parfois en décembre[308]. La ville de Santa Fe ne faisait pas exception et son théâtre faisait partie intégrante de la vie de cette cité. Son collège fut ainsi inauguré en 1605 par une comédie jugée bonne et appréciée du public[309]. La béatification d'Ignace de Loyola en 1609 fut également l'occasion, pour cette ville, de plusieurs comédies[310].

---

[303] VALENTIN, Jean-Marie, *Les Jésuites et le théâtre, 1554-1680 : contribution à l'histoire culturelle du monde catholique dans le Saint-Empire romain germanique*, Paris, Desjonquères, 2001.
[304] GONZÁLEZ GUTIÉRREZ, Cayo, *Op. Cit.,* p. 53
[305] *Ibid.,* p. 209-211
[306] GONZÁLEZ DE ESLAVA, Fernán, et LÓPEZ MENA, Sergio, *Op. Cit.,* p.15
[307] BOYSSE, Ernest, *Op. Cit.,* p.69
[308] *Ibid.,* p.113-366

[309] « *Compró para el señor Arzobispo una muy buena casa y fue tan afecto a esta ciudad que los más principales de ella han puesto en él a sus hijos y así en poco tiempo fueron los seminaristas 30 y se espera serán muchos más. Cedió el gobierno de este seminario a un padre y un hermano de la Compañía que han dado en él notable satisfacción el día que se comenzó el seminario se hizo una comedia en latin que se juzgó podía ser buena en la corte* »
REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…años 1604 a 1621*, p. 145

[310] « *Se han celebrado en este colegio algunas fiestas de mucha devocion y provecho espiritual : las de beatificacion de nuestro beato Padre* […] *Hubo en ella octavarrio de sermones repartidos por las religiones, algunas representaciones o coloquios, muchas composiciones y ornatos luminarios, fuegos y otros aparatos que en otras partes y ciudades se refiere haber habido no con menos aficion y devocion* […] »

Pour en revenir aux liens entre le théâtre et les reliques, une tragédie fut jouée le premier dimanche de l'*octava* (après la procession) afin de célébrer l'arrivée des reliques en Nouvelle-Espagne : *El triunfo de los santos.* Si l'on en croit le père Pedro de Morales, l'évènement fut un véritable succès : les spectateurs en sortirent en larmes et une autre représentation dût être organisée[311]. Cette pièce fut vraisemblablement écrite par les pères Vincencio Lanuchi et Juan Sanchez Baquero, alors professeurs de latin et de rhétorique au collège de Mexico[312]. L'œuvre relatait l'histoire tragique des saints et des martyrs sous le gouvernement de l´empereur Dioclétien, et leur triomphe sous l'empereur Constantin lorsque ce dernier réhabilita leurs dépouilles sacrées pour qu'elles puissent être vénérées[313].

ARSI, N.R et Quit., 12 I, ff. 69v

[311]« *Quedo para este dia (como arriba dixe) combidada la gente para la representacion mayor que fue una tragedia intitulada Triumpho de los Sanctos, en la qual se represento la persecucion de Diocleciano y la prosperidad que se con el imperio de Constantino. Los representantes todos fueron estudiantes de nuestros collegios y muchos dellos graduados en Artes, con tanta riqueza de vestidos a proposito y con el ornato y magestad que, ayudados de Dios, por la intercesión de los Sanctos, causavan en el auditorio aquel movimiento y afecto que se prelendia, porque el meneo y action de cada uno y de todos juntos: con brio y saña quando se requeria, como en Diocleciano, con ternura y lagrimas quando era necesario como en la Yglesia, con fortaleza en los Martyres y liberalidad en Constantino, y ansi en los demas, que no parecía ser solo representacion, como se vio claramente en el effecto que obro el Señor de un nunca visto sentimiento y lagrimas y conversion de muchas almas y su divino servicio, publicando que, lo que no avian hecho muchos sermones, les avia Dios comunicado con esta obra y que bastara a convertir turcos que se hallaran presentes, y que no erajusto se dexase de imprimir para que los ausentes gozassen y se aprovechassen* »
MARISCAL, Beatriz, *Op. Cit.,* p. 108
[312] *Ibid.,* p. xxxi

[313] « *Y aunque de todos géneros y estados*
de cuerpos sanctos, Dios a concedido
a México los huesos consagrados,
no puede ser de todos referido
el modo con que fueron coronados,
y assi entre todos emos escogido
los mártires sagrados, cuya historia
causa a los cuerpos sanctos summa gloria
Es la tragedia, historia muy sabida,
de la persecución y torbellino
con que por Diocleciano combatida
la Yglesia fue y, después, por Constantino,
a summa paz y bien restituida.
Monstrándose mayor favor divino
a la sazón, que por iüizio humano
parece estaba lejos de su mano
[…]
Hizo buscar los huesos consagrados
que la persecuçion avía escondido;
y siendo dignamente venerados,

De par les caractéristiques même du sujet traité, cette œuvre théâtrale comptait plus de personnages humains[314] que d'accoutumée. Elle respectait toutefois le modèle classique du théâtre jésuite, et les personnages humains restaient entourés de personnages symboliques[315] luttant pour s'emparer du destin des Hommes. Interprétée par les élèves des collèges de la ville, la représentation durait plus de quatre heures[316].

En plus de cette tragédie, d'autres colloques ont été organisés après les processions avec pour thème les reliques. Nous n'avons pas relevé de différence significative entre colloques, comédies et tragédies, ces termes étant à l'époque employés sans véritable distinction. Gonzales Gutierrez suggère à ce sujet que le terme *colloque* était sûrement utilisé afin d'éviter l'usage de termes profanes tels que *tragédie* et *comédie,* ainsi que pour faire référence aux *dialogues*[317].

Lors de la procession afin de célébrer l'arrivée des reliques à Santa Fe, un colloque prit place pour raconter les vies et les martyrs de plusieurs saints, dont saint Victorine. Santa Fe comptait déjà à l'époque une paroisse dédiée à Saint Victorine[318] et il semblerait que certaines des reliques présentes lors de la

---

les dio templos y culto enriquecido.
Siendo pues nuestros bienes restaurados
en estado qual nunca avían tenido,
buélvese la tragedia de dolores
en canticos divinos y loores »
Ibid., p. 116-118

[314] Silvestro pape, Constantin, Dioclétien, Daciano, Chromacho, saint Pierre, saint Dorothé, saint Gorgonio, saint Jean martyr, Albinio, Olympe et Nuncio
Ibid., p. 115

[315] Église, Foi, Charité, Gentillesse, Idolâtrie et Cruelté.
Ibidem

[316]« *Duro la representacion quatro horas, porque dicha la missa se comenzo a las ocho y se acabo despues de las doze, aviendo muchos entretenimientos gustosos de entremeses, canciones y musicas differentes y a una voz y a dos y mas, que davan grande contento y consuelo, como en la letra de la tragedia se vera* »
Ibid., p. 108

[317] GONZÁLEZ GUTIÉRREZ, Cayo, *Op. Cit.,* p. 216

[318]« *Acabose la misa mayor, pero la gente no se fue de la igleisa, quedándose unos por devoción y por acompañar a los santos, y otros por no perder el lugar para la tarde, escogiendo lugar apropósito para ver el coloquio que se había de hacer.*
~ *A la tarde vino la real audiencia con el señor presidente don Juan de Borja, a ver el coloquio que fue el martirio de San Victorino y otros santos* [73v] *que murieron con San Sebastián. Mezclose con buena música, a propósito de lo que se iba representando hízose el coloquio de S. Victorino más*

procession étaient vouées à ce saint auquel la ville portait un intérêt tout particulier. Le colloque eut lieu une fois la messe achevée. Malheureusement, aucun exemplaire de l'œuvre n'est parvenu jusqu'à nous.

Concernant la ville de Tunja, nous savons qu'un colloque sur les martyrs se déroula l'après-midi de la procession[319], sans que, là encore, aucun exemplaire du texte n'ait été conservé.

En Nouvelle-Espagne, Pedro de Morales constata l'organisation de colloques dans tous les collèges de la province au cours des quatre après–midis de l'*octava* célébrée après la procession[320].

Au-delà de la simple célébration des reliques, tous ces exercices de composition poétique et de représentation théâtrale présentent un composant pédagogique visant à expliquer la sainteté des restes osseux en les dotant d'une histoire particulière les liant au christianisme et à son histoire. Ces histoires avaient ainsi pour but d'influencer les comportements des habitants des villes, d'où l'importance du choix des reliques destinées à rejoindre ces contrées lointaines. Chaque relique transportait avec elle un message précis et participait donc à modeler la communauté en fonction du type de relique envoyé.

Cette capacité à changer les comportements des gens révèle le pouvoir politique des reliques et nous amène à considérer la façon dont la Compagnie de Jésus utilisait ces dernières pour influer sur la vie des villes et se rapprocher des pouvoirs civils et ecclésiastiques. L'exemple le plus indiscutable de ceci est

---

que de otro sancto, asi por traer una canilla de él como por tener esta ciudad gran devoción a este apellido de San Victorino obispo y martir, de quien tiene una parroquia »
Carta anua 1611-1612 de la province du Nuevo Reino y Quito.
ARSI, N.R et Quit., 12 I, f. 73-73v

[319]« *De esta manera llegaron a nuestra iglesia, que estaba muy bien derezada de sedas y quadros y el Santísimo Sacramento descubierto para recibir (descubrir en el otro documento) las reliquias, y por el Jubileo de las 40 horas hubo misa y sermón de las reliquias, y a la tarde un escogido coloquio de los mártires* »
Ibid., f. 89

[320] « *Dentro de la octava uvo en todos los dias sermon y representación, celebrando cada collegio de nuestros estudiantes su dia señalado y rematosse el dia de la octava (que fue domingo, segun la quenta de arriba) con repetir la representación mayor, con mas aparato y gracia que la primera vez. Los vestidos y adereços de cada personaje en las representaciones fueron de grande riqueza de oro y seda, y del color y talle que se requeria. En lo qual se tuvo particular estudio y cuidado y assi cada cosa parecia aver sido hecha de principal intento para solo aquel effecto particular* »
MARISCAL, Beatriz, *Op. Cit.,* p. 107

l'organisation de processions métropolitaines qui mobilisaient l'ensemble de la population civile et des pouvoirs des villes à l'occasion de l'arrivée, du transfert ou de l'élévation de reliques, ou encore la tenue de fêtes de saints associés à chacune de ces reliques. Cette utilisation des reliques lors des processions peut être perçue comme une appropriation politique temporaire de la ville par les Jésuites, sujet que nous aborderons plus en détail dans le prochain chapitre.

Une autre utilisation possible des reliques au sein des églises jésuites d'Amérique, l'*exemplum*, retient ici notre attention bien qu'il soit difficile d'en établir l'existence réelle. Les saints, les saintes et les martyrs étaient avant tout des chrétiens exemplaires ayant mené des existences vertueuses et étant parvenus à vivre en dehors du vice et du péché. C'est pourquoi certains moments de leurs vies étaient repris pour créer un récit dès lors utilisé pour faire des chrétiens des êtres vertueux. Il apparaît important de souligner ici que l'*exemplum* utilisé par les Jésuites reprenait le modèle médiéval davantage lié au récit qu'à l'individu en tant que tel. Ainsi, pour reprendre les termes de Bremond, Le Goff et Schmitt, il s'agit de ne pas commettre l'erreur de penser que les e*xempla* se référaient à la personne : « *Il faut, d'entrée de jeu, dire que l'exemplum médiéval, au sens où nous l'entendons, ne désigne jamais un homme mais un récit, une histoire à prendre dans son ensemble comme un objet, un instrument d'enseignement et/ou édification* »[321]. Le choix de l'*exemplum* dépendait donc du comportement que l'on cherchait à promouvoir ou imposer.

De tels récits restaient toutefois étroitement liés au protagoniste, c'est-à-dire, dans la plupart des cas, à un saint ou un martyr. Comme nous avons déjà pu le voir, la relique d'un saint incarnait le saint dans sa totalité, et la présence d'une relique signifiait donc la présence du saint lui-même. Les reliques présentes dans leurs églises permettaient donc aux Jésuites de renforcer le message de l'e*xemplum* et de mieux promouvoir certaines vertus ou certains comportements auprès de la communauté.

Les *exempla* ont fait partie des méthodes utilisées par les Jésuites dès leur arrivée en Amérique et au Royaume de Nouvelle-Grenade. Les *cartas anuas* font

[321] BREMOND, Claude, LE GOFF, Jacques, et SCHMITT, Jean-Claude, *L'exemplum*, Turnhout, Brepols, 1996, p. 28

fréquemment allusion aux moments consacrés exclusivement à leur lecture et à leur analyse auprès de différents publics, et notamment des communautés autochtones[322]. Nous n'avons néanmoins pas trouvé de documents faisant directement référence à cette pratique et la question de l´utilisation d'*exempla* liés aux saints des reliques qu'ils possédaient reste posée.

Force est toutefois de constater que ces utilisations revêtaient avant tout un caractère religieux et démontraient donc un réel intérêt de la part des Jésuites pour l'évangélisation et le renforcement des valeurs et des idéaux catholiques. Les seules fonctions qui étaient exclusivement en relation avec la religion restaient cependant celles de la sacralisation des temples et de l'intervention des saints devant Dieu, les autres ayant des buts pédagogiques et politiques susceptibles d'influer sur la vie des villes où les reliques étaient envoyées. Les Jésuites utilisaient donc ces reliques comme des outils de séduction afin d'obtenir, à travers leur envoi en nombre, le respect de la population et donc d'asseoir leur pouvoir ecclésiastique, mais aussi civil, sur ces territoires.

La polémique jésuite autour de l'introduction du culte des reliques en Amérique

À propos de l'introduction, par les Jésuites, du culte des reliques en Amérique, il semble important d'évoquer ici l'article *Reliques romaines à Mexico*

[322] Dans la carta anua de 1604-1605, nous pouvons lire : « *Los sermones que se han predicado han sido muchos en especial la cuaresma que fuera de 6 que se predicaron de tabla en la iglesia mayor. Hubo en ella sermón los martes y sábados y en nuestra casa viernes y domingos ; contáronse también en nuestra casa los miércoles y viernes ejemplos a los cuales se seguia la disciplina, la cual se va continuando todos los viernes del año y responde el fruto del trabajo pues se ha notado en la ciudad notable mudanza de costumbres en particular tanta frecuencia de sacramentos que personas muy graves y dignas de crédito dicen que confiesan y comulgan casa domingo más personas que solian comulgar en todo el año, excepto la cuaresma* »
REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1604 a 1621*, p.146

Et dans celle de 1608-1609 : « *También van los nuestros a predicar cada domingo a una de tres parroquias que hay afuera de la Iglesia Mayor, donde hay gente muy pobre y necesitada en lo corporal y espiritual. Escríbeme uno de los obreros estas palabras: prediqué el domingo pasado en Nuestra Señora de las Nieves con gran concurso de gente contra los que no descubren sus pecados al confesar y acabado el sermón gocé por más de 10 días el fruto, viniendo nuevas personas al escarnio y hacer confesiones generales, pienso que me sucederá lo mismo en las otras dos parroquias donde entiendo hacer el mismo sermón.*

De estos sermones y de los ejemplos que se les predican se siguen muy buenos efectos como se verá de algunos casos particulares que referiré. »
Ibid., p. 200

(1575-1578) : Histoire d'une migration[323] de Pierre-Antoine Fabre et la *Carta de Pedro de Morales*[324] sur laquelle Fabre s'est lui-même basé et qui aborde les enjeux d'une telle pratique lors de l'arrivée, en 1575, à Mexico, d'un lot de reliques. S'inspirant d'une lettre du père Pedro de Morales adressée au général de la Compagnie, Fabre insiste, en effet, sur les doutes des Jésuites quant à la pertinence de l'introduction du culte des reliques en Nouvelle-Espagne : «*…c'est le problème de la réception des saintes reliques dans le Nouveau Monde qui est posé comme problème principal ; le plus surprenant est que le responsable jésuite de Mexico écrive au général en réponse à l'envoi de ces reliques, en lui signifiant la difficulté dans laquelle leur réception a plongé la Compagnie mexicaine, et l'âpreté des négociation que le provincial a dû conduire pour arriver à un accord afin de les célébrer*»[325].

Mais à quel problème se confrontaient réellement les Jésuites ? En lisant attentivement, et entre les lignes, la lettre de Pedro de Morales, il est possible de constater que certains Jésuites avaient peur d'une vénération superflue due à *l'extériorité* des reliques plutôt qu'à leur véritable essence et à leur nature sacrée[326]. Pour reprendre une nouvelle fois les termes de Pierre-Antoine Fabre, « *C'est en fonction de cette difficulté, et de son expression ostentatoire, puisque Pedro de Morales insiste pesamment sur l'ensemble des hésitations, des doutes des scrupules pour la célébration de ces reliques, que la parenthèse : « que tanto por lo exterior se mueven » m'a semblé remarquable, parce que c'est une manière de dire : nous célèbrerons ces reliques pour ceux qui, ne se mouvant que par « l'extérieur »,*

[323] FABRE, Pierre-Antoine, *Op. Cit.,* p. 575-593.
[324] MARISCAL, Beatriz, *Op. Cit.,* 234 p.

[325] FABRE, Pierre-Antoine, *Op. Cit.,* p. 582.
[326] *« No faltaron impedimentos para estos días, y ansí, el Padre Provincial una noche tractó y consultó con todos los de casa juntos de la conveniencia que avía en este Nuevo Mundo de que las cosas de Dios y Sanctas Reliquias fuesen honradas y estimadas, y si parecia a todos, se hiciesse una muy solemne festividad, y que todos se dedicassen y empleassen en ella procurando devoción para sí y para comunicar a los de fuera.*

Tomados los pareceres, concordaron con mucho fervor que se devía hazer una muy extraodrinaria solennidad para edificación de los fieles y confusión de los hereges y para instructión y enseñanza espiritual de estas planticas tiernas de los naturales (que tanto por lo exterior se mueven). De esta juta salieron todos alentados, aunque no con tan alto succeso ni fin como Dios tenía determinado, lo qual movio al Padre Provincial a que de todo se diesse a Vuestra Paternidad extensa relación »
MARISCAL, Beatriz, *Op. Cit.,* p. 3

peuvent bénéficier de la célébration de leur arrivée, alors que « nous » -ce qui est le discours implicite- pères jésuites du collège de Mexico, en ce que nous concerne, nous sommes restés perplexes devant cet envoi »[327].

Une telle *perplexité* autour de l'arrivée des reliques nous permet, par ailleurs, de supposer que le sujet de la vénération des reliques par les Indiens et, plus généralement, par les nouveaux fidèles d'Amérique, n'avait pas été véritablement traité, et que ce fut la situation elle-même qui obligea les autorités concernées à en débattre.

Ce que le père Morales exprime dans sa lettre ne diffère pas vraiment de ce que nous avons pu lire sur les différents catéchismes et manuels de confession autour de la vénération des images : les fidèles, et en particulier les nouveaux convertis, pouvaient tomber dans la vénération de l'image elle-même -*l'extériorité*- et ne pas comprendre qu'elles n'étaient que la représentation de ce qu'ils devaient vénérer. Nous ne retrouvons toutefois pas, dans la lettre de Morales, de référence à la peur décrite par Acosta dans son *Confessionario para los curas de indios*[328] concernant la survie de certaines pratiques idolâtriques sous couvert d'un prétendu culte des reliques.

Il convient également de rappeler ici les critiques adressées dès la fin du XVIe siècle par le père jésuite Juan de Mariana à l'encontre de l'envoi de reliques romaines en Amérique et qui portaient sur le risque de ce type de dévoiement et la forte probabilité de voir les populations locales finir par vénérer de fausses reliques.

Dans le cas du Royaume de Nouvelle-Grenade, nous n´avons trouvé aucune source évoquant une situation similaire, ni de la part des Jésuites ni de celle d'autres personnalités locales. Les seules sources qui évoquent l'arrivée des reliques jésuites dans cette province sont les *cartas anuas*. Les échanges épistolaires entre l'archevêque, le *cabildo eclesiastico*, le Roi et le Conseil des Indes s'interrompirent entre le 6 avril 1609 et le 27 février 1613, ce qui ne nous permet pas de connaître l'opinion de l'église séculière sur la procession des

[327] FABRE, Pierre-Antoine, *Op. Cit.,* p. 582.
[328] ACOSTA, José de, *Op. Cit., Confessionario para …,* pour cette recherche nous avons consulté le 14 juillet 2019 https://archive.org/details/confessionariopaoocath

reliques organisée dans la ville de Santa Fe à cette époque. Nous n'avons pas non plus trouvé de document sur ce sujet dans les archives du *cabildo* de Santa Fe.

2.2 De Rome à Santa Fe : l'itinéraire des reliques

«…Procuratoris electioni assignata mane convenere Patres, et primum omnium, ut mores est quarta hore pars orationi de dita; statim. P. Viceprovincialis [fol.141] uno aut avero verbo sincere et religiose electiones momentum es utilitatem commendavit; nec aliten certe facta est, pluribus enéz quam necessaria essent suffragijs Pater Ludovicus de Santillan procurator primo loco declaratus est…»[329]

Comme nous avons déjà pu le voir, trois grands lots de reliques furent envoyés d'Europe jusqu'à la province du Nouveau-Royaume et Quito au cours du XVIIème siècle : le premier en 1612 ; un autre en 1618 qui se perdit pendant le trajet ; et le troisième en 1651. Dans les trois cas, la procédure suivie pour recevoir les reliques fut la même : le père procurateur était élu à l'occasion de la congrégation provinciale, puis il voyageait en Europe (d'abord en Espagne, puis à Rome) avant de retourner en Amérique avec les reliques.

Conformément à la tradition jésuite qui voulait qu'une congrégation provinciale soit organisée tous les six ans, entre 1618 et 1651 eurent lieu les congrégations provinciales de 1621, 1627, 1636 et 1642, plus une autre extraordinaire en 1630. Dans la plupart des cas, les procurateurs élus ont voyagé en Europe[330]. Nous n'avons malheureusement pas trouvé de documents contenant des informations pertinentes sur ces périples, ce qui ne veut pas dire pour autant que d'autres envois de reliques n'ont pas eu lieu.

---

[329] ARSI, Cong. Prov, 53. Fol 140-145
"Acta Congregationis Novi Regni Granaiensis 1610"
Le 19 mai 1610

[330] La province étant trop pauvre pour envoyer un procurateur à Rome, aucune élection n'eut lieu en 1621. En 1627, le père Baltasar Mas fut choisi au poste de procurateur. En 1636, les Jésuites décidèrent de ne pas choisir un procurateur car le provincial Baltasar Mas allait voyager à Rome. Finalement, en 1642, Juan de Toro fut élu procurateur et voyagea à Rome en 1645.
PACHECO, Juan Manuel, *Op. Cit., Los jesuitas…,* p. 428, 471-477

Afin de mieux comprendre la procédure d'envoi de reliques de Rome jusqu'en Nouvelle-Grenade, nous allons suivre avec attention le périple entrepris par Luis de Santillan, élu premier procurateur de la province par la congrégation de la vice-province indépendante -alors sous la direction de Gonzalo de Lyra- le 19 mai 1610[331]. Né à Lima en 1570, le père Santillan rejoignit la Compagnie de Jésus de cette ville le 25 mars 1587. En 1595, il faisait partie de la mission de la Compagnie au Chili[332] en tant que professeur de grammaire[333] ; le 19 novembre 1606, il prit le quatrième vœu jésuite avant d'occuper, dès 1607, le poste de recteur du collège de San Luis à Quito[334] puis de rejoindre, en 1610, le collège de Santa Fe[335]. À l'époque de son rectorat, il avait fait trois ans d'études en arts et quatre en théologie, avait été lecteur de latin et d'arts, ouvrier d'Espagnols et d'Indiens et vice-recteur du séminaire[336].

Santillan partit pour l'Espagne à la fin de l'année 1610[337]. Une lettre écrite par Acquaviva[338] pour lui souhaiter la bienvenue nous indique qu'il était sur le point d'arriver à Séville le 4 janvier 1611. Toujours d'après cette lettre, Santillan voyagea à Rome en juin 1611[339]. En plus d'assister à la congrégation des

[331] ARSI, Cong. Prov, 53. Fol 140-145
"Acta Congregationis Novi Regni Granaiensis 1610"
Le 19 mai 1610
[332] ARSI, Peru 4 I fol.70
« Catalogo general de los collegios, residencias y missiones: y de los Padres y Hermanos de la de IESUS de la Provincia del Peru »,
Au 1 mars 1601
[333] REY FAJARDO, José del, *Los Jesuitas en Venezuela. Tomo 2, los hombres*, Caracas, Universidad Católica Andrés Bello, 2006, p. 356
[334] ARSI, Peru 4 I fol.113v
"Catalogo General de la Provincia del Peru, Vice provincia de el Reyno. Missiones del Tucuman, Paraguay y Santa Cruz de la Sierra y de los Padres y H. que en ella residen"
Au 1 mars 1607
[335] ARSI, N.R et Quit. 3, fol.6v
"Catalogo general de los colegios residencia y misiones y de los padres y hermanos de la compañia de jesus de la vice provincia del Nuevo Reyno
Año de 1610"
[336] ARSI, Peru 4 I fol.113v
"Catalogo General de la Provincia del Peru, Vice provincia de el Reyno. Missiones del Tucuman, Paraguay y Santa Cruz de la Sierra y de los Padres y H. que en ella residen" .
Au 1 mars 1607
[337] Il a reçu une letter le 12 octobre 1610 à Cartagena. ARSI, N.R et Quit. 1, fol. 16
[338] ARSI, N.R et Quit. 1, fol. 18
[339] *Ibidem*

procurateurs à Rome[340], le père procurateur avait trois missions principales : obtenir le statut de province pour la vice-province ; asseoir le pouvoir de la province sur le collège de Quito ; et procurer des pères et des frères à la province[341]. Il parvint à avoir tout ce pour quoi il avait été mandaté, à l'exception de la tutelle du collège de Quito.

Le 16 février 1612, Santillan obtint l'*asiento de pasajeros* pour 18 jésuites[342] et trois domestiques. On lui assigna également le navire *naon Nuestra Señora de la Concepción* placé sous les ordres du *mestre* Juan Andres[343]. Le 19 février 1612, le procurateur et ses accompagnants embarquèrent à Séville, et avaient déjà, le 14 mars, rejoint le large. Ils arrivèrent le 22 mai à Cartagena, où le père provincial Gonzalo de Lyra les attendait[344].

Comme nous avons déjà pu le signaler, ces Jésuites voyageaient avec un lot d'environ 160 reliques de différents saints, saintes et martyrs. D'après la *carta anua* de 1611-1612 de la province du Nouveau Royaume et Quito rédigée par Gonzalo de Lyra, la plupart des reliques avaient été confiées au père procurateur par le général Acquaviva, et d'autres par d'importantes personnalités espagnoles[345]. Nous ne sommes malheureusement pas parvenus à retrouver de document évoquant précisément ce don de reliques et nous ne pouvons donc pas établir avec certitude si ces reliques ont été demandées par Santillan ou si elles lui

[340] En 1611, la Congrégation de procurateurs était européenne. Nous pensons que Santillan s'y est rendu sous la tutelle du père procurateur de Toledo Franciscus de Robledigho.
ARSI, Congregationis Procurator 7, Fol.29-30
Acta Congregationis Procurator
Anni M.D.C.X.I
[341] ARSI, Cong. Prov, 53, Fol. 140-145
"Acta Congregationis Novi Regni Granaiensis 1610"
Le 19 mai 1610
[342] Manuel de Arces, Antonio Agustin, Baltasar Mas, Jeronimo Lazarraga, Vicente Imperial, Juan Manuel, Francisco Marquina, Francisco de Fuentes, Juan de Herrera, Pedro Perez, Juan Ximenez, Sebastian de Mendoza, Joseph Aluran, Alonso de Rojala, Francisco Becerra, Juan Jevel, Antonio de Castro, Pedro Leal, Alonso de Huelva, Mateo de Villalobos et Gabriel de Olivas
[343] AGI, Contratacion , 5538, L.2, fol.115v-116.
[344] PACHECO, Juan Manuel, *Op. Cit.,Los jesuitas...,* p. 150

[345] *« Llegado el padre Luis de Santillán con los demás padres que venían de España a la ciudad de Santa Fé, cabeza del Nuevo Reino, hizo entrega al colegio de muchas y muy graves y auténticas reliquias que consigo traía, habidas en Roma y otras ciudades de Europa y de nuestro Padre General y de otras personas de calidad ... »*
ARSI, N.R et Quit., 12 I, f.69v

avaient été données par Acquaviva sans requête préalable de la part de la province.

Les Jésuites et les reliques romaines

Arrêtons-nous ici sur la façon dont les Jésuites acquirent ces reliques. Il s'agissait, pour la plupart, de reliques romaines, c'est-à-dire de reliques retrouvées dans les catacombes de Rome après leur redécouverte. Traditionnellement, on estime que cette découverte eut lieu le 31 mai 1578 à la suite d'un accident au cours de fouilles destinées à retrouver de la pouzzolane dans la *via salaria*. Everard Lardinois[346], à l'époque général de la compagnie, fut l'un des premiers envoyés par le pape Grégoire XIII pour confirmer l'importance d'une telle découverte. Après cet événement, les Jésuites furent plusieurs fois autorisés par le Vatican à extraire des reliques de ces catacombes, comme ce fut le cas pour le père Hernandez venu de Toledo dans ce but[347].

Cependant, comme l'affirme Massimiliano Ghilardi, la relation des Jésuites avec ces corps avait commencé trois ans auparavant[348]. Le document *Indultum extrahendi reliquias Urbis* [349] conservé dans les archives historiques de la Compagnie de Jésus à Rome et envoyé par Nicolò de Notarii -provincial de Rome et de Toscane- au pape Grégoire XIII pour lui demander la permission d'extraire des reliques des catacombes en 1575[350] montre l'intérêt des Jésuites pour un tel lieu contenant, à l'époque, de très nombreuses reliques. Presque un an plus tard, le 20 novembre 1576, le pape fit don au collège germanique des Jésuites d'un petit terrain situé sur la *via salaria* de Rome et destiné au repos des jeunes étudiants. Au grand bonheur des religieux, ces derniers découvrirent quelques jours plus

[346] GHIRALDI, Massimiliano, « Oratoriani e gesuiti alla "conquista"de la Roma sotterranea » dans *Archivio sitaliano per la storia della Pietà*, Edizioni di storia e letteratura., Roma, 2009, vol.22, p. 197

[347] BOUTRY, Philippe, FABRE, Pierre Antoine et JULIA, Dominique, *Op. Cit.,* vol. 1. P.34

[348] GHIRALDI, Massimiliano, *Op. Cit*., "Oratoriani e gesuiti…", p. 195.

[349] ARSI, Busta 152/1526, doc. 3

Il est également possible de voir la transcription du document sur : GHIRALDI, Massimiliano «Boronio e la 'Roma sotterranea' tra pietà oratoriana e interessi gesuitici» dans GULIA, L, *Baronio e la sue fonti, Atti del convegno Internazionale di Studi,* Sora 10-13 ottobre 2007, Fonti e Studi Baroniani, Sora, 2009 p. 473

[350] Il apparaît important de signaler à nouveau ici l'arrivée d'un groupe de reliques en Nouvelle-Espagne pendant cette même année.

tard que le terrain possédait un accès privé conduisant directement au cimetière paléochrétien d'Hermès, c'est-à-dire aux catacombes[351].

Une lettre adressée en 1612 par le père Gazet au père Landes[352] évoque l'exploration de ce cimetière par les Jésuites[353]. En dehors d'une description assez détaillée de l'espace physique, la lettre indique qu'il n'était pas permis d'en extraire des reliques sans la permission expresse du pape : « *Or le pape veult etre demandé toutes les fois et c'est pour un certain temps, apres il faut murer l'entrée et veult il encores avoir sa part aux reliques. Il y avait plus de deux ans qu'on n'y avoit esté et lors le Pape receut aussi aucunes reliques pour en donner a plusieurs quy l'en avait requis* »[354]. De même, le père Gazet explique comment il était possible de déterminer qu'il s'agissait d'un martyr chrétien : « *Il faut que tu scachies que les signes et indices du martyre que mettoint les Chrestiens au martyrs estoint divers. Les ordinaires estoint quelques fioles ou verres pleines de sang entees dans le mur ou dedans la sepulture ; ils y mettoint aussy quelques petites lampes par dehors. J'en ay quatres au cincq en ma chambre et vous en ay anvoié un en la boité que j'envoie au P. Provincial. Ils gravoint aussy sur le marbre ou sur le mortier une palme avec XP qui signifie Christus, aux autres ils gravoint des plombees (desquelles est souvent faitte mention le Martyrologue) formees en manière de OOO et il y en a acunefois plus, aucunefis moins* »[355].

Les Jésuites cherchaient également des reliques dans d'autres cimetières paléochrétiens de Rome, comme celui de saint Sébastien situé sous les fondations d'un monastère augustin. Ainsi, en 1589, le père Francisco Portocarrero de la province de Toledo se rendit à ce cimetière pour y chercher des reliques dans le but de les ramener en Espagne avec l'aval du prieur[356] et muni de l'autorisation que Sixte V avait donné au père Francisco Rodriguez[357]. Il apparaît donc

[351] GHILARDI, Massimiliano, *Op. Cit*., "Oratoriani e gesuiti…", p. 198-199
[352] Ces deux pères faisaient partie de la Compagnie de Jésus et se sont connus dans la ville de Tournay.
[353] VAN CUTSEM, M., « Une lettre inédite du P. Gazet sur la catacombe de Saint-Hermès », *Analecta Bollandina,* 52, 1934 p. 334-342.
[354] *Ibidem.,* p. 340
[355] *Ibidem.,* p. 341
[356] GHILARDI, Massimiliano, *Op. Cit*., "Oratoriani e gesuiti…", p. 200
[357] "*Avia concedido en el año precedente su Santidad un amplissimo indulto al P. Francisco Rodriguez secretario de l´Asistencia de España (…) para que del Monasterio de lastres Fontanas, y de S. Sebastian en las Catacumbas pudiesse sacar y traher à España mucho numero de Santas*

clairement qu'au cours des dernières années du XVIe et des premières années du XVIIe siècle, les pères jésuites qui venaient d'Espagne, et notamment de la province de Toledo, participèrent activement à la recherche de reliques avec lesquelles ils regagnaient ensuite leur pays. D'après Ghilardi, les quantités de reliques qui arrivèrent en Espagne pendant cette époque furent tellement importantes qu'elles furent au cœur des critiques de Mariana sur le sujet[358].

Ces données nous permettent d'établir que l'ensemble des reliques romaines amenées en 1612 à Santa Fe par le père Santillan provenaient de catacombes romaines comme celles d'Hermès ou de saint Sébastien. Il est toutefois fort probable qu'une partie d'entre elles ait également été offerte à Rome par le général ou en Espagne par le provincial de Toledo.

Comme nous avons déjà pu le voir, l'utilisation de reliques et leur vénération étaient alors fortement critiquées par les réformés et certains religieux catholiques, à l'image de Juan de Mariana qui attaquait le culte des reliques romaines et, plus précisément, leur envoi en Amérique. Afin de faire face à ce type de critiques, le Vatican instaura une série de règles relatives à l'extraction des reliques et imposa la tenue d'un registre de toutes celles découvertes dans les catacombes. Ces types de normes et de registre ont ainsi évolué tout au long du XVIIe siècle : « *Le décret pris le 10 avril 1668 par la congrégation des indulgences et très saintes reliques marque une étape décisive en fixant les "signes certains" qu'une dépouille trouvée dans les catacombes est celle d'un martyr. Ce décret est suivi en 1672 de la constitution Ex commissae par laquelle Clément X réglemente l'extraction et la distribution des reliques. Se met ainsi en place une armature institutionnelle jugulant le désordre des premiers prélèvements effectués avec ou sans autorisation, ou selon des privilèges particuliers. Le texte de 1672 ne marque toutefois pas une césure absolue ; dès 1657 débutent en effet les registres d'attribution tenus par les services de Mgr sacristain, le sacristain du pape,*

Reliquias : y ahora traspassò y cediò todo este su derecho en el P. Portocarrero. El qual usando del favor pontificio, despues de aver visitado devotamente los sepulcros de los Santos Apostoles S. Pedro y S. Pablo, y las sagradas estaciones dentro y fuera de los muros, entrò en los santos Cementerios, y obtuvo de ellos copiosa cantidad de Santas Reliquias, que traxo consigo en dos Arcas con la aprobacion de su Santidad, en testimonio authentico de su justification"
GIROT, Georges, *Op. Cit.,* p.60

[358] GHILARDI, Massimiliano, *Op. Cit*., "Oratoriani e gesuiti…", p. 201

signalant une autre date essentielle pour notre enquête, le début des listes qui documentent, de 1657 à 1791, l'attribution de plus de 35.000 reliques des catacombes et encore plus de 2000 entre 1814 et 1850"[359].

Le registre d'attribution, en plus de consigner le trajet des reliques déplacées, prévoyait un document destiné à constituer un véritable certificat d'authenticité. Le registre officiel de reliques du Mgr Sacristain vit ainsi le jour en 1657, soit un demi-siècle après l'extraction des premières reliques envoyées à Santa Fe. La *carta anua* évoque les certificats d'authenticité qui accompagnaient ces reliques[360]. Comme nous avons pu le constater, avant l'ouverture du registre officiel, les reliques extraites des catacombes romaines et utilisées par les Jésuites étaient accompagnées d'un acte notarial rendant compte de leur nature et de leur provenance. Dans un de ces documents daté du 27 juin 1642[361], il est ainsi possible de lire l'histoire d'un lot de reliques extraites du cimetière d'Hermès par les Jésuites Ignatio Rocchetti, Paolo Turino et Dominizio Piatti, et confiées en 1612 à Ortensia Santacroce, comme l'avait autorisé le pape Paul V[362]. Le document présente un inventaire détaillé des reliques extraites de ces catacombes et ne laisse aucun doute sur le souci d'authentifier leur origine.

---

[359] BACIOCCHI, Stéphane et DUHAMELLE, Christophe, « Les reliques romaines "Hors la ville en quel lieu que ce soit du monde" » dans *Reliques romaines. Invention et circulation des corps saints des catacombes à l'époque moderne*, Rome, École française de Rome, 2016, p. 4

[360] « *Llegado el padre Luis de Santillán con los demás padres que venían de España a la ciudad de Santa Fé, cabeza del Nuevo Reino, hizo entrega al colegio de muchas y muy graves y auténticas reliquias que consigo traía, habidas en Roma y otras ciudades de Europa y de nuestro Padre General y de otras personas de calidad con boletos apostólicos y testimonios auténticos, los cuales fueron examinados por la sede vacante y cabildo metropolitanto de este Nuevo Reino de que quedaron muy satisfechos…* »
ARSI, N.R et Quit., 12 I, f.69v

[361] ARSI, Chiesa del Gesù, Busta I, doc. 82 a-d
Il est également possible de consulter la transcription faite par Massimiliano Ghilardi
GHILARDI, Massimiliano, « Oratoriani e gesuiti alla "conquista"de la Roma sotterranea » dans *Archivio italiano per la storia della Pietà*, Edizioni di storia e letteratura., Roma, 2009, vol.22, p. 223-225
_____ , « Boronio e la 'Roma sotterranea' tra pietà oratoriana e interessi gesuitici » dans *Baronio e la sue fonti, Atti del convegno Internazionale di Studi, Sora 10-13 ottobre 2007*, Sora, Fonti e Studi Baroniani, 2009, p. 435-487.

[362] Ortensia Santacroce Borghesia était mariée à Francesco Santacroce qui était le frère du pape Paul V.

Nous avons également retrouvé, dans les archives de l'église de San Ignacio de Bogotá, un document daté du 15 mars 1602 à Rome relatant l'histoire d'un lot de reliques provenant de catacombes romaines[363]. Il s'agit d'un acte notarial rédigé en espagnol et qui atteste de l'origine des reliques et de leur authenticité. Il contient lui-aussi un inventaire détaillé des reliques en question, et constate qu'il s'agit des mêmes reliques que celles registrées dans un autre acte notarial daté du 30 décembre 1593 et rédigé en latin.

Les mêmes archives contenaient un autre document relatif aux certificats d'authenticité retrouvés dans la même église en 1774, soit après l'expulsion des Jésuites. Ce document évoque un autre acte notarié rédigé, cette fois-ci, à Valladolid le 22 août 1611 par le notaire apostolique Francisco Avendaño, et dans lequel ce dernier constate l'authenticité du corps de saint Maur martyr extrait, sous ses propres yeux, de la catacombe de saint Sébastien avec la permission du pape Clément VIII. Ce certificat d'authenticité correspondait à l'une des reliques apportées par Santillan en 1612. Le même document fait mention d'un autre certificat d'authenticité rédigé, cette fois-ci, le 22 mars 1602 à Rome par le général Acquaviva et attestant l'origine des reliques de saint Pontien, de saint Polycarpe évêque et martyr, et des Onze mille vierges[364].

Ces documents, de même nature que celui qui se trouve à Rome, nous permettent d'affirmer que bien avant 1657 déjà, les Jésuites avaient l'habitude de recourir à ces actes notariaux pour attester de l'authenticité de leurs reliques.

---

[363] ATSI, Livre "Autenticas de las reliquias", manuscrit en parchemin daté du 15 mars 1602.

[364] « *Razón de las auténticas halladas de las reliquias de la Iglesia de San Carlos, para manifestarlas al Concilio Provincial, en virtud de lo mandado en el día 11 de Junio de este presente año de 1774, en que se celebró la sesión de Reliquiis et veneratione sanctorum :*
[…]
12. Item otra de Francisco Avendaño Notario público Apostólico dada en Valladolid a 22 de agosto de 1611, en que consta el cuerpo entero de San Mauro Martir sacado en presencia del mismo Notario con licencia de la Santidad de Clemente VIII de las Catacumbas de la Iglesia de San Sebastian, extramuros de la ciudad de Roma, y entregado allí por el mismo Notario al P. Hernando de la Bastida, y después el mismo P. hizo donación y entrega de dicho Santo Cuerpo, en el Colegio de San Ambrosio de Valladolid por ante el mismo Notario al P. Luis de Santillan Procurador de este Nuevo Reino para que se coloque en el Colegio, que la religión extinguida tenía en esta ciudad, y no en otra parte.-
13. Item otra del P. Claudio Acquaviva, general que fue de la religión extinguida dada en Roma a 22 de Marzo de 1602, en que constan las reliquias de San Ponciano P. y M. de San Policarpo Obispo y M. et ex ossibus sanctarum undecim millium virg. et martir.- »
Archivo del Templo de San Ignacio, Livre "Autenticas de las reliquias", manuscrit dactylographié, rédigé par José Antonio Isabella et daté du 26 juillet 1774, p.1-3

De Rome à Santa Fe : le voyage des reliques

Arrêtons-nous, à présent, sur le périple de ces reliques parties de Rome en 1612 pour rejoindre Santa Fe. Pour commencer, l'acte notarié de 1602, ainsi que le document évoquant les reliques ramenées en Espagne par le père Francisco Portocarrero, nous informent sur la façon dont elles étaient emballées. Les deux sources affirment que les lots de reliques étaient placés dans des châsses ou des boites[365]. Toutes les reliques voyageaient ainsi dans un même contenant. S'il est difficile d'établir avec certitude si, à cette époque, les reliques quittaient Rome dans leurs reliquaires ou si elles y étaient placées en Espagne ou en Amérique, nous savons toutefois que, quelques années plus tard, les reliques sortaient de Rome dans leurs *capsulas* fermées, lesquelles devaient rester scellées du sceau de cire du Vatican garantissant leur authenticité[366].

Le naufrage du navire qui transportait les reliques jusqu'en Nouvelle-Espagne en 1755 nous offre lui-aussi plusieurs informations sur la façon dont elles étaient emballées. Dans la lettre du père Juan Sanchez Baquero au général Mercuriano, il est possible de lire qu'après le naufrage, les voleurs retrouvèrent la châsse qui contenait les reliques et, sans savoir ce qu'elle renfermait, la détruisirent et volèrent les cristaux, les *viriles ricos* et les soieries présents à l'intérieur[367]. Ceci nous permet d'établir que chaque relique voyageait dans une boite en verre et en métal protégée par de fins tissus et placée ensemble dans une grande châsse. Or, cette manière de protéger les reliques en les enveloppant dans des tissus à l'intérieur de leurs reliquaires datait du début de la vénération des reliques par les chrétiens : « *Précieuses, les reliques ont toujours été enveloppées dans des étoffes de prix, le plus souvent des soieries importées à grand frais du*

[365] « *…religiosos de la venerable Compañia de Jesus al presente estantes en Roma me mostraron una caxa de reliquias de diversos santos y santas…* » Archivo del Templo de San Ignacio, Livre "Autenticas de las reliquias", manuscrit en parchemin daté du 15 mars 1602.
« …entrò en los santos Cementerios, y obtuvo de ellos copiosa cantidad de Santas Reliquias, que traxo consigo en dos Arcas con la aprobacion de su Santidad… »
GIROT, Georges, *Op. Cit.*, p.60
[366] BACIOCCHI, Stéphane et DUHAMELLE, Christophe, *Op. Cit.,* p. 67
[367] « *…y a vueltas dieron con el baúl, y haciendole pedazos sin conocer lo qe en él venía, tomó cada uno lo que le parecio, codiciosos de los cristales, víriles ricos y sedas con que las reliquias venian guarnecidas…* »
MARISCAL, Beatriz, *Op. Cit.,* p. xxi

Moyen Orient : grandes pièces pour les reliques importantes, lambeaux d´étoffes plus anciennes pour les reliques minuscules »[368].

Concernant les routes utilisées pour transporter les reliques, Baciocchi et Duhamelle indiquent que : "*Les routes sur lesquelles est transportée une capsula sont les mêmes que celles qui animent le commerce, au sens étroit de l'échange marchand des biens comme au sens large des relations humaines*"[369]. C'est ainsi que les reliques de l'église de San Ignacio à Santa Fe empruntèrent les mêmes routes que celles utilisées pour le commerce au début du XVIIe siècle.

Pour voyager de Rome à Séville, il existait deux alternatives : par voie terrestre ou par la méditerranée. Dans le premier cas, le convoi devait passer par Sienne, Gênes, Nîmes, Perpignan, Gérone, Barcelone, Valence ou Saragosse, Madrid et Cordoba avant d'arriver à Séville. Dans le second, il fallait prendre un bateau à Barcelone et continuer jusqu'à Cartagena et Malaga, et finir par voie terrestre. Nous ne connaissons pas l'option retenue par le père Santillan, mais nous savons que, le 15 novembre, il se retrouvait à Rome[370]. Le 12 février 1612, il obtenait son *asiento de pasajero*[371] à Séville en vue d'embarquer pour l'Amérique, ce qui signifie que lui et les reliques voyagèrent de Rome à Séville entre ces dates.

Afin de mieux comprendre ce tronçon du voyage, nous avons recherché d'autres sources relatives au transport de marchandises à caractère religieux entre Rome et Séville au cours des XVIe et XVIIe siècles. L'article *El comercio de estampas entre Roma y España a finales del siglo XVI: el caso del mercader italiano Antonio Pisano*[372] aporte quelques éclairages. Antonio Pisano est un marchand italien qui ramena de grandes quantités de livres et d'images religieuses en Espagne entre 1582 et 1583. Son périple commença le 22 février à Rome et finit le 8 mars de l'année suivante à Barcelone. Il opta pour voyager par voie de terre entre Rome et Gênes, où il s'arrêta afin d'acheter d'autres marchandises et de rejoindre ensuite Barcelone. Impossible de déterminer le trajet qu'il emprunta pour cette

[368] LAPORTE, Jean-Pierre. *Le trésor des saints de Chelles*. Chelles, France : Société archéologique et historique de Chelles, 1988, p.133
[369] BACIOCCHI, Stéphane et DUHAMELLE, Christophe, *Op. Cit.,* p.95
[370] ARSI, Congregationis Procurator 7, fol. 29-30
[371] AGI, Contratacion, 5538,L.2, fol.115v-116
[372] TARIFA CASTILLA, María Josefa, « El comercio de estampas entre Roma y España a finales del siglo XVI: el caso del mercader italiano Antonio Pisano », dans *Archivo español de arte*, XC, n.357, mars 2017, p. 49-66.

seconde étape. À Barcelone, Pisano retrouva les marchandises qu'il avait envoyées de Rome. Il semblerait donc qu'il ait envoyé les images et les livres par bateau, indépendamment de son propre convoi[373].

Un autre article, *De España a Roma : peregrinar con guía en un Siglo de Oro*[374], portant sur les pèlerins espagnols à Rome tout au long des XVIe et XVIIe siècles, évoque des pèlerins qui s'embarquèrent à Barcelone pour se rendre à Rome[375], sans toutefois établir avec certitude qu'il s'agissait de la route la plus utilisée.

Comme nous venons de le voir, les options de trajet entre Rome et Séville étaient donc multiples. Chaque voyage était sûrement particulier et dépendait de nombreux facteurs. La durée de ces voyages était, elle aussi, grandement variable.

Une fois les reliques à Séville, le voyage jusqu'en Amérique commençait. Comme le rapporte Antonio Garcia-Baquero[376], dans le meilleur des cas, deux flottes quittaient chaque année Séville, l'une à destination de la Nouvelle-Espagne, l'autre de Terre Ferme. Les convois devaient compter au minimum six navires, et une flotte de 6 à 8 navires de guerre -appelée *armada*- patrouillait la route maritime entre le Cap Saint-Vincent, les îles Canaries et les Açores. Chacune de ces flottes desservait les ports secondaires, et les navires enregistrés pour ces ports devaient voyager ensemble. La route vers Terre Ferme se faisait donc à bord de navires prenant le large à Cartagena, Panama et Santa Marta, et l'autre route à bord de ceux qui se rendaient à Veracruz, au Honduras et aux Antilles. Le convoi de Terre Ferme devait partir pendant le mois d'août, et celui vers Veracruz début avril, avant de rentrer tous ensemble en Espagne. Ils se rejoignaient alors à Cuba après le 10 avril. Le voyage entre Cadiz et Cartagena durait en moyenne 51 jours, avec un maximum de 72 jours et un minimum de 31.

---

[373] *Ibid.,* p. 63

[374] CÁMARA, Alicia, « De España a Roma : peregrinar con guía en un Siglo de Oro » in *Roma y España un crisol de la cultura europea en la Edad Moderna*, Madrid, Sociedad estatal para la acción cultural, 2007, vol. II/, p. 767-779.

[375] *Ibid.,* 768

[376] GARCIA-BAQUERO GONZALEZ, Antonio, *La carrera de Indias: histoire du commerce hispano-américain : XVIe-XVIIIe siècles*, traduit par Bartolomé Bennassar, Paris, France, Desjonquères, 1997, p.69-74

Garcia-Baquero montre toutefois que, dans les faits, ces règles n'étaient pas toujours respectées. Les flottes partaient rarement aux dates stipulées, du fait, soit de retards dans l'arrivée des marchandises, soit de complications climatiques ou de la présence de pirates ou de corsaires sur la route. Certaines flottes regagnaient également l'Espagne en solitaire. À partir de 1565, les flottes à destination de Terre Ferme devinrent bisannuelles. Il en fut de même pour les convois vers la Nouvelle-Espagne à partir de 1620. Enfin, entre la fin du XVIe et le début du XVIIe siècles, le nombre de navires qui voyageaient chaque année jusqu'à Terre Ferme était sensiblement supérieur au minimum exigé et pouvait osciller entre 30 et 70 navires marchands et six ou huit de guerre. Normalement, l'*armada* voyageait en même temps que la flotte de Terre Ferme qui, chargée de grandes quantités de métaux précieux, demandait à être protégée.

Le navire qui, en 1612, transportait les reliques entre Séville et Cartagena ne fit pas exception à ces retards fréquents et partit pour l'Amérique le 19 février plutôt qu'au mois d'août comme il était prévu. D'après nos calculs, le voyage dura, au total, 94 jours (70 si l'on n'inclut pas le trajet de Séville jusqu'en haute-mer), soit un peu plus que la moyenne de l'époque.

Considérons, à présent, les questions de l'enregistrement et de l'inventaire des reliques dans ce type d'embarcation. À bord du *naon Nuestra Señora de la Concepción*, chaque Jésuite avait droit a une tonne et demie de livres et de vêtements[377], soit une charge comparable aux *asientos de pasajeros* des membres d'autres congrégations religieuses. Ceci laisse à penser que les reliques ne faisaient pas partie de la charge personnelle des pères, et qu'elles étaient registrées dans les cales du navire avec les autres marchandises. Afin de confirmer cette hypothèse, nous avons essayé de mettre la main sur l'inventaire du navire en question, sans toutefois y parvenir.

La *carta anua* de 1619 et 1621 nous renseigne néanmoins sur ce point. Comme nous avons déjà pu le voir, un autre groupe de reliques fut envoyé de Rome à Santa Fe en 1618, qui n'arriva jamais à bon port. En 1615, le père Juan Antonio de Santander fut élu procurateur de la province de Nouveau Royaume et Quito et fut envoyé en Europe. Au cours de son retour en Amérique, lui et ses

[377] AGI, Contratacion, 5538, L.2, fol.115v-116.

accompagnants[378] ne purent s'embarquer à bord du navire qui leur avait été assigné pour le trajet entre Rome et Espagne, et une quantité inconnue de reliques, de livres et d'images voyagea sans eux. Le navire fut ensuite attaqué par les pirates morisques près des côtes espagnoles et prit feu. Le bateau, ses occupants et tout ce qu'il transportait furent consumés par les flammes[379]. De même, quelques années plus tard, le père Cavero fut autorisé à envoyer 10 corps saints et d'autres reliques insignes, 15 petites sculptures du Christ, 3 sculptures de la Vierge et 10 reliquaires ordinaires en bois sans payer les droits de fret[380]. Ces cas viennent confirmer que les reliques étaient entreposées dans les cales et que les pères n'étaient pas en contact permanent avec elles.

En arrivant à Cartagena, un autre long périple en trois étapes attendait les voyageurs, relaté par Ramon Maria Serrera[381] : il fallait, tout d'abord, se rendre de Cartagena à Malambo par voie terrestre afin de rejoindre le fleuve Magdalena. Cette étape prenait, dans des conditions favorables, quatre jours. Arrivés au port

---

[378] Cette fois-ci, le père procurateur voyageait avec 25 jésuites destinés à la province de *Nuevo Reino y Quito.*

[379] *«…comenzaré por la buena venida del padre Juan Antonio de Santander y sus compañeros la cual aunque tuvo parte de calamidad y naufragio en la pérdida que sucedio en las costas de España en que se perdieron las reliquias, imagines y libros y otras cosas de devoción que traía de Roma, que para la pobreza de esta pequeña y nueva provincial no fue de pequeño daño. Con todo fue de singular Consuelo la paternal providencia con que el Señor libró a nuestros padres y hermanos de tales peligros como en tan grandes peligros y navegación se suele ofrecer. Y aquí se ofrecio, que estando señalados para embarcarse en esta nave que se perdió algunos padres y hermanos que venían de Italia, ordeno el Señor que no llegasen a tiempo de poderse embarcar en ella, la cual habiendo llegado a costas de España con próspero viento fue acometida de muchas galeras de moros con las que les peleó largo tiempo y viendo que no se podia defender de tanta multitud y hallándose lejos de tierra se pegó fuego escapando algunos que salieron a la orilla por haberse apartado las galeras del incendio, donde se perdieron los dichos cajones que había fletado en ella nuestro Procurador.* »
REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1604 a 1621*, p.502

[380] *"Y asimismo diferentes hornamentos para el servicio del culto divino y adorno de las iglesias por la carestía que todo esto tiene en aquella tierra sin que los dichos colegios puedan proveerse deesto por la distancia de ello y estrechece con que se hallan no llevándose por su quenta de estos reynos supplicarnonme. Le hiciese [] de conceder licencia [f. 36v] para poder llevar sin pagar derechos […]*
Item. Diez cuerpos de Santos con otras reliquias Insignes
Item. Quince Cristos pequeños de bronce y uno mediano para las Iglesias
Item. Tres imágenes de bulto de Nuestra Señora pequeñas de piedra blanca, otra de Sta Lucia y otra del Angel de la Guarda de lo mismo
Item. Diez relicarios ordinarios con sus reliquias guarnecidos de madera teñida en negro"
AGI, Indiferente,2871,L.9, 1, f.36-36v

[381] SERRERA CONTRERAS, Ramón María, *Tráfico terrestre y red vial en las Indias españolas*, Madrid, Lunwerg Editores, 1992, p.98-101

situé sur le fleuve, les navigants suivaient alors le cours d'eau sur environ 1000 kilomètres. Au bout de 4 jours, une première escale au port de Mompox était obligatoire afin de reprendre des forces. Les voyageurs reprenaient ensuite le fleuve Magdalena et naviguaient soit jusqu'à Honda, soit jusqu'à Carare, selon les périodes. S'il s'agissait de Honda, le voyage durait environ 22 jours, et un peu moins si l'on optait pour faire escale à Carare. Cette étape du voyage était complexe du fait de multiples adversités : il fallait remonter le cours du fleuve à contre-courant, l'humidité était forte ; la nature sauvage ; et les insectes et les animaux aussi nombreux que dangereux. De même, les attaques d'Indiens pour piller les marchandises ou tuer les voyageurs étaient courantes. Selon l'époque de l'année, il était également possible d'essuyer de fortes pluies et de devoir faire face à d'importantes crues.

Le chemin terrestre commençait ensuite. Bien que la distance à parcourir ne fusse pas spécialement longue (environ 100 kilomètres), les voyageurs devaient passer d'une altitude de 100 mètres à 2600 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui faisait de cette étape une véritable épreuve physique pour les hommes comme pour les bêtes. Il s'agissait, en plus, d'une route boueuse. Au bout de huit jours de marche, l'arrivée à la ville de Facatativá annonçait généralement le début de la savane de Bogota[382] et, quelques kilomètres plus tard, on rejoignait le village indien de Fontibón *ad portas* de Santa Fe.

Le voyage de Cartagena à Santa Fe prenait environ 38 jours et, comme la plupart des *cronistas*[383] l'ont reporté, il s'agissait d'un voyage exigeant et

[382] RAMOS PEÑUELA, Aristides, « Los caminos del rio Magdalena », *Credencial Historia n. 287*, nov. 2013.
Pour cette recherche nous avons consulté l'article sur: https://www.banrepcultural.org/biblioteca-virtual/credencial-historia/numero-287/los-caminos-al-rio-magdalena
Le 15 septembre 2019

[383] « *Salieron de Santa Marta en conformidad de lo proveído y ordenado, por la misma cuaresma del dicho año, ochocientos soldados poco más o menos3, con sus capitanes y oficiales, en cinco bergantines, por el río arriba de La Magdalena, con mucho trabajo y sin guías, a donde se murieron y ahogaron muchos soldados hallándose en el río y en sus márgenes muchos indios caribes, con los cuales tuvieron muchas guazabaras4, en que murieron muchos soldados flechados de flecha de hierba y ponzoña, y otros comidos de tigres y caimanes, que hay muchos en el río y montañas de aquel río; y otros picados de culebras, y los más del mal país y temple de la tierra; en cuya navegación gastaron más tiempo de un año, navegando siempre y caminado sin guías, hasta que hallaron en el dicho río, hacia los cuatro brazos, un arroyo pequeño, por donde entraron, y subiendo por él encontraron con un indio que llevaba dos panes de sal, el cual los guió por el río arriba, y*

éreintant, parfois plus difficile encore que la traversée de l'Atlantique elle-même. En tout, les reliques voyageaient plus de quatre mois pour retrouver leur nouvelle demeure : il était alors temps de les recevoir comme il se doit…

Bilan

Après leur implantation dans le Royaume de Nouvelle-Grenade, les Jésuites commencèrent à exercer une forte influence sur l'éducation et l'évangélisation des Indiens et des Espagnols, ainsi que sur la politique du royaume. Dans un tel contexte, et afin de parvenir à leurs buts, les Jésuites eurent des besoins spécifiques, comme la présence, sur place, de davantage de membres de leur Compagnie, la construction d'églises, l'achat de propriétés et la présence de livres, d'images et de reliques sur le territoire. Dès la fin du XVIe et tout au long du XVIIe siècles, la Compagnie de Jésus envoya donc de grands lots de reliques de Rome jusqu'à leurs différentes provinces d'Amérique, dont trois de ces lots destinés à la Nouvelle-Grenade (1612, 1618 et 1651).

D'après nos recherches, les Jésuites utilisaient ces reliques dans cinq principaux buts : la sacralisation des temples ; pour demander l'aide de Dieu lors de situations difficiles telles que les maladies ou les catastrophes naturelles ; lors des exercices de *composition de lieu* ; comme sujet pour les exercices de rhétorique ; et comme instrument politique. Il apparaît toutefois clairement que certains Jésuites de la Nouvelle Espagne n'étaient pas d'accord avec l'introduction de ce culte en Amérique car ils craignaient de favoriser une vénération superficielle incapable de transmettre la véritable signification de leur pratique catholique.

La plupart de ces reliques provenaient des catacombes romaines où elles furent découvertes à partir des années 1570 par différents pères et frères jésuites. Même avant la *redécouverte* des catacombes en 1578, il existait un lien étroit entre les reliques et la Compagnie de Jésus. Avec l'accord du Vatican, les ouvriers

---

salidos de él por tierra los guió hasta las sierras de Opón, términos de Vélez, y hasta meterlos en este Nuevo Reino. »
RODRIGUEZ FREYLE, Juan, *Op. Cit.,* p. 26

d'Ignace de Loyola, alors principaux distributeurs des reliques romaines, purent tirer parti de ces corps qu'ils répartirent aux quatre coins du monde.

L'envoi de reliques au Royaume de Nouvelle-Grenade requérait un effort colossal et impliquait de nombreux mois de périple jalonnés de dangers et d'aléas. Les Jésuites avaient toutefois grandement besoin de ces reliques et, comme nous avons pu le voir dans le cas de la Nouvelle Grenade, la venue à Rome du père procurateur de cette province signifiait, au moment de son retour, l'arrivée de nombreuses reliques.

3. Baptiser les reliques : la procession de Santa Fe[384]

« Pero la fiesta que las demás reliquias que en el año siguiente se colocarían fue mucho más aventajada y con razón, por ser tantas y tan insignes las que de Europa trajo a esta casa el padre procurador, en cuya relación seguiré la que uno de nuestros padres hizo de toda esta fiesta, /70r/ que es muy digna de que sus circunstancias se sepan para que se glorifique el Señor, que en tierra donde asi es tan adorado el demonio en sus ídolos ha querido ser honrado y glorificado en sus santos. Espérase su venida a estas partes. Ha de ser para acabar de desterrar la idolatría »[385]

À peine les reliques arrivées à Santa Fe, les Jésuites -en accord avec les deux *cabildos* de la ville et la *real audiencia*- célébrèrent l'évènement[386] en organisant une procession. Les reliques et leurs reliquaires furent promenés dans toute la ville, pour le plus grand plaisir des habitants.

Ce type de célébrations faisait partie intégrante de la vie des villes catholiques de l'époque. Dans la plupart des cas, elles étaient organisées selon des codes préétablis. La célébration jésuite à Santa Fe suivit-elle ces critères ? Pouvons-nous la considérer comme un exemple classique de ce type d'événements ?

Avant de répondre à ces questions, il convient d'expliquer le déroulement de ces fêtes et leurs codes de communication. Connues sous le nom de *fêtes baroques*, ces célébrations ont existé à partir de la fin du XVe jusqu'au milieu du XIXe siècles. Le premier exemple documenté de ces fêtes est celle qui fut organisée en l'honneur de l'arrivée du roi Don Fernando à Séville, en 1477[387]. À partir de cette date, les exemples se multiplient dans tout le monde catholique. En ce qui concerne l'Amérique, la première source qui évoque une célébration

[384] Lors d´une conversation avec Monsieur Pierre-Antoine Fabre à propos de cette recherche, ce dernier a utilisé l´expression de baptême des reliques. Nous nous permettons de la reprendre en l'expliquant dans le développement de ce chapitre.
[385] ARSI, N.R et Quit., 12 I, 69v-70
Carta anua de 1612 écrite en 1613 par Gonzalo de Lyra
Le 6 juin 1613
[386] "*...y ambos cabildos, juntamente con la audiencia, determinaron de hacer una solemne fiesta y recibimiento a las santas reliquias*"
Ibid, 12 I, f. 70
[387] CAMPOS Y FERNÁNDEZ DE SEVILLA, Francisco Javier, *Fiestas barrocas en el mundo hispánico: Toledo y Lima*, San Lorenzo de El Escorial, Estudios Superiores del Escorial, 2012, p. 12

similaire à ces *fêtes baroques* date de 1560, à Mexico et relate l'hommage organisé en 1559 dans la chapelle du couvent de San Francisco à l'occasion de la mort de Charles Quint[388].

Ce type de célébrations était alors courant en Europe, aux Amériques et en Asie pour célébrer toutes sortes d'évènements. Certaines de ces célébrations étaient laïques et fêtaient généralement des évènements royaux d'importance tels que le décès d'un membre de la royauté[389], le mariage d'un prince[390] ou la naissance d'un dauphin[391], mais pouvaient aussi célébrer des victoires militaires[392]. D'autres célébrations avaient un caractère religieux plus marqué, comme le Corpus Christi[393], l'élection d'un nouveau pape[394] ou la béatification d'un futur saint[395]. Elles pouvaient donc être ordinaires, en correspondant dès lors à certaines dates du calendrier liturgique (Noël, la Semaine Sainte et le Corpus Christi), ou extraordinaires avec la célébration de mariages ou de naissances, et généralement liées au pouvoir royal[396].

Ces fêtes revêtaient un caractère métropolitain en cela qu'elles s'appropriaient la ville à travers des défilés pouvant se prolonger sur plusieurs quartiers ou

[388] MÍNGUEZ, Víctor, *La fiesta barroca. Los virreinatos americanos, 1560-1808*, Castelló de la Plana, Universitat Jaume I, 2012, p. 24

[389] Par exemple : L´hommage fait à l´empereur Charles Quint à Bruxelles après sa morte en 1555, les obsèques faits à l´occasion de la morte de la reine Marguerite d´Autriche à Lima en 1612 et les funérailles de la reine Élisabeth de France réalisés à Quito et à Grenade en 1645.

[390] Par exemple : les festivités organisées à Rome en 1498 par le mariage de Lucrèce Borgia et Alonso de Aragon, la bienvenue faite à Segovia à la reine Anne d´Autriche à l´occasion de son mariage en 1570, l´opéra Il Pomo d´oro interprétée à Vienne pour le mariage de l´empereur Léopold I et de Marguerite d´Autriche en 1688 et la célébration préparée par le duc de Medinaceli à Madrid en 1765 pour les noces du prince d´Asturies.

[391] Par exemple : les fêtes à l´occasion de la naissance du prince Balthasar Charles à Lima en 1632, l´action de grâce pour la grossesse de la reine dans tout le royaume en 1707 et la célébration en 1852 à Toledo de la naissance de la princesse d´Asturies.

[392] Par exemple : les festivités à Salamanca pour célébrer la victoire de Philippe IV à Barcelone en 1652, l´action de grâce organisée dans un quartier de Barcelone pour avoir évité un attaque des ennemis en 1691, la célébration du triomphe du roi à Valence en 1710 et les feux d´artifice à Londres pour fêter le traité de paix d'Aquisgrán en 1749.

[393] Dans la plupart des villes de l'Espagne et de l'Amérique espagnole la procession du Corpus Christi était réalisée tous les années. Pour le cas de l'Amérique celle à Cuzco était reconnue par son splendeur et richesse.
Voir : BERNALES BALLESTEROS, Jorge, *El Corpus Christi: fiesta barroca en Cuzco*, Sevilla, Fundación El Monte, 1996, 43 p.

[394] Par exemple : les festivités pour célébrer l´élection de Jules III à Rome en 1550.

[395] Par exemple : la cérémonie de canonisation de saint Isidore, saint Ignace, saint François Xavier, saint Philippe Néri et sainte Thérèse à Rome en 1622, et la fête du centenaire de la canonisation de saint Vincent Ferrer à Valence en 1555.

[396] MÍNGUEZ, Victor, *Op. Cit.,* p.49

secteurs. Habituellement, ces défilés[397] empruntaient les principales artères de la ville et chaque bâtiment se préparait alors pour les festivités. Les édifices étaient ainsi réparés, lavés et décorés de riches tissus, de tapisseries, de miroirs et de tableaux. La nuit, les rues étaient éclairées et des feux d'artifice venaient illuminer le ciel. C'est ainsi qu'à Palerme, les principales célébrations avaient l'habitude de passer par la via Toledo -également appelée le Cassaro-, un axe symbolique qui reliait les sièges du pouvoir royal et religieux à la mer[398]. Pendant ces célébrations, les principaux bâtiments du Cassaro étaient eux aussi décorés de tissus et de tapisseries afin de recevoir les arcs de triomphe et les sculptures réalisés pour l'occasion[399]. En 1667, afin de recevoir le nouveau vice-roi, le comte de Lemos, les rues de Lima furent pavées d'argent. Il en fut de même en 1674 à l'occasion des festivités organisées pour accueillir le comte de Castellar, nommé vice-roi[400].

Ce type de festivités pouvait durer une journée ou plusieurs jours et plusieurs nuits. Ainsi, le vœu à l´Immaculée Conception de l´université de Lima fut célébré du 2 au 10 février 1619. Pour commencer, le samedi 2, la liturgie de la veille de l´Immaculé eut lieu dans la chapelle de l´université. Le dimanche 3, de nombreux arcs de fleurs furent installés dans les rues situées entre la place centrale et l'université. Les personnalités de la ville et les écoliers défilèrent alors sous les arcs avant de rejoindre l'église où l'on célébra la messe de vœu. Le recteur, les *oidores*, les a*lcaldes*, les docteurs, les maîtres et les ministres prêtèrent alors serment. Le lendemain, soit le lundi 4, eut lieu un défilé masqué. Les personnalités les plus élégantes de la haute-société et les étudiants s´habillèrent richement et se divisèrent en six groupes afin de narrer l'histoire de l'église. Chaque groupe était accompagné d´une carriole décorée en fonction de la période historique relatée[401]. Le même type de fête eut lieu à Toledo le 2 et le 3

[397] *Ibid.,* p.50
[398] MÍNGUEZ, Víctor, GONZÁLES TORNEL, Pablo, CHIVA BELTRÁN, J. et RODRÍGUEZ MOYA, Inmaculada, *La fiesta barroca: los Reinos de Nápoles y Sicilia (1535-1713)*, Castelló de la Plana, Publications de la Universitat Jaume I, 2014, p.64
[399] *Ibid.,* p.73
[400] RAMOS SOSA, Rafael, « La fiesta barroca en Ciudad de México y Lima », in *Historia, Vol.30*, 1997, p. 277

[401] CAMPOS Y FERNÁNDEZ DE SEVILLA, Francisco Javier, *Op. Cit.,* p. 56-76

février 1619, soit moins longtemps qu'à Lima. Des raisons économiques amenèrent, en effet, les habitants de Toledo à ne célébrer que la liturgie de la veille et la messe de vœu[402].

L'objectif ultime de ces célébrations était d'émouvoir les habitants, de solliciter tous leurs sens et de marquer leurs esprits. Susciter de telles émotions était, en effet, une manière de s'assurer que le message resterait gravé dans les esprits des participants et des spectateurs. Dans le cas des célébrations royales de l'Amérique espagnole, on cherchait, par exemple, à fidéliser les habitants et à leur montrer que, même dans les territoires les plus éloignés où le roi n'avait jamais été présent, son pouvoir, lui, l'était[403]. Concernant les célébrations religieuses, l'objectif était de former la conscience catholique des fidèles et de moraliser les sphères publique et privée[404].

Tous les arts étaient ainsi mobilisés pour toucher la sensibilité des spectateurs et générer des émotions. La musique accompagnait le défilé et les musiciens jouaient à des endroits stratégiques de la ville. Les architectures éphémères s'adaptaient elles-aussi aux circonstances : des arcs de triomphe pour les célébrations festives, et des catafalques pour les occasions plus sombres. Au cours des célébrations les plus spectaculaires, des machines baroques, et même des voitures, faisaient leur apparition. Des peintures aux sujets allégoriques, des emblèmes, des figures mythologiques et jusqu'à des hiéroglyphes décoraient les façades et les architectures éphémères. La sculpture, elle aussi, était présente avec des statues éphémères de saints et de saintes, des autels et des brancards processionnels qui sillonnaient les rues. Des représentations théâtrales avaient également lieu à la fin des célébrations, et des concours de poésie étaient organisés aux abords de la fête sur des thématiques en relation directe avec le motif de l'événement. Ainsi, pour célébrer la naissance du prince d'Asturies Felipe Prospero à Naples en 1658, un grand théâtre éphémère fut construit juste en face du Palais Royal. Il était décoré d'allégories, de guirlandes et de festons. Cette construction éphémère accueillit des défilés, des courses hippiques, des

[402] *Ibid.,* p. 31
[403] MÍNGUEZ, Víctor, *Op. Cit.,* p.49
[404] CAMPOS Y FERNÁNDEZ DE SEVILLA, Francisco Javier, *Op. Cit.,* p. 20

jeux de joutes, des défilés de masques et des tournois. Quatre chars de triomphe représentant les continents et les territoires espagnols de l'époque défilèrent autour du théâtre. Le char qui représentait l'Afrique était tiré par des chevaux et des rhinocéros eux-mêmes menés par des cavaliers déguisés en Maures. Le char de l'Amérique était tiré par des Tritons et des chevaux de mer dirigés par Neptune, en référence au long et périlleux voyage en mer nécessaire pour rejoindre ce continent. Ce char portait également sur son toit une allégorie de l'Amérique composée de panaches de plumes et de flèches. Mené par Bacchus en personne, le char de l'Asie était tiré par des léopards et des monstres, et décoré d'un dragon à trois têtes. Sur son toit trônaient un serpent, une corne d´abondance, un scorpion, un dauphin et des soldats affublés d'arcs et de masques orientaux, le tout censé symboliser ce continent. Enfin, le char d'Europe était tiré par des chevaux blancs et transportait des soldats portant armures et épées. Sur son toit se trouvait un monarque couronné tenant une tour dans sa main droite[405]. À Mexico, pour l'arrivée des vice-rois, la coutume voulait que l'on fabrique deux arcs de triomphe, l'un financé par l'église, et l'autre par la ville. En 1640, pour l'arrivée du marquis de Villena, un arc fut donc construit sur la place de Santo Domingo, avec comme thème un parallèle entre le vice-roi et les dieux de l'antiquité. En 1660, à l´occasion de la réception du comte de Baños, le nouveau gouvernant fut comparé à Jupiter, et, en 1664, le comte de Mancera à Énée. En 1673, le personnage choisi pour accompagner le duc de Veragua fut Persée. En 1680, pour l´arrivée du marquis de Laguna et comte de Paredes, les principaux poètes de la ville furent chargés de décorer les arcs. La religieuse Juana Ines de la Cruz s'occupa de l'arc de la cathédrale où le nouveau vice-roi fut comparé à Neptune. Carlos de Sigüenza y Gongora s'occupa, quant à lui, de l'arc payé par la mairie et innova en utilisant pour la première fois des dieux aztèques comme point de comparaison. Dans tous les cas, les arcs étaient décorés d'inscriptions, de hiéroglyphes, d'emblèmes, d'allégories et de poèmes[406].

[405] MÍNGUEZ, Víctor, GONZÁLES TORNEL, Pablo, CHIVA BELTRÁN, J. et RODRÍGUEZ MOYA, Inmaculada, *Op. Cit.,* p.53-54
[406] RAMOS SOSA, Rafael*, Op. Cit.,* p. 266

Même s'il s'agissait d'événements sporadiques et éphémères, ces célébrations devaient, en effet, rester gravées dans la mémoire collective des habitants. Elles devenaient, dès lors, le sujet principal de récits et de minutieuses descriptions ayant pour but de restituer l'atmosphère de la fête et de raviver les émotions qu'elle avait suscitées à chacune de leur lecture[407].

La procession en l'honneur de l'arrivée des reliques à Santa Fe en 1612 ou 1613 ne fit pas exception à cette règle en donnant lieu à un récit détaillé d'un père de la Compagnie de Jésus que le père provincial Gonzalo de Lyra inclura dans la *carta anua* de 1611-1612 rédigée en juin 1613 à Santa Fe[408]. Afin de répondre à nos interrogations initiales, il convient d'analyser en détail la description de cette procession.

La date de la procession

La fête de bienvenue des reliques à Santa Fe eut lieu au cours de la seconde moitié de 1612 ou au début de l'année suivante. Comme nous avons déjà pu le signaler, les reliques arrivèrent au port de Cartagena le 22 mai 1612 avant de rejoindre Santa Fe, ce qui, à l'époque, prenait une quarantaine de jours environ. Les reliques arrivèrent donc à Santa Fe aux alentours du mois juillet. Elles durent alors suivre la procédure obligatoire de contrôle d'authenticité menée par les autorités religieuses de la ville, en l'occurrence, le siège vacant et le *cabildo metropolitano*[409].

Le délai entre leur arrivée et le départ de la procession est difficile à estimer. Impossible, donc, d'affirmer si elle eut lieu en 1612 ou en 1613 car même si la *carta anua* relatait des événements ayant eu lieu en 1611 et 1612, elle fut elle-même

[407] CAMPOS Y FERNÁNDEZ DE SEVILLA, Francisco Javier, *Op. Cit.,* p. 27

[408] *" Pero la fiesta que las demás reliquias que en el año siguiente se colocarían fue mucho más aventajada y con razón, por ser tantas y tan insignes las que de Europa trajo a esta casa el padre procurador, en cuya relaciónn seguiré la que uno de nuestros padres hizo de toda esta fiesta"*
ARSI, N. R et Quit, 12 I, f. 69v

[409] *"Llegado el padre Luis de Santillán con los demás padres que venían de España a la ciudad de Santa Fé, cabeza del Nuevo Reino, hizo entrega al colegio de muchas y muy graves y auténticas reliquias que consigo traía, habidas en Roma y otras ciudades de Europa y de nuestro Padre General y de otras personas de calidad con boletos apostólicos y testimonios auténticos, los cuales fueron examinados por la sede vacante y cabildo metropolitanto de este Nuevo Reino de que quedaron muy satisfechos"*
Ibid., 12 I, f. 70

rédigée en juin 1613 à partir d'une chronologie obscure. La *carta anua* indique, en effet, que la célébration eut lieu une année après l'arrivée de la relique de la tête des onze mille vierges, sans toutefois préciser si l'objet arriva en 1611 ou 1612[410]. D'un autre côté, certaines reliques arrivées à Santa Fe furent ensuite envoyées à Tunja par le père procurateur après avoir été examinées. La *carta anua* indique la date de la procession de réception à Tunja[411], le *domingo de la quincuagecima*, soit le dimanche avant le carême, pendant les jours gras. Or, pour l'année 1612, cette date correspond au 4 mars, soit plusieurs mois avant l'arrivée des reliques à Santa Fe. La procession à Tunja eut donc certainement lieu le 17 février 1613.

En ce qui concerne Mexico, plus d'une année s'écoula entre l'arrivée des reliques au port et l'organisation de la procession. Les reliques arrivèrent, en effet, le 7 septembre 1577 et la fête fut célébrée le 1er novembre 1578, à l'occasion de la toussaint[412]. Autrement dit, les Jésuites prirent le temps nécessaire pour organiser la procession, ce qui laisse à penser que ce type de processions n'étaient pas toujours organisées au lendemain du débarquement des objets sacrés. Il est donc parfaitement possible que, dans le cas Santa Fe, les responsables prirent plusieurs mois pour planifier l'ensemble des festivités, lesquelles purent donc avoir lieu au cours du dernier trimestre 1612 ou début 1613.

3.1 Les reliques, les saints et l'ordonnancement de la procession

« Primeras andas
~ Traían un relicario de ébano de buen tamaño, con pie y guarnición de bronce. Tenía sus reliquias dos canillas de las 11000 vírgenes y una quijada con sus muelas de un compañero de San Plácido.
2a.

[410] " *Pero la fiesta que hubo en la colocación de una cabeza de una de las 11U Vírgenes no podré dejar de referirla, y más a la larga la que después el año siguiente se hizo a las que VP nos envió y trajo el padre procurador de la provincia por la mucha piedad y cristiano celo y no menos devoción y afecto de nuestra Compañía*"
Ibid., 12 I, f. 69v

[411] "*También me pareció partir con esta casa* [Tunja]*como con las demás se había hecho de las reliquias que nos trajo el Padre Procurador*[…] *Pareció juntar la colocación de las reliquias con la fiesta de las Carnes Tolendas, y asi el domingo de la quincuagésima fue la clerecía"*
Ibid., 12 I, f. 88v
[412] MARISCAL, Beatriz, *Op. Cit.,* p. 3-4

~ *Un medio cuerpo dorado en el pecho, una reliquia de San Marina virgen y martir, y un relicario de nogal con un aras muy grande en medio que arrojaba varios ramos, y en ellos muchas reliquias de santos.*

3a.

~ *Un relicario de ébano con pie y guarnición de bronce con una canilla de San Fidel martir y otra de las 11U vírgenes, otra de San Felix Martir… »*[413]

Les célébrations furent organisées pour fêter l'arrivée des dépouilles saintes, lesquelles constituèrent les protagonistes incontestées de l'événement. Avant de présenter ces saints et ces reliques et d'analyser leur ordre au sein de la procession, il convient d'expliquer les différents systèmes de classification et de catégorisation des saints et des reliques en vigueur à l'époque.

Catégorisation des saints et des martyrs.

Concernant les saints et les martyrs, le Martyrologe Romain propose une catégorisation reprise par l'Église et selon laquelle les saints étaient désignés par les appellations suivantes : apôtre, évangéliste, docteur, martyr, confesseur et, dans le cas des femmes, vierge. Les saints portaient également le titre qu'ils avaient au cours de leur vie religieuse, à savoir, pape, évêque, abbé ou moine, ou de leur vie civile, à savoir, roi, prince, princesse ou soldat.

Chacune de ces dénominations revêt une signification particulière qui permet de comprendre ce que cette personne accomplit pour l'Église. C'est ainsi que, dans l'Église primitive, l'apôtre était le « *membre de la communauté chargé de l'annonce de l'Evangile* »[414]. De nos jours, ce nom renvoie aux douze apôtres « *choisis par Jésus et chargés par lui d'annoncer l'Evangile au monde entier* »[415]. Les évangélistes sont, quant à eux, ceux qui rédigèrent les évangiles qui font partie de la Bible, c'est-à-dire ceux de Mathieu, de Marc, de Luc et de Jean.

Le titre de Docteur de l'Église est officiellement attribué par le Vatican « *à des théologiens auxquels elle reconnaît une autorité particulière de témoins de la doctrine, en raison de la sûreté de leur pensée, de la sainteté de leur vie, de*

[413] ARSI, N, R et Quit, 12 I, f. 71v
[414] *Église catholique de France* [en ligne]. CONFERENCE DES EVEQUES DE FRANCE. [Consultée le 22 janvier 2020]. Disponible sur : https://eglise.catholique.fr/glossaire/apotre/
[415] *Ibidem*

l'importance de leur œuvre »[416]. L'Église compte 35 docteurs, dont 30 hommes et 5 femmes. Parmi les Docteurs de l´Église figurent saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint François de Sales, saint Antoine de Padoue, saint Hilaire de Poitiers, sainte Thérèse d'Avila et sainte Catherine de Sienne. Le plus respecté de tous reste toutefois saint Thomas d'Aquin, connu comme le Docteur des Docteurs.

Les martyrs sont ceux qui moururent en défendant leur foi : « *Littéralement le martyr est celui qui témoigne de sa foi. Le titre est cependant réservé par l'Église à ceux dont le témoignage a été jusqu'à donner leur vie par attachement à leur foi en Dieu sauveur des hommes* »[417]. Saint Étienne est considéré comme le premier martyr de la chrétienté et est également connu sous le nom de protomartyr. Les confesseurs sont ceux qui ont « *proclamé leur foi, même au péril de leur vie* »[418] mais qui ne sont pas morts en martyrs.

À ces dénominations s'ajoute celle de bienheureux, qui fait référence à ceux que l'église catholique « *reconnaît, par la béatification, la perfection chrétienne en autorisant qu'on leur rende un culte local* »[419].

Ces dénominations impliquent également un classement hiérarchique au sein même de l'Église. Nous retrouvons, dès lors, en premier lieu, le Christ et les saints et les saintes qui font partie de sa famille ; puis les évangélistes et les apôtres ; puis les martyrs ; puis les docteurs ; et, enfin, les confesseurs et les bienheureux.

Nous avons constaté que ce classement était utilisé dans l'Amérique espagnole au cours des XVIe et XVIIe siècles. La *Carta del Padre Pedro de Morales* divise ainsi les saints en différentes catégories d'apôtres et d'évangélistes, de docteurs, de martyrs, de confesseurs et de saintes[420].

---

[416] *Église catholique de France* [en ligne]. CONFERENCE DES EVEQUES DE FRANCE. [Consultée le 22 janvier 2020]. Disponible sur : https://eglise.catholique.fr/glossaire/docteur-de-leglise/
[417] *Église catholique de France* [en ligne]. CONFERENCE DES EVEQUES DE FRANCE. [Consultée le 22 janvier 2020]. Disponible sur : https://eglise.catholique.fr/glossaire/martyr/
[418] *Église catholique de France* [en ligne]. CONFERENCE DES EVEQUES DE FRANCE. [Consultée le 22 janvier 2020]. Disponible sur : https://eglise.catholique.fr/glossaire/confesseur/
[419] *Église catholique de France* [en ligne]. CONFERENCE DES EVEQUES DE FRANCE. [Consultée le 22 janvier 2020]. Disponible sur : https://eglise.catholique.fr/glossaire/bienheureux/
[420] MARISCAL, Beatriz, *Op. Cit.,* p.19-21

Il existe également une classification utilisée de nos jours par les chercheurs et basée sur l'origine ou l'époque du saint. Y figurent des saints de l'antiquité tardive comme, par exemple, saint Martin de Tours ou saint Macaire d´Alexandrie, d´autres du Moyen Âge, comme saint Louis ou saint Nicolas de Tolentino, d'autres modernes comme saint Charles de Borromée et saint Philippe Néri, et d´autres contemporains comme saint Jean-Paul II, pape et sainte Thérèse de Calcutta. Cette classification comprend également des saints américains comme sainte Rose de Lima ou saint Toribio de Mogrovejo, espagnols comme saint Jean d'Avila ou saint Louis Bertran, ou français comme sainte Jeanne d´Arc ou sainte Geneviève. Nous retrouvons enfin des dénominations encore plus concrètes comme celle de saints jésuites tels que saint François Xavier, saint François Borgia, saint Jean Berchmans, saint Ignace de Loyola, saint Stanislas Kostka ou saint Pierre Claver. Ces dénominations sont utilisées selon la nature de la recherche et un saint peut appartenir à différentes catégories, à l'image de saint Pierre Claver, catalogué à la fois comme saint jésuite, saint moderne et saint espagnol ou américain.

Classification des reliques

En ce qui concerne les reliques, il existait, selon les périodes, différentes manières de les classer. Au début du Moyen Âge, par exemple, les reliques étaient différentiées les unes des autres par le simple fait d'être *vraies* ou *fausses*[421]. Quelques siècles plus tard, la distinction se faisait par le fait d'être, ou non, reconnues par les autorités religieuses compétentes. On disait alors de celles qui étaient reconnues qu'elles étaient « *authentiquées* » et de celles qui ne l'étaient pas qu'elles étaient « *officieuses* »[422].

Concernant l'époque mérovingienne, nous avons retrouvé les ouvrages de Grégoire de Tours dans lesquels l'historien fait référence aux reliques sans aucunement les différencier. Dans le livre X de l'Histoire des Francs, G. de Tours décrit ainsi ses retrouvailles dans l'abbaye de Tours : « *…et je trouvai dedans une*

[421] GEORGE, Philippe, *Reliques: le quatrième pouvoir : pour une histoire des reliques en Europe, du Moyen Âge à nos jours*, Nice, France, les Éd. Romaines, 2013, p.33
[422] *Ibid.,* p.34

petite châsse d'argent dans lesquelles étaient enfermées non seulement des reliques des témoins du bienheureuse légion, mais encore celles de nombreux saints tant martyrs que confesseurs. Nous trouvâmes encore d'autres pierres concaves comme l'était celle-ci, et dans laquelle étaient enfermées des reliques des saints apôtres avec celles d'autres martyrs »[423].

En fait, aux yeux de G. de Tours, toutes les reliques sont miraculeuses, et le contact entre un objet et le corps d'un saint suffit à faire de l'objet en question une relique à part entière. Une telle position deviendra d'ailleurs la norme à partir de la fin de IVe siècle, lorsqu' « *en 397, saint Agustin employa pour la première fois le mot dans ce sens* »[424].

Apparaissent ensuite des termes tels qu'*insignes* ou *touchées* pour désigner certains types de relique. Les *insignes* correspondaient aux parties importantes du corps telles que la tête ou les extrémités, et les *touchées* à des reliques devenues relique par contact avec une autre. Ces termes n'appartiennent toutefois pas à un véritable système de classification et étaient davantage utilisés pour faire la distinction entre ces deux cas de figure. De telles différenciations étaient, dans tous les cas, exclusivement utilisées par l'Église.

Ce n'est qu'en 1892 que nous avons pu identifier une première tentative réelle de classification des reliques dès lors présentées comme un sujet d´étude à part entière. Dans la Revue Biblique, l'article *La science des reliques et l'archéologie biblique* écrit par Pierre Batiffol aborde les reliques comme des objets purement d'étude : « *Les reliques ne sont point seulement des objets de culte, elles sont aussi des objets d'étude : il y a une archéologie des reliques, il y a une science des reliques, dont il importe de déterminer les principes* »[425]. L'auteur présente quatre catégories de reliques : les reliques réelles, celles représentatives, les monuments historiques, et les fausses reliques. Concernant les reliques réelles, Batiffol affirme que « *dans la langue ancienne de l'Église le mot reliquae s'entendait exclusivement des restes mortels des martyrs, c'est-à-dire de leur corps*

[423] TOURS, Grégoire de, *Histoire des Francs*, Paris, 1996. L.X, C. XXXI.
[424] GEORGE, Philippe, *Op. Cit.,* p.36
[425] BATIFFOL, Pierre, « La science des reliques et l'archéologie biblique », in *Revue Biblique*, I, 1892, p. 186

et rien d'autre »[426]. Les reliques représentatives désignent, pour leur part, celles qui ont été en contact direct avec le sépulcre du martyr : « *l'huile des lampes qui brûlaient dans un martyrium, la mousse ou la manne qui y germait, l'eau qui coulait auprès, la poussière des dalles, tout ce qui tenait au martyrium pouvait en devenir un souvenir, une représentation, et porter ensemble la bénédiction du martyr* »[427]. Ces reliques avaient pour fonction de « *satisfaire et propager la dévotion à ces intangibles reliques, en même temps que d'étendre le plus loin possible la bénédiction qu'elles attiraient* »[428] . Batiffol insiste sur le fait que les reliques appartenant à cette catégorie « *avaient dans la croyance catholique la valeur des reliques réelles qu'elles représentaient* »[429]. Toujours selon cet auteur, une troisième catégorie regroupe les « *monuments historiques objets d'un culte* »[430]. Ces monuments peuvent être de grande ou de petite taille et ne constituent pas « *des reliques au sens ancien du mot* »[431]. Concernant la dernière catégorie, celle des fausses reliques, l'historien affirme « *Qu'il y ait donc des reliques fausses, des reliques imposées un jour par la supercherie d'un malfaiteur, acceptées par la bonne foi surprise, des autorités locales, conservées par confiance en la tradition ; qu'il y ait eu de tout temps, soit des Grecs, soit des Vénitiens, soit des Templiers, soit des Juifs, que des pensées de lucre aient induits à de si détestables trafics : c'est malheureusement indubitable* »[432].

On ne retient, de nos jours, que les deux premières catégories introduites par Batiffol. Pour la première, on utilise le terme « reliques corporelles »[433] et, pour la seconde, le même nom de « reliques représentatives »[434], également connues comme reliques secondaires, indirectes ou par contact[435]. Une nouvelle

[426] *Ibidem*
[427] *Ibid.,* p.190
[428] *Ibidem*
[429] *Ibid.,* p.191
[430] *Ibid.,* p.193
[431] *Ibidem*
[432] *Ibid.,* p.196
[433] Par exemple voir : HERRMANN-MASCARD, Nicole, *Les Reliques des saints: formation coutumière d'un droit*, Paris, Klincksieck, 1975, 1975, 446p.
GEORGE, Philippe, *Reliques: le quatrième pouvoir : pour une histoire des reliques en Europe, du Moyen Âge à nos jours*, Nice, les Éd. Romaines, 2013, 429p.
[434] Voir les mêmes ouvrages
[435] GEORGE, Philippe, *Op. Cit.,* p. 73

catégorie nommée « reliques historiques » [436] ou « reliques réelles non corporelles »[437] a également fait son apparition. Elle regroupe tous les objets qui ont appartenu aux saints ou aux martyrs : « *l´Église chrétienne considère comme souvenir susceptibles d´être honorés d´un culte les objets "qui ont été en contact réel avec le Christ et les saints et qui rappellent leur souvenir non pas comme des pieuses images par un simple représentation, non pas comme un vase sacré par un destination culturelle, mais par un rapport objectif avec le corps de Jésus dans sa vie humaine, par une appartenance, plus ou moins intime…avec les saints"* »[438].

Parallèlement, les chercheurs de diverses disciplines issues des sciences sociales nomment les reliques en fonction de leurs besoins spécifiques. C'est ainsi qu'en archéologie et en histoire de l´art, il est possible de retrouver des néologismes qui consistent à « *ajouter au mot "relique" le nom de l´objet archéologique concerné. On parlera ainsi de "textile-relique", "suaire-relique", "clé relique" …* »[439]. En recherche historique, on ajoute plutôt l´époque et/ou l´origine de la relique, comme dans le cas des reliques modernes et des reliques romaines[440].

Les systèmes de catégorisation utilisés par l'Église ont également évolué au fil du temps. Au départ, l´Église utilisait une classification en trois grands groupes[441] : un premier ensemble regroupant les reliques corporelles elles-mêmes divisées en : 1) reliques insignes qui étaient celles qui, par leur taille et importance, méritaient une vénération spéciale, comme les corps entiers, les têtes, les bras, les jambes ou les parties du corps qui ont souffert le martyr ; 2) reliques notables,

---

[436] *Ibid.,* p. 36
[437] HERRMANN-MASCARD, Nicole, *Op. Cit.,* p. 42

[438] *Ibid.,* p.41
[439] GEORGE, Philippe, *Op. Cit.,* p.60
[440] Deux ouvrages ont été consacrés à ces types de reliques et leurs titres incluent ces appellations. BOUTRY, Philippe, FABRE, Pierre-Antoine et JULIA, Dominique (éd.), *Reliques modernes: cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions*, Paris, France, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2009, vol. 2, 903; 16 p.
BACIOCCHI, Stéphane et DUHAMELLE, Christophe (éd.), *Reliques romaines: invention et circulation des corps saints des catacombes à l'époque moderne*, Rome, Italie, École française de Rome, 2016, 775 p.
[441] Voir : LOTH, Bernard et MICHEL, Albert, *Dictionnaire de théologie catholique: contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire,* France, Letouzey et Ané, 1967. Article : Relique

moins grandes mais qui restaient toutefois significatives, comme le cœur, les mains ou les doigts ; et 3) reliques minimes, désignant des parties corporelles de petite taille comme des ossements, des cheveux, des dents et des ongles. L'Église regroupait ensuite les reliques dites non corporelles, elles-mêmes divisées en reliques susceptibles de vénération en fonction de leur taille et de leur importance, et celles qui n'avaient pas d´utilisation liturgique car elles n´étaient pas vraiment représentatives de la vie du saint ou martyr, mais qui permettaient tout de même une vénération privée. On parlait, enfin, des reliques touchées, c'est-à-dire des objets qui, après avoir été en contact avec des reliques du premier et du deuxième groupes, étaient considérées comme des reliques, elles-mêmes divisées en *brandeas*[442] et autres objets normalement liés à la croyance comme les images, les croix ou les chapelets.

Le dernier document relatif aux reliques et publié par le Vatican évoque toutefois deux catégories seulement et exclu les reliques touchées : «*…sont considérées comme reliques insignes le corps des Bienheureux et des Saints, ou les parties importantes de celui-ci, ou encore la totalité des cendres provenant de sa crémation*[…] *Sont considérées comme reliques non insignes les petits fragments du corps des Bienheureux et des Saints ainsi que les objets qui ont été en contact direct avec leur personne »*[443].

Les saints et les reliques de la procession

[442] « *On peut distinguer plusieurs types de brandea* […] *En fait ce sont des étoffes ou des morceaux d'étoffe qui prennent le caractère de reliques : soit parce qu'ils ont été utilisés pour célébrer la messe près d'une tombe sainte, soit parce qu'ils ont reposé quelque temps au contact d'une tombe vénérée…* »
HERRMANN-MASCARD, Nicole, *Op. Cit.,* p. 45

« *A brandea is any piece of cloth which has been placed in physical contact with a holy relic, and which has gained sanctity by association. This means that textiles given to a saint or shrine as gifts, and not originally worn by, or accompanying, a dead saint, might themselves become relics of that saint. Such textiles might be intrinsically valuable as, for example, donated vestments placed among the relics of St Cuthbert, or they might be quite humble object*»
OWEN-CROKER, Gale R., dans : *Encyclopedia of Medieval Dress and Textiles,* Edited by : OWEN-CROKER, Gale R, COATSWORTH, Elizabeth et HAYWARD, Marie.
Consulté sur internet le 15 janvier 2020.

[443] CONGREGATION DES CAUSES DES SAINTS, Instruction « *Les reliques dans l´Église : Authenticité et conservation* », Rome, 2017

Le récit détaillé de la procession des reliques de Santa Fe, contient -en dehors du nom du Christ- les noms de 96 saints, dont 14 femmes et 82 hommes. Parmi ces noms figurent des saints de toutes les catégories précédemment citées : les apôtres Pierre et Barthélémy ; le docteur Jean Chrysostome[444] ; 57 noms de martyrs hommes et 10 femmes (dont 8 vierges) et le protomartyr Étienne. Clair représente les confesseurs. François Xavier, Louis Gonzaga, Ignace de Loyola, Stanislao Kostka et Charles Borromée font, quant à eux, partie des bienheureux.

Il existe aussi des cas particuliers ne rentrant pas dans ces catégories, à l'image de deux saintes qui ne sont pas martyres : Anne, la mère de la vierge Marie, et Marie Madeleine. En ce qui concerne les hommes, on relève les noms de dix papes, évêques et abbés qui ne sont pas identifiés en tant que martyrs, et de trois autres dont nous avons seulement le nom.

À la différence de *La carta del Padre Pedro de Morales* qui propose la liste des saints classés selon ces catégories, la *carta anua* présente les noms des saints selon leur ordre de participation au sein de la procession, ce qui n'est pas pour faciliter notre entreprise de catégorisation, comme dans le cas des papes et des évêques évoqués ci-dessus. Le récit de la procession de Mexico nous permet toutefois de constater que ces saints étaient considérés comme des confesseurs. Sur les 24 saints catalogués comme confesseurs dans ce document, 16 étaient papes, évêques et abbés. Ceux qui étaient à la fois papes, évêques et abbés, mais aussi martyrs, intègrent, quant à eux, la liste des martyrs.

La lettre mentionne également des saints de toutes les époques : des qui font partie de l´église primitive tels que Anne, Marie Madeleine, Pierre, Barthélémy et Etienne ; d'autres appartenant à l'antiquité tardive, comme Jean Chrysostome et le pape Alexandre ; des saints médiévaux comme les Onze mille vierges, Placidus et l'abbé Bernard ; et des saints modernes comme Charles Borromée et Ignace de Loyola, qui, à l'époque de la procession, étaient encore bienheureux.

[444] Dans le récit, il n´est pas nommé en tant que docteur de l´Église, et l'on retrouve seulement son nom. Nous retrouvons également le nom de Bernard, l'abbé qui a été déclaré docteur de l'Église en 1830.

Si le document contient 96 noms de saints, nous sommes parvenus à identifier 126 reliques ayant participé à la procession. Il y avait donc des saints auxquels correspondaient plusieurs reliques. En dehors de ces reliques associées au nom du saint auquel elles appartenaient, il y avait aussi d'autres reliques non identifiées, classées en tant que reliques de différents saints[445].

Sur le total de ces reliques, 103 étaient de saints ou de martyrs hommes, 19 de femmes et 4 du Christ, ce qui, en proportion, correspond assez bien à la quantité de saints et de saintes du groupe déjà présenté.

La plupart étaient des reliques réelles corporelles, même si 6 étaient de caractère réel non corporel, et 3 touchées. Parmi les reliques réelles corporelles figuraient certaines reliques insignes (2 corps entiers[446], 3 têtes[447], 21 jambes et/ou bras et 2 mâchoires avec leur dentition), d´autres notables (4 côtes, certains os de la main et du pied) et quelques reliques minimes (dents et cheveux) sans que ne soit spécifiée la partie du corps qui leur été liée[448].

Les reliques réelles non corporelles étaient une chasuble et une cordelière de Charles Borromée, une robe d'Ignace de Loyola, un morceau de bois de la

---

[445] "*2a.*
~ *Un medio cuerpo dorado en el pecho, una reliquia de San Marina virgen y martir, y un relicario de nogal con un aras muy grande en medio que arrojaba varios ramos, y en ellos muchas reliquias de santos"*
ARSI,N. R et Qui, 12 I, f. 71v

[446] " *18*
~ *El cuerpo de S Dionisio M en un cofrecito de tercipelo carmeci, tachonado con tachuelas doradas con su santa cabeza encima.*
19
~ *El cuerpo de S Mauro M, en un cofre de terciopelo verde bordado con su santa cabeza encima del cofre. Luego después de todo esto se seguía la Santa Sábana que traía el diácono extendida a modo de pendón en una hasta de madera, que fue esta vista de todos"*
Ibid., 12I, fol.72v

[447] " *15*
~ *La cabeza de uno de los compañeros de San Mauricio, traía dos cálices delante de si con dos canillas, una de San Fulgencio y otra de Santa Crispina V y M.*
16
~ *La cabeza de San Fortunato M, traía otros dos cálices, el uno con la espalda de S Claro Confesor, el otro la nuca de Santiago Martir.*
17
~ *Una grande y hermosa custodia casi de una vara de alto de plata sobre dorada, pesa como 30 marcos, con una cabeza de las 11U vírgenes, donde iban un pedazo del casco de Nro S Padre Ignacio, reliquia de B. Gonzaga, y del B Estanislao"*
Ibidem

[448] Nous comptons un total de 59 reliques avec cette condition.

sainte maison de Lorette, le voile de Marie Madeleine et un morceau du *lignum crucis*. Les 3 reliques touchées correspondaient aux reliques du Christ présentes dans la procession et ayant été en contact avec des reliques réelles présentes en Europe : un clou, une pointe de lance et un saint-suaire[449].

La majeure partie de ces reliques provenaient de Rome, et le reste d'autres villes européennes[450]. Une telle provenance n'a rien de surprenant car, comme nous avons déjà pu le voir, les Jésuites avaient directement accès aux catacombes romaines, leurs principales sources d'approvisionnement en reliques. La *carta anua* se veut claire sur ce point et précise la provenance catacombaire de certaines reliques, comme celle de saint Victor Martyr destinée à Tunja[451]. La plupart des reliques qui arrivèrent à Santa Fe sous le nom d'un saint martyr provenaient de catacombes romaines. Les corps retrouvés dans les catacombes étaient considérés sacrés car les personnes qui y étaient enterrées étaient des martyrs des premiers siècles du christianisme. Cependant, dans la majorité des cas, ces corps devaient acquérir un nom : *« L'administration des catacombes procède après l´extraction, si nécessaire, à la prénomination des corps anonymes. Si certains ossements peuvent en effet, dans les galeries souterraines, être identifiés par l'indication d´un nom, la plupart en sont dépourvus et doivent donc être "baptisés". C'est à cette pratique que de nombreux saints des catacombes doivent leur nom, rappel des vertus supposées du martyr : Generosus, Felix, Victor…* »[452]

Dans un même temps, à cette époque, les reliques qui provenaient des territoires protestants -comme celles des Onze mille vierges et les saints Thèbes-

---

[449] *"…iba el clavo, el hierro de la lanza, de la misma hechura de la lanza y clavo de Cristo, tocados a la misma lanza y clavo de Cristo Nuestro Señor que está en San Pedro de Roma y en Santa Cruz in Ierusalem"*
ARSI,N. R et Qui, 12 I, fol. 72v

[450] *"Llegado el padre Luis de Santillán con los demás padres que venían de España a la ciudad de Santa Fé, cabeza del Nuevo Reino, hizo entrega al colegio de muchas y muy graves y auténticas reliquias que consigo traía, habidas en Roma y otras ciudades de Europa y de nuestro Padre General"*
Ibid., 12I, fol.70r

[451] *"En las andas novenas(grandes en otro documento) iba un cofrecito de terciopelo carmesí con ferramenta y guarniciones doradas el cuerpo de San Victor M, y encima del un caliz y salvilla dorados la cabeza del mismo M, que es uno de los dos cuerpos que VP dio para esta provincia, sacados del cementerio de Prisila en la Vía Salaria"*
Ibid., 12I, fol. 89

[452] BACIOCCHI, Stéphane et DUHAMELLE, Christophe, *Op. Cit.,* p.6

étaient elles aussi envoyées dans le monde entier. La présence de reliques de ces saints dans la procession de Santa Fe n'avait donc rien d'étrange.

Concernant les reliques touchées par le Christ, nous ne disposons pas d'information sur leur provenance. Nous savons que le *lignum crucis* fut envoyé par le père recteur du collège de Rome[453]. Nous pensons toutefois qu'elles venaient de Rome et qu'elles furent envoyées par soit le général Acquaviva, soit le recteur du collège.

Ornés d'or, d'argent, de pierres précieuses et de riches étoffes brodées, les reliquaires furent répartis entre vingt brancards processionnels richement décorés. Certains brancards furent placés dans des couvents de religieuses, d'autres dans des monastères dominicains, franciscains et augustins, et d'autres encore chez les Jésuites. Ceux venant ornés les monastères de religieuses étaient les plus fastueux[454].

Chaque brancard portait plusieurs reliques. Certains reliquaires étaient destinés à une relique en particulier et d'autres à plusieurs. Au total, la fête compta 53 reliquaires, tous confectionnés à la manière européenne de l'époque, soit des moitiés de corps taillés affublés de têtes de saints et de martyrs représentant la souffrance du martyr à l'origine à la relique, des coffrets en bois et en verre et d'autres à formes géométriques en métal et en verre[455].

---

[453] *"...del Santo Lignum Crucis, pieza mucho de estimar que envió a esta provincia el p. Jaconios Domenich, rector del Colegio Romano"*
ARSI,N. R et Qui, 12 I, fol. 89

[454] *« Pero porque eran muchas las religiones y no haber tanta comodidad de andas bien puestas para trazarlas, fue necesario representar a la congregación y otras personas calificadas esta necesidad, rogándoles se encargasen de componerlas. Salió a ello la cogregación con mucho gusto, tomando a su cargo seis andas y ofreciendo treinta hachas para acompañarlas. repartiéronse las demás por los conventos de las monjas, quedándonos con algunas para componerlas en casa, que para todo sirvió pues por ser muchas las reliquias y relicarios fue necesario aparejar bien 20 andas... ....solo la hermosura de las andas era para hacer una regocijada fiesta. Todos se esmeraron mucho en ponerlas bien, pero quien llevó la ventaja fueron las que se aderezaron en monasterios de monjas, que aunque les habíamos pedido no pusieran joyas por el riesgo de perderse alguna, acudiendo más a su devoción que a nuestro gusto, pusieron /71v/ en sus andas toda la riqueza y hermosura de Santa Fé. Solas dos andas se apreciaban en muchos millares de pesos»*
Ibid., 12I, fol.*70v-71v*

[455] Nous consacrerons un chapitre à l´analyse de ces reliquaires.

Les reliques étaient placées sur les brancards en fonction de l'importance du saint ou du martyr et de la relique elle-même[456]. C'est ainsi qu'un brancard qui portait les reliques d'un pape et d'évêques donnait la place principale au pape[457], et qu'un brancard qui portait la relique de la tête d'un saint et des restes d'autres saints moins importants mettait en valeur la tête. Les ossements étaient, quant à eux, organisés de façon à reconstituer le mieux possible les corps[458]. Autrement dit, la relique de la tête était suivie des reliques du tronc et des bras ou des mains, puis des reliques des jambes, selon la structure du squelette humain[459].

En ce qui concerne l'organisation des brancards, il apparaît clairement que les principales reliques étaient placées en fin de procession : la croix était d'abord suivie par deux calices ; les premiers brancards portaient ensuite des reliques de moindre importance, relatives aux bras, aux dents et à certains ossements non identifiés[460]. Ce n'est qu'à partir du 15e brancard qu'il était possible de retrouver les reliques insignes, les corps entiers et les reliques des bienheureux jésuites[461].

---

[456] BORJA GÓMEZ, Jaime Humberto, *Op. Cit.,* "Las reliquias, la…", p. 124.

[457] "*9*

~ *Un medio cuerpo de San Calixto, papa, con una grande reliquia en el pecho. Traía junto a si más abajo dos medios cuerpos de obispos no tan grandes, con reliquias de los santos obispos Elvardo y Porciano."*

ARSI,N. R et Qui, 12 I, f. 72

[458] BORJA GÓMEZ, Jaime Humberto, *Op. Cit,* "Las reliquias, la…", p. 125

[459] " *5a.*

~ *Un medio cuerpo de Santa Favia vírgen y martir, y en el pecho un gran pedazo del casco de la misma santa. Traía delante de si dos brazos dorados con camillas de S. Antolin Martir y S. Segundino M."*

ARSI,N. R et Qui, 12 I, f. 71v

[460] "*Primeras andas*

~ *Traían un relicario de ébano de buen tamaño, con pie y guarnición de bronce. Tenía sus reliquias dos canillas de las 11000 vírgenes y una quijada con sus muelas de un compañero de San Plácido.*

2a.

~ *Un medio cuerpo dorado en el pecho, una reliquia de San Marina virgen y martir, y un relicario de nogal con un aras muy grande en medio que arrojaba varios ramos, y en ellos muchas reliquias de santos.*

3a.

~ *Un relicario de ébano con pie y guarnición de bronce con una canilla de San Fidel martir y otra de las 11U vírgenes, otra de San Felix Martir"*

Ibidem

[461] "*15*

~ *La cabeza de uno de los compañeros de San Mauricio, traía dos cálices delante de si con dos canillas, una de San Fulgencio y otra de Santa Crispina V y M.*

16

Le dernier brancard transportait, quant à lui, les reliques des apôtres, de sainte Anne, sainte Marie Madeleine, saint Jean Chrysostome –docteur de l'Église- et le *lignum crucis*[462].

L´élection des saints et des reliques

Il s'agit ici de se demander si le choix des reliques arrivées à Santa Fe avait une signification particulière et visait un but précis ou si, au contraire, il s'agissait d'un lot de reliques quelconque pour la ville de Santa Fe. Afin de répondre à cette question, nous allons, dans un premier temps, comparer ce lot de reliques avec celui arrivé à Mexico, et ensuite analyser les dévotions de la ville.

Comme nous avons déjà pu le voir, la *Carta del Padre Pedro de Morales* – récit détaillé de la procession de 1577 à Mexico- contient une liste précise des saints qui prirent part à la célébration. Un tel document ne constitue toutefois pas un véritable inventaire des reliques.

En dehors du Christ, 158 saints et 214 reliques défilèrent dans le cadre de la procession de Mexico. Parmi eux se trouvaient les noms de onze apôtres, douze

---

~ *La cabeza de San Fortunato M, traía otros dos cálices, el uno con la espalda de S Claro Confesor, el otro la nuca de Santiago Martir.*

17

~ *Una grande y hermosa custodia casi de una vara de alto de plata sobre dorada, pesa como 30 marcos, con una cabeza de las 11U vírgenes, donde iban un pedazo del casco de Nro S Padre Ignacio, reliquia de B. Gonzaga, y del B Estanislao.*

18

~ *El cuerpo de S Dionisio M en un cofrecito de tercipelo carmeci, tachonado con tachuelas doradas con su santa cabeza encima.*

19

~ *El cuerpo de S Mauro M, en un cofre de terciopelo verde bordado con su santa cabeza encima del cofre. Luego después de todo esto se seguía la Santa Sábana que traía el diácono extendida a modo de pendón en una hasta de madera, que fue esta vista de todos"*
Ibid., 12 I, f. 72v

[462] "*20*

~ *Finalmente, las últimas andas traían el Sancto Lignum Crucis que es buen pedazo en una hermosa cruz de ébano con dos cristales y guarniciones doradas de plata de seis palmos en alto, con treinta y tres reliquias: Sancto Lignura Crucis, S Pedro Apostol, S Bartolomé Apostol, S Esteban propto M., San Dionisio Areopagita, S Juan Crisóstomo, S María Magdalena, S Sebastián martir, S Lucía virgen y martir, S Catalina virgen y martir, S Eusencio m., Santa Ana madre de NSa, San Blas obispo, Santa Cristina V y M, S Bonifacio M, San Lorenzo M, San Gregorio papa, S Ilario obispo, S Cosme y S Damian mártires, S Benito, S Policarpo, S Plácido, S Antonio Abad, S. Agueda V y M, S Victorino obispo, S Vicente M, San Calixto Papa y M, San Aniceto Papa y M, S Ianuario M, S Valerio M, de nuestro santo Padre Ignacio, de nuestro Santo Padre Francisco Javier"*
Ibidem

docteurs de l´Église, 81 martyrs, 24 confesseurs et 30 saintes (dont treize vierges-martyres, deux vierges et deux martyres). Si l'on compare cette liste aux saints de la procession de Santa Fe, il est possible de constater que le lot de Mexico était significativement plus important : cette procession mobilisa plus de saints et de reliques (158 saints à Mexico contre 98 à Santa Fe et 214 reliques contre 126) ; elle comptait davantage de saints majeurs, comme les apôtres et les docteurs (onze apôtres et douze docteurs à Mexico contre deux et un à Santa Fe) ; enfin, les reliques du Christ présentes à Mexico étaient réelles, contrairement à celles de Santa Fe.

Le lot destiné à Mexico comportait donc de nombreux saints notables, proportionnellement à l´importance politique et économique de la ville. Les reliques envoyées à Santa Fe étaient, quant à elles, moins célèbres, conformément à l'importance moindre de celle ville dans l'économie et la politique de l'empire et des Jésuites. Il ressort donc de ce constat que les Jésuites prenaient en compte de tels facteur au moment de choisir les reliques à envoyer à leurs différents collèges. Ces différences nous invitent également à penser que ces lots de reliques n'étaient absolument pas constitués au hasard, mais bien en fonction de leur lieu de destination.

Les dévotions particulières de la ville de Santa Fe étaient, quant à elles, principalement constituées de saints –notamment les martyrs- peints. 41% des tableaux produits dans les ateliers du Royaume de Nouvelle-Grenade pendant les XVIe-XVIIIe siècles avaient comme sujet principal des saints [463] : 64% représentaient des saints hommes et 36% des saintes[464], ce qui correspond aux caractéristiques de notre lot de reliques.

Dans le cas particulier de l'église de San Ignacio de Santa Fe, figurent en première place les images de saints (63%,), puis les représentations de la vierge (14%), puis celles du Christ (12%), de la sainte famille (5%), et enfin celles relatives au testament (2%), au dogme (1%) et séculières (1%)[465]. Concernant les images des saints, 42% correspondaient aux saints, 20% apôtres, 15% aux martyrs,

[463] BORJA GÓMEZ, Jaime Humberto, « Pintura y narración : vidas ejemplares y el sujeto colonial neogranadino », in *Revista UIS Humanidades, Vol. 37, N.2*, 2009, p. 158
[464] *Ibid.,* p. 160
[465] BORJA GÓMEZ, Jaime Humberto, *Op. Cit.,* " Las reliquias, la ciudad…", p. 117

10% aux saintes martyres, 10% aux saints fondateurs, 2% aux saintes et 1% aux saintes fondatrices[466].

Cette analyse de la composition des images permet de mettre en lumière que les Jésuites étaient plus proches des saints que les autres acteurs religieux du Royaume de Nouvelle-Grenade (63% contre 41%).

Difficile toutefois d'établir si l'arrivée des reliques a influencé, ou non, et dans quelles proportions, la production artistique des ateliers de la ville. Comme nous avons pu le voir, le concile de Trente avait encouragé le culte des saints, et plus particulièrement des martyrs ; une telle production d'images de saints et de martyrs n'était donc pas propre au Royaume de Nouvelle-Grenade et se multipliait dans l'ensemble des territoires chrétiens[467].

Il existe toutefois une grande différence entre la quantité d'images de martyrs de l'église et les reliques qui appartenaient aux martyrs. Dans le cas des reliques, celles dédiées aux martyrs représentaient plus de la moitié de l'ensemble, contre seulement 25% dans le cas des images, fait tout à fait naturel étant donnée l'origine des reliques. Comme déjà signalé, les reliques extraites des catacombes étaient, en effet, des reliques de saints martyrs des premiers siècles du christianisme. Elles pouvaient, néanmoins, être nommées en fonction des besoins particuliers des destinataires : « *La prénomination n'est toutefois pas une opération séparée de la diffusion. Au contraire, l'examen des listes de distribution permet régulièrement d'apercevoir une négociation à l'issue de laquelle le bénéficiaire de l'attribution d'un corps saint obtient un nom qui se rapporte à l'usage auquel il destine la relique, ou encore à sa propre personne* »[468].

C'est ainsi que nous retrouvons, dans le lot de reliques destiné à Santa Fe, le cas particulier des reliques de saint Victorin. Ce saint était proche de la ville et ses reliques jouèrent un rôle important dans le cadre de la procession, et notamment dans la pièce de théâtre montée pour l'occasion. En 1577, les plantations de maïs souffrirent du climat et la famine menaça la ville. Afin de résoudre ce problème, les autorités ecclésiastiques de la ville tirèrent au sort un saint pour intercéder en

[466] *Ibid.,* p. 118
[467] BORJA GÓMEZ, Jaime Humberto, *Op. Cit*., "Pintura y narración…", p. 164
[468] BACIOCCHI, Stéphane et DUHAMELLE, Christophe, *Op. Cit.,* p. 6

leur faveur devant Dieu. Victorin gagna à trois reprises et, en 1598, la paroisse de saint Victorin fut érigée. En tant que troisième paroisse de Santa Fe, elle était destinée aux habitants de la ville les plus pauvres[469].

Malgré le grand nombre d'images de saints et de martyrs, les représentations majoritaires et les plus vénérées restaient celles de la vierge et du Christ. Les images de Notre-Dame de Chiquinquira, de Notre-Dame du Topo, de Notre-Dame du Rosario, de Notre-Dame de l´Altagracia, de Notre-Dame de la Candelaria, de Notre-Dame de Monserrate, de Notre-Dame de Guadalupe et des paroisses de las Nieves et de las Aguas étaient parmi les plus importantes au XVIe et XVIIe siècles. De même concernant les images du saint Ecce-Homo à Velez, du Christ dans le couvent des franciscains, du Christ dans le couvent des augustiniens et des crucifix du village indien d´Ubate et du couvent des augustiniens, à Tunja[470].

Il apparaît intéressant de noter ici qu'aucune de ces images n'appartenait aux Jésuites, mais bien aux trois autres ordres déjà présents dans le Royaume : les ordres franciscain, dominicain et augustinien. À cette époque, ces ordres ne possédaient pas, en revanche, de grandes collections de reliques, les Jésuites étant largement en avance dans ce domaine.

Il apparaît, enfin, important de mentionner les reliques des bienheureux jésuites. Comme nous avons déjà pu le voir, les reliques de François Xavier, Louis Gonzaga, Ignace de Loyola et Stanislao Kostka participèrent à la procession, placées sur le brancard qui portait les reliques les plus importantes, ce qui nous montre que la Compagnie les avait en grande considération. Une fois la procession terminée, les Jésuites privilégièrent, en effet, l'utilisation de ces reliques[471].

[469] FLÓREZ DE OCÁRIZ, Juan, *Op. Cit.,* p. 169
[470] *Ibid.,* 192-197
[471] Nous reviendrons en détail sur ce point dans le dernier chapitre.

3.2 Le parcours de la procession

« Y en saliendo que salieron las andas del Sancto Lignum Crucis que llevaban en hombros sacerdotes con estolas de la iglesia de San Francisco, hicieron salva los soldados que estaban puestos en buena orden. Pareció maravillosamente, disparando muchas veces, hasta que estuvo la procesión lejos. Entró la procesión en la calle real, que estaba bien aderezada. Llegó el Santo Lignum Crucis a en parejar con Santo Domingo, donde estaba hecho un altar lleno de mucha riqueza. Allí descansaron las andas, y se dijo una oración, prosiguiendo luego la procesión, cantando chançonetas y discurriendo las danzas por la procesión, llenando de todo de un singular gozo y alegría. Repitiose la salva llegando el Sancto Lignum Crucis a la plaza

~ En llegando la procesión a la iglesia mayor, que ya la estaba aguardando infinito pueblo, se juntaron las andas y reliquias en la capilla mayor, que estaba muy bien aderezada y dispuesta para recibir aquel tesoro…»[472]

Les festivités liées à la procession commencèrent quelques jours avant la tenue de l'événement principal. Dans un premier temps, les élèves de l'école jésuite arpentèrent la ville à cheval afin d'annoncer la date de l'événement et promouvoir un concours de poésie autour du thème des reliques[473].

La nuit précédant la procession, on illumina l'artère principale de la ville -*la calle real*- avec des bougies qui brûlèrent jusqu'au matin, accompagnées de musique. À la nuit tombée, des groupes d'Indiens venus des villages voisins, dont certains à cheval et habillés en costumes d'animaux sauvages, animèrent la ville de leurs danses traditionnelles. Les cloches de toutes les églises sonnèrent. Les étudiants des écoles sortirent également pour prendre part aux spectacles de rue[474].

[472] ARSI, N. R et Quit., 12 I, fol. 73
[473] *"Publicose un certamen poético, saliendo todos los colegiales de nuestro colegio seminario con sus mantos y becas a caballo y mulas bien dispuestas con gualdra, acompañándoles los estudiantes de las escuelas con caballos bien enjaeçados. El que traia el cartel salió armado con un pendón, clarín y chirimias delante, prometiendo buenos premios a los que se empleasen en alabar a los santos"*
Ibid., 12 I, fol.70

Le lendemain, avant le lever du soleil, tous les brancards furent envoyés à l'église des franciscains située de l'autre côté de la rivière[475]. Le président de la *Real Audiencia* Juan de Borja et tous ses membres, le *cabildo civil* et celui ecclésiastique, les provinciaux des ordres religieux et les Jésuites, défilèrent de la cathédrale primatiale -située sur la place principale de la ville- vers l'église de San Francisco, afin de rejoindre les reliques et de lancer les festivités[476].

La procession de réception partit au petit matin avec, à sa tête, 16 groupes d'Indiens en train de danser, une grande quantité de drapeaux et les *caciques* des villages voisins. Venaient ensuite les Indiens de la confrérie du *niño Jesús*[477] accompagnés d'une image richement décorée de l'enfant[478]. Les 20 brancards décorés de plus de 120 reliques quittèrent alors l'église de San Francisco[479],

---

[474] "*Llegada pues la víspera de la fiesta, en la noche, al toque de las oraciones comenzaron a repicar en todas las iglesias y conventos de esta ciudad las campanas, con regocijo de todos. Cerrose con esto la noche y abrieron todos sus puertas y ventanas para poner luminarias. Dentro de un breve rato se vió toda la calle real muy clara: las calles llenas de gente. Pusiéronse muchas luces en nuestro colegio en la iglesia mayor, en Santo Domingo, en San Francisco, que todos estamos en una calle a vista y para que no fuese la música de solas campanas se pusieron tres juegos de chirimías, una en nuestra casa, otro en la iglesia mayor, otro en San Francisco. Tañían a veces, respondiéndose unos a otros, unas veces entre sí, otras con las campanas. Salían de cuando en cuando dos clarines que por ser muy diestros daban agrado a todos. No se descuidaron en esta ocasión los padres doctrineros, pues enviaron toda su música de instrumentos y voces"*
Ibíd., 12 I, fol.70v

[475]"*Estaban ya todas las andas muy a punto en nuestra iglesia, y antes de amanecer las llevamos a San Francisco*"
Ibíd., 12 I, fol.71

[476] "*Llegada la hora de la procesión, salieron de las casas reales la Audiencia y el señor presidente don Juan de Borja, que asi en esta ocasión como en todas las demás nos hace mil favores y la Compañía le debe muchos y muy singulares beneficios, salió a la ciudad. Salieron los nuestros, y juntámonos todos en la Iglesia Mayor. Desde allí, fue el cabildo en procesión con todos los demás hasta San Francisco, donde las demás religiones estaban aguardando…"*
Ibidem

[477] Il est important de dire que cette confrérie était la plus importante pour les Indiens : elle a été créée et organisée par eux et pour eux, avec l'aide des Jésuites. Chaque ville du Royaume de Nouvelle-Grenade en lien avec des jésuites avait une confrérie indienne du Divin Enfant.
[478] *"Comenzose a ordenar la procesión, saliendo 16 danzas. Luego muchos pendones, y tras ellos los caciques del contorno. Seguíanse después muchas hachas de la cofradía del Niño Jesús. Finalmente las andas del Niño Jesús llevabanlas ocho indios, que menos no pueden, con mucha devoción y compostura"*
ARSI, N. R et Qui, 12 I, fol.71v

[479] "*Determinose que la procesión saliese del convento de San Francisco, que está en la otra parte de la ciudad, al cabo de la calle real que es la calle mayor, y de más trato y nombre que hay en Santa Fé*"
Ibíd., 12 I, fol.70v

prirent la *calle real* et s'arrêtèrent devant les portes de l'église de l'ordre des Dominicains. Le cortège reprit ensuite la même rue jusqu'à rejoindre la cathédrale primatiale[480]. La procession ne put arriver à San Ignacio car cette église n'était pas encore achevée et l'autre église pas assez spacieuse pour abriter l'ensemble des brancards et des habitants de la ville[481]. Les arquebusiers de la ville tirèrent une salve pour sonner le départ des reliques de San Francisco[482] et lors de son arrivée à la cathédrale[483] où la plupart des habitants attendaient leur arrivée[484].



[480] *"Entró la procesión en la calle real, que estaba bien aderezada. Llegó el Santo Lignum Crucis a en parejar con Santo Domingo, donde estaba hecho un altar lleno de mucha riqueza. Allí descansaron las andas, y se dijo una oración, prosiguiendo luego la procesión, candando chançonetas y discurriendo las danzas por la procesión, llenando de todo de un singular gozo y alegría. Repitiose la salva llegando el Sancto Lignum Crucis a la plaza"*
Ibíd., 12 I, fol. 73

[481] "*Señalose el día del recibimiento, y pareciéndole* /70v/ *al padre provincial que nuestra iglesia no sería capaz para celebrar aquel día los oficios divinos, pues solas las andas con sus blandones no podían caber en ella, determinó que fuese en la iglesia mayor la fiesta*"
Ibíd., 12 I, fol.70-70v

[482] "*Y en saliendo que salieron las andas del Sancto Lignum Crucis que llevaban en hombros sacerdotes con estolas de la iglesia de San Francisco, hicieron salva los soldados que estaban puestos en buena orden. Pareció maravillosamente, disparando muchas veces, hasta que estuvo la procesión lejos*"
Ibíd., 12 I, fol.73

[483] "*Repitiose la salva llegando el Sancto Lignum Crucis a la plaza*"
Ibídem

[484] "*En llegando la procesión a la iglesia mayor, que ya la estaba aguardando infinito pueblo, se juntaron las andas y reliquias en la capilla mayor, que estaba muy bien"*
Ibídem

Comme nous avons pu le constater, la *calle real* fut l'axe central de l'ensemble des festivités, au même titre que la grand-place de Santa Fe. Ce type de parcours était courant pour les processions organisées dans les villes de l'Amérique espagnole.

Chaque ville avait donc un parcours type pour ses défilés, lequel permettait à la fête d'occuper l'essentiel de l'espace urbain jusqu'à en faire un événement pleinement métropolitain. Dans le cas des villes orthogonales de l'Amérique espagnole, ce parcours passait immanquablement par la place centrale, alors le cœur des pouvoirs coloniaux, et par la rue principale, et donc le centre économique de la ville[485]. Dans le cas de Santa Fe, en plus d'abriter les principaux commerces, la *calle real* était, en effet, aussi l'emplacement des églises de tous les ordres religieux et de la cathédrale primatiale, c'est-à-dire le cœur économique et religieux de la ville. Les *cabildos* et la *real audiencia*, se trouvaient, quant à eux, sur la place centrale, dont ils faisaient le cœur politique du royaume[486].

L'intention des Jésuites était donc de prendre le contrôle physique de la ville grâce à un parcours précis. Généralement, les parcours des processions étaient pensés pour s'approprier de la ville et les Jésuites profitaient de ces évènements pour prendre le contrôle total du pouvoir religieux grâce aux reliques. Ils occupaient, dès lors, la rue centrale où résidait le pouvoir économique de la ville, mais aussi tous les autres centres de pouvoir religieux. Lors de la procession, les reliques jésuites passaient ainsi par les églises des autres ordres religieux existants dans le Royaume de Nouvelle-Grenade, et par le siège de l'église séculière, lesquels rendaient alors hommage aux Jésuites et à leurs reliques.

Il aurait été intéressant de comparer ce parcours avec celui d'autres processions ayant eu lieu à Santa Fe au cours des XVIe et XVIIe siècles, mais nous ne disposons malheureusement pas d'autres récits de processions à la même époque pour cela. Nous disposons toutefois de descriptions de la célébration du

[485] MÍNGUEZ, Víctor, *Op. Cit.,* p.50

[486] Même de nos jours ce parcours est le plus utilisé lors des manifestations de caractère politique, culturel et même religieux de grande importance. La place continue d'abriter les pouvoirs politiques et religieux de la Colombie et de la ville de Bogota. La *calle real,* connue aujourd´hui comme la *carrera 7a,* n´est plus le cœur économique de la ville, mais son importance historique lui offre une place indiscutable dans la vie politique du pays.

Corpus Christi de 1564 à Santa Fe[487], de 1613 dans le village voisin de Fontibon, et 1590 à Tunja, ainsi que d'écrits relatant une procession de réception de reliques à Tunja en 1613, la réception de reliques à Mexico en 1578, ainsi que d'autres célébrations du Corpus Christi ayant eu lieu à Santa Fe au cours des XVIIIe et XIXe siècles.

Concernant la célébration du Corpus Christi à Santa Fe en 1564, nous disposons de la description faite par le frère Pedro Simon dans ses c*rónicas* et qui relatent la conquête et la fondation de la ville. La procession parcourut la place centrale et les principales artères de la ville, sans toutefois préciser le nom de ces rues. Il semblerait toutefois que la *calle real* ait fait partie du défilé. La procession passa également par les bâtiments qui se trouvaient sur la grand-place, à savoir, le *cabildo,* la maison de l'a*lferez real* et la *real audiencia* dont les occupants furent conviés à participer aux festivités, avant de finir à l'intérieur de la cathédrale où les *visperas* avaient lieu, et de repartir à cheval par les rues de la ville[488].

Si le parcours de la procession du Corpus Christi de Fontibon n'est, quant à lui, pas précisé, les textes nous informent toutefois que les rues qui en firent partie furent nettoyées et décorées de fleurs et de tonnelles. La place centrale du village servit d'axe principal aux célébrations : nettoyée elle aussi, elle accueillit

[487] FRIEDMANN, Susana, *Las fiestas de junio en el Nuevo Reino*, Bogotá, Kelly, 1982, p.29

[488] *"2. La víspera de la Transfiguración que el vulgo llama la fiesta de San Salvador, en la tarde se juntan en las casas de Cabildo todos los que son de él, y así juntos en cuerpo de Cabildo, van a pié, acompañándolos la gente más honrada de la ciudad, a la casa del Alférez Real de ella, y de allí saca el pendón de la ciudad el Alférez, uniéndose todo el Cabildo, a pie, acompañándolo hasta las mismas casas del Cabildo, desde las cuales se van todos a las Reales, de donde sale en formación toda la Real Audiencia, y así juntos, Audiencia y Cabildo, con los demás que los acompañan, van con el pendón que lleva el Alférez a la Iglesia Mayor, donde al lado izquierdo de la capilla, dentro del arco-toral, en frente de los asientos de la Audiencia, tiene puesta alfombra y silla, donde se sienta en estas vísperas, y otro día en la misa mayor. Acabadas las vísperas, que todos oyen, se salen de la Iglesia con el orden que entraron y vinieron, vuelven a llegar a las casas Reales, a donde dejando la Audiencia se van los demás con el pendón a las del Cabildo, donde subiendo todos a caballo, vuelven a las Casas Reales, de donde también salen a caballo los de la Audiencia, y así juntes comienzan el paseo, yendo por las principales calles de la ciudad con muchos instrumentos de chirimías, atabales y tambores, el cual se acaba con volver a las Casas Reales, y donde dejan la Audiencia, y desde allí a las del Cabildo, donde queda el pendón, hasta otro día por la mañana, que lo sacan de ellas, y con el mismo orden que a las vísperas, van y vuelven de la misa mayor, con que se da fin a la ceremonia de aquellas fiestas, a la cual se ha añadido la de Corpus Cristi, en que se hace lo mismo, y se lleva en toda la procesión con la misma solemnidad el pendón…"*
FR. PEDRO SIMON, *Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias Occidentales*, Bogotá, Casa Editorial de Medardo Rivas, 1891, vol. II, Cap. XVII, p. 231

trois autels richement décorés et, en son centre, une grande pyramide ornée de fleurs et de fruits[489].

Même si le récit rapporte que les festivités furent grandioses et comparables à celles de Santa Fe[490], il est clair qu'il s'agissait d'un événement de moindre envergure s'agissant d'un *pueblo de Indios* doté d'une seule église dédiée à la doctrine des Indiens. Au moment de cette fête, les Jésuites étaient encore chargés de l'évangélisation de ce village délaissé des autres ordres religieux.

Ces deux exemples montrent bien que les célébrations du Corpus Christi se déroulaient avant tout autour de la place centrale constituant le cœur de la vie politique et religieuse de ces deux villes.

En 1590, la procession du Corpus Christi à Tunja passa par la *calle real* et tous les habitants qui y avaient leurs commerces furent obligés de participer aux festivités. Ceci nous permet de confirmer que cette rue faisait partie du chemin pris par les processions du Corpus Christi dans les villes du Royaume de Nouvelle-Grenade.

La procession des reliques à Tunja de 1613 partit, quant à elle, du couvent de Santa Clara avec, comme destination, l'église des Jésuites[491]. Même si la *carta anua* n'évoque pas précisément l'itinéraire emprunté, tout laisse à penser qu'il

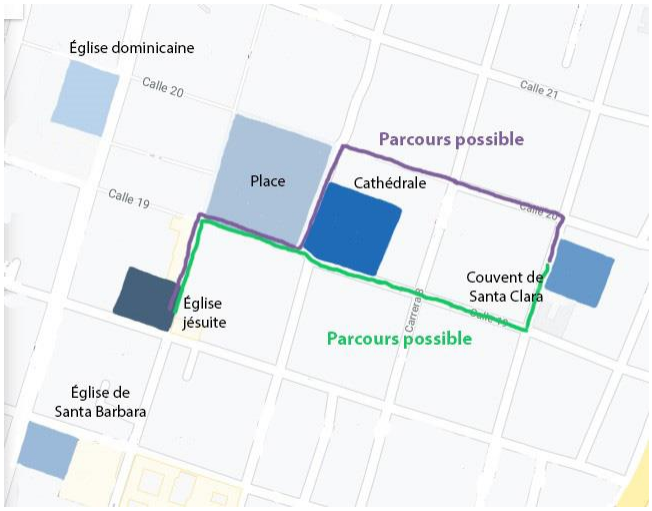
---

[489] *"Adereçose la capilla y altar mayor mejor que otras veces se avia echo colgose la iglesia dentro y fuera y parte de la plaça la qual estubo mejor que jamas se a visto porque toda ella estava tan limpia como lo suelen estar las calles por donde anda la procession que tanbien se enrramaron y adornaron con arcos y flores muy bien dispuestos los tres altares de las esquinas hizieron ventaja en su adorno a los de la colocacion del Santo Sacramento en medio de la plaça se planto una altissima piramide ceñida hazia la parte de abajo como con pedestal de tapiceria de corte y la parte de arriva estaba cubierta con verdura y flores con vase con una gran corona real dorada que desde lejos campeava y del medio delle salia enarbolado el estandarte de Santiago"*
AHCMSB, *Constituciones de la cofradía del Niño Jesús de Fontibon,* Rollo 1, doc.74, image 810 du PDF

[490] "*La procession que se hizo inmediatamente despues de la missa fue la mejor que se a visto fuera de la ciudad de Santafe y aun dezian algunos que no le haze ventaja la que se suele hazer en la misma ciudad el dia del corpus sino en mas gente española y algunas mas andas de Cofradias porque se hizo con mucha solemnidad y orden"*
Ibid, image 811 du PDF

[491] "*Pareció juntar la colocación de las reliquias con la fiesta de las Carnes Tolendas, y asi el domingo de la quincuagésima fue la clerecía, ciudad y religiones todas en procesión al monasterio de Santa Clara, a donde muy de mañana se habían llevado las andas y reliquias, y desde allí comenzaron una muy solemne procesión con muchas danzas de indios delante y buena música*"
ARSI, N. R et Qui, 12 I, fol.87v
"*…de esta manera llegaron a nuestra iglesia*"
Ibíd., 12 I, fol. 89

passa par la place centrale de la ville située entre les deux églises. Les deux itinéraires possibles devaient alors traverser la place centrale pour se rendre du couvent à l'église de San Ignacio. Il est également probable que les reliques passèrent devant la cathédrale située sur la place centrale. Si l'on se reporte, en effet, à la numérotation actuelle des rues de la ville, Santa Clara se trouve sur la *carrera 7a* entre les c*alles 19* et *20,* et San Ignacio sur la *carrera 10a* entre las c*alles 18* et *19.* La place centrale se situe, quant à elle, entre la c*arrera 9a* et *10a* et les *calles 19* et *20,* et la cathédrale au carrefour de la *carrera 9a* avec la *calle 19.* Afin d'arriver à destination, les reliques durent donc prendre soit la *calle 19*, soit la *calle 20*, afin de rejoindre la place centrale et prendre ensuite la *carrera 10a* jusque chez les Jésuites. La *carta anua* n'évoque pas, là encore, la visite d'églises d'autres ordres religieux, probablement parce qu'elles ne se trouvaient pas sur cette route mais sur la *carrera 11,* ce qui aurait donc exigé de faire un détour conséquent.



La procession de Mexico partit de la cathédrale primatiale de la ville[492], passa par la place du *Marques*[493] et déboucha à l'angle de la *calle Tacuba* et de la *calle de*

[492] "*A las tres de la mañana del día siguiente, antes de amanecer, salieron veinte padres y hermanos de nuestro collegio con los relicarios y cofres para la Yglesia Mayor de adonde avia de salir la procession"*
MARISCAL, Beatriz, *Op. Cit.,* p. 22

[493] "*Prosiguio la procesion de mano en mano, bolviendo sobre la mano derecha a la placeta del Marques"*
Ibíd., p. 25

Santo Domingo où se trouvait le premier arc de triomphe[494]. Elle parcourut ensuite la *calle de Santo Domingo* jusqu'à l'angle de la *calle Donceles* où il avait été choisi de placer une construction éphémère de style ionique[495]. Les reliques empruntèrent ensuite *la calle Donceles* vers l'est[496] jusqu'au carrefour de la *calle don Luis de Castilla* où elles rejoignirent deux arcs réalisés par les Indiens[497]. À l'embranchement de la *calle Donceles* et de la *calle de San Sebastian* se trouvait un autre arc[498]. La procession prit alors la *calle de San Sebastian* abritant le collège jésuite de *San Pedro y San Pablo*[499] où un nouvel arc de triomphe avait été érigé en l'honneur des reliques[500] [501]. Le parcours se prolongea par cette même

---

[494] "*Passada esta placeta, en el cruzero que haze cortando la calle de Tacuba, a la entrada de la calle de Sancto Domingo avia un arco triumphal muy sumptuoso*"
Ibídem

[495] "*Passado este dicho arco, entrada ya la procession en la calle de Sancto Domingo, avia en ella mucha variedad y ornato en las paredes y ventanas de las quales era recreada la gente con mucha confitura y aguas de olor hasta llegar al cruzero que esta calle haze con la de los Donzeles, en medio de la qual estava un gracioso edificio quadrado en perfecta architectura de horden iónico"*
Ibíd., p. 33

[496] "*atajando la calle de Santo Domingo, guiava a la mano derecha por la Calle de los Donzeles hazia el oriente, por donde prosiguió la procession, estando aquella quadra (que es de setecientos y cincuenta pies) muy adornada de sedas y marcos de Flandes y un lindo altar"*
Ibíd., p. 37

[497] "*llevando a la vista otro arco de indios dedicado a San Juan Baptista, con que se rematava la quadra*
[…]
En contraposicion y buena competencia deste arco avia otro de los mismos naturales a quarenta y ocho pies, la calle derecha en la esquina correspondiente de don Luis de Castilla"
Ibídem

[498] "*Passado el cruzero que esta calle de los Donzeles haze con la de Sant Sebastian por linea recta estava un arco triunphal muy sumptuoso"*
Ibíd., p. 38

[499] "*cerrasse la calle de los Donzeles por la parte dicha y el braço de arriba de la calle de San Sebastian estuviese atajado de arboledas y enrramadas, guiava la procession a la parte de abaxo de la misma calle hazia el norte adonde, en la primera quadra y casa de la mano derecha, está el collegio de estudiantes de San Pedro y San Pablo a cuya puerta estava aplazada la mejor y principal parte desta fiesta"*
Ibíd., p. 44

[500] "*A la puerta de este Collegio de Sant Pedro y Sant Pablo estava un arco triumphal, sumptuosissimo sobre manera, el qual recebia a la procession con tan extrahordinario aspecto y admiracion que hazia poner en olvido todo lo pasado"*
Ibíd., p. 47

[501] À l'époque, le collège de *San Pedro y San Pablo* était le plus grand des collèges jésuites de la province. Il y avait aussi les séminaires de *San Pedro y san Pablo*, celui de *San Bernardo*, *San Miguel* et *San Gregorio*. En 1583, afin d'avoir un seul recteur, tous les séminaires et le collège de

rue jusqu'à l'entrée du collège, également décorée avec un arc de triomphe[502]. Finalement, les reliques arrivèrent leur destination finale : l´église des Jésuites[503].



Nous pouvons, une fois de plus, constater que les Jésuites occupèrent, par ces festivités, une grande partie des centres religieux, politique et économique de la ville. Cependant, comme dans le cas de Tunja, la procession ne passa pas par les églises des autres ordres religieux.

Même si, dans les autres villes, les Jésuites furent des acteurs centraux des célébration organisées en l'honneur des reliques, c'est à Santa Fe qu'ils prirent le contrôle absolu de la ville à travers sa rue principale, sa place centrale, les églises des autres ordres religieux et sa cathédrale. Il est difficile d'établir si une telle différence se doit à l'organisation même de la ville et à la distribution de ses rues et de ses principaux édifices, ou au pouvoir politique des Jésuites à Santa Fe à cette époque.

San Pedro y San Pablo sont devenus le collège de *San Idelfonso*. À partir de ce moment, le collège de *San Pedro y San Pablo* est connu sous le nom de *colegio chico* et *San Idelfonso* sous le nom *colegio grande.*

[502] "*Passado va este arco y prosiguiendo la procession por la calle de San Sebastian abaxo (muy bien entapiçada) a ochenta passos estava atajada con otro arco tirumphal de grande aparato y variedad"* MARISCAL, Beatriz, *Op.Cit*., p. 67

[503] "*Pasada ya la porteria, a ciento y cinquenta pies poco mas o menos esta la puerta de nuestra yglesia, junto a la qual, a la parte de abaxo, avia un arco triumphal sumptuoso y de historia muy espiritual que recebia a la procession"*
Ibíd., p. 79

La différence majeure entre les processions de Mexico, Santa Fe et Tunja reste toutefois l'existence d'architectures éphémères. Comme nous avons pu le voir au début de ce chapitre, ce type de constructions était la règle en matière de fête baroque, et si leur présence à Mexico ne doit pas nous surprendre, leur absence lors des festivités de Santa Fe ne peut, pour sa part, que nous interpeler. En dehors de l'estrade construite pour la représentation du colloque de saint Victorin, le récit de Santa Fe n'évoque, en effet, aucune autre édification érigée pour l'événement.

Notons toutefois l'existence d'architectures éphémères et de machines baroques lors d'autres fêtes ayant eu lieu au XVIIIe et XIXe siècles à Santa Fe, comme à l'occasion de l'une des célébrations du Corpus Christi tenue entre 1728 et 1736[504] et à l'occasion de laquelle la place centrale de la ville fut décorée d'arcs de fruits et de légumes et d'enclos renfermant les meilleures bêtes[505]. Les festivités de 1823 comptaient, quant à elle, avec la présence de chars allégoriques à l'effigie du roi David et d'Esther[506], et de monstres tels que la *tarasca* et la *vallena negra*, guidés par des dizaines de personnes pendant les processions du Corpus[507]. Ces deux traditions –*la tarasca* et les chars- faisaient partie de la

[504] LLANOS VARGAS, Hector, « Fiestas religiosas en el Nuevo Reino de Granada » in *Religiosidades y Fiestas en la independencia*, Bogotá, Ministerio de educación nacional de Colombia, 2009, p. 26

[505] "*Con la alegre participación de los vecinos se hacía el aderezamiento del "paraíso" con los mejores frutos de la tierra, los más robustos ejemplares del corral y los más regocijantes moradores de los cielos y los bosques cercanos, que concurrían en la espléndida decoración de la plaza mayor, rodeando el "mono de la pila" y al lado del "rollo vengador de crímenes y agravios". Allí se destacaban además los más vistosos ejemplares del telar familiar y de los ancestrales moldes cerámicos de algunos hogares. La plaza brillaba con los candiles obsequiados por el cabildo y el regimiento para esta ocasión, y las casas de las familias más acaudaladas brillaban con sus bombas de cristal recortado, lámparas y candelabros de brisero sacados a lucir para esta ocasión, mientras que los más humildes ciudadanos colocaban un farol sencillo de papel en la entrada de sus casas para adherirse al decoro general"*
FRIEDMANN, Susana, *Op. Cit.,* p.31

[506] "*En uno va el Rey David con la cabeza de Goliat en la mano; en otro Ester, y en un tercero, Mardoqueo. José aparece enseguida sobre un caballo ricamente enjaezado seguido por infinito número de soldados, los que no llevan sino caballos de cartón entre las piernas*"
HERNANDEZ DE ALBA, Guillermo, *Estampas santafereñas*, s.l., Villegas Editores, 1988, p.101

[507] "*Pero…las campanas de la mayor anuncian el sagrado cortejo. Rompe la marcha la tarasca. ¡Ah, la tarasca! ¿Quién no oyó en su infancia el nervioso evocar del monstruo? ¡Que se lo come la tarasca!* […]*La tarasca dejó su puesto de honor finada la Gran Colombia. Quizás antes* […] *Su enorme caparazón verde, su larguísimo rabo, qua hacia delicias de la chiquillería; sus grandes*

célébration du Corpus Christi dans toute l'Amérique et étaient présentes lors de la procession principale[508].

3.3 Les acteurs de la procession

« Llegada la hora de la procesión, salieron de las casas reales la Audiencia y el señor presidente don Juan de Borja, que así en esta ocasión como en todas las demás nos hace mil favores y la Compañía le debe muchos y muy singulares beneficios, salió a la ciudad. Salieron los nuestros, y juntámonos todos en la Iglesia Mayor. Desde allí, fue el cabildo en procesión con todos los demás hasta San Francisco, donde las demás religiones estaban aguardando cantidad de niños vestidos como ángeles, mucha gente con hachas y cirios, un escuadrón de soldados en la plaza de San Francisco aguardando que saliese la procesión para hacer una salva de arcabucería »[509].

Toutes les classes sociales participaient à la procession : les collégiens du séminaire, les élèves des Jésuites, les caciques, les Indiens[510], les membres de tous les ordres, même séculiers (de la ville et des *doctrinas*[511]), les membres des différentes confréries, les enfants espagnols et indiens, les habitants, les soldats, les membres de la *real audiencia* et son président –Juan de Borja-.

Chacun avait un rôle précis à jouer dans le déroulé des festivités, et une position spécifique à tenir en fonction de son statut et de sa race. Comme nous l'avons déjà signalé, les premiers à participer à la fête étaient les collégiens du séminaire, lesquels sortirent quelques jours avant la procession pour prévenir de

---

mandíbulas batientes manejadas con ingenio por la inquieta máquina que dentro de los animaba y que amenazaban con devorarse todo. Veinte chicos, lo menos, ponías en movimiento aquel monstruo…"
Ibídem., p.100

[508] MÍNGUEZ, Víctor*, Op. Cit.,* p.130
[509] ARSI, N. R et Qui, 12 I, fol. 71v
[510] *"…al cabildo seglar viniesen los caciques de todo el contorno con sus pendones…"*
Ibíd., fol. 70v

[511] *"…pidió al cabildo eclesiástico el padre rector viniesen los clérigos asi dentro como fuera de Santa Fé de las doctrinas comarcanas…"*
Ibídem

l'évènement et inviter la population à participer au concours de poésie. Ils furent accompagnés des étudiants de l'école jésuite, montés à cheval[512]. La veille du grand jour, les musiciens et les habitants de la *calle real* intervinrent à leur tour : les musiciens –pour la plupart des Indiens venus des *doctrinas*- furent placés le long de la rue pour animer la nuit[513]. Les habitants et les ordres religieux ouvrirent, quant à eux, bien grand leurs portes et leurs fenêtres afin d'y accrocher des luminaires[514]. L'ambiance festive s'emparait alors de la ville, pour le plus grand bonheur du public. Les étudiants aussi brillèrent, une fois de plus, par leur participation[515].

Le grand jour venu, avant le lever du soleil, les pères et les frères jésuites portèrent les brancards processionnels jusqu'à l'église de *San Francisco*. Les Indiens de la confrérie du *Niño Jesús* se trouvaient en tête du cortège en compagnie du père de la Compagnie, Francisco Varaez, et de tous les caciques venus pour les festivités. L'image de la confrérie se trouvait aussi sur un brancard processionnel richement décoré, et la musique et les danses propres aux Indiens animaient les rues[516].

---

[512] "*…saliendo todos los colegiales de nuestro colegio seminario con sus mantos y becas a caballo y mulas bien dispuestas con gualdra, acompañándones los estudiantes de las escuelas con caballos bien enjaeçados*"
Ibíd., fol. 70

[513] «*… y para que no fuese la música de solas campanas se pusieron tres juegos de chirimías, una en nuestra casa, otro en la iglesia mayor, otro en San Francisco. Tañían a veces, respondiéndose unos a otros, unas veces entre sí, otras con las campanas. Salían de cuando en cuando dos clarines que por ser muy diestros daban agrado a todos. No se descuidaron en esta ocasión los padres doctrineros, pues enviaron toda su música de instrumentos y voces…*"
Ibídem

[514] "*…y abrieron todos sus puertas y ventanas para poner luminarias. Dentro de un breve rato se vió toda la calle real muy clara: las calles llenas de gente. Pusiéronse muchas luces en nuestro colegio en la iglesia mayor, en Santo Domingo, en San Francisco…*"
Ibídem

[515] "*No faltaron otras muchas personas de la ciudad que hiciesen esta misma fiesta. Entre ellos parecieron muy bien los estudiantes de las escuelas que salieron por otro cabo con sus invenciones ridículas y de entretenimiento, con muchas achas y música*"
Ibíd., fol. 71

[516] "*Antes de todo esto salió de nuestra iglesia para la de San Francisco el padre Francisco Varaez con su cofradía de indios con las andas y pendon nuevo del Niño Jesús. Las andas son muy ricas y autorizadas de especial arquitectura, las mejores de esta tierra. Iba con grande acompañamiento de indios, música, danzas, y de todos los caciques del contorno, con más de 20 pendones, iba el Niño hermosísimo, que aunque niño es muy grande, vestido con vestido de terciopelo azul, con flores de*

Il apparaît important de signaler ici que l'*Historia de la Provincia del Nuevo Reino y Quito de la Compañía de Jesús* écrite en 1683 par Pedro de Mercado S.J, propose ici une description complètement différente du déroulement des festivités. Mercado rapporte, en effet, que les brancards processionnels furent amenés en secret chez les franciscains[517]. Nous privilégions toutefois les informations consignées dans la *carta anua,* car elle fut écrite par l'un des protagonistes de la procession –le père provincial Gonzalo de Lyra- tandis que Pedro de Mercado utilisa ces *cartas anuas* pour s'informer d'événements ayant eu lieu avant son entrée à la Compagnie de Jésus[518] [519].

Ce n'est qu'à l'heure du départ de la procession que le pouvoir politique du Royaume entra en jeu. L'ensemble des membres de l'*audiencia real* et jusqu'au président Juan de Borja parcourent la *calle real* jusqu'à *San Francisco*[520]. Leur arrivée sonna le début des véritables festivités et le départ de la procession des reliques.

Concernant l'organisation du cortège, il existe à nouveau deux descriptions distinctes, chacune de ces sources primaires nous proposant un ordre de cortège diffèrent. D'après la *carta anua*, 16 groupes d'Indiens danseurs se trouvaient en tête de cortège, suivis des *caciques* venus des villages voisins avec leurs bannières, et de la confrérie du *Niño Jesús* et ses brancards processionnels portés par huit

---

oro, todo el tan coajado de perlas, joyas y piezas de oro y plata, piedras preciosas y otras riquezas, valía como 5,000 pesos, porque desde las puntas de la diadema hasta los pies estaba lleno de estas piezas"
Ibidem

[517] "*En este sagrado templo se pusieron en secreto y a tiempo las veinte andas de las reliquias…*"
Historia de la Provincia del Nuevo Reino y Quito de la Compañía de Jesús. Tomo I / Pedro de Mercado | Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, Livre I, Cap. XX
http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor-din/historia-de-la-provincia-del-nuevo-reino-y-quito-de-la-compania-de-jesus-tomo-i--0/html/#inicio, consulté le 14 mars 2020.

[518] Les descriptions des brancards processionnels présentes dans l´ouvrage de Mercado sont, en effet, très similaires à celles de la *carta anua.*

[519] Mercado est né en 1620 en Equateur. Il intégra la Compagnie de Jésus de Quito le 23 février 1636.
Historia de la Provincia del Nuevo Reino y Quito de la Compañía de Jesús. Tomo I / Pedro de Mercado | Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, Cap. Padre Pedro de Mercado
http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor-din/historia-de-la-provincia-del-nuevo-reino-y-quito-de-la-compania-de-jesus-tomo-i--0/html/#inicio, consulté le 14 mars 2020.

[520] Voir la note 509

Indiens[521]. Venaient ensuite les vingt brancards et leurs reliques[522], portés par les confréries des étudiants et des laïcs[523]. Le dernier brancard processionnel, portant les reliques les plus importantes ainsi que le *lignum crucis* et les reliques touchées du Christ, était porté par des pères franciscains. Les reliques du Christ étaient protégées par un baldaquin, également porté par les franciscains[524]. Des enfants déguisés en anges, avec des fleurs dans les mains et sur leurs têtes, escortaient chaque brancard[525]. Quand le défilé parti de l'église de *San Francisco* arriva à la cathédrale, les soldats déchargèrent leurs arquebuses[526]. La *carta anua* omet toutefois de préciser quelle place occupaient les membres de la *real audiencia,* son président Juan de Borja et les membres des *cabildos* au sein du cortège.

Le public attendait l'arrivée des reliques sur la place centrale afin de les accompagner jusque dans la cathédrale. Une fois les reliques à l'intérieur, et juste avant la messe, huit enfants indiens dansèrent et chantèrent[527]. Ensuite, pendant

---

[521] "*Comenzose a ordenar la procesión, saliendo 16 danzas. Luego muchos pendones, y tras ellos los caciques del contorno. Seguíanse después muchas hachas de la cofradía del Niño Jesús. Finalmente las andas del Niño Jesús llevabanlas ocho indios* »
ARSI, N. R et Qui, 12 I, 71v

[522] "*Tras esta se seguían las demás andas, todas ellas acompañadas de cirios"*
Ibídem

[523] "*Trajeron estas andas las dos congregaciones de seglares y estudiantes y /73r/ religiosos de todas las religiones, y sacerdotes de la ciudad*"
Ibíd., 12 I, fol. 72v-73

[524] "*…se comenzó la misa mayor, y para el evangelio salieron ocho niños españoles muy bien puestos con achas encendidas en las manos, y estuvieron alumbrando mientras el evangelio se cantaba. Acabandolo, comenzaron a danzar con las hachas en las manos a son de cítara y vijuela, paravanse de cuando en cuando diciendo algunas octavas*"
Ibíd., 12 I, 73

[525] "*Delante cada anda iban niños vestidos como ángeles con ramos en las manos y floridas guirnaldas en sus cabezas"*
Ibíd., 12 I, 71v

[526] "*Y en saliendo que salieron las andas del Sancto Lignum Crucis que llevaban en hombros sacerdotes con estolas de la iglesia de San Francisco, hicieron salva los soldados que estaban puestos en buena orden* […] *Repitiose la salva llegando el Sancto Lignum Crucis a la plaza*"
Ibíd., 12 I, 73

[527] "*…subieron en un tablado grande ocho niños de la residencia de Fontibón con muy lindas libreas, y danzaron un buen rato, cantando ellos mismos a canto de órgano a tres coros"*
Ibídem

le cantique de l'évangile, huit enfants espagnols portant des luminaires sortirent pour danser, chanter et éclairer cet instant[528]. Une fois la danse terminée, le père provincial prêcha et remercia les autorités civiles et ecclésiastiques de leur aide et de leur piété et respect envers les saintes reliques[529].

Au cours de l'après-midi, le président et les membres de la *real audiencia* assistèrent au colloque sur la vie de saint Victorin et d'autres saints, en compagnie du reste des habitants[530].

Pedro de Mercado rapporte, quant à lui, que le cortège fut ouvert par le *lignum crucis*, suivi des reliques touchées par le Christ. Venaient ensuite la confrérie du *Niño Jesús* accompagnée des *caciques*, puis les vingt brancards portés par les prêtres et les religieux des principaux ordres et les enfants déguisés en anges[531]. Les prêtres de la ville suivaient alors les brancards des prêtres des

---

[528] "*...se comenzó la misa mayor, y para el evangelio salieron ocho niños españoles muy bien puestos con achas encendidas en las manos, y estuvieron alumbrando mientras el evangelio se cantaba. Acabandolo, comenzaron a danzar con las hachas en las manos a son de cítara y vijuela, paravanse de cuando en cuando diciendo algunas octavas"*
Ibídem

[529] "*Dió esta danza gusto a todo el pueblo, y acabada subió a predicar el padre provincial, dando mil parabienes a la ciudad de Santa Fé y Nuevo Reino de Granada por el grande tesoro que había hallado, diciendo alabanzas de las santas reliquias, agradeciendo al presidente y real audiencia, cabildos eclesiástico y seglar, la mucha piedad y deboción que habían mostrado*"
Ibídem

[530] "*A la tarde vino la real audiencia con el señor presidente don Juan de Borja, a ver el coloquio que fue el martirio de San Victorino y otros santos...*"
Ibídem

[531] "*A la hora competente se formó la procesión con este orden: en primer lugar iba la cruz como patíbulo en que había muerto el Rey de los Mártires, cuyas reliquias se habían de seguir después en la procesión. A un lado de la cruz llevaban un cáliz y en él un clavo tocado al original conque nuestro Redentor fue enclavado en la cruz. Al otro lado hacía correspondencia otro cáliz en que iba el hierro de la lanza conque le hirieron el costado después de muerto; si bien no era el original sino otro semejante tocado al mismo original.*

Siguieron a la cruz, clavo y lanza, muchos pendones que las cofradías de esta ciudad de Santa Fe y de sus contornos con sus caciques que son las cabezas y señores de los indios, los cuales llevaban muchas hachas encendidas en las manos y caminaban devotamente en compañía del Niño Jesús por ser de su cofradía, la cual estaba fundada en nuestro Colegio y en esta ocasión cuidaba celosamente de ella el venerable padre Francisco Varaiz que los procuraba encender en fuego de devoción. Llevaban ocho indios en sus hombros (que menos no podían) en unas andas hermosísimas al Niño Jesús que iba adornado con un vestido de terciopelo azul con flores de oro, y como si no tuviera el vestido estas flores lo cuajaron de perlas y joyas tantas que llegaron a tener el valor de cinco mil pesos.

Tras el Niño caminaban consecutivas las andas de las reliquias con el orden que las mencioné en el capítulo XVIII. Sustentábanlas en sus hombros sacerdotes, así clérigos como religiosos de todas las órdenes que hay en esta ciudad. A cada una de las andas iban asistiendo por los dos lados y

doctrines venus pour la fête. C'était ensuite le tour du reste des habitants, des soldats munis de leurs arquebuses, de la r*eal audiencia* et de son président. Les 16 groupes d'Indiens danseurs fermaient ici le cortège[532].

En ce qui concerne les événements ayant eu lieu après la procession (la messe et le colloque), les deux récits ne diffèrent pas vraiment.

Comme nous pouvons de le constater, il existe toutefois une différence frappante entre les deux textes, à savoir la place occupée dans le cortège par les principales reliques et par les Indiens.

La raison de cette divergence nous échappe, mais nous estimons important d'invoquer ici la notion de *corps social* introduite par Jaime Borja pour penser l'ordre des participants au sein de la procession. Dans son article *Las reliquias la ciudad y el cuerpo social*[533], Borja déclare, en effet, que l'ordre des participants au sein du défilé représentait la société idéale à laquelle les Jésuites aspiraient pendant la colonie. Ce corps social idéal comptait, à sa tête, le Christ, représenté par ses reliques ; en son centre, l'église, matérialisée par les reliques des saints et des martyrs ; et, à sa fin, la république, symbolisée par les représentants du roi[534]. Cette hypothèse fut toutefois conçue à partir du récit fait par Mercado et sans prendre en compte la *carta anua*[535]. Or, et comme nous avons pu le voir, la

---

por delante unos niños vestidos ricamente como ángeles con alas en los hombros, con ramos en las manos y con guirnaldas en las cabezas"

MERCADO, Pedro de, *Op. Cit.,* Livre I, Cap. XX
http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor-din/historia-de-la-provincia-del-nuevo-reino-y-quito-de-la-compania-de-jesus-tomo-i--0/html/#inicio, consulté le 11 mars 2020.

[532] «*…nunca mejor que entonces le compitió el epíteto de Real; lo primero porque estaba con grande majestad de doseles, cuadros y otros adornos; lo segundo porque iba por la calle gran multitud de sacerdotes, así de los vecinos de esta ciudad como de los doctrineros de los pueblos, y a los de este estado sacerdotal les da título de cosa real la autoridad del Príncipe de la Iglesia de San Pedro: regale sacerdotium. Lo tercero, porque iba marchando un real de soldados que a la sazón se habían alistado para el presidio de Carare y acompañaron la procesión haciendo salvas con los tiros de sus arcabuces. Lo último, porque se vio andar aquí religiosamente la Audiencia Real con su presidente que lo era el señor don Joan de Borja, caballero del orden de Santiago en el hábito y religioso de la Compañía en el amor.*
[…]
Dieciséis eran las tropas de indios que discurrían por la calle danzando en la procesión"
Ibidem

[533] BORJA GÓMEZ, Jaime Humberto, *Op. Cit.,* "Las reliquias….", p. 105-141.
[534] *Ibid.,* p.136
[535] La *carta anua* de 1611-1612 n'a été rendue disponible aux chercheurs en Colombie qu'à partir de la publication de l'ouvrage de Jose del Rey Fajardo et Alberto Guitierrez, en 2015.

position des reliques du Christ change selon les versions. L'article de Borja se présente donc davantage comme une analyse de l'ouvrage de Mercado que comme une analyse de la procession elle-même[536]. Ceci posé, nous pourrions penser que c'est pour ce type de considérations que Pedro de Mercado a modifié l'ordre de la procession dans son récit. Mercado aurait, en effet, pu altérer la description originale afin de placer le Christ à la tête de la société *santafereña* du XVIIe siècle.

Pour mieux comprendre l'organisation classique de ce type de processions, nous nous proposons à présent de comparer l'ordre de ce cortège avec ceux décrits dans les récits disponibles sur les processions de reliques en Amérique espagnole.

La *carta anua* nous indique que la procession de réception des reliques de Tunja fut ouverte par des Indiens qui dansaient et jouaient de la musique, suivis par la croix et les brancards processionnels qui portaient les reliques[537]. Venaient ensuite une autre croix portée par l'*alguacil* de la ville et un tissu touché du linceul de Besançon, et enfin le brancard qui portait le *lignum crucis*[538]. Les brancards étaient portés par des frères et des prêtres de la ville et de la Compagnie, mais le baldaquin qui protégeait les plus précieuses reliques était porté par les r*egidores* représentant le pouvoir politique de la ville[539]. La

[536] BORJA GÓMEZ, Jaime Humberto, *Op. Cit.,* "Las reliquias….", p. 108

[537] *"…ciudad y religiones todas en procesión al monasterio de Santa Clara, a donde muy de mañana se habían llevado las andas y reliquias, y desde allí comenzaron una muy solemne procesión con muchas danzas de indios delante y buena música. Después de la cruz alta se seguia en las primeras andas"* Fol. ARSI, N. R et Qui, 12 I, fol. 88v

[538] *"Después de estas andas se seguía el guión que llevaba el alguacil mayor de la ciudad, y después del iba el diácono con la figura y retrato del sudario de Visançon de Alemania, en que está impreso el rostro de Cristo NS, después de muerto tocado a la santa sábana, llevabalo tan bien como guión, y luego se seguían las andas del Santo Lignum Crucis, pieza mucho de estimar que envió a esta provincia el p. Jaconios Domenich, rector del Colegio Romano"*
Ibíd., Fol. 89

[539] *"Iban en hombros de sacerdotes de las religiones con estolas en el cuello, y debajo de palio cuyas varas llevaron los regidores, y las demás andas iban también en hombros de religiosos y clérigos y personas de la congregación"*
Ibídem

description que Mercado a fait de cette fête est ici identique à celle de la *carta anua* et il est apparaît clairement qu'il copia les écrits du père Lyra[540].

À l'image de la fête célébrée à Santa Fe, celle de Mexico commença plusieurs jours en avance. Le 2 octobre – soit 1 mois avant la procession- presque 200 étudiants des collèges jésuites quittèrent la ville à cheval pour annoncer la date de l'événement et lancer le concours de poésie. L'un des élèves, qui appartenait à l´une des principales familles de la ville, était déguisé en prince et fut le protagoniste de la journée[541]. Les informations concernant le concours étaient portées par un *rey de armas,* lequel devançait le prince[542].

La construction des architectures éphémères débuta quatre jours avant la procession. Y participèrent l'ensemble des habitants de la ville, et en particulier ceux qui habitaient près des rues qui allaient faire partie du parcours. Les membres de la *real audiencia e*t les a*lcaldes de la corte* voulurent, eux aussi, participer aux préparatifs : ils visitèrent la prison et décrètent la liberté sous caution des prisonniers. Ils déambulèrent ensuite dans les rues qu'emprunterait, quelques jours plus tard, la procession[543].

---

[540] MERCADO, Pedro de, *Op. Cit.,* Livre III, Cap. VIII
http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor-din/historia-de-la-provincia-del-nuevo-reino-y-quito-de-la-compania-de-jesus-tomo-i--0/html/#inicio, consulté le 14 mars 2020.

[541] *"…condecendio el Padre Provincial y permitio que se diesse ya principio a la celebracion y que por vispera y vigilia della se hiziesse un solemne passeo de los estudiantes de nuestras escuelas y collegios, y luego se ofrecio con mucho amor y liberalidad un padre de un collegial del Collegio de Sant Pedro y Sant Pablo a querer tomar este assunpto, y que su hijo fuesse el Principe. Y ansi lo saco el dia del passeo, que fue a dos del octubre proximo passado, vestido todo riquissimamente de seda y oro en un muy hermoso cavallo blanco, costosissimamente enjaezado, acompañado de quatro lacayos de librea y dos españoles, reyes de armas que con dos cordones de seda le guiavan el cavallo; y desta suerte vino con mucho acompañamiento y musica desde su casa hasta el patio de nuestras escuelas, adonde se juntaron en breve mas de dozientos estudiantes, todos a cavallo con muy ricas libreas de seda y oro en diferentes quadrillas de españoles, yngleses y turcos"*
MARISCAL, Beatriz, *Op.cit.,* p.8

[542] "*…delante del Principe, yva un rey de armas en un gracioso cavallo, el qual, armado muy ricamente de punta en blanco llevava en una lança dorada y vandada de azul el cartel y justa literaria en que se contenian siete certamenes sobre las Sanctas Reliquias"*
Ibíd., p.9

[543] *"Quatro dias antes de la festividad se començaron a assenttar los arcos y conmoverse la ciudad y particularmente aquellos por cuyas calles avia de passar la procession, y era grande consuelo verlos a todos occupados en buscar riquezas y invencyones para entapiçar sus pertenencias.*

En este tiempo, viendo los señores Oydores y Alcaldes de Corte la conmocion que avia en la ciudad, determinaron, con zelo de mas honrrar a los sanctos, hazer visita general de carcel y soltar y dar en fiado los presos, al modo que se acostumbra en las Pascuas Mayores, y hecha la visita se

La nuit précédant le début des festivités, le grand public alla admirer les architectures éphémères et les luminaires destinés à décorer la ville[544]. Vers 3h du matin, vingt pères jésuites apportèrent les reliques à la cathédrale. Ils furent accompagnés par des habitants de la ville et leurs bougies. Il est difficile d'établir si tous ces gens étaient là pour accompagner les reliques, ou s'ils voulaient simplement profiter de l'ambiance festive dans laquelle la ville baignait cette nuit-là[545].

Avant 7h du matin, plus de 200 brancards processionnels richement décorés par les Indiens et les différentes confréries de la ville se tenaient aux portes de la cathédrale [546]. Les chefs dominicains, franciscains et augustiniens étaient également présents, accompagnés de certains de leurs frères et pères et de vingt pères jésuites et leurs novices[547].

Une fois le vice-roi arrivé, la procession fut prête à partir. Les participants furent organisés en cinq groupes. Les deux premiers étaient composés des différents représentants de l'Église, c´est-à-dire des membres des ordres religieux

---

vinieron juntos con grande alegria a passear las calles de la procession y a ver los arcos que se ponían"
Ibíd., p.22

[544] *"Llegada la noche de la vispera de la fiesta, assentados ya los arcos y adornados con muchas sedas, fue cosa de admiracion el concurso de gente y luminarias que uvo aquella noche"*
Ibídem

[545] *"A las tres de la mañana del dia siguiente, antes de amanecer, salieron veinte padres y hermanos de nuestro collegio con los relicarios y cofre para la Yglesia Mayor de adonde avia de salir la procession, yendo acompañados con mucha gente devota, alumbrado con hachas y cirios de cera blanca (aunque si no fuera por la reverencia de las Sanctas Reliquias se pudieran escusar, porque estavan las calles a esta hora con tanta multitud de gente y claridad como si fuera de dia) cada uno adornando sus puertas y hazeras con un fervor no visto: unos haziendo altares, otros fuentes, otros componiendo setos y enrramadas de arboles y florestas deleytosas, sembrando los suclos con varias rosas y tules"*
Ibídem

[546] *"juntaronse en este tiempo mas de dozientas andas de yndios doradas, con diferentes sanctos de sus parrochias y advocaciones, llevando delante sus cruzes, pendones, gallardetes y adorno de plumeria (que es una de las cosas mayores y mas de ver que ay en esta tierra y en que excede a las demas) y todas, o casi todas las cofradias desta ciudad (que son muchas y muy principales) con sus insignias y estandartes y grande copia de cera blanca"*
Ibíd., p.23

[547] "*Vinieron los superiores de todas las religiones; de Sancto Domingo, Sant Francisco y Sant Augustin, con buen numero de frayles principales y veinte padres de los nuestros con sobrepellizes, aviendo primero venido nuestros novicios con su maestro"*
Ibídem

et de l´église séculière. Venaient ensuite, au milieu, les reliques, suivies des hautes personnalités de la ville et des chevaliers. Les membres de la *real audiencia,* le président, les a*lcaldes de corte* et le vice-roi fermaient le cortège. Les Indiens et leurs brancards étaient distribués entre les groupes[548]. La présence du grand public fut massive, ce qui ne facilita pas le déroulement les festivités[549].

Il apparaît important de souligner ici que les reliques et les reliquaires n'étaient pas portés sur des brancards processionnels, mais à la main par les principaux prêtres de Mexico et des autres villes de la Nouvelle Espagne[550]. La relique de saint Hyppolite, le patron de la ville, fut, par exemple, portée par un vieux prêtre illustre[551]. Les principales reliques se situaient à l'arrière du groupe, et le *lignum crucis* et la sainte épine fermaient ce segment de la procession. La sainte épine était portée par l'inquisiteur et évêque de Jalisco, et était protégée par un baldaquin porté par des employés de la justice et de l'administration locale[552].

---

[548] *"ordenosse la procession en cinco hilas: la de enmedio, de los que llevavan las Sanctas Reliquias, cruzes, pendones y estandartes de españoles; las dos conjuntas de dignidades canonigos, racioneros, beneficiados y clerezia de toda la tierra, que por todos serian mas de dozientos con sobrepellices; las dos ultimas de afuera eran de cavalleros y gente principal, entregeridas a trechos las andas doradas de los indios, levantadas en hombros y cercadas de muchos caciques principales, que hazia todo un divino espectaculo. A lo ultimo, detras del palio, yvan todos los señores de la Audiencia Real: Presidente, Oydores y Alcaldes de Corte, y por remate, el señor Visorrey, todos descubiertas las cabeças con singular devocion y edificacion, la qual se augmento con que el Padre Provincial vino incensando toda la procession"*
Ibíd., p. 24

[549] *"Era tanto el concurso de la gente que aunque avia buen numero de varas dejusticia, ecclesiasticas y seglares, y el señor Corregidor que dirigia, no se podia romper para que passasse el concierto de la procession"*
Ibíd., p. 25

[550] "*Continuo el choro su movimiento hacia el altar mayor yendo muchas dignidades y prebendados desta Sancta Yglesia y de otras de su metropoli y sacerdotes ancianos de autoridad el Cabildo avia señalado con ricas capas de la misma yglesia para llevar las Sanctas Reliquias y relicarios"*
Ibíd., p. 23

[551] *"el de Sant Hyppolito, por ser patron (como arriba dixe), en la delantera, a un sacerdote anciano; el cofre a otro; el de los Sanctos Casados a otro; el de los Sanctos de la Orden de Sant Augustin a otro; el de los de Sancto Domingo a otro; el de los Sanctos Abbades al Abbad del Cabildo de Sacerdotes desta ciudad; el de las Sanctas Virgines a un Canonigo de la Puebla de los Angeles; el de los Sagrados Martyres a un Canonigo de Guatimala"*
Ibídem

[552] *"Los quatro restantes, los dos, el Sant Pablo y el de la Casa de Loreto, Sant Joseph y Sancta Ana dos Racioneros desta Cathedral delante del palio, en dos lados, al ygual revestidos de diacono y sub diacono para missa; y los otros dos. el de la Sanctissima Cruz a un Canonigo de esta Sancta Yglesia*

Ces deux processions révèlent à la fois des similitudes et des divergences avec celle de Santa Fe. Ainsi, si les trois proposaient des événements auxquels participaient des Indiens, des représentants de la couronne et des religieux de la ville, les processions de Tunja et de Mexico nous montrent cependant une participation directe du pouvoir politique dans la partie du cortège où se trouvaient les reliques. Dans ces deux cas, le baldaquin qui protégeait les reliques les plus importantes était porté par les représentants de ce pouvoir. Deux hypothèses s'offrent ici à nous : une première qui consiste à penser que le cas de Santa Fe diffère des deux autres cas sur ce point précis ; et une seconde nous invitant à considérer que le père Lyra omet ce détail, ce qui semble probable étant donné qu'il s'agissait d´une tradition espagnole. L´acte du *cabildo* de Mexico du 30 mai 1533 contient, en effet, la décision de conférer le droit de porter le baldaquin du Saint Sacrement aux *regidores* de la ville, comme cela se faisait déjà à Valladolid et à Granada[553].

Malgré une telle collaboration, les reliques étaient manipulées et portées uniquement par les religieux. Nous n'avons, en effet, constaté un contact direct entre les représentants de la couronne ou les Indiens et les reliques dans aucune procession.

La participation des différents acteurs locaux était plus ou moins importante en fonction de la durée des événements. À Tunja, le grand public, les Indiens et les représentants de la couronne ne participèrent aux festivités que le jour de la procession, contrairement aux célébrations de Santa Fe et Mexico auxquelles ils purent prendre part à différents moments. Dans ces deux derniers cas, les étudiants jouèrent un rôle dans l'annonce de la date la procession et dans le concours de poésie. L'acteur principal de la journée précédant la procession fut, en revanche, le grand public. À Santa Fe et Mexico, la soirée fut longue et animée, au grand bonheur des habitants.

---

y el de la Sagrada Espina al señor inquisidor, electo Obispo de Xalisco, dentro del palio que llevavan los señores lusticia y Regimiento de la ciudad"
Ibíd., p. 24

[553] MÍNGUEZ, Víctor, *Op. Cit.,* p. 131

À Mexico, la présence d'architectures éphémères permit aux habitants d'à nouveau participer aux festivités en contribuant grandement à leur construction, laquelle constitua une fête en soi. Même les représentants du roi visitèrent les rues concernées et firent libérer les prisonniers afin de contribuer à cette vague d'enthousiasme. Ces deux moments auxquels le grand public a pu participer restent toutefois parmi les moins décisifs des festivités.

Concernant l'ordre de la procession, nous constatons que les trois récits placent les principales reliques en queue de cortège, ce qui nous permet de penser que la version de la *carta anua* colle davantage aux faits et que Pedro de Mercado a pu modifier plusieurs aspects de la réalité. De même, le seul récit qui indique la place occupée par les représentants du roi -en dehors de celui de Mercado-, est une description de la procession de Mexico. Les deux textes relatent alors la même chose : que les représentants de la couronne étaient en fin du cortège et fermaient les défilés.

Dans le cas de la procession de Santa Fe, le président de la *real audiencia* du Royaume de Nouvelle Grenade, Juan de Borja, était le principal représentant du pouvoir politique. Il apparaît donc pertinent ici de se pencher sur la relation qu'entretenaient les Jésuites avec lui. Afin de mieux comprendre ce lien étroit, il convient de rappeler que Juan de Borja était le petit-fils de Francisco Borja, père fondateur et 3ème général de la Compagnie de Jésus. Le président avait donc un lien sentimental naturel avec cet ordre qu'il continuait de soutenir tant politiquement que financièrement. La *carta anua* de 1604-1605, rédigée par le père Diego de Torres, rapporte ainsi que, lors de sa nomination en tant que président, il écrivit au conseil des Indes pour demander des fonds pour les collèges jésuites de Cartagena et Santa Fe, et que lui et toute sa famille choisirent comme confesseurs des pères de la Compagnie[554]. Quelques années plus tard, entre 1608 et 1609, lorsque les Jésuites exprimèrent leur besoin d'argent pour ériger leur nouvelle église, Borja leur fit un don conséquent et incita les autres

[554] *"El Señor Presidente Juan de Borja ha escrito al Consejo suplicándole haga merced a esta casa y a la de Cartagena de alguna buena limosna. Es muy cristiano caballero, el y toda su casa de confiesan con los nuestros y de por nuestro medio y aviso va remediando muchos agravios de los indios. Es nieto de nuestro Padre Francisco y como tal favorece nuestras cosas"*
REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…. 1604 a 1621*, p. 188

personnalités de la ville à l'imiter. C'est d'ailleurs grâce à cette initiative que la construction du temple put commencer[555]. À la même époque, Borja fit donner en usufruit à la Compagnie des terres destinée à l´élevage de bétail[556]. Les Jésuites se sont toujours montrés reconnaissants d'une telle aide et l'en remercièrent à maintes reprises[557].

Pour en revenir à la place occupée par chacun des participants au sein de ces processions, il convient à présent de nous demander si une telle organisation était régie par les règles établies en Espagne ou si, au contraire, l'Amérique espagnole créa sa propre organisation. Nous ne disposons pas ici d'informations ponctuelles sur les processions de reliques, mais nous savons toutefois qu'en ce qui concerne les processions du Corpus Christi au Mexique et au Pérou, les autorités prirent la décision de suivre le même ordre que pour les processions espagnoles, en y ajoutant simplement les Indiens au début du cortège afin d'éviter tout conflit entre participants -une situation qui s'était présentée lors des premiers défilés-. Ainsi, en 1529, à Mexico, les corporations des couturiers et des armuriers se querellèrent car elles estimaient toutes les deux avoir le droit d'occuper la place la plus proche du baldaquin du Corpus[558]. Afin d'éviter de tels problèmes, dès 1533, la mairie de Mexico décida de fixer un ordre prédéterminé :

---

[555] *"Me vi obligado a decir en un sermón que se diese traza para que se hiciese una iglesia mas capaz y grande por la lastima que causaba ver volver a tantos. Acudio el pueblo con gran voluntad y muy gruesas limosnas siendo el señor don Juan de Borja (que es presidente de la Real Audiencia y nieto de nuestro beato padre Francisco de Borja) el primero que con mas liberalidad la dio y el que se encargo de pedirlo como la ha hecho por todo el pueblo con que se ha comenzado un muy escogido templo de cal y canto todo de bóveda de muy prima arquitectura"*
Ibíd., p. 199

[556] "*Conforme a este empleo es el socorro que Nuestro Señor da en lo temporal de este colegio que cada día irá en mucho aumento porque el señor presidente don Juan de Borja ha dado muchas tierras para puestas de ganados que ya se van entablando y gozando de sus frutos y espera tendrá aquí la Compañía con que sustentar los que hubiere menester de los nuestros*"
Ibíd., p. 213

[557] *"Siempre las cabezas de la República en eclesiástico y seglar nos favorecieron, especialmente el señor don Juan de Borja, presidente y los demás consejeros de la Real Audiencia pero en el vulgo estaban sembradas muchas opiniones y cuentillos que los tenian adversos"*
ARSI, N. R et Qui, 12I, fol. 63v

"*señor presidente don Juan de Borja, que asi en esta ocasión como en todas las demás nos hace mil favores y la Compañía le debe muchos y muy singulares beneficios"*
Ibíd., fol. 71v
[558] MÍNGUEZ, Víctor, *Op. Cit.,* p.130

d'abord les Indiens et les artisans indiens, ensuite les cordonniers, les forgerons, les chaudronniers, les menuisiers, les barbiers, les orfèvres, les couturiers et, enfin, les armuriers[559]. En 1552, à Lima, le *cabildo* décida de reproduire le même ordre que celui des processions de Grenade[560], en ajoutant là encore les Indiens au tout début du cortège.

Les trois processions de réception de reliques qui nous intéressent ici se caractérisent par une absence non négligeable : celles des différents métiers, lesquels n'étaient pas représentés lors de ces défilés, ce qui est exceptionnel car les corporations étaient normalement au cœur de ces célébrations, et ce, en fonction de la tradition de chacun de ces corps de métiers[561]. Ce n'est toutefois qu'en 1590, à l'occasion de la procession du Corpus Christi de Tunja, que le *cabildo* obligea les corps de métiers à participer à ce type de festivités[562].

Il apparaît clairement que les invités les plus importants des fêtes des reliques jésuites étaient les membres des institutions politiques et les Indiens. Il s'agit, en effet, là de la stratégie utilisée, à l'époque, par les Jésuites pour attirer l'attention des groupes dominants espagnols et des Indiens[563].

La plupart des événements qui conformaient ces célébrations étaient destinés à l'élite des villes où elles avaient lieu. Le concours de poésie, par exemple, était destiné aux étudiants des différentes écoles, issus, pour la plupart, des familles espagnoles ou des *caciques* ; seuls les membres du c*abildo,* de la r*eal audiencia* et les c*aciques* pouvaient prendre part au défilé, les autres habitants de la ville ne pouvant y assister qu'en tant que spectateurs ; les places disponibles à l'intérieur de la cathédrale étaient réservées aux plus illustres Espagnols ; les chants et les danses réalisés pendant le cantique de l´évangile étaient exclusivement ouverts aux enfants espagnols. La Compagnie de Jésus cherchait ainsi, à gagner le soutien des élites locales[564].

[559] *Ibid.,* p.131
[560] *Ibidem*
[561] *Ibid.,* p.130
[562] FRIEDMANN, Susana, *Op. Cit.,* p. 57
[563] ARACIL VARÓN, Beatriz, « Festejos jesuitas y hegemonía sociocultural en México (1578) », in *Destiempos,* N 2008, p. 280.
[564] *Ibid.,* p. 281.

3.4 La place des Indiens dans la procession

«…Iba con grande acompañamiento de indios, música, danzas, y de todos los caciques del contorno, con más de 20 pendones, iba el Niño hermosísimo, que aunque niño es muy grande, vestido con vestido de terciopelo azul, con flores de oro, todo el tan coajado de perlas, joyas y piezas de oro y plata, piedras preciosas y otras riquezas, valía como 5,000 pesos…»[565]

Les Indiens occupaient également une place stratégique, et leur participation aux différents événements avait un but bien précis. Comme nous venons de le voir pour la procession de Santa Fe, ils intervenaient à différents moments de la procession, dont quatre en particulier : la nuit précédant la procession, lorsque tous les Indiens descendus des villages voisins jouèrent de la musique et dansèrent (vinrent ainsi du village de Fontibon plus d'une centaine d'hommes à cheval ou déguisés en lions et autres animaux sauvages[566]) ; juste avant la procession, lorsque la confrérie du *Niño Jesús* accompagna les pères de la Compagnie pour apporter les reliques à l'église de *San Francisco* ; au moment de la procession, lorsque tous les *caciques*[567] accompagnés de leurs indiens ouvrirent le cortège en dansant, suivis par la confrérie du *Niño Jesús* et son image sur un brancard processionnel richement décoré[568]; et enfin, après l'arrivée des reliques

---

[565] ARSI, N. R et Qui, 12 I, 71

[566] "*No se descuidaron en esta ocasión los padres doctrineros, pues enviaron toda su música de instrumentos y voces. Señalose en esto mucho el padre José Dadey, superior de Fontibón, que está dos leguas de esta ciudad, porque no se contentando con la música de su doctrina, que es muy buena, envió danzas /71r/ para acompañar la procesión y 100 indios de a caballo con disfraces e invenciones de entretenimiento*[…]*Traían delante de si una danza de matachines y un clarín, y por no tener posibilidad para alquilar las hachas, determinaron traer cada uno en la mano un farol, que no pareció menos bien que si trajeran otras luces mayores. Antes, acompañaba lo uno a lo otro, y los faroles a las máscaras, y daba mucho gusto ver algunos en traje de salvajes, de leones, y de otras fieras, con faroles en las garras o en la cabeza*"
Ibíd., fol. 70v-71

[567] "*…pidió al cabildo eclesiástico el padre rector viniesen los clérigos asi dentro como fuera de Santa Fé de las doctrinas comarcanas al cabildo seglar viniesen los caciques de todo el contorno con sus pendones…*"
Ibíd., fol. 70v

[568] "*… el padre Francisco Varaez con su cofradía de indios con las andas y pendon nuevo del Niño Jesús*[…]*Iba con grande acompañamiento de indios, música, danzas, y de todos los caciques del contorno, con más de 20 pendones, iba el Niño hermosísimo, que aunque niño es muy grande, vestido con vestido de terciopelo azul, con flores de oro, todo el tan coajado de perlas, joyas y piezas de oro y plata, piedras preciosas y otras riquezas, valía como 5,000 pesos, porque desde las puntas*

à la cathédrale, lorsque huit enfants indiens dansèrent et chantèrent à la manière espagnole sur la scène montée pour l'occasion à l'entrée du bâtiment[569].

Au centre des activités réalisées par les Indiens se trouvait la confrérie du *Niño Jesús*, créée par les Jésuites quelques années après leur arrivée à Santa Fe. Nous ne disposons pas d'informations précises sur sa date de création, mais tout laisse à penser qu'elle fut instaurée entre 1610 et 1612, comme l'indique la *carta anua* de 1611-1612 la mentionnant pour la première fois. La *carta anua* de 1608-1609 du père provincial reste, en effet, muette à son sujet, bien qu'elle donne moulte détails sur les progrès de l'évangélisation des Naturels. De même, les deux versions de la *carta anua* de 1604-1605 ne contiennent aucun renseignement à ce sujet. Un tel silence nous permet d'avancer l'hypothèse selon laquelle cette confrérie n'existait pas avant 1610.

La *carta anua* de 1611-1612 relate l'instauration de la confrérie et les avantages qu'elle apporta. La confrérie était destinée aux Indiens et aux Indiennes, ainsi qu'aux métis et aux métisses habillés à la manière des Indiens. Les confrères se réunissaient tous les dimanches après-midi dans l'église des Jésuites pour prier, apprendre le catéchisme et écouter les paroles du père responsable de la confrérie[570]. Selon Lyra -père provincial de la Compagnie et auteur de cette lettre- la confrérie contribua à la lutte contre les *amancebamientos,* l'ivresse et les pratiques non chrétiennes. Elle introduisit aussi la foi et la piété chez les Indiens

---

de la diadema hasta los pies estaba lleno de estas piezas. Llegaron a San Francisco con la procesión y pusieron las andas junto a la puerta de la iglesia porque había de salir delante de toda la procesión. Allí hicieron sus danzas y regocijos los indios."
Ibíd., fol. 71

[569] "*Hecho esto, subieron en un tablado grande ocho niños de la residencia de Fontibón con muy lindas libreas, y danzaron un buen rato, cantando ellos mismos a canto de órgano a tres coros, respondiéndoles la música, con admiración de todos, echando toda la ciudad mil bendiciones a nuestros padres por el cuidado que habían puesto y ponían en doctrinar y enseñar a los indios, no solo la ley de Dios sino música de voces e instrumentos, en lo cual son ya muy diestros, y se van cada día enseñando y facilitando más"*
Ibíd., fol. 73

[570] "Usan *los de la cofradía que son indios, indias, morenos y mestizas en traje de indias. Júntanse todos los domingos del año por la tarde en nuestra iglesia donde les reza el Padre que tiene la cofradía a cargo. Explica el catecismo y al final les platica un rato.... "*
Ibíd., fol. 64v

et leur inculqua le besoin de se rendre tous les jours à la messe et de se confesser[571].

Lyra décrit également les pratiques courantes des confrères, telles que la pénitence sur leurs corps trois nuits par semaine[572], la visite, le soin et l'assistance économique aux malades[573], l'accompagnement en procession des enterrements et l'aide économique pour les rémunérer[574], le jeûne une ou deux fois par semaine[575] et la *répartition* des saints et des saintes[576].

Sur ce point, l'ouvrage *Artificios de un Palacio celestial* de Maria Constanza Villalobos nous apprend que les confrères étaient également obligés d'assister à toutes les principales fêtes religieuses et de visiter la prison[577].

La *carta anua* évoque, par ailleurs, les nombreuses femmes qui faisaient partie de la confrérie, laquelle comptait, en effet, plus de femmes que d'hommes[578]. Ce constat nous interpelle étant donné la non-participation des femmes aux processions. Ni les Espagnoles ni les Indiennes n'étaient représentées lors des

---

[571] "*Se entabló la cofradía del Niño Jesús que es seminario de muchos bienes y por este medio se han remediado eficazmente centenar de amancebamientos en lo cual se repara tan poco. Era lo mismo ser soltero que estar amancebado, hanse hecho muchas amistades, socorrido pobres y enfermos, quitadas las continuas borracheras que secretamente se hacen los domingos […]se ha introducido mucha piedad y [manchado] secretas y la devoción de oir misa cada dia finalmente, se ha aumentado y por mejor decir tenido principio en los indios la frecuencia de los sacramentos habiendo todos los días confesiones en mi casa"*
Ibídem

[572] "*…trataron en ciertas juntas que era muy poco tomar los viernes de entre año disciplina en nuestra iglesia sino que fuese tres noches cada semana aunque no fuese cuaresma ni adviento y con esta resolución se fueron al Padre rogándole que asi se hiciese*"
Ibíd., fol. 65

[573] "*Si cae algún enfermo le están de ordinario a la cabecera y si no tiene lo provee de su pobreza de lo necesario"*
Ibídem

[574] "*y muriendo hacen una junta ofreciendo cada uno lo que puede para ayuda de misas y entierro y sacando la caja de la cofradía sus velas y hachas, asi hombres como mujeres le acompañan el cuerpo yendo en procesión…"*
Ibídem

[575] "*Son muy dados a la mortificación y ayunando cada semana una o dos días…*"
Ibídem

[576] "*…sucedió que era el dia en que se daban los santos y habiéndose dado a los cofrades…*"
Ibíd., fol. 65v

[577] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.*, p. 58

[578] "*Las indias hacen mucho mas luada la cofradía por ser mas en numero que los indios"*
ARSI, N. R et Qui, 12 I, fol. 66

défilés auxquels elles ne faisaient qu'assister en tant que spectatrices. La procession était donc un événement éminemment masculin.

Lors du défilé, les Indiens venus des villages voisins accompagnaient la fête des reliques de leurs danses autochtones ou d'origine espagnole, comme les *matachines* la veille de la procession. Les *matachines* étaient des danses d'origine espagnole. Il s'agissait, en effet, d'une contredanse espagnole dansée par des Indiens[579] habillés de vêtements recouverts de lambeaux de tissus en grande quantité[580]. Ces personnages portaient le nom de *matachines* et avaient également pour rôle de divertir le public par leurs cris et leur chorégraphie[581]. Cette danse était courante dans le Royaume de Nouvelle-Grenade lors de la célébration du Corpus Christi[582].

Si nous ne disposons que de peu d'informations sur les danses pratiquées pendant la procession, nous savons toutefois que les danses d'origine Muisca dansées pendant le Corpus Christi étaient leurs danses religieuses. Elles avaient un caractère triste et monotone et se caractérisaient par des petits sauts, des claquettes et des changements de place à intervalles réguliers[583]. Même si les Muiscas avaient d'autres danses plus joyeuses, il était interdit de les pratiquer et seules leurs danses religieuses étaient acceptées, en particulier pendant les fêtes[584].

Dans le but de mieux comprendre la participation des Indiens aux processions des reliques, étudions leur contribution à celles de Tunja et de Mexico. Dans le cas de Tunja, nous savons seulement qu'ils ouvraient le cortège avec leurs danses et leur musique[585], mais la célébration de Mexico s'avère mieux documentée. À cette occasion, ils prirent part au défilé à différents moments et de diverses manières. Tout d'abord, de nombreux Indiens venus des différentes paroisses et portant plus de 200 brancards processionnels dorés, richement décorés de plumes et de drapeaux ouvraient le cortège. Chaque brancard était destiné au

[579] FRIEDMANN, Susana, *Op. Cit.,* p.60
[580] *Ibíd*., p. 64
[581] *Ibíd*., p. 63
[582] *Ibíd*., p. 60
[583] *Ibíd*., p. 61
[584] *Ibídem*
[585] "*…con muchas danzas de indios delante y buena música…*"
ARSI, N. R et Qui, 12 I, fol. 88v

saint de dévotion des paroisses[586]. Ensuite, à l'arrivée des reliques au premier arc de triomphe, un groupe d'enfants indiens en habits traditionnels dansait au rythme des musiques espagnoles interprétées avec des instruments espagnols et indiens et chantées dans leur langue. La danse était dédiée aux saints, et plus particulièrement à saint Hippolyte, le patron de la ville[587]. Après cet arc en venait un autre confectionné par les Indiens et décoré de plumes, de fleurs et de drapeaux. De nombreux Indiens cachés dans la tonnelle de l'arc profitaient de la procession en jouant de leur musique[588]. Enfin, sur les décors du troisième arc situé à l'entrée de l'école jésuite, se trouvaient les représentations allégoriques du Pérou, de la Nouvelle-Espagne, de Campeche et du Guatemala[589]. Même si ces représentations étaient faites à la manière européenne, leurs motifs étaient

[586] *"Juntaronse en este tiempo mas de dozientas andas de yndios doradas, con diferentes sanctos de sus parrochias y advocaciones, llevando delante sus cruzes, pendones, gallardetes y adorno de plumeria (que es una de las cosas mayores y mas de ver que ay en esta tierra y en que excede a las demas)"*
MARISCAL, Beatriz, *Op.Cit.,* p. 23

[587] *"En llegando la procession a este arco, salio a recebir las Sanctas Reliquias un bayle de naturales indios niños, muy adereçados a su modo y habito, con mucho ornato y plumeria los quales eran musicos; y assi, el son de el bayle era en canto de organo concertado con quatro vozes diferentes que hazian consonancia al modo español, y juntamente con las vozes sonavan flautas y el instrumento proprio de ellos con que de hordinariamente tañen en sus bayles (a que llaman Teponaztli) de suerte que sonando todos a una, resultava una muy buena consonancia. letra que cantavan, aunque era en su lengua, yva en medida y consonancia castellana, en alabança de todos los sanctos y particularmente de su patron San Hyppolito"*
Ibíd., p. 32

[588] *"...llevando a la vista otro arco de indios dedicado a San luan Baptista, con que se rematava la quadra, el qual era de obra muy apazible y graciosa porque con tres portadas arqueadas ocupava todo el ancho de la calle; y desde estos arcos subia un proporcionado edificio compuesto a su modo con muchas flores, ricas plumas, vanderas y gallardetes de seda y armas de sus provinçias* [...]
Por otra parte de adentro estavan encubiertos muchos indios principales entre una deleitosa enramada regozijando la procession y honrrando a las Sanctas Reliquias con muchas trompetas, chirimias y clarines"
Ibíd., p. 37

[589] *"...eran quatro las figuras que representavan quatro reynos de este Nuevo Mundo, que avian venido a esta festividad trayendo presentes y dones de lo mejor y mas particular que en sus tierras se cria. En los dos pilares de en medio estavan el Piru y la Nueva España* [...]
En los dos pilares de afuera estaban las dos provincias de Guatimala y Campeche..."
Ibíd., p.56

inspirés des Amériques : le Guatemala, par exemple, était représenté par une tomate et le fruit de cacao, deux produits d'origine américaine[590].

Pendant l'*octava* -les huit jours suivant la procession- sept Indiens jouaient de la musique avec différents instruments d'origine indienne et espagnole pour accompagner les reliques, ne s'interrompant que pour les messes, les sermons et les représentations théâtrales[591].

Comme nous avons pu le constater à propos des processions de réception des reliques, les Indiens y avaient une place importante, non moins significative que celle des Espagnols. C'était l'occasion pour eux de faire montre de leur richesse et de leur pouvoir. Dans le cas de Santa Fe, le brancard processionnel de la confrérie du *Niño Jesús* était aussi décoré que ceux des reliques. L'or et les pierres précieuses brillaient de tous leurs feux et la richesse du décor fut largement admirée. La procession de Mexico, avec plus de 200 brancards dorés portant des images des saints, décorés de plumes et de drapeaux et accompagnés par une multitude d'Indiens, fut sûrement elle-aussi grandiose.

Leurs danses et leurs musiques, qui ouvrirent les cortèges de Santa Fe, Tunja et Mexico, furent également admirées et motifs de joie en donnant vie au défilé. Leurs enfants chantaient et dansaient à la manière espagnole, montrant ce que les Jésuites leurs avaient appris. Dans le cas de Mexico, les chants et les danses réalisés par les enfants à l'arrivée des reliques au premier arc furent différents des autres car ils chantaient dans leur langue sur une musique qui suivait les codes de composition espagnols. À Santa Fe, les Indiens dansèrent à la manière espagnole à l'entrée de la cathédrale afin de célébrer l'arrivée des reliques.

Il est clair que la participation des Indiens fut un mélange entre leurs propres traditions et les codes de communication des Espagnols. Il ne serait pas juste d'affirmer qu'ils concurrent et planifièrent entièrement une participation dans laquelle les Jésuites s'impliquèrent largement. Ainsi, à Santa Fe, la confrérie du

---

[590] "*En competencia trae tambien Guatimala del particular de su tierra: en la mano derecha un tecomate, y en la izquierda, un razimo de maçorcas de cacao*"
Ibíd., p. 57

[591] "*Perseveraron siempre siete indios, grandes musicos, con vihuelas de arco, orlos, flautas, trompetas, chirimias y cornetas, y un español organista, los quales, quitado el tiempo de las missas, sermones y representaciones, davan suave entretenimiento al pueblo*"
Ibíd., p. 107

Niño Jesús était au cœur de la participation des Indiens, lesquels étaient sous l'influence et le contrôle complets des Jésuites. Il s´agissait d'Indiens évangélisés selon la méthode de la Compagnie. La *carta anua* est d'ailleurs claire quant à l'accompagnement constant par les pères jésuites de chaque groupe d'Indiens participants à la procession. Il est également impossible de penser que les danses et les musiques des Indiens aient pu conserver leur sens original, d'avant l'arrivée des Espagnols. Selon les termes mêmes de Serge Guzinski : « *La "décontextualisation" n'épargnait pas d'avantage les pratiques et les croyances locales. Elle prenait parfois la forme extrême du désenchantement, qui entraînait à la fois une perte de sens et une perte de légitimité. Les êtres et les choses étaient privés de leur aura ou de leur force puisque les liens qui les rattachaient à une conception globale, métaphysique pour ainsi dire, de la vie et du cosmos se dissolvaient* »[592].

À Mexico, les choses allèrent encore plus loin et la participation des Indiens était toute empreinte de la culture espagnole. Ainsi, outre l'utilisation d'instruments et de matériaux d'origine américaine, les codes esthétiques espagnols étaient tous respectés : les danses suivirent la musique et les chorégraphies amenées par les Espagnols ; les brancards processionnels portaient des saints européens ; les plumes utilisées en décoration servaient d'outil de vénération chrétienne ; la musique mélangeait instruments espagnols et autochtones afin de reproduire des rythmes espagnols ; l'arc réalisé par les Indiens utilisait des fleurs et des plumes, mais sa structure, sa forme et son iconographie reprenaient à la lettre les codes esthétiques européens ; les royaumes américains étaient représentés avec des iconographies européennes.

Même s'ils comptaient parmi les invités, pour ne pas dire les acteurs, les plus importants de ces défilés, les Indiens ne participaient pas aux moments les plus sacrés de la fête, lesquels restaient réservés aux Espagnols. À Santa Fe, seuls les enfants espagnols furent invités à chanter pendant la messe. À Mexico, les Indiens ne participèrent d'aucune façon à la messe. Comme nous avons déjà pu le voir, ils n'avaient d'ailleurs aucun contact avec les reliques. À Santa Fe comme à

[592] GRUZINSKI, Serge, *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999, p. 78

Mexico, ils n'eurent même pas le droit de porter le moindre brancard processionnel et baldaquin. Dans les deux cas, ils ouvrirent le cortège tout en restant éloignés du secteur où se trouvaient les reliques.

De même, les Indiens ne se mélangeaient pas aux Espagnols. Chaque groupe jouait son rôle de son côté. Si l'on en croit Mariscal Hay, les systèmes de représentation symbolique des deux groupes et la participation de tous à la célébration n'impliquaient aucunement la reconnaissance d'une quelconque égalité entre les Indiens et les Espagnols. Ni les Jésuites, ni les Espagnols ni les Créoles qui participaient aux festivités ne considéraient les Indiens comme leurs égaux[593].

Demandons-nous, à présent, pourquoi les Indiens jouait un tel rôle dans ce type de processions s'ils n'entretenaient pas encore, à cette époque, de véritable relation avec les reliques ?

Deux explications semblent pertinentes. En premier lieu, ce type d'événements permettait aux Jésuites de montrer que leur méthode d'évangélisation était la plus efficace et que leur travail portait ses fruits. Le fait d'organiser une célébration à caractère métropolitain et de prendre le contrôle total d'une ville leur offrait l'opportunité de rendre compte des progrès indiscutables de l'évangélisation des *Naturels*. Tous les habitants des villes pouvaient alors constater la foi professée par les Indiens qui participaient au défilé et leur incorporation à la chrétienté. Le message porté par les groupes d'Indiens était clair : ils étaient devenus de bons chrétiens grâce aux Jésuites. D'après la *carta anua*, une telle stratégie fonctionna de manière satisfaisante et les huiles espagnoles et créoles furent favorablement surpris de la piété dont les Indiens faisaient preuve. Ils remercièrent les Jésuites de leur avoir enseigné non seulement l'évangile, mais aussi la musique européenne[594].

---

[593] "*El hecho de que tanto indios como españoles participaran en estas festividades y de que en ellas se evidenciara cierta incorporación de ambos sistemas de representación simbólica, no implicaba, huelga decirlo, el reconocimiento de igualdad entre indios y europeos ni por parte de los jesuitas ni por parte de los españoles y criollos ahí presentes"*
MARISCAL, Beatriz, *Op. Cit.,* p. xxiv

[594] "*con admiración de todos, echando toda la ciudad mil bendiciones a nuestros padres por el cuidado que habían puesto y ponían en doctrinar y enseñar a los indios, no solo la ley de Dios sino*

Dans le cas particulier de Santa Fe, cet événement servit également à montrer la relation étroite qui existait entre les Indiens et les Jésuites. Dès l´arrivée des premiers Jésuites sur le plateau, les représentants de la Compagnie de Jésus approchèrent les Indiens d'une manière complétement différente des autres ordres religieux, lesquels avaient échoué dans leur tentative d'évangélisation[595]. Les Jésuites ont, en effet, été les premiers à apprendre le langage des autochtones et à prêcher dans leur idiome[596].

En second lieu, ce type de célébrations pratiquées aux Amériques avait pour objectif de montrer l'intégration des deux cultures et d'affirmer le succès du projet espagnol dans ces territoires. Il s'agissait alors de l'occasion idéale de véhiculer une image idéalisée des Amériques basée sur la notion de métissage culturel[597].

3.5 L'intégration de Santa Fe à la chrétienté romaine

« Estando representando, acaeció una cosa notable, y que se echó de ver el patrocinio y presencia de los santos. Hácense en esta ciudad unas capillas nuevas, y en ellas había unos andamios muy grandes. Y apareciendo apropósito el puesto para ver el coloquio, se subió mucha gente en ellos de suerte que arriba

---

música de voces e instrumentos, en lo cual son ya muy diestros, y se van cada día enseñando y facilitando más"
ARSI, N. R et Qui, 12 I, fol. 73

[595] Sur ce sujet, la *Carta anua* de 1608-1609 nous dit : "*...porque aunque tienen ministros, sacerdotes y curas que les deben enseñar la fe de Jesucristo nuestro Señor y aunque todos están bautizados y van a las iglesias y asisten a la misa, con todo eso no dejan de ser idólatras adorando en sus santuarios al demonio...*

[...]

La causa de este grave daño ha sido la incuria e ignorancia de los sacerdotes que contentos con llevar sus estipendios y decirles misa se excusan diciendo que es imposible aprender tan peregrina y dificultosa lengua y que aunque la aprendiesen es más imposible poner en ella los misterios de nuestra fe..."
REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas...1604-1621,* p. 204

[596] On lit dans la *Carta anua* de 1604-1605 : "*Pero porque son pocos los indios que entienden la lengua española se sacó poco fruto de todo este trabajo y así luego en llagando a esta ciudad los 4 padres, los dos tomaron muy a pecho el aprender la lengua general de esta tierra que es muy dificultosa y dentro de un año confesaban y predicaron en ella con tanto gusto de los indios que no se cansaban de oírles..."*
Ibíd., p. 147

[597] ARACIL VARÓN, Beatriz, *Op. Cit.,* p. 280

y abajo estaría tan lleno que parecía imposible si cayeran dejar de matar a muchos. A cabo de rato, no pudiendo sufrir tan grande peso los andamios, quiébranse las cuerdas, rómpense los palos, y dan con una grande multitud de tablas y maderos abajo, y tras ellos más de 100 hombres con grande estruendo y ruido y voceria de la gente. Quizo la Divina Bondad que donde todos pensábamos que había lastimados y heridos se levantasen todos sanos y buenos sin lesión alguna, y que todo parase en risa y en mayor devoción a los santos, atribuyéndo todos este buen suceso a la Providencia Divina y patrocinio a las santas reliquias. »[598]

Après la procession et la messe, au cours de l'après-midi de la même journée, le président de la *real audiencia* et la majeure partie des habitants de la ville se rendirent au colloque organisé par les Jésuites sur la vie de saint Victorin, toujours afin de célébrer l'arrivée des reliques. Le public s'installa alors sur des planches en bois, en face de l'église de San Ignacio. Ces planches en bois faisaient partie des travaux de l'église, toujours en construction. Aménagées pour l'occasion en tribunes de fortune, elles ne résistèrent malheureusement pas à une telle charge, et à la fin de la représentation, certaines cédèrent, entrainant avec elles plus d'une centaine de spectateurs. Un vent de panique se saisit alors de la ville. Les spectateurs et les autres habitants de Santa Fe, qui craignaient d'avoir assisté à un véritable drame humain, découvrirent, stupéfaits, que personne n'était ni mort ni blessé. La foule s'empressa alors de remercier les reliques pour un tel miracle. Aux yeux des habitants, et en particulier des Jésuites, Dieu avait béni la ville par l'intercession des reliques en sauvant la vie de tous ces gens[599].

Un tel miracle, qui marqua l'arrivée des reliques, n'était toutefois ni unique ni exceptionnel : il s'agissait, bien au contraire, d'un phénomène courant. Les reliques ayant rejoint la Nouvelle Espagne en 1575 eurent, en effet, leur propre histoire miraculeuse. Si la *Carta del Padre Pedro de Morales* reste muette à ce sujet, l'*Historia de la provincia de la Compañia de Jesús en Nueva España* de

[598] ARSI, N. R et Qui, 12 I, fol. 73v
[599] Voir note 598

Francisco de Florencia, publiée en 1694, et l'*Historia de la Compañía de Jesús en Nueva-España*, rédigée par Francisco Javier Allegre au XVIIIe siècle, évoquent ces faits[600].

Étant donné qu'aucun Jésuite n'allait se rendre à Veracruz et que le Général voulait faire parvenir le plus vite possible ces reliques au Mexique, le procurateur des Indes de la Compagnie à Séville les confia directement au capitaine du navire. Un accident survenu non loin du port de Veracruz, força l'ensemble de l'équipage à quitter le navire en abandonnant tout derrière eux, y compris les reliques. Certains marins profitèrent de l'incident pour ouvrir le coffre et voler les reliques qu'il contenait, ou plutôt les matériaux qui enveloppaient ces reliques et qui avaient une grande valeur commerciale. Quelques jours après le pillage, à Veracruz, les marins commencèrent à tomber malades les uns après les autres. D'eux même ou influencés par leur confesseur, ils décidèrent de rendre les reliques au commissaire de l'Inquisition, qui les restitua à son tour aux Jésuites. Mais les certificats d'authenticité des reliques avaient malheureusement été perdus. Pour remédier à une telle situation, le Général Mercuriano envoya de nouvelles reliques accompagnées de leurs certificats d'authenticité, lesquelles arrivèrent à Mexico en 1578 sous la tutelle du père Hernan Suarez[601]. Les membres

[600] Cependant, sur la lettre envoyée le 7 novembre 1576 par le Général Mercuriano au père Pedro Sanchez –provincial de Nouvelle-Espagne- on trouve une histoire différente qui parle d´un accident près de Séville et l´envoie d´autres reliques, sans faire aucune référence au miracle. *"Haséme aguado la consolación, entendiendo quán mal recaudo pusieron los Nuestros en Sevilla en embialles las reliquias; pues, como me escribe, no recibieron sino la espina y unos pocos de huesecitos, sin testimonio, ni aprobación. Yo he dado orden al Padre Solier torne a embiar mas reliquias, con el testimonio y aprobación de las unas y las otras ; así entiendo que lo haze*" ZUBILLAGA, Félix et RODRÍGUEZ, Miguel Angel (éd.), *Monumenta Mexicana*, Rome, 1956, V.1, p.239

[601] *El aviso, o por descuido del Piloto, o porque el tiempo lo necessito ello, yendo ya en demande de San Juan de Vlua dio en la costa, y se perdió. El Capitan con la solicitud de escapar la vida procuro con otros ganar la tierra, y ponerse en salvo, dexando pro derelicto el precioso baúl, con lo demás que en el Navio venia, pero no la gente de mar, que estos pensando que en venia otra cosa lo abrieron y mas los preciosos christales y aseo con que las Reliquias venían, que por ser Reliquias, repartieron entre si los viriles y escatulas dellas ; y mas ricos con este Santo robo que con los despojos de los demás que en el baxel pillaron, se fueron a tierra y de allí por la playa llegaron a Veracruz. Disponiendo la providencia de Dios, que de los males sabe sacar bienes, que la codicia de estos marineros fuese quien diese cobro a las Reliquias de sus Santos, que otra suerte vbieran perecido en aquel naufragio. En el puerto, o fuese por el trabajo de la navegación o por el desacato a las reliquias o porque assi quiso el Señor obligarlos a la restitución dellas, todos los aggressores cayeron malos y tanto que llegaron a punto de muerte. O el confessor que los assistio o su consiencia o lo mas cierto esta y aquel les aconsejo que restituyeran el Sagrado thesoro que avian*

de la Compagnie de Jésus virent dans ce retour des reliques un véritable miracle : seule une intervention divine pouvait, selon eux, expliquer le fait de les avoir retrouvées.

Quelques années plus tard, aux alentours de 1588, un autre lot de reliques parvint à la province du Pérou[602] où elles furent réparties entre les différents

---

robado. Embiaron a llamar al Comissario del Santo Officio, juzgando que era caso de la Inquisicion y entregaronle las Reliquias menos los testimonios dellas, que con las cartas y pliegos en que venían se perdieron: vno de ellos que sabia que el Procurador de Indias lo avia entregado, le dixo que el Baul en que venían era de la Compañía de Mexico y que a ellos pertenecia lo que en el venia […] *Pero eran tan insignes, según ya dixe, que no acabaron de creer que pudieron ser las que eran, asta que sabiendo N.P General la perdida de Aviso, y la confusión, en que estaban incrédulos de su dicha, hizo sacar nuevos testimonios, y duplicados los embio por diferentes vías. Y andubo tan fino con la Provincia de Mexico el Santisimo Padre Gregorio, que por las contingencias que podía aver embio otras nuevas y preciosas Reliquias, que traxo para mas seguridad encomendadas de N.P General el Padre Hernan Suarez, que vino en la Mission del año de 1578 a 20 de mayo"*
FLORENCIA, Francisco de, *Historia de la provincia de la Compañía de Jesús de Nueva-España*, Ivan Jose Guillena Carrasco., Mexico, s.n., 1694, p. 329-330

"A la de México, se remitió desde el año de 1575 una crecida cuantidad en un aviso de España, que naufragó a la costa de Veracruz. La gente de mar se apoderó de aquel rico tesoro, que apenas apreciaba sino por los exteriores adornos. A pocos días de verse libre del naufragio por la pasada fatiga y el poco favorable temperamento de aquel puerto, se apoderó de ellos una epidemia de que morían cada día muchos. Los que habían repartido entre sí las reliquias, dieron parte al comisario del santo oficio, que allí residía, añadiendo que los cajones en que venían, según el rótulo, parecían pertenecer a los padres de la Compañía. Restituyó cada uno lo que había tomado, y el comisario las remitió luego a México, donde se recibieron con grande veneración; pero con el pesar de no poderlas exponer al público culto por la falta de auténticas o certificaciones necesarias, de cuya conservación no habían cuidado los marineros. Diose a Roma noticia del naufragio, pidiéndose nuevas auténticas; pero Su Santidad quiso añadir otro nuevo favor, mandando extraer mayor porción de ellas, que llegaron con felicidad. Muchas vinieron insignes por su magnitud, y muchas por los santos de cuyos cuerpos se tomaron"
ALEGRE, Francisco Javier, *Historia de la Compañía de Jesús en Nueva-España. Tomo I*, http://www.cervantesvirtual.com/obra/historia-de-la-compania-de-jesus-en-nuevaespana-tomo-i--0/ , 1841, consulté le 11 avril 2020.

[602] Si nous ne disposons pas d´information sur ce lot de reliques, nous savons toutefois que le provincial de l´époque –Juan de Atieza (1585 y 1592)- était très dévoué aux saints et à leurs reliques :
"*Tenia también tanta deuoçion con los sanctos* [Juan de Atienza] *que en ninguna cossa de las que podía augmentar en sus collegios ponía tanto cuidado y efficaçia, como en poner sus reliquias en lugares donde estuviesen con gran deçençia y sumptuosidad, tanto que en solo el collegio de Lima hizo en el tiempo q. fue Rector y Provinçial catorçe relicarios de plata dorados con mucho ornato de piedras y perlas, en los quales esta vna espina del Saluador, vna gran parte de la cebeça de Baptista, dos huesos de S. Pedro y S. Pablo, otro de Stiago. El mayor, vna cabeça de las onçe mil vírgenes, vun hueso de S. Lorenço, otro de S. Matia, otro de S. Bartolomé, de S. Phelippe, de San Lucas, de S. Ana, de S. Martin obpo. de Turon, de S. Buenaventura, y otros muchos q. están en vna cruz de mucho artifiçio ; y para mejor ornato y autoridad hizo dos tabernáculos colaterales al altar mayor, donde todos estuviesen, y dos lámparas de plata q. arden delante dellos*"
MATEOS, Francisco, *Historia general de la Compañía de Jesús en la provincia del Perú*, s.l., Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo, 1944, vol. I/, p. 375

collèges jésuites. Le collège de Potosi reçut ainsi une relique des saints de la légion thébéenne. Le recteur du collège, le père Diego de Torres Rubio, commanda un reliquaire d´argent pour l'abriter. Avant de l'y mettre, il fut décidé de la laver avec un peu d'eau afin d'enlever la poussière et la terre qui s'étaient déposées sur l'ossement. À peine l'eau toucha-t-elle la relique qu'une agréable odeur s'en dégagea. L'odeur de sainteté continua pendant plusieurs jours, amenant un grand nombre de fidèles à venir admirer et vénérer cette relique miraculeuse[603].

Les exemples de ce type de miracles attribués aux reliques qui venaient d'arriver ne manquent pas, mais ce que nous intéresse ici, c'est de comprendre l'importance de ces miracles et le rôle qu'ils ont pu jouer dans l'appropriation des reliques par les habitants de ces nouvelles contrées.

Ces miracles favorisèrent, en effet, l'acceptation et l'appropriation de la part des nouveaux fidèles en les liant émotionnellement aux reliques. Ce n'est pas la même chose d'avoir entendu dire que les reliques faisaient des miracles qu'en avoir été directement témoin et/ou en avoir bénéficié. Ces faits extraordinaires faisaient ainsi entrer ces objets sacrés dans la mémoire collective des habitants de ces localités. Les reliques s'inscrivaient, dès lors, dans l'histoire des villes comme dans l'existence des fidèles eux-mêmes. Elles vinrent renforcer la dévotion professée par les témoins du miracle envers les saints ayant intercédé en leur faveur devant Dieu, rendant leur foi indéfectible au point de s'imposer à

[603] *"Vna marauilla mostro aqui Nro. S.or en honrra de sus S.tos, la qual no es digna de callarse, que succedio el ano de mili y quinientos y ochenta y ocho poco mas o menos. Es pues de saber que de las reliquias que trugeron de Evropa y se repartieron a todos los collegios de esta Puingia., cupo a este de Potosi vna muy grande de los sanctos martires Thebeos compañeros y soldados del glorioso S. Mauricio, y para que esta sagrada reliquia estuuiese con la decencia conuiniente, el P.e R. Di.° de Torres Ruuio, que lo era entonces de este collegio, mando hacer un relicario muy rico de plata para la sobredicha reliquia. Q.do fue tiempo de ponerla, parecio conueniente quitarla algun poluo o tierra que se le auia pegado, labandola con alguna poca de agua. Cosa marauillosa, que en roçiandola con aquella agua, salio tanta fragancia de la canilla de aquel glorioso martir, que todos los presentes quedaron atonitos, no sabiendo discernir que olor fuese aquel, mas de que sentian ser mas excelente y se auentajaba mucho a qualquier otro olor de aca del suelo, y no fue esto por un instante o momento de tiempo que de presto se pasase, sino que perseuero el mismo olor por espaçio de muchos dias, y fue sentido de muchas personas que acudieron a aquella çelda donde la sancta reliquia estaba hasta que se pusiese adonde auia de estar".*
Ibid., p.168

l'ensemble de la communauté[604].

Une autre conséquence non négligeable de ce type d'événements miraculeux était la certification absolue des reliques en tant que telles. Autrement dit, le miracle prouvait et rendait indiscutable la véracité de la relique et l'efficacité du saint. Selon Jean-Michel Sallmann : « *Pendant toute la période moderne, le miracle reste le lieu où se vérifie l'efficacité du saint* »[605].

À propos du miracle des reliques de Mexico, Pierre-Antoine Fabre affirme, quant à lui, que : « *Selon cet épisode, les reliques sont, d'une certaine façon, appropriées dans l'espace mexicain, en ce sens que c'est sur les côtes mexicaines qu'elles sont découvertes. Ce ne sont pas simplement des reliques découvertes dans les catacombes romaines, elles sont redécouvertes sur les côtes du Mexique. Elles surgissent de la mer. Pedro de Morales ne cite pas dans sa Carta cette conjoncture, mais elle est reprise dans le récit tardif comme l'un des éléments qui font que ces reliques appartiennent au Mexique, qu'elles sont d'origine mexicaine (sur un registre légendaire qui rappelle, à l'échelle du Nouveau Monde, celui de la découverte des reliques de Saint Jacques sur les côtes de Galice)*»[606].

C'est ainsi que les reliques sont baptisées dans leur nouveau territoire d'appartenance. Du même que le baptême des fidèles constitue le rite d'admission et/ou d'adoption de la chrétienté, ces miracles représentent les rites par lesquels les reliques deviennent partie intégrante des sociétés qui les accueillent.

Ces miracles jouaient également un rôle majeur dans l'intégration du nouveau monde au catholicisme romain. Comme nous avons déjà pu le constater, la relique représente le saint en lui-même, et un simple petit morceau de son cadavre est suffisant pour représenter la totalité du saint. Or, dans le cas des reliques romaines, le Vatican envoyait une partie du corps du saint. Ces reliques extirpées des entrailles même de la capitale avaient pour origine Rome elle-même. En envoyant une relique romaine en Amérique, Rome envoyait donc une

[604] CUSSEN, Celia L., *Martín de Porres: santo de América*, Lima, IEP, Instituto de Estudios Peruanos, « Serie Estudios históricos », 2016, kindle versión, chapitre 6.
[605] SALLMANN, Jean-Michel, *Naples et ses saints à l'âge baroque: 1540-1750*, Presses universitaires de France, 1994, p. 375.
[606] FABRE, Pierre-Antoine, *Op. Cit., p.588*

partie de son corps en rappelant à tous qu'elle était le centre du monde catholique. À ce sujet, Stéphane Baciocchi et Christophe Duhamel déclarent : "*Mais c'est précisément la relation que les catacombes imposent entre l'évidence de la centralité romaine -seul lieu d'origine possible- et l'universalité* [...] *D'abord parce qu'il faut venir à Rome pour entrer en possession des reliques, ou bien les faire venir de Rome* » [607]

De plus, le fait d'envoyer ces reliques montrait le désir de Rome d'accueillir dans son giron ces nouveaux territoires et leurs populations de fidèles. L'ancienne tradition d'envoyer des reliques en territoires chrétiens était fortement répandue, et l'arrivée de ces items a toujours constitué un motif de réjouissances. Perpétuer cette tradition en Amérique espagnole permettait, dès lors, d'écrire une nouvelle page de l'histoire de ces reliques et de lier l'histoire du Nouveau Monde à celle de Rome. Sur ce point, Pierre Ragon affirme que : « *Leur présence sur le sol de Nouveau Monde contribuait à intégrer la Nouvelle-Espagne au reste de la chrétienté et raccordait son histoire à celle du christianisme universel car, « depuis si longtemps, les chrétiens recevaient joyeusement les reliques* » »[608].

Dès lors, la ville et les fidèles s'inscrivent dans la longue histoire de vie de chacune de ces reliques, et les miracles réalisés par les reliques arrivées en Amérique dans l'histoire même de Rome, notamment en informant le Vatican des miracles liés à ces reliques et pouvant conduire à la béatification et la canonisation des saints qui y étaient liés. Le miracle de la relique d'Ignace de Loyola, qui sauva la vie des premiers Jésuites arrivés en Nouvelle Grenade – Figueroa et Medrano-, fut, par exemple, pris en compte dans l'enquête menée pour sa canonisation[609]. Quelques jours après de leur arrivée à Cartagena, Figueroa envoya au général Acquaviva une lettre datée du 24 octobre 1598 dans laquelle il lui raconte le miracle. Le 23 août 1699, Acquaviva lui répondit en lui demandant de faire confirmer par des témoins les circonstances de l'événement auprès des autorités compétentes. Le 17 avril 1600, l'archevêque de Santa Fe commanda la réalisation de la procédure informative et, le même jour, le notaire

[607] BACIOCCHI, Stéphane et DUHAMELLE, Christophe, *Op. Cit.*, p.7
[608] RAGON, Pierre, *Op. Cit.,* p.243
[609] Voir le chapitre 2.1 de cette thèse, sous-titre *Les premiers jésuites dans le Royaume de Nouvelle-Grenade.*

apostolique notifia au père Medrano l'ouverture de l'enquête. Le lendemain, soit le 18 avril, Figueroa se présenta pour déposer son témoignage, imité en cela dès les 4 et 5 mars par le prêtre Miguel Budí de Azorin et le bachelier Hernando Becerril –prêtre et secrétaire de l'archevêque-. Une troisième séance eut lieu le 8 août de la même année. Le *Deán* de la cathédrale envoya au général Acquaviva le document testimonial et sa copie conforme, tous deux signés de la main de l'archevêque Loboguerrero[610]. Nous ne disposons aujourd'hui que de la copie conforme, laquelle se retrouve aux archives de la postulation générale de la Compagnie de Jésus à Rome[611].

Les miracles liés aux reliques jouaient également un rôle crucial dans la postulation des causes de béatification et canonisation des hommes et des femmes considérés comme saints et saintes par les habitants de l'Amérique et qui avaient vécu une existence vertueuse dans ce nouveau territoire de la chrétienté.

Le Royaume de Nouvelle-Grenade soumit ainsi à la considération de la Congrégation des rites l'introduction des causes[612] de Bartolomé Loboguerrero († 1622), Juan Castro († 1611), Fernando Arias de Ugarte († 1638), Cristóbal de Torres († 1654), Juan de Dios Aguinao († 1678 ?), Francisca María del Niño Jesús († 1708), Antonia Cabañas († 1667), Francisca de Zorrilla († 1649), Juana de San Esteban(† 1662 ?), Catalina María de la Concepción († 16 ??), María Gertrudis Teresa de Santa Inés –*el lirio de Bogotá*- († 1730) et Pedro Claver († 1654). Seule cette dernière cause aboutit, aucune des autres n'étant parvenue à susciter l'intérêt du Vatican qui coupa court aux procédures.

Pedro Claver mourut en 1654 à Cartagena. Quelques jours après sa mort, et grâce à sa réputation de sainteté, le gouverneur proposa au *cabildo eclesiastico* d'ouvrir une enquête afin d'essayer d'instruire une cause de béatification auprès du Vatican. En 1657, une commission fut créée et les interrogatoires commencèrent sous la direction du frère Juan Guerrero, qualificateur du Saint-

[610] Archive de la Postulation SJ, Roma. Processus saint Ignace de Loyola, vol. 10, ff. 431-440.
[611] BORJA MEDINA, Francisco de, *Op. Cit.,* p. 612-614
[612] Cette liste nous a été communiqué par Jaime Humberto Borja Gomez lors d´une entretien personnel en juin 2017

Office[613]. Au total, 154 témoins déclarèrent devant cette commission et les informations furent envoyées à Rome. Un extrait de ces témoignages fut publié à Rome en 1696, en latin et en italien[614].

De même, entre les années 1681 et 1691, un grand nombre de requêtes furent envoyées au pape pour demander la béatification et la canonisation de Pedro Claver. Parmi elles, trois lettres de la *diputación* de Catalogne, trois de l´évêque de Salsona, une autre de l'*audiencia* de Quito, et deux de l'évêque de Cartagena. Les Chapitres de San Miguel de Ibarra, de Quito, de Riobamba, de Pasto et de Cartagena ont également adressé des courriers au pape[615].

La Congrégation des rites accepta l'introduction de la cause, ce qui enclencha la procédure qui fut toutefois interrompue en 1773 avec la suppression de la Compagnie de Jésus et ne reprit qu'après sa restauration. En 1850, le pape Pie IX prononça la béatification de Pedro Claver, lequel fut ensuite canonisé en 1888 par le pape Léon XIII en tant qu'esclave des Noirs[616]. La béatification et la canonisation de Pedro Claver eurent donc lieu après que la Colombie ne prenne son indépendance de la couronne espagnole.

Les vice-royautés du Pérou et de la Nouvelle-Espagne ont aussi envoyé un grand nombre de causes à la Congrégation des rites, lesquelles ont d'ailleurs eu plus de succès au Pérou qu'en Nouvelle-Grenade. Les deux royaumes comptaient déjà, la fin du XVIIe siècle, une sainte et deux bienheureux et deux autres causes en cours. Rosa de Lima († 1617) fut, en effet, proclamée bienheureuse en 1668 et sainte en 1671. Francisco Solano († 1610) et Toribio de Mogrovejo († 1606) devinrent bienheureux en 1675 et 1679, et saints en 1726. Les causes de Martin de Porres († 1639) et Juan Macías († 1645), durent attendre 1837 pour être béatifiés, et jusqu´au XXe siècle pour leur canonisation (1962 pour Porres et 1975 pour Macías). Bien évidemment, le Pérou envoya aussi d´autres causes qui n'aboutirent pas, comme celles de : Ana de los Ángeles Monteagudo († 1686), Diego Ruiz Ortiz († 1571), Luis López de Solís († 1606), Gonzalo Díaz de Amarante

[613] SPLENDIANI, Anna María, *Proceso De Beatificación Y Canonización De San Pedro Claver*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, 2002, p. V
[614] *Ibíd.,* p.VII
[615] *Ibídem*
[616] *Ibíd.,* p.X

(† 1618), Diego Martínez († 1626), Juan Sebastián de la Parra († 1622), Pedro Urraca († 1657), Juan de Alloza († 1666), Francisco Camacho († 1698) et Nicolás de Ayllón († 1677)[617].

La cause de béatification et canonisation de Rosa de Lima constitue un cas à part. Deux ans après sa mort, en 1619, l'archevêque de Lima -Bartolomé Loboguerrero- décida d'ouvrir son sépulcre : on y découvrit son corps resté intact, ce qui ne fit que confirmer sa réputation de sainteté. En 1630, le Vatican demanda l'ouverture d'une enquête pour retracer sa vie afin de pouvoir présenter sa cause à la Congrégation des rites. De 1630 à 1632, 183 témoignages furent recueillis. Puis, en 1634, une commission fut créée pour inspecter son tombeau. Les experts détectèrent alors qu'une agréable odeur de rose s'en dégageait. Cette odeur de sainteté vint, une fois de plus, confirmer sa réputation de sainte. Le roi Philippe II écrivit alors plusieurs fois au Pape pour demander la béatification de Rosa. Après sa mort, l'enfant-roi Charles II et la reine mère *doña* Mariana continuèrent d'écrire au Pape. En 1663, la procédure de constitution de la cause prit forme et, dès 1664, le Vatican décida de l'accélérer. Une telle décision impliquait toutefois un changement dans la réglementation des béatifications et canonisations. Alexandre VII dut, en effet, suspendre le décret d'Urbain VIII qui exigeait un minimum de 50 ans entre la mort d'un saint et sa béatification. En 1665, la congrégation déclara publiquement la sainteté de Rosa, sans toutefois la béatifier. En 1666, la congrégation reconnut formellement le premier miracle, puis, en 1667, les quatre autres, et ce n'est qu'en 1667 qu'elle autorisa la publication du décret de béatification. En 1668, Rosa de Lima fut enfin déclarée bienheureuse, avant de devenir, dès 1669, la patronne de Lima et du Pérou, puis, en 1670, des Philippines et de l'Amérique[618]. La célébration de sa béatification, à laquelle les Indiens participèrent activement, fut l'un des principaux événements du XVIIe siècle à Lima.

[617] SÁNCHEZ-CONCHA BARRIOS, Rafael, *Santos y santidad en el Perú virreinal*, Lima, Vida y Espiritualidad, « Memoria viva », 2003, p. 60

[618]GLAVE TESTINO, Luis Miguel, *De Rosa y espinas: economía, sociedad y mentalidades andinas, siglo XVII*, 1. ed., Lima, Instituto de Estudios Peruanos : Banco Central de Reserva del Perú, Fondo Editorial, « Serie Estudios históricos », 1998, p. 215-216

La béatification et l'ultérieure canonisation de Martin de Porres suivirent, en revanche, une procédure plus classique. Deux ans après sa mort, en 1641, le sujet de sa sainteté fut abordé à l'occasion des réunions du chapitre de la province des Dominicains à Lima et du chapitre général du même ordre religieux à Rome. Bien que l'intérêt pour cette cause grandisse de jour en jour, ce n'est qu´en 1656 que le chapitre général à Rome reprit l'idée d'introduire une cause de béatification. En 1658, l'archevêque de Lima autorisa les Dominicains à ouvrir une enquête afin de rassembler les informations nécessaires et de les envoyer à Rome. Les entretiens réalisés auprès des 74 témoins eurent lieu entre 1660 et 1664, date à laquelle ces premières informations furent envoyées à Rome. Dans le même temps, le roi Philippe IV, l'archevêque de Lima, le *cabildo* et toutes les confréries de la ville écrivirent au pape pour soutenir la cause et, dès 1668, la Congrégation des rites se réunit pour la première fois pour traiter le sujet. Suite à cette réunion, le pape Clément X exigea l'ouverture d'une enquête complémentaire afin de collecter davantage d'informations. Entre 1679 et 1685, 170 hommes et femmes durent ainsi répondre aux 84 questions du questionnaire rédigé par le postulateur et le procurateur de la cause. Même si certains avaient déjà participé à la première enquête, la plupart des personnes interrogées n'avaient pas connu Martin de Porres. En 1675, fut publiée à Madrid sa première hagiographie[619]. Malgré l'intérêt que suscita, dans un premier temps, cette cause, elle n'aboutit pas immédiatement et Martin de Porres dut attendre 1837 pour devenir bienheureux.

En ce qui concerne la Nouvelle-Espagne, sur les sept causes qui furent introduites devant la Congrégation des rites au cours du XVIIe siècle, seules deux aboutirent : celle de Felipe de Jesús[620] († 1597) béatifié en 1621 et canonisé en 1862 ; et celle de Sébastian de Aparicio († 1624) qui devint bienheureux en 1790. Les cinq autres causes -de Gregorio Lopez († 1596), Maria de Jesús Tomelín († 1637), Antonio Margil de Jesús († 1726), Juan de Palafox y Mendoza († 1659)[621] et

[619] CUSSEN, Celia L., *Op. Cit.,* Kindle version, chapitres 5 et 6.
[620] Le cas de Felipe de Jesús est assez particulier car, même s´il est né en Nouvelle-Espagne, il a été béatifié et canonisé pour le martyr qu'il a enduré au Japon.
[621] Juan de Palafox y Mendoza a été béatifié le 5 juin 2011.

Bartolomé Gutierrez († 1632)- n'aboutirent pas. Ils obtinrent toutefois le titre de vénérables.

La *real audiencia de Quito* parvint, à son tour, à introduire la cause de Mariana de Jesús -*Azucena de Quito*-(† 1645), laquelle n'aboutit qu'après l'indépendance de l'Équateur, à l'image du cas de Pedro Claver. Mariana de Jesús fut ensuite béatifiée par Pie IX en 1853, puis canonisée par Pie XII en 1950.

Comme nous pouvons le constater, chaque cause a sa propre histoire. Même si une procédure était établie, chaque cause suivait son propre cours et traversait des épreuves différentes. Il apparaît clairement que la réputation de sainteté et les miracles n'étaient pas suffisants pour faire de quelqu'un un bienheureux ou un saint, notamment parce qu'entraient en compte des enjeux politiques et financiers. La cause de Rosa de Lima en est ici un bon exemple. Au moment de sa mort, l'Espagne et Rome avait besoin de créer un symbole fort du succès de l'évangélisation en Amérique. Or, le cas de Rosa de Lima s'avéra parfait pour cela. Cette jeune femme respectée et adorée de ses contemporains, née sur ce continent, descendante d'une famille espagnole et ayant vécu une existence exemplaire constituait la candidate idéale. C'est pourquoi le Vatican et la couronne espagnole n'épargnèrent pas leurs efforts pour la canoniser le plus rapidement possible.

À l'inverse, d'autres candidats en bonne position pour devenir saints ont été, quant à eux, victimes de tels enjeux. Le cas le plus connu en la matière est l´Indien Péruvien Nicolas de Ayllón († 1677). Pour l'Espagne, le fait d'avoir, à cette époque, un saint indien représentait un danger car la principale raison de sa présence sur le continent américain était celle de garantir l'évangélisation des Indiens et l'existence d'un saint indien aurait pu laisser entendre qu'une telle mission était remplie.

Il apparait aussi clairement que l'importance donnée par l'Espagne et Rome à chaque territoire avait une grande influence sur les béatifications et les canonisations. Il n'est pas anodin, en effet, de constater que la plus riche et la plus importante des vice-royautés ait obtenu une sainte et deux bienheureux en moins d'un siècle, tandis que le Royaume de Nouvelle-Grenade n'arriva même pas à obtenir un vénérable en plus de deux siècles. C'est ainsi que la période de

béatifications et de canonisations des saints péruviens coïncide avec l'époque de production accrue d'argent dans les mines de Potosi (1580-1630)[622]. La couronne cherchait vraisemblablement à faire de Lima l'un des centres du Catholicisme mondial et le bastion catholique des Amériques[623].

De la même manière, l'importance du financement de telles procédures est évidente. Il s'agissait de procédures longues qui exigeaient des équipes dédiées exclusivement à cette mission. Ces personnes devaient être sur place et mener des enquêtes de terrain, appliquer les questionnaires envoyés par le Vatican et collecter de l'argent pour soutenir la cause. Un tel travail devait également être mené en Espagne dans les différentes archives et bureaux et afin d'obtenir le soutien de la couronne et à Rome pour suivre le développement de la cause et faire le travail de relations publiques nécessaire –qui incluait de riches cadeaux-. Les membres de ces équipes étaient alors appelés les postulateurs de la cause. Il était aussi nécessaire de financer l'envoi à Rome de tous types de documents relatifs à la vie du candidat. Des cadeaux étaient également offerts aux personnalités influentes. Les fonds nécessaires pour financer de telles dépenses étaient alors collecté parmi les fidèles (riches et pauvres) de l'*audiencia* concernée, ainsi qu'auprès des autres *audiencias* et de la couronne.

Pour la cause de béatification de Juan de Palafox introduite par la Nouvelle-Espagne entre 1767 et 1787, 16.000 pesos furent ainsi collectés, dont 4.000 donnés par le roi et 12.000 par diverses hautes personnalités de la Nouvelle-Espagne. Ces fonds étaient destinés à payer le salaire et les dépenses du postulateur de la cause à Madrid -Francisco Antonio Jésus Nazareno-, ainsi qu'à rémunérer les personnes chargées des recherches auprès des archives de Simancas, de la *casa de la contratación* et de l'*escrivania de camara del consejo de Indias,* et à financer l'envoi de livres et d'écrits de Palafox de la Nouvelle-Espagne à l'Italie, et des livres sur la vie de Palafox de l'Espagne à la Nouvelle-Espagne. Tout cet argent pouvait alors entrer en Espagne sans payer d'impôts[624].

[622] SÁNCHEZ-CONCHA BARRIOS, Rafael, *Op. Cit.,* p.56
[623] *Ibid*., p. 66
[624] AGI, Indiferente, 3029, *Establecimientos religiosos y beatificaciones*, 1767-1787

Introduite par la Nouvelle-Espagne, la cause de Gregorio López reçut, en 1772, 53.635 *reales* procédant de Veracruz. Cette somme fut destinée à payer le salaire du postulateur à Rome, Joseph de Igareda, alors secrétaire du roi d'Espagne à Rome. Elle finança également le transport de différents objets entre la Nouvelle-Espagne et l'Espagne. Nous avons également constaté l'envoi, en 1749, de deux *arrobas* de tabac de luxe de Séville à Rome afin d'accélérer la procédure de béatification de López -une manœuvre autorisée par le roi-. Le postulateur sollicita l'envoi de ce cadeau afin d'offrir ces a*rrobas* au pape et à d'autres personnalités chargées du dossier et susceptibles de donner priorité à cette cause. La même année, les personnes chargées de la cause en Espagne réclamèrent plus d'argent à Mexico, considérant que les sommes reçues n'étaient pas suffisantes pour poursuivre la procédure[625].

Les exemples de ce type ne manquent pas, et bien que la plupart de ces causes venant du Royaume de Nouvelle-Grenade ne furent pas introduites et qu'aucune procédure n'eut lieu, il convient d'insister sur le fait que de telles tentatives existaient car au-delà de savoir si elles aboutirent ou non, elles générèrent un flux constant d'informations entre Santa Fe et Rome, notamment en ce qui concerne les miracles et l'utilisation des reliques dans cette région du monde qu'il s'agissait alors d'intégrer à l'imaginaire collectif du catholicisme européen. Pour le dire autrement, c'est bien grâce aux tentatives d'introduction des causes de Bartolomé Loboguerrero et d'Antonia Cabañas que les miracles réalisés par leurs reliques furent connus en Europe et qu'ils commencèrent à faire partie intégrante du catholicisme romain. La publication de biographies comme celle de Pedro Claver, à la fin du XVIIe siècle, permit de faire connaître ces miracles à un grand nombre d'Européens.

Bilan

Comme nous avons pu le voir dans un chapitre précédent, la relique de la tête de sainte Elisabeth de Hongrie a définitivement intégré Santa Fe au sein de la chrétienté espagnole. Or, les reliques ramenées par les Jésuites et la procession organisée pour célébrer leur arrivée sont allées encore plus loin en inscrivant

[625] AGI, Indiferente, 3029, *Establecimientos religiosos y beatificaciones*, 1772-1749

cette ville dans l'histoire et l'imaginaire collectif du catholicisme romain.

Ces corps sacrés constituaient, en effet, une partie de Rome, dès lors expédiée aux quatre coins du monde catholique et dont arrivée impliquait l'organisation de grandes fêtes baroques régies par des règles et des codes préalablement établis.

La fête organisée par les Jésuites à l'occasion de l'arrivée des reliques à Santa Fe n'a pas fait exception à cette règle. La rue principale de la ville et sa place centrale furent choisies pour être le décor du cortège : elles furent, dès lors, nettoyées, décorées et éclairées pour l'occasion. Le manque d'architectures éphémères construites pour l'occasion interpelle toutefois.

Les représentants de tous les pouvoirs prirent part au cortège aux côtés des Indiens, lesquels jouèrent un rôle crucial dans la volonté des Jésuites de montrer les avancées dans l'évangélisation et l'éducation selon les normes chrétiennes. La plupart d'entre eux dansèrent chantèrent et jouèrent de la musique tout en respectant les codes esthétiques européens de l'époque.

Même si ces reliques étaient moins importantes que celles envoyées par les Jésuites quelques années plus tôt à Mexico, il s'agissait d'un lot impressionnant de reliques associées, pour la plupart, à des martyrs romains, mais aussi à des apôtres, des docteurs de l'église, à la sainte famille et au Christ lui-même -reliques touchées-.

À la fin de la procession, un miracle se produisit : les reliques sauvèrent la vie d'une centaine de personnes. Ce miracle permit de lier pour toujours la vie de ces individus aux reliques présentes en leur démontrant qu'il s'agissait de véritables reliques de saints et de martyrs chrétiens. Un tel évènement contribua également à unir l'histoire de Santa Fe à celle de Rome.

Le flux de reliques et des récits autour des miracles allaient toutefois dans les deux sens, de l'Amérique à Rome et de Rome au continent américain. Tout au long du XVIIe siècle, l'Amérique a envoyé à Rome des informations sur la vie des personnalités mortes en odeur de sainteté afin d'introduire des causes de béatification et de canonisation auprès de la Congrégation des rites. Sur toutes les causes soumises à considération par le Royaume de Nouvelle-Grenade, une seule fut introduite auprès du Vatican : celle de Pedro Claver. Celles soumises par les

vice-royautés du Pérou et de la Nouvelle-Espagne connurent, quant à elles, plus de succès, notamment dans le cas du Pérou qui parvint à obtenir trois saints avant la fin du XVIIIe siècle.

4. Exposer les reliques : l'église de San Ignacio et les retables

4.1 Une église en construction

"La frecuencia a los sermones ha sido tanta que no cabiendo en una razonable iglesia y corredor que tiene junto asi y en el coro, la gente estaba a la puerta ocupando gran parte de la calle y muchos se volvían con pena porque no tenían adonde poder oir. Me vi obligado a decir en un sermón que se diese traza para que se hiciese una iglesia mas capaz y grande por la lastima que causaba ver volver a tantos. Acudio el pueblo con gran voluntad y muy gruesas limosnas siendo el señor don Juan de Borja (que es presidente de la Real Audiencia y nieto de nuestro beato padre Francisco de Borja) el primero que con mas liberalidad la dio y el que se encargo de pedirlo como la ha hecho por todo el pueblo con que se ha comenzado un muy escogido templo de cal y canto todo de bóveda de muy prima arquitectura"[626]

À leur arrivée définitive au Royaume de Nouvelle-Grenade le 23 septembre 1604[627], les pères jésuites Martin de Funes, Jose Dadey, Juan Bautista Coluccini, Bernabe de Rojas et le frère Diego Sanchez s'installèrent dans un hôpital où y restèrent une semaine, avant de déménager dans une maison acquise par le père Medrano au cours de la première mission officielle de la Compagnie de Jésus à Santa Fe[628] et située non loin de la place principale et de la *real audiencia.* Grâce à l'aide (économique, matérielle et en main d'œuvre) des habitants de la ville, les Jésuites y aménagèrent une église modeste mais confortable qu'ils décorèrent d'œuvres d'art fournies par l'archevêque et les personnalités de la ville[629].

[626] REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas….1604-1621,* p. 199
[627] PACHECO, Juan Manuel, *Op. Cit., Los jesuitas…,* p. 100
[628] *Ibid*., p.77
Sur le sujet de l'achat des maisons nous lissons sur la 2e version de la *carta anua 1604-1605*
"…Debía esta casa cuando llegué aquí ocho mil quinientos pesos del sitio que dejó comprado en P. Medrano…"
REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas….1604-1621,* p. 188
[629] *"…dentro de ocho días se pasaron a una casa que estaba comprada para la Compañía. Es grande y esta en medio de la ciudad a una esquina de la plaza junto a la Real Audiencia, la cual en un mes de acomodó a nuestro modo, haciéndose una iglesia de prestado capaz. Asistía a la obra toda la ciudad: unos mandaban trabajar en ella a sus negros, otros a sus indios, otros daban materiales y*

Quelques jours plus tard, l'archevêque et deux des plus anciens *oidores* collectèrent, avec succès, des dons pour acheter une autre maison destinée à accueillir le collège jésuite, et le 1er janvier 1605, un premier cours de latin eut lieu devant 70 élèves, dans le nouvel établissement situé à côté de la demeure abritant la résidence et l'église[630]. Quelques mois plus tard, le 18 octobre 1605, l'archevêque fonda le séminaire de *San Bartolome*[631] dont il laissa la direction au père jésuite Martín Vasquez et à un frère de la Compagnie non identifié. L'archevêque acheta alors une autre demeure, toujours située dans la même rue que celles occupées par les membres de la Compagnie, et destinée, celle-ci, à loger les séminaristes, et en particulier, les jeunes garçons des grandes familles du Royaume[632].

---

uno de los señores oidores asistió a la obra todos los días, mañana y tarde, sin faltar ninguno, hasta que se acabó.

La primera misa dijo de pontifical con la asistencia de la Real Audiencia y de los dos cabildos eclesiásticos y seglar. Vinieron las tres religiones que hay en esta ciudad con todos sus religiosos. La iglesia estaba bien adornada con doce doseles de tafetán que el señor Arzobispo dio y dos cuadros de Roma grandes, uno de Nuestra Señora y otro del crucifijo y con otros doce cuadros de España de los doce apóstoles que dio de limosna un ciudadano y con otras muchas cosas que liberalmente ofrecían tanto que no se podía pedir nada prestado, porque lo habían abandonado. Y así con poco trabajo se acomodó la casa e iglesia de las cosas necesarias"
Ibid., p. 144

Dans l'autre version de la *carta anua 1604-1605* nous trouvons sur le même sujet :
"…donde estuvieron por ocho días porque el respeto que les tenían y lo mucho que deseaban verlos en su casa dio traza y prisa para que los SS de la Audiencia sin tratar los nuestros dello les desocuparon una tan buena casa y en tan buen sitio por parecer muy a nuestro propósito se ha quedado por nuestra en que al presente viven habiendo acomodado una iglesia que aunque no es muy grande es buena a propósito para nuestros ministerios, juntamente acomodando la casa nuestra y habitación religiosa edificándose mucho la gente de ver en tan breve tiempo y pequeña casa tanto recogimiento y clausura religiosa"
Ibíd., p. 177

630 « *Tres meses después de nuestra llegada a la ciudad, el día de año nuevo se dio principio a las lecciones de latinidad con una oración que hizo el maestro. Acudieron 70 discipulos casi todos principales, ayudaron los ciudadanos con una limosna de 2500 pesos la cual pidió el señor Arzobispo y los dos oidores más antiguos y toda se gastó en comprar una casa acomodada para las escuelas"*
Ibid., p. 145

631 PACHECO, Juan Manuel, *Op. Cit., Los jesuitas…*, p. 127

632 «*Compro para el señor Arzobispo una muy buena casa y fue tan afecto a esta ciudad que los más principales de ella han puesto en él a sus hijos y así en poco tiempo fueron los seminaristas 30 y se espera serán muchos más. Cedió el gobierno de este seminario a un padre y un hermano de la compañía"*
REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas….1604-1621,* p. 145

Au cours des années qui suivirent, la Compagnie acquit une certaine stabilité matérielle, ce qui lui permit de devenir propriétaire d'un pâté entier de maisons à proximité de la place principale[633]. C'est là que les Jésuites organisèrent leurs cellules, leurs bureaux et le noviciat (avant de le transférer à Tunja)[634]. Ils achetèrent également des terres dans la *tierra caliente* et de nombreuses têtes de bétail afin de subvenir à leurs besoins et à ceux du collège[635]. Ils purent aussi rembourser certaines de leurs créances et décorer leur église[636].

C'est dans ce contexte de stabilité économique et organisationnelle que le besoin d'une plus grande église devint une évidence. Les fidèles étaient de plus en plus nombreux et la petite église aménagée ne suffisait plus. Le manque de place, qui se faisait de plus en plus sentir lors des services et autres évènements, amena le père provincial à faire appel à des dons. Comme nous avons déjà pu le voir, le président Juan de Borja fut le premier à montrer son soutien au projet d'un nouveau temple[637].

---

[633] "*La habitacion de la casa tambien se ha aumentado, comprando en mas de 5000 pesos unas casas que nos faltaban para tener toda la cuadra o isla con que se ha ensanchado esta casa y en este sitio tiene todo lo que ha menester y puede tener y el pueblo es el mas cercano a la plaza y mas apropósito para nuestro ministerios que hay en esta ciudad*"
ARSI, N, R et Q, 12I, fol. 76

[634] " *Se han acomodado celdas y oficinas en esta casa que se compró aprovechándonos de su edificio y en ella se puso el noviciado el tiempo que aquí estuvo"*
Ibídem

[635] "*Se han comprado en tierra caliente donde se multiplica el ganado catorce estancias de ganado mayor que las tierras habran llegado a 30500 pesos y las cabezas de ganado mayor para poblar las que son mas de 20"*
Ibídem

[636] "*...la sacristía de ha mejorado en plata labrada y ornamentos en mas de 1000 pesos ; de deudas antiguas se han pagado mas de 5000"*
Ibídem

[637] *"La frecuencia a los sermones ha sido tanta que no cabiendo en una razonable iglesia y corredor que tiene junto asi y en el coro, la gente estaba a la puerta ocupando gran parte de la calle y muchos se volvían con pena porque no tenían adonde poder oir. Me vi obligado a decir en un sermón que se diese traza para que se hiciese una iglesia mas capaz y grande por la lastima que causaba ver volver a tantos. Acudio el pueblo con gran voluntad y muy gruesas limosnas siendo el señor don Juan de Borja (que es presidente de la Real Audiencia y nieto de nuestro beato padre Francisco de Borja) el primero que con mas liberalidad la dio y el que se encargo de pedirlo como la ha hecho por todo el pueblo con que se ha comenzado un muy escogido templo de cal y canto todo de bóveda de muy prima arquitectura"*
REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas....1604-1621,* p. 199

En 1609, une *cédula real* vint approuver la construction du bâtiment et fournir une partie des fonds nécessaires[638], comme en atteste la présence dans les archives de l'AGI d'un dossier envoyé de Santa Fe en 1610 pour débloquer ces fonds[639]. Il apparait toutefois impossible d'établir avec certitude si ces fonds arrivèrent vraiment.

Le 1er novembre 1610, les travaux débutèrent avec cérémonie de la pose de la première pierre, à laquelle assistèrent les plus hautes personnalités de la ville. La *carta anua* de 1611-1612 situe cette cérémonie au 1er novembre 1611[640], mais une lettre envoyée par le père Francisco Victoria au général Acquaviva, datée du 3 novembre 1610, indique que l'événement eut lieu au cours de l'année 1610[641]. Les motifs pour lesquels le provincial Lyra aurait modifié la date dans sa *carta anua* restent obscurs.

Le père Juan Bautista Coluccini fut désigné pour concevoir le bâtiment et diriger les travaux. Né à Lucca en 1571, Coluccini entra comme novice de la Compagnie de Jésus de la province de Rome en 1601. L'homme était déjà prêtre lorsqu'il décida de rentrer au collège de Saint-André du Quirinal, et avait déjà fait 3 années d'études d´art, 4 de théologie et 4 de mathématiques. En 1603 -soit à la fin de ses 2 années de noviciat- il demanda au Général de l'envoyer au Royaume de Nouvelle-Grenade. Au mois de mai de la même année, Acquaviva décida de l'envoyer à la province du Pérou. Coluccini arriva à Séville le 2 juin et

[638] HERRERA GARCIA, Francisco Javier, « El retablo escultórico del siglo XVII en la Nueva Granada (Colombia). Aproximación a las obras, modelos y artífices », dans *La consolidación del barroco en la escultura andaluza e hispanoamericana*, s.l., Editorial Universidad de Granada, 2013, p. 323

[639] AGI, Gobierno, Santa Fe, 226, n. 169

[640] "*El dia de todos los santos de 1611 se celebro la colocacion de la primera piedra de un insigne templo de linda traza imitación del Jesus de la casa profesa de Roma. Entiendase que será despues de acabado el mejor de los que presente hoy en estas Indias*"
ARSI, N, R et Q, 12I, fol. 75v

[641] « *Antes de ayer, en que fue la festividad de todos los santos, se celebro en esta casa la colocacion de la primera piedra de nuestra iglesia. Todo se hizo muy bien, gloria al Señor, y con concurso de todo lo mas lustroso de esta corte. Colocóla el viceprovincial. Mostro todo el pueblo mucho contento de ver darse principio a iglesia nueva, donde ha de recibir mucha ayuda para su salvacion y consuelo de almas* »
ARSI, N.R et Q. Hist 1. Fol.80

embarqua dix mois plus tard pour l'Amérique. En 1613, il était déjà profès du 4e vœu. Pendant ses années au Royaume de Nouvelle-Grenade, Coluccini fut *operario de indios*, confesseur, procurateur et prédicateur. On sait également qu'il avait des notions de musique et d'astronomie[642] et qu'il porta, dès son arrivée, un intérêt tout particulier à la langue Chibcha[643]. À l'occasion des principales fêtes et célébrations, il écrivit des sermons et des chansons en castillan mais aussi dans la langue de Muiscas. En 1640, le président Martin Saavedra y Guzman commanda à Coluccini ainsi qu'au père recteur du collège de Santa Fe, Baltazar Mass, la rédaction d'un rapport sur l'éclipse du soleil ayant eu lieu la même année. Coluccini rédigea un document détaillé, accompagné d'un dessin et d'une maquette. Ces documents –dont la maquette- se trouvent encore à l'AGI[644].

Concernant son expérience en tant qu'architecte, nous savons qu'en 1605, alors qu'il officiait comme missionnaire dans le village indien de Cajica, il supervisa la reconstruction de l'église du village indien, ce qui lui valut sa réputation d'architecte[645]. Dès lors, en 1608, il fut chargé de l'amélioration du projet de l'église de la paroisse de Villa de Leyva, un projet conséquent, s'agissant d'un village habité par les représentants de la plus haute noblesse espagnole du Royaume[646]. En 1619, il participa également à la reconstruction de l'église du Fontibon[647]. Il semblerait donc que Coluccini fit des travaux dans toutes les églises des missions où il officiait, à savoir, Honda, Santa Ana, Cajica, Engativa, Tunjuelo, Usme, Fosca, Caqueza y Facatativa[648].

---

[642] RENTERIA, Patricia, *Arquitectura en la Iglesia de San Ignacio de Bogotá: modelos, influjos, artífices*, Bogotá, Universidad Javeriana, 2001, p. 98

[643] «*…se dedico enteramente todo el tiempo que le quedaba al estudio de la lengua Chypcha, que es la mas universal del Reyno en todas aquellas partes en que como en los Llanos, no reynaba la lengua Mosca. Fue tan feliz en este estudio, que fue el primero que predico y en la lengua Chypcha con admiración de los mismos indios*"
CASSANI, José, *Historia de la provincia de la Compañía de Jesús del Nuevo Reyno de Granada en la América*, Madrid, Imprenta y libreria de Manuel Fernández, 1741, p. 433

[644] RENTERIA, Patricia, *Op. Cit*., p.99
[645] *Ibíd*., p. 100
[646] *Ibíd*., p. 101
[647] *Ibíd*., p. 100
[648] *Ibíd*., p. 101

Les raisons de choisir Coluccini comme architecte semblent donc évidentes. À ce sujet, le père Joseph Cassani, dans son ouvrage *Historia de la provincia de la Compañía de Jesús del Nuevo Reyno de Granada en la América*, explique que Coluccini fut choisi car tout le monde savait qu'il avait acquis en Italie les notions nécessaires en mathématiques et en dessin pour pouvoir achever un tel projet architectural. Il était, de plus, à l'époque, le seul dans la province à pouvoir mener à bien de tels travaux[649].

Il s'agissait toutefois d'un projet très ambitieux et on ne tarda pas à douter des capacités économiques et techniques de la province du Nouveau Royaume et Quito de le mener à bien. Le projet de Coluccini fut toutefois retenu[650]. Il semble même que l'architecte parvint à le réaliser et que la majeure partie de la structure de l'église que l'on connait actuellement correspond à celle imaginée par Coluccini au début du XVIIe siècle. Patricia Renteria affirme, à ce sujet, que même certaines modifications dans la volumétrie de l'édifice sont observables, la structure principale de l'édifice est restée identique à celle des dessins attribués à Coluccini et conservés dans la Bibliothèque nationale de France[651] [652]. Notons également que Mercado indique, lui aussi, que l'église fut intégralement construite d'après les plans de Coluccini[653].

Le père Coluccini n'était, bien entendu, pas seul dans ce projet. Le frère Andres Alonso collabora avec lui dès le début du chantier. Né à Valladolid en

---

[649] "*Sabiase en la provincia que el Padre Coluccini en la Italia había aprendido y estudiado por curiosidad algunos principios de Mathematica y que sabia trazar una fàbrica y ponerla en un papel. Esta habilidad, en aquellos parajes y en aquel tiempo era prenda de suma estimación, porque habían pocos o ninguno que pudiesse executar o cuidar de cosa semejante.*"
CASSANI, José, *Op. Cit.*, p.436

[650] «*…y viendola con atencion hubo contrarios pareceres porque algunos juzgaron que siendo tan grande la pobreza del Colegio era imposible fabricar iglesia tan grande, pero nuestro buen arquitecto persistio en su traza fiada en la liberalidad de Dios…*"
MERCADO, Pedro de, *Op. Cit.,* V 1, Chap. XLIII

[651] RENTERIA, Patricia, *Op. Cit*., p. 111

[652] VALLERY-RADOT, Jean et LAMALLE, Edmond, *Le Recueil de plans d'édifices de la Compagnie de Jésus : conservé à la Bibliothèque nationale de Paris*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1961, XXVI-560 p.

[653] "*… pero nuestro buen arquitecto persistió en su traza fiada en la liberalidad de Dios, y a la verdad acertó, pues al cabo de muchos años le puso la última mano al cuerpo de la iglesia que es absolutamente el mejor que hay en este reino*"
MERCADO, Pedro de, *Op. Cit.,* V 1, Chap. XLIII

1564, Alonso intégra la Compagnie en 1586 avant de se rendre, quelques années plus tard, à la province du Pérou où il construisit l'église de Panama en 1601. En 1607, il rejoignit Cartagena où il dirigea le chantier de la première église du collège. Il fut ensuite envoyé à Santa Fe où il collabora aux travaux de l'église de la ville. D'après les informations dont nous disposons, le frère Alonso dirigea également les travaux du collège et de l'église de Tunja. En 1616, il regagna à Cartagena où il demanda la permission de rentrer au Pérou. Cette requête fut reçue favorablement et, dès 1619, il se trouvait au collège du Callao avant de devenir, en 1625, le procurateur du collège de Guamanga. En 1628, il fit partie du groupe chargé de la construction de l'église de Lima, pensée d'après le modèle de l'église du Gesù à Rome. Alonso participa également aux chantiers du temple et du collège d'Arequipa, où il mourut en 1634[654].

En 1612, soit deux années après le début des travaux de l´église San Ignacio, le frère architecte Pedro Perez arriva sur place en même temps que le procurateur Santillan de Rome[655]. Né à Murcia en 1556, Perez avait rejoint la Compagnie en 1581. Déjà architecte de formation, il devint donc, dès 1584, l'un des architectes officiels des Jésuites en Espagne[656]. Avant de partir pour le Nouveau Continent, il travailla sur les chantiers de l'église de Cordoba, du collège d'Ubeda et du collège de Malaga. Son travail au collège de Malaga lui permit d'acquérir une large renommée. En Nouvelle-Grenade, en plus de faire partie de l'équipe de Colluccini, il dirigea les travaux du collège de Tunja, où il mourut en 1634,

[654] RENTERIA, Patricia, *Op. Cit*., p. 104

[655] "*Por acomodarse al corto caudal poca renta del Colegio y no ser las limosnas tan gruesas, suplese de industria para que vaya adelante la diligencia y buenas partes del hermano arquitecto que Vuestra Paternidad nos envio*"
ARSI, N, R et Q, 12I, fol. 75v

[656] En effet, Perez fait partie de l´historiographie de l´architecture jésuite en Espagne. Voir :
RODRIGUEZ G DE CEBALLOS, Alfonso, S.J, "Arquitectura y arquitectos en la provincia jesuítica de Andalucía", dans GARCIA GUTIERREZ, F., S.J, *El arte de la Compañía de Jesús en Andalucía (1554-2004),* Córdoba, Obra Social y Cultural Caja Sur, 2004, p. 57-58
CRIADO MAINAR, Jesús, « Contribución de la Compañía de Jesús al campo de la Arquitectura y de las Artes Plásticas en el ámbito español e iberoamericano », dans *La Compañía de Jesús y su proyección mediática en el mundo hispánico durante la Edad Moderna*, Madrid, CSilex, 2010, p. 260
MORALES, Alfredo J., « La arquitectura jesuítica en Andalucía. Estado de la cuestión », dans *La arquitectura jesuítica : actas del simposio internacional, Zaragoza, 9, 10 y 11 de diciembre de 2010*, Zaragoza, IFC, 2012, p. 330

quelques années avant la fin du chantier de San Ignacio à Santa Fe[657]. Il semblerait que Perez fut envoyé en Amérique à cause de son comportement peu exemplaire. Une lettre du général Acquaviva adressée au père Santillan nous permet toutefois de penser que le fait qu'il ait été architecte s'avéra déterminant au moment de décider de l'envoyer dans la province du Nouveau Royaume et Quito[658] pour assister le père Coluccini[659].

Les frères coadjuteurs jouaient, en effet, un rôle primordial dans les projets architecturaux des Jésuites qu'ils dirigeaient d'ailleurs très souvent. Certains -comme Pedro Perez-, étaient d'ailleurs architectes avant d'intégrer la Compagnie. Il arrivait toutefois qu'ils soient placés à la tête d'un projet élaboré par un architecte civil[660]. Dans le cas de l'église de San Ignacio à Santa Fe, il semblerait que le frère Perez ait été le véritable chef de chantier, derrière Coluccini qui était plus connu car prêtre de quatre vœux[661] et auteur de projets architecturaux antérieurs à l'arrivée de Perez.

Une fois Perez sur place, à la fin de l'année 1612, les travaux avancèrent sans problèmes apparents. Les fondations de l'église étaient déjà posées, les murs avaient atteint une certaine hauteur[662] et dès 1616, les arcs du corps de l'église et l'une des chapelles furent, à leur tour, achevés[663].

En tant que procurateur du collège de Santa Fe chargé de débloquer les fonds nécessaires, le père Coluccini dut faire face à de nombreux problèmes économiques tout au long du chantier, et ce malgré les collectes de dons organisées depuis Rome par le général Acquaviva. En 1615, Acquaviva rédigea une

---

[657] RENTERIA, Patricia, *Op. Cit*., p. 105

[658] *"…y si el provincial de aquella provincia no ha dado ningún sacerdote es de creer que no ha podido, pero gracias al Señor que ha dado hermanos de buena vocación y habilidad"*
ARSI, Beatica 4

[659] RENTERIA, Patricia, *Op. Cit*., p. 106

[660] ALCALÁ, Luisa Elena, « De historias globales y locales: una aproximación a la historiografía de la arquitectura de los Jesuitas en Hispanoamérica », dans *La arquitectura jesuítica : actas del simposio internacional, Zaragoza, 9, 10 y 11 de diciembre de 2010*, IFC., Zaragoza, s.n., 2012, p. 489.

[661] RENTERIA, Patricia, *Op. Cit*., p. 103

[662] « *Ha crecido en este tiempo porque demas de haber sacado los cimientos que son muy profundos, anchos y fuertes, esta ya el edificio de estado y medio de alto, importa mucho la buena diligencia y traza del padre Juan Bautista Colochini lo comenzó y lleva delante no menos con arquitectura que con artificio*"
ARSI, N, R et Q, 12I, fol. 75v

[663] PACHECO, Juan Manuel, *Op. Cit., Los jesuitas…*, p. 113

première lettre pour souhaiter le prolongement des dons rendant possible la poursuite des travaux[664], et deux ans plus tard, une seconde, au père Santander, alors recteur du collège de Santa Fe, pour lui demander de soutenir Coluccini. Cette seconde lettre sollicitait de destiner les matériaux de construction à l'église plutôt qu'au chantier du collège[665].

En 1621, les échanges épistolaires changent de ton. Dans une lettre adressée au provincial Florian Ayerbe, Acquaviva rappelle les règles de la Compagnie et insiste sur le fait de ne pas dépenser les fonds destinés aux pères et frères impliqués dans le chantier du temple[666]. En 1623, Coluccini demande l'autorisation de se rendre à nouveau aux missions du fait des problèmes économiques du chantier et de la province en général[667]. La même année, le général Acquaviva ordonne au provincial l'envoi de deux pères pour contrôler les comptes du chantier de l'église et du collège laissés par Coluccini avant de partir aux missions[668].

En 1625, l'ordre d'interrompre le chantier tombe[669]. Une lettre du général datée de 1626 et destinée au recteur du collège du Santa Fe nous apprend toutefois que les travaux ont malgré tout continué. Dans sa missive, Acquaviva accuse Coluccini de profiter de son pouvoir dans les missions pour détourner les fonds destinés au chantier de l'église de Santa Fe, ce qui était formellement interdit par la Compagnie de Jésus. Le général propose également de destiner ces fonds aux églises des doctrines en ayant le plus besoin[670].

---

[664] RENTERIA, Patricia, *Op. Cit*., p. 107
[665] *Ibídem*
[666] "*Y aunque parece que excusa algo de esta falta, la necesidad y aprieto de lo temporal que se padecen en dicho colegio, pero lo que se gasta en fabricas, en particular la de la iglesia (que por ahora se debe dejar) gastese en acudir a los sujetos de la comunidad*"
Ibíd., p.108
[667] *Ibídem*
[668] "*...en la ultima me pide que señale dos personas que vean las quentas del colegio de Santa Fe y juzguen el estado en que usted las dejo. Al Provincial le escribo que le consuele en lo que desea, para que se aclare y conteste la verdad. Al fin V.R. ha alcanzado ya lo que tantas veces nos había pedido que lo ocupásemos en un ministerio y missiones de indios*"
ARSI, NRQ, fol. 246

[669] RENTERIA, Patricia, *Op. Cit.,* p.108
[670] "*...no contribuyan las doctrinas al colegio de Santa Fe. No puedo convenir de ningún modo en que las Doctrinas de Onda y Santa Ana y de los llanos contribuyan para los gastos del Colegio de Santa Fe, sino empléense en Adornar las iglesias de los mismos pueblos*"
ARSI, NRQ, Fol.276

Vers 1627, deux arcs s'effondrèrent ainsi qu'une colonne[671]. De retour à Santa Fe en 1632, Coluccini reprit la direction du chantier avant de recevoir, la même année, une lettre d'Acquaviva le remerciant pour son travail et le félicitant pour sa gestion des comptes du collège et du chantier[672].

En 1634, à la suite de la mort du frère Perez, le Jésuite Marcos Guerra arriva à Santa Fe pour aider le père Coluccini. D'origine napolitaine, Guerra était un architecte expérimenté, ce qui amena Patricia Renteria à avancer l'hypothèse selon laquelle qu'il aurait participé aux décisions ultimes concernant la façade, la tour et l'intérieur de la coupole et de la voûte[673]. Après son séjour à Santa Fe, Guerra fut envoyé à Quito où il devint le chef du chantier de l'église de la ville, une structure innovante, de fait assez similaire à celle de Santa Fe avec sa coupole et son plafond à voûte[674]. Nous retrouvons donc ici la stratégie jésuite de transfert de frères architectes en fonction des besoins du moment.

Le 29 juillet 1635, l'église fut finalement dédiée à saint Ignace[675], et l'année suivante, le premier chantier[676] de l'église de San Ignacio prit fin[677] [678] .

---

[671] "*Quiso Nuestro Señor en este tiempo probar su tolerancia y paciencia haciendo que dos arcos que tenía acabados y una torre sobre ellos se viniesen al suelo*"
MERCADO, Pedro de, *Op. Cit.,* V 1, Chap. XLIII

[672] "*Huelgame mucho que haya contado la verdad acerca de las cuentas del tiempo que fue Procurador de ese colegio y de la fabrica de la iglesia que ha tenido y tiene a su cargo. Siempre entedi que V.R no habría hecho cosa que ni fuere cual conviene; yo le agradezco como es justo, lo mucho y bien que ha trabajado y trabaja ayudando en cuento puede a ese colegio…*"
ARSI, NRQ, fol.349

[673] RENTERIA, Patricia, *Op. Cit.,* p. 107

[674] ALCALÁ, Luisa Elena, *Op. Cit.,* p. 490

[675] PACHECO, Juan Manuel, *Op. Cit., Los jesuitas…,* p. 113

[676] Nous savons qu´à la fin du XVIIe siècle, l´église perdit sa coupole, la chapelle de l´autel majeur et la première partie de sa voûte, ce qui requit un deuxième grand chantier entre 1694 et 1698. De même, le tremblement de terre de 1743 a abimé la coupole et les Jésuites ont dû la reconstruire à nouveau. Elle s'écroula toutefois une nouvelle fois le 10 octobre 1763. La coupole telle que nous la connaissons date de 1804.
RENTERIA, Patricia, *Op. Cit.,* p. 117

[677] *Ibíd.,* p. 110

[678] La fin du chantier a été raconté au général dans la *carta anua* de 1638-1643
"Acabóse el cuerpo de nuestra Iglesia que es de los mejores templos que las Indias tienen, muy capaz, muy hermoso, muy bien dispuesto y edificado, alegre y vistoso, y de una techumbre o bóveda de artificiosas molduras y artesones guarnecida."
REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas… 1638 a 1660*, p. 92

L´église

L'église bâtie par le père Coluccini l'est sur plan rectangulaire divisé en deux grandes parties. La première accueille le portail, le narthex, la nef avec sa voûte en berceau, un bas-côté oriental et un autre occidental, tous les deux couronnés par quatre voûtes d'arêtes. Le jubé se trouve attaché à la façade principale de l'église. La seconde partie comprend la croisée, couronnée par la coupole, l'autel et son retable, une chapelle dans le transept oriental et une autre côté occidental. Ces chapelles sont chapeautées de voûtes d'arêtes. L'ensemble du plan présente une symétrie centrale et la structure repose sur des colonnes de l'ordre dorique.

La façade se compose, quant à elle, d'un portail doté de trois baies, dont une centrale, de plus grande taille. La cloche se trouve du côté occidental. Le côté oriental est, quant à lui, dépourvu de tour.



La sacristie se situait derrière les murs du *testero* (sur lesquels se trouve le retable du maître-autel), avant d'être déplacée au cours du XIXe siècle vers l'ancienne boulangerie (partie orientale du temple) et de devenir la chapelle de Saint Joseph.

La façade et l'intérieur de l'église présentent une architecture simple, somme toute épurée, le faste du bâtiment se concentrant dans les

ornementations, notamment au niveau des retables et des plafonds mudéjares[679]. L'architecture de l'église est de style maniériste (à la jonction des styles renaissance et baroque), lequel constitue alors la norme dans le Royaume de Nouvelle-Grenade[680]. L'architecture maniériste est également associée à la Contre-Réforme et plus spécialement à l'ordre né pour la défendre : la Compagnie de Jésus[681].

Attardons-nous ici quelques instants sur la question de l'architecture jésuite. Cette église suivait-elle les normes dictées par les Jésuites de Rome ? Pour répondre à cette question, il convient d'abord de comprendre ces normes architecturales. Dans un premier temps, par contraintes économiques, la Compagnie de Jésus n'entreprit pas la construction de temples et préféra adapter et réparer des bâtiments reçus en dons. Ce n'est qu'à partir des années 1550 que les Jésuites commencèrent à bâtir des églises, des collèges et des résidences. C'est alors que l'établissement de normes devint nécessaire, et c'est pourquoi, à la première congrégation générale de la Compagnie, en 1558, sous le généralat du père Diego Lainez, le thème fut abordé et que fut rédigé l'ouvrage *De ratione aedificiorum*[682]. Parmi les concepts établis par ce livre figurent la salubrité, la simplicité, l'économie, la robustesse et la fonctionnalité. Conformément au vœu de pauvreté des Jésuites, les édifices de la Compagnie devaient désormais refléter ces principes et perdurer dans le temps. Il est toutefois pertinent de remarquer ici que ces règles ne faisaient pas de référence directe à un style architectural en particulier. Autrement dit, un édifice jésuite ne devait pas suivre des règles stylistiques spécifiques, mais plutôt respecter des principes conceptuels comme la

[679] *Ibid.,* p. 24
[680] *Ibid.,* p. 23
[681] BUSCH, Harald, *L'architecture en Europe*, Paris, Hachette, 1965, p. IX
LAVEDAN, Pierre, « Contreréforme, Baroque, maniérisme », dans *Gazette des Beaux-Arts*, Février 1974 p. 98

[682] "*Fu proposto quanto segue circa il modo di edificare : bisogna stabilire un modo alla construzione di case e collegi, cosa che depende da noi, affinché si eviti (oltre agli altri difetti) che si facciano palazzi dei nobili, ma gli edifici siano costruiti per essere abitati ed utili per esercitarvi i nostri uffici, siano igienici e robusti, in essi sia visibile la memoria della povertà, per cui non dovranno essere né sontuosi né recercati* […]. *Circa le chiese non fu deciso nulla, e sembrò bene che tutta questa questione dovesse essere meglio considerata*"
Decret. Congr. Gen 1, tit. VI, d. 34, in *Institutum S.J,* I, Romae, 1869, 166
Dans : SALE, Giovanni, *Pauperismo architettonico e architettura gesuitica: dalla chiesa ad aula al Gesù di Roma*, Milano, Jaca Book, « Saggi di architettura », 2001, p. 34

fonctionnalité ou la salubrité[683]. Les Jésuites eux-mêmes appelèrent cette manière de construire *el modo nostro.*

Quelques années plus tard, au cours de la seconde congrégation générale de 1565, l'obligation d'envoyer les plans des bâtiments à Rome en vue de l'autorisation du *consiliarius aedificiorum*[684] fut adoptée et dès 1613, les provinces durent solliciter l'envoi de ces autorisations et de leur duplicata. Plusieurs de ces documents sont actuellement conservés à la Bibliothèque nationale de France[685].

Le père architecte Giovanni Tristano (1558-1575) fut le premier à occuper le poste de *consiliarius aedificiorum*. À cette époque, et même si le *modo nostro* ne faisait pas référence à un style architectural spécifique, Tristano créa un modèle idéal d'église selon certaines normes adaptables aux réalités des provinces concernées[686]. Le souci d'adapter les bâtiments jésuites aux géographies et aux époques apparaît ici caractéristique de l'architecture jésuite : tout en suivant les règles du *modo nostro*, ces bâtiments aspiraient à s'insérer dans la réalité sociale, économique et culturelle de l'endroit où ils se trouvaient[687].

L'église proposée par Tristano présentait un plan rectangulaire à nef unique avec des chapelles sur les côtés venant attirer l'attention vers l'autel[688]. Quelques années plus tard, le général Mercuriano ordonna au père Giovanni De Rosis, successeur de Tristano au poste de *consiliarius aedificiorum,* de créer des plans types capables d'être adaptés dans les provinces. Une nouvelle fois, De Rosis dessina une église en plan rectangulaire à nef unique et doté trois chapelles de chaque côté[689].

Ce type d'organisation spatiale en rectangle est connu comme *aula* en Italie et comme *caja* ou *cajón* en Espagne, et constitue un tracé repris par les

[683] *Ibíd.,* p.33
[684] BÖSEL, Richard, « La Ratio Aedificiorum di un'istituzione globale tra autorità centrale e infinità del territorio », dans *La arquitectura jesuítica : actas del simposio internacional, Zaragoza, 9, 10 y 11 de diciembre de 2010*, Zaragoza, IFC, 2012, p. 42.
[685] *Ibíd.,* p.43
[686] PATETTA, Luciano, *L'Architettura della Compagnia di Gesù in Italia XVI-XVIII sec*, Brescia, Grafo, 1990, p. 11
[687] RODRIGUEZ G. DE CEBALLOS, Alfonso, S.J, « La arquitectura jesuítica en Castilla. Estado de la cuestión », dans *La arquitectura jesuítica : actas del simposio internacional, Zaragoza, 9, 10 y 11 de diciembre de 2010*, Zaragoza, IFC, 2012, p. 305
[688] PATETTA, Luciano, *Op.Cit.,* p. 12
[689] *Ibíd.,* p. 13

premières églises réalisées en Europe par les Jésuites[690]. La préférence des Jésuites pour les églises *ad aula* est, en effet, justifiée. Comme nous venons de le signaler, les temples de la Compagnie devaient suivre les règles du *modo nostro,* dont celle de la fonctionnalité, intimement liée aux besoins propres des obligations des Jésuites telles que la prédication de l'évangile et la liturgie. Or, il apparaît clairement que ce type d'église mettait en valeur l'autel afin que les fidèles se concentrent sur les activités qui s'y réalisaient. Ce type d'architecture permettait, de plus, au prête d'être vu et entendu d'où qu'on soit. De même, les chapelles placées sur les côtés permettaient de réaliser simultanément différentes activités pieuses et/ou d'évangélisation[691].

Le recours à ce modèle n'était toutefois pas obligatoire et chaque province pouvait proposer son propre plan à condition de suivre les règles du *modo nostro*[692]. À partir du début du XVIIe siècle, on assiste, de fait, en Italie à la construction d'églises à plan central calqué sur le projet de la basilique Saint-Pierre à Rome et s'adaptant aux besoins des Jésuites[693]. Les temples de type a*d aula* restèrent toutefois les plus répandus et on les retrouve dans presque toutes les provinces jésuites, à l'image de l'église du Gesù à Rome, qui est encore actuellement la principale église de la Compagnie de Jésus.

Une autre caractéristique centrale des bâtiments jésuites est leur emplacement, en l'occurrence, le centre des villes et des villages, en d'autres termes là où les populations sont amenées à converger. Bien que cette règle ne fasse pas partie du *ratione aedificiorum,* nous la retrouvons parmi les instructions données par Ignace de Loyola aux missionnaires de la Compagnie. Dans ce document, Loyola invitait ces derniers à acquérir un lieu où établir une église et situé à proximité du centre du pouvoir[694]. Loyola connaissait, en effet, le pouvoir

[690] RENTERIA, Patricia, *Op. Cit.,* p. 112
[691] PATETTA, Luciano, *Op. Cit.,* p. 12
[692] *Ibíd.,* p. 13
[693] *Ibíd.,* p. 14
[694] « *…to have special care to obtain a good site that is spacious, or that can be enlarged in the future, that is sufficiently large for a church and a residence, and it at all possible that is not far removed from the converse of the city, and having bought that, it will be a good beginning for all the rest"*
Eppig. IV, 2861, cf. III, 1899 dans : LUCAS, Thomas M., *Saint, site and sacred strategy : Ignatius, Rome and Jesuit urbanism.*, Rome, Biblioteca apostolica Vaticana, 1990, p. 35

que confère une chaire bien située, comme le montre l'emplacement choisi pour l'église du Gesù à Rome[695].

Comme nous pouvons le voir, l'église de San Ignacio à Santa Fe respecta les normes du *modo nostro* et le plan *ad aula* : elle apparait ainsi fonctionnelle, solide, salubre, imposante mais simple. À l'instar de la plupart des églises de la Compagnie, ses décors et ses retables ne reflétaient pourtant pas la pauvreté des Jésuites. Dès lors, comment un tel faste était-il possible s'il s'agissait de faire montre de pauvreté ? : tout simplement grâce à la distinction que les Jésuites faisaient entre les bâtiments destinés au logement et à l'éducation et ceux dédiés à l'adoration du Christ et à la vénération des saints[696]. Les deux premiers types de bâtiment devaient suivre à la lettre les normes imposées et refléter le dénuement caractéristique des Jésuites[697], tandis que les temples devaient respecter des normes architecturales tout en utilisant leurs décors pour montrer la magnificence de l'Église catholique[698].

L'importance symbolique et politique de cette église

Bien que la principale fonction de ce bâtiment fût d'être un temple religieux, il remplissait aussi une fonction politique capitale pour les Jésuites, à savoir, symboliser la puissance de cet ordre religieux dans le Royaume de Nouvelle-Grenade.

D'un côté, le besoin d'ériger une plus grande église naquît du grand nombre de fidèles acquis par la Compagnie au cours de ses premières années passées sur ce territoire. Cette nécessité montre la grande acceptation et le respect des habitants de Santa Fe pour les Jésuites. Ces fidèles appartenaient à toutes les catégories sociales et il existait différents événements destinés à chacune d'entre elles : des messes pour les Espagnols[699] ; des sermons, des lectures, des *exempla* et

[695] *Ibíd.,* p. 30
[696] SALE, Giovanni, *Op. Cit.,* p. 48
[697] *Ibíd.,* p. 50
[698] *Ibídem*
[699] "*A los demás españoles de edad así hombres como mujeres se ha acudido con muchos sermones y exhortaciones particulares y comunes de que se ve ya el fruto de la frecuencia de los sacramentos (tan nuevo en esta tierra como lo es en todas las que no ha entrado la Compañía) no solo las fiestas en que hay jubileos sino todos los domingos y otros días de entre semana*"
ARSI, N. R et Qui, 12 I, f. 44

des confessions pour les Indiens[700] ; des cours de catéchisme pour les enfants[701] ; d'autres pour les Noirs[702], etc. Ce succès évident mettait en avant les résultats positifs du travail des Jésuites pour reprendre en main l'évangélisation des Indiens et les bonnes mœurs des Espagnols, raisons pour laquelle l'archevêque Lobo Guerrero avait demandé leur présence sur le territoire. Une telle réussite venait, de plus, mettre au premier plan l'échec des autres ordres quant à l'évangélisation du Royaume.

D'un autre côté, l'emplacement, la taille et les caractéristiques architecturales de cet édifice restaient cruciaux. Il s'agissait, en effet, de l'église la plus proche du centre du pouvoir, située dans une des rues de la place centrale, à quelques pas seulement de la cathédrale, de la *Real audiencia* et de la demeure de son président. Comme nous avons déjà pu le voir, le choix d'un tel emplacement n'était pas un hasard et suivait les instructions laissées par Ignace de Loyola qui, inspiré des préceptes militaires, estimait que les églises et les *casas profesas* des Jésuites devaient être localisées dans le centre-ville de la même manière que, pendant la guerre, le quartier général devait se trouver au centre du camp ou de la ville fortifiée[703]. Les églises des ordres pourtant arrivés avant, étaient, de plus, généralement éloignées de ce centre névralgique, ce qui venait encore illustrer l'assise des Jésuites.

---

[700] " *Deseo mucho tener ayuda porque en los días de la semana que tienen en esta ciudad feria o mercado concurren tantos de los pueblos comarcanos a la plaza como Vuestra Reverencia sabe y de las platicas que allí se les hace y los domingos en nuestra casa es cosa ordinaria ordinaria acabada la platica cargar tantas confesiones que tuvieran que hacer 3 o 4 padres si los hubiera para ayudarme*"
ARSI, N. R et Qui, 12 I, f. 46v

[701] " *Y porque a todas las edades se acuda los niños tienen su decuria debajo de la protección de san Justo y Pastor vienen a nuestra casa a oír misa cada día a una hora señalada y asisten a ella puestos en dos bandas con mucho silencio y devoción*"
ARSI, N. R et Qui, 12 I, f. 45

[702] "*Hay algunos negros esclavos en esta ciudad a cuya enseñanza en los misterios de la fe acuden los nuestros. Tienen su congregación en donde están mas de 100 que profesan mas virtud y frecuencia de sacramentos*"
ARSI, N. R et Qui, 12 I, f. 45v
[703] LUCAS, Thomas M., *Op. Cit.,* p. 32

De plus, à cette époque, l'église de San Ignacio était la plus grande de la ville et fut le premier bâtiment de Santa Fe à posséder une coupole[704] qui fut objet d'une profonde admiration. Ces deux éléments faisaient de ce temple le plus imposant jamais vu sur ce territoire. En termes architecturaux, il était encore plus prestigieux que la cathédrale primatiale de Santa Fe. Du fait de son emplacement unique et de son imposante structure, la proposition de faire de cette église le siège de l'archevêché fut longuement discutée après l'expulsion des Jésuites[705].

L'importance de l'édifice ne repose toutefois pas uniquement sur ses dimensions et son emplacement : les œuvres artistiques et les ornementations qu'elle arborait étaient également cruciaux, au même titre que la grande quantité de reliques et de reliquaires qu'elle abritait jalousement.

4. 2 Les décors de l'église

"Labróse en él un retablo costosísimo y doróse lucidamente disponiendo en sus nichos doce cuerpos de santos ricamente estofados. A los lados del cuerpo de la Iglesia para su mayor vistosidad y mejor asiento de los que acuden a nuestras fiestas se dispusieron unos corredores, o tribunas coloridas de oro y azul que agracian vistosamente el templo. Los ornamentos y riquezas de la sacristía es de lo mejor que goza la América, mucha tela y mucha lana y los más finos brocados y damascos escogidos que tejo [sic] la Europa. Con esto es para alabar a Dios ver el aseo de nuestros altares, el lucimiento de la Iglesia, la alegría del templo, el concurso de los fieles, la celebridad de nuestras festividades"[706]

Comme nous avons déjà pu le constater, au-delà de son architecture, la véritable richesse de cette église reposait sur ses décorations, à savoir les retables situés dans les chapelles et les autels des bas-côtés, et le travail d'ébénisterie venant sublimer chapelles, autels, jubé, tabernacle et escaliers.

[704] ARANGO, Silvia, *Historia de la arquitectura en Colombia*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia, 1989, p. 80
[705] AHJ, *Razones para no volver la Iglesia de San Ignacio parroquia o vice parroquia metropolitana de Santa Fe,* le 31 juillet 1776, EN2-CP29-DVD01-DOC193
[706] REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1638 a 1660*, p. 92

Arrêtons-nous quelques instants sur les retables. Le nom de ce mobilier religieux vient du latin *retro-tabulum*, qui signifie tableau qui va derrière l'autel et dont la principale fonction est d'exposer des images relatant des passages de la vie du Christ, de la vierge ou des saints. À travers ces images, le retable constituait, dès lors, un outil pédagogique et permettait de communiquer avec les fidèles en dehors de la messe et au cours de l'office religieux, lorsque le prêtre tournait le dos aux fidèles. Ces retables étaient d'abord mobiles, mais leur taille augmentant au fil du temps, ils en vinrent à occuper des lieux bien spécifiques de l'église. Les retables connurent leur apogée au XVIIe et XVIIIe siècles, quand ils occupèrent les nefs, les transepts et les maîtres-autels des cathédrales, des églises et des chapelles[707].

Il apparaît important de rappeler ici que, dans les églises jésuites espagnoles, portugaises et des Amériques, les retables véhiculaient le message de la doctrine et étaient généralement des créations artistiques autonomes venant personnaliser chaque église[708].

Le gros du travail d'ébénisterie de l'église de San Ignacio de Bogotá fut réalisé au cours du XVIIe siècle par le frère Diego Lusinchi, alors sous les ordres du père Coluccini[709]. Né au diocèse de Mons[710], le frère Lusinchi intégra la Compagnie à 20 ans avant de rejoindre Santa Fe en 1618 à l'âge de 23 ans, accompagné du père procurateur Santander. Son jeune âge à son arrivée à Santa Fe laisse à penser qu'il ne possédait pas de véritable formation en ébénisterie et qu'il fut amené à perfectionner sa technique dans les ateliers de la ville, et notamment dans celui d'Ignacio Garcia de Ascucha. Il eut également sûrement accès aux traités de Palladio et Serlio et aux illustrations flamandes de l'époque[711]. Lusinchi fut très vite reconnu en Nouvelle-Grenade pour son travail[712], ce qui lui permit de

[707] SANCHEZ REYES, Gabriela, *Op. Cit., Relicarios novohispanos...,* p. 136-137
[708] CRIADO MAINAR, Jesús, *Op. Cit.,* p. 249.
[709] RENTERIA, Patricia, *Op. Cit.,* p. 29
[710] "*Loessing Diego (Br. Joseph Loessing) natural de Fresino Obispado Monsteriense. Hijo de Nicolas Loessyng y de Juana Dipon de edad 23 años y tres de compañía a ejecutado oficio de carpintero...son los hermanos que en 7 de mayo 1618 se embarcaron el la Baia de Cadiz en la nave nombrada S. Salvador Maestre*"
ARSI, NRQ, fol. 135
[711] HERRERA GARCIA, Francisco Javier, *Op. Cit.,* "El retablo escultórico...", p. 324
[712] "*El Hermano Luisinch, Italiano, gran Ensamblador, con que dio mucho provecho a su religion de mas ahorro en sus propias obras de la fabrica de la casa...*"

travailler comme ébéniste et de financer la fin les travaux entrepris. On sait, par ailleurs, qu'il réalisa des ouvrages pour les églises d'autres ordres religieux, et même pour des édifices laïcs, ce qui ne fut pas sans déplaire au général Acquaviva[713].

Lusinchi réalisa donc le retable du maître-autel, le jubé, les escaliers, le tabernacle et les plafonds mudéjares[714] [715] de l'église de San Ignacio. La *carta anua* de 1638 indique, à ce sujet, qu'au moment de la fermeture du chantier, en 1636, le retable principal était déjà terminé[716]. Si l'on en croit Francisco Herrera[717], ce retable fut construit entre 1630 et 1635 et doré entre 1635 et 1640. Maria Constanza Villalobos situe toutefois ces constructions entre 1635 et 1640[718]. Ce retable entièrement doré abritait douze sculptures placées dans différentes niches. Bien que nous ne disposions pas de documents indiquant les saints représentés par ces sculptures, Maria Constanza Villalobos estime qu'il s'agit du même retable du maître-autel décrit dans les documents de 1767[719] où les saints représentés étaient : saint Jean Evangéliste, saint Pierre, saint Paul, saint Jean Baptiste, saint

---

FLÓREZ DE OCÁRIZ, Juan, *Op. Cit.,* p. 226

[713] Sur une lettre envoyée au père Baltasar Mas, recteur du collège de Santa Fe, en 1628 nous lissons :
«*…aunque me avisan de alla dos o tres años a´que el H. Diego Loesing andaba fuera de nuestro colegio haciendo obras para iglesias y para seglares y ganaba para el colegio su jornal como si fuera un oficial seglar, no pude creer entonces que fuera asi. Aunque la pobreza del colegio sea mucha no por eso puede hacer cosa ninguna indigna…*"
ARSI, NRQ, f. 302

[714] "*…como de todos los Tabernaculos que tiene su Iglesia, y el del Altar Mayor, Pulpito, y aforos de Coro y corredores, todo de muy buena obra…*"
FLÓREZ DE OCÁRIZ, Juan, *Op. Cit.,* p. 226

[715] RENTERIA, Patricia, *Op. Cit.,* p. 102
[716] "*Labróse en él un retablo costosísimo y doróse lucidamente disponiendo en sus nichos doce cuerpos de santos ricamente estofados. A los lados del cuerpo de la Iglesia para su mayor vistosidad y mejor asiento de los que acuden a nuestras fiestas se dispusieron unos corredores, o tribunas coloridas de oro y azul que agracian vistosamente el templo. Los ornamentos y riquezas de la sacristía es de lo mejor que goza la América, mucha tela y mucha lana y los más finos brocados y damascos escogidos que tejo [sic] la Europa. Con esto es para alabar a Dios ver el aseo de nuestros altares, el lucimiento de la Iglesia, la alegría del templo, el concurso de los fieles, la celebridad de nuestras festividades*"
REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1638 a 1660*, p. 92

[717] HERRERA GARCIA, Francisco Javier, *Op. Cit.,* « El retablo escultórico…», p 324
[718] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.*, p. 99
[719] *Ibidem*

Louis Gonzague, saint François Borja, saint Ignace de Loyola, saint François Xavier, saint Stanislaus Kostka, Notre-Dame de la Conception, sainte Catherine et sainte Barbara[720].

Bien qu'ayant souffert plusieurs modifications structurelles entre le XVIIe et le XIXe siècle afin de pouvoir recevoir de nouvelles images, ce retable est toujours resté fondamentalement le même[721]. Les modifications apportées illustrent l'intérêt que les Jésuites portaient au fait d'introduire la nouvelle dévotion du Sacré Cœur et les quatre nouveaux saints jésuites (saint François Jeronimo, saint Alonso Rodriguez, saint Pierre Claver et saint Jean Berchmans)[722].

Ce retable entièrement doré et actuellement conservé au temple de San Ignacio, comporte trois étages, un attique, un antependium, et occupe presque entièrement le *testero* de l'église. Sur l'antependium, on peut voir le monogramme du Christ accompagné des images de la Vierge et de l'archange saint Gabriel, tous deux entourés de décors végétaux. Le tabernacle, couronné d'un crucifix, est situé sur la *mensa*. Au centre du premier étage se trouve l'image sculptée du Sacré Cœur, elle-même entourée de colonnes à décors végétaux. Deux autres niches complètent cet étage, qui abritent à leur tour les images des saints jésuites François Jeronimo et Louis Gonzague. Ces niches sont, quant à elles, entourées de colonnes à décors linéaux d'épines. Le second étage présente, pour sa part, cinq niches entourées de colonnes à décors linéaux verticaux, arborant chacune une image sculptée des saints jésuites Pierre Claver, François Xavier, Ignace de Loyola, François Borja et Alonso Rodriguez. Enfin, le dernier étage comporte trois niches : la niche centrale et sa représentation sculptée de l'Immaculée Conception, et autres deux niches abritant des images sculptées des

[720] « *Item. El altar mayor consta de tres cuerpos de talla dorada, con sus columnas y demas correspondiente : en el primer cuerpo tiene cuatro estatuas de san Juan Evangelista, san Pedro, san Pablo, y san Juan Bautista, y en medio un sagrario con una luna de cristal de una vara de alto marco de cristal al pie un pedestal con tres lunas de a tercia cada una guarnecida de filigrana de plata, y quince vidrios azules y naranjados con siente campanitas de plata con galon de lo mismo, y en el sagrario pequeño una lamina de Nuestra Señora de una tercia de alto con su cristal. En el segundo cuerpo, hay cinco estatuas de san Luis Gonzaga, san Francisco de Borja, san Ignacio, san Francisco Javier y san Estanislao de Cosca y en el cuerpo tercero una estatua de Nuestra Señora de la Concepcion en medio y dos dichas a los lados de santa Catarina y santa Barbara*"
AGN, "Testimonio del inventario", f 210v et 211

[721] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 100
[722] *Ibid.,* p. 99

saints jésuites Jean Berchmans et Stanislaus Kostka. Toutes les niches ont des colonnes à décors linéaux tendant vers différentes directions. À gauche de ces images se trouve la sculpture de saint Pierre et, à droite, celle de saint Paul. L'attique présente le cœur entouré de trois clous.

Ce retable n'a pas pour objectif de raconter des moments spécifiques ou marquants de la vie des saints, mais plutôt de commémorer le Christ qu'il nous montre entouré de la grandeur de la Compagnie de Jésus[723].

En ce qui concerne l'origine des sculptures de ce retable, nous savons que celles de Pierre et de Paul arrivèrent de Séville. Quant à celle de saint Ignace, son style nous invite à penser qu'elle fut réalisée par un artiste proche de Pedro Laboria. Pour ce qui est de celles des autres saints jésuites, le plus probable reste qu'elles aient été confectionnées dans un atelier *santafereño* vers le milieu du XVIIe siècle. La représentation de l'Immaculée Conception est, quant à elle, une copie de celle présente dans la cathédrale primatiale. Nous ignorons son auteur, qui a surement eu connaissance de la sculpture sévillane du début du XVIIe siècle[724].



[723] HERRERA GARCIA, Francisco Javier, *Op. Cit.,* « El retablo escultórico…», p. 324
[724] *Ibid.,* p. 327

Les retables des autres autels et chapelles furent conçus entre le XVIIe et le XVIIIe siècle. En 1750, l'église de San Ignacio en comptait déjà 12[725], contre 17 au moment de l'expulsion des Jésuites[726], dont 10 existent toujours actuellement[727]. Cette augmentation constante du nombre de retables ne doit pas nous surprendre, les Jésuites de la province de la Nouvelle-Grenade n'ayant jamais cessé d'acheter et de commander de nouvelles œuvres destinées à embellir leur église, et ceci depuis le début du chantier jusqu'à leur expulsion. Les Jésuites avaient également l'habitude d'adapter les ouvrages déjà existants aux modes esthétiques du moment[728].

À l'exception du retable du *Rapto de san Ignacio*, qui possède sa propre chapelle au niveau du côté oriental du retable majeur, tous les autres retables se trouvent sur les bas-côté oriental et occidental. Chaque côté prévoit ainsi des espaces destinés à recevoir cinq retables. De nos jours, au niveau du bas-côté oriental –du narthex au transept- se trouvent les retables de la chapelle des princes, de sainte Catherine, de Notre-Dame des Secours, et l'autel des reliques. Le retable de Notre-Dame des Douleurs se situe au même endroit, au niveau du transept. Au niveau du bas-côté occidental, et dans la même direction, se trouvent les retables du *Señor Caido*, de Notre-Dame de Lorette et de saint François de Borja. L'autel de saint François-Xavier se situe du même côté, au niveau du transept, face à Notre-Dame des Douleurs. Le retable de saint Joseph occupe, quant à lui, le côté occidental du narthex. Certains retables, comme ceux

[725] Maître-autel, Notre-Dame de Lorette, Autel des reliques, *el Rapto de San Ignacio,* saint François Xavier, saint François de Borja, saint Ignace, sainte Catherine, Notre-Dame des Douleurs, Notre-Dame des Secours, *Señor Caido* et la chapelle des princes.
VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 48
[726] Notre-Dame de Guadalupe, *el Salvador,* sainte Marie Madeleine, saint Joseph et saint Joaquin
Ibidem
[727] Maître-autel, Notre-Dame de Lorette, Autel des reliques, *el Rapto de San Ignacio,* saint François Xavier, saint François de Borja, saint Joseph, Notre-Dame des Douleurs, *Señor Caido* et la chapelle des Princes.
Ibid., p.47
[728] HERRERA GARCIA, Francisco Javier, « Pedro Laboria y la teatralidad elocuente en la escultura barroca bogotana », dans *El triunfo del barroco en la escultura andaluza e hispanoamericana*, Granada, Editorial Universidad de Granada, 2018, p. 5

de Notre-Dame des Douleurs, de saint Joseph et des reliques, ont été déplacés au fil du temps.

À l'époque, l'espace sacré des églises était considéré un lieu de prière et de communication avec Dieu et les saints. Or, la présence d'images et de reliques favorisait une telle communication[729]. Chaque retable invitait ainsi les fidèles à se vouer à un saint en particulier. Dans certains cas, les images, et notamment les retables, accueillaient des confréries consacrées aux saints ou aux invocations mariales représentés dans les retables. Le jour de la fête du saint en question, le retable, décoré pour l'occasion, devenait alors l'endroit le plus important de l'église. Chaque 30 novembre, la confrérie de Notre-Dame des Secours célébrait ainsi la fête de cette dernière, tandis que la confrérie des *mulatos* célébrait le jour de Notre-Dame de Guadalupe et le jour de Notre-Dame des Douleurs le 16 novembre. Chaque confrérie suivait également des règles particulières en matière de visites et de rituels obligatoires autour du retable[730]. La célébration de la fondation de la Compagnie et les fêtes des saints jésuites étaient également des évènements d'importance[731].

La plupart des retables de l'église appelaient à la vénération des saints jésuites et aux invocations mariales. Or, la question du choix des vénérations proposées n'est pas, ici, sans intérêt. Comme nous avons pu le voir, l'Église catholique de l'époque invitait les prêtres à se servir des images comme d'outils pédagogiques. Selon les propres termes de Michèle Ménard : « *l'Église post-tridentine, qui est à l'origine de l'émission massive du message iconique dans les paroisses, par le truchement du retable, avait réaffirmé que l'image devait enseigner. Par l'intermédiaire des clercs qui devaient conserver les images dans le sanctuaire et les contrôler, il fallait transmettre au peuple la doctrine et une discipline. La parole de Dieu devait couler par les yeux et par les oreilles dans le cœur et dans l'entendement et engendrer un comportement* »[732]. Quels comportements

[729] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 49
[730] *Ibid.,* p. 50
[731] *Ibid.,* p. 51
[732] MÉNARD, Michèle, *Une Histoire des mentalités religieuses aux XVIIe et XVIIIe siècles: mille retables de l'ancien diocèse du Mans*, Paris, Beauchesne, 1980, p. 15

cherchaient, dès lors, à promouvoir les Jésuites à travers les retables de leurs saints et les invocations mariales ?

L'existence des retables dédiés aux saints jésuites ne peut nous surprendre car elle apparaît comme la conséquence d'une production picturale jésuite donnant une place prépondérante aux séries dédiées à ces saints, et notamment saint Ignace et saint François-Xavier. Les séries de tableaux furent influencées par les collections d'illustrations de leurs vies envoyées de Rome et d'Espagne jusqu'en Amérique, notamment suivant le modèle des *Evangelicae Historiae Imagenes* créé par le père Jéronimo Nadal à la fin du XVIe siècle[733]. De même, la place de saint Ignace et de saint François-Xavier comme protagonistes du programme iconographique de l'église du Gesù à Rome est devenue une référence incontournable pour les églises jésuites du monde entier[734].

Les Jésuites utilisaient, au même titre que les autres ordres, leurs saints pour faire leur promotion et se différencier des autres institutions chrétiennes. Ils cherchaient ainsi, à travers les représentations de leurs saints, à démontrer que ces derniers étaient les élus de Dieu et que leurs membres et leurs fidèles étaient détenteurs d'une spiritualité exemplaire[735].

La présence des invocations mariales ne doit pas non plus nous étonner, la Compagnie de Jésus ayant comme objectif de propager le culte de la Vierge. À partir de 1563, une fois leur collège ou leur bâtisse établis, les pères et les frères avaient l'obligation de fonder des confréries consacrées à la vénération de la Vierge[736]. Le père Jeronimo Nadal fut à l'origine de cette obligation donnant naissance partout dans le monde à des confréries dédiées à la Vierge Marie, comme celle créée en Inde en 1552 ou en Catalogne en 1554, à Saragosse en 1560 et à Valladolid en 1563 (les premières en Espagne)[737].

Cette prédilection des Jésuites pour la vénération de la Vierge Marie était également liée à la décision du concile de Trente de réaffirmer la pratique de la

[733] CRIADO MAINAR, Jesús, *Op. Cit.,* p. 249
[734] *Ibid.,* p. 278
[735] RUBIAL, Antonio, « El papel de los santos jesuitas en la propaganda de la Compañía de Jesús en Nueva España », dans *Historia Social*, n° 65, 2009, p. 150
[736] BARRIGUETE, Fermín Marín, « Los jesuitas y el culto mariano: la Congregación de la Natividad en la Casa Profesa de Madrid », dans *Revista electrónica de Historia Moderna*, n° 9, vol. 4, 24 mai, 2004. Consulté sur : http://www.tiemposmodernos.org/tm3/index.php/tm/article/view/38/55
[737] *Ibidem.*

vénération de la mère du Christ en réponse aux critiques des Protestants[738]. Concernant l'Amérique espagnole, le troisième concile provincial de Mexico recommanda de privilégier les pratiques et les coutumes populaires, parmi lesquelles la vénération des saints et de la Vierge. Chaque province était libre de choisir ses images préférées, la plus courante et appréciée restant généralement celle de la vierge[739]. Des confréries d'invocation mariale virent ainsi le jour dans quasiment tous les collèges jésuites de la Nouvelle-Espagne[740].

À travers ces invocations, les Jésuites proclamaient l'importance de la famille dans la société chrétienne de l'époque. Ainsi, l'image de la Vierge Marie –vierge et mère- symbolisait la vie de famille en tant que guide irremplaçable de la religiosité familiale[741]. L'image de la Vierge Marie remplaçait alors la figure maternelle tout en transposant l'amour filial à la piété religieuse, avec pour conséquence la sacralisation des liens familiaux[742].

Comme nous avons pu le voir, au XVIIe siècle, l'église de San Ignacio de Santa Fe comptait cinq retables d'invocation mariale : Notre-Dame des Douleurs, Notre-Dame des Secours, Notre-Dame de Lorette, Notre-Dame des Lumières et Notre-Dame de l'Assomption. Cette multiplicité d'invocations peut s'expliquer par le grand intérêt que les fidèles portaient aux nouvelles images arrivées d'Europe et vectrices de nouveaux modes comportementales. Ces invocations leur permettaient aussi de multiplier le nombre d'intercesseur devant Dieu[743].

Il est toutefois important de souligner que cette préférence des images de la Vierge et des saints n'était pas propre aux Jésuites ou à l'Amérique espagnole. L'étude réalisée par Michèle Ménard sur 1650 représentations des retables de l'ancien diocèse du Mans montre, en effet, que 85.7% de ces images (soit 1413) correspondent à des saints et à la Vierge Marie[744].

---

[738] GONZALVO AIZPURO, Pilar, « Los jesuitas y las devociones marianas en la Nueva España », dans *Revista de la Universidad de México*, n° 499, 1992, p. 11

[739] GONZALVO AIZPURO, Pilar, « Las devociones marianas en la vieja provincia de la Compañia de Jesús », dans *Manifestaciones religiosas en el mundo colonial americano*, Mexico, Universidad Iberoamericana, 1997, p. 107

[740] GONZALVO AIZPURO, Pilar, *Op. Cit.*, "Los jesuitas y las…", p.11

[741] *Ibidem*

[742] *Ibidem*

[743] *Ibid.,* p.13

[744] MÉNARD, Michèle, *Op. Cit.,* p. 309

Intéressons-nous à présent à trois retables existants encore : le retable de l'autel de saint François Xavier ; celui de la chapelle du *Rapto de san Ignacio* ; et celui de Notre-Dame de Lorette, soit deux de saints jésuites et un autre d'invocation mariale.

L'autel de saint François Xavier possède un retable d'un seul bloc avec, en son centre, le tableau *La predicación de san Francisco Javier*. Sur son antependium se trouvent huit tableaux de petite taille qui racontent la vie du saint, et notamment sa mission apostolique. La prédelle abrite, quant à elle, une niche renfermant la sculpture *San Francisco Javier moribundo*. Le tableau et la sculpture sont entourés de six colonnes à décors végétaux soutenues par des anges. Dans l'attique, quatre anges et deux saints protègent l'archange saint Michel placé au centre. Le haut du retable présente, enfin, deux anges tenant dans leurs mains la couronne appartenant au saint et martyr jésuite. Ce retable est le plus grand de l'église après celui du maître-autel[745].

Pedro de Mercado nous apprend que cet ouvrage jouissait d'une grande reconnaissance due à la forte dévotion que les habitants de Santa Fe portaient à François Xavier[746].

Le tableau *La predicación de san Francisco Javier* est l'œuvre de Gregorio Vásquez de Arce y Ceballos qui le peignit en 1689. Il s'agit d'une toile de grande taille (250 cm x 200 cm) dans laquelle les corps sont représentés en taille réelle[747]. Saint François Xavier se trouve au centre du tableau, entouré de gens qui lui demandent de l'aide, lui présentent leurs enfants, le remercient pour ses faveurs, le regardent avec admiration et prient. Le saint, lui, ne les regarde pas car ses yeux sont tournés vers le Christ. Il est en train d'intercéder entre les mortels et Dieu. Cette toile invite le spectateur à implorer l'aide du saint afin de guérir de maladies physiques[748].

---

[745] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 123

[746] *"Es mucha la devoción que Santafé tiene al apóstol de la India san Francisco Javier; con más viveza se ha seguido en nuestro colegio de Santafé con ocasión de haberse colocado en una de las capillas de nuestra ilesia, fuera del hermosisimo bulto suyo que está en el retablo del altar mayor un gran cuadro de pincel".*
MERCADO, Pedro de, *Op. Cit.,* p. 98

[747] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 138

[748] *Ibid.,* p. 123

La sculpture *San Francisco Javier moribundo* fut, quant à elle, réalisée en 1739 par Pedro Laboria. Si l'on en croit certaines œuvres signées de sa main, Pedro Laboria naquit à Sanlúcar de Barrameda aux alentours de 1700. Il vécut à Cadiz et se vit proposer, en 1738, d'aller travailler à Santa Fe pour la Compagnie de Jésus[749]. C'est l'ami de la Compagnie, Cristobal Lopez de Vergara, qui avait voyagé en Espagne avec pour mission de trouver un artiste sculpteur pour les Jésuites, qui le lui proposa[750]. On ignore quelle formation suivit Laboria avant de voyager, mais son style semble inspiré de l'esthétique génoise baroque, courante à Cadiz à partir de la seconde moitié du XVIIe siècle[751]. Il paraît probable que les deux hommes voyagèrent ensemble jusqu'à Santa Fe dès 1739[752]. Il semblerait que Laboria ait vécu dans l'école de la Compagnie, laissant penser à la population de la ville qu'il était lui-aussi Jésuite, ce qu'il nous est impossible d'affirmer[753].

La sculpture de François Xavier fut sa première œuvre pour les Jésuites[754]. Il y représenta le saint allongé sur ses effets personnels, une bible sous le bras droit. Son visage exprime la souffrance, sa bouche est ouverte et son regard vide. Le martyr est entouré de rochers et de nature. En arrière-plan apparaît l'esquisse d'un bateau. Il est possible que Laboria se soit inspiré des tableaux de la mort du saint peints par Gregorio Vazquez de Arce y Ceballos dans la même église, ou de ceux qui se trouvent dans l'école de *Maria Inmaculada* ou au musée Colonial de Bogotá. Laboria put également être influencé par les illustrations européennes de Francisco Maria Francia, Benoit Farjat et Giovanni Battista Gaulli[755].

[749] HERRERA GARCIA, Francisco Javier, *Op. Cit.,* « Pedro Laboria y la…», p. 510
[750] *Ibid.,* p. 511
[751] *Ibidem*
[752] *Ibid.,* p. 512
[753] *Ibid.,* p. 513
[754] *Ibidem*
[755]*Ibid.,* p. 514



Grâce à son expérience évangélisatrice en Asie, saint François Xavier était devenu la représentation du droit naturel des Jésuites à mener l'évangélisation des Indes Occidentales : en tant qu'initiateur du processus dans les Indes Orientales, il était légitime qu'il poursuive sa mission dans les Indes Occidentales[756]. Les Jésuites considéraient François Xavier comme l'héritier de saint Thomas, célèbre pour avoir été le premier évangélisateur de l'orient. Cet héritage conférait à la mission de François Xavier un caractère apostolique requérant la présence du saint dans les Amériques[757].

Comme nous avons déjà pu le constater, ce retable, le plus proche de l'autel majeur et de la chaire, se situe, depuis 1755, du côté occidental du transept, comme l'indiquent plusieurs documents présents dans l'église[758].

Quant au retable du *Rapto de san Ignacio*, lui aussi réalisé par Pedro Laboria en 1749[759], il se trouve depuis 1755[760] dans une chapelle éponyme située sur le côté

[756] RUBIAL, Antonio, *Op. Cit.,* "El papel…", p. 153
[757] *Ibid.,* p. 155.
[758] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 227
[759] HERRERA GARCIA, Francisco Javier, *Op. Cit.,* « Pedro Laboria y la…», p. 514

oriental de l'autel majeur. Il traite clairement, à un mélange de peinture, de sculpture et de hauts reliefs, de la vie de saint Ignace de Loyola, représenté en bas du tableau étendu dans les bras d'un ange. Ignace apparait vêtu d'une tunique laissant entrevoir le cilice à épines qui entoure son ventre. À la différence de saint François Xavier, le visage d'Ignace est impassible : ses yeux à demi-clos et son regard perdu dans le lointain laissent présumer un moment d'extase. On peut également observer, venant compléter le tableau, à sa gauche, une série de lits et, à sa droite, plusieurs montagnes.

On remarque également, au centre de la toile, un archange revêtu d'une armure frappée du symbole solaire de l'ordre. L'archange se tient debout devant deux orbes représentant l'Amérique et l'Extrême-Orient. Il est entouré d'un phylactère dans lequel est écrit « *Vnus non sufficit orbis* ». Il piétine deux livres, l'un où l'on peut lire « *Heresis Lutherana* », et l'autre « *Calviniana* ». L'archange tient dans ses mains un livre qui porte le message "*Gladius spiritus quod est verbum Dei*". Un groupe d'anges l'accompagne. L'un d'entre eux, situé à gauche, a un phylactère qui dit « *Illuminare his qui in tenebris umbra mortis sedent* ». Ceux à sa droite portent dans leurs mains la robe noire des Jésuites. Derrière l'archange se dessine l'image peinte d'un retable de Notre-Dame d'Aránzazu, dévotion particulière du saint[761].

Le ciel occupe la partie supérieure du retable, représenté par dix séraphins qui entourent le soleil avec le triangle trinitaire frappé en son centre de l'inscription *Dieu* en alphabet hébreu. Les dix séraphins sont protégés par six anges : deux à gauche portent un livre sur lequel on peut lire « *Ad maiorem Dei gloriam* », les quatre autres, situés à droite, portent dans leurs mains des rameaux et des couronnes de fleurs.

Quatre anges supplémentaires, munis cette fois de trompettes, divisent la partie centrale du retable de celle supérieure. De leurs instruments de musique s'échappe un phylactère qui annonce « *In omnen terram exivit sonus eorum* » et « *Societas Fidem toto orbe divulgat* ».

---

[760] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* 227

[761] HERRERA GARCIA, Francisco Javier, *Op. Cit.,* «Pedro Laboria y la…», p. 516

Comme nous pouvons le voir, ce retable remplit une double mission, celle de raconter une histoire et de véhiculer un message. Il fait ainsi référence à l'un des *rapts* ou extases de saint Ignace à Manresa racontés par Ribadeneira et ses autres hagiographes[762] [763]. Les images peintes -l´hôpital et les montagnes- représentent la ville de Manresa et son église -retable de Notre-Dame d'Aránzazu-, où l'épisode eut lieu[764].



Le message porte, quant à lui, sur la mission de la Compagnie de Jésus dans le monde, et plus spécifiquement en Amérique. Selon Villalobos, ce message

[762] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 106
[763] "*Aconteció que un día de un sábado, a la hora de completas, quedó tan enajenado de todos sus sentidos, que hallándose así, algunos hombres devotos y mujeres, le tuvieron por muerto. Y sin duda le metieran como difunto a la sepultura, si uno de ellos no cayera en mirarle el pulso y tocarle el corazón, que todavía, aunque muy flacamente, le latía. Duró en este arrobamiento o éxtasis hasta el sábado de la otra semana; en el cual a la misma hora de completas, estando muchos que tenían cuenta con él presentes, como quien de un sueño dulce y sabroso despierta, abrió los ojos, diciendo en voz suave y amorosa: " Ay Jesús" "*
RIBADENEYRA, Pedro de, S.J, *Historias de la Contrarreforma. Vida de los padres Ignacio de Loyola, Diego Laínez, Alfonso Salmerón y Francisco de Borja,* Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 1945, p. 65
[764] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 110

s'exprime à travers des emblèmes jésuites créés antérieurement. Dans ce cas particulier, Laboria eut recours à huit emblèmes tirés de l'ouvrage *Imago primi seculi,* paru en Europe en 1640[765]. L'image de l'archange faisant face aux deux orbes reprend, par exemple, le modèle de l'emblème intitulé *Societātis missiōnē Indicae* sur lequel figure l'inscription *Ūnus nōn sūfficit orbis* inscrite sur le livre[766].

En tant que fondateur de la Compagnie de Jésus, l'image d'Ignace symbolise le militantisme et la passion qu'inspirait la mission des Jésuites. Comme l'affirme Antonio Rubial, l'image de Loyola concentrait la symbolique de l'ensemble de la Compagnie[767].

Si nous ignorons la date exacte de création, et même jusqu'à l'auteur, de ce retable dédié à Notre-Dame de Lorette, nous savons toutefois qu'il figurait déjà dans l'inventaire de l´église, réalisé en 1659[768]. L'existence de cette dévotion ne doit pas nous surprendre car, comme nous l'avons déjà signalé, les Jésuites promouvaient fortement différents cultes à la Vierge, dont celui de Notre-Dame de Lorette.

Selon la coutume, les anges avaient déplacé la maison où la vierge Marie vit le jour et dans laquelle elle habita avec sa famille lors de l'Annonciation, de Nazareth à Ancona. C'est ainsi qu'Ancona devint un nouveau lieu de pèlerinage et que, dès 1554, le pape Jules II demanda à la Compagnie de Jésus de se charger de la pénitentiaire de Lorette. À partir de là, les Jésuites entreprirent la promotion de sa vénération dans toutes les régions du monde où ils possédaient des collèges et des missions[769].

À travers cette invocation, la Compagnie cherchait à renforcer la notion de famille chrétienne basée sur l'autorité du père et la soumission absolue de la femme et des enfants[770]. L'image de la maison de Lorette renvoyait également à celle de la mère et du fils parfaits. La femme idéale était ainsi celle qui restait à la

[765] *Ibid*., p. 107
[766] *Ibid*., p. 109
[767] RUBIAL, Antonio, *Op. Cit.,* «El papel…», p. 152
[768] "*…de cuatro columnas doradas con tres lienzos grandes de pintura y otros cuatro chiquitos, en el cual retablo esta una imagen de bulto de Nuestra Señora de Loreto con el Niño Jesus y cuatro angeles*"
Biblioteca Nacional de Colombia, *Libro viejo de la iglesia, Libros Raros y Curiosos,* Bogotá, f. 1
[769] GONZALVO AIZPURO, Pilar, *Op. Cit*., « Las devociones marianas…», p. 113.
[770] *Ibid.,* p. 114

maison et évitait la vie publique. Quant au fils idéal, c'était celui qui, comme Jésus, faisait preuve d'une obéissance absolue à l'égard de ses parents[771].

Le premier retable consacré à Notre-Dame de Lorette, et décrit dans les inventaires, était composé de trois grands tableaux et de quatre autres plus petits, d'une sculpture de Notre-Dame de Lorette et de quatre anges. Il semblerait que la sculpture de Notre-Dame de Lorette présente dans ce retable fut ramenée par le père Lyra lors de son arrivée à Santa Fe[772]. Il ne s'agit toutefois pas du même retable que celui dont nous disposons actuellement.

Le retable qui se trouve aujourd'hui dans l'église de San Ignacio fut commandé aux alentours de 1709 par le père Martin Niño grâce aux dons des fidèles de la confrérie de *Nuestra Señora de Loreto*[773]. L'image de Notre-Dame de Lorette et son retable donnaient, en effet, son nom à l'une des plus importantes confréries de la ville, fondée en novembre 1607. Elle était destinée aux hommes les plus éminents de la ville[774] et, à partir de 1642, les femmes appartenant aux plus illustres familles purent aussi en faire partie[775].

L'ouvrage relate différents moments de la vie de la Vierge et inclut d'autres personnages ayant joué un rôle dans son existence. Il s'agit d'un retable à deux étages et doté d'un attique. L'antependium de la *mensa* -décoré de motifs végétaux- présente huit images sur bois, de petite taille, illustrant des évènements ponctuels de son histoire : sa naissance ; sa famille avec saint Joaquin et saint Anne ; elle en compagnie de sainte Anne ; son apparition à Guadalupe ; l'Annonciation ; son mariage avec saint Joseph ; et la *translation* de la maison à Lorette. Dans la partie supérieure, nous observons trois sculptures entourées de décors végétaux. Au centre, Notre-Dame de Lorette avec, à gauche, derrière, sainte Anne et, à droite, saint Joaquin. La seconde partie présente, elle aussi, trois images : au centre, un tableau de l'Annonciation ; à gauche, une sculpture de saint Joseph ; et, à droite, une de saint Jean Evangéliste. Ces images sont séparées

[771] *Ibidem*
[772] "*...una imagen de nuestra señora de Loreto con su caja dorada de masonería, la cual trajo el padre Gonzalo de Lyra y la dio de limosna a este colegio"*
AGN, *Libro de la congregación de Nuestra Señora de Loreto,* Bogotá, f. 392v
[773] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 82
[774] *Ibid.,* p. 38
[775] *Ibid.,* p. 39

par des colonnes à décors végétaux et chaque côté est couronné par un ange. L'attique comprend une sculpture du Père Éternel.



Les deux retables de Notre-Dame de Lorette se trouvaient au même endroit que maintenant[776], à savoir, la troisième chapelle du bas-côté occidental, entre le narthex et le transept.

Comme nous avons déjà pu le constater, le culte de Notre-Dame de Lorette existait dans la plupart des collèges jésuites dans le monde. En Nouvelle-Espagne, par exemple, l'invocation fut introduite par le père Juan Bautista Zappa –d'origine italienne- et comptait de riches chapelles dans les différents édifices de la Compagnie[777], à l'image des collèges de *San Gregorio* de Mexico, de TepotzotIán, de Guadalajara, de Puebla et de San Luis Potosí[778].

La chapelle de Saint Joseph

Difficile d'évoquer les décors de cette église sans mentionner la chapelle de Saint Joseph qui occupait l'espace réservé à la sacristie dans le projet du père

[776] *Ibid.,* p. 227
[777] RUBIAL, Antonio, *Op. Cit.,* "El papel…", p. 148
[778] GONZALVO AIZPURO, Pilar, *Op. Cit.,* " Los jesuitas y las…", p. 14

Coluccini. Une autre coupole fut érigée à la fin du XVIIe siècle, sous la direction de Juan Bautista Millan[779], afin de couronner la sacristie de l'église et, donc, d'en faire un endroit central sur le plan architectural.

La transformation de cet espace en chapelle commença cinq ans après la restitution, en 1891, de l'église aux Jésuites par l'archevêque Ignacio Velasco, soit en 1896[780]. À leur retour, les Jésuites organisèrent de nouvelles confréries. Celle destinée aux hommes fut, cette fois-ci, fondée par Teodulo Vargas et dédiée à saint Joseph. Les confrères demandèrent un endroit pour créer une chapelle destinée à honorer leur saint et commandèrent des décors au peintre Santiago Páramo[781], un Jésuite d'origine colombienne qui venait de rentrer définitivement au pays après les multiples expulsions de l'ordre du territoire colombien[782]. La chapelle fut construite entre 1896 et 1898[783].

Il s'agit d'un espace rectangulaire doté d'une coupole sur le côté oriental et sous laquelle se trouvent l'autel et le retable. Le tableau central du retable raconte la mort de saint Joseph. Il fut peint par le napolitain Monacelli car Páramo craignait de ne pas pouvoir terminer la chapelle à temps[784]. À côté de l'autel se trouvent deux fresques qui représentent la fin du monde et le Jugement dernier. La coupole arbore une image de la sainte famille entourée d'anges en train de jouer de la musique. De l'autre côté de l'autel, une autre fresque illustre le triomphe de la Compagnie de Jésus. Tous les saints et les bienheureux de l'ordre y figurent aux pieds de Jésus et de ses parents. L'image fait aussi allusion à la présence des Jésuites dans le monde. Les pères sont accompagnés d'anges. Six images en forme de médaillon, et relatant la vie de saint Joseph, ornent les murs latéraux de la chapelle. La voûte abrite, quant à elle, six anges portant des messages sur la vie du saint.

Au-delà de sa richesse artistique, cette chapelle est le symbole du retour définitif des Jésuites en Colombie. Elle représente les nouveaux ouvrages

[779] VILLEGAS JIMÉNEZ, Benjamín, IZQUIERDO, Gabriel, GIRALDO, Juan David, LÓPEZ, Andrés Mauricio, *Santiago Páramo y la capilla de San José: iglesia de San Ignacio, Bogotá*, Bogotá, Villegas Editores., 2013, p. 51
[780] *Ibid.,* p. 11
[781] *Ibid.,* p. 51
[782] *Ibid.,* p. 11
[783] *Ibid.,* p. 51
[784] *Ibidem*

entrepris par les Jésuites à l'orée du XXe siècle, dont le travail social avec les ouvriers, la création de la Centrale ouvrière UTC, le travail avec les paysans et la création du mouvement coopératif[785].

Le retable-reliquaire de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien

Comme nous avons déjà pu le voir, l'église de San Ignacio se trouvait encore en construction à l'arrivée des reliques en 1612. C'est d'ailleurs pour cela qu'elles furent entreposées dans la petite église qu'avaient les Jésuites. Pour cela, les Jésuites avaient aménagé un retable qui est devenu une partie de l'autel. Ce retable contenait deux caisses dorées pour les reliquaires, un tableau de saint Pierre et un de saint Paul qui fermaient ces caisses, une sculpture de saint Ignace de Loyola, l'image du *niño Jesús* de la confrérie des Indiens et un tableau de la Vierge. Au centre du retable se trouvait le tabernacle ramené par le père Luis de Santillan lors de ce même voyage de 1612[786]. Le 19 décembre 1619, cet autel était composé d'encore plus d'images, dont une de saint Joseph et une autre de saint François Xavier[787].

---

[785] *Ibidem*

[786] *"... asi para la vista como también para disponer el lugar donde decentemente habían de estar colocadas, que por no estar acabada la iglesia nueva y por ser la vieja incómoda, sería negocio algo dificultoso. Con todo eso, con la liberalidad de algunas personas devotas, se determinó hacer un nuevo altar y retablo, acomodándose a la pequeñez de la iglesia. Hiciéronse dos cajones grandes dorados con sus encasamientos, arco pintado y dorado, al cual servían de pilastras los cajones, levantándose hasta lo más alto de la iglesia. Puesto esto, quedó un grande espacio en medio del altar, debajo del arco donde se pudo poner el sagrario que el dicho padre trajo de España y SM nos hizo merced, que es el más lindo y más hermoso que hay en todo este reino. Púsose entre el sagrario y el un cajon una muy devota y acabada imagen de busto de nuestro santo padre Ignacio, de dos varas en alto, a la otra parte el Niño Jesús de la cofradía de los indios, que es poco menor que la imagen de nuestro santo padre. En lo alto del sagrario un cuadro grande de NSa que remeda a la del pópulo y de los buenos que de Roma han pasado por acá. Las puerta con que se cierran los cajones son los dos apóstoles San Pedro y San Pablo, tan grandes como la estatua de un hombre, traidos de Roma con los demás apóstoles, con el Salvador y NSa, obra muy prima y que dan grandesa a la capilla cuando los relicarios están cerrados. esto es lo que es hecho en nuestra iglesia para el depósito de las reliquias"*
ARSI, N. R et Qui, 12 I, f. 70

[787] *" Primeramente un retablo de Xpto N S en la cruz con su madre y san Jose a los lados que esta en el altar mayor*
Item dos quadros de nuestro Sto Pe y otro de nuestro Sto pe Francisco Xavier con guarniciones de dorado y açul que estan en el altar mayor a los lados del quadro de Xpto N S
Item un niño Jesus grande q hubo el pe Gonçalo de Lyra para fundar la cofradía de los indios el qual esta en el altar mayor

Grâce au *libro viejo de la sacristia* de 1619, nous savons que cette première église abritait d'autres retables, dont un dédié au *lignum crucis* et comprenant une image du *Cristo caido de la columna*, et un autre de Notre-Dame de Lorette[788].

Une fois la construction de la nouvelle église terminée, cette petite église fut destinée aux Indiens. Sa principale chapelle était consacrée à Santa Maria la Mayor, laquelle finit par donner son nom au temple[789]. De nos jours, cette église n'existe plus et la surface qu'elle occupait fait désormais partie du musée colonial de Bogotá.

Au cours de la seconde moitié du XVIIe siècle, un nouveau retable fut construit dans la nouvelle église, destiné à accueillir les reliques et leurs reliquaires. À cette époque, les Jésuites avaient l'habitude de concevoir des retables dédiés aux reliques, comme le montre celui de l'église de l'Inmaculada de Zaragoza créé entre 1595 et 1600, ou encore celui de la *casa professa* de Séville fabriqué entre 1604 et 1606[790].

Ce retable-reliquaire réalisé au XVIIe siècle est le même que celui que l'on connait actuellement. Entre 1640 et 1776, il se trouvait devant la sacristie, du côté

Item una imagen de nuestro Sto Pe que se hiço de limosnas de los españoles la qual esta en el altar mayor
Item don retablos grandes de S Po y S Pablo que están asi mismo en el altar mayor y sirven de puerta a los cajones de las Santas Reliquias"
BNC, *Libro viejo de la iglesia y sacristía del colegio de la compañía de Jesús de Santafé, 1616-1662*, f. 2

[788] *" Item quince retablos los trece de los Apostoles contándose con los dos de arriba y dos de Xpto N S y su santissima madre los quales están con sus guarniciones doradas están puestos estos retablos en la capilla mayor*
Item un retablo de Xpto N S caydo de la coluna que esta en un altar del Sto Lignum Crucis
Item una imagen de nuestra Sa de Loreto con su caxa dorada de maçoneria la qual hubo de quito el Pe Gonçalo de Lyra y la dio de limosna a este colegio"
Ibidem

[789] *"...todos los domingos se hace pláticas en tres diferentes partes porque los indios tienen para sí una iglesia que está vecina a la nuestra, muy capaz, llena de altares y retablos y adornadas de excelentísimos lienzos de pinturas. En especial hay en ella una capilla de Santa María la Mayor, imagen de gran primor y devotísimo afecto que lleva los ojos de toda la ciudad. Aquí celebran sus fiestas los morenos y indios y tienen sus cofradías asentadas, sus congregaciones dispuestas, sus comuniones, repartidos sus entierros y exequias funerales, y son enseñados en todo lo perteneciente a sus almas de manera que vivan con gran pureza de vida acudiendo a la frecuencia de los santos sacramentos con singular piedad y devoción"*
REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas...1638 a 1660,* p. 95
[790] CRIADO MAINAR, Jesús, *Op. Cit.,* p. 274

occidental de l'autel majeur[791], avant d'être déplacé au cours du XVIIIe siècle vers l'un des bas-côtés orientaux de l'autel, à l'endroit même où il se trouve désormais, et occupant la troisième place antre le narthex et le transept[792].

Quatre colonnes confèrent à ce retable-reliquaire sa structure. Son centre se compose des images peintes de quatre saints : saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien. Ces tableaux, tous de la même taille, constitue chacun un volet venant protéger des étagères destinées à recevoir les reliquaires. La prédelle est décorée de cinq tableaux de saints et de saintes (sainte Apolonia, saint Sebastien, sainte Ursule, saint Laurent, sainte Lucie et saint Clément)[793] [794]. Ils sont eux aussi pourvus de portes afin de protéger d'autres reliquaires. Au centre de l'antependium se trouvent huit images de saints martyrs (saint Ignace, saint Estaque, sainte *Tecla*, sainte Barbe, sainte Inès et saint François Xavier) et une autre, plus grande, représentant une vision prémonitoire de la Passion[795]. On peut lire, de chaque côté de l'antependium, une phrase biblique en latin : à droite, « *Omnia ossa eōrum. Psal.33* » ; et, à gauche, « *Cūstōdit Dominus* ». L'attique comprend, quant à lui, sept bustes-reliquaire, dont cinq au centre appartenant aux saints jésuites (saint Juan Berchmans, saint François Xavier, saint Ignace de Loyola, saint Estanislaus de Kostka et saint François de Borja), et deux correspondant à saint Théodore et à saint Fulgence et venant coiffer les colonnes.

Ce travail d'ébénisterie fut attribué au frère Diego Lusinchi[796]. La plupart des décors du retable sont à motifs végétaux. Les deux colonnes principales arborent des anges en haut comme en bas, anges que l'on retrouve dans les décors de la prédelle, entre chaque tableau.

Le retable suit les normes établies par Charles Borromée pour ce type d'ouvrages, à savoir les préceptes du concile de Trente sur la vénération des saints

[791] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 47
[792] *Ibid.,* p. 166
[793] *Ibid.,* p. 168
[794] Ces images ne se retrouvent pas actuellement sur le retable, et nous avons donc dû nous baser sur les informations données par Maria Constanza Villalobos, laquelle parle de 6 images de saintes et saints quand le retable ne possède que 5 niches susceptibles de les accueillir.
[795] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 168
[796] ARELLANO, Fernando, *El arte hispanoamericano*, Caracas, Universidad Católica Andrés Bello, 1988, p.325

et des reliques. Selon Borromée, les reliques devaient être protégées et décorées à partir des matériaux les plus riches, et demeurer à l'abri des regards des gens à l'intérieur de réceptacles spécialement conçus pour elles, lesquels devaient à leur tour être placés dans d'autres meubles créés pour les accueillir[797].

Chaque image choisie pour composer ce retable avait clairement sa raison d'être. Le retable nous raconte ainsi une histoire intimement liée à ce qu'il contient. Dans ce cas précis, le programme iconographique portait sur les reliques apportées d'Europe et la vie des saints et des martyrs.



[797] BORROMÉE, Charles, REYES CORIA, Bulmaro et ESTRADA DE GERLERO, Elena Isabel, *Op. Cit.*, p.32-38,

Les quatre tableaux principaux représentent ainsi les corps entiers de saint particulièrement importants pour la Compagnie : saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien. Saint Cosme et saint Damien sont des saints fondateurs de l'ordre et leur fête (le 27 septembre) fut la date choisie pour la création officielle de la Compagnie de Jésus. Saint Fortunat était aussi un saint fondateur, et le patron du collège de Santa Fe. Saint Etienne était l'un des principaux saints fondateurs de l'Église et protomartyr de la chrétienté[798]. Chacun tient dans sa main l'objet qui le représente dans l'iconographie de l'époque[799] : Cosme porte une boîte de médicaments ; Etienne, les pierres de son tourment ; Fortunat, la palme du martyr ; et Damien, le livre des ordonnances. Le retable contenait, bien évidemment, des reliques de chacun de ces saints. Saint Fortunat va même jusqu'à nous indiquer d'un geste de la main l'emplacement de sa relique dans le retable[800]. Ces images ont pour fonction de montrer le destin sacré de ceux ayant mené une existence vertueuse.

Les images de la prédelle représentent, quant à elles, les martyrs et les vierges martyres lors de leur martyr. Elles ont pour objectif de devenir un exemple à suivre pour les fidèles. Chacun de ces martyrs et de ces vierges martyres constitue un modèle de vie chrétienne. Étant donné il y avait des fidèles hommes et des fidèles femmes, il était nécessaire de proposer des images susceptibles de servir d'exemple aux uns comme aux autres[801]. Tous ces martyrs cherchaient à apprendre quelque chose au fidèle et à en faire un bon chrétien ou une bonne chrétienne en les invitant à s'inspirer de ces martyrs et de ces vierges et à se maintenir éloignés du péché.

Enfin, les images de l'antependium ont comme sujet les martyrs devenus saints. Tous se reposent : leurs tourments ont pris fin et ils profitent désormais d'une existence aux côtés de Jésus. Ces images invitent le spectateur à chercher, lui-aussi, cette récompense et à trouver sa place parmi eux. Autrement dit, ces tableaux ont vocation à leur rappeler que mener une vie vertueuse peut faire d'eux des saints et qu'ils peuvent eux-aussi accéder au repos éternel aux côtés de

[798] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 170
[799] *Ibid., p.*171
[800] *Ibidem*
[801] *Ibid., p.*175

Dieu[802]. Les deux phrases en latin -« *Omnia ossa eōrum. Psal.33* » et « *Cūstōdit Dominus* »- font, elles, référence aux reliques et rappellent à ceux qui peuvent les lire, et notamment aux prêtres, le contenu sacré du retable.

Le retable-reliquaire de sainte Catherine

Ce retable, connu dans l'historiographie sous le nom de retable de *Santa Catalina*, présente un élément fondamental pour notre recherche : il abrite onze bustes reliquaires. Ainsi, même si aucune des sources secondaires disponibles sur l'église de San Ignacio ne considère ce retable en tant que retable-reliquaire, nous pensons qu'il mérite de l'être.

À la différence du retable précèdent, les reliquaires de ce retable sont exposés dans des niches dépourvues de porte. Il s'agit d'un retable doré d'un étage divisé en trois corps et doté d'un attique. Quatre colonnes décorées à motifs géométriques lui donnent sa structure. Au centre de l'antependium se trouve le symbole de la Compagnie de Jésus ainsi que, de chaque côté, un médaillon destiné à recevoir des messages, et resté vide. Dans le corps central se dessine la sculpture de la sainte représentée un livre à la main. De chaque côté d'elle, séparés par des colonnes, se dressent deux bustes reliquaires[803]. L'attique compte au total sept bustes reliquaires, dont trois centraux placés dans des niches[804]. Sur ces bustes repose un tableau venant couronner l'attique. Ce retable laisse de grands espaces de bois dorés sans aucun type d'ornement et propose des décors à motifs végétaux relativement simples en comparaison des autres retables présents dans l'église.

[802] *Ibid.,* p.182
[803] À gauche, sainte Ziriaca vierge et martyr et saint Tibvierio pape et martyr ; à droite, un saint sans nom et saint Linardo évêque.
[804] De gauche à droite : un saint sans nom ; saint Alexandro, pape et martyr ; une sainte sans non ; sainte Ziriaca ; une autre sainte sans nom ; saint Orciano abad ; et un autre saint sans nom. Les reliquaires de saints et de saintes inconnus conservent la place destinée à l'inscription de leur nom.



Nous ne disposons malheureusement pas d'informations sur l'histoire de ce retable. Maria Constanza Villalobos constate qu'il apparait pour la première fois dans l'inventaire de l'église en 1710[805]. C'est également dans cet inventaire que figurent pour la première fois la plupart des retables de l'église existants de nos jours. Entre 1710 et 1779, ce retable occupait la place actuellement prise par le retable-reliquaire de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien. Lors de son transfert, le retable de sainte Catherine prit la place qu'il occupe encore de nos jours, à savoir au niveau de la seconde niche du bas-côté oriental, entre le narthex et le transept.

Bilan

Après s'être installés et avoir recouvré une certaine stabilité économique, les Jésuites confièrent la construction d'un nouveau temple aux dimensions

[805] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 47

imposantes au père Juan Bautista Coluccini. Un tel chantier s'avéra long et complexe, et les soucis économiques et techniques pour en venir à bout ne se firent pas attendre.

L'ouvrage suivit les règles jésuites d'édification, plus connues sous le terme générique de *modo nostro*. Pour son temple principal, la province du Nouveau Royaume et Quito opta pour le plan rectangulaire déjà utilisé pour l'église du Gesù, à Rome. Le résultat fut une église d'architecture simple, mais techniquement avancée pour la ville, s'agissant, en effet, du premier temple de Santa Fe pourvu d'une coupole. La richesse du bâtiment reposait toutefois essentiellement sur ses ornementations.

Les décorations les plus fastueuses étaient celles du maître-autel, du *Rapto de San Ignacio* et du retable de *San Francisco Xavier*. Pour leur confection, les Jésuites firent, en effet, venir des artistes européens, dont le frère Diego Lusinchi et le sculpteur Pedro Laboria. Deux de ces retables (celui de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien ; et celui de Santa Catalina) étaient destinés à recevoir des reliques venues de l'Europe. Le premier conserve les reliques derrière des portes couvertes d'images des saints fondateurs, tandis que le second les exhibe directement.

5. Conserver les reliques : les reliquaires

5.1 À chaque saint sa relique ? Problème documentaire

« Sea notorio y manifiesto a todos que la presente vieren leyeren y oyeren como a los 15 dias del mes de marzo de mil y seiscientos y dos años en la indicion decima quinta y del pontificado del nuestro muy santo padre Clemente por la dibina probidencia papa octavo año undecimo con presenecia de mi el notario publico y de los testigos de visto escritos personalmente constituydos los reverendos padres Alonso de Medrano y Francisco de Figuera religiosos de la venerable Compañia de Jesus al presente estantes en Roma me mostraron una caxa de reliquias de diversos santos y santas…»[806]

Comme nous avons pu le voir, les reliques étaient toujours accompagnées d'un document écrit venant attester de leur authenticité et qui retraçait leur parcours. De tels documents sont connus sous le nom d'*authentiques,* de *cédules* ou de certificats d'authenticité. Or, comme nous pouvons le lire dans l'ouvrage Reliques Romaines : "*L'authentique seule fait de l'ossement une relique »*[807], ce qui revient à dire qu'une relique dépourvue de certificat d'authenticité perd toute sacralité et n'est plus qu'un vulgaire morceau d'os ou un objet ordinaire. La pratique de l'authentification date du Moyen Âge lorsque l'évêque du lieu d'où était originaire la dépouille était chargé de fournir un tel document : « *Tant qu'il reste anonyme, un ossement en vaut un autre. Ce qui fait de lui une relique, c'est l'authentique, qui l'identifie en garantissant son origine insigne et son pouvoir. L'authentique atteste une reconnaissance sociale, qui est suscitée ou du moins confortée par une reconnaissance institutionnelle, celle de l'évêque du lieu »*[808]. Les reliques extraites des catacombes romaines ne font pas exception à cette règle et « *Avant même le moment normatif des années 1668-1672, les différents circuits de*

[806]ATSI, *Libro de autenticas de las reliquias,* Acte notarié signé de Nicolas Farlen, Rome, le 15 mars 1602
[807] BACIOCCHI, Stéphane et DUHAMELLE, Christophe, *Op. Cit.,* p. 13
[808] SCHMITT, Jean-Claude, *Le corps des images : essais sur la culture visuelle au Moyen Age*, Paris, Gallimard, « Le temps des images », 2002, p. 284

diffusion sont tributaires du désir exprimé par les "clients" d'obtenir le signe certain, authentifié et attesté, que leur acquisition est bien ce qu'elle est"[809].

Comme nous avons pu le constater dans le premier chapitre, les évêques et les archevêques de l'Amérique espagnole devaient, dès leur arrivée, identifier les reliques et vérifier leur authenticité avant de pouvoir autoriser leur vénération. Cette procédure, connue sous le nom de *recognitio,* n'était pas propre au continent américain et s'appliquait, bien au contraire, à l'ensemble du monde chrétien. Dans le cas particulier des reliques romaines, la procédure était clairement établie : "*Dès que la relique est parvenue à son point d'arrivée, une procédure particulière marque cette présence nécessaire de l'auothentique. L'évêque du lieu, ou toute personne mandatée par lui, ouvre la capsula, examine la relique, consulte l'authentique, et certifie le lien entre les deux* »[810].

On notait également, sur le même document, le changement de domicile des reliques afin d'en retracer le parcours : « *D'avantage, elle* [l´authentique] *document les étapes de sa transmission. L'authentique est en effet parfois surchargée de mentions manuscrites décrivant comment le corps saint et sa compagne de papier sont passés de mains en mains. Ces notations, généralement portées au dos, auront ici le nom d'"endossement"* »[811].

Ces documents avaient des origines diverses. Certains étaient signés par des évêques, d'autres par des prêtres et d'autres encore par des notaires. Les règles changeaient selon les époques et leur validité exigeait une origine spécifique. Comme nous l'avons déjà signalé dans le chapitre 2 en ce qui concernait les reliques issues des catacombes romaines, les certificats d'authenticité étaient d'abord rédigés par des notaires en présence de témoins ayant assisté à leur extraction. À partir des années 1660, ce fut au Vatican de rédiger un tel document à partir d'un formulaire prérempli : "*L'authentique romaine des XVII et XVIII siècles prend quant à elle l'aspect d'un formulaire administratif : le canevas (à*

[809] BACIOCCHI, Stéphane et DUHAMELLE, Christophe, *Op. Cit.,* p. 13
[810] *Ibid.,* p. 14
[811] *Ibidem*

partir des années 1660) est imprimé, les "blancs" sont remplis au moment de l'attribution de la relique"[812].

La plupart des reliques sur lesquelles porte cette recherche étant arrivées en Amérique avant les années 1660, leurs certificats d'authenticité ne font pas partie de ce dernier type. L'ATSI (Archivo del Templo de San Ignacio) renfermait un livre à la couverture en tissu noir de 22 cm x 28 cm intitulé *Autenticas de las reliquias* et réunissant l'ensemble des documents liés à l'authenticité des reliques. De tels documents ne nous permettent cependant pas de retracer l'histoire des reliques existant encore de nos jours, ni celle de la plupart de reliques arrivées au cours du XVIIe siècle, et ce pour des raisons que nous aborderons plus tard.

Les documents disponibles

Le livre *Autenticas de las reliquias* regroupe 59 documents datés de 1602 à 1924 : 57 certificats d'authenticité, une liste d'inventaire et un document d'analyse et d'inventaire d'autres documents.

Un de ces documents, daté du 15 mars 1602, constitue un acte notarié réalisé à Rome et signé par le notaire Nicolas Farlen. Rédigé en espagnol, il constate que les reliques qu'on lui présente sont les mêmes que celles qui figurent sur un autre acte notarié rédigé en latin et daté du 30 décembre 1593. Le document contient les noms de 143 saints et martyrs auxquels correspond, pour la plupart, une seule relique. Certains saints se voient associer plusieurs reliques, et d'autres aucune. Le document met en relation ces reliques avec les pères jésuites Alonso de Medrano et Francisco de Figueroa, qui furent les premiers Jésuites à rejoindre le Royaume de Nouvelle-Grenade, en 1598.

Suivant un ordre chronologique, nous retrouvons ensuite un certificat d'authenticité de 1773. Il s'agit d'un document prérempli venant constater l'authenticité de reliques de divers saints exhibées dans un petit tableau. Le document est rédigé en latin, et signé de la main de Francisco Maria.

Nous constatons ensuite la présence d'un dossier daté de 1774 regroupant trois documents, tous rédigés sous l'ordre donné le 11 juin de la même année par

[812] *Ibid.,* p. 7

le concile provincial de Santa Fe à l'occasion de la session *Reliquiis et veneratione sanctorum*. Il est important de signaler ici, qu'à cette époque, les Jésuites avaient déjà été expulsés du Royaume de Nouvelle-Grenade et que l'église San Ignacio, rebaptisée San Carlos, se trouvait sous le contrôle de l'archevêché. Le dossier contient deux versions de chaque document : un brouillon et une version définitive.

Le premier document est signé du 26 juillet par José Antonio Isabella. Il porte sur les certificats d'authenticité présents dans l´église à cette époque, et évoque seize *authentiques*, dont deux datées de 1602, trois de 1611, une de 1633, trois de 1653, une de 1650, une de 1679, quatre de 1680 et une de 1701. Dans la plupart des cas, Isabella indique la quantité de reliques de chaque certificat d'authenticité, sans spécifier le nom des saints qui y correspondent.

Le second document est signé de la main du frère augustin récollet Francisco de San Joaquin à la date du 15 novembre. Son objectif est de constater l'existence des certificats d'authenticité d'un lot de 16 reliques de l'église et d'affirmer si les saints et les martyrs auxquels elles appartiennent font partie du martyrologue chrétien.

Le troisième document constitue une expertise scientifique de 15 reliques réalisée par José Celestino Mutis le 5 décembre et qui cherche à identifier la partie du corps à laquelle appartient chaque ossement afin d'établir s'il s'agit, ou non, de reliques insignes. Le même document contient, à la suite de l'analyse de Mutis, deux commentaires : le premier, daté du 9 décembre et rédigé par Manuel Antonio Navarro, constate qu'aucune de ces reliques est une relique insigne ni possède de certificat d'authenticité ; le second, rédigé le 10 décembre par le frère Francisco de San Joaquin, partage ce constat.

Le livre fait également référence à trois certificats d'authenticité datant du XIXe siècle : deux de 1845 signées par le notaire épiscopal Ludovicus Donche ; et une de 1888. Il s'agit, dans les trois cas, de documents préremplis traitant soit de reliques d'un seul saint, soit de lots de reliques de divers saints.

52 documents datent du XXème siècle, dont 51 certificats d'authenticité préremplis : un datée de 1907, 47 de 1910 signés par l'archevêque Bernardo Herrera Restrepo, deux de 1914 et un de 1924. La plupart des certificats

d'authenticité sont signés par l'archevêque de Santa Fe, mais il y en a d'autres signés par l'évêque de Cartagena et le postulateur général des Jésuites à Rome. Le dernier document est une liste-inventaire des 52 reliques vénérées de l'autel de l'église de San Ignacio, certifiée par l'archevêque Bernardo Herrera Restrepo mais non datée[813].

Les reliques encore présentes de nos jours dans l'église de Bogotá

À l'intérieur des 42 reliquaires datant de l'époque de l'occupation espagnole et actuellement conservés dans l'église de San Ignacio[814], nous avons retrouvé 91 reliques de 67 saints, saintes et martyrs différents, certaines bien identifiées et associées à un saint, d'autres non. Parmi ces reliques s'en trouvent de toutes tailles et importance : corps entiers, crânes, extrémités, doigts, dents, ossements non identifiables et jusqu'à de la pâte confectionnée à partir de poudre d'os de différents saints et saintes. Une même châsse reliquaire contenait ainsi le crâne complet, la mâchoire avec les dents, la colonne vertébrale, plusieurs membres et d'autres os de saint Bénigne, tous en très bon état. Un autre reliquaire renfermait le crâne de sainte Iluminata, ainsi que ses dents supérieures, mais sans la mâchoire. Un autre contenait 12 ossements de saint *Ancermo*, mesurant tous moins de 10 cm ; un autre, 18 reliques de tailles différentes, des membres et des ossements de moins de 5cm appartenant à différents saints et saintes. Un autre reliquaire renfermait, quant à lui, deux reliques de saint Maur de moins de 5cm de long et deux croix en pâte de poudre de reliques de 7.5cm.

Toutes ces reliques sont conservées dans des reliquaires. Ce fut l'archevêque Bernardo Herrera Restrepo qui, au début du XXe siècle, se chargea de l'ultime procédure de *recognitio* de ces reliques présentes dans les 22 reliquaires placés dans le retable-reliquaire de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien. C'est également lui qui ficela, signa et scella ces reliquaires après les avoir examinés. La plupart d'entre eux conservent d'ailleurs encore leur ficelle et leur sceau. À l'exception de 2 reliquaires qui ont été

[813] Herrera Restrepo fut archevêque de Santa Fe de 1891 à 1928.
[814] Cette partie de la recherche a été réalisée en juin-juillet 2018.

vandalisés et ne contiennent donc plus leurs reliques, tous les autres les ont encore, généralement accompagnées du nom du saint auquel elles appartiennent. Nous ignorons si les sept reliquaires qui se trouvent dans l'attique du retable ont fait partie de la *recognitio,* mais nous constatons l'existence de cinq de ces reliques.

Les treize reliquaires qui se trouvent dans d'autres retables de l´église -et notamment ceux de Santa Catalina et de Nuestra Señora del Socorro-, n'ont pas fait partie de cette *recognitio*, et six d'entre eux conservent encore leurs reliques. Les autres ont été vandalisés et les reliques qu'ils contenaient ont disparu.

Une autre relique de saint Pedro Claver est conservée dans le coffre-fort de l'église, situé à l'intérieur du reliquaire renfermant également son certificat d'authenticité.

Les différences

Si l'on additionne les références aux reliques de tous ces documents, il est possible d'en comptabiliser à peu près 370 appartenant à 292 saints, saintes et martyrs différents. La plupart de ces reliques n'existent évidemment plus de nos jours et nous ignorons ce qui a pu leur arriver. Nous ne savons pas non plus si toutes ces reliques sont vraiment arrivées à Santa Fe.

De plus, la liste présentée dans la *carta anua* ne correspond pas aux reliques intégrant le document de 1602. Seuls 28 saints figurent sur les 2 documents, ce qui confirme que le document de 1602 n'est pas le certificat d'authenticité des reliques apportées par Santillan. Difficile, également, de savoir si les reliques du document de 1602 ont été apportées à Santa Fe par les pères Figueroa et Medrano. Aucune mention de ces reliques n'apparait, en effet, ni dans les *cartas anuas* ni dans la correspondance jésuite entre Rome, l'Espagne et Santa Fe. La *carta anua* de 1611-1612 parle, en revanche, de l'arrivée de la première relique ramenée par les Jésuites vers 1611, à savoir, une tête des Onze mille vierges envoyée de Lima. La plupart des reliques qui figurent dans le document de 1602 n'existent plus de nos jours, et seuls sept saints se trouvent dans les deux groupes.

Les 16 certificats d'authenticité analysés en 1774 par José Antonio Isabella ont, ilss-aussi, disparu. Toutes les reliques mentionnées par ce document et

associées à un saint font partie des reliques qui participèrent à la procession décrite par la *carta anua* de 1611-1612. Aucune ne fut analysée par Mutis, et deux seulement figurent dans le document du frère Francisco de San Joaquin. Seules deux de ces reliques existent encore de nos jours.

Parmi les 15 reliques analysées par Mutis et les 16 du document de Francisco de San Joaquin, quatre seulement apparaissent dans les deux documents, ce qui revient à dire que la plupart des reliques présentes dans l'église en 1774 ne furent pas analysées et que celles qui le furent se virent divisées en lots plus petits. Les raisons qui amenèrent à changer ces reliques de lot nous échappent. Si six d'entre elles faisaient toujours partie des certificats d'authenticité de 1910, deux seulement existent encore. En revanche, dix du lot du frère Francisco de San Joaquin et figurant dans les certificats d'authenticité de 1910 se trouvent encore aujourd'hui dans l'église de San Ignacio.

De plus, les certificats d'authenticité de la plupart des reliques présentes dans la procession du début du XVIIe siècle n'existent plus. Sur les 96 saints, saintes et martyrs, seuls 28 figurent, en effet, dans le document de 1602, et 53 dans les certificats d'authenticité de 1910 -dont seulement 17 font partie des deux groupes-. Nous estimons cependant que les trois documents de 1611 encore existants en 1774 correspondaient aux certificats d'authenticité d'une partie de ces reliques. Seules 26 des 126 reliques de la procession existent encore.

Enfin, les reliques qui existent encore de nos jours appartiennent à 67 saints, saintes et martyrs différents. La plupart d'entre elles font partie des certificats d'authenticité de 1910 (50) : 19 ne figurent que sur ces *authentiques* ; treize font également partie de la liste de la *carta anua* de 1612 ; six sont aussi nommées dans les documents de 1774 ; cinq dans ceux de 1602 et la *carta anua* ; quatre dans les documents de 1774 et la *carta anua* ; deux dans le document de 1602 ; et une seulement dans tous ces documents à la fois (ceux de 1602 et 1774, la *carta anua* et les *authentiques* de 1910). 14 reliques ne figurent sur aucun document.

Comme nous pouvons le voir, il n'est pas possible de retracer l'histoire de la plupart de ces reliques, principalement du fait de deux problèmes convergents : d'un côté, les reliques qui existent n'ont pas de certificats d'authenticité datant de

l'époque de leur arrivée ; de l'autre, la plupart des certificats d'authenticité qui existent encore n'ont plus leurs reliques. Cette situation nous amène à nous poser plusieurs questions : Ces reliques ont-elles été, au fil du temps, volées ou attribuées à différents saints ? Les certificats d'authenticité de 1910 ont-ils été rédigés pour régulariser les ossements qui se trouvaient dans les reliquaires et pouvoir ainsi continuer à les vénérer ? L'archevêque Bernardo Herrera Restrepo a-t-il eu accès aux certificats d'authenticité des XVIIe et XVIIIe siècles avant de signer les nouveaux documents ? Les reliques que l'on possède encore de nos jours sont-elles celles ramenées par Santillan en 1612 ?

La plupart de ces questions resteront probablement sans réponse, notamment parce que l'expulsion des Jésuites a créé un problème de continuité dans les archives jésuites, auquel s'ajoute le fait que les documents qui existaient en 1774 ont depuis disparu. Or certains de ces documents contenaient sûrement des éléments de réponse à ces questions. Une telle problématique n'est pas propre aux reliques et aux certificats d'authenticité, bien au contraire ; lors des expulsions de l'ordre, les documents liés au quotidien des collèges jésuites ont été égarés, de même que la plupart des archives concernant l'histoire de leurs établissements en Amérique comme en Europe[815].

Il existe toutefois une autre source d'informations susceptible de nous renseigner sur l'histoire de ces dépouilles sacrées : les reliquaires qui les abritent depuis des siècles.

5.2 Un reliquaire pour chaque relique

« *Traían un castillo de bronce de excelente hechura y de maravilloso artificio con muchas y varias reliquias* [...]

Un medio cuerpo de San Calixto, papa, con una grande reliquia en el pecho [...]

Un hermoso relicario de seis palmos en alto dorado, las columnas plateadas, con las siguientes reliquias [...]»[816]

[815] RODRIGUEZ G. DE CEBALLOS, Alfonso, S.J, *Op. Cit.,* p. 307.
[816] ARSI, N. R et Qui, 12 I, f. 72

En dehors du certificat d'authenticité, la relique est toujours accompagnée de son reliquaire. Les deux objets sont indissociables. La relique par elle-même n'est qu'un ossement, un ongle ou un tissu incapable de transmettre seul son histoire et son pouvoir : son authenticité passe donc aussi, en plus de son certificat d'authenticité, par son reliquaire : « *Mais cette reconnaissance unanime exige une mise en scène matérielle, imagée et rituelle. Tel est le rôle de reliquaire et de sa manipulation rituelle (ostensio, notamment). Si la relique authentifiée exige un reliquaire, on peut dire que c'est le reliquaire qui fait la relique. Visuellement, publiquement, le contenant prévaut sur le contenu, dont on devine la présence plus qu'on ne le voit. D'où sans doute l'affinité des reliques et des images, l'attraction de celles-ci par ceux-là* »[817].

Au même titre qu'il est capable de transmettre un message et de raconter une histoire, le reliquaire peut également, dans certains cas, remplacer le certificat d'authenticité ou venir compléter les informations contenues dans le certificat : « *Pour que cette transmission se fasse, il faut que quelque chose de foncièrement étranger à la relique proprement dite lui soit associé : un reliquaire avec une inscription ou une représentation iconographique du saint…* »[818].

Les reliques qui nous intéressent ici ne font pas exception à cette règle et sont, elles aussi, accompagnées de leurs reliquaires. Actuellement, l'église de San Ignacio compte ainsi 42 reliquaires, dont 20 couronnent les retables de l'église et sont exhibés dans le retable de sainte Catherine. Les 22 autres se trouvent dans la sacristie où ils attendent de retrouver leur place dans le retable-reliquaire de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien [819].

Au total, l'église abrite 22 bustes-reliquaire, dont la plupart (20) couronnent les retables-reliquaires de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien, celui de Notre-Dame des Secours et celui de sainte Catherine. Deux autres bustes-reliquaires ont leur place dans le retable de saint Cosme, saint

[817] SCHIMITT, Jean-Claude, *Op. Cit.,* p. 284
[818] GEARY, Patrick J., *Op. Cit.,* p. 25
[819] Comme déjà indiqué précédemment, l´église de San Ignacio est restée en travaux de restauration pendant plus de 10 ans. Lors de notre dernière visite en septembre 2018, ces reliquaires étaient toujours rangés dans un placard situé à l´étage de la sacristie, et le responsable du temple, père German Bernal, S.J., affirmait qu´il ne pensait pas encore les mettre dans le retable-reliquaire car il ne disposait pas encore des garanties de sécurité nécessaires pour le faire. L'église a, en effet, été plusieurs fois victime de vols.

Etienne, saint Fortunat et saint Damien. Tous sont en bois et comportent, au niveau de la poitrine, une niche protégée par une vitre et destinée à exposer la relique. Treize de ces vingt reliquaires indiquent les noms des saints auxquels appartiennent leurs reliques[820].

Les 20 autres reliquaires ayant leur place dans ce retable-reliquaire appartiennent à d'autres typologies et sont tous différents les uns des autres. Certains sont destinés à abriter une seule relique, et d'autres prévus pour en accueillir jusqu'à 24. Certains sont en bois et en verre, et d'autres en verre et en métal. Dans la plupart des cas, les reliques sont accompagnées d'un petit papier indiquant le nom du saint auquel elles sont associées.

Le premier de ces reliquaires est une châsse-reliquaire en bois et en verre. Il expose des reliques de saint Bénigne, et plus exactement des morceaux de sa tête, de l'extrémité de son épine dorsale et d'autres petits ossements non identifiables. Le deuxième, une croix-reliquaire en bois ornée, en son centre, d'une image du Christ, abrite 24 reliques.

8 reliquaires comptent un duplicata, soit huit couples de reliquaires, avec chacun son propre style. Le premier de ces binômes, est composé de deux tours-reliquaires octogonales de trois étages en métal et en verre. Chaque côté de chaque tour comporte une niche destinée à recevoir une relique, soit une capacité totale de 24 reliques. La première de ces tours a été complètement vandalisée et ne possède plus désormais que trois reliques de différents saints et martyrs[821]. La plupart de ses vitres ont été brisées. L'autre tour, en revanche, abrite encore 21 reliques[822] et a conservé toutes ses vitres.

Le deuxième binôme est conformé par deux reliquaires rectangulaires munis d'un pied central en métal et en verre. Chacun de ces reliquaires contient un crâne, le premier appartenant à *S. Ylumninata*, et le second à San Fortunat. Ce dernier est accompagné d'un autre fragment d'os non identifiable.

[820] Saint Clair confesseur, saint Tibère pape, sainte Ziriaque, saint Alexandre pape, sainte Cyriaque, saint Orciano abbé, saint Linarde évêque, saint Théodore, saint Fulgence, saint François Xavier, saint Ignace, saint Estanislao Koska et saint François Borja.
[821] Saint Valentine M, saint Pancrace et sainte Juliane.
[822] Saint Honorat, sainte Théodore, saint Honorat, saints Innocents, saint Saturnine, saint Pan[]io, saint Basile, sainte Théodora, saint Norbert, saint Anastasie, saint *Fiaonosimo*, saint []irencio, saint Nicaise, saint Anicet, saints Innocents, saint []acio, San Célestin, saint Ignace et saint inconnu.

Le couple suivant se compose de deux reliquaires fabriqués en bois polychromé et en verre. Ils imitent la forme d'un retable de trois corps et sont eux aussi munis d'un pied central. Ils comportent neuf niches destinées à recevoir des reliques. Le premier reliquaire a conservé toutes ses reliques. Il s'agit de petits fragments d'os dépareillés et non identifiables appartenant à saint *Ancermo*. Le second reliquaire abrite, lui aussi, toutes ses reliques, similaires à celles du premier, et associées, pour leur part, à saint Juste et saint *Ancermo*.

Le quatrième binôme se compose de deux reliquaires rectangulaires en verre et en bois polychromé, décorés de volutes sur les côtés et munis chacun d'un pied central. La partie rectangulaire comporte une niche unique destinée à accueillir les reliques. Le premier reliquaire contient un os de grand taille (probablement un membre) enveloppé dans un tissu et appartenant à saint Rédempteur. L'autre renferme lui aussi un os de grande taille, appartenant cette fois à San Bénigne et conservé dans une capsule de verre conique elle-même placée à l'intérieur du compartiment rectangulaire.

Le cinquième binôme associe deux châsses-reliquaires en bois et en verre décorées de motifs végétaux. La première châsse contient la mâchoire, la dentition et un fémur recouvert d'un tissu, de San Concile, ainsi que le crâne de San Léonce (dont le nom est ici gravé directement dans la boîte crânienne). L'autre châsse abrite un paquet enveloppé dans un tissu rouge et contenant les reliques de différents saints non identifiés, ainsi qu'un coffre en verre et en velours vert renfermant les reliques de saint Donat, SS Lav[] et saint Placide.

Le binôme suivant se compose de deux pyramides-reliquaires en ébène, en ivoire et en verre. Chaque pyramide comporte six étages eux-mêmes divisés en trois compartiments destinés à abriter chacun une relique, pour une capacité totale de 18 reliques. La première pyramide en contient huit[823] et la seconde douze[824].

[823] Saint Séverin, saint *Benancio*, saint Anselme, saint Victor, saint Jules, saint Lucien, saint Romane et saint Antime.
[824] Saint Constance, saint Sébastien, saint Anselme, saint Libère, saint Jacinthe, saint Ignace, saint *Artimio*, saint Modeste, saint Célestin, saint Liberatus, saint Illuminata et la dernière appartient à un saint non identifie.

Le septième couple consiste en deux reliquaires en bois en forme d'olivier et avec une base rectangulaire faite en bois doré et en verre. Chaque arbre possède sept médaillons destinés à abriter les reliques. Le plus grand de ces médaillons se trouve au centre, entouré des six autres. La base rectangulaire de chaque reliquaire propose trois niches destinées à accueillir d'autres reliques. Le premier olivier abrite encore sept reliques[825], dont une à sa base, et le second treize[826].

Le dernière couple associe deux reliquaires en bois doré décoré de volutes à motifs végétaux. Chacun possède six niches en forme de médaillon et destinées à accueillir des reliques. Les médaillons entourent une image située au centre. Le premier reliquaire propose une image du Christ et renferme encore quatre reliques[827]. L'autre présente une image de la Vierge entourée de quatre reliques[828].

Les deux bustes-reliquaire présents dans ce retable-reliquaire sont en bois. Le premier appartient à saint Anastase et abrite sa relique dans un compartiment situé au niveau de la poitrine et protégé par une vitre. L'autre buste-reliquaire appartient à une sainte inconnue et conserve encore ses reliques au niveau d'un compartiment situé, lui aussi, au niveau de la poitrine de la sainte et également protégée par une vitre.

Notons, par ailleurs, la présence de la tête-reliquaire de San Mauro, entièrement en bois. À la différence des bustes précédents, la relique de ce reliquaire n'est pas exposée au regard des fidèles, ce modèle disposant d'une charnière qui permet d'ouvrir la partie postérieure de la tête et d'y placer la relique.

Nous estimons que tous ces reliquaires datent du XVIIe siècle, mais manquons d'informations quant à leur origine et ignorons si certains d'entre eux

[825] Sainte Illuminata, saint Théodore, saint Deodat, saint Boniface, saint Fortunat, saint Vincent et saint Liberatus.
[826] Sainte Candice, sainte Clémence, sainte Théodore, saint Modeste, sainte Victoire, sainte Maxime, sainte Sévère, sainte Reparata, Rodolphe Acquaviva, Alphons Pacheco, Petri Bermi, Franc Arana et Antonio Francisco.
[827] Deux espaces contiennent de la pâte de reliques de martyrs, et les deux autres des reliques de Saint Maur.
[828] Dont 3 de saint Dionisy et 1 de saint Maur.

furent ramenés en même temps que les reliques qu'ils contiennent, plusieurs années après leur arrivée, ou s'ils furent confectionnés à Santa Fe.

Un autre reliquaire en métal contient des reliques de moindre importance et semble, d'après sa facture, les matériaux qui le composent et son iconographie, avoir été ajouté ultérieurement au retable reliquaire.

Afin de mieux comprendre l'histoire de ces objets, nous allons analyser les informations disponibles dans la *carta anua* de 1611-1612 et le *Libro quinto de la iglesia y sacristia del colegio de la Compañia de Jesus de Sancta Fe* de 1701, et les comparer aux objets dont nous disposons encore de nos jours.

La *carta anua* de 1611-1612 mentionne 32 reliquaires différents, dont sept bustes-reliquaires. D'après les descriptions présentes dans cette lettre, il semblerait que certains reliquaires existent encore à l'heure actuelle : les deux tours-reliquaires en bronze[829] ; le petit coffret en velours vert[830] ; et les sept bustes-reliquaires[831]. Autrement dit, seuls 11 des 32 reliquaires sont susceptibles d'être parvenus jusqu'à nos jours. Un problème de vocabulaire nous empêche toutefois d'affirmer qu'il n'existe pas d'autres objets dans cette situation. Il est, en effet, possible que le terme *calice*[832] fasse référence aux deux reliquaires rectangulaires munis d'un pied central en métal et en verre.

Le *Libro quinto de la iglesia y sacristia del colegio de la Compañia de Jesus de Sancta Fe*[833] contient un inventaire des reliques décrivant les reliquaires, ainsi qu'un calendrier des fêtes de saints martyrs célébrées dans cette église. Dans le cas d'une relique présente dans le temple, cet inventaire précise le reliquaire où elle se trouvait et son emplacement. Bien que la plupart des reliquaires figurent

---

[829] "~ *Traían un castillo de bronce de excelente hechura y de maravilloso artificio con muchas y varias reliquias"*
ARSI, N. R et Qui, 12 I, f. 72

[830] "~ *El cuerpo de S Mauro M, en un cofre de terciopelo verde bordado con su santa cabeza encima del cofre"*
Ibidem

[831] "~ *Dos medios cuerpos dorados de sumos pontífices, el uno traía reliquias de San Alejandro y el otro de San Eleuterio, papas"*
Ibidem

[832] *"Tres cálices con tres reliquias: una canilla de S Victorino M, el otro un dedo de S Nicolás obispo vestido de plata, el 30 un cingulo [esta tachado] de San Carlos Borromeo"*
Ibidem

[833] Nous utiliserons à nouveau cette source dans le chapitre 6 consacré à l'usage donné à ces reliques selon les époques.

dans ces documents, l'inventaire, qui fait mention de plus de 65 reliquaires, dont 17 bustes-reliquaire, les décrit bien souvent sans nommer les saints qui y sont associés. 35 reliquaires, dont 14 bustes-reliquaires figurent, quant à eux, dans le calendrier. Nous estimons que 25 reliquaires sont susceptibles d'exister encore de nos jours : les 17 bustes-reliquaires, les deux pyramides en bois et en ivoire, les deux oliviers, le petit coffre en velours vert, les deux châsses en bois rouges et la châsse en verre.

Les reliquaires présents en 1612 et/ou en 1701 et qui demeurent encore dans l'église n'ont toutefois pas toujours abrité les mêmes reliques. Une analyse des trois documents révèle, en effet, que les reliques pouvaient changer de reliquaire à une ou deux reprises. 13 reliques figurent ainsi dans les trois sources, dont celle de saint Anastase, saint Fortunat, saint Ignace, saint Célestin et sainte Cyriaque. Parmi ces reliques, seules celles de saint Célestin se trouvent encore aujourd'hui dans le reliquaire qui les abritait en 1612 et 1701. Il s'agit néanmoins de deux reliques différentes dont l'une figure dans la *carta anua* et l'autre dans l'inventaire de 1701. Huit autres reliques demeurent encore dans les reliquaires auxquels elles avaient été destinées avant 1701.

D'un autre côté, sur les douze reliques datant de l'époque de la procession de réception des reliques et mentionnées par le livre de 1701, aucune n'existe encore aujourd'hui. C'est ainsi que les reliques de saint Valentin, sainte Catherine, saint Fidèle, saint Victorin, saint Charles Borromée et deux des Onze mille vierges, qui faisaient partie des reliques de l'église de Saint Ignace au début du XVIIe et XVIIIe siècles, furent changées de reliquaire entre ces dates. Seules les reliques de Marine et Calixte se trouvaient, en effet, dans les mêmes bustes-reliquaires. Celles de Sabine, Gonzaga et du compagnon de saint Maurice sont susceptibles de ne pas avoir changé de reliquaire au cours du XVIIe siècle, bien que certaines subtilités lexicales nous empêchent de l'affirmer.

De même, quinze reliques qui existent encore de nos jours figurent dans le calendrier de 1701 sans toutefois avoir pris part à la procession ayant eu lieu au début du XVIIe siècle. Parmi ces reliques, celle de saint Hyacinthe se trouve dans le même reliquaire. Et si celles de sainte Maxime, saint Modeste, saint François de Borja, saint Libérât, saint Estanislao Kostka et saint Bénigne occupent

probablement toujours chacune le même reliquaire, nous ne pouvons l'affirmer du fait de la dénomination de certains des reliquaires dans le calendrier de 1701.

Enfin, quatorze reliques ayant participé à la procession existent encore de nos jours sans pour autant figurer dans le calendrier de 1701. Parmi elles, huit occupent le même reliquaire, dont celles de sainte Julienne, saint Basile, saint Guillaume, saint *Fianosimo*, saint Célestin et les saints Innocents qui se retrouvent dans l'une des tours en bronze. Il est important de souligner ici que le calendrier de 1701 ne mentionne pas ce reliquaire.

Ces informations nous permettent d'avancer plusieurs conclusions. En premier lieu, que la plupart des reliquaires qui prirent part à la procession de réception des reliques ne sont pas les mêmes que ceux dont nous disposons actuellement. En effet, à l'exception des tours en bronze et de certains bustes-reliquaires -et même en prenant en compte la différence d'appellations sur les deux documents-, il semblerait qu'aucun reliquaire actuel ne date de 1613. En second lieu, il apparait clairement que la plupart des reliquaires de l'église de San Ignacio ont changé tout au long du XVIIe siècle. Ainsi, la plupart des reliquaires qui participèrent à la procession ne figurent pas dans l'inventaire de 1701. Ceci nous invite à penser que la nouvelle église, et plus spécialement la confection du nouveau retable-reliquaire, généra le besoin d'acquérir de nouveaux reliquaires. En troisième lieu, si une large part des reliquaires qui existent encore de nos jours sont les mêmes que ceux mentionnés dans le calendrier de 1701, il semblerait toutefois qu'ils étaient plus nombreux en 1701 qu'aujourd'hui. Il existait ainsi d'autres pyramides que celles en ébène et ivoire (nommées pyramide 1, pyramide 2 et pyramide en bronze), lesquelles semblent avoir disparu depuis. Toutefois, comme nous l'avons déjà expliqué précédemment, il est fort possible qu'une différence de vocabulaire ne nous permette pas de bien cerner la situation. Retenons, enfin, qu'au fil du temps, les reliques changèrent souvent de reliquaire, et qu'à l'exception de reliquaires bien spécifiques tels que les bustes-reliquaires du pape Alexandre et de saint Maur, tous les reliquaires ont abrité différentes reliques.

Gabriela Sanchez affirme, à ce sujet, que la plupart des reliquaires qui abritent les reliques qui se retrouvent dans le retable-reliquaire de la cathédrale de Mexico

furent offerts par des laïcs tout au long du XVIIe siècle, puis utilisés lors de la construction du nouveau retable-reliquaire à la fin du XVIIe siècle[834]. Ainsi, les reliquaires qui abritent actuellement les reliques ne sont pas ceux qui participèrent à la procession de 1578.

Les reliquaires qui font partie du retable-reliquaire de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien ont une place spécifique préétablie, comme l'indiquent les travaux de Constanza Villalobos[835]. Comme nous avons déjà pu le voir, après les travaux de remise en état de l'église, les reliquaires n'ont pas été remis à leur place et sont restés dans un placard de la sacristie[836].

Derrière les portes du retable-reliquaire, les reliquaires sont rangés symétriquement. Les binômes de reliquaires décrits plus haut sont ainsi distribués de part et d'autre d'une ligne imaginaire partant du centre du meuble. Chaque côté comprend cinq étagères où placer les reliquaires. Le reliquaire en forme de croix marque l'emplacement de l'axe central autour duquel tous les autres reliquaires sont agencés. Les deux reliquaires aux volutes à motifs végétaux en bois doré avec au centre l'image du Christ et de la Vierge (binôme 8 de notre description) sont accrochés au tableau situé derrière la croix. Sous la croix se situe la châsse-reliquaire de saint Bénigne, dépourvue de binôme. Aux pieds de la croix, à gauche, se retrouve la tête de saint Mauro.

Aux extrémités de la première des cinq étagères, similaire à celle du reliquaire de saint Bénigne, se trouvent les deux autres châsses reliquaire en bois et en verre (binôme 2). Au niveau du centre se situent les deux reliquaires qui imitent la forme d'un retable en bois polychromé et en verre (binôme 3).

Les oliviers en bois (binôme 7) se situent aux extrémités de la deuxième étagère, sur laquelle se tient aussi la tête de saint Mauro ; sur la troisième, proche du centre, les deux pyramides (binôme 6) ; sur la quatrième, les deux tours en bronze (binôme 1) ; et au milieu de la cinquième, les reliquaires rectangulaires en bois polychromé (binôme 4).

[834] SANCHEZ REYES, Gabriela, *Op. Cit., Relicarios novohispanos…,* p. 152
[835] VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* Image 5.23
[836] Nous ne savons pas si cette situation a changé les derniers mois.

Aux extrémités des niches de la prédelle, se trouvent les deux reliquaires rectangulaires munis d'un pied central en métal et en verre [binôme 2). Dans la seconde niche apparaît le buste-reliquaire de saint Anastase. La niche du centre est vide. Quant à la quatrième niche, elle accueille le buste-reliquaire d'une sainte inconnue.

Comme nous pouvons le constater, les reliquaires présents à l'intérieur du retable-reliquaire s'organisent tous autour du Christ, avec, au centre de toutes les autres reliques, le reliquaire de la croix à son effigie.



VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* Image 5.23

5.3 Typologie des reliquaires

Avant de classer les reliquaires encore existants selon leur typologie, arrêtons-nous quelques instants sur la fonction du reliquaire de protéger -et de cacher- la relique des fidèles.

En dehors de transmettre un message, la principale fonction du reliquaire était, dans un premier temps, d'empêcher que les fidèles touchent, ou même regardent, les reliques. Les reliques ne pouvaient être regardées directement, et encore moins touchées, que dans des circonstances très précises, comme le jour de la fête du saint en question ou le jour de leur translation. C'est ainsi que le reliquaire est devenu un élément indispensable et indissociable du culte de ces dernières : « [...] *sans reliquaire la relique ne peut être vénérée et dûment reconnue comme tel. Dorénavant, les images dérobent ce qu'elles représentent. La relique et le reliquaire se conjuguent sur le mode du « montrer/cacher », comme si le reliquaire était le corps visible de la relique* [...] *La relique doit être enclose dans un reliquaire afin d'en empêcher l'accès au fidèle sans que, pour autant, son importance dans l'économie du sanctuaire ne lui soit déniée. Cet aspect n'est paradoxal qu'en apparence : c'est parce qu'on refuse de plus en plus un possible contact physique entre le corps du fidèle et celui du saint que le pouvoir de la relique se doit de passer par le regard* »[837].

Comme l'explique Jean-Claude Schimtt, ce jeu de montrer et de cacher, de laisser toucher et de l'interdire, accroissait l'aura sacrée autour des reliques, et donc le besoin de les vénérer : « [...] *les reliques comme l'eucharistie, comme les images elles-mêmes, procèdent d'une dialectique du visible et de l'invisible qui fait que ce que l'on voit n'est en fait jamais le tout de ce qui est* [...] *les reliquae ou pignora, comme leur nom l'indique, renvoient toujours à un autre, le saint qui est vivant au ciel et dont elles évoquent les figures et dont elles tiennent parfois leur puissance miraculeuse , mais sans pouvoir jamais être confondues avec eux.* [...] *Le sacré se soustrait aux regards pour mieux se faire désirer, tandis que les clercs tirent les grilles devant leurs trésors pour mieux rappeler leur monopole de la*

[837] BOUTRY, Philippe, FABRE, Pierre Antoine et JULIA, Dominique, *Op. Cit.,* p. 809

gestion du sacré »[838]. De même, l'obligation de toujours contempler les reliques à travers le prisme du reliquaire invitait les fidèles à réfléchir sur la vie du saint et ses vertus.

Au fil de temps, les reliques sont devenues l'élément principal du reliquaire, et ont donc dû se rendre visibles, le reliquaire n'étant plus qu'un décor : « *La visibilité de la relique est un thème qui évolue à travers le temps. Contrairement au coffret quadrangulaire, le reliquaire iconique permettait de voir le saint auquel appartenait la relique, et même la partie du corps concernée. Mais la présentation prit progressivement une valeur esthétique en soi, ce qui influa sur l'exigence de visibilité.* [...] *Le reliquaire n'est plus que le beau cadre au centre duquel on veut voir à présent la relique « nue », par exemple à travers une « fenêtre » en cristal* »[839].

Les reliquaires ont également comme mission de sublimer la sacralité de ce qu'ils contiennent et donc de pousser à la vénération des reliques. C'est d'ailleurs pour cela qu'ils sont richement décorés et confectionnés à partir des matériaux les plus nobles : " [...] *Or, argent, pierres précieuses ne sont pas moins essentiels aux reliquaires, qui sont par ailleurs chargés d'images. Seules ces matières sont jugées dignes de contenir leur précieux dépôt. Par leur éclat, elles manifestent la puissance active des reliques, qui de l'intérieur du reliquaire se communique à elles.* [...] *Ces matières précieuses sont comme la chair des reliques qu'elles dissimulent aux regards*"[840].

Concernant le classement des reliquaires en fonction de leurs types, nous avons décidé de reprendre la classification proposée par Gabriela Sanchez Reyes dans son mémoire de recherche *Relicarios novohispanos a través de una muestra de los siglos XVI al XVIII* [841], un des rares ouvrages abordant le sujet des reliquaires en l'Amérique espagnole. Sanchez Reyes y reprend les catégories utilisées par les historiens de l'art qui travaillent sur ce sujet dans le monde entier, jusqu'à établir elle-même huit catégories : les chapelles-reliquaires ; les retables-reliquaires ; les retables avec des reliques ; les sculptures-reliquaires ; les

[838] SCHMITT, Jean-Claude, *Op. Cit.,* p. 278
[839] BELTING, Hans, *Image et culte : une histoire de l'image avant l'époque de l'art*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1998, p.407
[840] *Ibid.,* p. 284
[841] SANCHEZ REYES, Gabriela, *Op. Cit., Relicarios novohispanos...,* 389 p.

châsses-reliquaires ; les *staurothèques* ; et les lipsanothèques. Nous retiendrons de cette typologie les retables-reliquaires, les sculptures-reliquaires, les châsses-reliquaires et les lipsanothèques, les autres catégories ne correspondant pas à notre objet d'étude.

Les retables-reliquaires

Ce type de retables avaient pour objectif d'exposer les collections de reliques des ordres religieux et du clergé séculier[842]. Il en existe deux types : ceux en forme d'armoire, muni de portes destinées à protéger les reliques et les reliquaires des regards, et que l'on n'ouvrait qu'en de rares occasions ; et ceux qui exhibent tout le temps les reliques et les reliquaires.

Concernant l'église de San Ignacio, le retable-reliquaire de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien et le retable-reliquaire de sainte Catherine, font partie de cette catégorie, le premier appartenant à la sous-catégorie des retables type armoire, et le second à celle des retables exposant les reliques.

Comme nous l'avons déjà évoqué, le retable-reliquaire de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien conserve les reliques derrière quatre tableaux représentant les quatre saints qui composent son nom. Ces tableaux servent ainsi de portes que l'on n'ouvre qu'à l'occasion de célébrations, comme le jour de la Toussaint.

Les plus célèbres retables-reliquaires de ce type sont ceux de l'Escorial : le retable de l'Annonciation et celui de saint Gérôme. Le premier, dédié aux saintes et aux martyres, compte 147 reliquaires[843], dont des têtes-reliquaires, des bras-reliquaires, des pyramides-reliquaires et des châsses-reliquaires, entre autres. Le second, de saint Gérôme, est dédié aux saints et aux martyrs et abrite 162 reliquaires[844] distribués de la même façon que ceux présents dans le retable de l'Annonciation. Ce retable présente les mêmes types de reliquaires. Les tableaux qui font également office de portes ont été peints en 1586 par Federico Zuccaro,

[842] *Ibid.,* p. 136
[843] MEDIAVILLA MARTIN, Benito et RODRIGUEZ DÍEZ, José, *Las reliquias del Real Monasterio del Escorial*, Madrid, Ediciones Escurialenses, 2004, vol. 1/2, p. 28
[844] *Ibidem*

avant d'être retouchés par Juan Gómez[845]. Chaque retable comprend quatre tableaux à l'huile sur toile : deux visibles lorsque le meuble est fermé, et deux autres visibles quand il est ouvert. À l'instar du retable reliquaire de l'église de San Ignacio, ces reliquaires sont organisés symétriquement autour des principales reliques. Derrière le retable-reliquaire dédié aux hommes se trouvait la chambre du roi, et derrière celui dédié aux femmes, celle de la reine. On peut penser ici que les reliques furent divisées de cette manière du fait de leur emplacement bien particulier[846]. Un autre exemple probant de ce type de reliquaires sont les deux retables de la chapelle Royale de Grenade réalisés par Alonso de Mena sur la base du projet de Diaz de Rivero[847] ordonné par la *cedula real* de Philippe IV en 1630[848]. La prédelle du premier de ces retables arbore les portraits des rois Catholiques, Ferdinand et Isabelle, de leur fille Jeanne et de son mari Philippe. Sur ses portes, on observe des images de saint Michel, Santiago, saint Joseph et saint Philippe. L'autre retable propose, quant à lui, les portraits de Charles Quint et de sa femme Isabelle, de Philippe IV et de sa femme, Isabelle d'Espagne. Les portes présentent, quant à elles, des images de l'Immaculé Conception, de saint Jean Baptiste, de saint Pierre et de saint Paul. Au centre de ces deux retables figurent deux tableaux peints en 1631 par Francisco Alonso Argüello représentant l'emblème de l'Espagne[849]. Ces peintures font office de verrous. Les deux retables sont couronnés de sculptures à l'effigie des vertus : le premier illustre celles de la Prudence, la Justice et la Force, et le second celles de la Foi, l'Espoir et la Charité[850]. Ce type de reliquaires, que l'on pourrait qualifier de fermés, sont eux aussi organisés de manière symétrique. Parmi les reliques qu'ils renferment se trouvent le bras droit de saint Jean Baptiste et plusieurs morceaux du *lignum crucis.* Les principaux reliquaires sont les bustes-reliquaires de saint François

[845] *Ibidem*
[846] *Ibidem*
[847] HENARES CUÉLLAR, Ignacio, *La Capilla Real, la Catedral y su entorno*, Granada, Publicaciones Diputación de Granada, 2004, p.30
[848] GALLEGO Y BURÍN, Antonio, *La Capilla Real de Granada*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1952, p.65
[849] *Ibid.,* p.5
[850] HENARES CUÉLLAR, Ignacio, *Op.Cit.,*p. 32

d'Assise, saint Laurent, saint Etienne et des Onze mille vierges. Tous ont été réalisés par Alonso de Mena[851].



Monastère de l'Escorial. Retable-reliquaire de l'Annonciation.

En ce qui concerne l'Amérique espagnole, le plus célèbre retable-reliquaire fermé est celui de la chapelle des reliques de la cathédrale de Mexico. Réalisé en bois doré, il est l'œuvre de Manuel de Nava (1698). Dans ce cas précis, les reliquaires se trouvent à l'intérieur de la prédelle, et le corps du retable comporte six sculptures. On devine que ce retable fut confectionné pour abriter les reliquaires car la prédelle est beaucoup plus grande que celles des autres retables de la cathédrale[852]. Au centre du retable se trouve la sculpture du Christ, elle-même entourée de celles de la vierge des Douleurs, de saint Jean Evangéliste, saint Pierre, sainte Marie Madeleine et sainte Véronique. La prédelle comporte 16 cavités destinées à recevoir les reliquaires. Ces niches ont toutes des portes, dont douze tableaux à l'huile sur bois réalisés par Juan de Herrera à la fin du XVIIe

[851] GALLEGO Y BURÍN, Antonio, *Op.Cit.*,p. 65
[852] SANCHEZ REYES, Gabriela, *Op. Cit., Relicarios novohispanos...,* p. 144

siècle[853] et quatre sculptures d'anges. Chaque niche mesure environ 61.5 x 56.5 x 52 cm[854]. La plupart des tableaux représentent des martyrs dans leurs tourments, dont saint Philippe de Jésus, saint Primitif, saint Gélase pape, saint Anastase, saint Vite, sainte Hilaire, saint Candide, saint Ursule et l'un de ses camarades, saint *Epigmenio*, saint Pierre martyr et saint Theode[855]. Ces reliquaires sont, par la plupart, des châsses-reliquaires en cristal.



Cathédrale de Mexico. Chapelle des reliques

Doté de niches ouvertes, le retable de sainte Catherine expose, quant à lui, les reliquaires tout au long de l'année. Parmi les retables les plus connus de ce type se trouvent les retables de l'église paroissiale de Santiago el Real[856] à Medina del Campo dans la province de Valladolid, celui de la cathédrale de Jaén et ceux de la cathédrale de Burgos. Les premiers retables-reliquaires, de Medina del Campo, réalisés par Francisco de Palenzuela, datent de 1640. Il s'agit de deux retables similaires dépourvus de prédelle, et qui ne touchent donc pas le sol. Ils

[853] *Ibid.,* p. 143
[854] *Ibid.,* p. 146
[855] *Ibid.,* p. 150
[856] Avant, cette église était celle du collège jésuite San Pedro y San Pablo.

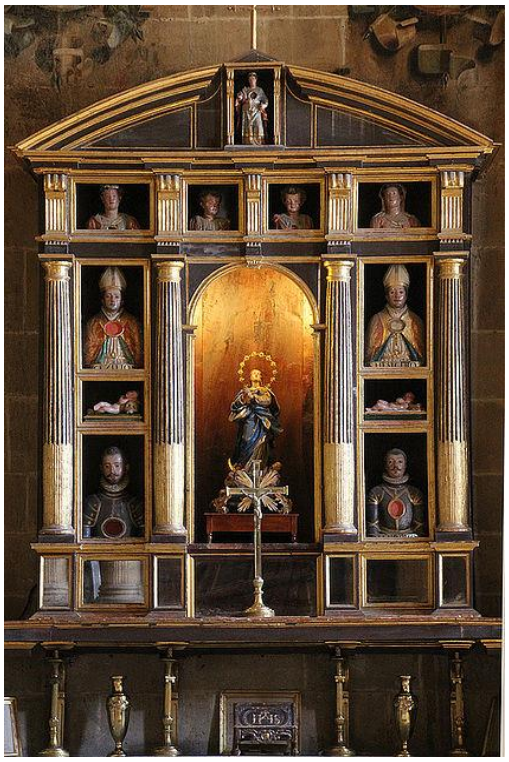
sont divisés en trois corps. Le corps central est organisé autour de niches abritant des sculptures et entourées de bustes-reliquaires. Sous les sculptures se trouvent des ostensoirs-reliquaires et des bras-reliquaire. Les corps latéraux comptent eux-aussi une sculpture centrale entourée par des châsses-reliquaires et des bustes-reliquaires. Se démarquent de ces retables : la sculpture de Jésus attachée à la colonne et réalisée par le Jésuite Domingo Beltran entre 1563 et 1565 ; celle de saint Estanislao Kostka, attribuée à Sébastian Ducete et Estéban de Rueda ; les bustes-reliquaires des papes Lion et Télesfore ; et ceux de saint Antoine de Padoue, sainte Pétronille, saint Lucas et saint Victorin. Tous ces bustes sont attribués à Melchor de la Peña, ce qui signifierait que ces reliquaires ont été réalisés avant le retable, cet artiste étant mort en 1631[857].


Santiago el Real, Medina del Campo

Le retable de la cathédrale de Jaén date, lui aussi, de 1640 et fut l'œuvre d'Alonso de Mena. Il s'agit d'un retable réticulaire à décors simples, avec une grande niche au centre abritant une sculpture. Il possède, de chaque côté, deux bustes-reliquaires, ceux en haut correspondant à deux papes, et ceux en bas à deux personnages non identifiés. Dans la partie supérieure, en bas de l'attique, apparaissent quatre têtes-reliquaires à l'effigie de deux saints innocents et de

[857] ARIAS MARTINEZ, Manuel, HERNÁNDEZ REDONDO, José Ignacio et SÁNCHEZ DEL BARRIO, Antonio, *Catálogo monumental de la Provincia de Valladolid*, Valladolid, Diputación Provincial de Valladolid, 2004, p. 123-124

deux femmes. Situé à l'intérieur de la sacristie, ce retable abrite également des reliques des Onze mille vierges, de saint Bonoso et de saint Maurice[858].



Cathédrale de Jaén

Enfin, les retables de la cathédral de Burgos ont été réalisés par Fernando Gonzalez de Lara à la fin du XVIIIe siècle (vers 1763), d'après l'idée originale de frère José Juan de la Cruz, à l'occasion de la construction de la nouvelle chapelle destinée aux reliques[859]. Il s'agit de trois retables en bois doré de style assez similaire et qui se caractérisent par la simplicité de leurs décors et la place prépondérante qu'ils laissent aux reliquaires. Le premier retable, qui est le plus important, présente huit niches situées dans la prédelle et destinées à abriter chacune une châsse-reliquaire. Deux niches centrales superposées accueillent deux grandes châsses-reliquaires et leurs reliques de saint Sisebuto et saint Etienne[860]. Des étagères latérales sont prévues pour recevoir des bustes-

[858] GALERA ANDREU, Pedro A., *La Catedral de Jaén*, Úbeda, Jaén, El Olivo Editora y Distribuidora, 2000, p 41.
[859] PAYO HERNANZ, René Jesús, PEÑA PÉREZ, F. Javier et GONZÁLEZ, Patricia Andrés, *La catedral de Burgos: ocho siglos de historia y arte*, Burgos, Diario de Burgos, 2008, p. 366
[860] *Ibidem*

reliquaires, des bras-reliquaires et des châsses-reliquaires. Nous retiendrons ici la présence d'un reliquaire italien du XVIIe siècle en forme de cathédrale[861]. Au centre de l'attique se trouve également une chasse-reliquaire entourée d'étagères sur lesquelles sont posés des bras-reliquaires, des chasses-reliquaires décorées de volutes et des pyramides-reliquaires.

Les autres deux retables sont semblables au premier, à cela près qu'à la place des niches centrales s'élèvent deux sculptures gothiques, l'une de la vierge du Miracle, l'autre de la Vierge de l'Oca[862], elles-mêmes entourées d'étagères sur lesquelles sont posés des bras-reliquaires, des bustes-reliquaires et des châsses-reliquaires. Ces reliquaires renferment des reliques de différents saints et martyrs, dont saint Etienne, saint Sébastien, saint Vincent, saint Thomas de Canterbury, saint Desiderio, saint Bernabé, saint Célestin, saint Ciriac, saint Largo, saint Pierre et saint Paul[863].



Cathédrale de Burgos

Un autre célèbre reliquaire de ce type est celui de la chapelle des reliques de la cathédrale de Santiago de Compostelle, bien qu'il s'agisse d'un retable néo-gothique créé en 1925 par Maximino Magariños pour remplacer celui ayant été

[861] *Ibid.,* p.365
[862] *Ibid.,* p.366
[863] *Ibidem*

détruit lors de l'incendie du reliquaire original, en 1633. Toutes les reliques et tous les reliquaires qu'il abrite sont, quant à eux, d'origine.

L'Amérique espagnole possède, de son côté, le retable de l'église de San Francisco de Quito, lequel se trouve dans la chapelle de Santa Maria, également connue sous les noms de chapelle du Comulgatorio ou chapelle du Santisimo. Cette chapelle fut dédiée à la vénération de l'image de la vierge du Pilar de Zaragoza au milieu du XVIIIe siècle, laquelle fut apportée par le frère José de Villamar Maldonado. Il s'agit de l'exacte copie de l'œuvre originale de Pedro de Mena[864]. À la différence des exemples précédents, ce retable ne fut pas spécifiquement conçu pour la vénération des reliques, mais, au contraire, pour vénérer la vierge du Pilar, ce qui explique la position centrale qu'y occupe la représentation de la sainte. Ce retable comporte six bustes-reliquaires venant entourer l'image centrale dans laquelle s'insère une autre image, elle-même entourée par six bras-reliquaires. Ces reliquaires abritent des reliques de saints et de martyrs, dont sainte Catherine de Sienne et saint Francisco Solano[865].



Église de San Francisco de Quito

[864] MARCÉ GANDIA, José et GALLEGOS ARIAS, José, *Iglesia y convento de San Francisco. Una historia para el futuro*, Quito, Instituto Nacional de Patrimonio Cultural, 2011, p.84

[865] *Ultimas noticias* [en ligne]. ULTIMAS NOTICIAS, *Huesos de santos en una capilla, 13/07/2020* [Consultée le 15 novembre 2022]. Disponible sur : https://www.ultimasnoticias.ec/las-ultimas/huesos-santos-capilla-san-francisco.html

Il apparait important d'évoquer une autre relation qui existe entre les reliques et les retables. Comme nous avons déjà pu le voir, dans les premiers temps de l'Église chrétienne, les autels étaient installés sur les tombeaux et ce n'est qu'aux alentours du Ve siècle que les reliques ont commencé à être amenées aux autels, soit une « *progression vers un caractère symbolique qui ressort, avec la relique enfermée dans une cavité de la mensa ou table d'autel appelée sepulchrum souvent à l'origine sous l'autel avant de « s'élever » et d'être insérée, plus tard, dans la table même* »[866]. Cet impératif ne tardera dès lors pas à s'appliquer aux retables, lesquels devaient, en effet, être bénis : « *Tous les retables, il est vrai, doivent être bénis avant de pouvoir devenir officiellement objet de dévotion et vénération…* »[867]. Cependant, au Moyen Âge et au cours les siècles suivants « *La plupart des retables (en tout cas ceux qui attirent les foules) comportent, à l'intérieur ou dans leur encadrement ou leur monture, un emplacement destiné aux reliques d'un ou de plusieurs saints…* »[868].

Si nous ne disposons pas d'information sur les cérémonies de consécration des retables dans le Royaume de Nouvelle Grenade, nous en avons néanmoins, grâce aux travaux de Gabriela Sanchez, sur les cérémonies de consécration des *aras*[869] en Nouvelle-Espagne. Selon Sanchez, à partir du XVIe siècle, l'Église de la Nouvelle-Espagne exigeait la présence d'un *ara* dans les autels portatifs amenés par les prêtres lors des missions d'évangélisation, au point de ne pas pouvoir célébrer la messe dans les localités en étant dépourvu[870]. Ces objets devinrent donc indispensables car ils étaient nécessaires dans les églises, mais aussi pour consacrer les autels portatifs et ceux dont disposaient les grands de ce monde dans leurs chapelles privées et leurs oratoires[871]. C'est pourquoi les cérémonies destinées à les consacrer se multiplièrent. En 1675, 87 *aras* furent

[866] SAPIN, Christian, « L'autel, son rôle et sa place dans la crypte », dans *Espace ecclésial et liturgique au Moyen Âge,* Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2010. p. 335
[867] FREEDBERG, David, *Le pouvoir des images*, Paris, G. Monfort, 1998, p. 110
[868] *Ibid.,* p.113
[869] L'*ara* était une dalle ou une pierre consacrée destinée à recevoir des reliques pour être mise sur l'autel.
[870] SANCHEZ REYES, Gabriela, *Op. Cit., Relicarios novohispanos…,* p. 137.
[871] *Ibid.,* p. 136

ainsi consacrés dans l'église du collège jésuite de San Pedro y San Pablo au cours d'une cérémonie qui commença à 7h pour finir à 13h. En 1731, une autre cérémonie eut lieu dans le couvent de saint Augustin de Mexico, destinée à consacrer 98 *aras*. De même, en 1734, dans le couvent de saint François, là encore à Mexico, une autre célébration de dix heures vint consacrer 215 *aras*[872].

Les sculptures-reliquaires

Les sculptures-reliquaires prennent, quant à elles, la forme d'un corps humain afin de rapprocher les fidèles de l'image du saint et de sa relique. Ces reliquaires s'appellent aussi *reliquaires parlants* car ils épousent généralement la forme de leur contenu, comme l'explique Hans Belting : "*…dès la fin du IXe siècle, on trouvait, autre la statue trônant, des « reliquaires parlants » dont la forme désignait ce qu'elle contenait* »[873]. Or, si cette pratique était courante dans la chrétienté occidentale, elle l'était beaucoup moins dans l'orient chrétien où l'on ne retrouve pas ce type de reliquaires auxquels on préférait les classiques châsses-reliquaires. Les sculptures-reliquaires englobent les reliquaires en forme de corps entiers, connus sous le nom d'*imago*, ceux ne reproduisant que la partie supérieure du corps et appelés bustes-reliquaires ou *caputs*, ou encore ceux épousant la forme d'une partie spécifique du corps, à savoir, un bras, une main ou un pied. Parmi toutes ces variantes, l'église de San Ignacio compte un nombre important de bustes-reliquaire.

Les bustes-reliquaires se sont développés au cours du Xe siècle jusqu'à devenir l'un des types les plus courants de reliquaires. Comme nous venons de le voir, ils prennent la forme de la partie supérieure du corps, généralement la poitrine et la tête. Certains exemplaires incluent également le ventre et la taille. Ces reliquaires se caractérisent également par une niche située au milieu de la poitrine et destinée à accueillir les reliques. Ces reliques sont généralement protégées par une vitre, et sont donc visibles. Ces reliquaires furent d'abord fabriqués en d'argent, puis en bois[874].

[872] *Ibidem*
[873] BELTING, Hans, *Op. Cit.,* p. 403.
[874] SANCHEZ REYES, Gabriela, *Op. Cit., Relicarios novohispanos…,* p 231

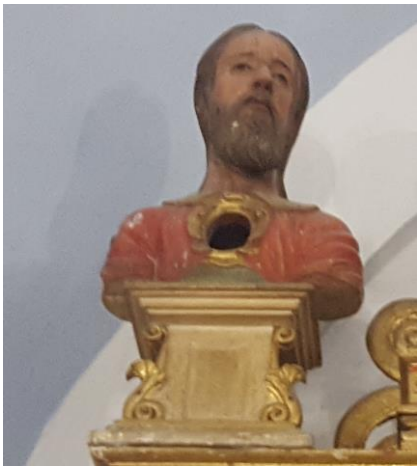
L'église de San Ignacio compte 22 bustes-reliquaires en bois polychromé représentant le torse et la tête de différents hommes et femmes. Comme nous avons déjà pu le voir, la plupart de ces reliquaires (onze) se trouvent dans le retable-reliquaire de saint Catherine, et sont accessibles au public tout au long de l'année. Neuf autres se trouvent, quant à eux, dans le retable-reliquaire de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien : sept le couronnent, et sont donc eux aussi, exposés au public ; deux autres demeurent derrière les portes. Les deux derniers coiffent le retable de Notre-Dame des Secours et sont également visibles tout au long de l'année.

Tous ces bustes-reliquaires ne sont pas identiques et peuvent être regroupés en 6 catégories. La première regroupe les reliquaires du torse doré dans lesquels la partie centrale de forme ovale sert à abriter les reliques. Leurs socles, qui mesurent jusqu'à un tiers de l'objet, sont également dorés et accueillent, en leur centre, le nom du saint ou du martyr. Il existe 6 reliquaires de ce type : deux dans le second niveau du retable-reliquaire de sainte Catherine[875] ; deux au sommet du retable-reliquaire de Notre-Dame des Secours[876] ; et deux aux extrémités de l'attique du retable-reliquaire de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien[877]. Ces deux derniers possèdent une auréole qui fait partie de la sculpture.



[875] L'un des reliquaires appartient à sainte Cyriaque et l'autre a le nom effacé, mais appartient à un homme.
[876] Ceux-ci appartiennent à deux hommes à barbe, dont saint Clair confesseur. L'autre a le nom effacé.
[877] Ces deux appartiennent à saint Théodore et saint Fulgence.

La deuxième catégorie de bustes-reliquaires regroupe ceux dont le torse est peint en rouge et dont la niche est ovale et décorée de volutes dorées. Les socles de ce type de bustes-reliquaires sont eux aussi cernés de volutes dorées et conservent la couleur naturelle du bois au niveau de l'espace destiné à accueillir le nom du saint. Leurs socles font également un tiers de l'objet. Ces reliquaires se trouvent dans l'attique du retable de sainte Catherine. Aucun nom de saint n'y figure. Il y en a deux d'hommes et deux de femmes.



Le troisième groupe se compose des reliquaires destinés aux reliques des prélats : papes, évêques et abbés. Il s'agit de quatre bustes situés dans le retable de saint Catherine, dont deux à l´attique[878] et deux au premier étage[879]. Ces reliquaires sont plus petits que ceux des deux groupes précédents. Ils se caractérisent par les détails peints des vêtements ecclésiastiques qui figurent dans leurs décors et les forts coloris qu'ils arborent, généralement le rouge et l'or. Chaque personnage porte la mitre, marque distinctive de leur rang. L'espace destiné aux reliques est rectangulaire et entouré d'un cadre doré très fin. Leur niche se trouve dans la partie inférieure du buste, à la limite du socle, lequel est simple, rectangulaire et censé recevoir le nom du saint.

[878] Saint Alexandre pape et saint *Orciano* abbé.
[879] Saint Thibaud pape et saint Léonard évêque.



Le quatrième groupe inclut les cinq reliquaires des saints jésuites[880]. Tous se situent dans l'attique du retable de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien. Ils font à peu près la même taille que ceux des papes et des évêques, et sont donc plus petits que les autres bustes-reliquaires. Les torses représentent ici la soutane noire des Jésuites, décorée de dorures. L'espace consacré aux reliques est ovale et se situe au centre. Trois de ces cinq reliquaires présentent une niche qui est assez grande proportionnellement au buste. Dans les autres deux cas, elle est d'une taille similaire aux niches des autres bustes-reliquaire. Ces niches sont, en revanche, toujours entourées de motifs végétaux dorés. Les socles de ce type de reliquaires sont simples, rectangulaires et uniquement destinés à accueillir le nom du saint.

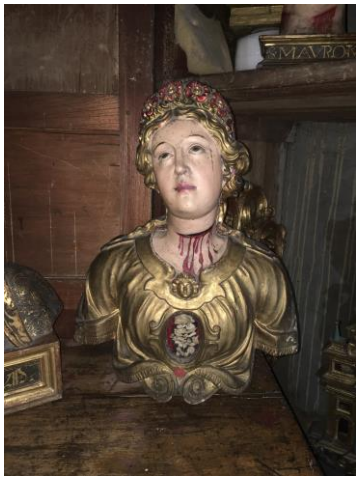


[880] Saint Juan Berchmans, saint François Xavier, saint Ignace de Loyola, saint Estanislao de Kostka et saint François de Borja

Le groupe suivant se compose des reliquaires de sainte Ciriaca, situé dans l'attique du retable saint Catherine, et de saint Anastase, situé derrière les portes du retable de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien. Ces deux reliquaires portent une chemise peinte en rouge et une étoffe dorée sur l'épaule droite. Une plaie béante au cou ne manque pas d'attirer l'attention. La niche destinée aux reliques est rectangulaire et entourée d'un cadre doré qui limite avec le socle. Ce dernier, destiné à accueillir le nom du saint, est simple et rectangulaire. Les deux reliquaires sont d'une taille similaire aux deux premiers groupes, bien que légèrement plus petits du fait de leurs socles.



Le dernier groupe compte un seul reliquaire. Il s'agit du buste d'une sainte inconnue situé derrière les portes du retable de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien. Le buste est peint couleur or, et la tête couronnée de fleurs rouges. Un ange décore la poitrine de la sainte. Elle porte, elle aussi, une plaie ouverte au cou. La niche destinée aux reliques se trouve sous l'ange. Elle est ovale et ornée de légères volutes dorées qui tendent à se confondre avec les plis des vêtements. La partie inferieure comporte deux grandes volutes dorées. Ce reliquaire n'a pas de socle. Il s'agit du plus grand buste-reliquaire de l'église.



La tête de saint Maur entre également dans cette typologie. Nous ne pouvons toutefois pas considérer ce reliquaire comme faisant partie des bustes-reliquaire car il ne représente qu'une tête et n'expose donc pas les reliques au niveau de la poitrine, principale caractéristique des bustes-reliquaires. Les reliques sont ici conservées à l'intérieur de la tête et ne sont donc pas visibles. Cette tête-reliquaire présente aussi des plaies ouvertes au niveau du cou. Sa taille est similaire à celle des autres reliquaires. Grâce au livre de la sacristie datant de 1701, nous savons que ce reliquaire était jadis pourvu d'une couronne d'argent, disparue depuis.



L'origine et les différences entre ces bustes-reliquaires interpellent et posent une question : leurs différences sont-elles dues à leurs différentes dates d'arrivée dans l'église de San Ignacio ? Bien que tentés de répondre à cette question par l'affirmative, nous ne disposons pas des informations nécessaires

pour l'affirmer. Comme nous avons déjà pu le voir, les reliques ont, en effet, bien souvent changé de reliquaires au fil du temps, et les bustes-reliquaires ne font pas exception. C'est ainsi que les bustes-reliquaires des deux premiers groupes ne portant pas noms laissent encore apparaître les traces de noms effacés. Aucun document n'indique malheureusement leur origine et nous ne savons pas s'ils ont été réalisés dans le Royaume de Nouvelle-Grenade, dans l'une des vice-royautés ou en Europe. Il semblerait toutefois que ces reliquaires respectent les conventions esthétiques des bustes-reliquaires européens de l'époque.

Les bustes-reliquaire sont le type de reliquaires le plus courant et il en existe de nombreux exemplaires à travers le monde. Les retables reliquaires de l'Escorial contiennent, par exemple, de nombreuses têtes-reliquaire comparables à celle de saint Mauro. Le retable de l'église de Santa Maria del Castillo à Olmedo (Valladolid) contient, quant à lui, des reliquaires de papes et d'évêques similaires à ceux du retable de Santa Catalina. Certains reliquaires de la chapelle-reliquaire de San Miguel y San Julian à Valladolid peuvent également être comparés à ces bustes-reliquaires. Les bustes-reliquaires des saints jésuites sont, quant à eux, très proches des reliquaires de saint Antoine de Padoue et de saint François Xavier conservés à l'université de Séville. Enfin, ceux qui présentent des vêtements dorés peuvent être comparés à certains reliquaires de la chapelle d'Olivares.

Les châsses

En troisième lieu viennent les châsses, terme dont la signification est directement liée aux reliquaires : « *ART RELIG. Grand coffret en pierre, en bois ou en métal souvent richement travaillé et orné, qui renferme la dépouille ou les reliques d´un saint ou d´une sainte* »[881]. Dans le cas de l'église de San Ignacio à Bogotá, et contrairement aux sculptures-reliquaires, ni la forme des coffrets ni leurs ornementations ne font référence à ce qu'ils abritent. C'est ainsi que les châsses regroupent les pyramides, les tours en bronze, les coffrets rectangulaires en bois et en verre ou en verre et en métal, les coffrets rectangulaires décorés de

[881] *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* [en ligne]. ORTOLANG, *Châsse, 2012* [Consultée le 2 decembre 2020]. Disponible sur : https://www.cnrtl.fr/definition/châsse

volutes latérales, les oliviers, les reliquaires en bois doré ornés de motifs végétaux et ceux en forme de retable.

Les premiers reliquaires qui entrent dans cette typologie sont les coffrets rectangulaires en bois rouge et en verre. Ce type de châsses est connu depuis l'Antiquité tardive et constitue le premier type de reliquaire utilisé. Or, à la différence des reliquaires de l'église de San Ignacio, jusqu'à la fin du Moyen Âge, ces coffrets ne laissaient pas voir les reliques qu'ils contenaient. Ils étaient, de plus, généralement décorés de motifs inspirés de la bible ou de la vie du saint ou du martyr à qui appartenaient les reliques. Les châsses de la chapelle d'Olivares en Andalousie comptent parmi les reliquaires de l'époque moderne les plus connus.

Dans le cas de l'église de San Ignacio, ces reliquaires sont parmi ceux aux ornementations les plus simples, à savoir, la structure même du coffret et quelques détails peints en or. Ils comptent, en revanche, parmi les reliquaires les plus grands et sont capables d'abriter des reliques insignes et des corps entier.



Concernant les reliquaires rectangulaires à pied central en métal et en verre, il s'agit de reliquaires épurés, sans ornements, faisant de la relique le principal protagoniste. Ces deux reliquaires ont clairement été réalisés dans le but d'exposer les crânes qu'ils contiennent aux fidèles, comme le prouvent leurs dimensions parfaitement adaptées à cette fonction. L'Escorial et la chapelle d'Olivares possèdent des reliquaires de ce type. Ces deux cas sont toutefois couronnés d'une coupole et d'une aiguille.



Les pyramides-reliquaires désignent, quant à elles et comme leur nom l'indique, des reliquaires de forme pyramidale. Comme nous avons déjà pu le voir, l'église de San Ignacio comptait plusieurs reliquaires de ce type, dont deux seulement ont survécu jusqu'à nos jours. Il s'agit d'ailleurs d'un type de reliquaires très répandu en Europe, que l'on retrouve, par exemple, dans les retables de l'Escorial, dans la chapelle-reliquaire de la paroisse de San Miguel y San Julian à Valladolid, dans les retables de la cathédrale de Burgos, et dans la chapelle des reliques de la cathédrale de Mexico. À l'exception du cas de la pyramide-reliquaire de l'église de San Ignacio à Bogota, ce type de reliquaires avait vocation à n'accueillir qu'une seule relique. C'est pourquoi les reliquaires de San Ignacio sont rares.



Viennent ensuite les tours en métal inspirées, et ce depuis Moyen Âge, de l'art architectural. Ce type de reliquaires connut son apogée au XVIIe siècle

lorsque se développèrent des reliquaires aux formes très complexes, comme celui de la cathédrale de Burgos en forme de cathédrale gothique. La forme la plus courante de ce type de reliquaires reste toutefois le pavillon, comme pour ceux de la cathédrale de Valence, de la chapelle reliquaire de San Miguel à Valladolid, de l'Escorial et de la cathédrale de Mexico. Ces reliquaires n'ont pas, ici, la même forme que ceux de San Ignacio, et la plupart sont plus simples et contiennent moins de reliques. Nous n'avons pas trouvé de reliquaires de cette forme, mais il existe, dans la cathédrale de Santo Domingo, un ostensoir qui reprend le même plan octogonal à trois étages.



Il existe également des reliquaires en forme de retable, une forme somme toute assez courante, notamment en Espagne où les exemples de ce type de reliquaire foisonnent. On en retrouve ainsi dans la chapelle Royale de Grenade, dans la chapelle-reliquaire de San Miguel à Valladolid, dans l'Escorial et dans le couvent des Déchaussées royales. La chapelle d'Olivares présente, elle aussi, des reliquaires de ce type, décorés de volutes.



Le reliquaire en forme d'olivier est, en revanche, extrêmement rare et nous ne sommes pas parvenus à trouver d'autres exemples de reliquaires en forme d'arbre. Certains reliquaires datant du Moyen Âge incluent des arbres dans leurs ornementations, mais jamais en tant que sujet principal.



Les lipsanothèques

Les lipsanothèques viennent clore cette typologie. Ces reliquaires abritent généralement des reliques de moindre importance, mesurant souvent moins d'un

centimètre de long. Rentrent dans cette catégorie la croix-reliquaire et le reliquaire métallique de petite taille qui contient une grande quantité de petites reliques. La croix-reliquaire est un objet de grande qualité et semble avoir conservé les mêmes reliques depuis sa fabrication. Nous avions d'abord pensé que ce reliquaire abritait le *lignum crucis*, mais aucun document est venu nous conforter dans cette idée. La cathédrale de Mexico abrite une croix-reliquaire très similaire à celle-ci. Gabriela Sanchez estime que ces reliquaires étaient destinés à abriter des reliques de Jérusalem. L'autre reliquaire, métallique, fait partie des objets que Gabriela Sanchez désigne par le terme de tableaux-reliquaires. Il s'agit d'une série de petites reliques de moindre importance harmonieusement organisées sur des pièces plates[882].



5.4 L'iconographie

Avant de nous intéresser à l'iconographie de certains des reliquaires de l'église de San Ignacio à Bogotá, penchons-nous quelques instants sur les liens étroits qui existent entre les reliques et les images.

Notons, tout d'abord, le transfert de pouvoirs miraculeux des reliques aux images au fil des siècles. Comme nous avons pu le voir, l'église chrétienne exige que les images soient consacrées avant d'être vénérées. En orient, tout d'abord,

[882] SANCHEZ REYES, Gabriela, *Op. Cit., Relicarios novohispanos...,* p. 319

elles étaient consacrées à travers une onction et une bénédiction, tandis qu'en occident elles avaient besoin d'une relique pour pouvoir être consacrées. Dans les deux cas, l'image seule n'était pas suffisante pour être vénérée et pouvoir représenter le pouvoir de Dieu et de l'Église et il était nécessaire de l'associer à une substance ou un objet pour qu'elle puisse représenter l'essence de Dieu. Selon les termes de David Freedberg : « *L'insertion d'un symbolon au cours des rites théurgiques, celle d'une relique dans les effigies chrétiennes paraissent toutes deux* [celles d'orient et celles d'occident] *s'appuyer sur l'idée fondamentale de l'effet spécifique et particulier produit par une substance ou un objet qu'on place à l'intérieur de l'image et qui est censé être en sympathie avec ce qu'elle représente. Le symbolon participe de l'essence du dieu : à ce titre, il est apte à agir pour le dieu à travers l'image* »[883].

Progressivement, le contact des reliques avec les images finit par faire de ces dernières des reliques en elles-mêmes. Les images sont ainsi devenues des reliques par contact, la relique d'origine n'étant plus nécessaire pour conférer des pouvoirs miraculeux aux images. Hans Belting affirme à ce sujet que "*La fascination qui émanait de la tombe d'un saint se déplaça sur les images, le chaînon intermédiaire étant constitué par les reliques de contact ou brandea, qui tiraient leur pouvoir magique du contact avec les saints ossements. Émergent enfin les images qui se comportent exactement comme des reliques. Dans sa réalité physique comme dans son rôle de témoignage, l'image hérite de leurs fonctions ; elle devient le contenant d'une présence parfaitement réelle des saints* »[884]. En tant que reliques, les images commencèrent à produire à leur tour des miracles et à être vénérées pour elles-mêmes : « *On prête de plus en plus aux images ce qui était attribué aux saints et à leurs tombeaux : d'elles émanait de l'huile salutaire, des miracles se déroulaient devant elles, et ceux qui ne les respectaient pas ou portaient la main sur elles subissaient leur châtiment* »[885].

Enfin, l'image devint la représentation du saint. Ainsi, et à la différence des reliques, les images sont parvenues à représenter, aux yeux des fidèles, le saint de

[883] FREEDBERG, David, *Op. Cit.*, p. 113
[884] BELTING, Hans, *Op. Cit.*, p. 87
[885] *Ibid.*, p.88

son vivant : « *La présence corporelle d'un saint patron céleste, au visage humain, familier, était également ressentie devant une icône, qui conservait la physionomie du mort et permettait de le reconnaître, de le percevoir comme réalité.* [...] *Contrairement à la relique, l'icône le représentait déjà de son vivant mais, en se donnant comme portrait d'un individu concret, elles comblaient toutes deux le vide laissé par sa mort* »[886].

Concernant la relation de l'image du reliquaire et la relique, il convient tout d'abord de noter que l'image correspondait à ce que le reliquaire contenait. Comme nous avons déjà pu le signaler, dès le Xe siècle, les reliquaires prirent la forme des parties du corps qu'ils abritaient : "*pendant plus de mille ans, des reliques du Christ, de la Vierge ou des saints ont été placées à l'intérieur d'images, dont beaucoup étaient fabriquées spécialement à cet effet : c'est le cas des grands bras et chefs reliquaires*"[887]. De même, d'autres reliquaires arboraient le portrait du saint ou de son lieu d'origine : "*Les amulettes contenaient des reliques de contact, réputées salutaires, le portrait du saint ou de l'endroit saint d'où provenait leur contenu étant reproduit sur la face extérieure.* [...] *L'image n'avait pas ici d'existence propre mais symbolisait le saint qui semblait lui avoir communiqué son pouvoir guérisseur* »[888].

À travers le reliquaire, la relique pouvait, dès lors, prendre la forme physique du saint de son vivant et parachever sa présence : « *L'important était l'analogie entre reliquaire et statue, qui prouvaient tous deux la présence physique du saint et dont l'apparence était semblable.*

En tant que pars pro toto, la relique représentait le corps du saint, présent au-delà de sa mort et dont les miracles étaient une preuve de sa vie. La statue représentait le corps du saint dans sa tridimensionnalité et devenait ce corps même »[889].

L'Église a, de plus, toujours utilisé les images pour introduire, exemplifier et/ou renforcer un comportement déterminé : « *On rencontre dès les premiers temps du christianisme cette croyance, parfois extravagante et souvent*

[886] *Ibid.,* p.89
[887] FREEDBERG, David, *Op. Cit.,* p. 113
[888] BELTING, Hans, *Op. Cit.,* p. 87
[889] *Ibid.,* p.400

inquiétante, en l'aptitude des images à stimuler la mémoire et à inciter le spectateur à l'imitation »[890].

Il apparait important, à ce stade, de rappeler que les Jésuites étaient adeptes du recours aux images pour leur travail d'évangélisation et d'éducation. Dans ce cadre -comme dans celui de leur formation spirituelle- ils accordaient une place privilégiée au sens de la vue en tant que principal *sens extérieur*[891] : « *Pour les Jésuites, l'œil est l'organe supérieur et le moins sujet à l'erreur. Il fait voir ce qu'il y a de plus sublime en la création : c'est lui qui perçoit le mieux la manifestation divine et c'est lui encore qui aide le plus à la connaissance rationnelle* »[892].

Cette préférence n'est pas propre aux Jésuites et se généralise dès l'époque Moderne. Au Moyen Âge, l'ouïe occupait la première place, suivie du toucher et de la vue. Ce n'est qu'au début du XVIe siècle qu'un changement s'opère et que la vue devient le sens le plus important, comme le montre l'apparition du courant baroque[893].

C'est ainsi que l'on observe des Jésuites comme Ignace de Loyola et les principaux théologiens de l'ordre commencer à proclamer la supériorité de la vue sur les autres sens : « *S'il est permis de simplifier à un point, on dira qu'à un siècle « auditif » fait suite un siècle « visuel ». C'est déjà le cas pour Ignace de Loyola. Ce sera encore plus vrai, dans le domaine étudié ici, pour les théologiens. Tous postulent, à côté d'un pouvoir sélectif des sens grâce auquel chaque organe communique un type particulier de species, des degrés de perfection dans la qualité des perceptions. Il y a donc bien hiérarchie. Suarez place en tête la vue, « le plus parfait de tous les sens ». Il situe ensuite, et dans un ordre décroissant, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher. Richeome procède à un classement identique. « L'œil est le plus noble de tous les sens ». Et à l'autre bout de l'échelle, il y a le toucher, « le*

[890] FREEDBERG, David, *Op. Cit.*, p. 111
[891] FLAMARION, Edith (éd.), *La Chair et le verbe : les jésuites de France au XVIIIe siècle et l'image*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2008, p.14
[892] VALENTIN, Jean-Marie, *Les Jésuites et le théâtre : Contribution à l'histoire culturelle du monde catholique dans le Saint-Empire romain germanique*, Paris, Editions Desjonquères, 2014, p. 37
[893] BARTHES, Roland, *Sade Fourier Loyola*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1989, p.65

plus vulgaire et le plus bas de tous, le fondement de la génération et allié pour cela avec la plus violente et vile volupté du corps »[894].

Une telle préférence est observable depuis la naissance de l'ordre, comme l'atteste la place qu'accorde l'un de ses principaux ouvrages, *Les exercices spirituels*, à l'image. Ainsi, bien qu'il ne s'agisse que d'un exercice d'imagination, l'image est à l'origine de ce travail d'imagination, lequel aura pour résultat une nouvelle image, inscrite cette fois-ci dans l'esprit du spectateur[895].

Les Jésuites estiment toutefois que les sens extérieurs ne sont pas les seuls à intervenir dans la création des images, et que l'être humain dispose d'un *sens intérieur* qui lui permet de se créer ses propres images dans sa tête à partir des images que ses yeux lui permettent d'observer : « *Il y a réception de species par la puissance cognitive intérieure: ces species impressae, formées à partir des images élaborées par l'acte connaissant premier (species expressae), s'expriment à leur tour en images ou phantasmata. A ce stade, la forme noble de la connaissance n'existe vraiment que par la perception extérieure préalable. Le « sens commun intérieur » effectue les opérations de discernement. L'imagination fait apparaître les images finales, y compris en leur absence : car la mémoire permet de fixer une image et de la retrouver sans même cette fois que l'objet ait été réintroduit par une perception extérieure renouvelée. Il est possible de combiner alors des images diverses et de les associer pour en produire d'autres, celles que Suarez appelle species compositae. Ainsi, à partir d'une montagne et de l'or peut-on se représenter une montagne d'or. Un tel pouvoir combinatoire suffit à faire sentir la distance qui sépare les sens extérieurs du sens intérieur. Mais ce n'est pas tout. Le pouvoir intérieur parvient encore à faire naître des images de notions abstraites. Devant un agneau effrayé par la vue d'un loup, l'imagination sera capable d'entrevoir et de cerner l'image de l'hostilité* »[896].

Les hommes ont toutefois besoin d'être guidés dans ces méditations, toujours au travers d'images : « *La vie de l'âme, même pour les meilleurs des chrétiens, a*

[894] VALENTIN, Jean-Marie, *Op. Cit.,* p. 37
[895] BARTHES, Roland, *Op. Cit.,* p. 54
[896] VALENTIN, Jean-Marie, *Op. Cit.,* p. 23

besoin d'illustrations et d'exemples »[897]. C'est ainsi que les Jésuites jouent un rôle central en tant que pédagogues avec, pour mission, de guider correctement la création de ces images : *"L'image glorificatrice est aussi institutrice. La tâche spécifique de la pédagogie est de découvrir des méthodes particulières afin d'organiser les images en un tout signifiant. Elle est clarificatrice. Elle met de l'ordre dans le monde foisonnant de la réalité sensible. Elle est apprentissage du déchiffrement du monde. Elle recherche, en s'adaptant au public qu'elle veut atteindre, l'efficacité la plus grande* »[898] . Toutefois, pour que les images puissent remplacer ce qu'était la parole au Moyen Âge, il était nécessaire d'en faire les composants d'un véritable système linguistique[899].

Après la mort d'Ignacio de Loyola, ces images -produites à partir d'exercices d'imagination guidée- prennent la forme d'illustrations et de gravures et deviennent essentielles à l'évangélisation jésuite[900] : « *les Jésuites réalisent et font réaliser dans les missions intérieures ou étrangères des œuvres picturales ou statuaires* […] *De plus, les images -substitut d'une absence- peuvent également servir un texte auquel elles ajoutent un poids, voire un sens supplémentaire* »[901].

Les membres de la Compagnie estiment, par ailleurs, que certains mystères de l'Église sont plus faciles à comprendre à travers l'*imago*[902], laquelle, à l'instar du mystère de l'Incarnation[903], ne connait pas les mêmes limites que l'esprit humain[904]. Certains théologiens jésuites -comme Nadal- pensaient, en fait, que pour pratiquer correctement les prières de dévotion (privées, publiques, méditatives et liturgiques) il était nécessaire de visualiser l'image de Jésus en

[897] *Ibid.,* p. 34
[898] *Ibid.,* p. 35
[899] BARTHES, Roland, *Op. Cit.,* p.67
[900] *Ibid.,* p.66-67
[901] FLAMARION, Edith, *Op. Cit.,* p. 18
[902] On doit inclure sous ce terme : *figura, pictura, representatio, similitudo, simulachrum, speculum*.
[903] BOER, Wietse de, ENENKEL, Karl Alfred Engelbert et MELION, Walter S. (éd.), *Jesuit image theory*, Leiden, Brill, 2016, p. 4
[904] L'acceptation de la vénération d'images de la part de l'Église est aussi lié avec ce mystère "*la divinité est rendue visible par le Corps du Christ qui en est l'image : le Verbe divin s'est fait chair. Le recours au sensible est ainsi légitime* »
FLAMARION, Edith, *Op. Cit.* p. 17

ayant recours à des images secondaires –visuelles, verbales, textuelles et picturales- dérivées du Christ, l'image primaire de Dieu[905].

Tout au long du XVIIe siècle, les Jésuites développent donc toutes sortes de concepts et de théories sur l'image et son utilisation, jusqu'à arriver à la conclusion selon laquelle « *…le symbole n'est plus un mode d'existence fondé sur la vérité, mais plutôt un moyen agréable de le révéler. L'image symbolique fait appel à la puissance imaginative du spectateur-lecteur, sa «pénétration de l'esprit» librement exercée, l'invitant à lire le monde d'une manière non plus métaphysique mais poétique.* […] *C'est devenu un moyen et non une fin.* […] *S'il y a une théorie du symbole, alors ce n'est plus au sens étymologique de la contemplation de la Vérité, mais au sens d'une construction de la connaissance moins ancrée dans l'image que découverte à travers elle* »[906].

Dans le cas particulier du Royaume de Nouvelle-Grenade, les membres de la Compagnie estimaient que l'observation attentive des images offrait de multiples avantages, parmi lesquels ceux : d'éviter la distraction de l'esprit pendant la messe et la lecture des *exempla* ; de permettre un apprentissage plus émotionnel de la doctrine et plus facile et efficace que la lecture ; d'accroitre l'amour et la dévotion pour Dieu et les saints ; de promouvoir le désir de suivre l'exemple des saint et de mener une vie vertueuse ; et de rappeler aux fidèles qui le méritent que le Christ et les saints sont là pour les consoler et leur accorder des faveurs[907].

---

[905] BOER, Wietse de, ENENKEL, Karl Alfred Engelbert et MELION, Walter S., *Op. Cit.* p. 4

[906] Traduit par l'auteure.
"*…the symbol is no longer a mode of existence based in truth, but rather, a pleasent means of revealing it. The symbolic image calls on the imaginative power of the spectator-reader, his freely exercised "penetration of mind", inviting him to read the world in a way that is no longer metaphysical but poetic. […]It has become a means and not an end. […] If there is a theoria of symbol, then it is no longer in the etymological sense of the contemplation of Truth, but in the sense of a construction of knowledge not so much anchored in the image as discovered through it*"
Ibid., p. 86

[907] ANTONIO, *Consideraciones sobre los misterios,* Biblioteca Nacional de Colombia, *Libros Raros y Curiosos,* p.26-29
Nous avons utilisé la transcription faite par VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Op. Cit.,* p. 176
"[…] *mirándolas se detienen nuestra memoria y entendimiento, para que no se derrame y distraiga en vanos e inútiles pensamientos. Porque se esto tan necesario en los ejemplos, y más mientras se dice y oye la misa, se ponen allí las santas imágenes, que solo el mirarlas atentamente es como un freno que tiene los pensamientos para que no andes vagueando en la oración, ni en la misa.*

Concernant la représentation formelle de la Contre-Réforme -et les caractéristiques esthétiques propres à l'art de cette période- certains théoriciens, comme Wermer Weisbach ou Emile Mâle, estiment qu'il s'agit avant tout de l'expression du courant baroque, d'autres, comme Nicolau Pevsner et Arnold Hauser, qu'il s'agit plutôt du courant maniériste, et d'autres encore, comme Pierre Francaste, Eugene Battiste et Carlo Argan, d'une influence plurielle mêlant plusieurs courants artistiques[908]. Sans chercher à trancher ce point de dilemme, nous nous intéresserons plus spécialement ici à l'image baroque, et notamment l'image dévotionnelle baroque.

L'image dévotionnelle sacrée se caractérise par sa proximité avec l'observateur, sa force émotive et le fait qu'elle cherche à créer de l'empathie entre le fidèle et Dieu[909]. Ce type d'images se basait sur les principes de la *cognitio* et l'*afectus*, et l'expérience affective en était un élément essentiel. L'empathie générait, en effet, un état psychologique propice à la contemplation en amenant le spectateur à lier son âme à l'objet de méditation[910].

Le corps souffrant était alors au premier plan[911], et la pénitence, le martyre et le rôle d'intercesseur des saints jouaient un rôle essentiel dans ces images propres à la pédagogie contre-réformiste[912]. Il s'agissait, en effet, de produire

---

[...] *el segundo fruto, y muy grande que nos viene de las imágenes, es que ellas nos enseñan muchas cosas que no sabemos y a veces nos mueven harto mejor y más eficazmente que si las leyésemos en los libros.*
[...] *nos sirven de hacer crecer la devoción y caridad con Dios y con los santos. Porque cosa cierta es que cuando uno ama a otro, si no le puede ver con los ojos, huelga de tener retrato suyo, y mirándole muchas veces, más le ama y se le afición, como cada día lo vemos por experiencia.*
[...] *mirando las imágenes se mueven los ánimos a querer mirar las pisadas y virtudes de aquelos santos cuyas ellas son. Porque si el ver un retrato poco honesto suele mover a la deshonestidad, como lo afirma el poeta Terencio, y lo vemos cada día, y se debería llorar y quitar del mundo: más razón es que las imágenes de los santos muevan la santidad.*
[...] *nos hacen tener memoria, y acordarnos de Cristo Nuestro Señor y de sus santos: y juntamente nos dan consuelo en los trabajos, confiando que nos favorecerían y ayudaran, llamándolos de corazón."*

[908] UNIVERSIDAD DE CASTILLA-LA MANCHA et CASA DE CULTURA DE SISANTE, *La imagen devocional barroca: en torno al arte religioso en Sisante*, Cuenca, Universidad de Castilla-La Mancha, 2010, p. 22
[909] *Ibid.,* p. 32
[910] *Ibid.,* p. 35
[911] *Ibid.,* p.38
[912] *Ibid.,* p. 32

douleur et tourment chez le spectateur[913]. Pour cela, les artistes avaient recours à des gestuelles rhétoriques[914] à grand contenu émotionnel[915], principalement à travers les mains et les regards[916].

Plusieurs ouvrages en circulation entre le XVIe et XVIIIe siècles, comme ceux de Cesare Ripa (*Iconologia* et *Nova Iconologia*[917]) attribuaient différentes significations aux mains en fonction de leur position. Ripa présentait ainsi des modèles d'allégories d'une grande puissance symbolique[918] et attribuant bien souvent une importance toute particulière aux mains : « *…la main contribue pleinement à la formation des allégories. Sa capacité d'incarner des qualités morales, des émotions particulières, des attitudes dévotionnelles et des propriétés discursives est mise au profit de l'expression figurative de concepts abstraits et complexes* »[919]. L'Humilité était ainsi représentée par une femme ayant une main sur sa poitrine[920], et la Piété[921] et l'Amour envers Dieu[922] avec une main posée sur le cœur. Les allégories de la Méditation spirituelle, de l'Invocation et de la Théorie mettaient plutôt en scène des mains jointes, tandis qu'une main appuyée

---

[913] *Ibid.,* p. 36

[914] R. Wittkower a établi quatre types de gestes existants dans l'art du Moyen Âge et l'art moderne : les gestes descriptifs, ceux rhétoriques, ceux symboliques et ceux automatiques.
WITTKOWER, Rudolf, «El lenguaje gestual de El Greco», dans *Sobre la arquitectura en la Edad del Humanismo. Ensayos y escritos.* Barcelona, 1979, p. 363-376

[915] UNIVERSIDAD DE CASTILLA-LA MANCHA et CASA DE CULTURA DE SISANTE, *Op. Cit.,* p. 37

[916] *Ibid.,* p. 38

[917] RIPA, Cesare, *Iconologia overo descrittione dell'imagini universali cavate dall'antichita et da altri luoghi ([Reprod.]) / da Cesare Ripa perugino*, s.l., s.n., 1593.
RIPA, Cesare, *Noua iconologia*, s.l., In Padoua : Per Pietro Paolo Tozzi, nella stampa del Pasquati, 1618, 710 p.

[918] DIMOVA, Temenuzhka, *Le langage des mains dans l'art*, Belgique, Brepols, 2019, p. 44

[919] *Ibid.,* p 46

[920] "*HVMILTA*
Donna vestita di colore berettino, con le braccia in croce al petto, tenédo con l'vna delle mani vna palla, & vna cinta al collo…"
RIPA, Cesare, *Op. Cit., Noua iconologia*, p. 242

[921] "*PIETA.*
Giovane, di carnagione bianca, di bello aspetto, con gl'occhi grassi, e con il naso aquilino, hanera l'ali alle spalle, satà vestita di rosso con vna fiamma in cima del capo, fi tenga la mano sinistra sopra il cuore, e con la destra versi vn curnucopia, pieno di diuerte cose vtili alla vita humana"
Ibid., p. 412

[922] Voir note 932

contre la joue ou la tête était caractéristique des allégories de la Méditation, de la Luxure et de la Paresse[923].

L'ouvrage de Charles Le Brun, *Méthode pour apprendre à dessiner les passions*[924], paru à Amsterdam en 1702, traitait lui aussi de ce thème. Le Brun, lui, s'intéressait principalement au visage, mais n'en négligeait pas pour autant les autres parties du corps, et notamment les mains : « *la main viendra appuyer, préciser et amplifier les expressions* »[925]. Cet artiste représente ainsi l'Admiration par des mains ouvertes et des bras proches d'un corps droit. Des mains aussi ouvertes, mais appuyées l'une contre l'autre avec les bras joints au corps, renvoient selon lui à l'Estime. La Foi, elle, croise les mains. Quant à l'Horreur, elle a les mains ouvertes, les doigts écartés et les bras serrés le long du corps[926].

Le principal ouvrage consacré à la gestuelle des mains et à ses significations reste toutefois celui écrit en 1644 par John Bulwer et intitulé *Chirologia, or the Naturall Language of the Hand*[927]. L'objectif de l'auteur était d'effectuer un travail historique sur le vocabulaire de la gestuelle des mains. Bulwer ne propose pas de positions et s'applique simplement à compiler les pauses naturelles des gens. Il estime, en effet, qu'au même titre que la bouche, les mains constituent une « *fontaine de discours* » sans doute plus « *parlante* » encore que la bouche[928]. Selon lui, le langage des mains est un langage naturel et universel car susceptibles d'être compris par tous[929]. Bulwer va même jusqu'à avancer que Dieu lui-même s'exprime à travers ce langage[930].

---

[923] DIMOVA, Temenuzhka, *Op. Cit,* p.44-45
[924] LE BRUN, Charles, *Méthode pour apprendre à dessiner les passions*, s.l., Hildesheim : G. Olms, 1702, 128 p.
[925] DIMOVA, Temenuzhka, *Op. Cit,* p.46
[926] *Ibid.,* p.46-47
[927] BULWER, John, *Chirologia, or, The naturall language of the hand,* s.l., London : Printed by Tho. Harper, and are to be sold by Henry Twyford, ..., 1644.

[928] "*In all the declarative conceits of Gesture, whereby the Body, instructed by Nature, can emphatically vent, and communicate a thought, and in the propriety of its utterance expresse the silent agitations of the minde ; the Hand, that busie instrument, is most talkative, whole language is as easily perceived and understood, as if Mas had another mouth or fountaine of discourse in his hand*"
Ibid., p. I

[929]"*It speakes all languages, and as an universall character of Reason, is generallu understood and knowne by all Nations, among the formal differences of their Tongue. And being the onely speech that is natural to Ma, it may well be called the Tongue and general language of Humane Nature;*

Un autre ouvrage du même auteur, intitulé *Chironomia or the Art of Manuall Rhetoricke*, propose un guide du langage des mains assez proche d'une sensibilisation aux arts de l'éloquence et de la rhétorique. Bulwer est convaincu que les mains influent sur l'esprit de ceux qui écoutent et assistent à un discours, et va jusqu'à considérer que la valeur communicative du langage des mains excède celle du langage oral. Parler sans se servir de ses mains diminue dès lors grandement, selon lui, la portée ou la puissance de ce que l'on désire exprimer[931]. Cet ouvrage inclut *The Canons of Rethoricians touching The Artificial managing of the Hand in Speaking* et *Indigitatio or the Canons of the Fingers*.

Cesare Ripa traite également de l'importance du regard dans ses ouvrages d'iconologie car le regard est souvent, même s'il ne l'est pas systématiquement, présent dans les modèles d'allégories. Dans le cas de l'allégorie de l'Amour envers Dieu[932], comme dans celui de la Pénitence[933], on trouve, par exemple, les yeux levés vers le ciel ; pour l'Humilité[934], un regard vers le bas. Dans d'autres cas, c'est

---

which without teaching, men in all regions of the habitable world doe at the first fight most easily understand"
Ibid., p. 3

[930] *"And God speakes to us by the signes of his hands (as Bernard observes) when he works wonders, which are the proper signes of His hand*"
Ibid,, p. 7

[931] *"The Hand being a part so prompt & officious to afford the Tongue necessary aid, so powerfully inclined by its natural gifts and abilities to bring reliefe to reason, so apt and fit on all essayes to deale in matters of expression, and to affect the hearers minds, that whereas Man by a happy endowment of nature is allawed tow instruments, Speech and a Hand, to bring his concealed thoughts unto light : the Tongue without the hand can utter nothing but what will come forth lame and impotent, whereas the Hand without the discourse of the Tongue, is of admirable and energeticall efficacie"*
Ibid., p.4

[932] "*AMORE VERSO IDDIO.*
Hvomo che stia riuerente con la faccio riuolta verso il Cielo, quale additi con la sinistra mano, e con la destra mostri il petto aperto"
RIPA, Cesare, *Op. Cit*, *Noua iconología,* p. 20

[933] "*Penitenza.*
Donna estenuata, &macilente in viso, con habito melenconico, e pouero, risguardi con molta attione verso il Cielo…"
Ibid., p. 402

[934] *"HVMILTA.*
[…] la testa china, & sotto il piè destro hauerà vna corona d'oro"
Ibid,, p. 242

l'absence de regard qui doit attirer l'attention, comme avec l'Erreur représentée par un homme aux yeux bandés[935].

Un autre outil central de communication utilisé pour ces modèles iconographiques est la couleur. Omniprésente dans bien des cadres expressifs, la couleur intervient aussi dans le monde catholique : "*Dans le rituel de la messe catholique, la couleur joue un rôle primordial : les objets et les vêtements du culte sont non seulement codés par le système calendaire des couleurs, mais aussi associés aux luminaires, à la polychromie architecturale et sculptée, aux images peintes dans les livres saints et à tous les ornements précieux, afin de créer une véritable théâtralité de la couleur* »[936].

En 1195, le cardinal Lothaire, qui deviendra ensuite le pape Innocent III, rédigea le traité sur la messe, *De sacro sancti altaris mysterio*, dans lequel il consacre un chapitre entier aux couleurs ainsi qu'à leur symbolique et à leur utilisation en fonction du calendrier chrétien : « *Le blanc, symbole de pureté, est utilisé pour les fêtes des anges, des vierges et des confesseurs, pour Noël et l'Épiphanie, pour le jeudi saint et le dimanche de Pâques, pour l'Ascension et la Toussaint. Le rouge, qui rappelle le sang versé par et pour le Christ ainsi que le feu de l'Esprit-Saint, s'emploie pour les fêtes des apôtres et des martyrs, pour celles de la Croix et pour la Pentecôte. Le noir, lié au deuil et à la pénitence, sert pour les messes des défunts ainsi que pendant le temps de l'Avent, pour la fête des Saints-Innocents, et de la Septuagésime à Pâques. Le vert, enfin, est sollicité les jours où ni le blanc, ni le rouge, ni le noir conviennent…* »[937]

Cependant, pendant la crise réformiste, l'utilisation de la couleur dans la vie de tous les jours décline, notamment chez les chrétiens qui évitent peu à peu de porter des habits de couleur et commencent à privilégier largement le noir. L'Église de la Contre-Réforme continua toutefois d'accepter les couleurs pour le culte et la liturgie *" … la Contre-Réforme catholique reprend en ce domaine* [celui

---

[935] *"ERRORE*
Hvomo quasi in habito di viandante, e'habbia bendato ql'occhi, &vada con vu bastone rentone, in atto di cercare il viaggio, per andaré assicurandosi, & questo va quasi sempre con l'ignoranza"
Ibid, p.164

[936] PASTOUREAU, Michel, *Rouge : histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2016, p 111
[937] PASTOUREAU, Michel, *Noir : histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2008, p. 82

des vêtements] *une partie des morales protestantes. Alors que pour le décor de l'église, pour le culte et la liturgie, pour la fête et la création artistique, elle se situe à l'exact opposé du chromoclasme des grands réformateurs et se livre à des débauches de couleurs rutilantes dont le baroque est la manifestation la plus éclatante, pour ce qui est du costume ordinaire et du cadre de vie quotidien, elle semble se soumettre au diktat protestant* »[938].

Tout au long des XVIe et XVIIe siècles paraissent des ouvrages consacrés à la signification des couleurs, dont notamment le *Trattato dei colori nelle arme, nelle livre e nelle divise*, traduit à Venice en 1565 par Sicillo Araldo de l'ouvrage original *Le bláson des couleurs* de Jean Courtois dit "*Le héraut Sicile*", imprimé à Paris dès 1495 et réédité sept fois, jusqu´en 1614, ou encore l'ouvrage écrit en 1606 par Fulvio Pellegrino Morato et intitulé *Significato de i colori et de'mazzolli*[939]. Un autre ouvrage, *Emblemata* d'Alciato, publié au cours de la première moitié du XVIe siècle, traite, comme les livres de Ripa, de l'importance des couleurs et de leurs significations dans les modèles d'allégories et d'emblèmes.

C'est donc d'après cette perspective et à travers ce prisme artistique et conceptuel que nous nous proposons d'aborder l'iconographie des reliquaires et, notamment, des bustes-reliquaires. Comme nous avons déjà pu le voir, les bustes-reliquaires encore présents dans l'église de San Ignacio se divisent en sept groupes établis en fonction de leurs caractéristiques communes et spécifiques.

Le premier groupe rassemble les six bustes-reliquaires avec un torse et un socle dorés. Trois d'entre eux ont la tête légèrement levée vers le ciel qu'ils contemplent. Parmi eux, le visage d'une femme attire notre attention par la souffrance que ses traits expriment. Les autres bustes regardent devant eux, la tête légèrement tournée sur le côté. Deux d'entre ceux regardent au ciel. Ce sont les seuls de ce groupe avec une auréole au-dessus de leurs têtes. La principale caractéristique de ces reliquaires reste, à l'évidence, l'emploi d'une peinture couleur or.

[938] PASTOUREAU, Michel, *Op. Cit. Rouge...,* p. 130
[939] MORATO, Fulvio Pellegrino, *Significato de i colori et de'mazzolli*, s.l., In Venetia : Appresso Lucio Spineda, 1606, 72 p.

Le second groupe se compose de quatre bustes aux torses rouges décorés de volutes dorées. Trois regardent devant eux, dont deux avec la tête légèrement tournée sur le côté pour fixer le centre du tableau reliquaire comme s'ils observaient la personne en train de vénérer les reliques. L'autre lève la tête vers le ciel, sans le regarder. Un seul, correspondant à une femme, contemple le ciel en levant légèrement la tête. L'expression de cette femme traduit du plaisir et véhicule une sensation d'apaisement. La principale caractéristique de ces reliquaires est ici l'emploi d'une peinture rouge pour les torses.

Le troisième groupe est celui des prélats, où les bustes prennent la forme de papes, d'abbés et d'évêques. Ces quatre reliquaires ont une expression sérieuse. L'un d'entre eux lève légèrement les yeux au ciel, tandis que les trois autres regardent devant eux. L'élément capital de ces bustes sont les mitres correspondant au rang de chaque personnage représenté, ainsi que les détails ornementaux de leurs habits. Ces reliquaires utilisent principalement les couleurs rouge et or.

Le quatrième groupe correspond aux reliquaires des saints jésuites. Ces cinq reliquaires présentent la soutane noire des Jésuites, à motifs végétaux dorés. À exception de saint François Xavier -qui regarde en l'air sans lever la tête-, les saints jésuites représentés regardent devant eux avec sérieux. À la différence des trois autres bustes, ceux de saint Ignace et saint François Xavier portent une auréole.

Le cinquième groupe inclut les bustes de sainte Ciriaca et saint Anastacio. La première tourne légèrement la tête vers la gauche et contemple le ciel la bouche entrouverte. Il s'agit du seul reliquaire qui n'a pas la bouche fermée. Anastacio, lui, regarde le ciel la tête tournée vers la droite. Tous les deux sont habillés en rouge et portent une étoffe à l'épaule. Un détail attire notre attention : les deux reliquaires présentent une plaie ensanglantée au cou, celle de Ciriaca au centre, et celle d'Anastacio à gauche.

Le sixième et dernier groupe se compose d'un seul reliquaire appartenant à une sainte inconnue habillée en habits dorés et couronnée de fleurs rouges. Elle penche légèrement la tête à gauche et contemple le ciel avec une expression de plaisir. Une plaie béante occupe une large partie de son cou.

Enfin, la tête de saint Mauro penche à droite et regarde le ciel dans une attitude extatique. Grâce aux archives, nous savons que cette tête était couronnée d'une auréole en argent, laquelle a depuis disparu. Son cou présente deux plaies ouvertes.

Comme nous venons de le voir, les couleurs les plus utilisées pour ces bustes-reliquaires sont le rouge et le doré. Mais quel sens donnait-on à ces deux couleurs ?

Le rouge fut toujours la couleur préférée du Moyen Âge. Elle revêtait des significations à la fois positives et négatives, toutes liées à l'Église : « *Concernant le rouge, la symbolique chrétienne héritée des Pères* [de l'Église] *s'organise autour de quatre pôles, chacun des deux référents principaux de la couleur -le feu et le sang- étant considéré sous ses bons et ses mauvais aspects* »[940]. Le rouge feu, négatif, est ainsi « *associé aux flammes de l'enfer et au dragon de l'Apocalypse dont le corps est rouge comme le feu (Ap. XII, 3-4). C'est un rouge qui triche et qui trompe…* »[941], le rouge du Diable et des démons. À l'inverse, « *Pris en bon part, ce même rouge marque l'intervention de Dieu…un tel rouge brille, anime, régénère, rassemble, fortifie, purifie. C'est le rouge de l'amour divin, celui de la Caritas* »[942]. En ce qui concerne le rouge sang, « *Pris en mauvaise part, le rouge sang est lié à tous les discours portant sur la violence et sur l'impureté* »[943]. Mais pris positivement, le rouge renvoie au sang du Christ. C'est alors la couleur du Pape[944], des cardinaux et, comme nous avons déjà pu le voir avec le traité du pape Innocent III sur la messe, *De sacro sancti altaris mysterio*, celle qui devait être utilisée pour les fêtes des apôtres et des martyrs.

L'ouvrage *Le blason des couleurs en armes, livrées et devises,* rédigé par Sicile à la fin du Moyen Âge, présente la couleur rouge -alors connue sous le nom de *gueules*- comme la plus importante après certaines couleurs de métal : « *Et pour dire couleur sans métal, le plus principal c'est vermeil, qui représente le feu, car c'est le plus luysant en soymesmes après la soleil et le plus noble des quatre*

[940] PASTOUREAU, Michel, *Op. Cit. Rouge…,* p. 56
[941] *Ibidem*
[942] *Ibid.,* p. 57
[943] *Ibidem*
[944] Jusqu'au XVe siècle, le rouge était la couleur la plus utilisée par le pape.

esléments »[945]. Cette place lui est attribuée « *…car il est signe de noblesse, de beauté et de courage* »[946]. De plus, « *…ceste couleur, en l'Escripture Saincte, souvent répétée, signifie la very d'amour et charité. En quant à l'esta des sainctz et benoistz martyrs, elle dénote leur martyre, qui est une force et constance de héroique dignité et valeur* »[947].

Au cours des XIVe et XVIIe siècles, le rouge perd son statut de couleur préférée au profit du bleu et du noir, lesquelles deviennent les couleurs des cours européennes par excellence. Le véritable ennemi du rouge n'est pourtant pas une autre couleur, ni même les changements de mode ou de coutumes, mais « *les nouvelles morales de la couleur propagées par les lois somptuaires et par la Réforme protestante. Le rouge y apparait comme une couleur trop voyante et trop coûteuse, indécente, immorale, dépravée* »[948]. Pour les réformés, « *La couleur rouge –la plus vive pour la Bible et pour toute la théologie médiévale- est à leurs yeux celle qui symbolise au plus haut point le luxe, le péché et la « folie des hommes ». Luther y voit la couleur emblématique de la Rome papiste, scandaleusement fardée de rouge comme la grande prostituée de Babylone* »[949].

La couleur dorée (ou or) était, elle aussi, étroitement liée à l'Église, et ce depuis le début de la chrétienté : « *Si la couleur jaune est à peine citée dans la Bible, le métal précieux, quant à lui, l'est abondamment. Il occupe même dans certains livres de l'Ancien Testament une place considérable* »[950]. Cette couleur était également présente dans toutes les églises chrétiennes, en Orient comme en Occident : « *À Byzance, dans le décor de l'église comme sur les objets du culte, l'or est omniprésent. C'est pourquoi il tend à le devenir aussi dans les grandes églises d'Occident* » [951]. La couleur dorée ne remplissait toutefois pas uniquement un rôle décoratif et liturgique, mais également politique : « *Posséder de l'or est en effet un signe de grand pouvoir. C'est pourquoi les princes de l'Église imitent les princes laïcs et ont tendance à le thésauriser […] Au fil du temps, le métal jaune entretient*

[945] SICILE, *Le blason des couleurs en armes, livrées et devises. Publ. et annoté par H. Cocheris. (Treśsor …*, s.l., s.n., 1860, p. 33
[946] PASTOUREAU, Michel, *Op. Cit., Rouge…,* p. 78
[947] SICILE, *Op. Cit.,* p. 34
[948] PASTOUREAU, Michel, *Op. Cit., Rouge…,* p. 96
[949] PASTOUREAU, Michel, *Op. Cit., Noir…,* p. 124
[950] PASTOUREAU, Michel, *Jaune : histoire d'une couleur*, Paris, France, Seuil, 2019, p. 70
[951] *Ibid.,* p. 72

avec le pouvoir et le sacré des liens de plus en plus étroits : il est non seulement thésaurisé mais aussi exhibé, transporté (en procession notamment), offert, échangé, touché, convoité, volé…L'or apparaît comme « une lumière qui s'est matérialisé » »[952].

La couleur de l'or avait, par ailleurs, un aspect négatif : « *…l'or n'est pas toujours pris en bonne part, il a aussi ses mauvais aspects, suscitant la convoitise, la cupidité, le vol, la violence, la guerre, l'injustice ou la trahison* »[953].

La première couleur dont parle l'ouvrage *Le blason des couleurs en armes, livrées et devises,* est l'or, qu'il considère comme la représentation de la lumière et, par conséquent, la couleur de Dieu : « *Le principal métal qui monstre couleur est or, lequel, selon sa nature, comment disent les maistres, est le plus noble. Et la raison est telle, pour ce que l'or en sa nature est cler et luysant, vertueulx et reconfortant, et tel que les maistres de phisicque le donnent pour souverain reconfort à homme débilité près de la mort, et en aultre usaige. Avec ce, il représente le soleil, qui est très noble luminaire et superfluant lumière, et dit la Loy que chose n'est plus noble que clarté. Et pour celle excellence, dit l'Escirpture, que le juste et la saincte personne ressemble à l'or et au soleil. Et aussi quand le filz de Dieu se transfigura devant ses apostres sur le mont de Thabr, s'apparut luysant comme le soleil, en couleur d'or* »

Dans *Significato de i colori et de' mazzolli*, nous retrouvons la même relation entre cette couleur et le soleil : « *Giallo non è altro che quello, ilquale Latinamente addimandiani Croceo, e flammeo, e volgarmente ranzato, benche il uolgo no'l pensi. A tutti è manifestó l'aurora vestirsi di tal colore, quand apre le porte al giorno*"[954].

Une telle couleur représentait toutefois aussi une dualité. D'après la science héraldique, l'or (ou la couleur jaune) possède une symbolique ambivalente. Ainsi, dans la littérature arthurienne des XIIe et XIIIe siècles, les chevaliers jaunes sont tantôt « *pris en bonne part, tantôt en mauvaise. Dans le premier cas, ce sont des rois ou des princes dont l'aide, la protection et l'amitié vont se révéler précieuses*

[952] *Ibidem*
[953] *Ibid.*, p. 28
[954]MORATO, *Op. Cit,* p. 15v

pour le héros. Dans le second, ce sont des chevaliers félons, traîtres à leur seigneur et animés de très mauvaises intentions »[955].

L'analyse de la couleur or s'avère, dès lors, problématique du fait de sa ressemblance avec la couleur jaune à laquelle on l''assimile parfois. Or, « *Dans l'enluminure médiévale, le jaune et l'or ne se confondent pas. Chacun a son statut et produit des effets particuliers* »[956]. En revanche, dans *« La langue française du blason, la couleur jaune se dit or, et ce dès les débuts de l'héraldique, c'est-à-dire dès le XIIe siècle. Mais dans la représentation des armoires, longtemps les artistes et les artisans ont utilisé du jaune plutôt que du doré* »[957].

Cela étant dit, le recours réitéré à ces deux couleurs pour les bustes-reliquaires apparait tout à fait naturel s'agissant de couleurs qui représentaient les saints, les martyrs et la lumière divine. Notons toutefois que la couleur rouge correspondait aux cas spécifiques des papes et des évêques.

Une autre couleur présente dans les bustes-reliquaires, et notamment ceux des saints jésuites, est le noir. Or, si dans son traité sur la messe *De sacro sancti altaris mysterio*, le pape Innocent III considérait le noir comme la couleur du deuil et de la pénitence, elle revêtait toutefois d'autres significations, et était donc utilisée différemment au Moyen Âge.

C'est ainsi que tout au long de l'époque carolingienne, « *Le noir y occupait une place importante pour mettre en scène le Diable et ses créatures* »[958] sur les tympans des grandes églises et dans les représentations du Jugement dernier. Au fur et à mesure que les images du Diable et de l'enfer se sont développées et affirmées, le noir est définitivement devenu la couleur du Diable et des démons. « *Qu'il s'agisse* de *Satan lui-même ou de ses créatures, une couleur revient constamment dans les textes et les images pour les dépeindre ou les mettre en scène : le noir. Celui-ci devient en Occident, à partir du XIe siècle, la couleur diabolique par excellence, sans qu'il soit possible d'en distinguer clairement les raisons* »[959].

---

[955] PASTOUREAU, Michel, *Op. Cit., Jaune...,* p. 90
[956] *Ibid.,* p. 80
[957] *Ibid.,* p. 85
[958] PASTOUREAU, Michel, *Op. Cit., Noir...,*, p. 50
[959] *Ibid.,* p. 52

Le noir devint également la couleur des habits monastiques. Au début du monachisme occidental, et selon la règle de saint Benoît, « *les moines adoptent le même costume que les paysans et ne teignent ni apprêtent la laine* »[960]. Toutefois, progressivement, « *le vêtement acquiert pour les moines de plus en plus importance : il est à la fois symbole de leur état et l'emblème de la communauté à laquelle ils appartiennent* »[961]. Les moines commencent alors à utiliser de plus en plus de teintes sombres, sans faire encore du noir leur couleur de prédilection. Finalement « *Dès le IXe siècle, cette couleur – celle de l'humilité et de la pénitence- est devenue la couleur monastique par excellence* »[962].

À l'exception de la relation du noir avec le Diable et l'enfer, l'ouvrage *Le blason des couleurs en armes, livrées et devises* confirme ce que nous venons de dire sur cette couleur : « *L'autre couleur est noir, qu'on dict en armoirie sable, et représente la terre, qui signifie tristesse, car elle est plus loing de clarté que nulz des aultres eslémens. Et pour ce furent trouvés en signe de douleur, noirs habitz, appartenant à gens dolens, qui est la plus basse et la plus humble couleur qui soit, et pour ce, s'en vestent aulcuns religieux* »[963].

Un tel ouvrage introduit toutefois aussi les notions d'élégance et de dignité associées au noir : « *Néantmoins que la noire couleur soit et apparoisse triste, si est-elle de grant dignité et estat, et en signe de ce, gros bourgeoys et marchans, homme et femmes en sont richement vestuz et parez* »[964]. Cette idée du noir comme couleur digne et élégante commence à se répandre dès la fin du XIIIe siècle, quand les légistes, les juristes et les magistrats de certaines cours se mettent à la porter : « *À leurs yeux, comme à celui de d'un grand nombre d'ordres monastiques et religieux, le noir n'est pas infernal ou malfaisant mais austère et vertueux ; c'est pourquoi il doit être choisi pour signifier l'autorité publique, la loi et le droit, et même l'administration naissante* »[965]. Au cours de la seconde moitié du XIVe siècle et en réponse aux lois somptuaires, les marchands, les banquiers et tous les métiers liés aux finances et à qui il était interdit de porter certaines

[960] *Ibid.,* p. 63
[961] *Ibidem*
[962] *Ibidem*
[963] SICILE, *Op. Cit.,* p. 44
[964] *Ibidem*
[965] PASTOUREAU, Michel, *Op. Cit., Noir...,* p. 95

couleurs, commencent également à s'habiller en noir[966]. Enfin, dès le début du XVe siècle, le noir devient la couleur princière par excellence[967].

Au début du XVIe siècle, le protestantisme « *recommande ou met en place des usages et des codes presque entièrement construits autour d'un axe noir-gris-blanc* »[968]. Les Réformistes déclarèrent la guerre aux couleurs à l'intérieur des temples et dans le cadre de la liturgie, de l'art et de l'habillement. Comme nous avons déjà pu le signaler précédemment, l'Église catholique maintint, quant à elle, l'utilisation des couleurs au sein des temples, de la liturgie et de l'art, ce qui n'empêcha toutefois pas les catholiques de s'habiller de la même manière que les réformés, c'est-à-dire le plus souvent en noir. Cette couleur avait donc deux natures différentes : « *d'un part, le noir des rois et des princes, le noir luxueux [...] et de l'autre, le noir des moines et des hommes d'église, celui de l'humilité et de la tempérance, celui aussi de tous les mouvements qui prétendent, à un titre ou à un autre retrouver la pureté et la simplicité de l'Église primitive [...] c'est le noir de la Réforme protestante ; c'est aussi celui de la Contre-Réforme* »[969].

C'est cette seconde nature qui amena les Jésuites à choisir cette couleur pour leurs habits. N'oublions pas, en effet, qu'à leurs yeux, le luxe et le faste étaient réservés au temple, et que le dénuement et la simplicité matérielle devaient guider la vie des membres de l'ordre. Le fait de choisir de représenter leurs saints en soutane jésuite apparait, là encore, parfaitement cohérent car c'est ici l'habit qui symbolise l'appartenance à un ordre déterminé.

Comme nous venons de le voir, la plupart des bustes-reliquaire se caractérisent par un regard fixe et inexpressif. Certains d'entre eux –ceux de femmes, par la plupart- regardent toutefois le ciel, la tête légèrement levée, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on considère que l'ouvrage *Nova Iconologia* de Cesare Ripa associe ce type de posture aux allégories de l'Amour envers Dieu et de la Pénitence. De même, d'autres reliquaires avec la tête inclinée renvoient à la vertu de l'Humilité.

[966] *Ibid.,* p. 96
[967] *Ibid.,* p. 102
[968] *Ibid.,* p. 124
[969] *Ibid.*, p. 132

Les plaies au cou présentes sur quatre de ces bustes-reliquaires cherchent, dans un but nettement pédagogique, à émouvoir le spectateur et à lui rappeler la condition de martyrs des saints représentés. Il s'agit de s'adresser à la mémoire affective de celui à qui l'on veut transmettre l'exemple de vie de ces martyrs : « *Ici, la page de l'esprit est liée à celle du corps, sur laquelle des traces mémorielles peuvent être inscrites comme des stigmates, des blessures et des cicatrices ; et ainsi la rhétorique sacrée explore la relation entre la souffrance et la mémoire, en interprétant la mémoire affective comme une source d'émotion qui perce profondément l'âme réceptive. […] Chaque signe sur le corps blessé peut être lu comme l'enregistrement des souvenirs, et toute violence (physique, verbale, iconique) peut être considérée comme un élément clé du lien entre la mémoire et le souvenir, et les processus collatéraux de mémorisation et de souvenir* »[970]. Ce détail artistique permet, par ailleurs, de lier étroitement le corps et l'âme, la douleur et la souffrance physique jouant alors le rôle de médiateurs dans cette relation[971].

L'inclusion, dans les images catholiques, de plaies ouvertes ou de cicatrices n'est pas propre aux reliquaires et nous la retrouvons dans de nombreuses représentations, et notamment celles de saints martyrs comme saint Sébastien ou sainte Agathe.

En ce qui concerne les auréoles pouvant apparaitre au-dessus de la tête de certains saints et martyrs, il convient de rappeler que, le 30 octobre 1625, le pape Urbaine VIII avait interdit leur utilisation dans les représentations de personnes non canonisées ou non béatifiées par le Vatican. Leur présence insiste donc sur la sainteté des personnes représentées par ces bustes-reliquaires. Un tel détail constitue donc une source d'information. Prenons l'exemple des bustes des saints

---

[970] BOER, Wietse de, ENENKEL, Karl Alfred Engelbert et MELION, Walter S., *Op. Cit.,* p 104. Traduit par l'auteure.

"*Here the page of the mind is linked with that of the body, on which memorial traces can be inscribed as stigmata, wounds, and scars; and thus sacred rhetoric explores the relation between suffering and memory, construing affective memory as a source of emotion that deeply pierce the receptive soul.[…] Every sign on the wounded body can be read as the registration of memories, and any violence (physical, verbal, iconic) can be seen as a key element in the nexus between memory and recollection, and the collateral processes of memorization and remembering*"

[971] BORJA, Jaime Humberto, « Cuerpo y mortificación en la hagiografía colonial neogranadina », dans *Theologica Xaveriana*, n° 162, 28 mai 2007, p. 264

jésuites : seuls deux d'entre eux -saint Ignacio de Loyola et saint François Xavier- ont une auréole. Or, ce sont les deux seuls canonisés pendant la première moitié du XVIIe siècle[972], les trois autres saints n'ayant été, à cette époque, que béatifiés. Ces auréoles attestent donc d'un statut de sainteté confirmé par le Vatican.

Contrairement à de nombreux bustes-reliquaires espagnols et mexicains -comme ceux de Medina del Campo, de l'université de Séville, de la Chapelle Royale de Grenade et de la cathédrale de Mexico-, ceux de l'église de San Ignacio de Bogota n'ont pas de mains. Un tel constat, également observable dans le cas des bustes-reliquaires de la cathédrale de Jaén et de Quito, ne peut que nous surprendre si l'on considère l'importance que l'iconographie baroque donnait à cette partie du corps. Il ne s'agit toutefois pas des seuls exemples existants. La plupart des reliquaires pourvus de mains les utilisent pour tenir des objets propres à l'iconographie du saint qu'ils représentent.

Bilan

Afin de conserver convenablement leurs reliques, les Jésuites acquirent une grande quantité de reliquaires dont 42 sont parvenus jusqu'à nos jours, soit une infime partie de leur totalité si l'on considère les inventaires de l'église, les certificats d'authenticité et les *cartas anuas* faisant état du grand nombre de reliquaires que l'ordre jésuite a pu posséder. Il apparait malheureusement impossible de déterminer avec précision une telle quantité, d'autant plus que tout semble indiquer qu'au fil du temps, certaines reliques changèrent bien souvent de nom et/ou de reliquaire.

La plupart des reliquaires qui existent de nos jours (22) se sont vu assigner une place dans le retable de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien. Ces reliquaires peuvent se classer en binômes en fonction de leur forme. Seuls trois d'entre eux représentent un corps humain et rentrent donc dans la catégorie des bustes-reliquaires. Au total, nous avons comptabilisé huit binômes, lesquels abritent entre une et vingt-quatre reliques.

[972] Ignace de Loyola fut béatifié en 1609 et canonisé en 1622, François Xavier en 1619 et 1622, Estanislao de Kostka en 1605 et 1726, Francisco de Borja en 1624 et 1670 et Juan Berchmans en 1865 et 1888.

Tous les reliquaires qui se trouvent dans le retable de sainte Catherine et qui couronnent le retable de Notre-Dame des Secours sont, en revanche, des bustes-reliquaires. Nous ignorons tout de l'origine de ces reliquaires, les documents d'archives ouvrant plus de pistes de recherche qu'ils n'en ferment.

Sur la base des typologies proposées pour le Mexique par Gabriela Sanchez, nous avons classé les reliquaires dont nous disposons encore en quatre catégories : les retables-reliquaires, les sculptures-reliquaires, les châsses-reliquaires et les lipsanothèques. Une telle typologie nous a permis de comparer les reliquaires de l'église de San Ignacio à Bogota avec d'autres présents en Espagne et en Amérique.

En ce qui concerne l'iconographie des bustes-reliquaires, ces deniers reprennent sans exception les couleurs correspondants aux saints et aux martyrs. De même, leur amour pour Dieu se voit pleinement représenté par les regards et les expressions faciales. Les plaies au cou de certains de ces bustes-reliquaires nous rappellent, quant à elles, le martyre enduré par ces saints. Une telle symbolique vise, à l'évidence, à émouvoir les spectateurs, à marquer leurs esprits et à faire de ces saints et de ces martyrs des exemples à suivre. Il apparait, enfin, étrange que tous ces reliquaires soient dépourvus de mains, une partie du corps jouant pourtant un rôle crucial dans l'iconographie baroque.

6. Se servir des reliques : le quotidien des reliques à Santa Fe

6.1 L'usage des reliques durant les XVIIe et XVIIIe siècles

Après la procession de réception des reliques, l'église de San Ignacio terminée et les reliques et reliquaires placés dans leurs retables-reliquaires, les restes des saints et des martyrs commencèrent à faire partie du quotidien de la ville, posant ici de nouvelles questions : quel usage les habitants de Santa Fe firent, au long des XVIIe et XVIIIe siècles, de ces reliques ramenées par les Jésuites ? ; est-ce que les reliques des églises de San Ignacio et de sainte Elizabeth de Hongrie étaient les seules de la ville ? ; quelle relation les Indiens entretenaient-ils avec ces reliques tout au long de cette période ?

6.1.1 Les reliques de l'église de San Ignacio

> *« Lo mismo ha sucedido en otras ocasiones de temblores menores porque basta que presienta que la tierra va a temblar, al punto acuden a nuestro templo. Ponen muchos cirios ante las reliquias del Santo que se conservan en una caja de madera dorada colocada en el altar dedicado a nuestro santo Padre »*[973]

Si les *cartas anuas* nous renseignent sur les usages donnés aux reliques de l'église de San Ignacio et des autres églises de la province, d'autres documents de la sacristie de l'église, et notamment le *Libro donde se escriben las cosas de la sacristía de este colegio de la Compañía de JHS de Santa Fe Desde nueve de Diciembre de 1619,* le livre d'*Usos y constumbres de esta sacristía de este colegio máximo* de 1755, le *Libro de la Yglesia y sacristía de este Colegio de Tunja desde el dia 8 de Enero de el año de 1717*, et l'*Historia de la provincia del Nuevo Reino y Quito de la Compañía de Jesús* de Pedro de Mercado publiée pour la première fois en 1683, sont susceptibles de nous aider à répondre ces questions.

Nous allons commencer par les documents de la sacristie de l'église de San Ignacio, qui se trouvent dans les fonds d'archive de la Bibliothèque Nationale de Colombie. Le premier livre, *Libro donde se escriben las cosas dela sacristía de este*

[973] REY FAJARDO, José del, et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1684 a 1698*, p. 166

colegio de la Compañía de JHS de Santa Fe Desde nueve de Diciembre de 1619, comporte un inventaire détaillé des objets présents dans la sacristie de l'église tout au long de la première moitié du XVIIe siècle (1619-1662). En dehors de cet inventaire, ce document contient l'interdiction, émise en 1626, du provincial Florian de Ayerbe de sortir les reliques du retable, sauf pour les fêtes de la Toussaint et du Corpus Christi[974]. Y apparait également, à deux reprises datées 1628 et 1634 et signées respectivement par les provinciaux Luis de Santillan et Baltasar Mas, l'interdiction absolue de prêter les reliques aux laïcs, ou encore, à plus forte raison, de les laisser les emporter chez eux afin de décorer leurs maisons et/ou leurs autels privés[975]. Ces deux paragraphes sont identiques.

Même si la référence aux reliques n'est ici pas précise, nous pouvons en tirer certaines informations cruciales. En premier lieu, que les reliques prenaient part à la fête de la Toussaint et à la célébration du Corpus Christi, alors qu'aucun récit des processions du Corpus Christi n'évoque ce sujet. En second lieu, que les laïcs demandaient souvent de pouvoir ramener des reliques chez eux.

Cette interdiction de confier des reliques n'était pas propre aux Jésuites. Les constitutions du sixième concile de Lima (1772) expriment cette interdiction, sauf autorisation expresse des prélats. La coutume de râper les reliques pour les faire boire en tisane aux malades était, elle aussi, interdite, de même que leur vente, en particulier lorsque leur prix excédait la valeur des matériaux de confection du

---

974 "*Ordeno el Padre Florian de Ayerbe Provincial desta Provincia del Nuevo Reyno de Granada que las sanctas Reliquias que están en los Relicarios del Altar del sancto Cristo en ninguna manera ni por ningún caso se saquen de allí sino fuese el Dia de Todos Sanctos y el Dia de CorpusChristi y lo ordeno el Sta Fe a veinte y dos de Abril de 1626 años*"
BNC, Libros Raros y Curiosos, *Libro donde se escriben las cosas dela sacristía de este colegio de la Compañía de JHS de Santa Fe Desde nueve de Diciembre de 1619,* f. 42

975 "*Iten ordeno el dicho P. Provincial que los dos frontales ricos el de laminas, el de Jesus dorado en medio bordado con flores de oro, ningún Reliquario se presente fuera de casa a persona alguna, ni se lleven para altares ni adorno dellos. Hecho en S. Fe el mes i año susdicho.*[1 de julio de 1628]
Luis de Santillan"
Ibid., f. 42v
"Y también se renueva el orden del Pe Provincial Luis de Santilln questa arriba en el folio 42que dispuso : Ordeno que los que los dos frontales ricos el de laminas, el de Jesus dorado en medio bordado con flores de oro, ningún Reliquario se presente fuera de casa a persona alguna, ni se lleven para altares ni adorno dellos. Assi se observa fecha a 18 de Agosto de 1634.
Balthassar Mas"
Ibid., f. 54

reliquaire[976]. Concernant les constitutions du concile de Santa Fe (1774), nous retrouvons l'interdiction d'amener les reliques chez les malades, en particulier lorsque l'état de santé du malade n'était pas critique. Dans les cas les plus graves, on devait demander l'autorisation des prélats. Même les prêtres n'avaient pas le droit de sortir les reliques des églises et des chapelles. Finalement, l'autorisation des prélats du diocèse était également nécessaire pour qu'une église puisse céder une relique à une autre église[977].

Le second document, le livre d'*Usos y constumbres de esta sacristía de este colegio máximo,* réunit les protocoles détaillés pour la célébration des principales fêtes catholiques. Or cet ouvrage ne mentionne qu'une seule fête ayant inclus la relique d'un saint dans l'organisation des célébrations, en l'occurrence : la fête de saint Fortunat, patron du collège. Chaque 5 novembre, la relique de saint Fortunat devait être transportée jusqu'au trône de l'église pour y être décorée de bouquets de fleurs et de cierges. La relique restait alors à cette place pendant toute une journée de messes, puis déposée sur l'autel pour recevoir les prières des fidèles. Elle était ensuite amenée à la chapelle où elle restait pour un *octavario* de messes. Des cierges étaient allumés pendant la messe. Si, au cours de la messe, la

[976] "*III.*
Por el respeto que es devido a las reliquias Agnus, Cruces e Imagenes nunca se pondran en venta publica en Almoneda. Ni pribadamente se vendan en mas precio que el de el valor del relicario, Urna, metal o materia de su hechura. Entendiendose lo mismo de los Calises, Patenas, Aras consagradas y ornamentos. Y en quanto a los Agnus se entienda obserbe la Constitucion Ommi certe del Señor Gregorio XIII.
IV
Asimismo con ningun pretexto se roan las reliquias para darlas a los enfermos. Ni a las que fuesen insignes se lleven a sus casas sino de licencia de los Prelados y con la decencia que ellas prescriban"
VARGAS UGARTE, Rubén, *Concilios limenses: (1551-1772)*, 1951, v.2, p. 116

[977]"*Toda reliquia de santo es de inestimable aprecio, y no se puede poner en venta ni por los rateros ni otros mercaderes o comerciantes, pero se puede hacer donación de ellas.*

Nadie tenga atrevimiento de quitar alguna reliquia de santo de las iglesias o capillas en donde se hallaren colocadas, aunque sea con pretexto de devoción, y aunque sea en la más pequeña parte. Y sin licencia de los Prelados diocesanos no las extraerán los párrocos, ni otro alguno fuera de la Diócesis, no harán donación de ellas, aunque sea con consentimiento del Cabildo, a otra iglesia de la misma Diócesis ni a alguna persona particular.

No se llevarán a los enfermos aquellas reliquias de santos, que se conservaren en las iglesias, o sus capillas, especialmente no habiendo grave necesidad; y en este caso se ha de pedir primero y obtener licencia del ordinario para llevarlas, lo cual se ejecutará con la decencia y veneración correspondiente"
GROOT, José Manuel, *Historia eclesiástica y civil de Nueva Granada*, Biblioteca de autores colombianos, Bogota, 1953, V2, p. 604

relique de saint Fortunat coïncidait avec une autre relique insigne de la chapelle, l'autre relique était placée à côté de celle de Fortunat[978].

Ce récit nous permet de penser que, même si l'ouvrage ne l'indique pas directement, les reliques insignes étaient amenées à la chapelle de l'église pour être célébrées à travers des messes, des fleurs et des cierges, ceci même si les descriptions des célébrations des fêtes d'autres saints, comme saint François-Xavier, sainte Marie Madeleine, saint Stanislas et saint François de Borja, n'évoquent pas la présence de reliques lors de ces célébrations.

Bien que figurant au sommaire du livre, les passages correspondant à la célébration de la Toussaint n'existent malheureusement plus de nos jours, au même titre que ceux relatifs à la réception du *Lignum crucis* à l'église de San Agustin[979].

Concernant les *cartas anuas* de la province du *Nuevo Reino y Quito,* elles décrivent diverses utilisations des reliques selon les différentes églises et les différents collèges jésuites du Royaume de Nouvelle-Grenade tout au long du XVIIe siècle. Généralement, ces utilisations s'achevaient en miracles réalisés par l'intermédiaire des reliques de saints. La *carta anua* de 1611-1612 relate, à ce sujet, en plus du miracle ayant eu lieu à la fin de la procession, l'épisode d'une religieuse de la Conception sauvée d'un incendie par saint Fortunat : après avoir aidé pendant toute la journée à décorer le brancard processionnel destiné à porter la relique du saint, la religieuse s'endormit en oubliant un cierge allumé à côté de son lit. Avant de s'endormir, épuisée, la religieuse n'avait prié que saint

---

[978] "*S. Fortunato.*
89. Dia N 5 es Sn Fortunato Patron de este collegio ponese la Reliquia sobre la tablita del Trono sin abrirlo adornase con unos ramitos y quatro velas que arden desde la Misa de seis asta acabarse la Misa quarta, después de la Misa de diez se baja la reliquia, velas y ramo a la mesa de Altar, donde sele dice la letania con seis luces, acabada la letania, el Capillero toma la Reliquia y la sube a la Capilla, donde sele dice su octavario de Misas, encendiéndole seis velas en los tiempos de Misa y letania.
Quando ay Reliquia Insigne al tiempo que la de Sn Fortunato esta en la Capilla, la Reliquia que en dicho tiempo sobreviene se sube a la Capilla y junta con la de Sn Fortunato seles dice la letania, hacabada la letania y adorada la Reliquia, la toma el Sacristan y baja a su lugar, esto sucede con una cabeza de las oncemil Virgenes"
BNC, Libros Raros y Curiosos, *Usos y constumbres de esta sacristía de este colegio máximo*. Enero 1 de 1755, f. 36-36v

[979] "*Toque dia de todos los Santos…_…_…_…_.71*"
"*Como se recibe el Lignun Crucis en Sn Agustin.._76*"
Ibidem

Fortunat, son saint préféré. Quelques minutes plus tard, son lit prit feu. Prévenue dans ses rêves par saint Fortunat, la religieuse se réveilla à temps et eut la vie sauve. Suite à cet événement, le couvent célébra chaque année la fête de ce saint et le père provincial envoya une relique du saint comme cadeau aux religieuses[980].

La *carta anua de 1615* énumère, quant à elle, les miracles ayant eu lieu, parmi lesquels certains réalisés par l'intermédiaire de reliques. Au collège de Santa Fe, par exemple, une lettre écrite par Ignace de Loyola sauva la vie du fils d'un des *oidores.* L'enfant était à l'article de la mort et la lettre fut déposée sur son corps. Quelques minutes plus tard, l'enfant reprit des forces et recouvra la santé[981]. De même, une femme récupéra la santé après qu'une lettre ait été appliquée sur son corps et avoir écouté une lecture de l'évangile[982].

---

[980] «*…pero principalmente contaré lo que le aconteció a una monja de la Concepción llamada Mencia del Espíruto Santo, la cual habiendo visto y adorado con mucha devoción la cabeza de San Fortunato, fue tanto el consuelo que le causo en su alma que llevada de la devoción y fervor presente prometió al santo de hacerle un particular servicio cada día sin faltar en esto. Con la ocasión de componer las andas, cúpole a esta religiosa monja la suerte de aparejar las andas en que habían de poner a San Fortunato, y quedando una noche muy cansada, siendo muy tarde, no tuvo lugar de rezar todas sus devociones pero la de San Fortunato no la quizo dejar por más cansada que estuviese. Cumplió con su devoción, y acostándose en su cama, vencida del sueño, dejose la vela encendida junto a la cama. Dentro de breve rato se prendió fuego en su aposento, y en la fraçada de la cama comenzó a arder a gran priesa, (cosa maravillosa) sintió que San Fortunato la tomaba de los hombros y le decía levántate que te quemas. Ella como estaba en el primer sueño no pudo despertar de allí a dos credos. Tomandola el santo de los hombros con mayor fuerza, le volvió a decir levántate que te quemas. Ella entonces alterada abrió los ojos y vió las llamas y el humo espeso que daban vueltas a su celda. Ella encomendándose al santo comenzó con las manos a apagarlo, rindiéndose el fuego a la que el santo ayudaba. Pero para que constase del caso, la buena monja se quemó las manos, dando después testimonio con las manos y ropa de lo que la noche antes había pasado. Quedó confirmada en su devoción, y todo el convento devotísimo a las santas reliquias y principalmente a San Fortunato, cuya fiesta quieren celebrar cada año con gran solemnidad y para esto han pedido siquiera un diente suyo. Concedióselo el Padre Provincial con mucho gusto* »
ARSI, N Ret Q, 12-I, f. 74

[981] « *Esta Casa, entre otras reliquias tiene una carta escrita toda de mano de nuestro santo Padre el bienaventurado Padre Francisco de Borja; con ella el Sr. Dios se ha servido para hacer algunas cosas milagrosas. Se trataba ya de la sepultura de un niño, hijo de uno de los señores de la Audiencia ya que no se le deban sino pocas horas de vida; le fue llevada la carta y al aplicársela recobró el aliento, se recuperó del mal y ahora por gracia de Dios se encuentra sano*»
REY FAJARDO, José del, et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1604 a 1621*, p.392

[982] *Lo mismo sucedió a una señora principal a quien no le pronostican más vida que hasta la mañana siguiente y al aplicársele la carta y leérsele un Evangelio tuvo un vómito copioso después de lo cual quedó fuera de peligro. De allí que la gente de esta tierra tiene una gran devoción al santo Padre y en sus necesidades solicitan esta santa reliquia y generalmente en sus dificultades espirituales y temporales acuden siempre a los nuestros con mucho amor y confianza*»[982]
Ibidem

À la même époque, à Tunja, un papier signé par saint François de Borja devint une relique utilisée pour aider les femmes souffrant de complications lors de leur accouchement. C'est ainsi qu'une femme qui essayait, en vain, d'accoucher de son enfant mort depuis quatre jours parvint à expulser le fœtus sans perdre elle-même la vie quelques heures seulement après avoir reçu la relique de saint François de Borja[983]. La résidence de la ville de Panamá mentionne également l'aide de saint Ignace aux femmes risquant de mourir pendant leur accouchement, là encore à travers un texte signé par le saint[984].

La *carta anua* de 1619 explique comment les reliques et les reliquaires prirent part à la procession réalisée à l'occasion de la translation du collège de Cartagena à son nouveau siège, le 12 septembre[985]. Toujours à Cartagena, une fois

---

[983] «*En esta Ciudad* [Tunja] *se ha experimentado el recuerdo del Padre Francisco de Borja y cuánto vale su intercesión con su Divina Majestad; especialmente ha quedado patente en cuatro partos muy dificultosos porque estando otras tantas mujeres en grave peligro y habiendo pedido la confesión como último remedio se encontraron mucho mejor con una firma del Padre Francisco, que el confesor les daba exhortándolas a encomendarse con fervor al Santo de quien era la firma quien, por haber sido tan humilde, tenía un gran poder delante de Dios bendito y en breve tiempo daban a luz. En particular, una de éstas hacía cuatro días que sentía grandísimos dolores : la creatura había muerto y había sacado un brazo y permaneció así por 24 horas desesperando todos por la vida de la madre; le fue llevada la firma y en una hora dio a luz*»
Ibid., p. 447

[984]« *La devoción a nuestro santo Padre [Ignacio] ha aumentado este año con algunos hechos milagrosos que se han verificado con su escrito. Una señora llamada doña Marina del Castillo llevaba dos días con los dolores de parto y con notorio riesgo de su vida y, sabiendo que aquí teníamos una firma de nuestro santo Padre, la mandaron buscar con mucha instancia, y habiéndosela aplicado, dio a luz un niño sano y quedó libre. Otra señora llamada doña María de Silva, mujer de don Gregorio Manrique, oidor de esta Real Audiencia, permaneció casi tres días en peligro de morir con una creatura ya muerta en su cuerpo y con otro que había dado a luz. Ya sin esperanza de vida o de remedio humano, mandó a solicitar la susodicha firma y, al punto de llegar a su alcoba, parió la creatura muerta y quedó fuera de peligro. Con esto, ya son muchas las mujeres que han acudido a este remedio y todo sin daño de ninguna se han encontrado muy bien y han logrado partos felices*»
Ibid., p. 464

[985]"*A 12 d septiembre se dio principio a la mudanza de este colegio al nuevo sitio comenzando por la iglesia para la cual se ordenó la más sólida procesión que ha habido en esta ciudad. Acudió a acompañar el Santisimo Sacramento la nobleza y el pueblo. Las calles estuvieron por lo alto entoldadas y las paredes cubiertas de ricas colgaduras con muchos altares han hecho de mucha riqueza y curiosidad. Todo el suelo sembrado de flores y con invenciones de varias fuentes de agua y artificios de pólvora. Las compañías de soldados que hay en esta ciudad se dividieron en dos puestos y en llegando a ellos la procesión hicieron la salva de mosquetería. Iban 8 andas muy bien aderezadas con reliquias y cuerpos de santos. Acudieron a honrar esta fiesta los 2 conventos de religiosos del glorioso padre San Francisco trayendo su santo en procesión a nuestra iglesia de la cual salió la procesión llevando el Santísimo Sacramento el Padre Guardián debajo de un rico palio y cuyas varas llevaba el regimiento de la ciudad*»
Ibid., p. 566

la nouvelle église terminée, les reliques furent amenées en procession, occasion dont les Jésuites profitèrent pour célébrer la béatification de François Xavier, qui n'avait pas pu être célébrée en l'absence d'église[986]. Dès lors, les miracles réalisés par les reliques ne se firent pas attendre et une relique du *lignum crucis*, accompagnée d'une autre d'Ignace de Loyola, aidèrent une femme à récupérer sa voix, permettant ainsi sa confession[987].

La *carta anua* de 1638-1643 nous raconte, quant à elle, comment une lettre de saint Ignace de Loyola et d'autres reliques libèrent un jeune homme d'une possession démoniaque[988] au cours d'une mission jésuite au village de Ríohacha, non loin de la ville de Cartagena.

La *carta anua* de 1655-1660 relate le cas d'un homme qui fut protégé des démons par les reliques qu'il portait autour du cou. Quand l'homme demanda l'aide de Dieu à travers des reliques, il promit de mettre un terme à sa relation adultère. Le lendemain, l'homme alla chez le Jésuites pour se confesser et mit, effectivement, fin à sa relation adultérine[989].

---

[986] "Para esta ocasión guardamos el jubileo del Santísimo Sacramento y de las 40 horas y las fiestas de la beatificación de nuestro Santo Padre San Francisco Javier que no se habían hecho por falta de iglesia y juntamente se hizo la traslación del Santísimo Sacramento, imágenes y reliquias de la iglesia pequeña a todo lo cual acudió muy bien esta ciudad…"
Ibid., p. 572

[987] "*Salen los nuestros de día y de noche llamados a las confesiones por la experiencia que tienen de la caridad con que acude a todos nuestra Compañía. Un día ya tarde fue un padre a ver una mujer enferma y halló que estaba sin habla rato había y viendo su necesidad le aplicó su relicario en que estaba un pedacito del santo Lignum crucis y otro de un hueso de nuestro Santo Padre Ignacio y a poco rato dio la mujer un suspiro y pudo hablar y confesarse*"
Ibid., p. 568

[988] « *A este mismo mozo le siguió un demonio que decía él que era al talle de un mono ardiendo en vivientes llamas; y aunque no lo poseyó, sólo estar a su lado, le hacía ejercer cosas terribles pues a cuatro y seis hombres de valor y fuerzas los arrastraba; a quien lo detenía y lo abrazaba deshacía a bocados y quebraba con facilidad las maderas fuertes. Para apartarle de aquel espíritu se le aplicaron muchas reliquias, dijeron evangelios, hizo el Padre que le trajesen la carta de nuestro Santo Padre San Ignacio, y cuando entró en el aposento dijo al demonio que dejase aquel hombre libre por los méritos de San Ignacio* »
REY FAJARDO, José del, et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1638 a 1660*, p. 236

[989] "*Había mucho años que un hombre estaba amancebado. Estando una noche durmiendo al lado de la manceba le arrebataron los demonios arrastrándole por la sala de la casa le sacaban afuera. Acordóse en medio del sobresalto de unas reliquias que traía al pecho y pidiendo a los santos que le libraren de tamaño peligro prometió a Dios la enmienda muy de veras a cuya causa le dejaron aquellos malignos espíritus y el día .siguiente vino a nuestra Iglesia y bien prevenido se confesó y apartó de la ocasión*"
Ibid., p. 377

La *carta anua* de 1684-1690 évoque une série de miracles réalisés à Santa Fe et à Tunja par les reliques de saint Ignace de Loyola toujours auprès de femmes connaissant des problèmes de grossesse. Le document indique que ces miracles étaient tellement fréquents qu'il serait impossible de tous les reporter. Dans tous les cas, les reliques étaient demandées en prêt dès les premières douleurs annonçant l'accouchement. Les reliques étaient alors portées de maison en maison et n'étaient donc presque jamais chez les Jésuites[990].

À Santa Fe, c'est une lettre signée par saint Ignace de Loyola et dirigée à saint François de Borja[991] qui était à l'origine des miracles. Ainsi, au cours d'un accouchement pendant lequel la vie de la mère fut mise en danger, saint Ignace permit la naissance du bébé, qui vit le jour mort-né. L'enfant ne pouvant pas être baptisé, la famille s'inquiéta et demanda une nouvelle fois l'aide du saint. La relique fut alors déposée sur le corps du nourrisson, qui revint à la vie[992].

---

[990] "*En este Colegio de Santa Fe se conserva una carta que nuestro santo Padre envió a San Francisco de Borja, por entonces duque de Gandía. En la casa de probación de Tunja se venera una estola que usaba el santo Padre. Con estas dos reliquias recabamos no pocos beneficios del Omnipotente; y sobre todo las mujeres embarazadas que, en el trance de dar a luz, se esforzaban por lograr que les impusieran las reliquias del santo Padre. Y a la verdad son tan continuos los prodigios que Dios obra por este medio que ya se ha perdido la cuenta. Sin embargo el hecho de que ya no se tiene memoria de muchos prodigios, no puede hacer que se omita el tema de que, no solamente las mujeres que empiezan a sentir los dolores de parto, sino también las que ya están en el trance de dar a luz, inmediatamente piden la carta o la estola del santo Padre y, algo que no se puede dejar de lado, muchas veces sucede que, cuando una ya dio a luz, otra le pida la reliquia y así sucesivamente. Por esta razón, los nuestros se deben privar de las reliquias por muchos días y, en definitiva, contando los hechos y razones, consta que le han dado la vuelta a la Ciudad.*"
REY FAJARDO, José del, et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1684 a 1698*, p. 134

[991] Il s'agit de la même lettre que celle de la *carta anua* de 1615, et qui faisait le même type de miracles.

[992] "*El año cuarto después del octogésimo (1684), en la Ciudad de Santa Fe, una mujer estaba aquejada por terribles dolores en el trance de dar a luz y no podía parir a la criatura por más que hacía esfuerzos supremos. Cuando ya los domésticos vieron que los remedios naturales de nada servían, resolvieron acudir a la intercesión de muestro santo Padre y, así, colocaron su carta sobre el vientre de la parturienta. Oh prodigio! Al punto cesaron los dolores y la mujer dio a luz un niño con gran facilidad. Sin embargo la muerte del niño recién nacido empañó la felicidad del parto. Angustiaba sobre manera a los padres el que ni siquiera hubieran podido administrarle el bautismo; sin embargo surgió en sus ánimos perturbados la esperanza de que el niño pudiera vivir por intercesión de San Ignacio. En efecto, colocaron la carta sobre el cadáver haciendo voto de que, si el niño vivía, se llamaría Ignacio, en testimonio de agradecimiento, y lo ofrecerían ante el altar del Santo en homenaje a él. Apenas hicieron el voto, Dios los escuchó: en un instante el bebé, con un vagido y un movimiento de su cuerpo mostró que estaba vivo.*"
REY FAJARDO, José del, et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…. 1684 a 1698,* p. 140

À Tunja, il s'agissait d'une étole ayant appartenu au saint, laquelle, raconte le *Libro de la Yglesia y sacristía de este Colegio de Tunja desde el dia 8 de Enero de el año de 1717*, était laissée dans la conciergerie de la *casa de probación* pour être plus facilement prêtée aux femmes en ayant besoin[993].

De même à Mompox, non loin de Cartagena, d'autres reliques du même saint aidèrent un homme à guérir de plusieurs maladies causées par des puissances démoniaques[994].

Les reliques de saint François de Borja étaient, quant à elles, utilisées lors des tremblements de terre, alors courants dans le haut plateau où se trouvent les villes de Santa Fe et Tunja[995].

La *carta anua* de 1691-1693 fait mention de deux miracles réalisés par les reliques de saint François Xavier à Mompox : une femme paralysée retrouva l'usage de ses membres et un prêtre recouvra la santé[996]. À Pamplona, les reliques de saint François de Borja aidèrent un homme à recouvrer ses esprits[997].

---

[993] "*Iten. Una estola de N. P. S. Ignacio en una bolsa de terciopelo de carmesí, q comúnmente esta en la portería por q la piden pa las mujeres q están de parto*"
BNC, Libros Raros y Curiosos, *Libro de la Yglesia y sacristía de este Colegio de Tunja desde el dia 8 de Enero de el año de 1717,* fol. 108

[994] "*Y no fue menos admirable lo que sucedió en Mompox en el año pasado 89 (1689). Un cierto ciudadano se empezó a dar cuenta de que frecuentemente era atacado por acción de maleficios que lo mantenían despierto debido a que no podía respirar libremente ya que sentía que los demonios soplaban tan fuerte contra él que se ahogaba al impedirle la respiración. Cuando amanecía, cuando estaba por levantarse y antes de tocar el suelo, sentía un dolor tan terrible en los pies como si lo estuvieran quemando con carbones encendidos. Su espíritu estaba tan lleno de temor que ya casi no se atrevía ni a volver a su casa. El Dios tres veces santo le inspiró el acudir al consejo de uno de la Compañía. Inmediatamente acudió a uno de los nuestros y le contó todo lo que le sucedía. El sacerdote lo convenció de que no debía desanimarse y le prometió que pronto algo sucedería. En primer lugar, le ordenó que limpiara su alma por la confesión y recibiera la comunión. Luego le entregó unas reliquias del santo Padre Ignacio para que las llevara consigo. El obseso obedeció a lo dicho y el Santo Padre justificó la confianza en el depositada.*

En efecto, en la primera noche lo sobrecogió un moderado frío exterior (que no podía pasar por alto ya que Mompox goza de altas temperaturas a toda hora). Lleno de gozo, comunicó al Padre tan feliz suceso y le rogó instantemente que le permitiera las reliquias por algunos días más. Condescendió el Padre y el que antes era molestado por el demonio de muchos modos, no sintió en adelante ningún efecto maléfico."
REY FAJARDO, José del, et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas… 1684 a 1698,* p. 138

[995] "*Lo mismo ha sucedido en otras ocasiones de temblores menores porque basta que presientan que la tierra va a temblar, al punto acuden a nuestro templo. Ponen muchos cirios ante las reliquias del Santo que se conservan en una caja de madera dorada colocada en el altar dedicado a nuestro santo Padre*."
Ibid., p. 166

[996] *"Los beneficios que Dios ha hecho por medio de S. Francisco Javier en estos años son muchos. En todos los colegios de la Provincia se le hace su novena con mucha devoción con numerosos*

La *carta anua* de 1694-1698 évoque, enfin, un homme atteint d'une maladie grave et qui guérit grâce à un anneau touché des reliques de saint François Xavier à Rome et qu'il portait sans en connaître les propriétés miraculeuses. L'anneau devint noir et la maladie disparut[998].

Comme nous venons de le voir, l'utilisation des reliques présentes dans les églises ou les collèges jésuites était presque toujours liée à des miracles. À l'exception de leur utilisation lors de certaines fêtes et processions, les reliques servaient, en effet, principalement à implorer l'aide de Dieu au travers de ses

---

concursos y afecto al Santo y con efectos tan admirables que es para alabar a Dios Nuestro Señor. Es gran de la frecuencia con que todos grandes y pequeños solicitan la protección de este grande Apóstol y donde más se experimenta el poder de su intercesión es en la mudanza de costumbres que se ha reconocido en casi todos los que frecuentan su novena. Todos se predican muy beneficiados de este santo Apóstol [y] cuentan cosas que, por no estar bien averiguadas, omito y sólo refiero los casos siguientes por ciertos y averiguados. Una mujer estando muy apretada de algunas enfermedades graves e imposibilitada de los remedios humanos acudió a los divinos. Pidió a uno de los nuestros le aplicase una reliquia de San Francisco Javier de quien era muy devota. Envióle el Padre en un relicario una reliquia del Santo, la cual al instante que se la puso al cuello la mujer con oración al Santo para que la favoreciese empezó a sentir mejoría; solidáronsele los miembros de cuyo uso estaba impedida y mejoró del todo dando muchas gracias a Dios y al Santo por tan singular beneficio. Aplicando el mismo relicario a un sacerdote moribundo quiso Dios sanase del achaque de que agradecido el sacerdote dio las gracias al Santo y propuso tenerle siempre por su especial devoto. Sucedieron estos dos casos en la villa de Mompox.".
Ibid., p.214

997 "*Llegó el año de 91 al colegio de Pamplona el Padre Diego Francisco Altamirano, Visitador de esta Provincia, y con un mozo el cual cayó malo. Tratóse de su cura aplicáronle un remedio pero no cautelándose él como debiera le sobrevino un pasmo (de que es viciada aquella ciudad) [y] perdió el juicio. Acudieron con la nueva a nuestra casa llamando al Padre Visitador quien salió luego llevando consigo una reliquia de San Francisco de Borja; aplicósela al doliente que al punto volvió en su entero juicio y sanó en breve del achaque*".
Ibid., p.218

998"*II. Pero estando en este aprieto casualmente uno de los que mis hijos le asistían que una sortija de plata que el enfermo traía en un dedo se empezaba a poner negra. Hízole novedad esto por lo cual mirando bien en ello halló que la sortija era de las de Son Francisco Javier que puestas en Roma en los dedos de los de su sagrada mano mientras se dice una misa se traen después por toda la cristiandad para remedio de imnumcrablcs males. Dióle al punto en el corazón lo que aquello significaba y lleno de gozo dijo a los circunstantes que don Agustín no moriría entonces. Mostró con esto la sortija a todos la cual fue poco a poco poniéndose más y más negra hasta quedar como un carbón; pero al mismo tiempo iba el enfermo recobrándose de el accidente y disminuyéndose tanto la calentura que todo fue el no acabarse ésta y quedar la sortija, como dijimos, negra y oscurecida. Quedó don Agustín de Londoño libre de el pasado riesgo y luego volvió a recobrar la sortija por sí misma , el color primero reconociendo todos el prodigio y favor de San Francisco Javier a su devoto y amartelado, quien pocos días después, subiendo a la villa de Santa Cruz de Mompox contó al Padre Provincial (que visitaba en la ocasión aquel colegio) y a los demás Padres tan prodigioso caso que por tal le tuvieron los médicos de aquella villa; y aseguraban que según el informe era mortal la calentura y que cuando hubiese escapado de ella quedaba con manifiesto peligro de repetición en que sin duda hubiera fenecido. Pero de todo le libró el médico celestial San Francisco Javier que tiene ya muy hecha la mano a curar a su devotos con tanto más acierto cuanto es mayor el peligro*"
Ibid., p. 451

saints. Il s'agit, pour la plupart, de miracles de guérison et d'aide lors des accouchements. Les reliques parvenaient même à redonner la vie, et aidaient les gens victimes de possessions démoniaques et les hommes qui vivaient dans le péché, de même qu'elles annonçaient les incendies et protégeaient les villes des tremblements de terre. Elles accomplissaient donc à la fois des miracles individuels, comme ceux en relation avec la santé, et collectifs, comme ceux de protection d'une ville et de ses habitants.

Comme nous l'avons déjà signalé, le lien entre les reliques et les miracles faisait partie de la nature même des reliques : une relique réalise des miracles. De même, les saints ont besoin des reliques pour accomplir des miracles : « *Toute intervention du saint, de son vivant comme après sa mort, s'opère par l'intermédiaire d'une relique* »[999] . Effectivement : « *De leur vivant, les saints interviennent dans la guérison soit par contact direct, volontaire ou non (une bénédiction par exemple), soit par l'intermédiaire d'une image ou d'une relique d'un autre saint. [...] Reste enfin la relique, morceau du saint, pièce d'habillement ou objet lui ayant appartenu ou étant entré en contact avec lui, qui circule dans le cercle des fidèles bien avant la mort du saint. Après la mort, les possibilités se restreignent. On n'en relève plus que trois : la relique matérielle sous toutes ses formes, le pèlerinage au tombeau, l'invocation* »[1000]

Dans le cas ponctuel du Royaume de Nouvelle-Grenade, les reliques sont devenues irremplaçables. Étant donné le manque de saints propres à la région, le pèlerinage au tombeau était impossible et les reliques devinrent le seul lien concret entre les habitants et le saint miraculeux : « *Après la mort, le rôle de la relique s'accroît, d'autant plus que la distance à la sépulture, centre théorique de la dévotion, grandit. Plus le pèlerinage à la tombe devient difficile, plus le recours à la relique est nécessaire* »[1001] .

Il apparaît important d'expliquer ici que les hommes des XVIe et XVIIIe siècles acceptaient les miracles comme un événement remarquable mais, somme toute, assez courant dans leur vie de tous les jours : « *Le miracle est considéré*

[999] SALLMANN, Jean-Michel, *Op. Cit.,* p. 339
[1000] *Ibid.,* p. 341
[1001] *Ibid.,* p. 344

comme une intervention divine obtenue grâce à l'intercession d'un saint par un individu qui lui en fait la requête. A priori, il devrait être exceptionnel, tout au moins dans nos conceptions actuelles. Au XVIIe siècle, il était d'une grande banalité et, de ce point de vue, il faut reconnaître qu'il intervient dans l'ensemble de méthodes de cure au même titre que la médecine, l'exorcisme ou la magie »[1002].

Faire appel aux saints à travers leurs images et leurs reliques était bien souvent le seul recours possible face à la plupart des maladies de l'époque et des catastrophes naturelles. Le miracle constituait alors l'une des réponses les plus habituelles à ce type de problèmes[1003] : « *Il est nécessaire de faire un gros effort d'imagination pour réaliser à quel point l'homme de l'époque baroque était encore très largement démuni face aux malheurs de la vie quotidienne, en particulier face à la maladie* »[1004].

Les habitants de l'Amérique ne faisaient pas exception à cette règle et les recours aux saints à travers de reliques étaient courants. Ainsi, au Mexique, les reliques étaient utilisées par toutes les catégories sociales : « *Toutes ces reliques s'offrent ensuite comme des instruments essentiels qui déclenchent l'alchimie complexe des miracles. Homme ou femme, regidor ou humble artisan, hacendando ou petit laboureur, on les conserve chez soi, se les prête entre parents et amis, en fait bénéficier sa domesticité ; on les applique sur les corps souffrants ou dissout leurs cendres dans l'eau que l'on donne aux malades* [...] *Les reliques, et avec elles les miracles, semblent être partout et elles sont souvent le premier ou le seul recours face à la maladie, notamment à la campagne d'où les médecins sont presque toujours absents. Leur puissance semble sans limites. N'importe quelle relique paraît propre à soigner n'importe quel mal* »[1005].

La prépondérance des miracles liés à la santé n'était pas propre au Royaume de Nouvelle-Grenade. Ainsi, d'après Jean-Michel Sallmann, à la même époque à Naples, les miracles accomplis par les saints de la région étaient par la plupart liés à la guérison de maladies. Sur 650 miracles réalisés par les différents

[1002] *Ibid.,* p. 348
[1003] HERNÁNDEZ GONZÁLEZ, Salvador et RODRÍGUEZ BECERRA, Salvador, « El milagro en la Andalucía del Barroco: La frontera entre lo real y lo imaginado. » in *Comercio y cultura en la Edad Moderna*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2015, p. 3074.
[1004] SALLMANN, Jean-Michel, *Op. Cit.,* p. 345
[1005] RAGON, Pierre, *Op. Cit.,* p. 170

saints que cet auteur étudia, 646 étaient, en effet, liés à l'état de santé, dont 64 aux accouchements et à la stérilité, soit en troisième place après la guérison de fièvres (90 miracles) et celle d'infections et de blessures (67 miracles)[1006]. En Espagne, et notamment en Andalousie, les miracles de guérison étaient aussi les plus courants pendant la période baroque[1007]. En Nouvelle-Espagne, enfin, si aucune étude n'inclut les miracles réalisés par un grand nombre de saints, nous savons toutefois que les miracles de Sebastian de Aparicio furent, pour la plupart, liés à la santé, et notamment aux accouchements et à la stérilité[1008] .

Concernant les utilisations faites des reliques dans le Royaume de Nouvelle-Grenade, deux questions nous interpellent. La première concerne l'utilisation privilégiée des reliques non corporelles, comme les lettres et les signatures, qui ne font partie d'aucun des inventaires que nous nous sommes procuré et qui ne participèrent pas aux processions. Les raisons de cette utilisation privilégiée nous échappent et un tel constat ne peut que nous surprendre étant donné la quantité de reliques corporelles dont les Jésuites disposaient. L'interdiction, énoncée à plusieurs reprises dans le livre de la sacristie, de sortir les reliques insignes des églises poussa toutefois les Jésuites à trouver un moyen de répondre aux attentes des fidèles, ce que ces reliques non corporelles participèrent à faire.

Les Jésuites ont toujours considéré les lettres et les signatures de leurs saints comme des reliques, les documents écrits de la main de saint Ignace de Loyola ayant été les premiers à être reconnus comme telles. Ainsi, en 1685, Francisco Garcia -hagiographe de saint Ignace de Loyola- parvint à recenser plus de 600 miracles réalisés par l'intermédiaire de papiers signés et/ou écrits par le saint[1009]. De nos jours, on conserve encore plus de 6.800 de ces documents écrits datés de décembre 1524 à juillet 1556. La diversité des sujets abordés dans ces lettres et de

[1006] SALLMANN, Jean-Michel, *Op. Cit.,* p. 353
[1007] HERNÁNDEZ GONZÁLEZ, Salvador et RODRÍGUEZ BECERRA, Salvador, *Op. Cit.,* p. 3086
[1008] RAGON, Pierre, *Op. Cit.,* p. 171
[1009] SANCHEZ REYES, Gabriela, *Testimonios de Santidad: presencia de reliquias y relicarios en México,* Mexico, [Ouvrage en préparation], Chapitre 7, p. 2

leurs destinataires est immense[1010]. Cependant, dans tous les cas, « *la lettre pose les fins visées et établit « les moyens adaptés à ces fins » »*[1011].

Parmi ces lettres s'en trouvent certaines destinées aux hommes et aux femmes cherchant le conseil et la sagesse de Loyola. Ce type de lettres nous permet de voir que, pour Ignace de Loyola, trois pôles participaient de ces échanges épistolaires : « *celui qui demande conseil, le conseiller et Dieu* »[1012]. Pour Loyola, cette « *communication épistolaire elle-même devient un moyen de faire accéder son correspondant à sa propre vie spirituelle* »[1013], devenant de cette manière « *un moyen de l'aide spirituelle qu'il désire apporter au prochain* »[1014]. Ces lettres, et la plupart des écrits du père fondateur de la Compagnie de Jésus, nous permettent également de voir la « *présence d'un homme, Ignace, dont le « je veux » décisif pose sa marque en chaque page* »[1015].

Le fait de considérer les lettres et les signatures des saints comme des reliques n'est toutefois pas une pratique propre aux Jésuites. Il existe d'autres exemples de ce type de reliques, comme les lettres manuscrites de sainte Rose de Lima - retrouvées en 1923 et conservées dans des reliquaires et non pas comme de simples documents écrits[1016]- et les lettres et signatures de sainte Thérèse d'Avila.

En dehors du simple fait de faire partie des objets ayant appartenu aux saints et ayant été en contact direct avec eux, ces reliques écrites étaient considérées comme contenant leurs corps. Ainsi, dans le cas spécifique de sainte Thérèse d'Avila, ses écrits constituent un composant clé de son expérience mystique[1017]. Ces écrits nous permettent de constater que la sainte estimait que le texte pouvait activer la présence de son auteur. Une métaphore récurrente de sainte Thérèse d'Avila exprime qu'une personne peut devenir un texte ou qu'un texte

[1010] LE BRUN, Jacques, « Les "écrits" d'Ignace de Loyola », dans *Recherches de Science Religieuse*, n° 79/4, 1991, p. 496
[1011] *Ibidem*
[1012] GOUJON, Patrick, « Les lettres d'Ignace de Loyola : esquisse d'une spiritualité », dans *Y a-t-il une spiritualité jésuite ? : (xvie-xxie siècles)*, [en ligne] LARHRA, 2016 (généré le 24 mai 2022), p. 14/20
[1013] *Ibidem*
[1014] *Ibid.,* p. 15/20.
[1015] LE BRUN, Jacques, *Op. Cit.,* p. 505
[1016] SANCHEZ REYES, Gabriela, *Op. Cit., Testimonios….*, Chapitre 7, p. 2
[1017] SANJÚAN PASTOR, Nuria, « When flesh becomes word: Teresa of Avila's handwritten Relics », dans *Hispanófila*, n° 181, Décembre 2017, p. 19

peut devenir vivant[1018]. La sainte comparait l'empreinte que le Christ avait laissée dans son âme avec la marque que les sceaux laissent dans la cire. Elle-même était, dès lors, devenue un écrit qui révélait la présence du Christ. Ce texte -elle-même- pouvait être vu, lu, imité et même plagié[1019].

L'importance de ces objets est également directement liée au fait qu'ils aient été élaborés de la main des saints eux-mêmes. Depuis l'Antiquité, la main était considérée comme un lien direct avec la volonté de l'individu et *l'instrument des instruments* selon Aristote[1020]. Au début de la période Moderne, la main était connectée, par analogie, à la capacité humaine de raisonner. De même, la main était un objet et une partie du corps qui habitait l'espace liminal entre le monde des outils et le monde de la spiritualité, des intentions et des inventions[1021]. La main des saints était donc considérée comme une partie du corps particulièrement miraculeuse et le moyen de transmission de l'énergie curative des saints. Elle agissait indépendamment des autres parties du corps en tant qu'intermédiaire directe entre le divin et les fidèles[1022]. Comme nous avons déjà pu le voir, la main occupait donc une place centrale dans l'iconographie de l'époque.

Il est toutefois important d'évoquer aussi l'origine de la tradition populaire qui consistait à utiliser les mots écrits comme instruments de guérison. L'origine de cette coutume peut remonter à certaines traditions hébraïques consistant à porter des talismans et des amulettes qui impliquaient l'utilisation de mots et de noms. On notera, parmi ces pratiques, l'existence d'objets écrits qui se portaient autour du cou et qui reproduisaient des textes écrits en hébreu et des passages bibliques ou des noms sacrés[1023].

La seconde situation qui nous interpelle est le fait qu'il n'est fait presque exclusivement mention des miracles réalisés par les reliques de saints jésuites, et notamment Ignace de Loyola, François Xavier et François de Borja. Défenseurs du

[1018] *Ibid.,* p. 21
[1019] *Ibidem*
[1020] SANJÚAN PASTOR, Nuria, *Op. Cit*., p. 23
[1021] *Ibid.,* p. 24
[1022] *Ibidem*
[1023] SANCHEZ REYES, Gabriela, *Op. Cit*., *Testimonios de Santidad...,* Chapitre 7, p.4

Catholicisme et de ses saints et martyrs, les Jésuites étaient, en effet, également soucieux de consolider leur ordre. Le fait d'avoir des saints propres à leur ordre était dès lors crucial. C'est pourquoi, dans un premier temps, les Jésuites promurent tout particulièrement la dévotion envers Ignace de Loyola[1024] et François Xavier[1025] et exaltèrent leurs miracles[1026]. Au fil de temps, cette liste s'étoffa des noms de Louis Gonzague[1027], François de Borja[1028] et Stanislas de Kostka[1029].

Un tel silence autour des miracles et de l'utilisation de reliques d'autres saints ne veut pas dire qu'ils n'existaient pas. Nous ne disposons malheureusement pas de sources directes les mentionnant, mais le silence des Jésuites dans les *cartas anuas* sur ces autres miracles nous permet de constater leur préoccupation à affirmer la primauté de leurs saints et d'en constater l'efficacité. De fait, les *cartas anuas* de 1655-1660, 1684-1690, 1691-1693 et 1694-1698 ont des titres dédiés exclusivement aux miracles de ces saints. C'était alors l'auteur de ces *cartas anuas* qui décidait d'y inclure, ou non, les miracles réalisés par des reliques ou des images. En effet, comme nous venons de le voir, certaines de ces lettres rendent minutieusement compte de miracles tandis que d'autres n'évoquent même pas le sujet.

Dans le cas particulier de la province du *Nuevo Reino y Quito,* saint François de Borja devint également un saint important au cours du XVIIe siècle. Comme nous avons déjà pu le constater, à l'arrivée des Jésuites au Royaume de Nouvelle-Grenade, Juan de Borja y Armendia –petit-fils du saint- présidait la *real audiencia*, fonction qu'il exerça pendant près de 23 ans (1605-1628). Cette relation encouragea les Jésuites à donner une place importante à François de Borja, notamment en tant que protecteur contre les tremblements de terre de Santa Fe, de Tunja et d'autres villes moins importantes.

[1024] Mort en 1556, béatifié en 1609 et canonisé en 1622
[1025] Mort en 1552, béatifié en 1619 et canonisé en 1622
[1026] CRIADO MAINAR, Jesús, « Contribución de la Compañía de Jesús al campo de la Arquitectura y de las Artes Plásticas en el ámbito español e iberoamericano », dans *La Compañía de Jesús y su proyección mediática en el mundo hispánico durante la Edad Moderna*, Madrid, Silex, 2010, p. 272.
[1027] Mort en 1591, béatifié en 1606 et canonisé en 1671.
[1028] Mort en 1572, béatifié en 1624 et canonisé en 1671.
[1029] Mort en 1568, béatifié en 1602 pour la Pologne et en 1670 pour le reste de la chrétienté et canonisé en 1727.

La *carta anua* de 1684-1690 indique ainsi que, tous les 1er novembre, la ville de Santa Fe offrait à ce saint une procession à laquelle participaient l'archevêque, le *cabildo metropolitano,* la *real audiencia* et tous les Espagnols illustres[1030]. Cet événement était une obligation pour la ville depuis 1625 lorsque les autorités ecclésiastiques et civiles élurent François de Borja saint protecteur de la ville contre les tremblements de terre[1031]. L'archevêque Fernando Arias de Ugarte et le président Juan de Borja formulèrent leur requête, laquelle fut acceptée par le pape Urbain VIII[1032]. Ce vœu, renoué en 1743[1033], exprimait clairement le désir de choisir ce saint pour protéger la ville du mal et des adversités, et en particulier des tremblements de terre[1034]. En 1625, la ville de Tunja élut à son tour saint François de Borja comme saint protecteur contre les tremblements de terre[1035].

[1030] "*En Santa Fe se celebra con mayor solemnidad, porque a la procesión que se organiza desde la Catedral hasta nuestra Iglesia, asiste el clero, el cabildo metropolitano y el Arzobispo, además del Magistrado de la ciudad, el regio Senado y toda la nobleza. Celebra la misa uno de los Canónigos prebendados que llega a nuestro templo revesado de capa pluvial y en la oración de petición preside la ceremonia con los ritos acostumbrados. El resto del clero asiste de sobrepelliz. El panegírico lo hace uno de los nuestros de la Compañía*"
REY FAJARDO, José del, et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas… 1684 a 1698,* p. 157

[1031] "*Tanta solemnidad se emplea en cumplimiento del voto que hicieron los prefectos de esta Ciudad en el año 25 de este siglo (1625) cuando eligieron a San Francisco (de Borja) como patrono contra los terremotos frecuentes que azotaban todo este Reino*"
Ibidem

[1032] "*En esa ocasión ejercía el cargo de arzobispo el Ilustrísimo y excelente arzobispo Fernando Arias de Ugarte y el de presidente del Nuevo Reino el señor Don Juan de Borja, nieto de San Francisco. El voto fue confirmado por el papa Urbano VIII quien era, en ese entonces, cabeza de la Cristiandad*"
Ibidem

[1033] HERRERA GARCIA, Francisco Javier, *Op. Cit.,* "Pedro Laboria y…", p. 518

[1034] "*Al Bienaventurado Francisco de Borja, antes duque de Gandía y Virrey de Barcelona, después Prepósito General de la Compañía de Jesús, y recientemente agregado al número de los santos, postrados a sus pies, nosotros Fernando, por la gracia de Dios y de la Sede Apostólica, Arzobispo de Santa Fe, y el venerable coro de nuestro Capítulo catedral, en unión del Ilustrísimo y Reverendísimo Obispo de Santa Marta y del muy ilustre Don Juan de Borja, presidente de este Reino, gobernador general y nieto del Padre bienaventurado; a una con el preclaro Regio Senado (Real Audiencia) y con el tribunal, en la progresista Ciudad de Santa Fe, contando con la aprobación del Santísimo y Beatísimo Padre y Señor nuestro Urbano, por providencia divina, Papa VIII; en nombre y con aprobación de todo el pueblo, en este sagrado Templo del Colegio de la Compañía de Jesús, en este feliz y fausto día de su fiesta, con temor de que por nuestros pecados seamos afligidos por tantos terremotos, para que se digne interceder por nosotros, lo elegimos como patrono de nuestra Ciudad contra todo mal y adversidad, sobre todo para que aparte de nosotros los temblores de tierra. Decretamos que su día festivo se celebrará cada año, el 1° de octubre, con una solemne procesión de rogativa en la plaza pública con asistencia del pueblo*."
Ibidem

[1035] "*Para que no se arruinasen los altos edificios de la ciudad con los temblores, y para que con sus ruinas no pereciesen algunos de los vecinos, trataron de tomar por su patrón y abogado contra los*

Si le saint protégeait généralement la ville, il se permettait également de la punir quand sa fête n'était pas célébrée. Ainsi, en 1666, les autorités Tunja décidèrent d'annuler la procession le 1er novembre et la ville fut secouée par un fort tremblement de terre qui ne s'apaisa qu'avec la prière collective de toutes les églises de la ville, et notamment celle de San Ignacio, devant l'autel dédié à saint François de Borja[1036]. La *carta anua* rapporte également que le saint se comportait comme un parent pouvant faire peur à ses enfants pour leurs rappeler l'importance de l'aimer et de le respecter, et permettant donc, de temps en temps, à des séismes de se produire. Ces événements incitaient les habitants à prier devant les reliques et les images du saint à Santa Fe et à Tunja[1037].

---

temblores a este gran santo que de humilde mientras vivió en la tierra daba cada día ósculos a la tierra, y de temeroso temblaba de los juicios de Dios. Hicieron voto de hacerle fiesta y de guardarla todos los años en reconocimiento de que para el dicho efecto lo elegían por su abogado"
MERCADO, Pedro de, *Op. Cit.,* Libro tercero, Capitulo XIII, colegio de Tunja, http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/historia-de-la-provincia-del-nuevo-reino-y-quito-de-la-compania-de-jesus-tomo-i--o/html/ consulté le 23/04/2021

[1036] "*Tengan cuidado los que no cumplieron lo prometido no sea que tal vez San Borja castigue la infidelidad en el cumplimiento de lo prometido y haga recordar la obligación con ruidos y movimientos de tierra" El presagio no dejó de tener cumplimiento porque el mismo día en que faltaron tan horriblemente contra el Patrono, recibieron el su merecido.*

En efecto, a las tres de la tarde, el cielo se cubrió de negras nubes que ocultaron el sol. La tierra empezó a mugir y se sacudieron ráfagas de vientos encontrados; los edificios se movían y las edificaciones alrededor sufrieron la misma suerte y comenzaban a amenazar ruina. Pero lo más impactante fue la conmoción de la gente al tener conciencia de la violación del juramento, cuando, por experiencia, sabían que la tierra se había mantenido quieta mientras se había cumplido lo prometido y que había empezado a moverse cuando se violó la fidelidad al voto hecho. Por tanto, inmediatamente todos los templos, al son de las campanas, empezaron a invocar el auxilio de San Francisco. Los habitantes, con dolor y lágrimas, los llenaban y con sus clamores se habían oír por todas partes. Todos acudían a las iglesias que abrieron sus puertas para recibir a los que querían entrar. En las principales se expuso el Santísimo para que la gente hiciera sus oraciones mezcladas con lágrimas. La mayor parte del pueblo llegó a nuestro templo y, como era consciente que el movimiento de la tierra era un castigo de Francisco, con clamores y ríos de lágrimas que salían de sus ojos, pedían que detuviera su justa cólera. Ante el altar del Santo se elevaban fervientes súplicas y se encendían muchas velas"
REY FAJARDO, José del, et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1684 a 1698,* p.160

[1037] "*Aunque en ocasiones como estas San Francisco se ha mostrado presente en las Ciudades de Tunja y Santa Fe, sin embargo hay ocasiones en que permite que tiemble la tierra. A la manera de un padre previdente que permite que el niño se atemorice a veces para que más siga los consejos maternos, así Borja, para que no decaiga la devoción de sus fieles, permite que, de vez en cuando, sientan el terror de los temblores. Así el día 4° de las idus de marzo del año octogésimo segundo (11 de marzo de 1681), a las 4 de la madrugada permitió que la Ciudad de Santa Fe fuera sacudida fuertemente y a las 4 de la tarde volvió a temblar. Toda la Ciudad, llena de terror, acudió al instante a su protector, sabiendo cuantos beneficios había recibido de él. Esa misma tarde se organizó la procesión para llevar la imagen de Borja a la Catedral, donde, por nueve días, se llevaron a cabo diversos oficios en honor del Santo, pasados los cuales regresó triunfalmente la imagen porque una vez empezaron los actos devotos, la tierra se calmó. Lo mismo ha sucedido en otras ocasiones de temblores menores porque basta que presientan que la tierra va a temblar, al punto acuden a*

Ces saints jésuites n'étaient toutefois pas seulement invoqués à travers des reliques, mais aussi, bien souvent, par le biais d'images. La *carta anua* de 1611-1612 indique ainsi qu'à Cartagena, l'image de saint Ignace de Loyola était utilisée pour aider les femmes lors des accouchements difficiles[1038]. La lettre de 1615 évoque, pour sa part que, dans le collège de Cartagena, lors d'une mission au Valle de Upar et sur le Rio del Hacha, les pères et frères laissèrent une image de saint Ignace aux habitants de la région qui la réclamaient après avoir vu comment Dieu, à travers des images de ce saint, avait aidé deux femmes à accoucher sans encombre[1039].

Le document de 1633-1643 contient le récit d'une image de saint François de Borja qui suait à profusion. Le tableau se trouvait dans une chapelle privée proche de Tunja. La sueur était recueillie avec des cotons que l'on appliquait ensuite sur les malades pour les aider à guérir[1040]. À la mort de son propriétaire, le tableau fut

---

nuestro templo. Ponen muchos cirios ante las reliquias del Santo que se conservan en una caja de madera dorada colocada en el altar dedicado a nuestro santo Padre. Los tunjanos siguen las huellas pues, cuando tienen temor de que tiemble la tierra, inmediatamente acuden a orar ante la imagen del Santo, celebre por los hechos prodigiosos, que se venera la capilla de nuestra Compañía"
Ibid., p. 165-166

[1038] *Una mujer estaba 3 días de parto con muchos peligros, invocó el favor de nuestro Beato Padre y aplicosé una imagen suya besándola y pidiéndole su ayuda en aquel trance y luego parió dos niñas vivas, a las cuales en reverencia del santo les pusieron por nombre Ignacia. Otra mujer por tener medio lado pasmado como muerto todas las veces que paría en el parto morían las criaturas antes de bautizarlas. Temióse mucho le sucedería esto en un parto de que estuvo dos días con dolores, aplicándole una imagen de nuestro Santo Padre y porque de otra parte pedían la imagen por otra necesidad, le dejaron una medalla al cuello y por interseción del santo invocándole parió un hijo que vivió hasta que vino el cura y le bautizó llamándole Ignacio teniendo por acierto que por su medio alcanzó la gracia del bautizmo y con él murió"*
REY FAJARDO, José del, et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1604 a 1621,* p. 336

[1039] "*Había dos mujeres den trance de parto con mucho peligro y sus vidas en situación incierta; la primera, inmediatamente invocó al Santo* [Ignacio], *dio a luz, no habiéndolo podido hacer antes, un niño tremendamente grande, de lo cual dimos gracias, primero ella y luego nosotros, por este beneficio; la 2ª cuyo peligro era aún mayor, mandó a llamar al Padre Juan Cabrera para confesarse y después de hacerlo, el Padre le pidió que invocase como la otra el nombre de San Ignacio; lo hizo con afecto y dio a luz una niña bastante grande, ayudadas las dos del favor divino por interseción de nuestro glorioso Padre cuya imagen había sido colocada a ambas sobre el vientre.*

Con esta ocasión, los del pueblo nos han pedido que les dejemos algunas imágenes para que, en sus peligros, se puedan ayudar de ellas; nosotros, movidos por tan justa demanda, les dejamos una muy buena que traía al Padre Juan de Cabrera en su breviario y que fue la que obró las dos maravillas narradas más arriba"
Ibid., p. 489

[1040] "*Había un caballero de esta República, encomendero de un pueblo llamado Chitagoto, que está anejo a la población de Satiba, dotrina de Padres Franciscos. Asistía este caballero en sus haciendas*

transféré en procession jusqu'à l'église de la Compagnie de Jésus de Tunja. Le tableau passa ainsi devant l'église des Franciscains, le couvent de Santa Clara et la cathédrale pour finalement rejoindre l'église des Jésuites où il fut installé dans le tableau des reliques[1041].

La *carta anua* de 1684-1690 signale à nouveau l'intercession de saint Ignace, à travers son image, en faveur des femmes souffrant de complications pendant leur accouchement[1042]. Elle revient également sur la dévotion des Dominicains envers

---

donde por compra que hizo a un español tenía en su poder un lienzo de San Francisco de Borja. Colgó la imagen con singular piedad en la iglesia de sus aposentos donde fomentó la devoción de su casa y de aquel partido haciendo el Santo Padre muchos prodigios milagrosos que están examinados y aprobados con informaciones jurídicas que se hicieron por orden de los Señores Arzobispos. Fuese divulgando por todos aquellos partidos y sus vecinos sin que ninguno hubiese que no fuee testigo de los milagros que el santo obraba. Lo más admirable de aquella imagen era que sudaba frecuentemente; luciéronse grandes experiencias y siempre se reconoció que era sudor milagroso, el cual recogían en algodones y lienzos delicados, que aplicados a varias dolencias obraban maravillosos efectos"
REY FAJARDO, José del, et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas…1638 a 1660,* p. 109-110

[1041] "*No pudo tener efecto el amor de los indios por ser así que ya intentaba la ciudad su recibimiento, la cual salió a una legua de distancia a caballo y a pie, y tomando los alcaldes y personas de más estimación la imagen de el Santo sobre sus hombros, caminaron hasta los umbrales de la ciudad de Tunja. Aquí en unas lucidas andas, muy llenas de joyas y riquezas, a vista de gente innumerable, con gran pompa de luces que a la boca de la noche entró haciéndose una solemne procesión. Entregóse a los venerables Sacerdotes de aquella República que enderezaron al convento del Señor San Francisco donde nos recibieron el Padre Provincial y Guardián y la santa y venerable comunidad, colocando en su breve altar por un breve espacio la Santa Reliquia que todos veneraban con entrañable devoción. Pasó después desde aquí con lágrimas de el pueblo y regocijo de los corazones a un convento devotísimos de las monjas de Santa Clara que se ardía en luces, en luminarias, música y celebridad. Hicieron las Señoras Religiosas instancia que aquella noche se quedase la imagen en su convento y fueron tantas las súplicas y lágrimas que se hubo de efectuar. Así estuvo toda aquella noche llenando la comunidad santa de piadosa alegría. El día siguiente era víspera de la fiesta del mismo Santo que para su mayor festejo se trazó en su día su colocación. Llevóse desde aquí con igual procesión a la Iglesia mayor de la ciudad donde el Padre Provincial de los Franciscos cantó las vísperas con igual solennidad; el día siguiente predicó un Padre de los nuestros y a la tarde para traer el Santo a nuestra Casaa petición de otro convento de Religiosas se dejó ver el santo de su comunidad cantándole mil motetes y encendiendo gran copia de luces y luego con procesión piadosa se fue enderezando a nuestra casa donde entro el Santo y fue colocado con religioso culto en el Altar de las Reliquias, curiosamente aseado para el intento, Aquí quedó la imagen debajo de sus velos; y después aca apenas ha habido día en que la devoción de el pueblo no le haya visitado, dicho misas, encendido luces y hecho novenas, y ofrecido votos que se han cumplido con asistencia de todo el día pidiendo a Dios por su intercesión el buen despacho a sus cosas*"
Ibid., p. 112-113

[1042] "*Uno de los nuestros que ejercía su apostolado en una de las poblaciones de los Llanos (de los que hablamos antes) pasaba alguna vez por delante de la casa de uno de los habitantes y le fue preguntado si no llevaba a mal el entrar ya que una mujer estaba en inminente peligro de vida: sufría tan agudos dolores en el trance de dar a luz que parecía que iba a morir; el sacerdote inmediatamente le administró los sacramentos y luego la animó a invocar el patrocinio de San Ignacio cuya sagrada medalla que portaba se la dejó para que se la aplicara en el útero. Apenas la colocó allí pudo parir de su cuerpo un niño ya muerto; y no solamente el inesperado parto fue*

le père fondateur des Jésuites et la confiance accordée à ce saint pour traiter les possessions démoniaques et les problèmes causés par les esprits maléfiques[1043].

À la même époque, l'image de François Xavier à Tunja sauvait la vie du gouverneur de la ville. Allongé sur son lit de mort, le gouverneur demanda qu'on lui prêta l'image du saint qui se trouvait dans l'église de la Compagnie. Devant la difficulté de déplacer l'image, le recteur du collège lui en envoya une autre, similaire, que l'on plaça sur un autel, dans sa chambre. La femme du gouverneur pria et offrit sa vie au saint en échange de celle de son mari. Quelques minutes plus tard, l'homme recouvra la santé et sa femme tomba mortellement malade[1044].

---

atribuido a milagro, sino el hecho de que, estando atravesado el feto muerto, a juicio de los obstetras era imposible que pudiera ser sacado de modo natural y, por tanto, amenazaba de muerte a la madre"
REY FAJARDO, José del, et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas… 1684 a 1698,* p. 136

[1043] "*Hace 8 años cierto religioso de la Sagrada Orden de Santo Domingo llegó a nuestro Colegio de Santa Fe con el fin Je visitar a uno de los nuestros con el cual tenía una gran amistad; después de saludarse, pidió de manera insistente a nuestro compañero o alguna estampa o alguna medalla en que se representara la imagen de San Ignacio, Entre muchas imágenes que sacó, no encontró la deseada medallita. A todos el Dominico les mandó decir que no buscaba cualquier imagen, sino solo la del santo padre Ignacio la cual necesitaba en el momento presente. Un deseo vehemente de saber por qué prefería la imagen del santo Padre a las demás se apoderó de nuestro compañero y le preguntó con modestia para qué la necesitaba. Esta fue la respuesta: « Un portento ungular, aunque frecuentemente repetido, se ha verificado en nuestro cenobio al usar las imágenes de San Ignacio. El hecho es que la celda de uno de nuestros frailes era invadida por espíritus que producían grandes ruidos; el dicho Padre vivía con los pelos de punta horrorizado hasta el extremo de no atreverse a entrar en su cuarto sin la compañía de otro; aun así los espíritus dañinos perturbaban la paz de ambos; en vano se usaron muchos tipos de exorcismos; los espíritus seguían perturbando la celda y todo lo revolvían de arriba abajo. Al fin, el perturbado Padre se acordó que él siempre había oído de muchas personas que las reliquias e imágenes de San Ignacio eran un maravilloso exorcismo contra el influjo de espíritus y demonios. Inmediatamente se puso en la empresa de usar ese remedio y, habiendo conseguido una imagencita de papel del Santo, la fijó a la pared cerca de su habitación. El efecto de tal diligencia empleada fue inmediato porque el inicuo dominador desde ese mismo momento fue expulsado de allí. Sin embargo, invadió La habitación contigua, la cual se liberó usando el mismo exorcismo que lo puso en fuga cuando el primero colocó la imagen. El mismo sistema se usó para librar todos las celdas de semejante problema. Desde hace algunos días ya no se experimentan los ruidos de antes y toda la casa goza de absoluta paz. Sin embargo, a mí me ha parecido necesario impedir el ingreso a huésped tan indeseable y por eso me he decidido a defender la habitación con la imagen de San Ignacio. Esta es la razón de venir a solicitarla con tanta insistencia». Esto prueba con suficiencia cuánto poder tiene nuestro Padre contra los [malos] espíritus*"
Ibid., p.137

[1044] *"Otra señal de la protección divina por intercesión de Javier se con cedió a este mismo caballero en el año 90 (1690). En ese año la pesadez del clima propagó una grave epidemia de la que se contagiaron muchos. De estos, algunos llegaron a encontrarse en peligro de muerte, entre los cuales el citado Gobernador de Tunja. Durante todo el tiempo crítico, cundió muchas veces a la intercesión de Javier, pero el Apóstol se mostro inexorable mientras que el enfermo no estuviera en las últimas.*

Cuando ya apenas podía pronunciar palabra, continuó rogando a Javier que le ayudara; entonces le rogó al Padre que lo estaba ayudando a buen morir que, en su nombre, pidiera al Padre

La *carta anua* de 1694-1698 rapporte, pour sa part, le récit de plusieurs miracles réalisés par des cotons imprégnés de la sueur d'une représentation de François Xavier. Ces cotons aidèrent ici à libérer des personnes des griffes d'esprits maléfiques[1045], à guérir des maladies chroniques[1046] et à jusqu'à redonner la vue à un père franciscain aveugle depuis des années[1047].

Rector permiso para traer le la imagen del Santo que se venera en nuestra Iglesia para pedirle por su salud o, si iba a morir, para rendirle veneración por última vez. El Rector, sabiendo lo dificilísimo que era sacar la imagen del nicho del altar en que era conservada, le envió una semejante. Tomándola en sus manos, con fervor la abrazó y haciendo un gran esfuerzo para pronunciar unas palabras expresó su pensamiento. Luego mandó que fuera colocada la sagrada imagen en un altar levantado en su habitación. Ante ella, la esposa del moribundo elevó una sencilla oración pidiendo al Santo que, si su casa iba a quedar privada de uno de los dos. que ella ofrecía su vida en vez de la de su marido: que Dios le devolviera el padre a tantos hijos y que ella ofrecía su vida en aquel trance. Sus plegarias fueron escuchadas porque en el mismo momento la salud del caballero empezó a mejorar y su esposa empezó a sentir los síntomas de la fiebre y murió a los is días. Convaleciente y recuperado el vigor, volvió a su hogar y es un hecho indiscutible que el Santo, al interceder para que la mortal enfermedad del uno se pasara a la otra, procuró lo mejor, tanto al alma de la difunta como a los párvulos que, sin padre, no se hubieran podido educar"
Ibid., p. 146

[1045] "*113. Los algodones en que se recogen estos prodigiosos sudores sirven y han servido de instrumentos de raras maravillas. Huían de ellos las personas infestadas de el demonio estremeciéndose y manifestando notable espanto y aunque algunas personas los llevasen ocultos, luego los descubría el malvado espíritu y decía quién y dónde los llevaba"*
Ibid., p. 621,

[1046] "*118. Pero no sólo tuvieron eficacia estos algodones para curar a los endemoniados de sus dolores y accidentes que provenían de las causas dichas sino que también fueron a muchas personas de único remedio de gravísimos dolores y naturales accidentes. Entre otros se refieren dos sucesos en la información jurídica que nos pareció ponerlos aquí. El primero sucedió con el Maestro Santiago de Ansola, comisario de el Santo Oficio. Vióse este buen sacerdote en dicha ciudad de la Palma aquejado de un vehementísimo dolor de que por ningún camino de medicinas ni remedios pudo sentir el menor alivio antes creció el mal por instantes de suerte que llegó a desesperar de la vida y temiendo la cercana muerte se acordó de los algodones de San Francisco Javier (que así los llaman a los que recogieron los sudores de el glorioso Santo). Con uno de ellos le hicieron la señal de la cruz sobre la parte dolorida diciendo al mismo tiempo la oración: Deus qui Indiarum gentes que al Apóstol de ellas canta nuestra madre la iglesia; sin más diligencia cesó el dolor con lo cual quedó el paciente sano y hasta hoy no le ha vuelto el accidente"*
Ibid., p. 623

[1047] *119. El segundo suceso parece más claramente milagroso. Sucedióle al Padre Francisco Antonio Matos, religioso de San Francisco y guardián de su convento en dicha ciudad y fue así, que habiéndole faltado de el todo la vista y vivido mucho tiempo ciego, con la misma diligencia de aplicarle y ungirle con un algodoncito los ojos, ésto, luego recobró la vista perdida tan clara como la había tenido en otros tiempos"*
Ibid., p. 624

6.1.2 Les autres reliques présentes à Santa Fe

« La parroquia de Santa Barbara de la Ciudad de Santa Fe tiene en un viril reliquia de su Santa, que la saca a adorar el dia de su fiesta, y otros. La parroquia de San Victorino, de la misma ciudad, venera un huesso de su Santo Patron »[1048]

S'il existait bien d'autres reliques que celles jésuites dans le Royaume de Nouvelle-Grenade, et notamment à Santa Fe, circulaient-elles en nombre significatif ou s'agissait-il de cas exceptionnels ?

L'ouvrage *Genealogías del Nuevo Reino de Granada* écrit par Flórez de Ocáriz en 1676 propose une description détaillée de la cathédrale et des paroisses de la ville, de leur histoire et de leurs dévotions. La description de la cathédrale évoque ainsi la relique de saint Elisabeth de Hongrie et d'autres reliques insignes comme celles de saint Benoit martyr, saint Lino pape et martyr, saint Fulgence et saint Calixte, et un morceau de *lignum crucis*[1049]. À propos des trois autres paroisses de Santa Fe, à savoir Santa Barbara, San Victorino et Las Aguas, Flórez de Ocáriz indique que les deux premières possédaient des reliques de leurs saints[1050] (aucune information toutefois concernant la paroisse de Las Aguas). Ces courts inventaires nous permettent de penser que le manque de reliques dans les églises diocésaines de Santa Fe au cours du XVIe siècle se prolongea tout au long du XVIIe siècle, et que les temples qui appartenaient à l'église séculière de la ville continuèrent à posséder peu de reliques.

À l'exception de la relique de sainte Elisabeth de Hongrie, nous ne disposons pas d'information sur la provenance de la plupart de ces reliques. Nous savons

---

[1048] FLÓREZ DE OCÁRIZ Juan, *Op. Cit.,* p.198

[1049] "*La Iglesia Metropolitana del Nuevo Reyno de Granada tiene por insigne Reliquia la cabeça de Santa Isabel, Reyna de Vngria [...] Otra reliquia de San Benito Martir, de quien reza la Ciudad a veinte y tres de Março. Otra de San Lino, Papa y Martir a venit y tres de Setiembre. Y en l Capilla del Arçobispo Don Fernando Arias de Ugarte, entre otras insignes, dos cuerpos enteros de Dan Fulgencio, qui tuvo su transito a ocho de enero; y de San Calixto, con Rezo a catorze de octubre ; y una buena porción de Lignum Crucis*"
Ibid., p. 197

[1050] "*La Parroquia de Santa Barbara de la Ciudad de Santa Fe tiene un viril Reliquia de su Santa, que la saca a adorar el día de su fiesta, y otros.*
La Parroquia de San Victorino, de la misma Ciudad, venera un hueso de su Santo Patron"
Ibid., p. 198

toutefois que certains prêtres issus de riches familles donnèrent des reliques aux paroisses et aux temples de dévotions particulières. Gaspar Núñez –curé de la paroisse de San Victorino entre 1620 et 1635- fit ainsi don de la relique du saint patron de sa paroisse[1051]. De même, Pedro Solis –mécène du temple de Monserrate- offrit une croix en bois et incrustée de reliques, dont un morceau du *Lignum crucis*[1052].

La Compagnie de Jésus n'était pas le seul ordre religieux fortement représenté en Nouvelle-Grenade. Les Dominicains, les Franciscains et les Augustins étaient déjà installés à leur arrivée et ces trois ordres religieux étaient susceptibles de pourvoir leurs temples et leurs couvents en reliques.

Voyons, tout d'abord, la situation de l'ordre des Dominicains. Comme nous avons déjà pu le voir, il est fort probable que le premier vicaire général de la nouvelle province du Royaume de Nouvelle-Grenade voyagea avec un lot de reliques destiné à la nouvelle province dominicaine. D'après José Manuel Groot et son ouvrage *Historia eclesiástica y civil de Nueva Granada*, en 1549, le frère José Robles -récemment nommé vicaire général– quitta Cadiz avec une grande quantité de reliques romaines destinées aux couvents existants déjà à Cartagena et à Santa Marta et à un couvent en devenir à Santa Fe[1053]. Le frère dominicain voyagea avec les premiers *oidores* de l'*Audiencia real de Santa Fe,* le *licenciado* Galarza, Beltran de Gongora et 30 frères missionnaires dominicains. Nous n'avons toutefois retrouvé aucune source venant confirmer ces informations auxquelles Groot ne fait pas non plus référence dans son livre.

Nous avons toutefois découvert la mention faite à des reliques et/ou des reliquaires dans deux des inventaires d'églises dominicaines datant du début du XVIIe siècle et toujours conservés de nos jours. Le premier inventaire rend compte des objets que contenait la chapelle de Santa Domingo à Tunja en 1602. On y trouve la mention d'un reliquaire en argent et d'un autre en bois sous le

[1051] «*Le hizo su Iglesia de teja, y la adornó y aumentó, y en especial con la imagen del Santo, que es de bulto, de la estatura de hombre, que trajo de España con reliquia, y le dio órgano y otras cosas*» *Ibid.,* p. 161

[1052] HERRERA GARCIA, Francisco Javier, « Clérigos acaudalados. Un capítulo del patrocinio artístico neogranadino en el siglo XVII », dans *Atalanta*, vol. 7/1, 2019, p. 118

[1053] GROOT, José Manuel, *Op. Cit., Historia eclesiástica…,* V1, p. 227

titre de burettes, sans allusion aux reliques elles-mêmes[1054]. Le second inventaire regroupe les objets de la sacristie du couvent de Tunja en 1604 et en 1614. S'agissant de 1604, on trouve deux reliquaires en argent contenant les reliques de saint Giniez et saint *Levita* (ou saint Vincent martyr), deux reliquaires en bois et leurs reliques de saint Zénon et saint Sébastien et deux autres tableaux-reliquaires en bois et les reliques de différents saints non identifiés[1055]. Dans le décompte réalisé en 1614 ne figurent que deux reliquaires en argent, dont un manquant, et deux reliquaires en bois, sans distinction aucune des reliques qu'ils contenaient[1056]. Notons qu'il est étrange de voir les reliques figurer dans une telle liste aux côtés d'objets plus banaux.

L'ouvrage *Genealogías del Nuevo Reino de Granada* indique, finalement, que le couvent de Santa Fe contenait des reliques des saints Dominic de Guzmán,

---

[1054] "*Vinagreras*
~Unas vinagreras de plata
~Tres pares de estaño
~Un insensario con su naveta y cuchara de plata
~Otro calis con que comulgar
~Un relicario de plata
~Una cruz de buen morir con su pie de plata
~Una cruz de plata con dos mangas, una colorada y otra negra
(fol.3v)
~Un relicario de madera
~Una custodia de madera con dieysiete santicos de vulto (no me dieron nada)
~Dos alfombras
~Quatro misales nuevos. el uno tiene el p(e) Francisco de Leon
~Tres misales viejos //no hay misal viejo//
~Seis provisionarios nuevos y uno viejo-//Faltan tres viejos//
~Un espejo
~Onze baras de palio
~Unos sirios de plata
Un platillo de plata de las vinagreras"
AHPSBC, Fondo San Antonino, Registro 7047, *Inventario capilla Santo Domingo de Tunja 1602,* f. 3

[1055] "*~Mas dos Relicarios de plata con sus vedrieras en uno con reliquia de S(t). Gines y el otro con Reliquia de sant Levita [san Vicente Martir]*
~Mas dos Relicarios de palo dorados con Reliquia del compañero de S. Zenon que hase el uno y el otro con Reliquia de S. Sebastian
~Mas otras dos tablas doradas con muchas Reliquias y y sus vidrieras pequeñas"
AHPSBC, Fondo San Antonino, Registro 5200, *Bienes de la sacristía del convento de Tunja 1604-1614,* f. 138v

[1056] *"Relicarios*
Dos relicarios de plata ~Falta uno
Otros dos de madera"
AHPSBC, Fondo San Antonino, Registro 5200, *Bienes de la sacristía del convento de Tunja 1604-1614,* f. 150

Conrad, Raymond, Pierre martyr et Jacinthe, de même qu'un morceau du *lignum crucis* et des oranges de l'arbre planté par saint Dominic à l'église de Saint Sixte à Rome[1057].

Nous ne disposons que de peu d'informations sur l'origine de ces reliques et de ces reliquaires et de leur fonction. Les archives historiques de la province possèdent, en revanche, de nombreux documents qui évoquent les dévotions autour des images qui se trouvaient dans les différentes églises et couvents de cet ordre au XVIIe et XVIIIe siècles. Autrement dit, les Dominicains privilégiaient le culte des images à celui des reliques.

Concernant les Augustins, nous savons, toujours grâce à Flórez de Ocáriz, qu'ils possédaient un morceau de *lignum crucis*[1058], comme le confirme un inventaire de l'église de leur couvent de Santa Fe daté du 12 septembre 1797 et sur lequel figurent, outre le morceau de *lignum crucis*, d'autres reliques dont le doigt de saint Augustin, un autre de sainte Monique, un autre de saint Nicolas de Tolentino et un autre de saint Thomas de Villanueva[1059]. Ce document signale également la présence de trois tableaux incrustés de reliques[1060]. Un autre

---

[1057]"*El Convento de la Religion de Santo Domingo de Santa Fe tiene las Reliquias que se siguen:*
Lignum Crucis en el Sagrario Altar de Nuestra Señora del Rosario.
Huesso de su glorioso Patriarco Santo Domingo de Guzman.
De San Conrado, Inquisidor, Protomartir desta Religion.
De San Raymundo, cuyo dia es siete de enero.
De San Pedro Martir, a veinte y nueve de abril.
De San Iacinto, a diez y siete de agosto. Y asimismo narangitas, fruto del Arbol que planto Santo Domingo en San Sixto de Roma, con que se han experimentado varios milagros"
FLÓREZ DE OCÁRIZ Juan, *Op. Cit.,* p.198

[1058] «*...como tambien otro* [morceau de Lignum Crucis] *en el convento de San Agustin, con unas andas de plata de martillo...* »
Ibid., p.197

[1059] "*Al pie de Nuestra Señora esta una caja con chapa y llave, dentro de ella tiene dos navetas dadas en mermellon y oro, dentro de ellas un lignum crucis, con su ovalo de christal, es de bronce y esta dorado por fuera. Una custodia de plata dorada con sus vidrieras y dentro de ella esta la Reliquia de un dedo de N.P.S Agustin y de N.M.S Monica y otras reliquias de Santos. Otra custodita mediana de plata con sus vidrieras, dentro de ellas un hueso de S. Nicolas de Tolento. Otro relicarito con sus vidrieras, y dentro del, una reliquia de Sto. Thomas de Villanueva con sus obtenticas; dicho relicario esta engastado en hilo de plata. Otro relicario de bronce; dentro del reliquias de santos*"
AGN, Sección Colonia, Serie Conventos, Tomo 5, *Inventario de la iglesia del convento de los agustinos,* 12 de septiembre de 1797, f. 345v

[1060] "*Diez y seis cuadros entre grandes y chicos en sus marcos dorados; de ellos diez de marcos dorados y seis dados de mermellon y oro; y ocho iguales en sus marcos negros; tres de ellos embutidos con Agnus y reliquias de santos y doce mas medianitos tambien en sus marcos negros, de ellos seis en marquitos negros de terciopelo con sus cerafincitos de bronce*"

inventaire du couvent de Villa de Leyva, daté de 1805, évoque deux reliques : un morceau de *lignum crucis* et un os de sainte Lucie[1061]. Nous ne disposons malheureusement pas de plus d'informations concernant ces reliques et leur utilisation.

Nous ne disposons pas non plus de plus amples informations concernant les reliques des couvents franciscains et les différents couvents de religieuses établis à Santa Fe et à Tunja entre la fin du XVIe siècle et le début du XVIIe siècle -à savoir ceux de la Concepción (1595), du Carmen (1606), de Santa Inés de Montepulciano (1615), de Santa Clara (1629) à Santa Fe, et de Santa Clara (1573) et de la Concepción (1599) à Tunja-.

Le document du Concile diocésain de 1774 de Santa Fe contient toutefois l'interdiction faite aux religieuses cloîtrées de posséder des reliques pour un usage privé, et l'instruction qu'il leur avait été faite de les donner aux églises extérieures accompagnées de leurs documents respectifs[1062]. Le livre *Vida, y*

AGN, Sección Colonia, Serie Conventos, Tomo 5, *Inventario de la iglesia del convento de los agustinos,* 12 de septiembre de 1797, f. 349 v.

[1061] "*Altar de la cofradia de Nuestro padre Jesus de Nazareno*
[...]
Al pie esta un sagrarito donde esta colocado el santo Lignun cruzis que esta en una custodia de plata dorada; tiene su arquito de flores de mano, dos candeleros, su frontal de madera"
AGN, Sección Colonia, Serie Conventos, Tomo 2, *Inventario de la iglesia y el convento de los Agustinos en Villa de Leyva de 1805*, f. 733

"Capilla de santa Lucia la qual sirve de sacristía
[...]
en el nicho de en medio esta colocada Santa Lucia de vulto tiene su palma de madera su belo de olan rayado, al pie esta la caja de deposito del juebes Santo en que se deposita a Nuestro Amo nueva toda plateada tiene su sagrarito con sus cortinas de tafetan donde todo el año esta colocado los Santos Oleos y tambien una custodia de plata donde esta un gueso de señora Santa Lucia, tiene tambien su frontal de lienzo pintado"
AGN, Sección Colonia, Serie Conventos, Tomo 2, *Inventario de la iglesia y el convento de los Agustinos en Villa de Leyva de 1805*, f.. 734

"Custodias
Hay tres la del sagrario grande de plata sobre dorada toda esmaltada de piedras
Item: otra chica sobre dorada donde esta el Santo Lignum
Item: otra de plata chica donde esta el gueso de Santa Lucia
La custodia del santo Lignun Crucis (esta tachado lo que sigue)"
AGN, Sección Colonia, Serie Conventos, Tomo 2, *Inventario de la iglesia y el convento de los Agustinos en Villa de Leyva de 1805*, f.. 746v

[1062] "*Dentro de la clausura de monjas tampoco se tendrán reliquias, y si las hubiere al presente, mandamos se pongan en la iglesia exterior, si tuvieran auténtica y constare de su identidad, y siendo inciertas y no teniendo auténtica, se separen y pongan en lugar secreto pero decente*"

virtudes de la venerable Madre Francisca María del Niño Jesus: religiosa professa en el real convento de Carmelitas descalzas de la ciudad de Santa Fe, publié en 1724, indique, quant à lui, la répartition de tissus et de cotons imprégnés du sang de cette femme entre les religieuses du couvent de Santa Clara après sa mort en 1707[1063]. Ces informations nous invitent à penser que les religieuses possédaient toutefois, et malgré l'interdiction du Concile, des reliques -ou des restes de personnes considérées comme saintes par leurs contemporaines- qu'elles réservaient à un usage privé.

Comme nous avons déjà pu le mentionner, tout au long du XVIe siècle en Nouvelle-Espagne, et donc avant comme après l'arrivée des reliques des Jésuites en 1575 et 1578, les autres ordres religieux et l'église séculière avaient aussi établi un flux régulier de reliques entre Rome et cette vice-royauté. Le transport de reliques de la main des autres ordres et de l'église séculière se prolongea au cours des siècles suivants. Grâce à Pierre Ragon, nous savons, par exemple, que figuraient dans l'inventaire des reliques qui appartenaient aux couvents franciscains à la fin du XVIIe, 26 reliques authentifiées au couvent de Mexico, autant au couvent de Puebla et presque une soixantaine au couvent de Santa Clara[1064]. De même, en 1732, la cathédrale de Puebla abritait les reliques de 33 martyrs récemment offertes par le pape Benoît XII[1065]. Un inventaire de 1807 de la chapelle du Santo Cristo de la cathédrale de Mexico fait mention d'une centaine de reliques[1066] et de plusieurs corps entiers, dont ceux de saint Felix à Veracruz, sainte Flora à Puebla, saint Victorien à Santiago Tuxpa et saint Primitif, saint Théophile et saint Hilaire à la cathédrale de Mexico[1067]. En 1816, les Augustins présentaient un lot de reliques des 200 martyrs de Saragosse.

GROOT, José Manuel, *Op. Cit., Historia eclesiástica…*,V.2, p. 604

[1063] "*Como sea cierto que la sangre que vertio dicha Madre se repartiesse en la ciudad, llevaron al Convento de Santa Clara un vaso de vidrio el mesmo dia de su muerte, de la qual se mojaron algunos pañitos y algunos algodones, que se repartieron en veinte o treinta Religiosas, que instaron por tener Reliquia de la Sierva de Dios*"
VILLAMOR, Pedro Pablo de, *Op. Cit.,* p. 374
[1064] RAGON, Pierre, *Op. Cit.,* p. 242
[1065] *Ibidem*
[1066] *Ibidem*
[1067] *Ibidem*

6.1.3 Les usages privés des reliques

« Y en particular declara que aura ocho años poco mas o menos que aviendole inviado de esta dicha ciudad una reliquia del avito del Benerable Padre [fol. 931] y aviendo en toda la provincia grandissima cantidad de langosta y teniendola este testigo sobre su rossa de maiz tomo dicha reliquia del avito en la mano y con ella fue tocando la sementera y toda aquella parte en que la toco se libro de la dicha langosta y tubo suficiente cosecha para su año y toda la parte que no pudo tocar de dicha rossa con dicha reliquia fue destruida de langosta con que reconocio este testigo que la parte de rossa que logro fue por la yntercession del Benerable padre Pedro Claver porque Dios se la concedio »[1068]

Comme nous avons déjà pu le voir, l'utilisation des reliques par les laïcs était liée à la demande d'aide, principalement pour l'amélioration de l'état de santé des personnes. Le prêt de reliques non corporelles par les Jésuites était courant et les fidèles les demandaient au besoin. Toutefois, d'autres reliques que celles qui appartenaient aux Jésuites, aux autres ordres et à l'église séculière, circulaient. Ces reliques appartenaient aux laïcs qui parvenaient à s'en procurer.

Pour cela, il leur arrivait de profiter de la mort, et plus spécialement de l'enterrement, d'hommes et de femmes considérés comme des saints par la société de l'époque. Le fait que la vénération de ces personnages et de leurs reliques était interdite n'empêchait pas cette pratique d'exister également en Nouvelle-Grenade.

L'ouvrage *Historia de la Provincia del Nuevo Reino y Quito de la Compañía de Jesús* propose le récit de la vie de certains Jésuites considérés par leurs contemporains comme ayant mené des vies vertueuses. Une description du décès et de l'enterrement de deux d'entre eux permet ici de mieux comprendre comment certaines personnes profitaient de ces évènements pour dérober des reliques de ces saints ou apposer leurs objets personnels au corps du supposé saint.

[1068] ASV, Riti, 1176-92
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, fol.930v

Un premier exemple survient à l'occasion de la mort du père Jeronimo Escobar. Mercado décrit le jour de l'enterrement, la façon dont le corps fut transporté dans l'une des principales rues de la ville et comment les gens profitèrent de la procession pour jeter divers objets (des tissus et des chapelets) sur le corps afin qu'ils s'en imprègnent[1069]. Lors de la messe, les prêtres de la ville en firent de même et touchèrent à leur tour le visage et les mains du corps avec des tissus et des chapelets[1070]. À la fin du service, l'archevêque échangea même son bonnet avec celui du défunt[1071]. Mais les religieux ne furent pas les seuls à profiter de l'occasion : de nombreux laïcs présents à l'enterrement exigeaient une relique du supposé saint. Les *oidores* arrachèrent alors les vêtements d'Escobar jusqu'à le dénuder presque entièrement. Les Jésuites durent finalement recourir à la force afin d'éviter que le corps ne soit démembré[1072]. L'auteur raconte que, quelque temps après l'enterrement, les miracles réalisés par les reliques commencèrent à se multiplier et redonnèrent la santé à de nombreux malades[1073].

Un second exemple est le décès du père Francisco Varaiz à Tunja. Les habitants de Santa Fe exigèrent que son corps soit ramené chez eux afin qu'il puisse trouver le repos éternel et que la présence de ses reliques puisse profiter à la ville et ses habitants. Mercado raconte comment, après la messe -à laquelle

---

[1069] « *Apenas lo vio la muchedumbre de la gente cuando empezaron a llover manos de rosarios, cintas, colonias y pañuelos para que se tocasen al venerable cuerpo* […]».
MERCADO, Pedro de, *Op. Cit.,* Libro primero, Capitulo XLIII

[1070]«*Mientras se cantó la vigilia y dijo la misa de pontifical el señor arzobispo, asistieron seis sacerdotes para tocar al rostro y manos del difunto innumerables rosarios, cintas y pañuelos*»
Ibidem

[1071]«*se levantó de su silla el señor arzobispo, don Melchor de Liñán y Cisneros, y con piedad de príncipe católico se llegó al féretro; besó los pies al difunto y quitándose su bonete se lo puso en la cabeza al padre Jerónimo y tomó para sí el que antes tenía el difunto padre*»
Ibidem

[1072] «*fue tan grande la conmoción de lágrimas y alaridos con que pedían alguna reliquia, que los mismos señores oidores le comenzaron a desnudar, y casi dejaron el venerable cuerpo desnudo y fue menester valerse de toda fuerza para que no llegasen a despedazar el cuerpo y para dar con él en la sepultura*»
Ibidem

[1073] « *Publican que las reliquias que alcanzaron del padre Jerónimo han sido instrumentos de muchas maravillas porque han recobrado con ellas la salud perdida muchos enfermos, y así las estiman personas de mucho porte, y otras de menos calidad creciendo en todos la devoción del venerable padre*»
Ibidem

participèrent les personnalités les plus illustres de la ville-, les habitants de toutes les strates sociales, y compris les plus hautes, se mirent à genoux devant la boîte qui abritait les reliques et touchèrent leurs chapelets. Ils réclamèrent également des objets du père Varaiz afin de les conserver en tant que reliques[1074]. Nous ignorons si ces reliques furent à l'origine de miracles.

Il apparaît important de souligner ici que la description de ces interactions entre les cadavres et les habitants des villes n'est pas systématique. Autrement dit, Mercado ne rapporte pas ce type de scènes dans tous les récits de vie. De même, les récits de vie des Jésuites morts dans les c*artas anuas* n'évoquent pas de tels événements.

Il n'était, en revanche, pas rare de trouver des récits de vie de pères et de frères des différents ordres religieux dont l'objectif est à mettre en évidence leurs qualités afin de devenir des saints. Concernant le continent américain, les premiers missionnaires en sont les premiers exemples : « *La quête de la sainteté s'organisa donc d'emblée à l'intérieur des ordres religieux, certains parmi les tout premiers missionnaires consignant soigneusement les signes d'élection dont bénéficiaient les plus distingués de leurs compagnons* »[1075].

L'habitude de profiter d'un enterrement pour se procurer des reliques est commune à toute la chrétienté[1076]. Les gens se rendaient, en effet, aux enterrements davantage en quête de reliques que dans le but d'accompagner la dépouille du défunt : « *Le but n'est pas tant de voir le corps du saint, mais de le toucher, de le caresser une dernière fois, d'appliquer sur lui les chapelets qui se chargent alors de sa puissance surnaturelle et de son pouvoir thaumaturgique, et de récupérer sans vergogne des morceaux de ses habits. Quand ceux-ci sont*

[1074] "*Y antes que se cubriese con la tierra se fueron llegando bandadas de gentes de todas calidades y las mayores de la república de Santa Fe, hombres y mujeres, y postrándose de rodillas besaban con lágrimas en los ojos la tapa de la caja en que estaban los venerables huesos, y en ella tocaban a porfía sus rosarios, ya que a pesar suyo no podían tocarlos inmediatamente a los huesos del difunto. Pedían también con muchas instancias alguna cosa del padre para llevársela por reliquia. Daban muchos agradecimientos a los padres provincial y rector por haber traído de Tunja a Santa Fe las reliquias del siervo de Dios aclamándole por santo y afirmando que vivían con esperanzas de que teniendo la ciudad de Santa Fe su cuerpo les había de hacer muchas mercedes y beneficios, que con su intercesión les había de alcanzar el alma que gozaba de Dios en el cielo*".
Ibidem

[1075] RAGON, Pierre, *Op. Cit.,* p. 154

[1076] Pour approfondir sur ce sujet voir : SALLMANN, Jean-Michel, Op. Cit., p. 288-310

épuisés, on s'attaque au corps lui-même»[1077]. Il s'agissait-là de la dernière opportunité pour eux d'obtenir des reliques, mais ce n'était pas la seule car la collecte pouvait commencer avant même le décès de la personne concernée : *« l'exposition du cadavre est une occasion inespérée, la dernière pourrait-on dire, d'obtenir des reliques de valeur. Ceux qui avaient eu la chance de l'approcher ou de vivre dans sa familiarité alors qu'il était encore vivant avaient déjà commencé la collecte* »[1078].

Arrêtons-nous, à ce titre, sur le cas du Jésuite Pedro de Claver, l'unique saint du Royaume de Nouvelle-Grenade. Grâce aux interrogatoires contenant des informations sur la vie et les miracles de Claver, envoyées à Rome et utilisées lors de sa cause de béatification et canonisation, il est possible de retracer le parcours de ses reliques à partir de sa mort et découvrir à quoi elles ont servi.

L'histoire des reliques de Pedro Claver commence bien avant sa mort et déjà de son vivant, les habitants de Cartagena de Indias lui demandaient des objets lui appartenant afin de les vénérer en tant qu'objets sacrés. Léonor de Orgaz, par exemple, lui demanda la croix qu'il avait l'habitude de porter. D'abord réticent, Claver finit par céder et lui prêta sa croix pour une messe. Il est intéressant de voir que Mme Orgaz précise qu'elle voulait une relique de Claver mais que, connaissant la réticence du père à ce type de demandes, elle cacha ses intentions et demanda simplement une image de saint ou un objet de dévotion de Claver. Pour elle, la croix obtenue constitua toutefois une relique de Pedro Claver et non un objet courant de dévotion[1079]. Un autre exemple relate l'histoire d'un enfant d'esclave en mauvaise santé que le père Claver vint confesser. Avant

[1077]SALLMANN, Jean-Michel, *Op. Cit.,* p. 302
[1078] *Ibid.*, p. 301
"*...y como savia la mucha modestia y compostura del dicho [fol.312] padre y que si le dijesse que le diese reliquia suya se enojaria mucho se la pidio de algun santo o de alguna devocion que el estimasse mucho disfraçando y ocultando su yntencion con este modo y santo precepto y a los principios se escurio mucho el dicho Padre de darle la dicha reliquia deciendo que no la tenia que oyesse misa y se encomendase a Dios a que estando esta testigo que se estava muriendo y que no la enviasse desconsolada movido de muchos ruegos se quito de la garganta una cruz de madera tosca de poco mas de un dedo de largo y clavada con un alfiler y dandosela le dijo que tomasse aquella reliquia que cruz era y que se la pusiesse en el coraçon mientras oia missa pero que se la bolviese luego porque era todo su consuelo y que no se hallava sin ella que assi en manera ninguna se la llevasse a su casa y esta testigo la tuvo con mucho fervor y devoçion por ser cruz y beni de la mano de del dicho Padre...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f.311v

de partir, l'enfant s'accrocha fortement au chapelet que Claver portait à la ceinture. Lisant le désespoir dans les yeux de l'enfant, Claver lui laissa sa croix. L'enfant recouvrit finalement la santé. Le récit précise que la croix « fonctionna » car elle avait appartenu à Claver et constituait donc une véritable relique[1080].

Les derniers jours de Claver et son enterrement restèrent toutefois les moments privilégiés pour obtenir des reliques. Le volume qui rassemble les réponses au premier interrogatoire et recueillies quatre ans après sa mort (1654), entre le 7 septembre 1658 et le 10 novembre 1660, contient des passages qui décrivent ce type d'épisode. Le témoignage du frère jésuite Nicolas Gonzalez, par exemple, décrit comment, les jours ayant précédé son décès, les gens rendaient visite à Claver pour s'emparer d'objets qui appartenaient au futur saint. Comme celui-ci vivait pauvrement, les visiteurs durent aller jusqu'à s'emparer de ses habits, de tissus sans valeur, d'images religieuses et du Christ qui protégeait la cellule de Claver. Parmi ceux qui vinrent se servir se trouvaient le gouverneur de la ville –Antonio de Betancour-, l'un des représentants de l'Inquisition –Pedro de Calderon- et tous les religieux du collège[1081]. D'autres, d'importants prêtres et Espagnols, mirent leurs chapelets au cou du mourant[1082].

Quelques minutes après sa mort, on lui ôta sa chemise pour lui en mettre une autre propre. Celle qui fut enlevée fut alors découpée en morceaux, lesquels furent offerts en tant que reliques aux personnes présentes. De même, certains lui

---

[1080] "*...y habra hace 15 años que teniendo esta testigo enfermo un negrito esclavo suyo llamado Pasqual y tan apretado que fue necessario enviar a llamar al dicho Padre Pedro Claver para que lo confessara y rogara a Dios por su salud el qual lo confessara y el dicho negrito quando se quisso despedir el dicho Padre se agarro de un rossario que tenia colgado del çinto y no se lo quisso largar hasta que le dio la cruz de el con la cual quedandosse el dicho negrito se encomendo a Dios con gran fe de que por la interçession del dicho Padre Claver le avia de dar Dios salud como la consiguio...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 312

[1081] "*...se llevaron de por fuerça los pobres trapos estampas y hasta un santo xpto que tenia pintado en una tabla entre los quales fueron los principales el governador don Antonio de Ventancur y Pedro Calderon familiar del santo oficio de la Inquisicion desta dicha ciudad y lo mismo hicieron todos los religiosos deste dicho colegio que se hallaron presentes guardando con veneracion todo lo que podian alcançar de sus vestidos y pobres trapos...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 155v

[1082] "*...y viendo que este testigo le hecho su rosario al cuello al dicho Padre todos los sacerdotes y personas principales que alli estaban le pidieron que le pusiese los suyos y haviendolo hecho fue ocurriendo todo el lugar a pendon herido vesandolo uno las manos otros los pies y tocando todos los rosarios...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 156

coupèrent les cheveux et les ongles des mains et des pieds afin de les conserver et de les vénérer. Ces actes se firent sans la moindre pudeur et le frère Gonzalez dut demander le calme afin d'éviter que la tête de Claver ne finisse entièrement tondue ou esquintée. La parure de lit, les oreillers et la couverture connurent le même sort[1083]. Une fois le corps revêtu des habits sacerdotaux -selon la tradition jésuite-, on continua à déposer sur la dépouille des chapelets et autres objets religieux à usage personnel (des croix, des images et des reliques d'autres saints)[1084]. Parmi ceux qui déposaient des chapelets se trouvaient des enfants espagnols, esclaves et métisses, qui embrassaient également les pieds de Claver[1085].

Pendant la cérémonie d'enterrement qui se déroula à l'église du collège, les pères et les frères de la Compagnie durent protéger le corps de Claver afin d'éviter que les assistants ne le dégradent. L'assistance exigeait, en effet, férocement des reliques et serait visiblement allée jusqu'à lui ôter ses habits sacerdotaux et mettre en pièce sa dépouille, alors même que les religieux continuaient d'y déposer des chapelets afin de répondre à leurs demandes en reliques[1086].

[1083] "*...pero se acuerda que quitandole la camisa con que murio para ponerle otra limpia se hiço pedaços entre todos los referidos por tener cada cual parte della por reliquia de un santo varon despues de muerto al tiempo de mudarle la dicha camisa se le cubrio el rostro de un copioso sudor que corria a gotas por el, lo cual vieron los mas de los referidos, quitaronle todas las personas referidas que se hallaron presentes mucha parte de los cavellos por reliquias sin poderlo ynpedir el testigo que les rogaba que no lo hiciese porque no le afeasen la caveza con las tixeradas y surcos que en ella le hacian para quitarle los dichos cavellos y assimismo con tijeras los referidos le cortaron las uñas de pies y manos guardandolas por preciosas re[fol.157v]liquias y asi mismo le quitaron y despedaçaron las savanas colchon y almohada y manta que tenia en la cama y assi mismo noto este testigo que el dicho cuerpo del difunto estaba todo el blando y tratable*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f.157

[1084] "*...todas las personas referidas y el testigo pusieron sobre su cuerpo por su particular devoçion y consuelo todas las cruzes medallas y reliquias que tenian vistieronle todos los ornamentos sacerdotales segun costumbre de la com[fol.158]pañia y dentro de la misma celda donde havia muerto...*"
Ibidem

[1085] "*...y asi entrando los referidos [ynnumerables niños blancos mulatos y negros] al aposento donde estaba el cuerpo del dicho padre y le besavan los pies y tocavan los rosarios en su caveza...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 159

[1086] "*...la dicha turba multa de gente que fue tanta que a no haverlo cercado por un lado y otro los religiosos de este colegio y [] del que se hallaron presentes le ubieran desnudado de las vestiduras sacerdotales de que estaba rebestido y aun ubieran hecho pedaços el dicho cuerpo segun las anssias con que pedian reliquias, sin bastar ni darse mano los dichos religiosos tocandoles los rosarios y demas reliquias que trayan...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 161

Conformément à la tradition, le cadavre fut décoré de palmes et de fleurs que la foule ne tarda pas à arracher. Un des participant alla jusqu'à échanger son couvre-chef avec celui de Claver[1087]. À la fin de la cérémonie, le corps ne portait plus ni chaussures ni chaussettes[1088].

Au cours du trajet jusqu'au sépulcre, la foule devint folle et le gouverneur et le sergent majeur durent faire intervenir les soldats pour les aider à protéger le cercueil[1089]. Afin de distraire l'assistance, l'un des pères de la Compagnie sortit dans la cour du collège avec l'oreiller qui se trouvait dans le cercueil et dont il commença à distribuer le tissu. La foule lui arracha alors l'oreiller des mains et le réduit en morceaux, au même titre que le cercueil cérémoniel dans lequel le corps fut veillé mais pas enterré[1090]. Toujours afin d'essayer de calmer la foule, un autre membre de la Compagnie jeta depuis la chaire de l'église des cédules de confession signées par Claver et d'autres cédules de communion (non signées par le futur saint)[1091].

[1087] "*...y le pusieron la dicha palma devajo del braço hizquierdo y hechado toda a lo largo sobre el dicho cuerpo pero apenas se la pusieron quando començaron a gustarle por reliquias muchas ojas y muchas de las cintas y rosas que para su adorno tenia y assi mismo vio este testigo que le quitaron el vonete de la caveza y le pussieron otro...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 161v

[1088] *"...y fue tanto el concurso de la gente que tocando unos y agarrando otros le quitaron los çapatos y medias que tenia puestas sin que el testigo ni otros padres que le acompañaban lo pudieses ynpedir..."*
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 164

[1089] "...y al tiempo de llevar el dicho cuerpo al sepulcro acometio el pueblo a quererle quitar por reliquias las vestiduras sacerdotales que tenia vestidas y con efecto lo ubieran hecho a no haverlo inpedido el dicho señor governador su guardia con su sarjento mayor y los religiosos que estavan presentes..."
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 167

[1090] "*...acudieron en grandes tropas a este testigo pidiendo a voces se les diese algunas reliquias del dicho Padre y sacando la almohada que avia tenido a la caveçera en el ataud salio al patio con ella y sacando puñados de la lona los fue echando para que les alcanzace a todos pero no satisfechos con lo referido se avalanzaron con fuerza y biolencia y le quitaron de la mano la dicha almohada y la hicieron diverssos pedaços como si fuera una cosa muy tierna siendo fuerte = lo mismo acometieron a hacer con el dicho ataud de terciopelo negro de la dicha hermandad [en el que habia sido velado pero no seria enterrado] ...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 168v

[1091] "*...acordandose que tenia en su poder las cajetas de madera en que el dicho padre guardaba las cedulas que dava a los que se confessavan con el las saco y envistiendo la dicha gente a ellas como pudo porque no le ahogasen se subio al pulpito de esta iglesia y desde el fue deramando todas las*

Comme nous venons de le constater, les jours précédant le décès et l'enterrement de Claver se déroulèrent conformément aux normes de l'époque. Quant au comportement des visiteurs et des assistants, il est également celui auquel il était possible de s'attendre à l'occasion de la mort d'une personne considérée comme sainte par ses contemporains.

Un détail assez particulier attire ici notre attention : un doigt ou un orteil de Claver aurait apparemment été coupé ou arraché au cours de l'enterrement. Les témoignages du second interrogatoire, réalisés entre 1700 et 1771, évoquent, en effet, cet incident, à l'image de celui du frère Esteban Peñaranda Perez -provincial de l'ordre de Prédicateurs-, qui, bien que n'ayant pas connu Claver de son vivant, raconte que le jour de son enterrement, les gens découpèrent ses vêtements pour en faire des reliques. Esteban Peñaranda Perez indique ainsi qu'un doigt du défunt se retrouva dans un reliquaire en or[1092]. Un autre témoin, qui connut Claver, relate que parmi ses reliques que les gens réclamaient se trouvait un orteil qu'on lui coupa après sa mort. Ce témoin dit avoir vu de ses yeux le moment où on lui coupa l'orteil et parle même du sang qui coula suite à l'amputation[1093]. Un troisième témoin, qui n'était pas à Cartagena le jour de l'enterrement, explique, quant à lui, qu'on coupa un doigt de Claver pour le placer dans un reliquaire en verre. Ce témoin déclare avoir vu le doigt et avoir même essayé de le garder pour lui quand les pères de la Compagnie le lui prêtèrent pour l'aider à guérir d'une

---

cedulas de la letra y firma del dicho padre que en ellas havia y algunas de comunion que no heran de su letra y la gente como si lo fueran…"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f.168

[1092] "*…y que lo tuvieron algunos dias sin enterrar por la grande Devosion con que todos acudian a benerarle y le cortaron las vestiduras llevandolas por reliquias y que un dedo de su mano vio en un engaste de oro que decian le havian cortado y le vio en ocasion de un enfermo Religioso de dicho su orden llevar a su convento para consuelo y alivio del dicho enfermo y save sano [fol.113] de dicha enfermedad…*"
ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1180, f. 112v

[1093] "*…y que despues de muerto no ha sabido ni oido que aiga hecho otros [milagros] pero que tiene por sierto loa avra hecho por la devosion con que veia buscaban siempre sus re[fol.159]liquias y especialmente un dedo del pie que le cortaron despues de difunto y que este dedo se lo vio cortar de una que no se acuerda quien de los del concurso que era tanto el que ocurrio que eran menester guardias y quando se lo vio cortar vio que le salio sangre y que la sotana se la hicieron pedaços llevandola para reliquias y que esto lo vio el primero dia de lo dos que estuvo por enterrar…*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1180, f. 158v

maladie, mais qu'il dut finalement le rendre[1094]. Un autre témoin indique que ce doigt fut arraché du corps du défunt avec les dents[1095], et un autre que beaucoup de sang coula[1096]. Selon l'un de ces témoignages, le doigt fut conservé par les Jésuites. À l'époque des interrogatoires, cette relique avait été confiée au novice Bernabe Gonzalez[1097]

Les premiers témoignages, recueillis entre 1658 et 1660, n'évoquent cependant pas de tels faits. Seul un témoin indique avoir vu un doigt de Claver encore quasiment intact deux ans après sa mort, ce qui n'avait pas manqué de le surprendre étant données l'humidité et la chaleur propres à Cartagena[1098].

Manifestement, le corps de Claver présentait donc des signes de sainteté. En dehors du saignement dû à l'amputation du doigt, le signe le plus évident fut la transpiration à profusion décrite par plus d'un témoin[1099]. De même, le corps ne

---

[1094] "*...y que tambien supo que ese dia [el del entierro] le quitaron un dedo de la mano para llavarla por reliquia y despues e tuvo este testigo en su poder y quiso quedarse con el por la devosion que le tiene el qual estava en un relicario de christal que lo tenian los padres de su colegio y se lo havian prestado para un achaquillo...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1180, f. 326v

[1095] "*...y que era tanta la devocion de este pueblo que assi mismo oyo dezir le cortaron un [fol.121] dedo con los dientes al mismo venerable Siervo de Dios para guardarlo por reliquias...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1187, f. 120v

[1096] "*... [se acuerda de que] estando en el feretro le cortaron un dedo para llevar por reliquia de que vertio mucha sangre, el quias dedo puesto en una caxilla de cristal lo llevaban a muchos enfermos de diversas enfermedades...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1187, f. 600v

[1097] "*...pero desde que entro en la compañia de Jesus que fue el año passado de mil seiscienton setenta y cinco le oio nombrar en la misma compañia principalmente a otro novicio llamado Bernabe Gonçales natural de esta ciudad de Cartagena quien por la mucha devocion que le tenia guaradaba un dedo pulgar del dicho Benerable siervo de Dios ...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1180, f. 335

[1098] "*Y despues aca a visto un dedo del dicho Padre Pedro Claver que esta enjuto con su piel vello y nervieçitos por la parte de adentro y tiene por cosa mas que natural en esta tierra con que tan facilmente se corrompen las cosas todas por el calor y humedad...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 252

[1099] "*...despues de muerto al tiempo de mudarle la dicha camisa se le cubrio el rostro de un copioso sudor que corria a gotas por el, lo cual vieron los mas de los referidos...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 157
"*...se levanto un gran ruido en esta dicha iglesia diciendo todos a voces que sudava en la frente el cuerpo del dicho Padre...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 165v

devint pas rigide et resta doux et souple[1100]. De plus, le visage du cadavre de Claver continua à s'embellir et il s'en dégageait une odeur agréable[1101].

Quelques jours après la mort de Pedro Claver, les miracles accomplis par ses reliques commencèrent à se multiplier à Cartagena et dans d'autres villes, dont Santa Fe. Parmi ses premières manifestations figurent la guérison d'un mal de ventre grâce à un lambeau de vêtement de Claver à Santa Fe, ou encore le soulagement d'un mal de tête grâce à la frange de la chasuble que portait le père Claver le jour de ses obsèques[1102].

La demande en reliques auprès des Jésuites par les habitants de Cartagena devint tellement importante que le collège destina six étoles et d'autres habits qui avaient appartenus à Claver pour les leurs prêter. Ces objets passaient alors de foyer en foyer en produisant des miracles liés, pour la plupart, à la santé. D'autres objets moins importants, comme les signatures, étaient également offerts par les Jésuites à ceux qui en avaient besoin[1103].

[1100] *"...y assi mismo noto este testigo que el dicho cuerpo del difunto estaba todo el blando y tratable..."*
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 157

[1101] "*Dijo que le vio las manos [fol.101] tratables porque le cojio una y se la beso y el rostro mejor mucho mas hermoso que cuando vivia y que los pies no los toco por estar calzado pero que juzga que estaria de la misma manera que no reparo en el olor que daba pero sabe que no olia mal...*"
ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1180, f.100v

"*...y cuando se lo vesso [el pie izquierdo en el entierro] esta testigo adbirtio que lo tenia blando y oloroso como si fuero de algodones muy olorossos y suave...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 319v

[1102] "*...y luego dentro de pocos dias de la muerte del dicho padre le dijo a este testigo a solas el lizenciado Don Antonio de Vetancur que oy esta en la ciudad de Santa Fe como estando muy apretado de un recio dolor de estomago o variga se la havia quitado poniendose sobre la dicha parte dolorida una de las prendas que alcançado del dicho padre = y un caballero de la dicha Armada del cargo del señor general Marques de Montealegre le dijo assimismo que estando con un recio dolor de caveça se avia amarrado a ella un pedaço del fleco de la casulla que tenia del dicho padre y que luego se la habia matizado...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 170v

[1103] "*...estos casos y otros semejantes que an sucedido an enjendrado en el pueblo tanta devocion que andan de hordinario repartidas en differentes casas cinco o seis estolas y otras prendas del dicho Padre y las aplican a diferentes enfermos para diversas enfermedades y de los buenos sucesson que dios obra por medio de ellas le dan parte este testigo como persona que las reparte y assimismo agradecidos vienen a su sepultura muy frequentemente y le mandan dezir missas y son tantas las partes de ropas firmas y otras cosas de las del dicho Padre que este testigo a repartido por condeçender en algo [fol.173] con la devocion del Pueblo...referira de lo sucedido los casos mas raros y particulares dejando los demas para que otras personas los digan...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 172v

C'est ainsi que Sebastiana Zapata raconte qu'après avoir éprouvé une mystérieuse douleur pendant plus de huit mois, elle décida de demander une relique de Claver au frère Nicolas Gonzalez –sacristain de l'église du collège-. Celui-ci lui envoya un morceau du manteau du défunt, lequel, une fois appliqué sur la zone affectée, arrêta immédiatement la douleur[1104]. Une autre femme raconte qu'une étole sauva les vies de sa sœur –Juana de Miranda, alors enceinte- et de son bébé après un accident qui s'annonçait fatal. L'étole se trouvait chez les deux sœurs bien avant l'accident car les Jésuites l'avaient prêtée à la narratrice qui souffrait d'un mal inconnu[1105].

Les reliques collectées lors de l'enterrement de Pedro Claver allaient aussi de maison en maison, guérissant diverses maladies, jusqu'aux plus sévères. C'est ainsi que l'on peut lire que l'un des morceaux de palme qui avaient servi à décorer le cadavre redonna la vie à Andres Lopez de Betancourt. Suite à une maladie grave, la famille de Lopez attendait sa mort imminente. En dernier recours, sa belle-mère –Ana Hidalgo- sollicita qu'on lui prêta des reliques de Claver, ce que fit l'une de ses amies en lui passant un morceau de palme. Or, une fois la relique appliquée sur le corps du mourant, celui-ci recouvra la parole et ses esprits[1106].

[1104] "*...una noche a mas de las siete envioa pedir al hermano Nicolas Gonçalez sacristan de esta iglesia alguna reliquia del dicho Padre el cual le envio un pedaço del manteo del dicho Padre con una negra llamada Maria Bran esclava deste testtigo y aplicandosela a la parte dolorida luego al ynstante çesso el dicho dolor de tal suerte que nunca mas le ha vuelto desde entonces siedo assi que abia mas de ocho meses que padeçia cassi continuamente el dicho dolor..."*
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 305v

[1105] "*...doña Juana de Miranda su hermana estando preñada y para parir rodo toda una escalera y caio en el suelo desollandose las manos y rodillas de donde la levantaron con grandes dolores y viendose muy afligida llamando comadres y buscando remedio esta testigo se quito la estola del Benerable padre Pedro Claver que tenia señida y se la hiço poner a la dicha doña Juana y dentro de un breve rato se hallo buena y sana sin achque alguno ni dolor y aunque estaba hechando sangre del preñado cesso y a su tiempo pario una niña a quien llaron Ines Maria..*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 919

[1106] "*...y que despues de muerto dicho [fol.820] padre Pedro Claver le quedo a esta testigo un pedacito de la palma con que le enterraron y pedacitos de sus havitos que todo junto lo guarda en una bolsa de que hace mucha estimacion y que en una ocassion que no se acuerda el tiempo que ha, vino muy afligida la suegra de Andres Lopez de Betancur que se llama Ana Hidalgo y le dixo a esta testigo que tenia a su yerno a la muerte, que si tenia alguna reliquia del padre Pedro Claver se la diesse para ponersela y esta testigo le dio la bolsa que tenia con las dichas reliquias que guardaba del dicho padre Pedro Claver y despues supo que asi que se las pucieron hablo y volvio en su acuerdo y oi esta vivo...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f.820

Plusieurs témoignages attestent de ces miracles[1107], parmi lesquels celui d'Andres Lopez Betancourt lui-même qui affirme avoir perdu connaissance pendant plusieurs jours avant de se sentir parfaitement guéri[1108].

Parmi les reliques qui continuèrent de circuler et de provoquer des miracles se trouve le doigt : il parvint à guérir une attaque d'appendicite[1109] et à remettre sur pied le Vice-roi qui avait déjà reçu les saintes huiles à cause de la fièvre[1110]. Un autre témoin évoque, aux alentours de 1712, l'existence de cette relique qu'il décrit

---

[1107] "*...que aura 6 años poco mas o menos que aviendo enfermado un hombre llamado Andres Lopez de Betancur vecino de Jetsemani a quien fue a ver este testigo, por ser su amigo, y hallo que le estaban llorando por muerto, llego este testigo a su cama y juzgo lo mesmo por tener los ojos quebrados y hechando espuma por la voca y narices y lleno de moscas y teniendole este testigo por muerto dixo Dios te perdone y despues de esto aviendose [fol.813] apartado este testigo yendose para su cassa oyo decir a toda la gente que estaba en dicha cassa como avian llevado una reliquia de el padre Pedro Claver y que aviendosela puesto al dicho Andres Lopez de Betancur avia vuelto en si y este testigo fue a dicha cassa y hallo al dicho Andres Lopez de Betancur con buena disposicion hablando a todos y hablo a este testigo y siempre fue mejorando hasta que se levanto de dicha enfermedad y oi esta bueno y sano de quien se podra recivir su declaracion...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f.812v

[1108] "*Y en particular sabe este testigo que aviendo tenido una grave enfermedad de un carbunco despues de la muerte del dicho benerable padre Pedro Claver de la qual estubo oleado desde un sabado en que este testigo estaba con sentido y desde entonces lo perdio hasta el miercoles siguiente, sin aver sentido lo que paso por sur persona en el dicho intermedio de tiempo hasta el dicho miercoles, que sintien[fol815]dose en su entero acuerdo le conto Ysabel Espinosa su muger que le avian tenido por muerto y con las mortaja a la cabeçera y que aviendole puesto al dicho Andres Lopez de Betancur una bolsa de reliquias de los avitos del dicho Benerable padre Pedro Claver, con que avia buelto en si y viendolo este testigo tubo gran fe con el dicho padre Pedro Claver y se le encomendo muy de veras y con grande confiança de que por su yntercession avia de conseguir la salud como sucedio con gran adracion de todos los que supieron el caso*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 814v

[1109] "*Y en particular declara que despues de su muerte estando esta testigo desauciada de los medicos de achaque de dolor de costado la llevo el padre Diego Fariñas de la Compañia de Jesus un dedo del benerable Padre Pedro Claver y que aviendolo tocado y encomendandose a Dios sano de aquella enfermedad*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 950

[1110] "*...y que aviendo recibido las santos sacramentos se encomendo al benerable padre Pedro Claver y pidio le trajessen una reliquia suya y aviendole traido un dedo del Benerable padre Pedro Claver engastado en plata y se lo puso al cuello con mucha devocion y que aviendo llegado el tiempo de envarcarse el Señor Virrey para la ciudad de Puertovelo dijo este declarante que le envarcasen tambien y que hiciese Dios de su vida lo que fuese servido llevandose al cuello la dicha reliquia y quassimismo como se envarco se hallo sin calentura y llego bueno a la ciudad de Puertovelo...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 963

comme en parfait état et à laquelle il attribue de nombreux miracles ayant eu lieu au sein de sa famille[1111].

Lorsqu'elles n'étaient pas appliquées directement sur le corps des malades, les reliques étaient également consommées en tisane. Ainsi, en 1739, un témoin rapporte qu'une enfant nommée Barbara Francisca Mejia souffrait de problèmes d'estomac que les médecins n'arrivaient pas à soigner. La famille décida alors de demander une relique de Claver au collège jésuite, requête à laquelle le recteur du collège, le père Mathias de Tapia, accéda en lui confiant un ossement du saint. On fit alors boire à l'enfant un verre de vin mélangé à de la poudre de cet os. Le lendemain, Barbara Francisca Mejia était guérie[1112].

Mais les reliques accomplissaient également des miracles non directement liés à la maladie. Une relique non identifiée sauva ainsi la vie d'un enfant ayant subi un grave accident de cheval[1113]. De même, une relique de l'habit de Claver sauva

---

[1111] "*...y que demas de ello se acuerda que avia algunos pocos dias que Doña Josepha de Yepes, muger legitima del castellano Juan Gutierrez de Zepeda, vezina de esta ciudad, le dixo hablando del mismo venerable Siervo de Dios que tenia guardada por reliquia el hueso de un dedo que le avia dado muchos años ha un padre de la Compañia [fol.186] de Jesus el qual tien y ha tenido en gran veneracion por aver experimentado algunos milagros que ha hecho Dios por su intercession con la aplicacion del dicho hueso a diferentes personas para diferentes achaques de garganta y otros y mas particula por averselo aplicado a algunas personas de su familia y ademas de esto dixo la dicha doña Josepha que estando su madre enferma ya moribunda le aplico un dedo del mismo Venerable Siervo de Dios que se conserva incorrupto con todas sus partes dentro de una vidriera y al mismo instante mejoro y sano de la enfermedad...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1187, f. 185v

[1112] "*...en este estado, el que declara paso al colegio de la compañia de Jesus de esta ciudad y pidio al padre Mathias de Tapia, rector actual de dicho colegio que assi mismo es difunto, una Reliquia y le dio un huesesito de los del V(e) siervo de Dios Pedro Claver, con el que volvio a la casa de la enferma y implorando con viva fe su patrocinio raspo un poco del mismo huesesito algunos polvos y echandolos en un poco de vino se los dio de beber a la criatura como a las ocho o nueve de la noche y sin mas medicamento, por la mañana temprano [fol.239v]amanecio con un bulto al estomago la dicha criatura sin aplicacion de otro medicamento alguno. Y sin instrumento arrojo la apostema, quedando enteramente libre del peligro en que se hallava...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1192, f. 239

[1113] "*...sobrino de ellos y de la que declara, cayo del cavallo en que iba y lo levantaron casi muerto y sin sentido y llevandolo a la casa de la madre de la que declara, y abuela del dicho niño, lo tuvieron por casi muerto, por que le veian estar del todo frio, moreteado, sin pulsos y sin mas señales de vida que la palpitacion del corazon y arrojando los excrementos por la boca, y que en este conflicto le aplico dicha su Abuela la reliquia del siervo de Dios y luego abrio el niño los ojos y le pregunto a su Abuela que que le avia sucedido, y que envolviendolo al dicho niño en unos paños de vino, y acostandolo en la cama al punto salto de ella quedando perfectamente sano, el que vivio hasta quarenta años, sin lesion alguna, y que avia pocos años que murio...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1192, f.163

une récolte d'une violente attaque de nuisibles[1114]. D'autres reliques données par Claver au navigant Juan Bentura Sarra lui permirent de sortir indemne de l'attaque de son navire[1115].

Pendant de longues années, de nombreuses reliques de Pedro Claver circulèrent donc à Cartagena de maison en maison en donnant lieu à différents types de miracles. Certaines de ces reliques se dégradèrent toutefois au fil du temps. Un témoignage rapporte, en effet, qu'il ne restait plus de la relique de l'étole de Claver qui appartenait à Maria de Lerna que l'entoilage, certaines personnes en ayant découpé des morceaux lorsqu'on leur prêtait. La relique continuait toutefois à être vénérée et confiée aux malades, et notamment aux femmes sur le point d'accoucher[1116].

On prêtait également des vertus miraculeuses au sépulcre de Claver. C'est ainsi que, dans les cas les plus critiques, on allait jusqu'à allonger le malade directement sur le sépulcre avant de lui appliquer une relique du saint sur le corps. Un de ces cas est celui d'un enfant métisse -Juan- qui souffrait d'une

---

[1114] "*Y en particular declara que aura ocho años poco mas o menos que aviendole inviado de esta dicha ciudad una reliquia del avito del Benerable Padre [fol. 931] y aviendo en toda la provincia grandissima cantidad de langosta y teniendola este testigo sobre su rossa de maiz tomo dicha reliquia del avito en la mano y con ella fue tocando la sementera y toda aquella parte en que la toco se libro de la dicha langosta y tubo suficiente cosecha para su año y toda la parte que no pudo tocar de dicha rossa con dicha reliquia fue destruida de langosta con que reconocio este testigo que la parte de rossa que logro fue por la yntercession del Benerable padre Pedro Claver porque Dios se la concedio*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f.930v

[1115] "*...y començado a pelease acordo este testigo que no se avia puesto la bolsilla de reliquias que el benerable padre Pedro Claver le avia dado y vajando a su casa la saco y se la pusso a raiz de la [fol.865] carne en el vacio del lado yzquierdo aprentandola con una toalla que tenia ceñida y aviendo salido arriva ressando el credo que la avia mandado resser el benerable padre Pedro Claver le dio el enemigo un balaço que le derrivo y ataranto y aviendo buelto en si hallo rota la toalla y la camissa y metiendo la mano donde tenia las reliquias topo una vala de cinco o seis libras caliente y en la bolsita donde avia dado el golpe y en la carne no hallo señal alguna ni dolor...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 864v

[1116] "*... y en poder de Doña Maria de Lerna, muger legitima de D. Juan de Orozqueta que vive [fol.310v] en el barrio de Jessemani y en la quadra donde vive este testtigo ha visto una estola que ha quedado al presente en solo la entretela del lienzo nombrado cañamazo la qual tiene con gran veneracion por dezir que el mismo venerable Siervo de Dios se la dio a sus abuelos de quien la hubo la dicha Doña Maria quien la suele prestar a algunas personas para remedio de algunos achaques y en particular para mugeres en estado de parto y que de estos prestamos le han ido quitando la tela y forro a la dicha estola para guardarla por reliquias y por esta razon ha quedado solo la entretela de ella...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1187, f. 310

maladie aux jambes qui l'empêchait de bien marcher. L'enfant se rendit sur le tombeau de Claver et récupéra progressivement l'usage de ses jambes. Sa sœur -Sebastiana- lui versa un breuvage sur les jambes afin de l'aider à guérir, ce qui brûla la peau de son frère. L'enfant retourna alors au sépulcre où on appliqua, cette fois-ci, une relique sur les jambes. Le soir même, l'état de santé de l'enfant montra une légère amélioration et, quelques jours plus tard, ses jambes furent guéries et il put marcher normalement[1117]. Un autre cas relate l'histoire d'un nouveau-né métisse de sept jours ayant la mâchoire bloquée, ce qui l'empêchait de manger. On allongea le nourrisson sur le tombeau de Claver, enveloppé dans un des manteaux du défunt. Deux messes plus tard, le bébé ouvrait la bouche sans aucune difficulté[1118].

Certaines personnes n'avaient cependant pas accès aux reliques de Claver : ils faisaient alors appel à son aide par l'intermédiaire de ses images. C'est le cas de Maria de Rivas qui, après avoir suivi les traitements recommandés par les médecins et s'être appliquée des reliques de saints non identifiés, ne guérissait

[1117] "*Y assi mismo abra tres años y medio que tienendo esta testigo un mulatico esclavo suyo llamado Juan muy contreecho de las piernas porque teniendo ya seis años no andaba poco ni mucho ni se podia tener en ellas y biendo el ynpedimento referido lastimado de del lo envio a esta yglesia paraque lo pusieran sobre la sepultura del dicho Padre Pedro Claver al qual trajo a lo referido a esta dicha yglesia una mulata su hermana llamada Sebastiana esclava asimismo de esta testigo y desde el primer dia començo nuestro Señor a manifestar sus maravillas en el dicho mulato Juan porque desde el començo a tenerse en pie y a dar algunos pasos aunque arimado a la dicha mulata su hermana y queriendo esta testigo ayudar a la naturaleza para que con mas brevedad se soltase a andar el dicho mulato la lavo una vez las piernas con un coçimiento fuerte del vino orines romero algueema y otras cosas de lo qual le resulto un gran acidente porque le sobre binieron unas reçias calenturas y se le llenaron las [fol.306v] piernas y pies de llagas muy enconosas y estuvo con el açidente referido tres dias sin comer y tan descaeçido que esta testigo tubo por çierto se moria y esperando poco de los remedios umanos se acoxio a los divinos bolviendo a enviar con la dicha mulata Sebastiana al dicho mulato Juan se hermano a esta yglesia para que hiçiese que el hermano Nicolas lo pussiese sobre la sepultura del dicho Padre Claver y le pussiese alguna reliquia del dicho padre Claver haviendolo hecho quando volvio el dicho enfermo a la casa de esta testigo bolvio mas alentado y tan otro que pudo comer y desde el dicho dia fue mejorando tan aprissa que dentro de breve tiempo estubo mejor y sano de las dichas llagas y suelto para poder andar como oy anda y esta bueno y sano laqual dicha salud cree piadosamente esta testigo la alacanço el dicho enfermo de nuestro señor y por ynterçession de su siervo el venerable Padre Pedro Claver*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 306-306v

[1118] "*...como luego que llego a esta yglesia la dicha mulatica la avia rebuelto en el manto del dicho padre Pedro Claver el dicho hermano Nicolas Gonçalez y puestola assi sobre la sepultura del dicho Padre y dexandola estar en ella el tiempo que se gasto en dexir dos misas en esta yglesia y que en todo el dicho tiempo no havia llorado la dicha criatura y que yendo la a ver despues de el la havian hallado buena...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f.307v

toujours pas. Elle demanda alors à une religieuse du couvent de Santa Teresa de lui prêter une image de Pedro Claver. Elle s'appliqua alors l'image et la guérison tant désirée arriva[1119]. De même, une fille nommée Margarita souffrit une crise d'asthme qu'aucun médecin ne parvenait à guérir. La mère de Margarita implora l'aide de Pedro Claver en plaçant une image de lui devant sa fille. Quelques minutes plus tard, la fille recouvra ses esprits et son calme[1120].

Parmi les images de Claver mentionnées dans les informations envoyées à Rome s'en trouvait une qui transpirait. Catalina de Velazco, mère d'une fille de quatre ans gravement malade, accrocha une image de Pedro Claver au mur de chez elle. Quelques minutes plus tard, les gens présents ce jour-là observèrent que l'image transpirait. On changea l'image de place, mais elle continua à suer[1121]. Malgré cet événement miraculeux, l'enfant mourut et la famille en conclut que la

[1119] "*..que estando enferma doña Maria de Rivas hermana de este declarante sacramentada y oliada d grandes calenturas y camaras sin hallar remedio en la medicina ni en muchas reliquias de sanctos que le avia llevado este declarante y que aviendo tenido noticia que la madre Juana de la sactissima Trinidad religiosa professa de Sancta Theresa de Jesus tenia un retrato del Benerable apdre Pedro Claver hizo grandes instancia para que se lo diesse para ponersele a dicha enferma y aviendose negado se valio este declarante del favor de la madre de dicha religiosa y se le presto y aviendosele puesto a la dicha enferma començo luego a tener sueño y a mejorar del accidente que padecia...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f.940

[1120] "*...que estando su hija Margarita ahogandose de asma y dado los sacramentos por mandado del Medico y casi muerta la noche de todos los sanctos de este pressente año le aconsejaron a esta [fol.926] testigo la encomendase al Benerable padre Pedro Claver por quien Dios nuestro Señor obrava tantas maravilla y le puciessen su retrato y haviendolo hecho assi volvio la enferma en si y conocio que antes no conozia...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f.925v

[1121] "*...estando enferma una niña hija de dicha doña Catalina de Velazco de hedad de 4 años y haciendo muchos extremos de sentimiento le dijo una amiga suia que rogase al B. padre Pedro Claver alcançase de Dios nuestro Señor diesse vida a la niña y aviendole traido un retrato de dicho B. Padre Pedro Claver se le pusso a la cabeçera de la dicha niña y dentro de breve tiempo repararon las personas que estaban presentes que sudaba el retrato del Benerable Padre aviendola dado quenta a esta testigo de como estaba sudando que en la ocassion estaba en diferente piessa durmiendo y aviendo llegado a vista de dicho retrato reconocio en dicho retrato que todo el rostro teia sudado con gotas, como cuando comiença a llover y que Juan Sambrano padrastro de dicha niña con una tualla limpio el sudor, que tenia el rostro del dicho retrato del dicho B. Padre Pedro Claver y despues de averle limpiado tomo esta testigo el retrato en su mano para hacer esperi[fol.841v]encia si dicho sudor procedia de alguna trabesura de muchacho o si procedia de humedad de la tabla en que estaba dicho retrato y aviendola mirado con mucha atencion y arrancanco una estillita que estaba lavantada y reconocio que la tabla estaba muy seca y no podia proceder de su humedad y volviendo a mirar el retrato le hallo con humedad y dixo que aunque no estaba dado por santo por la yglesia seria decencia que se puciesse sobre un escritorio y se le encendiesen dos velas y que en el discurso de la tarde volvio a sudar por tres veces con mucha distincion y claridad y en mayor cantidad que en la primera corriendo el sudor hasta la tabla del escritorio...*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 841

sueur était la manifestation de la volonté de Dieu de mettre fin aux jours de leur enfant[1122].

Le cas de Pedro Claver que nous venons d'évoquer n'est pas un cas isolé. D'autres néo-grenadins morts en odeur de sainteté laissèrent derrière eux des reliques que les fidèles s'approprièrent. Arrêtons-nous, à ce titre, sur les obsèques de Francisca María del Niño Jesús (1665-1708) et les miracles réalisés par les reliques de cette sœur au monastère des Carmélites déchaussées de Santa Fe. La seule source disponible sur ce sujet est l'ouvrage *Vida, y virtudes de la venerable Madre Francisca María del Niño Jesus, religiosa professa en el real convento de Carmelitas descalzas de la ciudad de Santa Fe. Dedicala a la Serenissima Reyna de los Angeles Maria Santissima de el Carmen,* écrit par Pedro Pablo de Villamor et publié à Madrid en 1724. Plusieurs de ses fidèles essayèrent d'ailleurs d'ouvrir une cause à Rome pour la béatification de cette sœur, sans succès cependant[1123].

De son vivant, Francisca María del Niño Jesús était considérée par ses contemporains comme une femme vertueuse menant une vie de sainte. Sa mort confirma ces considérations. En effet, quelques minutes seulement après son décès, on remarqua, en déplaçant son corps, que de l'une des veines de la défunte –qui avait été saignée pendant plusieurs jours avant sa mort- s'échappait une grande quantité d'eau claire. Quelques instants plus tard, l'eau qui s'écoulait devint du sang, un sang clair, *non corrompu,* qui laissait à penser qu'il s'épandait d'un corps vivant[1124]. L'histoire de la mort de cette religieuse et de son sang pur parcourut rapidement la ville et les habitants de Santa Fe ne tardèrent pas à

[1122] "*…y que esto sucedio por la mañana aura nueve años poco mas o menos y a la tarde del mesmo dia espiro la niña y entonces les parecio a todos los que estaban pressentes que el sudor de dicho retrato del Benerable padre Pedro Claver abria sido en manifestacion de que convenia ni era voluntad de Dios que la dicha niña viviesse…*"
ASV, ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 1176, f. 844v

[1123] Pour cette raison les documents ne se retouvent pas à l'ASV, mais à l'Archivio Storico de la Congregazione delle Cause dei Santi, qui était fermé pendant notre sejour à Rome.

[1124] "*Fue caso raro, que al remover el cuerpo de aquel lugar, vieron que avia echado gran cantidad de agua por la cisura de la vena sangrada la noche antecedente, la qual agua era clara, pues no mancho el cabezal, mojo si el colchón ; y después cessando de correr esta agua comenzó a brotar, como de fuente, gran copia de sangre fina, sin corrupción, ni fetos, liquida, como si saliera de un cuerpo vivo, cuya efusión duro hasta el dia siguiente que la enterraron*"
VILLAMOR, Pedro Pablo de, *Op. Cit.,* p. 343
Consulté sur :https://archive.org/details/vidayvirtudesdeloovill le 1 juin 2021

arriver. Munis de vases, de bouteilles et de tissus, ils se massèrent à la porte du monastère pour réclamer un peu du sang qu'ils désiraient conserver comme relique. Des gens de toutes classes sociales faisaient leur demande, obligeant le vicaire général à répartir le sang de la défunte ainsi que d'autres objets lui ayant appartenus, à savoir, son habit, ses vêtements et les bûches qu'elle utilisait comme couche. Nous savons également que les religieuses avaient déjà, bien avant la mort de Francisca María, conservé le sang collecté au cours des séances de saignement[1125].

Son cadavre fut ensuite amené jusqu'à l'église par les *oidores* et le président de la *Real audiencia,* ainsi que par les membres des deux *cabildos,* les provinciaux des différents ordres religieux et autres personnalités de la ville. Certains participants profitèrent de la cérémonie pour découper l'habit de la défunte et s'emparer de tout ce qui ornait sa dépouille. Le vicaire et les autres religieux présents lors des obsèques durent protéger le corps pour éviter la disparition totale des vêtements. Les plus illustres assistants s'emparèrent, pour leur part, des ornements les plus significatifs, à l'image de l'archevêque qui s'appropria sa couronne, du président qui subtilisa son voile, du proviseur qui lui prit son bonnet, ou encore des *oidores* qui choisirent de prélever les fleurs que la sœur tenait entre ses mains[1126].

[1125] ***"...****pedían a la Puerta y Torno de aquel Monasterio alguna sangre, trayendo la devoción de muchos sus vidrios y asseadas vasijas prevenidas, para que de ellas les diesen por Reliquia y otros algunos paños para que al menos se los mojasen en ella. Fueron tantas las importunaciones y tan eficazes los ruegos, interponiéndose a ellas también personas de autoridad y respeto, que condescendieron con permiso del Señor Provisor y Vicario General y se repartio sangre entre quantas personas se pudo haciendo partición también de su Habito y humilde vestuario en menudas partes para contentar a tantos. Los leños que en vida le servían de mortificación en la cama no se quedaron sin dueño, andondo dentro a porfia, a quien ocultaba con mas presteza alguna cosa que huviesse tenido algún contacto a su cuerpo. Repare en que la noche que la sangraron, fue a poco tiempo la sangre guardada por alguna Religiosa, como reliquia"*
Ibid., p. 344

[1126] *"...se arrojaron inconsiderados a cortar Reliquias de su Habito y manto con tixeras, que parece previno su cuidado, y demás cosas que la adornaban, que a no estar ahí en defensa de su cuerpo el Señor Provisor, con suficiente custodia de otros Sacerdotes, se discurre que le hubieran dexado sin el Habito; no obstante cortaron muchos retazos de el. Llevose la Corona y la Palma de flores de mano el mesmo Señor Arçobispo, el Velo se lo llevo el Señor Presidente, la Toca el Señor Provisor, los Ramilletes de flores de mano los Señores Oydores y demás graves personas, según pudo la diligencia de cada uno lograrlos"*
Ibid., p. 349

Une fois le corps enterré, les miracles commencèrent à se multiplier. Le professeur Luis Enriquez de Mansilla, par exemple, se brisa la colonne vertébrale lors d'un accident. Il se souvint alors d'un fragment de l'habit de Francisca Maria qu'il conservait chez lui. Il l'appliqua quelques minutes sur son dos en priant jusqu'à ce que la douleur et la fracture disparaissent[1127]. Le même témoin raconte que, quelques jours après le décès de la religieuse, il offrit quelques bûches de la couche de la sainte à Alfonso de Urquijo qui les confia à sa cousine –religieuse au monastère dominicain de Santa Inés de Montepulciano- qui souffrait depuis plusieurs jours d'une crise d'asthme. Les reliques guérirent la crise et évitèrent de nouvelles rechutes[1128]. De nombreux témoignages parlent ainsi de cas de guérison de multiples maladies : maux de tête[1129], tumeurs[1130], maux de ventre[1131], convulsions[1132], déséquilibres menstruels[1133], épilepsie[1134], etc.

[1127] "*...quando de repente sintió en su interior un impulso, moviéndole a implorar el remedio en Dios por medio de la Madre Francisca y acordándose de una Reliquia que tenia en un cajoncillo, la saco de el, que era un retazo de Tunica interior de la Madre; aplicosela a la fractura y dolor, implorando al mesmo tiempo con invocación devota su intercescion y de repente se sintió del todo sano...*"
Ibid., p. 370

[1128] "*El mismo declara que Don Alfonso de Urquixo, vecino de esta ciudad y morador en la casa de este testigo, le pedio (a pocos días del fallecimiento de la difunta Madre en veneración de ella, atento a los prodigios que se divulgaban hazer Dios por su intercescion) le diesse algunas Reliquias que avia adquirido; y condescendiendo con su piadosa petición, le dio una astilla de los leños que servían de cama a la mortificada Madre, y después de algunos días hablando con el mesmo Cavallero, sobre los prodigios de la Madre, le dixo como avia tenido tanta eficacia la Reliquia que le avia dado, que hallándose una prima suya, Religiosa de el Monasterio de Santa Ines, del Orden de Santo Domingo, grandemente molestada por muchos días de ahogo, o asmático efecto, invocando la interscesion de la Madre Francisca, y aplicándose el leño, quedo mejorada, en que se conserva y declara que muchas personas, assi de esta Ciudad como de fuera de ella, le han importunado muchas vezes pidiéndole alguna Reliquia*"
Ibidem

[1129] "*Acometio a esta una noche un vehemente dolor de cabeza, que no pudiendo de su inquietud mantenerse en la cama, se levanti de ella y fue a la de este testigo, a quien refirió la agudeza de su dolor, la qual conmovida a compassion de la doliente y afervorizada en la Fe de la Madre Francisca, fomentada con experiencia de su adquirida salud, le aplico luego la parte de la túnica y sangre mojada en un pañito, que guardaba su devoción como Reliquia, quedando con este remedio libre y sana de dolor*"
Ibid., p. 372

[1130] "*Don Melchor Venegas de Otalora, vecino de esta Ciudad de Santa Fe, testifica, que teniendo un hijo suyo de poca edad molestado de un grande tumor en el cuello, que llama el vulgo coto, oyendo dezir de las maravillas que obra Dios por la invocación de su Sierva y aplicación de su sangre, como también retazos de sus vestuarios, pidio a una Religiosa un pedacillo de vestido y dándole un orillo, se lo ligo al tumor, el cual le fue tan eficaz remedio, que al tercero dia se vio el efecto de su mejoría, quitandosele y resolviéndole del todo*"
Ibid., p. 371

L'histoire de vie de Francisca Maria consacre tout son chapitre onze à l'aide des reliques lors des accouchements à risques[1135]. Son auteur y consigne sept miracles de ce type, réalisés par l'intermédiaire de différentes reliques dont un morceau d'habit, une chaussure et un bonnet.

Nous retrouvons également le récit d'un incendie que l'une des reliques de cette religieuse parvint à apaiser. En 1709, les cultures et la maison de Diego de Zafra prirent feu. Le vent ne faisait que compliquer la situation et l'éteindre était devenu impossible. La femme de Zafra –Gracia Dominguez- se saisit alors d'un morceau d'habit de Francisca Maria qu'elle jeta dans les flammes. Immédiatement, le vent se calma et le feu s'éteignit[1136]. Les reliques de la

---

[1131] "*Cathalina de San Christoval en su declaración que dexo escrita, para efecto de que se tomasse razón en las Informacions jurídicas, dize que se aplico al estomago un paño mojado en la sangre vertida de la cisura de la vena y que con esta medicina sola se hallo alentada*"
Ibid., p. 373

[1132] "*Adolecio el Doctor Don Francisco de Mena de una convulsion de nervios, que los médicos llaman involuntaria, y perpetua retracción de miembros, musculos y nervios azia su origen y el vulgo denomina enfermedad de hora. Fue particular, porque se le retrajo y bolvió la boca azia una oreja, que se llama en la Medicina Espasmo Cynico o convulsion canica. Traxeronle la ya referida Reliquia y poniéndosela a la parte convelida con fervor y devoción consiguió sanidad, bolviendosele la boca a su lugar*"
Ibid., p. 374

[1133] "*La madre Francisca de San Miguel, Religiosa Professa de el referido Convento de Santa Clara, padecia supression menstrual, hallábase con temor, que suprimida u detenida la sangre tanto tiempo, como era el que le faltaba, pudiera caer en alguna grave enfermedad, que rezela el prudente temor, a vista de muchas experiencias comprobado. Trayendo pues el referido Convento la sangre vertida de la Venerable Madre el dia que tengo dicho llego a olerla con mucha fe, deponiendo todo rezelo y declara que aquella mesma noche sintió el feliz efecto de la evacuación, no sin notable admiración de remedio tan eficaz…*"
Ibidem

[1134] "*…una mulatilla, llamada Ana, de edad de siete años, Sirviente de Francisca de San Bernardo, Religiosa Professa, que adolecia de una penosa epilepsia muchos días avia, repitiéndole cada dia muchas vezes. Este dia pues, insultada de estos movimientos convulsivos y hallándose presente la Madre Teresa de Santa Gertrudis, recostó sobre su regazo a la muchacha y a vista de muchas religiosas que se hallaron presentes, la hizo sobre el corazón una Cruz con la mesma sangre y rezando al mesmo tiempo la Salutacion Angelica, y con este remedio se reconocio que después no le repetia con tanta frequencia…*"
Ibid., p. 375

[1135] *Ibid.,* p. 382-386.
[1136] "*…y fue que por el mes de febrero de el año mil setecientos y nueve, pegaron fuego a los rastrojos de trigo inmediatos a las casas de su habitación, crecio tanto el incendio que soplando el viento corrian vorazes las llamas, tanto que acercándose a su casa prendio en ella. Entre tantos sustos, como mas animosa y devota Gracia Rodriguez, su mujer, viendo que se quemaba la casa sin remedio, tomo un pedacillo del Habito de la Madre Francisca, que guardaba por Reliquia, y*

religieuse aidèrent également à retrouver des objets perdus, comme les bas en soie de Maria Campos, qui réapparurent quelque temps après sous la relique du bonnet de Francisca Maria[1137].

Les miracles de Francisca María ne se firent pas non plus attendre ailleurs qu'à Santa Fe. Des villes comme Tunja, Sogamoso et Mariquita en furent également témoins. Ainsi, à Tunja, ses reliques aidèrent à guérir Jacinto Tamayo y Castillo -notaire ecclésiastique de la ville-[1138] de sa surdité, et Maria de San Pedro -servante au couvent de la *Inmaculada Concepcion*- d'une terrible migraine[1139].

Les reliques de Francisca María del Niño Jesús arrivèrent même jusqu'à Cartagena, comme le montre l'histoire d'Agustin de Londoño y Transmiere, dévoué à la religieuse quand elle était encore en vie et qui, quelques jours après sa mort, reçut à Cartagena un morceau de vêtement imprégné de son sang[1140]. Il n'était toutefois pas le seul à en avoir et d'autres habitants de cette ville

---

implorandola en su favor para con Dios Nuestro Señor, le arrojo con viva Fe a las llamas, al punto calmo el viento y cesso el fuego…"
Ibid., p. 391

[1137] "*…estaba en la ocasión buscando en un escritorio unas medias de seda de su mujer, llamada Maria de Campos (que asimismo testifica el caso) que se avian desaparecido y que no las hallaba por mas diligencia que puso el y la dicha su mujer. Dabanlas ya por perdidas, hasta que mujer buscando en una Naveta de el dicho Escritorio, en que tenia guardada la Toca de la Venerable Madre, hallo debaxo de ella las medias tenidas por perdidas…*"
Ibid., p. 389

[1138] *"Jacinto Tamayo y Castillo, Notario Publico Eclesiastico en dicha ciudad, y especial en las referidas Informaciones, certifica que aviendo padecido una total sordera por tiempo de quatro meses, con grandísimo fastidio en la cabeza, sin que hallassen para su mejoría muchos remedios que se aplico, pero que lleno de fe y oyendo las maravillas de la exemplar vida de la Madre Fancisca, que le refirió el Maestro Florencio Sanchez Hurtado, Presbytero, que se hallo en esta ciudad a su entierro y aclamaciones publicas, y que llevo por Reliquia unos pedazillos de el Habito, manto y lienço teñido de sangre, se le aplico a los oídos, haciendo deprecación a Dios por intersession de su Sierva y que fue casi maravilloso, que antes de las veinte y quatro horas bueno y sano…*"
Ibid., p. 376

[1139] "*Maria de San Pedro, Sirviente de el mesmo Monasterio, testifica que el diez y siete de Enero de el año mil seteciento y diez, en que se estaban haciendo las Informacion de la Venerable Madre, como a la media noche le dio un dolor de cabeza tan agudo y grande que juzgo perder el juyzio y que haciendo deprecación a Dios y poniendo por intercesora a la Venerable Madre Francisca y aplicándose por la mañana un retacito de el Habito de la Sierva de Dios en la cabeza, luego al instante se hallo buena y sana de dicho dolor*"
Ibidem

[1140] "***…****recibio al mesmo tiempo algunos pedacillos de la ropa que usaba empapados en la sangre que derramo de la cisura de vena, y otras Reliquias que aprecio devoto y en señal de reverencia y devoción a sus esclarecidas virtudes, las puso sobre su cabeza"*
Ibid., p. 357

demandèrent des reliques à Santa Fe[1141]. Une fois les reliques arrivées, les miracles ne se firent pas attendre, comme lors de l'accouchement de Juana Clemencia de Barces y Pando, épouse de l'*oidor* Domingo de la Rocha Ferrer. On s'attendait à ce que l'enfant naisse mort-né, et qu'il soit donc impossible de le baptiser. Juana Clemencia demanda qu'on lui appliquât les reliques de la religieuse sur le ventre. Quelques minutes plus tard, le bébé naquit vivant et put être baptisé avant de décéder[1142].

Même si la plupart des miracles rapportés ont été accomplis par l'intermédiaire des reliques, certains se sont produits sans reliques. Il s'agit, pour la plupart, de miracles de santé qui arrivèrent après avoir imploré l'aide de Francisca Maria. D'autres miracles attirent aussi notre attention. Francisca Maria intercéda, par exemple, pour faire payer les créances de son monastère[1143]. Elle aida également à retrouver une grande quantité d'objets perdus, parmi lesquels un cheval[1144], des tissus, des dentelles[1145], des chapelets[1146] et une assiette de table[1147].

[1141] *Ibidem*

[1142] "*Hallabase la Señora Doña Juana Clemencia de la Barces y Pando, mujer de el Señor Doctor Don Domingo de la Rocha Ferrer, Oidor mas antiguo de esta Real Audiencia, y en la ocasión jubilado por su Magestad, acometida de recios dolores de parto, muy anticipado su regular tiempo: recelaba la Señora como tan temerosa de Dios en que no lo lograsse (entre tan nocivos accidentes) la criatura el nacer con vida para ser bautizada, porque la experiencia fatal de dos antecedentes raptos de muertas criaturas la intimaba el pressagio funesto del presente. Movida de este rezelo y afianzada en la Venerable Madre y su intercession para con Dios (a quien avia conocido, visto y tratado en esta Corte) embio a pedir a este testigo le embiasse una Reliquia ; condescendio con su petición y la remitio algunos retacillos de su vestuario Religioso teñidos en la sangre, los quales aplicados al vientre por la devota Señora, implorando de Dios el socorro en tanto aprieto, por intecession de su Sierva, al punto pario un niño vivo, que recibiendo el Agua Bautismal se fue a gozar la eterna herencia…*"
Ibidem

[1143] "*Llego al Torno un hombre, que no conocio, con unas cargas de arroz para venderlas. Mostro dicha Madre tener necesidad del arroz, pero no el dinero para la paga. Pidiole se le diesse fiado por ciertos días. Pareciole al vendedor mucha espera, sin embargo lo dexo, movido quizá de ruegos. Cumplido el plazo volvió el dueño del arroz al cobro de su dinero, hizo llamar a la Madre Brigida, y esta afligida por no hallarse con el para la paga invoco con fervorosa confianza en su favor a la Venerable Madre Francisca, pidiéndolo providente socorro en aquella necesidad y andando solicitando en el Monasterio quien le diesse en empréstito la plata no hallo quien la tuviera. Passo triste y avergonzada a hablar con su acreedor, manifestole la congoja que padecia de no tener con pagar. Pero el hombre le respondio al pluto diciendo : No se aflija Señora, que ya me han pagado la plata, porque un hombre que acaso encontré en la calle me satisfizo con ella, en nombre de Vuestra Reverencia*"
Ibid., p. 388

[1144] *Ibid.,* p. 387

[1145] *Ibid.,* p. 388

Il semblerait également qu'une de ses images ait pris vie et ait parlé, dans un cas, en présence d'une autre religieuse, et dans l'autre avec une petite fille. Dans le premier cas, Maria Teresa de Santa Gertudris –religieuse du couvent de Santa Clara- s'adressa à l'image de Francisca Maria pour lui demander de l'aide pour un proche. Quelques instants plus tard, Maria Teresa vit l'image prendre vie. Le visage se mit à ressembler à celui d'une personne vivante : l'image pouvait bouger les yeux et parler[1148]. Dans le second cas, c'est Maria Teresa Caycedo -nièce de Maria Teresa de Santa Gertudris- qui fut témoin de l'événement. La petite fille raconte qu'après avoir parlé avec l'image et avoir appelé *mère* Francisca Maria, celle-ci lui répondit avec un grand sourire. Maria Teresa de Santa Gertudris constata, en effet, qu'après cet incident l'image avait la bouche un peu plus ouverte qu'avant, sans qu'elle parvienne toutefois à s'en convaincre réellement. Cependant, quelques jours plus tard, une autre religieuse déclara avoir observé le même phénomène et confirma donc l'histoire de la petite fille[1149].

Comme nous venons de le voir, les deux cas évoqués précédemment –celui de Pedro Claver et celui de Francisca María del Niño Jesús- partagent le même schéma en ce qui concerne les pratiques observées autour de leurs cadavres, un modèle déjà observé au Mexique et en Italie. Certaines parties de leurs corps et certains objets d'usage personnel furent recueillis et conservés comme reliques. Cette collecte commença les jours précédant leur mort et atteignit son apogée

---

[1146] *Ibid.,* p. 390
[1147] *Ibid.,* p. 393

[1148] *"La referida Madre Maria teresa tiene un Retrato de la Venerable Sierva de Dios y un dia compadecid de los trabajos de cierta persona (que no declara su nombre) se llego a el y le dixo : Madre mia Francisca, pues viviendo en este mundo amabas tanto a Fulano, librale de sus enemigos y quebrantos en que se halla. Y acabada de hazer esta petición, reparo que el rostro de aquella Imagen de la Venerable Madre se le representaba como si estuviera vivo y admirada del sucesso volvió a certificarse, mirándole y remirándolo y siendo de dia claro, reconocio que se movían los ojos, y la cara con una grande alegría que le parecía no ser cosa pintada sino viva y que luego hablándole a lo interior la dixo que haría lo que pedia y libraría a la persona de sus trabajos"*
Ibid., p. 389

[1149] "*Tambien testifica que viviendo en su compañía y celda, una sobrina suya llamada Doña Maria Teresa Caycedo, aviendo este testifo (a lo que se da a entender) salido con su hermana de la Celda, volviendo a ella hallaron a la niña muy asustada. Preguntaron la causa de aquel pavor, a que respondio que estando llamando a la Venerable Madre en su Retrato y dieziendole Mama, se avia reido con ella. Dudando pues del sucesso, juzgando ser pueril engaño se llego a reconocer el rostro de su Imagen o Retrato y vio tener mas abierta la boca que antes la tenia…*"
Ibid., p. 390

pendant leurs obsèques. Ces objets furent alors utilisés pour demander l'aide de Dieu, laquelle arriva sous forme de miracles liés à la santé des personnes, notamment en ce qui concerne les accouchements. On retrouve toutefois la trace d'autres types de miracles liés aux cultures et aux récoltes, aux incendies et à des objets perdus.

Il apparaît pertinent de souligner ici que les comportements et les miracles ne changeaient pas en fonction de l'ordre religieux du défunt. Ainsi, bien que les Jésuites soient à l'origine du culte des reliques dans le Royaume de Nouvelle-Grenade, d'autres ordres religieux purent nourrir ces pratiques et donc faire partie du quotidien de ces différentes villes.

Nous avons également pu observer que l'utilisation des reliques par des laïcs était chose courante. L'utilisation de reliques pour demander de l'aide se constate, en effet, chez les laïcs comme chez les religieux, ce qui confirme l'intégration de cette pratique dans les coutumes du Royaume de Nouvelle-Grenade. Dans certains cas, les reliques étaient utilisées après avoir suivi les conseils des médecins, mais il arrivait également qu'on y ait recours en premier.

Ces récits nous invitent à penser que de nombreuses reliques circulaient dans les villes du territoire. Ceux qui les utilisait le plus était d'origine espagnole, et en particulier les habitants illustres qui avaient plus facilement accès aux reliques grâce à leurs relations avec les provinciaux et les autorités locales. Des habitants d'origine espagnole appartenant à d'autres classes sociales y avait toutefois aussi recours. Très souvent, les Espagnols et les *criollos* comptaient ainsi des reliques parmi leurs objets personnels. S'agissant d'un objet à usage personnel, les reliques étaient généralement offertes, confiées ou héritées, mais aussi couramment prêtées. C'est ainsi que les reliques passaient de foyer en foyer selon les besoins des habitants. Les religieux et les églises prêtaient aussi fréquemment ce type d'items aux personnes qu'ils jugeaient en avoir besoin.

Les esclaves noirs bénéficiaient également des reliques et de leurs miracles. Une telle pratique était néanmoins toujours introduite par leurs maîtres, généralement propriétaires de ces reliques ou pouvant y avoir accès. Nous n'avons, en effet, pas trouver de cas de reliques ayant appartenu à des esclaves.

Nous n'avons, en revanche, pas trouvé un seul exemple de reliques utilisées par des Indiens. Bien que cela ne nous permette pas d'établir qu'il n'existait aucune relation entre les Indiens et les reliques, un tel constat laisse à penser que le lien entre ce groupe ethnique et les reliques n'était pas courant.

Nous avons, par ailleurs, constaté la circulation de reliques d'hommes et de femmes qui n'étaient pas reconnus en tant que saints et saintes par le Vatican, mais existait-il aussi une circulation, au sein du Royaume de Nouvelle-Grenade, de reliques de saints, de saintes et de martyrs reconnus par le Vatican et apportées d'Europe par les laïcs ? Nous ne disposons malheureusement que de peu d'informations sur ce sujet. S'agissant, en effet, de reliques-objets d'utilisation personnelle et privée, les sources susceptibles d'évoquer un tel sujet -journaux intimes, comptes domestiques, lettres personnelles-, ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Nous tenterons toutefois de répondre à cette question.

Pour commencer, il semblerait que les Espagnols voyageaient depuis l'Europe avec, dans leurs bagages, des reliques d'usage personnel. Comme nous avons déjà pu le constater, une telle pratique était courante chez les Jésuites qui, de plus, s'offraient des reliques entre eux en les faisant venir d'Europe. Pedro de Mercado nous propose un exemple de cette pratique. Le père Antonio Agustin –recteur du collège de Cartagena- était malade et les médecins lui avaient annoncé une mort prochaine. Le père se souvint toutefois des reliques du frère Alonso Rodriguez, qui lui avaient été envoyées de Majorque en cadeau et grâce auxquelles il parvint finalement à guérir[1150].

[1150] *"Al padre Antonio Agustín (cuya vida escribiré después) siendo rector del Colegio de Cartagena le acometió una enfermedad tan gravemente maligna, que a juicio de los médicos era mortal y así lo declararon un día de la Ascensión del Señor, en que saliendo de su celda afirmaron que tenía pocas horas de vida. Salió la noticia del peligro a la ciudad y mostró gran sentimiento porque le tenía mucho amor y no se pierde sin pena lo que se posee con buena voluntad. Como la del padre era de muy siervo de Dios se conformó con el divino querer y disponiéndose con una confesión general, recebió el Viático soberano para partirse a la otra vida cuando Dios quisiese, pero lo que Su Majestad quiso fue que el doliente padre se acordase que de Mallorca le habían enviado unas reliquias del venerable hermano Alonso Rodríguez; mandó que se les trajesen y reverenciándolas con afecto le pidió con indiferencia que le alcanzase de Dios lo que fuese para mayor gloria suya y bien de los prójimos, porque determinadamente ni quería la vida ni deseaba la muerte; pero que si siendo conveniente y necesario le alcanzaba de Dios la salud para los fines dichos de gloria de Dios y bien de los prójimos, celebraría en honor suyo cierta cantidad de misas pidiendo a Nuestro Señor que le pusiese el Sumo Pontífice en el catálogo de los canonizados. Después de esta operación y oferta fue cosa de maravilla que viniéndole inmediatamente a visitar el médico le halló con admirable mejoría, la cual pasó*

Concernant les laïcs, la *carta anua* de 1694-1698 nous offre l'exemple d'une relique rapportée d'Europe par un laïc. En 1697, Agustin de Londoño y Trasmiera contracta une fièvre maligne qui menaçait ses jours. Les habitants de la ville et les experts de ce type de maladie considèrent que Londoño n'allait pas survivre. L'un de ses proches, qui l'accompagnait dans cette épreuve, observa alors que la bague que Londoño portait noircissait progressivement. Après l'avoir examinée attentivement, il comprit qu'il s'agissait de l'une des bagues-reliques que l'on pouvait trouver à Rome et ayant appartenue à saint François Xavier. Peu à peu, la bague devint de plus en plus noire et le malade finit par guérir. Quelques jours après son rétablissement, la bague retrouva sa couleur d'origine[1151].

Afin d'étayer notre hypothèse, nous avons compulsé les testaments de laïcs disponibles à l'AGN de Bogotá. Malheureusement, la plupart de ces testaments

---

adelante hasta recuperar enteramente la salud. Y esto sin duda fue de mayor gloria de Dios y de más crecido bien de las almas porque en estas dos cosas empleaba siempre el padre Antonio Agustín su vida"
MERCADO, Pedro de, *Op. Cit.,*Libro segundo, Cap. XXIV, Colegio de Cartagena Sur : http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/historia-de-la-provincia-del-nuevo-reino-y-quito-de-la-compania-de-jesus-tomo-i--o/html/ consulté le 3 juin 2021

[1151] *"Hallábase este devoro caballero en la ciudad de Tenerife de vuelta de Cartagena para esta corte de adonde le sacó el cuidado de restaurar en algo su caudal menoscabado en la mayor parte con la desgracia de aquella plaza referida en el capítulo tercero parágrafo 2. Aqui por fines de el año de 97 le asaltó de improviso una fiebre maligna que a poco rato se declaró en sincopal y a toda prisa le iba acabando la vida. Deshauciáronle luego las personas que con la experiencia tenían algún conocimiento de estos males (que médico ninguno había en la corta y miserable ciudad de Tenerife). Esperaban los amigos de el doliente, no sin gran susto, cuándo rendía el último aliento porque, deshecho en un sudor frió, parecía que con el sudor terminaría de vivir.*

II. Pero estando en este aprieto casualmente uno de los que mis hijos le asistían que una sortija de plata que el enfermo traía en un dedo se empezaba a poner negra. Hízole novedad esto por lo cual mirando bien en ello halló que la sortija era de las de Son Francisco Javier que puestas en Roma en los dedos de los de su sagrada mano mientras se dice una misa se traen después por toda la cristiandad para remedio de imnumcrablcs males. Dióle al punto en el corazón lo que aquello significaba y lleno de gozo dijo a los circunstantes que don Agustín no moriría entonces. Mostró con esto la sortija a todos la cual fue poco a poco poniéndose más y más negra hasta quedar como un carbón; pero al mismo tiempo iba el enfermo recobrándose de el accidente y disminuyéndose tanto la calentura que todo fue el no acabarse ésta y quedar la sortija, como dijimos, negra y oscurecida. Quedó don Agustín de Londoño libre de el pasado riesgo y luego volvió a recobrar la sortija por sí misma , el color primero reconociendo todos el prodigio y favor de San Francisco Javier a su devoto y amartelado, quien pocos días después, subiendo a la villa de Santa Cruz de Mompox contó al Padre Provincial (que visitaba en la ocasión aquel colegio) y a los demás Padres tan prodigioso caso que por tal le tuvieron los médicos de aquella villa; y aseguraban que según el informe era mortal la calentura y que cuando hubiese escapado de ella quedaba con manifiesto peligro de repetición en que sin duda hubiera fenecido. Pero de todo le libró el médico celestial San Francisco Javier que tiene ya muy hecha la mano a curar a su devotos con tanto más acierto cuanto es mayor el peligro"
REY FAJARDO, José del, et GUTIÉRREZ, Alberto, *Op. Cit., Cartas anuas ...1684 a 1698*, p.451

n'évoquent pas les objets quotidiens mais les biens à grande valeur commerciale comme les maisons et les terrains. Nous avons toutefois retrouvé le testament de Catalina Vargas Umaña, signé du 25 janvier 1744, et dont la liste de bijoux comprend deux reliquaires, l'un de Notre Dame de la Conception et l'autre de saint Antoine[1152]. Néanmoins, nous n'avons pas pu établir si les reliquaires contenaient des reliques ou s'il s'agissait plutôt d'images à usage personnel.

Nous sommes également parvenus à consulter un ouvrage contenant les procès du tribunal de l'Inquisition de Cartagena entre 1610 et 1660 et publié en 1997 par Anna Maria Splendiani, José Enrique Sanchéz Bohórquez et Emma Cecilia Luque de Salazar[1153]. Parmi ces procès, un seul était lié à une histoire de reliques. Il s'agit du procès de Benito Gonzalez, né en Extremadura. Gonzalez vivait à Tunja et confessa qu'en juillet 1618, son ami Francisco Pascual lui avait confié des reliques qu'il devait porter pendant qu'il jouait à des jeux de hasard. Pascual lui assura que ces reliques, parmi lesquelles des hosties et un *agnus dei*, lui porteraient chance et qu'il gagnerait toujours. Gonzales accepta les reliques et pria un *te deum laudamus* avant de les mettre à son cou. De retour chez lui, il les plaça à côté de ses images sacrées et alluma des cierges qu'il laissa brûler pendant toute la nuit. Le lendemain, il pria encore une fois un *te deum laudamus* et mit à nouveau les reliques à son cou. Il partit alors jouer et gagna. Pris de remords, Gonzalez se confia au père franciscain Herbes qui lui conseilla d'aller se confesser devant le tribunal de l'Inquisition, lequel le condamna, en plus d'à nouveau se confesser et de communier, à jeûner sept vendredis et à réaliser un pèlerinage jusqu'à une église pendant trois vendredis[1154].

[1152] "*...un relicario de nuestra Señora de la concepcion de oro con su serco y otro cuadro digo relicario de san Antonio de oro...*"
AGN, Colonia, Conventos, Tomo 1, Fol. 472

[1153] SPLENDIANI, Anna María, SÁNCHEZ BOHÓRQUEZ, José Enrique et LUQUE DE SALAZAR, Emma Cecilia, *Op. Cit.,* 464 p.

[1154] "*2. BENITO GONZÁLEZ, natural de la Villa del Campillo en Extremadura y vecino de la ciudad de Tunja del Nuevo Reino de Granada, de edad de 28 años. Este reo ante el comisario del Santo Oficio de la Villa de Leiva, por el mes de julio de 1618 años, confesó voluntariamente que habría cinco meses que estando en la misma Villa un mancebo amigo y compañero suyo, llamado Francisco Pascual, le dijo que, si quería aprovecharse de cierta reliquia para el juego, se la daría y este reo, deseoso de saber lo que era, dijo que sí y el dicho Pascual sacó una cajetilla de madera aforrada por de dentro y fuera de tafetán y abriendo la dicha cajetilla se hincó de rodillas y dijo que allí traía el Santísimo /F. 194/ Sacramento del altar y habiéndolo entendido, este reo se hincó de rodillas y vio unas formas*

Même si les hosties consacrées sont considérées comme des reliques, cette recherche s'intéresse surtout aux restes physiques des saints et des martyrs. Néanmoins, même s'il ne s'agit pas de reliques classiques, ils les considéraient comme telles et les utilisèrent pour demander l'aide de Dieu pour gagner de l'argent à travers des jeux de hasard, ce qui était complètement incorrect. Or, ces hosties avaient été offertes à Pascual par le frère Domingo de Betanzos –frère

---

redondas del tamaño y manera que son las con que comulgan los fieles, que a su parecer eran tres y también le dijo que estaban consagradas y preguntándole quién se las había dado, le respondió habérselas dado, pocos días había, un religioso de la orden de San Agustín del convento de la Candelaria, que se llama Fray Domingo de Betanzos, el cual dice le dijo al dicho Pascual que había mucho tiempo que las tenía en su poder, porque las .dos le había dado en España un caballero a quien él, siendo muchacho, servía, para este mismo efecto de ganar al Juego y que la otra le hablan dado en Panamá para el sobredicho efecto y no dijo quién se la dio y que con traerlas consigo, le dijo el dicho Betanzos, había hecho grandes ganancias al Juego y que el dicho Francisco Pascual dijo a este reo que i había traído siempre consigo las dichas formas, después que el dicho Betanzos se las dio para ganar en el juego y que siempre le había sucedido bien y que este reo, porque una tan grande reliquia estuviese ; con alguna mas decencia, se quitó del cuello un "agnus dei de ' plata en que traía otras reliquias y entre los dos, sin que tocasen las ; manos en las dichas formas, las pusieron en el dicho agnus, el cual con ellas se lo llevó el dicho Francisco Pascual y de allí a dos días /F. 194v./ , el dicho Francisco Pascual dio a este reo el dicho "agnus dei" con las dichas formas, para que las trajese consigo y jugase con ellas con los que ; se le ofreciesen y echase de ver como era verdad lo que le había certificado, que ganaría siempre el que las trajese consigo, y que este reo las tomó con grande reverencia y rezando entre si el cántico "Te Deum laudamus, se las puso al cuello y las trajo en él hasta llegar a su aposento, en el cual se le quitó del cuello el dicho agnus y lo colgó delante de unas imágenes que tenía en el aposento y encendió una vela de cera y la puso delante de las dichas imágenes y reliquias y así las tuvo toda la noche con luz y luego por la mañana se las volvió a poner al cuello, rezando el mismo cántico 'Te Deum laudamus" y confiesa que la misma tarde que el dicho Francisco Pascual le dio las dichas reliquias, jugó con ellas puestas al cuello y ganó y que le pareció ser así lo que le había dicho el dicho Pascual. Todo lo referido hasta aquí, dice el reo, lo comunicó con el padre Herbes, religioso de San Francisco, el cual le aconsejó acudiese a manifestarlo al Santo Oficio, como hizo. El comisario de Tunja envió a este tribunal esta confesión y se le escribió notificase al dicho Antonio, digo Benito González, pareciese en él dentro del término que le pareciese y en /F. 195/ este medio, antes de presentarse el dicho religioso, le testificó en este Santo Oficio de todo lo que este reo confiesa, diciendo cómo se lo había tratado y comunicado debajo de secreto y que le dijo que era caso del Santo Oficio, que acudiese a él. Este reo se presentó en este tribunal en 26 de enero de este año de 1621 y se le señaló esta ciudad y sus arrabales por cárcel y en la primera audiencia que con él se tuvo, en 8 días de febrero del dicho año, confiesa que es verdad que él recibió las formas consagradas que el dicho Francisco Pascual le dijo que lo estaban y como tales las adoró, dándole crédito y habérselas puesto al cuello y jugado con ellas y con el dicho Francisco Pascual fue porque no se alborotase, entendiendo que este reo lo descubriría, habiéndole prevenido que le había de guardar secreto y que cuando Jugó con el dicho Pascual, con las dichas formas puestas al cuello, no fue con intención ni creyendo que trayendo las dichas formas y jugando con ellas había de ganar y lo que jugó no fue dinero, sino unas piedras y que luego se arrepintió de haber tomado las idichas formas y se las volvió al dicho Francisco Pascual. A la acusación del fiscal dijo lo mismo, remitiéndose a sus confesiones y por acuerdo de su letrado, sin alegar otra cosa, ni hacer defensas algunas, concluyó para definitiva. Vista esta causa con consulta /F. 195v./ de ordinario y consultores, fue votado que a este reo, en la sala de la audiencia, se le dé una grave reprensión y que ayune siete viernes de este presente año, a su voluntad, y vaya los tres de ellos en romería a alguna hermita u otra iglesia del lugar donde residiera y en ellas encomiende a Dios y rece el rosario con toda devoción y confiese y comunlgue estos tres viernes u otros días festivos, los que le pareciere. Ejecutóse."
Ibid., 464 p.

augustinien du couvent de la Candelaria de Tunja-, qui les avait rapportées d'Espagne et du Panama.

Grâce à l'article *Sobrenaturales, milagrosas, deshonestas, injuriadas: interrogatorios inquisitoriales a civiles en el Nuevo Reino de Granada a causa de imágenes* de Laura Liliana Vargas Murcia[1155], nous pouvons également avoir un aperçu des procès du tribunal de l'Inquisition mettant en scène des images religieuses. Pour ses recherches, Vargas utilise aussi les comptes-rendus des procès ayant eu lieu entre 1610 et 1660. Cet auteur eut évidemment accès à plus de procès que nous, ce que lui permit de classer les différentes utilisations incorrectes de ce type d'images. Nous retrouvons ainsi au sein de cette classification : au premier rang, la confusion entre la vénération de ce que l'image représente et la vénération de l'image elle-même[1156] ; en second lieu, les insultes et les mauvais traitements infligés aux images[1157] ; puis, les erreurs dans l'iconographie du saint ou du martyr représenté[1158] ; ensuite, l'utilisation d'images pour la sorcellerie[1159] ; et enfin, le recours à des images malhonnêtes ou obscènes[1160]. Vargas introduit aussi l'utilisation politique de l'incompréhension des images de la part des Indiens pour déférer devant les tribunaux les pères en charge de l'évangélisation[1161].

Un autre article de Carolina Yeveth Aguilar García, *Entre la verdad y la mentira. Control y censura inquisitorial en torno a las reliquias en la Nueva España*[1162], aborde le sujet des reliques au sein du tribunal de l'Inquisition en Nouvelle-Espagne, dans lequel l'auteure identifie les trois principales préoccupations de ce tribunal en matière de reliques. La première de ces inquiétudes a trait à la vénération publique de reliques de personnes considérées

[1155] VARGAS MURCIA, Laura Liliana, « Sobrenaturales, milagrosas, deshonestas, injuriadas: interrogatorios inquisitoriales a civiles en el Nuevo Reino de Granada a causa de imágenes », dans *Arte barroco y vida cotidiana en el mundo hispánico.*, Córdoba, el Colegio de Michoacán-Editorial Universidad de Córdoba, 2017, p. 169-189.
[1156] *Ibid.,* p. 171
[1157] *Ibid.,* p. 173
[1158] *Ibid.,* p. 179
[1159] *Ibid.,* p. 184
[1160] *Ibid.,* p. 187
[1161] *Ibid.,* p. 181
[1162] AGUILAR GARCÍA, Carolina Yeveth, « Entre la verdad y la mentira. Control y censura inquisitorial en torno a las reliquias en la Nueva España », dans *Letras Históricas*, vol. 7, Automne -Hiver 2013 2012, p. 13-32.

saintes par leurs contemporains sans toutefois bénéficier de l'aval formel du Vatican[1163]. Un exemple de ce cas de figure est celui du frère augustin Juan Bautista Moya y Valenzuela -intendance de Valladolid, Michoacán- considéré comme un saint par les habitants de la ville et dont le corps reposait dans le couvent de son ordre. En 1637, le commerçant Juan de Peredo plaça la relique de l'un de ses bras dans un autel de sa propriété lors de la célébration du Corpus Christi. L'autel suscita immédiatement l'intérêt et la dévotion des habitants. Témoin de cette situation, l'aumônier de la cathédrale de Valladolid avertit le tribunal de l'Inquisition de la vénération publique d'un ossement non sacré[1164].

Un second motif de préoccupation pour le tribunal de l'Inquisition était l'utilisation de reliques liées à des superstitions non autorisées[1165]. Parmi les exemples d'un tel usage, nous retiendrons celui concernant les restes de la sœur Maria de Jesús. Après sa mort en 1637, les religieuses du couvent de la Concepción de Puebla utilisèrent des morceaux de l'habit dans lequel Maria de Jesús avait été enterrée et de la terre du sépulcre pour guérir des maladies. En 1672, le commissaire de l'Inquisition à Puebla prévint le tribunal de Mexico de l'utilisation populaire et publique donnée à cette terre. Le tribunal répondit que les religieuses du couvent avaient déjà été sanctionnées pour cette faute[1166]. Le troisième et dernier motif d'inquiétude était l'usage de fausses reliques[1167].

Comme nous pouvons désormais le constater, la distinction entre ce qui était permis et ce qui ne l'était pas en ce qui concerne l'utilisation des restes des personnes non déclarées saintes par le Vatican, n'était pas facile à faire et certaines utilisations des restes de Pedro de Claver et Francisca María del Niño Jesús auraient pu être condamnées par le tribunal de la Sainte Inquisition de Cartagena. Concernant ces deux cas spécifiques, ce fut toutefois le contraire qui se produisit, avec l'envoi de requêtes de béatification au Vatican.

Pour en revenir à la question de l'envoi, par les laïcs, de reliques de saints, de saintes et de martyrs reconnus par le Vatican depuis l'Europe vers le Royaume de

[1163] Comme nous savons déjà le décret d'Urbaine VIII interdit la vénération publique d'images et de reliques de personnes ne pas canonisées ou béatifiées par le Vatican.
[1164] AGUILAR GARCÍA, Carolina Yeveth, *Op. Cit.,* p. 21
[1165] *Ibid.,* p. 23
[1166] *Ibid.,* p. 24
[1167] *Ibid.,* p. 26

Nouvelle-Grenade, il semblerait bien qu'une telle pratique existait, même si dans des proportions apparemment beaucoup moins importantes que pour les reliques de personnes non encore canonisées par le Vatican et ayant vécu dans le Royaume de Nouvelle-Grenade. Tout porte également à croire qu'il s'agissait généralement de reliques moins significatives.

6.1.4 Les Indiens et les reliques

Comme nous venons de le voir, aucun des miracles ayant pour origine les reliques de Pedro de Claver et Francisca María del Niño Jesús n'eut de relation directe avec les Indiens. De même, nous avons déjà établi le silence des documents liés à l'évangélisation des Amériques sur le sujet des reliques. Nous allons toutefois continuer à chercher d'éventuelles circulations et relations entre les reliques et les autochtones.

Avant de concentrer nos efforts sur la relation que les Indiens ont pu établir avec les reliques et les appropriations qui ont pu avoir lieu, nous estimons pertinent de mieux cerner leur propre religion et la relation qu'ils entretenaient avec les morts et leurs dépouilles.

À leur arrivée sur le plateau *cundiboyacense,* les Espagnols rencontrèrent le peuple Muisca (qu'ils appelèrent alors Moxca) et tout ce que nous connaissions à propos de ce peuple vient de ce que les *cronistas* espagnols en ont écrit, à savoir que les *Moxcas* étaient un grand empire, assez similaire aux Incas, commandé par un grand cacique à la tête d'une importante structure sociale pyramidale.

Les travaux d'une nouvelle génération d'archéologues ont toutefois permis de mieux connaître la réalité des Muiscas avant l'arrivée des Espagnols. C'est ainsi que nous pouvons désormais affirmer que les Muiscas n'étaient pas organisés autour d'un seul grand cacique mais de plusieurs, eux-mêmes divisés en *capitanias*. L'appartenance aux *capitanias* s'héritait de mère en fils, s'agissant donc d'une société matrilinéaire dans laquelle le pouvoir se transmettait d'oncle à neveu. Chaque *capitania* avait un *capitan principal* et un leader spirituel ou religieux que les Espagnols appelèrent *jeque*[1168] [1169].

[1168] Dans d'autres documents nous retrouvons le nom *chuques*.
[1169] LONDOÑO, Eduardo, *Op. Cit., El lugar de la religión...,* p. 63.

Les *jeques* appartenaient à une élite sacerdotale conformée d'hommes ayant suivi une formation spirituelle et physique pendant quatre ans[1170]. Ils étaient en charge des temples, appelés *cucas*[1171] par les Indiens. L'accès à ces temples était réservé aux *jeques* qui pouvaient seuls offrir des offrandes aux dieux[1172]. Cette relation *jeque-cuca* rendait nécessaire et obligatoire une bonne entente entre le *cacique* ou *capitan* et les *jeques.* Le *capitan* devait, en fin de compte, s'attirer les faveurs du *jeque*[1173].

Il existait aussi les *santuarios* ouverts à tout le monde sans restriction. Chaque *cuca* et chaque *santuario*[1174] était consacré à un dieu spécifique qui remplissait une fonction particulière[1175]. Chacun vénérait alors différents dieux, selon les besoins du moment.

Un *santuario* ayant gagné en prestige octroyait un certain pouvoir à son propriétaire et pouvait même le faire devenir *capitan*[1176]. A l'inverse, un *capitan* qui perdait son *santuario* pouvait perdre son titre[1177]. Les *capitanias* étaient, dès lors, étroitement liées aux *santuarios*, lesquels entretenaient, à leur tour, des liens étroits avec le territoire[1178].

[1170] Les enfants élus étaient les neveux des anciens *jeques*. Une fois qu'ils avaient atteint l'âge de 10 ans, ils étaient enfermés pendant quatre ou six ans en groupes de trois ou quatre enfants, dans un bohio. Eloignés de la vie sociale où ils mangeaient une nourriture sans sel et sans épices, leurs oncles allaient leurs rendre visite pour leurs transmettre les savoirs propres à un *jeque.* À la sortie de leur isolement, les jeunes prêtres se lavaient et recevaient de nouvelles *mantas* blanches. On célébrait alors leur retour par un grand banquet accompagné d'alcool. Ils allaient ensuite chez leur cacique pour se faire percer les oreilles et, après trois jours de cérémonies à la porte de la maison du *cacique,* ils pouvaient entrer le voir et recevaient leurs *mochilas*, *poporos* et bonnets. Les jeunes devaient cohabiter avec des jeunes femmes vierges et ne pas les toucher pour être confirmés en tant que *jeques.*
LONDOÑO, Eduardo, "Mémoria de los ritos y ceremonias de los Muiscas en el siglo XVI", dans *Revista de Antropologia y Arqueologia 6*, 1990 p. 244
LONDOÑO, Eduardo, *Op.Cit., El lugar de la religión…,* p. 64.

[1171] "*….que en lengua española quiere decir casa santa…*"
AGN, C+I XVI, f.569v

[1172] LONDOÑO, Eduardo, *Op.Cit., El lugar de la religión…*, p. 65.
[1173] Ibid., p.69
[1174] Un *santuario* n'était pas seulement un temple. Il pourrait également s'agir de *un entierro* ou d'un endroit assez simple où on vénérait les dieux.
[1175] Voir : LANGEBAEK, Carl Henrik, « Buscando sacerdotes y encontrando chuques: de la organización religiosa muisca », dans *Revista de Antropologia y Arqueologia 6*, 1990 p p.85
[1176] LONDOÑO, Eduardo, *Op.Cit., El lugar de la religión…*, p. 67
[1177] *Ibid.,* p. 68
[1178] *Ibidem*

Les *capitanias*, les *caciques,* les *capitanes* et jusqu'aux personnes ordinaires possédaient des *santillos*[1179] et des *santuarios* propres, dépourvus de *jeque*, qu'ils honoraient en fonction de leurs capacités économiques. De cette manière, bien que les *jeques* fussent à la tête de la religion, ils n'étaient pas les seuls à entretenir une relation étroite avec les dieux[1180]. Ces *santuarios* privés se divisaient en deux catégories : ceux hérités de leurs ancêtres, et d'autres qu'ils avaient eux-mêmes créés[1181].

Les sources écrites primaires encore disponibles contiennent la description d'un grand nombre de *santuarios* retrouvés par les Espagnols et nous permettent de constater l'existence de momies dans certains *santuarios*, dont le Temple de Sogamoso renfermant un grand nombre de momies d'anciens caciques. Ce *santuario* fut malheureusement brûlé et nous n'avons découvert son existence que bien plus tard grâce à des écrits. Un document de 1595 relate ainsi les résultats d'une *visita de extirpación de idolatrias* de l'*oidor* Egas de Guzman et la découverte d'un *santuario* abritant la momie d'un ancien cacique de la région d'Iguaque (près de Tunja). Le squelette se trouvait dans un *santillo* en coton, entouré de *mantas* de coton en mauvais état et d'émeraudes sans grande valeur. Ces restes n'étaient pas accompagnés de grandes quantités d'or ni des pierres précieuses[1182].

[1179] Un *santillo* était une sculpture qui prenait une forme proche de l'humaine qui avait un trou dans le ventre pour y mettre les offrandes. La valeur et matériel de celles-ci était donnée par les capacités de chaque personne. De cette manière elles pouvaient être en or, fils, pierres précieuses, pierres, graines, plumes, etc.
Par exemple : "*…y fuimos a una labranza donde la dicha india nos llevó como quinientos pasos de la población, y debajo de unas piedras que la misma india señaló estaba una ollita y dentro de ella dos santillos de oro muy bajo revueltos en un poco de algodón y un pedacito de manta colorada, huecos y llenos de tierra por dentro, y luego debajo de..2or ..otras piedras que señaló la dicha india se halló un pedacillo de manta blanca de anchor de la palma de la mano y un poquito de algodón y revuelto en ella un santillo de oro bajo y seis piedras muy chiquitas como esmeraldas que no valen cosa alguna y el dicho santillo hueco y lleno de tierra por dentro*."
ANC, Colonia, Caciques e Indios, T.58, f. 17-43. Nous avons travaillé avec la transcription : LANGEBAEK, Carl Henrik, "Santuarios indígenas en el repartimiento de Iguaque, Boyaca: Un documento de 1595 del Archivo Nacional de Colombia", dans *Revista de antropología,* Vol. IV n.2, 1988, p.203

[1180] Voir : LANGEBAEK, Carl Henrik, Op. Cit., "Buscando sacerdotes…", p. 77-100.
[1181] LONDOÑO, Eduardo, *Op. Cit., El lugar de la religion…,* p. 72
[1182] « *E después de lo susodicho en veintiocho dias del mes de octubre del dicho año por mandado del señor Oidor yo el escribano de visita y Bartolomé de Ospino, alguacil, y Cristóbal de Sanabria, intérprete, y Alonso de Molina, fuimos deste Repartimiento en compañía…25v…de Diego Raga y Francisca Fasgay, y que son los citados por Juan Caria (sic) fiscal y el dicho indio e india nos*

Bien que certaines momies aient été retrouvées dans de grands temples, la plupart ont été découvertes dans des grottes nichées dans les montagnes, sans que nous puissions encore établir aujourd'hui s'il s'agissait là d'une pratique courante, ou si elles y furent déplacées à l'arrivée des Espagnols dans le but de les protéger[1183]. La méthode de momification utilisée était la dessiccation au feu afin de conserver le corps et ses organes internes. L'éviscération n'était pas une pratique courante, de même que l'utilisation d'autres méthodes artificielles ni le recours à des substances permettant de préserver les corps[1184]. Après la dessiccation, les corps étaient pliés jusqu'à prendre la position d'une personne assise, et décorés de colliers, de plumes, de pierres précieuses et d'autres objets de valeur avant d'être enveloppés dans des *mantas* richement décorées[1185].

L'existence de *santuarios*, le fait qu'on pouvait en hériter et la présence, dans certains, de momies nous invitent à penser que les Muiscas vouaient un véritable culte à leurs ancêtres[1186]. Selon leurs croyances, la mort physique n'était qu'un passage entre cette vie et un inframonde dans lequel on ne mourait pas et où l'on reprenait une vie somme toute assez similaire à celle terrestre. Les morts et leurs dépouilles continuaient donc à jouer un rôle central au sein de la communauté, notamment parce qu'ils garantissaient un lien entre les deux mondes[1187].

Les momies participaient, par ailleurs, activement à la vie sociale. Divers *cronistas* racontent, en effet, que les Muiscas partaient au combat en emmenant

---

llevaron a el sitio del Pueblo Viejo y en aquella derecera enfrente de una sierra que allí está muy grande en unas cuevas de piedra que no se pudo sllegar allá a caballo que será al parecer una legua de este Repartimiento poco más o menos, el dicho Diego enseñó una cueva en la cual estaba un tunjo grande de hilo de algodón, y dentro de él se halló los huesos y una cabeza de difunto que dijo el dicho Diego Raga ser el cuerpo y huesos del cacique viejo que le tienen allí por santuario (arriba escrito dice: que se llamaba Unbahuya que no era cristiano) y desatado no se halló oro alguno y solo tenía revuelto al cuerpo unas esmeraldillas que no tenían valor, y cinco o seis mantas de algodón podridas y rotas, y luego el dicho indio mostró debajo de una piedra un apretadorcillo de oro que al parecer podrá pesar como dos pesos, que allí no se pesó y no se halló otra cosa aunque se buscó por todas aquellas cuevas y piedras que alrededor de la dicha cueva había, y lo firmaron todos los susodichos y yo, que de ello doy fe »
LANGEBAEK, Carl Henrik, *Op. Cit*., "Santuarios indígenas…", p. 209

[1183] CORREA RUBIO, François, *Op. Cit.,* p.77
[1184] CARDENAS-ARROYO, Felipe, "Mummies from Colombia and other South American areas: an archeological context" dans *Mummies, Disease & Ancient Cultures*, Cambridge University Press, Cambridge, 1998, p. 202
[1185] *Ibid,* p. 203
[1186] LONDOÑO, Eduardo, *Op. Cit., El lugar de la religion…,* p. 73
[1187] CORREA RUBIO, François, *Op. Cit.,* p.90

avec eux les momies d'anciens caciques et de grands guerriers[1188]. Leurs momies permettaient aux caciques morts d'intervenir simultanément dans les deux mondes, celui des vivants et celui de l'inframonde[1189].

Comme nous avons pu le voir, les Muiscas n'étaient pas la seule société indigène présente dans le Royaume de Nouvelle-Grenade avant l'arrivée des Espagnols. Il existait de nombreuses cultures qui présentaient de grandes différences culturelles et linguistiques entre elles. Si s'intéresser ici sur les caractéristiques propres de chacune de ces cultures et sur leurs différences excède notre champ de recherche principalement centrée sur le haut plateau *cundiboyacense*, nous trouvons toutefois important de mentionner que d'autres cultures proches des villes de Santa Marta et Cartagena entretenaient également des relations étroites avec leurs morts et leurs ancêtres. Nous savons, par exemple, grâce au frère Pedro Simon, que le père Luis Beltran découvrit, à l'occasion d'une visite, la coutume qu'avait une de ces tribus indigènes de vénérer les ossements d'un ancien Mohan à travers l'organisation de grandes fêtes. Les Indiens craignaient, en effet, que le ciel leur tombe sur la tête s'ils ne s'occupaient pas du corps de leur ancien prêtre[1190].

Il apparait donc clairement que les morts et leurs dépouilles jouaient un rôle actif au sein des sociétés indigènes du Royaume de Nouvelle-Grenade. Cela étant posé, le culte chrétien des reliques n'introduisit donc pas une pratique entièrement étrangère aux habitants de ces territoires. Dès lors, la question de l'interaction entre ces pratiques nous interpelle en posant deux questions centrales : l'existence d'un culte des ancêtres et l'habitude qu'avaient les autochtones de manipuler les corps ont-elles pu dissuader les missionnaires d'introduire des reliques de peur de possibles confusions ? Les Indiens

[1188] *Ibid,* p.78
[1189] *Ibid,* p.91
[1190] "*...pero habiendo entendido que veneraban los huesos de un Mohán, antiguo sacerdote, en el mayor caney del Diablo, a quien hacian grandes fiestas en días señalados, embriagueces, y guardaban con infatigable vigilancia, por haberles certificado el Demonio que si les faltaban aquellos huesos se les caeria el cielo encima...*"
SIMÓN, Pedro, *Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias occidentales*, Bogotá, M. Rivas, 1882, vol. 4/5, p. 294

adoptèrent-ils la coutume européenne ou créèrent-ils une toute nouvelle pratique en empruntant des éléments aux deux cultures ?

Concernant la première question, et comme nous avons déjà pu constater dans le premier chapitre de cette recherche, le risque d'éventuelles confusions constituait une véritable préoccupation. Même si les sources que nous avons étudiées n'évoquent pas précisément le thème des reliques, elles abordent celui des images pour lesquelles ce type d'inquiétudes existait. Dans le cas ponctuel des Muiscas et de leurs croyances religieuses, il semblerait que le risque d'une confusion entre la vénération des reliques et leurs traditions autour des dépouilles de leurs ancêtres était tout à fait possible. Parmi les croyances des Muiscas autour des momies, une en particulier se rapproche du rôle donné aux dépouilles par le culte des reliques. La participation des morts à la vie terrestre et à l'inframonde peut, en effet, faire penser à l'idée selon laquelle les reliques servaient à se rapprocher du Christ. Dans les deux cas, la dépouille du défunt constitue un lien entre le monde terrestre et l'au-delà. Le corps, ou ce qu'il en reste, n'est dès lors qu'un pont, ce qui explique la vénération des restes cadavériques.

En ce qui concerne la seconde interrogation, les réponses varient en fonction du territoire étudié. Ainsi, dans le cas du Mexique, Pierre Ragon déclare que « *De fait, la Nouvelle-Espagne emprunta tout naturellement à l'Ancien Monde les usages de ses reliques* »[1191]. Tandis que, concernant le Brésil, Charlotte de Castelnau-L'Éstoile privilégie l'autre hypothèse selon laquelle, « *Au-delà de la lutte contre les religions autochtones et de l'extirpation de l'idolâtrie, il y a des phénomènes d'interaction entre systèmes religieux et une histoire complexe de transformations*»[1192].

Afin de mieux comprendre cette différence conceptuelle, rappelons ici que la relation entre les Indiens et les reliques était plus étroite au Brésil qu'au Mexique. Comme nous avons déjà pu le voir, dans l'Amérique espagnole, et notamment au

[1191] RAGON, Pierre, *Op. Cit.,* p.243

[1192] CASTELNAU-L'ESTOILE, Charlotte de, « Le partage des reliques. Tupinamba et jésuites face aux os d'un missionnaire chaman (Brésil, début du XVIIe siècle) », dans *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions*, Paris, EHESS, 2009, vol. 2/2, p. 752.

Mexique, l'introduction du culte des reliques chez les Indiens fut, en effet, un sujet polémique qu'évitèrent de soulever les documents qui accompagnèrent et guidèrent l'évangélisation, laissant ainsi penser que ce culte ne faisait pas partie des outils utilisés par les missionnaires. La situation n'était, en revanche, pas la même au Brésil : « *Ainsi, les reliques ne sont pas perçues exclusivement comme un instrument d'évangélisation, mais leur culte est également exposé aux Indiens des villages d'évangélisation, les aldeias (villages) des jésuites. Après les somptueuses cérémonies des villes, le père Gouveia se rend dans les villages indiens et y apporte des agnus-Dei, des rosaries. Les Indiens élevés par les jésuites sont donc instruits dans la pratique chrétienne des reliques* »[1193]. Ce rapprochement entre les reliques et les Indiens donna lieu à une troisième version du culte, ni européenne ni indienne : « *Pour les Indiens tupinamba de la côte du Brésil, le culte des reliques prôné par les Jésuites interférait avec leur propre conception des os des défunts et les possibilités de certains objets à communiquer avec le monde surnaturel* »[1194].

Dans le cas du Royaume de Nouvelle-Grenade, nous n'avons malheureusement pas trouvé de sources évoquant une interaction directe entre les Indiens et les reliques chrétiennes. Seuls quelques récits évoquent certaines pratiques autour des dépouilles ou des restes, susceptibles de nous offrir un aperçu d'une possible appropriation du culte des reliques par les communautés autochtones. Un de ces récits est extrait de l'ouvrage *Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias occidentales* écrit par le frère franciscain Pedro Simón entre la fin du XVIe et le début du XVIIe siècles, et publié par la première fois en 1627 en Espagne. Dans sa quête pour retrouver les traces du passé chrétien dans cette région, Simon rapporte l'exemple d'un prédicateur qui explora le haut plateau quelques temps seulement avant l'arrivée des Espagnols et qui enseigna les coutumes chrétiennes aux Muiscas. À Iza -l'un des villages où il se rendit-, ce prédicateur laissa l'empreinte de son pied sur une pierre. À l'arrivée des Espagnols, Simon constata que les Indiens du village, et notamment les femmes enceintes, buvaient une tisane à base de poussière extraite en grattant

[1193] *Ibid.,* p. 757
[1194] *Ibid.,* p. 758

cette pierre[1195]. Même si ce récit est, en soi, intéressant car évoquant une pratique somme toute assez proche du culte des reliques, il convient de l'appréhender avec prudence car le but du frère Simon était de trouver des pratiques similaires à celles des chrétiens. Le frère Simon aurait donc pu adapter ce qu'il a vu ou même inventer certains événements pour les besoins de son récit. La coutume qu'il décrit apparaît, en effet, très similaire à celle datant du Moyen Âge et qui consistait à boire des tisanes à base de poussière de tombeaux ou d'os de saints et de martyrs. Une telle pratique s'installera d'ailleurs, quelques années plus tard, dans le Royaume de Nouvelle-Grenade. C'est ainsi que l'on peut retrouver un exemple de concoction d'une tisane à base de relique de saint Pedro de Claver parmi les documents relatifs à sa cause de canonisation.

Un second exemple se trouve dans le rapport rédigé en 1687 par le *visitador* Juan de Valcarcel à l'issue de venue dans la province de Tunja. Dans ce document, Valcarcel recense les rites et les coutumes non chrétiennes qui existaient encore dans le haut plateau malgré les efforts d'évangélisation déjà réalisés. Notons ici qu'il ne s'agit pas de rites et de coutumes précolombiens étant donné que sa visite eut lieu à la fin du XVIIe siècle[1196]. Parmi les exemples donnés par le *visitador,* nous retiendrons celui de ce vieil homme soucieux d'enseigner les rites ancestraux aux jeunes générations, comme vénérer la dépouille d'un ancien prêtre devenu leur dieu. Selon le vieil homme, c'était leur dieu qui leur prodiguait vie, nourriture et santé et non le dieu chrétien. Quand les Espagnols découvrirent la dépouille de ce prêtre dans un bois, ils constatèrent qu'elle était placée sur un crucifix, un détail auquel, selon Valcarcel, les Indiens n'attachait aucune importance[1197]. Il s'agit donc ici d'un mélange de deux sacralités tendant à créer

[1195] "*…después del cual llegó al pueblo de Iza* [el predicador], *y habiéndoles predicado y enseñado lo mismo, desde allí se desapareció, que nunca más lo vieron, dejando allí en una piedra estampado un pié de los suyos, en que tienen hoy tanta devoción los indios y indias preñadas, que van a raspar aquella piedra y la beben en agua para tener buen parto*" Noticias Historiales, v.2, p. 315
SIMÓN, Pedro, *Op. Cit.*, vol. 2/5, p. 315

[1196] LANGEBAEK, Carl Henrik, « De cómo convertir a los indios y porqué no lo han sido. Juan de Varcarcel y la idolatria en el altiplano cundiboyacense a finales del siglo XVII », dans *Revista de Antropologia y Arqueologia 11*, 1995, p.*185*

[1197] « *En el pueblo de Onzaga.el año 85 halló el doctrinero algunos indios retirados en un bosquecillo donde un viejo dogmatista instruia en/*

une nouvelle modalité de culte, par essence impossible avant l'arrivée des Espagnols. Comme nous le savons, les Indiens faisaient des offrandes à leurs dieux dans des *santuarios.* Le *visitador* a vu le fait que le crucifix se trouve sous le squelette du *mohán* comme un manque de respect envers le crucifix, ce qui n'était en rien le cas si l'on prend en compte la coutume des Muiscas d'offrir des objets à leurs dieux.

Le crucifix était le symbole chrétien avec lequel les Indiens étaient le plus familiarisés car il était toujours présent dans les églises des missions et qu'il accompagnait constamment les missionnaires. Les Indiens avaient donc sûrement deviné l'importance de ce symbole et cherchaient à l'inclure dans leurs *santuarios.* On constate ici la tradition acquise par les Indiens d'utiliser une croix pour certains de leurs enterrements[1198].

Un autre récit, extrait lui aussi des *Noticias historiales*, pourrait toutefois remettre en question l'idée du choix du crucifix pour son caractère sacré. Le frère Pedro Simon décrit, en effet, la coutume qu'avaient les Indiens de prendre tous types d'objets espagnols pour les offrir à leurs dieux. Les fouilles des s*antuarios* ont ainsi souvent mis à jour des objets sacrés aussi bien que d'usage courant. À Zipaquira, un père franciscain trouva, dans un même s*antuario*, une gourde à vin, un chapelet, une cape franciscaine, un chapeau religieux et un exemplaire d'un livre d'instruction religieuse. De même, le frère Simon déclare avoir découvert des clefs et des images conservées dans des chapelets[1199]. Il semblerait donc que les Indiens ne faisaient pas de réelle différence entre objets sacrés et objets du quotidien.

---

los ritos de sus antepasados, haciendoles adorar un hueso de un mohan antiguo, diciendo que aquel era su dios y no el de los cristianos, que por el vivían, tenían salud y cogían frutos ; tenían un santo crucifijo debajo del hueso y hacían irisión de el : malicia mas que de bárbaros y digna de mayor castigo que le pudo hacer observando la benignidad de las cédulas de V.M. »
AGI, Santa Fé, 22, Nous avons travaillé avec la transcription : LANGEBAEK, Carl Henrik, *Op. Cit.*, « De cómo convertir a los indios … », p. 202

[1198] *Ibid.*, p. 194

[1199] "*…de manera que no lo hay del indio más ladino y que parece más cristiano, de que no tenga ídolos a quien adore, como nos lo dice cada día la experiencia. Suelen hoy ofrecer a los ídolos cuanto topan de los españoles, como se vido en un santuario que sacó un Padre de nuestra religión, en el pueblo de Zipaquira, donde halló una bota para vino, un rosario, una capilla de fraile francisco, un bonete de clérigo y una Suma de Casos de conciencia de Durando. Yo he visto sacar de algunos llaves e imágenes de nuestros rosarios*"
SIMON, *Op. Cit.*, vol. 2/5, p. 294

Outre le culte autour des restes funéraires et des reliques par les Indiens, le document du *visitador* introduit une autre idée selon laquelle les Indiens croyaient bien en l'existence d'un dieu espagnol vivant dans le ciel, mais qui ne s'occupait que des sujets les plus importants et non de la vie quotidienne des masses. Ils continuaient ainsi à croire à leurs dieux, lesquels, si, s'occupaient de leurs préoccupations quotidiennes telles que les cultures, les récoltes et leur santé[1200]. Les Indiens avaient ainsi une religiosité de double niveau, du ciel et de la terre, qui permettait la coexistence de la sacralité chrétienne avec celle muisca. Ils pouvaient ainsi adopter le christianisme sans rompre avec leurs anciennes croyances[1201]. En tant que seule source primaire sur la religion n'ayant pas été rédigée par un religieux, le rapport rédigé en 1687 par le *visitador* Juan de Valcarcel porte un autre regard sur ces questions. Nous ne disposons malheureusement pas des sources nécessaires pour approfondir ce sujet à partir de l'expérience des Indiens avec les reliques.

Nous avons également consulté l'ouvrage *Testamentos indígenas de Santafé de Bogotá siglos XVI-XVII*[1202] qui recueille 91 testaments d'hommes et de femmes indiens qui moururent à Santa Fe entre 1567 et 1668. Aucun de ces testaments ne mentionne de relique. Même si certains documents décrivent une situation économique assez confortable, aucune relique n'y figure. La plupart de ces archives incluent, en revanche, des images religieuses chrétiennes et indiquent que tous ces Indiens donnèrent de l'argent ou des propriétés afin de financer des messes censées les aider à aller au paradis.

[1200] "*En suma, los naturales que menos están inficionados de la idolatría se persuaden a que el dios de los españoles es verdadero: pero/ que entiende en cosas mayores en el cielo, y que aquellos adoran tratan de las cosas de abajo, y les da frutos y salud , de suerte que entre ellos ha suscitado el demonio la secta de los maniqueos para que los demás discurso vencidos de la verdad cristiana que es el les (sic) predica den salida a la adoración del verdadero Dios consediendo la mayor divinidad y al que adoraron sus padres poder en cosas visibles*"
AGI, Santa Fé, 22, Nous avons travaillé avec la transcription : LANGEBAEK, Carl Henrik, *Op. Cit.*, « De cómo convertir a los indios … », p. 203

[1201] *Ibid.,* p.187

[1202] RODRIGUEZ JIMENEZ, Pablo, *Op. Cit*., 326 p.

6.2 Le devenir des reliques sans les Jésuites

« Parte y Nave de la Epistola

Altar de las reliquias. hai onze medios cuerpos de santos. ciete cuadritos con reliquias ocho pinturas de santos en las puertas. estas estan sin chapas ni llaves. dentro en el ultimo estante hai un baulito forado de terciopelo encarnado con su chapa y sin llave una caveza de santo de masoneria. dos arvoles con reliquias dos piramides de caras tambien con reliquias una urna con cuerpo de santo. dos manos de madera seis faroles de cobre plateados algunos con cristales para poner reliquias ai tambien de rotos, un baulito de marfil con su chapa de plata rota sin llave hotros dos baulitos con algunas piezas de carai en gonzados con plata muy rotos. dos cajitas la una de carai y la otra de madera. quatro quadritos con reliquias rotas Su frontal y tarima de madera »[1203]

En 1767, le roi Charles III expulsa les Jésuites de l'ensemble des territoires espagnols, dont le Royaume de Nouvelle-Grenade. Quelques années plus tard, le pape Clément XIV déclara la suppression de la Compagnie de Jésus dans le monde entier. Les membres de la Compagnie durent, dès lors, quitter au plus vite ces terres en emportant leurs objets d'usage personnel et en laissant derrière eux tous les biens et les propriétés de l'ordre, reliques et reliquaires inclus. À continuation, et malgré le peu de sources dont nous disposons sur ce sujet, nous allons tenter de reconstituer le destin des reliques en l'absence des Jésuites et d'établir si cette situation fut bénéfique ou préjudiciable au culte des reliques.

Le 1er septembre 1767, soit l'année même de l'expulsion des Jésuites, un inventaire des biens de l'église de San Ignacio fut dressé afin de restituer le temple à la *junta de temporalidades,* la commission chargée de gérer les propriétés des Jésuites. Or, cet inventaire ne fait aucune référence aux reliques ou aux reliquaires[1204]. C'est à ce moment-là que le temple de San Ignacio devint l'église de San Carlos.

[1203] AHJ, B01-ES01-EN2-CP25, Doc. 2, f.4
"Inventario de la Iglesia de San Carlos en lo que va hasta el día 6 de abril de 1805"
[1204] AHJ, EN2-CP29-DVD01-DOC32
"Inventario de la iglesia, del colegio Maximo de Santa Fe", le 1er septembre 1767

Aucune relique ne figure non plus dans les nombreux inventaires recensant les objets à usage personnel qui appartenaient aux Jésuites avant leur départ.

Ce n'est qu'en 1774 que nous retrouvons à nouveau des documents faisant mention de reliques, année pendant laquelle le Concile provincial de Santa Fe ordonna de répertorier les reliques de l'église de San Carlos et leurs documents d'authentification et de procéder à une analyse biologique des ossements vénérés en tant que reliques. Comme nous avons eu l'occasion de le voir, la plupart des reliques décrites dans ces documents ne sont pas les mêmes que celles que nous connaissons actuellement, ni celles qui participèrent à la procession de 1612 ou 1613.

Le Concile se prononça, par ailleurs, sur la manière de vénérer les reliques en établissant une série de règles, parmi lesquelles : l'obligation de vénérer les reliques de saints reconnus et de les exposer selon le calendrier fixé par le Concile de Trente ; l'interdiction de vénérer ou d'exposer les reliques de saints non reconnus ; l'interdiction aux hommes laïcs et à toutes les femmes de toucher les reliques ; l'interdiction d'exposer les reliques sans leurs reliquaires ; l'interdiction de garder des reliques dans les chapelles campagnardes, les ermitages, les couvents de religieuses ou les domiciles des laïcs, en particulier dans le cas de reliques insignes ; l'interdiction de vendre des reliques ; l'interdiction de sortir les reliques (ou des éléments de celles-ci, aussi petits soient-ils) des églises pour les amener chez les malades ; l'interdiction de sortir les reliques pour les processions et pour demander des dons ; l'obligation de conserver les reliques dans les chapelles qui leur sont consacrées ou dans les sacristies et de laisser constamment brûler des cierges devant elles ; et, finalement, la possibilité de sortir les reliques uniquement le jour de la fête du saint en question ou aux dates les plus solennelles du calendrier[1205].

[1205] "*Ordenamos y mandamos que a las verdaderas reliquias de los santos se les dé la veneración y honor que corresponde, y se pongan a su debido tiempo a la pública veneración de los fieles, conforme a la determinación del Tridentino y Constitución del Sumo Pontífice Gregorio XIII.*

Pero no se admitan ni se expongan a la veneración nuevas reliquias de santos no estando reconocidas y aprobadas por el Ordinario o su Vicario General, u otro diputado para este efecto; cuya prohibición comprende a todos, aunque sean regulares o exentos.

Las reliquias sagradas no pueden ser tocadas, ni contrectadas por legos ni por mujeres de cualquier calidad y condición que sean; ni pueden ponerse al culto público o privado desnudas, extrayéndolas de sus relicarios.

Comme nous pouvons le constater, il existait plus de règles qu'au XVIe siècle ou au début du XVIIe siècle. Toutes ces interdictions, et notamment celle de toucher les reliques, d'avoir des reliques dans les maisons des laïcs, de les prêter aux malades et de les sortir des églises nous font penser que de telles situations étaient courantes, obligeant donc le Concile à les interdire.

Le 2 juin 1776, la *Junta de temporalidades,* ordonna la répartition des ornements et des objets en or et en argent appartenant à la Compagnie entre les églises les plus pauvres. Le document qui relate cet événement ne fait toutefois aucune allusion aux reliquaires[1206].

Las que fueren inciertas o no concedidas, no se expondrán a la veneración, antes bien se separarán de las ciertas y verdaderas, y se pondrán en lugar honesto; ni en las capillas rurales, ni ermitas se puede tener reliquia de santo, especialmente no celebrándose allí el santo sacrificio de la Misa, ni tampoco se tendrán en casas particulares si fueren reliquias insignes.

Dentro de la clausura de monjas tampoco se tendrán reliquias, y si las hubiere al presente, mandamos se pongan en la iglesia exterior, si tuvieran auténtica y constare de su identidad, y siendo inciertas y no teniendo auténtica, se separen y pongan en lugar secreto pero decente. Toda reliquia de santo es de inestimable aprecio, y no se puede poner en venta ni por los rateros ni otros mercaderes o comerciantes, pero se puede hacer donación de ellas.

Nadie tenga atrevimiento de quitar alguna reliquia de santo de las iglesias o capillas en donde se hallaren colocadas, aunque sea con pretexto de devoción, y aunque sea en la más pequeña parte. Y sin licencia de los Prelados diocesanos no las extraerán los párrocos, ni otro alguno fuera de la Diócesis, no harán donación de ellas, aunque sea con consentimiento del Cabildo, a otra iglesia de la misma Diócesis ni a alguna persona particular.

No se llevarán a los enfermos aquellas reliquias de santos, que se conservaren en las iglesias, o sus capillas, especialmente no habiendo grave necesidad; y en este caso se ha de pedir primero y obtener licencia del ordinario para llevarlas, lo cual se ejecutará con la decencia y veneración correspondiente

El las procesiones del Santísimo Sacramento no se sacarán ni llevarán reliquias de santos, ni tampoco se transportarán de una parte a otra con pretexto de pedir y adquirir limosnas, ni estará alguna colocada dentro del tabernáculo; todas estarán colocadas en alguna capilla, o armario, metidas en sus urnas o relicarios decentes, y cuando no haya capilla proporcionada para ellas, se pondrán en la sacristía en parte decente y cerradas con llave, la cual tendrá el cura rector de la parroquia; pero en las catedrales han de estar las reliquias en su propia capilla, o armario cerrado con dos llaves, de las cuales una tendrá el Prelado y otra el tesorero, o la primera dignidad.

En las capillas, o armario, en donde se conserven los santos y reliquias ha de haber una lámpara ardiendo constantemente.

Cuando algunos legos hubieren donado algunas reliquias, reteniendo en sí las llaves, podrán ser visitadas por los ordinarios, aunque se hallen en iglesias de regulares, como lo de declaró la sagrada congregación del Concilio.

Ninguna reliquia de las que estuvieren colocadas en la capilla o armario, como queda dicho, se sacará de allí, en tiempos insólitos sin expresa licencia del Prelado, ni se pondrán con frecuencia a la pública veneración, sino solamente en la festividad del santo de quien fuere reliquia, o en algunos días más solemnes del año"
GROOT, José Manuel, *Op. Cit., Historia eclesiástica…*,V.2, p. 603-605

[1206] AHJ, EN1-CP12-DOC2
"*Reparticion de alhajas y ornamentos de la Compañia a las iglesias pobres*", le 2 juin 1776

Un véritable silence autour des reliques et des reliquaires s'installa donc progressivement jusqu'en 1805, soit 29 ans plus tard, lorsque nous retrouvons enfin une nouvelle source y faisant référence. Un inventaire détaillé de l'église de San Carlos mentionne alors, et à plusieurs reprises, des reliques et des reliquaires installés sur différents autels, dont l'autel de San José où se trouvait six bustes-reliquaires, dont certains contenaient des reliques[1207]. Figure ensuite l'autel des reliques et ses onze bustes-reliquaires, sept tableaux-reliquaires, un coffret-reliquaire, une tête-reliquaire, deux arbres-reliquaires, deux pyramides-reliquaires, une châsse-reliquaire et quatre tableaux-reliquaires et ses reliques cassées[1208]. Enfin, ce document indique que la sacristie abritait deux pyramides-reliquaires en bronze et d'autres reliquaires non décrits[1209]. À l'exception des deux pyramides-reliquaires en bronze, il s'agit donc bien ici de reliquaires qui existent encore de nos jours. Le document n'évoque toutefois pas les reliques qu'ils contenaient.

Le 7 août 1814, le pape Pius VII signa la bulle *Solicitudo omnium Ecclesiarum* qui ordonna le rétablissement de la Compagnie de Jésus. Quelques mois plus tard, le 15 mai 1815, le roi Fernando VII fit du même en Espagne. Cependant,

---

[1207] "*Altar de San Jose*
Su imagen de cuerpo entero de masoneria dos belos uno de gaza y hotro de seda con matices de colores un obalo de cristal en pintura [fol.3] de Jesus y maria. Dos pechinas con dos niños y unos con senizos en las manos. Dos efigies pequeñas la una de San Antonio de Padua y la hotra de San Cayetano. Seis medios cuerpos de santos de Masoneria. algunos con sus reliquias en los pechos…"
AHJ, B01-ES01-EN2-CP25 Doc.2, f.2

[1208] "*Parte y Nave de la Epistola*
Altar de las reliquias. hai onze medios cuerpos de santos. ciete cuadritos con reliquias ocho pinturas de santos en las puertas. estas estan sin chapas ni llaves. dentro en el ultimo estante hai un baulito forado de terciopelo encarnado con su chapa y sin llave una caveza de santo de masoneria. dos arvoles con reliquias dos piramides de caras tambien con reliquias una urna con cuerpo de santo. dos manos de madera seis faroles de cobre plateados algunos con cristales para poner reliquias ai tambien de rotos, un baulito de marfil con su chapa de plata rota sin llave hotros dos baulitos con algunas piezas de carai en gonzados con plata muy rotos. dos cajitas la una de carai y la otra de madera. quatro quadritos con reliquias rotas. Su frontal y tarima de madera"
AHJ, B01-ES01-EN2-CP25 Doc.2, f. 4

[1209] "*Altar de la sacristia*
Su imagen de masoneria de San Ignacio de Layola a los lados unas efigies de Santo Domingo Y san Francisco a espaldas de las referidas pinturas unos relicarios con varias reliquias dencima de la mesa del altar tres nichos con sus puertas. y dentro a los dos lados unas piramides de bronce dorado con barias reliquias y en el cajon que esta en medio un Niño Dios echadito su cristal roto"
AHJ, B01-ES01-EN2-CP25 Doc.2, f. 6

l'Amérique du Sud, dont le Royaume de Nouvelle-Grenade, aspiraient à l'Indépendance.

Le retour des Jésuites en Nouvelle-Grenade en tant que territoire indépendant de la couronne espagnole eut lieu le 26 février 1844, date à laquelle 18 frères et pères de la Compagnie regagnèrent la toute nouvelle République en direction du séminaire et du collège de San Bartolome[1210]. Ils furent toutefois à nouveau expulsés le 18 mai 1850 par le président José Hilario López[1211]. Huit ans plus tard, le 18 février 1858, le nouveau président, Mariano Ospina Rodriguez, les invita à regagner le collège et le séminaire. En 1860, ils se dirigèrent vers le collège de Tunja, leur ancien noviciat[1212]. La situation politique du pays était toutefois loin d'être stabilisée et les conflits politiques ne se firent pas attendre et le 26 juillet 1861, le nouveau président Tomas Cipriano de Mosquera expulsa une nouvelle fois la Compagnie de Jésus de son territoire[1213].

Onze ans plus tard, en 1872, deux Jésuites s'installèrent au Panama, lequel faisait encore partie de la Colombie, où un petit groupe de membres de la Compagnie s'organisa progressivement. En 1880, sous la présidence de Rafael Nuñez, les Jésuites rentrèrent définitivement en Colombie où ils reprirent la direction du séminaire et du collège de Bogotá et fondèrent de nouveaux collèges à Pasto, Medellin et Bucaramanga[1214]. L'époque n'était toutefois plus la même et la Colombie avait d'autres préoccupations. Les Jésuites continuèrent ainsi à accomplir leur mission pédagogique tout en s'intéressant à la condition des travailleurs et en soutenant la création de syndicats catholiques, dont l'*Union de Trabajadores Colombianos*. Ils créèrent également des œuvres sociales comme le *Circulo de obreros,* le *Centro de Investigación y Educación Popular* et le *Programa de Paz*[1215].

À partir de cette époque de fortes instabilités politique et sociale, les sources cessent d'évoquer les reliques et une chape de silence se forma autour de ce sujet.

[1210] SALCEDO, Jorge Enrique, S. J., « Las vicisitudes de los jesuitas en Colombia durante el siglo XIX », dans *Theologica Xaveriana*, n° 152, 29 novembre 2004, p. 684
[1211] *Ibid.,* p. 687
[1212] *Ibid.,* p. 688
[1213] *Ibid.,* p. 690
[1214] *Ibidem*
[1215] *Ibid.,* p. 691

6.3 Du XXe siècle à nos jours

«La reliquia consistente en un fragmento de costilla de la santa, obtenido en el 2004 cuando el cuerpo de la monja fue exhumando en su natal Jericó, es transportado en un relicario de plata.

El propósito de la jornada en que serán veneradas las reliquias de Laura Montoya es la unión de todos los colombianos en torno a la paz, según explicó el cardenal Rubén Salazar.

La jornada tendrá inicio a las 10:00 de la mañana. Y a las 5 :30 de la tarde habrá una misa presidida por los 82 obispos del país.»[1216]

Si la religion catholique resta largement majoritaire en Colombie tout au long du XXe siècle, il ne s'agit toutefois pas de la même Église qu'au XVIe et XVIIe siècles. Qu'en est-il, à ce titre, du culte des reliques ? Existe-t-il encore dans la Colombie moderne ?

Quelques années avant le début du XXe siècle, en 1893, le catéchisme du troisième Concile de Lima –connu, à l'époque, sous le nom de catéchisme de saint Toribio de Megrovejo- fut réédité à Lima dans une nouvelle version incluant la question des reliques, introduite, pour succéder à celle des images. Il s'agissait d'expliquer que la vénération des reliques n'était pas incorrecte mais, bien au contraire, bénéfique car les saints étaient un exemple à suivre et, leurs corps, les temples vivants du Saint Esprit[1217]. L'introduction de cette question permit de

---

[1216] *Minuto30.com* [en ligne]. DUQUE, *Llego a Bogotá la reliquia misionera de la madre Laura, 11/07/2012.* [Consultée le 26 mars 2019]. Disponible sur : https://www.minuto30.com/llego-a-bogota-la-reliquia-misionera-de-la-madre-laura/160057/

[1217] « *5. P. Pues por qué los cristianos adoran las imagenes de palo y metal, si es malo adorar a los idolos?*
R. Los cristianos no adoran las imágenes de palo y metal por si mismas, como los idólatras, ni piensan que en ellas mismas hay virtud y divinidad, mas mirando lo que representan, adorana Jesucristo en la cruz, y en su imagen reverencian a Nuestra Señora la Virgen Maria, y a los otros santos que estan en el cielo, pidiendo su intercesión, y las mismas imagenes reverencian, no por lo que son sino por lo que representan
*6. P. * **No menoscabamos el honor de Dios invocando a los santos y venerando las reliquias** ?*
R. De ningun modo : 10. porque continuamente los santos ruegan por nosotros ante el acatamiento de Dios ; 20. nos es provechoso el culto de los santos, porque nos exhorta a imitar sus virtudes y a conformar nuestra vida con las suyas ; 30. veneramos sus reliquias, porque sus cuerpos fueron templos vivos del Espiritu Santo y han de resucitar gloriosos en el día postrero»

constater que le silence autour des reliques dans les catéchismes du XVIe siècle appartenait au passé. Les reliques faisaient enfin partie de l'éducation des chrétiens d'Amérique.

Quelques années plus tard, en 1910, Bernardo Herrera Restrepo -archevêque de Bogota de 1891 à 1928- ordonna une *reconnaissance* des reliques vénérées dans l'église de San Ignacio. Comme nous avons déjà pu l'évoquer, la plupart des reliques qui existent encore de nos jours ont fait l'objet d'une telle procédure. Il s'agit d'ailleurs ici de la dernière *reconnaissance* en date et les sceaux venus sceller les reliquaires datent de cette époque. De même, les documents d'authentification des reliques constituent la dernière source primaire disponible sur les reliques de l'église de San Ignacio.

Du 11 octobre 1962 au 8 décembre 1965 eut lieu le IIe concile œcuménique du Vatican. Lors de sa deuxième session -du 29 septembre au 4 décembre 1963- fut discutée et approuvée la constitution *Sacrosanctum Concilium* relative à la liturgie. Son chapitre 7 s'intitule *L'art sacré et le matériel du culte.* Dans ce document, l'Église continua à promouvoir le culte des images sacrées, bien que dans une moindre mesure : « *On maintiendra fermement la pratique de proposer dans les églises des images sacrées à la vénération des fidèles ; mais elles seront exposées en nombre restreint et dans une disposition appropriée, pour ne pas susciter l'étonnement du peuple chrétien et ne pas favoriser une dévotion mal réglée* »[1218]. Comme on peut clairement le constater, une possible confusion dans la vénération des images continuait à inquiéter l'Église. Le sujet des reliques ne fut, quant à lui, pas abordé.

Malgré un tel silence, le fait de vénérer les reliques continua à faire partie des pratiques acceptées par l'Église catholique. Les corps des hommes et des femmes canonisés tout au long des XXe et XXIe siècles continuèrent à être source de

---

Catecismo mayor ordenado por Santo Toribio y aprobado por el primer concilio limense en 1583 …. - 3a ed …, Lima, Pérou, Impr. de San Pedro, 1893, p. 54

[1218] *La santa sede* [en ligne]. LE VATICAN, *Constitution sur la Sainte Liturgie Sacrosanctum Concilium* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://www.vatican.va/archive/hist_councils/ii_vatican_council/documents/vat-ii_const_19631204_sacrosanctum-concilium_fr.html

nouvelles reliques destinées à la vénération des fidèles. Les exemples les plus célèbres sont ceux de Jean-Paul II, de Jean XXIII et de saint Pierre. En toute logique, les reliques les plus célèbres et les plus importantes appartiennent aux saints les plus éminents, et donc généralement aux papes et aux saints fondateurs. En ce qui concerne Jean-Paul II, des ampoules contenant son sang et des lambeaux de peau voyagent dans le monde entier et continuent de remplir les églises de fidèles désireux de les vénérer[1219]. L'une de ces ampoules se trouve actuellement dans le Sanctuaire national Saint Jean-Paul II à Washington[1220]. Le corps entier de Jean XXIII est, quant à lui, exposé dans la Basilique Saint-Pierre à Rome. Des reliques de Jean XXIII parcourent également le monde. Enfin, les reliques de saint Pierre furent retrouvées sous la basilique Saint-Pierre dans les années 1960.

Ces reliques participent à prolonger certaines pratiques ancestrales propres à l'histoire de christianisme. Elles partent ainsi en pèlerinage, à l'image du corps de Jean XXII qui, à l'occasion de l'anniversaire des 55 ans de sa mort, fut envoyé à Sotto il Monte, sa ville de naissance, entre le 24 mai et le 10 juin 2018[1221]. Il peut aussi arriver que ces reliques soient volées, à l'image de l'une des ampoules de sang de Jean Paul II qui fut dérobée dans une église en Ombrie, dans le centre de

[1219]Par exemple elles sont passés par différentes villes de France
Franceinfo, 3 grand est [en ligne]. FRANCEINFO, *Une relique de Jean-Paul II accueilli à Marienthal, 05/05/2013* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/2013/05/05/marienthal-les-fideles-venerent-une-relique-de-jean-paul-ii-246293.html
Le Parisien [en ligne]. TASSE, *Une relique de Jean-Paul II à Neuilly-sur-Marne, 04/11/2018* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://www.leparisien.fr/seine-saint-denis-93/une-relique-de-jean-paul-ii-a-neuilly-sur-marne-04-11-2018-7935027.php
Et en 2011 elles sont passés par 90 villes du Mexique
El Mundo [en ligne]. DPA, *Las reliquias de Juan Pablo II viajan de gira por 90 ciudades de México, 17/08/2011* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur https://www.elmundo.es/america/2011/08/16/mexico/1313515911.html
Milenio [en ligne]. VALADEZ, *Trasladan reliquias del Papa Juan Pablo II, 09/02/2014* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://www.milenio.com/estados/trasladan-reliquias-papa-juan-pablo-ii

[1220] *Saint Jean-Paul II, sanctuaire national* [en ligne]. CHEVALIERS DE COLOMBE, *Reliques de saint Jean-Paul II* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://www.jp2shrine.org/fr/worship/relics.html

[1221] *OMP de Colombia* [en ligne]. VIVIANA, *Las reliquias de san Juan XXIII regresan a la basilica de San Pedro del Vaticano, 18/06/2018* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://ompdecolombia.org/noticias/las-reliquias-de-san-juan-xxiii-regresan-la-bas%C3%ADlica-de-san-pedro-del-vaticano

l'Italie, le 24 septembre 2020[1222]. Elles peuvent également être offertes et porter des messages politiques, comme la relique de saint Pierre qui fut offerte au Patriarche Bartholomée le 29 juin 2019 afin de symboliser la volonté d'union de l'Église catholique et de l'Église orthodoxe[1223].

Bien que le 2e concile Vatican n'aborda pas le sujet des reliques, le 8 décembre 2017, la Congrégation des Causes des Saints du Vatican émit l'instruction *Les reliques dans l'Église : authenticité et conservation*[1224] venant poser les règles à suivre concernant la reconnaissance, la conservation, la confection, le déplacement ou le pèlerinage des reliques, montrant bien par cela que le culte des reliques au sein de l'Église restait un thème d'actualité. Cette instruction introduisit des modifications importantes visant à s'adapter à l'époque moderne et au développement de la science et des lois civiles. C'est ainsi qu'il devint nécessaire d'avoir la permission de la famille et des autorités civiles compétentes pour pouvoir prendre possession d'une dépouille[1225]. Quant aux reconnaissances, elles devront désormais être réalisées par un comité composé d'un évêque ou de son représentant, d'un promoteur de Justice, d'un notaire, de deux fidèles ainsi que d'un médecin légiste ou d'un anatomopathologiste[1226].

Les procédures de reconnaissance doivent désormais débuter par la lecture du dernier document authentique, reconnaissance canonique ou document de *translation*, afin de vérifier qu'il s'agit bien du même objet. En cas d'absence de tels documents ou si le cercueil ou le sceau sont brisés, il faut s'appliquer « *dans*

[1222] *Le Figaro* [en ligne]. LE FIGARO AVEC AFP, *Italie : vol d'une relique de Jean-Paul II dans une église en Ombrie, 24/09/2020* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://www.lefigaro.fr/flash-actu/italie-vol-d-une-relique-de-jean-paul-ii-dans-une-eglise-en-ombrie-20200924

[1223] *Zenit, le monde vu de Rome* [en ligne]. DROUJININA, *Reliques de saint Pierre à Constantinople : « Un pas en avant vers l'unité », estime le métropolite Job, 12/07/2019* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://fr.zenit.org/2019/07/12/reliques-de-saint-pierre-a-constantinople-un-pas-en-avant-vers-lunite-estime-le-metropolite-job/

[1224] *La santa sede* [en ligne]. CONGRÉGATION DES CAUSES DES SAINTS, *Instruction « Les reliques dans l'Église : authenticité et conservation », 2017* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur: https://www.vatican.va/roman_curia/congregations/csaints/documents/rc_con_csaints_doc_20171208_istruzione-reliquie_fr.html

[1225] *Ibid.*, articles 1-5

[1226] *Ibid.*, articles 7-11

toute la mesure du possible à obtenir la certitude qu'il s'agit vraiment des reliques du Bienheureux ou du Saint ou de la dépouille mortelle du Serviteur de Dieu ou du Vénérable »[1227]. Le médecin sur place étudie ensuite la dépouille afin d'identifier les parties du corps et leur état. De telles données sont alors consignées dans un rapport détaillé[1228]. Une fois la reconnaissance terminée, le corps est placé dans un nouveau cercueil, et tout ce qui n'est pas conservé doit être détruit afin d'éviter que les gens présents lors de la procédure prélèvent des échantillons ou glissent des objets dans le cercueil[1229]. Le procès-verbal de la reconnaissance doit finalement être placé dans le cercueil dans un « *réceptacle fermé et muni d'un sceau* »[1230].

Après autorisation du médecin présent, les morceaux ou fragments déjà séparés du corps peuvent être prélevés[1231]. Il est cependant formellement interdit de démembrer le corps, « *sauf si l'Evêque a obtenu le consentement de la Congrégation des Causes des saints pour la confection des reliques insignes* »[1232]. Le commerce, la vente et l'exposition dans des endroits profanes ou non autorisés sont également interdits[1233], de même que toute publicité autour de la réalisation des reconnaissances et la mise en place de signes visibles indiquant la présence de reliques dans un endroit déterminé, à l'exception de celles qui appartiennent aux hommes et aux femmes déjà béatifiés et canonisés[1234].

La Colombie

La Colombie ne fait, ici, pas exception et on peut retrouver des événements contemporains liés au culte des reliques. La relique de sainte Elizabeth de Hongrie continue ainsi à être vénérée par les fidèles de la cathédrale primatiale tous les 17 novembre, jour de la fête de la sainte. Sa relique est conservée dans le même buste-reliquaire en argent. L'église de San Ignacio étant

[1227] *Ibid.,* article 14
[1228] *Ibid.,* articles 15-16
[1229] *Ibid.,* article 19
[1230] *Ibid.,* article 20
[1231] *Ibid.,* article 21
[1232] *Ibid.,* article 24
[1233] *Ibid.,* article 25
[1234] *Ibid.,* article 26

en travaux de restauration, les reliques et les reliquaires qu'elle détient ont, quant à eux, passé les 15 dernières années à l'intérieur d'une armoire de la sacristie.

D'un autre côté, au cours des années 2010, la visite de deux reliques de grande importance bouleversa la vie de nombreux catholiques pratiquants de différentes villes colombiennes et défraya la chronique des principaux médias du pays.

La première de ces reliques était celle de Jean-Paul II, laquelle voyagea entre le 20 et le 22 janvier 2012, soit quelques mois seulement après sa béatification. Lors de cette visite, l'ampoule de sang conservée dans un reliquaire en argent passa par les villes de Bogotá et Cartago. À son arrivée à Bogotá, une messe fut tenue à l'aéroport El Dorado. Elle fut ensuite intronisée à la cathédrale primatiale, où une messe fut également célébrée par l'archevêque -Pedro Rubiano Saenz-, le postulateur de la cause -Slawomir Oder- et le nonce apostolique -Aldo Cavalli-. Cette messe rassembla différentes associations de victimes de la violence. De nombreux fidèles durent attendre des heures avant de pouvoir accéder à la cathédrale. La relique suscita un tel engouement que les autorités locales se virent dans l'obligation de demander aux habitants de ne pas se rendre dans le centre ce jour-là afin d'éviter les embouteillages générés par l'événement. Dès le lendemain, la relique fut déplacée jusqu'à l'église Maria Reina, elle aussi à Bogotá, avant de rejoindre Cartago le 22 janvier[1235]. Elle retourna à nouveau en Colombie entre le 2 et le 4 juin 2015, où elle fut à nouveau exposée le 2 juin dans la paroisse de Santa Beatriz de Bogota, puis dans la cathédrale de Fontibon le 4

[1235] *Vanguardia* [en ligne]. VANGUARDIA, *Vea la reliquia de la sangre de Juan Pablo II en Bogotá, 20/01/2012* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.vanguardia.com/colombia/vea-la-reliquia-de-la-sangre-de-juan-pablo-ii-en-bogota-DGVL140157
BBC News Mundo [en ligne]. BBC News, *La sangre de Juan Pablo II, de viaje en Colombia, 20/01/2012* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.bbc.com/mundo/ultimas_noticias/2012/01/120120_ultnot_sangre_juan_pablo_ii_colombia_adz
Caracol Radio [en ligne]. CARACOL RADIO, *Llegaron a Bogotá las reliquias de Juan Pablo II, 19/01/2012* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://caracol.com.co/radio/2012/01/19/nacional/1327001400_609310.html

juin. Le lendemain, la relique visita Marinilla, où elle prit part à une procession, une messe et une veillée[1236].

La seconde relique était celle de sainte Teresa de Avila. Elle sillonna la Colombie du 11 au 14 novembre 2014, lors du pèlerinage mondial de la canne de la sainte organisé à l'occasion de la célébration du 500ème anniversaire de sa naissance et de l'Année jubilaire thérésienne déclarée par le pape François le 15 octobre 2014. La sainte canne arriva à Bogotá le 11 et passa par Medellin le 13 et le 14. Ici, toutes les activités eurent lieu dans les églises et les couvents de l'ordre de la sainte, à savoir, les Carmélites Déchaussées. À la fin de l'Année jubilaire, la paroisse Santa Teresa de Avila de Bogotá accueillit une autre relique de premier degré de cette sainte entre le 1 et le 15 octobre 2015. Pendant ces deux semaines, de nombreux événements eurent lieu dont une procession, plusieurs conférences, des lectures, une exposition du Saint Sacrement et la célébration de l'Heure Sainte tous les jours, ainsi que deux messes par jour et la prière quotidienne du chapelet. Tous ces événements connurent un franc succès auprès des habitants[1237].

L'événement le plus important fut toutefois l'arrivée des reliques de sainte Laura Montoya Upegui (1874-1949), la première sainte née en Colombie. Cette

---

[1236] *El Pais* [en ligne]. ELPAIS.COM.CO/COLPRENSA, *Reliquia de Juan Pablo II estará en Colombia desde el 2 de junio, 25/05/2015* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.elpais.com.co/colombia/reliquia-de-juan-pablo-ii-estara-en-desde-el-2-de-junio.html
Aciprensa [en ligne]. REDACCIÓN ACI PRENSA/EWTN NOTICIAS, *Reliquia de la sangre de Juan Pablo II visita Colombia, 03/06/2015* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.aciprensa.com/noticias/reliquia-de-la-sangre-de-san-juan-pablo-ii-visita-colombia-65088

[1237] *El Catolicismo* [en ligne]. ARQUIDIÓCESIS DE BOGOTÁ, *Desde España visita de la reliquia de Santa Teresa de Avila a Bogotá 10/11/2014* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://elcatolicismo.com.co/iglesia-hoy/bogota/desde-espana-visita-de-la-reliquia-de-santa-teresa-de-avila-bogota
Conferencia Episcopal de Colombia [en ligne]. En Bogotá se expondrá la reliquia de Santa Teresa de Avila, *08/10/2014* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.cec.org.co/sistema-informativo/iglesia-colombiana/en-bogot%C3%A1-se-expondr%C3%A1-reliquia-de-santa-teresa-de-%C3%A1vila
OMP de Colombia [en ligne]. ROLEDITOR, *Reliquia de Santa Teresa de Avila peregrinó por Colombia, 14/11/2014* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://ompdecolombia.org/noticias/reliquia-de-santa-teresa-de-%C3%A1vila-peregrin%C3%B3-por-colombia
Reconquista, formación católica [en ligne]. GAUDIUM PRESS, *Clausuran en Colombia año jubilar de Teresa de Jesus con reliquia de la Santa, 08/10/2015* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : http://es.arautos.org/view/show/73641-clausuran-en-colombia-a-o-jubilar-de-teresa-de-jesus-con-reliquia-de-la-santa-

religieuse fut béatifiée par le pape Jean-Paul II en 1991 grâce à un fait de guérison miraculeuse. Dans ce cas, Laura intervint pour guérir la mère de l'une des religieuses de son ordre, atteinte d'un cancer. Après que cette dernière eut rendu visite à Laura Montoya dans sa chambre et l'eut implorée de lui venir en aide, les symptômes de la maladie commencèrent à disparaitre, jusqu'à la guérison définitive[1238]. Ce n'est toutefois que le 12 mai 2013 que le pape François canonisa Laura Montoya, après seulement avoir reconnu un autre de ses miracles de guérison, cette fois auprès d'un médecin de 33 ans atteint d'une polymyosite réfractaire. Le jeune médecin se retrouvait à l'hôpital à l'article de la mort. Dans un dernier élan d'espoir, il demanda l'aide de Laura Montoya en lui promettant que, si elle lui sauvait la vie, il ferait tout pour qu'elle devienne une sainte. Quelques jours plus tard, le médecin était tiré d'affaire[1239].

Si aucun de ces miracles n'eut pour origine une relique, en 2004, le corps de Laura Montoya fut exhumé pendant sa cause de béatification pour confectionner une relique à la demande du Vatican. On en profita alors pour prélever deux phalanges de l'orteil de son pied droit et sa côte numéro onze. L'une des phalanges fut envoyée à Rome et l'autre à la cathédrale de Jericó en Colombie. La côte fut, quant à elle, divisée en morceaux, lesquels furent envoyés aux quatre coins du monde. L'un d'eux est connu comme la relique missionnaire[1240] et passa par différentes villes et villages de Colombie. Il passa ainsi par la cathédrale de Bogotá le 11 juillet 2013, où 82 évêques colombiens prièrent une journée entière pour la paix dans le pays[1241] ; puis par le département de l'Atlantico en octobre

[1238] *El Campesino* [en ligne]. LAVACUDE, *Milagros de la santa Madre Laura, sólo para los que creen, 13/08/2015* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.elcampesino.co/milagros/

[1239] *El Espectador* [en ligne]. REDACCION VIVIR, *El milagro que volvió santa a Laura Montoya, 09/05/2013* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.elespectador.com/actualidad/el-milagro-que-volvio-santa-a-laura-montoya-article-421012/

[1240] *El Tiempo* [en ligne]. REDACCION VIDA DE HOY, *Arranca veneración de reliquias de la santa Laura en Bogotá, 10/07/2013* [Consultée le 21 juin 2021]. Disponible sur : https://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-12923929

[1241] *Caracol Radio* [en ligne]. CARACOL RADIO, *Reliquias de la madre Laura Montoya están expuestas en la Catedral Primada, 11/07/2013* [Consultée le 21 juin 2021]. Disponible sur : https://caracol.com.co/radio/2013/07/11/bogota/1373529540_931022.html
El Tiempo [en ligne]. REDACCION VIDA DE HOY, *Arranca veneración de reliquias de la santa Laura en Bogotá, 10/07/2013* [Consultée le 21 juin 2021]. Disponible sur : https://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-12923929

2015[1242] ; le département de Santander à l'occasion d'un pèlerinage organisé en mai 2016[1243] ; et enfin par Medellin lors de la visite du pape François le 8 septembre 2017[1244]. Toutes ces étapes retinrent l'attention des médias et des populations locales, lesquels accoururent en masse dans les églises et les paroisses où cette relique était exposée.

Afin de mieux comprendre la situation actuelle du culte des reliques et de ce type de pratiques en Colombie, nous avons réalisé un sondage sur la base d'un échantillon non probabiliste par le biais d'une auto-sélection non restreinte via Internet[1245]. Autrement dit, nous avons publié sur différents sites Internet un lien vers un questionnaire auxquels tous les intéressés pouvaient répondre. Il s'agit donc d'un échantillon non probabiliste et non représentatif de la société colombienne nous permettant toutefois de proposer un aperçu du culte des reliques dans la Colombie actuelle.

Le questionnaire posait des questions simples[1246] visant à établir si l'ensemble de la population utilisait le mot relique pour se référer aux restes des saints et des martyres, ou si, au contraire, ce terme désignait d'autres objets. Il s'agissait également de savoir si les gens avaient vu des reliques, s'ils estimaient qu'elles les rapprochaient de Dieu, s'ils connaissaient l'existence des reliques présentes dans les églises et les temples de leur pays et s'ils savaient dans lesquels elles se trouvaient.

482 personnes ont répondu au questionnaire, dont 73.2% de femmes et 25.5% d'hommes, pour la plupart âgés de 41 à 60 ans (50.6%), puis de 18 à 40 ans

[1242] *El Heraldo* [en ligne]. REDACCIÓN ELHERALDO.CO, *Las reliquias de la santa Laura Montoya peregrinan por el Atlantico, 03/10/2015* [Consultée le 21 juin 2021]. Disponible sur : https://www.elheraldo.co/tendencias/las-reliquias-de-la-santa-laura-montoya-peregrinan-por-el-atlantico-220597

[1243] *Vanguardia* [en ligne]. VANGUARDIA, *Llegan a la ciudad reliquias de Santa Madre Laura Montoya, 29/05/2016* [Consultée le 21 juin 2021]. Disponible sur : https://www.vanguardia.com/area-metropolitana/bucaramanga/llegan-a-la-ciudad-reliquias-de-santa-madre-laura-montoya-IGVL360118

[1244] *Telemedellín* [en ligne]. TELEMEDELLIN, *Reliquias de la Madre Laura serán presentadas al Papa en la Macarena, 07/09/2017* [Consultée le 21 juin 2021]. Disponible sur : https://telemedellin.tv/reliquias-de-la-madre-laura/202959/

[1245]Nous l'avons partagé sur différents groupes de Facebook et d'autres groupes sur WhatsApp, essayant de toucher des gens de différents profils sociodémographiques. Il a été possible de répondre le sondage entre le 21 juillet 2021 et le 28 juillet 2021.

[1246] Il s'agissait d'un questionnaire en 9 questions, dont 2 de profil sociodémographique (âge et genre). La plupart des questions, huit sur neuf, étaient à réponse multiple et une seule demandait une réponse ouverte courte.

(28.2%), et enfin de 61 à 80 ans (21.2%). 36.3% des personnes ayant répondu à ce questionnaire se considéraient catholiques pratiquants.

32.2% des interrogés ont estimé qu'une relique était un objet de grande valeur culturelle, 29.3% qu'il s'agissait de restes corporels et/ou d'objets ayant appartenu à des saints et des martyrs, 24.9% qu'il s'agissait d'objets antiques de grande valeur sociale, 8.3% d'objets de grande valeur économique ou sentimentale (5.3% ont répondu « autre »). Ces données indiquent que le terme relique s'utilise donc plutôt pour parler d'autres objets, même si quasiment une personne sur trois, soit une proportion loin d'être négligeable, l'emploie pour se référer aux restes de saints.

70.3% des personnes interrogées déclarent avoir vu au moins une fois dans leur vie des restes corporels et/ou des objets ayant appartenu à des saints et des martyrs. Toutefois, 11.2% seulement du panel estiment que ces objets les rapprochent de Dieu. Si nous observons les réponses de ceux qui se considèrent catholiques pratiquants, les résultats varient : 24% déclarent que les reliques les rapprochent de Dieu, contre 4% pour ceux ne se considérant pas pratiquants. Comme nous pouvons le constater, même si les reliques des saints ne sont pas complétement inconnues de la plupart des gens qui ont répondu à ce questionnaire, leur relation avec Dieu ne semble pas centrale, les reliques ne leur apparaissant pas forcément comme un moyen de se rapprocher de Dieu.

77.2% des personnes ayant rempli ce questionnaire affirment être au courant de la présence de reliques dans les églises colombiennes, sans variation significative entre ceux s'estimant catholiques pratiquants (86% le pense) ou non (72%).

La dernière question, optionnelle, était la seule ouverte. Elle invitait à mentionner le nom des églises colombiennes abritant des reliques. Les personnes interrogées pouvaient répondre le nom d'une ou de plusieurs églises. 337 personnes répondirent sur 482, soit un tiers des participants (95/337) n'étant pas en mesure de citer de nom d'une église possédant des reliques. Plusieurs réponses se répétèrent, comme la cathédrale primatiale (citée 46 fois), des églises de

l'époque coloniale autres que celles jésuites et de San Francisco (32 fois)[1247], la basilique de la vierge de Chiquinquira (33 fois), diverses églises (25 fois)[1248], l'église de San Pedro Claver à Cartagena (24 fois), celle de Jericó, la ville de naissance de sainte Laura Montoya (19 fois), la basilique de Monserrate à Bogotá (15 fois), diverses cathédrales (11 fois)[1249], la basilique de Buga (11 fois), l'église de San Francisco à Bogotá (11 fois), et enfin l'église de San Ignacio de Bogotá (seulement cinq fois). 16 personnes ont déclaré que toutes les églises de Colombie contenaient des reliques, et 3 qu'aucune n'en possédait.

Les réponses à cette dernière question mettent en lumière le manque de connaissance qui existe autour des reliques présentes en Colombie, mais nous indiquent aussi qu'une grande partie des interrogés font le lien entre les principales églises du pays, et notamment ses cathédrales et ses basiliques, et les reliques. Ces personnes font également le lien entre les principaux saints et images et la présence de reliques dans les églises. C'est ainsi que les églises de San Pedro Claver et de Laura Montoya et les basiliques de Chiquinquira, Buga et Monserrate, où se retrouvent des images sacrées chères aux fidèles colombiens, figurent parmi les réponses les plus fréquemment données (102/337). Il apparaît également important de souligner que l'église de San Francisco fut davantage citée que celle de San Ignacio.

Toutes ces réponses semblent indiquer que le culte des reliques ne fait pas partie des pratiques culturelles de la Colombie. Un constat non surprenant si l'on considère que les personnes qui ont répondu au sondage n'estiment pas que ces objets contribuent à les rapprocher de Dieu. Les reliques des saints proches des Colombiens –comme Laura Montoya, Pedro Claver ou Jean-Paul II- continuent toutefois de susciter l'intérêt de certains fidèles.

Quant aux reliques acheminées par les Jésuites tout au long du XVIIe siècle, elles semblent désormais méconnues par les Colombiens. Ainsi, malgré le grand nombre de reliques que la principale église de la Compagnie de Jésus abrite, elle

[1247] Pour arriver à ce chiffre, nous avons ajouté toutes les réponses qui parlaient de ce type d'églises à Bogotá et à Tunja.
[1248] Pour arriver à ce chiffre, nous avons ajouté toutes les réponses qui parlaient des églises non coloniales.
[1249] Pour arriver à ce chiffre, nous avons ajouté toutes les réponses qui parlaient des différentes cathédrales de la Colombie, en dehors de la primatiale.

n'apparait pas associée aux reliques qu'elle renferme. La fermeture de cette église pendant plus d'une décennie pourrait cependant venir expliquer une telle dissociation. De même, la plupart des reliques du XVIIe siècle n'appartiennent pas aux saints dont les Colombiens se sentent les plus proches de nos jours.

Bilan

Au XVIIe et XVIIIe siècles, les reliques de saints approuvés par le Vatican n'étaient pas nombreuses dans le Royaume de Nouvelle-Grenade et la plupart était détenues par les Jésuites. Les autres ordres religieux en possédaient, de même que l'église séculière, mais en moins larges proportions. Même si nous ne disposons pas des sources nécessaires pour l'établir, nous pensons que les laïcs avaient également ramené des reliques d'Europe pour leur usage personnel.

Il existait toutefois un culte autour de ces reliques dont les habitants du Royaume se servaient pour sortir de situations désespérées telles que les maladies graves, les tremblements de terre, les incendies ou les invasions de nuisibles.

Comme il n'existait pas de reliques d'origine européenne ou de saints américains reconnus par le Vatican pour accomplir ces tâches, on avait recours à des reliques d'hommes et de femmes considérés comme des saints par leurs contemporains et qui avaient vécu dans le Royaume de Nouvelle-Grenade. On acquérait alors ces reliques au cours des derniers jours de l'existence du supposé saint et/ou pendant ses funérailles. Le cas le plus célèbre est ici celui de Pedro Claver, l'unique saint du Royaume de Nouvelle-Grenade, même si les restes d'autres hommes et femmes furent aussi utilisés comme reliques. Ces reliques circulaient à travers les villes où elles étaient prêtées ou offertes. À cause de leur utilisation intense, les reliques se dégradaient rapidement. Il s'agissait d'objets pleinement respectés par la communauté. Nous n'avons toutefois pas retrouvé la mention de reliques dans les testaments qui existent encore de nos jours.

Les Indiens qui vivaient sur le territoire qui devint le Royaume de Nouvelle-Grenade, et notamment les Muiscas, entretenaient des liens étroits avec leurs morts et leurs dépouilles. Même si nous n'avons trouvé aucune source traitant de la relation des Indiens avec les reliques, il apparaît certain que ces

derniers intégraient des objets d'origine espagnole, dont des crucifix, dans le culte de leurs dieux et de leurs défunts.

À partir de l'expulsion des Jésuites, les références aux reliques sont devenues de plus en plus rares dans les sources primaires encore disponibles de nos jours, et retracer l'histoire des reliques ramenées par les Jésuites à partir de cette période devient une tâche ardue. L'église de San Ignacio abrite toutefois encore beaucoup de ces reliques.

Plus globalement, au cours du XXe et XXIe siècles, le Vatican continua à accepter le culte des reliques. Malgré le silence sur ce sujet des Constitutions du IIe Concile Vatican, une instruction vit le jour en 2017 venant adapter les procédures et règlementer les procédures relatives à leur reconnaissance, à leur confection et à leur conservation.

En ce qui concerne la Colombie, même si nous ne pouvons pas parler d'un culte constant des reliques, l'arrivée de reliques de saints proches de la population colombienne, comme le furent Jean-Paul II ou Laura Montoya -la première sainte colombienne- suscita l'intérêt des médias et des catholiques.

La plupart des personnes interrogées utilisent, enfin, le terme de relique pour se référer à un autre type d'objets. Les reliques de saints ne sont toutefois pas un sujet complètement étranger aux Colombiens qui sont, pour la plupart, au courant de leur présence dans les églises de leur pays, sans toutefois savoir exactement lesquelles. La plupart des Colombiens ignorent, par exemple, qu'une église comme celle de San Ignacio abrite d'importantes reliques.

Conclusion

Nous nous étions fixé pour objectif de préciser l'histoire des reliques jésuites en Nouvelle-Grenade et celle de leur appropriation par les fidèles de ce royaume. Il s'agissait aussi pour nous de répondre aux questions qui nous ont poussées à entreprendre cette recherche et que nous avons exposées en introduction. Cette étude constitue une approche du sujet sur le temps long de trois siècles de l'époque moderne.

En premier lieu, nous avons vu comment tout au long du XVIe siècle des reliques parvinrent en Amérique espagnole, tout spécialement du fait des initiatives prises par les ordres religieux qui avaient la charge de l'évangélisation des Indiens. De cette manière, des quantités restreintes de reliques –dont celles récupérées dans les territoires reformés et celles exhumées des catacombes romaines – prirent place dans les églises de la Nouvelle-Espagne et du Pérou. Mais pour ce qui est du Royaume de Nouvelle-Grenade, ce flux fut encore plus restreint et la première relique d'importance n'y parvint qu'en 1573, apportée par le nouvel archevêque. C'était un cadeau royal de la reine.

Ces reliques furent remises au Nouveau Monde alors que leur culte se renforçait dans l'Europe catholique. En effet, face aux Réformateurs protestants, le Concile de Trente venait de le promouvoir et il était considéré comme l'un des cultes essentiels de l'Église catholique. Précisons toutefois que cette pratique restait débattue à l'intérieur même de l'Eglise catholique, notamment lorsqu'il s'adressait aux reliques trouvées dans les catacombes romaines –redécouvertes dans les années 1570-. Ce culte faisait en effet l'objet de différentes critiques, dont celles formulées par Juan de Mariana, S.J, qui le considérait comme fortement dangereux.

Outre leur fonction religieuse, ces reliques avaient une mission politique, qui permettait l'intégration des nouveaux territoires au sein de l'Église espagnole

et romaine. Elles étaient également porteuses d'un modèle de chrétien idéal, qui était proposé en exemple aux populations de l'Amérique espagnole.

Néanmoins, à travers l'analyse des différents sources disponibles, dont les constitutions des conciles et des synodes tenus en Amérique tout au long du XVIe siècle, les catéchismes et les manuels de confession utilisés dans le nouveau monde, nous avons pu constater que les reliques ne furent pas utilisées par les missionnaires qui s'adressaient aux Indiens. De fait, aucune des sources étudiées ne permet d'établir l'utilisation des reliques dans le cadre de l'évangélisation de l'Amérique espagnole.

Ce silence n'est pas anodin. Bien au contraire, il nous parle de la volonté de l'Église de ne pas introduire le culte auprès des Indiens. Même si les sources n'évoquent jamais cette question précise, elles traitent de l'introduction du culte des images et des doutes qu'elle suscite. En suivant la logique qui préside à ces débats, il apparaît que la raison la plus plausible de ce silence serait l'envie de transmettre un message clair et concis aux Indiens, en évitant toute confusion possible entre les pratiques de la nouvelle religion et celles des anciens cultes.

En outre, nous avons pu établir que les Indiens n'entretenaient pas de relation particulière avec les reliques. En effet, la quantité de reliques existante dans le territoire –plus spécialement dans le Royaume de Nouvelle-Grenade- ne permettait pas aux anciens habitants du pays un accès aisé à ce type d'objet. Les églises des missions n'abritaient pas de reliques et les fêtes observées régulièrement par les Indiens n'impliquaient pas non plus un rapport aux reliques. De ce fait, il est fort peu probable que des reliques aient été utilisées au cours de l'évangélisation.

Parallèlement, – et malgré l'interdiction du Vatican –, on consacrait un culte aux reliques d'hommes et de femmes du pays qui avaient vécu en réputation de sainteté mais n'avaient été ni béatifiés ni canonisés. Dans certains cas, cette pratique fut encouragée par les ordres religieux qui cherchaient à éviter le culte des anciennes idoles, utilisant les corps de ces saints connus afin de créer une nouvelle histoire sacrée liée au territoire. Toutefois, dans le cas particulier de la

Nouvelle-Grenade, les sources ne nous parlent pas d'une relation particulière qui aurait uni ces corps et les Indiens de Nouvelle-Grenade.

Par la suite, au début du XVIIe siècle, l'arrivée des Jésuites changea la donne en ce qui concerne le culte des reliques. Effectivement, la relation intime que cet ordre entretenait avec les restes des saints marqua une rupture dans l'histoire des reliques au Royaume de Nouvelle-Grenade. Nous avons constaté que les voyages des procurateurs des provinces à Rome étaient régulièrement mise à profit afin d'organiser l'envoi de groupes de reliques vers la Nouvelle-Grenade. De cette manière, après avoir participé aux réunions de leur congrégation, les procurateurs rentraient dans leurs provinces avec des reliques, destinées à leurs églises et à leurs collèges. Les sources nous permettent d'entrevoir que la constitution de ces groupes de reliques était particulière à chaque province. Ainsi, l'importance des reliques choisies pour l'intégrer correspondait à l'importance de la province de destination. Pour ce qui est de la Nouvelle-Grenade, les sources nous permettent d'assurer que des groupes de reliques furent envoyés en 1612, 1618 et 1651.

La plupart des reliques que les Jésuites envoyaient dans leurs différentes provinces réparties tout autour du monde provenaient des catacombes romaines. Cela ne doit pas nous surprendre si l'on songe aux privilèges que le Vatican avait octroyés à cette congrégation concernant les dépouilles qui se retrouvaient dans ces anciens cimetières romains, même avant la redécouverte officielle des catacombes en 1578. De ce fait, la Compagnie de Jésus avait un accès exclusif à l'une des catacombes sous un terrain de leur propriété sur la via Salaria et la permission de sortir des reliques de cette catacombe et des autres catacombes de la ville. Pour certifier la nature sacrée de ces reliques et leur origine, dans un premier temps, les Jésuites utilisèrent des actes notariés. Ensuite, à partir de 1657, les restes envoyés furent accompagnés par des « cédules » expédiées par le Vatican. Toutes ces expéditions étaient alors mentionnées dans un registre ouvert dans ce but.

C'est en considération de leur mission éducative et évangélique que les Jésuites pourvoyaient en reliques leurs divers établissements. En effet, en s'implantant dans leurs différentes provinces, les Jésuites éprouvaient le besoin de se munir en différents objets de culte. Les reliques en faisaient partie, qui étaient utilisées par les ouvriers d'Ignace de Loyola principalement dans le but de sacraliser les temples, de demander l'aide de Dieu, d'exécuter des exercices de *composition de lieu,* de fournir la matière d'exercices de rhétorique et de fortifier leur position en tant qu'acteurs politiques.

Néanmoins, l'introduction du culte des reliques en Amérique espagnole suscita une polémique qui ne se fit pas attendre. En dehors de la question de l'authenticité des reliques romaines, une préoccupation déjà exposée par Juan de Mariana en Espagne, à Mexico, lors de l'arrivée d'un groupe de reliques qui intervint à la fin du XVIe siècle, l'inquiétude de certains pères de la Compagnie se fit palpable. Ceux-ci, exprimèrent leur crainte de voir les reliques vénérées en elles-mêmes —extérieurement – et non pour ce qu'elles représentaient. Pour ce qui est du cas du Royaume de Nouvelle-Grenade, nous ne disposons pas de sources évoquant quelque polémique que ce soit autour du culte des reliques. En fait la seule source existante de nos jours qui aborde cette question est la *carta anua* de 1611-1612. Comme il est logique, celle-ci nous donne une vision positive et festive de l'arrivée des reliques et de l'introduction de leur culte dans la province.

Le culte des reliques envoyées depuis l'Europe était officiellement introduit le jour de la procession qui célébrait leur arrivée. Il s'agissait de célébrations qui suivaient les règles établies en Europe. Cependant, il était nécessaire de les adapter au nouveau territoire. De ce fait, à la différence des processions européennes, dans les processions de Santa Fe et de Mexico le rôle principal était attribué aux Indiens lors de ces fêtes. De même, les autres *castas* y prenaient part. La procession de Santa Fe passa par la rue principale de la ville et traversa la place centrale, elle visita les temples religieux des autres ordres et la cathédrale de la ville. Le président, les membres de la *real audiencia* et ceux des deux *cabildos* y participèrent. De même, tous les habitants de la ville concoururent à la fête. Les Indiens des missions proches de Santa Fe firent partie

du cortège et ils célébrèrent également l'arrivée des reliques avec leurs danses et leurs musiques. À travers cette célébration, les Jésuites prirent le contrôle de la vie religieuse, politique et civile de la ville pendant plus d'une journée. Néanmoins, l'absence de toute architecture éphémère lors de la procession de réception de reliques à Santa Fe est un trait singulier qui la distingue de la plupart des fêtes de ce type.

Même si les Indiens jouèrent un rôle important lors de cette célébration – tout comme dans celle de Mexico– il importe de souligner aussi qu'ils n'eurent aucune relation directe avec les reliques. En effet, dans les deux cas, les Indiens furent chargés d'ouvrir le cortège, de danser et de jouer de la musique, mais ils ne furent jamais en contact direct avec les reliques ou avec les brancards cérémoniels. De même, leur participation était soumise aux codes culturels européens et ils étaient placés sous la tutelle des Jésuites. Leur participation était de grande importance car elle permettait de montrer aux autorités et aux habitants de la ville l'avancement de l'évangélisation et le travail qu'accomplissait la Compagnie de Jésus.

Au terme de la procession, les reliques étaient installées dans les églises et dans les collèges de la Compagnie. Dans le cas de Santa Fe, l'arrivée des reliques coïncida avec la construction du temple de San Ignacio. Pour cette raison, au cours des premières années les reliques furent installées dans la petite église existante. Une fois le chantier de la nouvelle église achevé, elles prirent place dans deux retables-reliquaires –celui de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien et celui de Santa Catalina- tout spécialement mis en place pour les accueillir.

Au sein de ces deux ensembles, chaque relique était abritée dans un reliquaire particulier. Pour bien comprendre l'importance de ces objets il faut saisir la relation étroite que les Jésuites entretenaient avec l'image. Pour ceux-ci, le sens de la vue étant le plus important, l'image était le meilleur instrument de l'éducation et de la formation des chrétiens. Les objets que l'on peut encore voir de nos jours suivent les codes iconographiques européens du XVIIe siècle qui

caractérisent les reliquaires. De fait, les couleurs utilisées, les regards et les expressions des bustes-reliquaires, de même que les formes des châsses-reliquaire sont semblables à d'autres reliquaires existant en Europe et au Mexique, comme au Pérou ou encore en Equateur et qui sont datés du XVIIe siècle. Malheureusement, nous n'avons pas pu établir l'origine exacte de ces reliquaires.

Il n'est pas aisé de suivre l'histoire des reliques après de leur arrivée depuis Rome et de les rattacher à celles que l'on peut observer de nos jours en l'église de San Ignacio. En effet, nous avons des certificats d'authenticité de reliques qui n'existent pas et des reliques sans certificats d'authenticité. L'analyse des différents certificats d'authenticité et des inventaires dressés tout au long des XVIIe, XVIIIe, XIXe et XXe siècles nous indiquent que les reliques ont changé de reliquaire. De même, il est fort probable que les attributions de certains restes aient varié au fil temps. Ainsi, un os qui appartenait à un saint déterminé put-il changer de nom au cours des siècles. En outre, il est clair qu'une grande quantité de reliques et de reliquaires disparurent de l'église. De fait, sur l'inventaire de reliques dressé au début du XVIIIe siècle, le nombre des reliques et celui des reliquaires étaient plus important que sur les documents disponibles au XVIIe siècle. Nous pensons que la plupart des objets se perdirent lors de l'une ou l'autre des expulsions des Jésuites du Royaume de Nouvelle-Grenade.

Du côté de leur utilisation et des pratiques qu'elles nourrirent, nous avons pu établir que de celles-ci, on attendait avant tout qu'elles fissent des miracles. En effet, à l'exception de leur participation lors de certaines processions ou de célébrations à l'intérieur même de l'église, les reliques étaient sollicitées pour faire des miracles. La plupart de ces miracles correspondaient à la guérison de maladies ou à la résolution d'autres problèmes de santé. Cependant, tous les miracles consignés dans les *cartas anuas* furent produits à travers les reliques des saints jésuites, celles de saint Ignace de Loyola, de saint François Xavier et de saint François de Borja étant les plus miraculeuses. Cette préférence pour ces reliques peut s'expliquer par l'envie que la Compagnie de Jésus avait de fortifier le culte de ses saints et d'exalter leur pouvoir.

À travers les actes des procès envoyés au Vatican pour l'avancement de la cause de béatification et de canonisation de Pedro Claver ou encore de l'hagiographie de Francisca Maria del Niño Jesús, nous avons pu voir que le culte des reliques des saints non-canonisés qui avaient vécu en Nouvelle-Grenade était courant et qu'elles permettaient de nombreux miracles. De même, ces récits nous permettent d'entrevoir la présence quotidienne des reliques dans la vie des habitants des villes. Ainsi, les églises n'étaient-elles pas les seules gardiennes de ces restes sacrés : on en trouvait également entre les mains des laïcs et celles des religieux. Ils circulaient de maison en maison, étaient prêtés, se perdaient et se dégradaient. Encore une fois, la circulation et l'utilisation de ces objets étaient très liées à la nature thaumaturgique qu'on leur reconnaissait.

Cependant, les temps changèrent et le culte des reliques perdit progressivement de son importance. Ainsi, au cours des XIXe et XXe siècles, les sources mentionnant les reliques se font plus rares. Lorsqu'ils revenaient en Colombie, les Jésuites avaient d'autres préoccupations et les reliques n'apparaissent plus guère dans leurs archives. Ce changement n'est pas propre à la Compagnie de Jésus, car les constitutions du IIe concile œcuménique du Vatican elles-mêmes n'abordent pas la question des reliques. En 2017, il est vrai, la Congrégation pour la cause des saints émit une instruction concernant l'authentification et la conservation des reliques, actualisant les méthodes et intégrant le recours à la science au sein des procédures.

Par ailleurs, en Colombie, au cours des années 2010, les inspections des reliques qui appartiennent à des saints populaires, notamment celles de Jean-Pierre II, de sainte Laura Montoya –première sainte colombienne- et de sainte Thérèse d'Avila suscitèrent l'intérêt général. Pourtant, le culte des reliques ne semble plus faire partie des pratiques religieuses habituelles des Colombiens. Au moyen d'une enquête réalisée par internet, nous avons pu établir que la plupart des gens qui y ont participé ne pensent pas que les reliques les rapprochent de Dieu. De même, bien que la plupart d'entre eux sachent qu'il y a des reliques dans les églises colombiennes, bien peu sont capables de les nommer. La collection de reliques de l'église de San Ignacio est la moins connue de toutes. C'est ainsi que

l'église qui compte le plus de reliques n'est pas reconnue comme telle et avant de la nommer, les colombiens indiquent d'autres églises qui ne comptent pas de collections de reliques aussi importantes.

Plus généralement, cette enquête nous permet de conclure que même s'il y eut un véritable flux de reliques entre l'Europe et le Royaume de Nouvelle-Grenade et que leur culte s'y enracina, leur présence resta discrète et leur vénération secondaire. Au fil du temps, grâce à l'implantation définitive de l'Église et des pouvoirs espagnols dans le Royaume de Nouvelle-Grenade, et plus spécialement celle des Jésuites, les reliques trouvèrent leur place dans la société coloniale. Jamais pourtant, elles ne furent très nombreuses. De cette manière, c'est le culte des images qui prit la place la plus importante au sein de l'éventail des objets dévotionnels introduits par l'Église.

Les usages des reliques et les pratiques qu'elles nourrirent au sein du Royaume de Nouvelle-Grenade décalquent assez précisément les coutumes existantes en Europe. De ce fait, nous rejoignons Pierre Ragon pour qui, dans le cas de la Nouvelle-Espagne : *« De fait, la Nouvelle-Espagne emprunta tout naturellement à l'Ancien Monde les usages de ses reliques»*[1250].

Dans le cas particulier de la Nouvelle-Grenade, nous ne pouvons parler d'une appropriation des reliques par les Indiens. Les sources disponibles, quel que soit le siècle considéré, ne nous permettent pas d'établir qu'ils s'en soient approchés et en aient eu l'usage.

La plupart des reliques envoyées depuis Rome furent conservées dans les églises qui les abritèrent au fil du temps. Ainsi, après la fête organisée pour leur réception, celles-ci furent installées dans des reliquaires eux-mêmes disposés sur des retables-reliquaires dont elles ne sortirent plus. À l'exception de leur utilisation lors de certaines fêtes et processions, elles ne furent pas impliquées dans d'autres événements et leur destin fut d'être vénérées dans les églises. Nous ne savons rien sur ce culte, ce qui nous permet de penser qu'il était mineur.

[1250] RAGON, Pierre, *Op. Cit.,* p.243

Cependant, les reliques des saints jésuites –notamment celles d'Ignace de Loyola, François Xavier, François de Borja et Pedro Claver- prirent un rôle non négligeable dans l'histoire des villes du fait des pouvoirs thaumaturgiques qu'on leur attribuait.

Finalement, comme nous l'avons déjà signalé, cette thèse est la première recherche qui s'intéresse de manière globale à la question des reliques en Amérique espagnole. Dans ce travail centré sur la Nouvelle-Grenade, il nous est apparu nécessaire de nous référer aux cas de la Nouvelle-Espagne et du Pérou. Pour ce qui est de la première de ces provinces, à travers la lecture de différents articles et de quelques publications portant sur tel ou tel aspect du culte des reliques, il nous a été possible d'acquérir une vision globale de leur histoire et de leur appropriation. Ce ne fut pas le cas pour ce qui est du Pérou. En effet, les articles et les ouvrages qui portent sur ce sujet sont peu nombreux et il n'est pas possible d'avoir une vision générale de la question. Nous voudrions terminer en soulignant la nécessité d'entreprendre cette étude afin de pouvoir, à l'avenir, mener à bien l'étude de l'histoire des reliques et de leur appropriation en Amérique espagnole. Pareillement, il nous paraîtrait intéressant de pouvoir revenir aux sources primaires qui touchent à l'histoire des reliques en Nouvelle-Espagne.

Bibliographie

Sources

- ACPB

Libro becerro

- AGI

Contratacion,5538,L.2

Indiferente,2871,L.9,1

Indiferente,426,L.25

Santa_Fe,226,N. 35

Santa_Fe,231. N.6

- AGN

Fondo Colonial :

Curas y Obispos, Tomo 19, doc. 11

Caciques e Indios, T.58, f. 17-43

Conventos, T.1, f. 472

Conventos, T. 2, f. 733, 734, 746v

Conventos, T. 5, f, 345v, 349v

- AHCMSB

AHCMSB, Rollo 1, Doc.74

- AHJ

B01-ES01-EN2-CP25, Doc2

B1-ES1-EN2-CP18-DOC04

B01-ES01-EN2-CP25, Doc. 2, f.4

EN2-CP29-DVD01-DOC32

EN1-CP12-DOC2

- APSBC

Fondo San Antonino :

Registro 5246, 5247 et 3530, Sección Parroquias Boyacá

Registro 2311

Registro del pueblo de Velez, Sección parroquias Santander

Registro 3360, Sección Parroquias Cundinamarca

Registro 7047

Registro 5200

- ARSI

Busta 152/1526, doc. 3

Chiesa del Gesù, Busta I, doc. 82 a-d

Cong. Prov., 53

Congregationis Procurator 7

N.R et Quit., 1

N.R et Quit., 12 I, 69v-89v

N.R et Quit., 3

Peru, 4 I

Archive de la Postulation, Processus saint Ignace de Loyola

- ASV

ARCH. CONGR. SS. RITUUM, Processus, 117

- ATSI

Livre "*Autenticas de las reliquias*"

- BNC

Libro de la iglesia y sacristia de este Colegio de Tunja desde el dia 8 de enero de el año de 1717

Libro donde se escriben las cosas dela sacristía de este colegio de la Compañía de JHS de Santa Fe Desde nueve de Diciembre de 1619

Libro viejo de la iglesia, Libros Raros y Curiosos

Usos y costumbres de esta sacristia de este collegio maximo. Enero 1 de 1755

Sources publiées

ACOSTA, José de, *De procuranda indorum salute. 2, educación y evangelización*, Madrid, Espagne, Consejo superior de investigaciones científicas, 1987, xxiii+521 p.

_____, *Confessionario para los curas de indios*, Lima, Concilio provincial de Lima, 1583. Pour cette recherche nous avons consulté le 14 juillet 2019 : https://archive.org/details/confessionariopaoocath

_____, *Doctrina christiana, y catecismo para instruccion de los indios,* 1584. Pour cette recherche nous avons consulté le 16 juillet 2019 : https://archive.org/details/doctrinachristiaoocath/page/n3

Acta Ecclesiae Mediolanensis : a Carolo Cardinali S. Praxedis Archiepiscopo condita /, s.l., Mediolani :, 1599, p. 115-119

ALEGRE, Francisco Javier, *Historia de la Compañía de Jesús en Nueva-España. Tomo I,* http://www.cervantesvirtual.com/obra/historia-de-la-compania-de-jesus-en-nuevaespana-tomo-i--o/, 1841

AZPILCUETA, Martín de, *Compendio y summario de confessores y penitentes sacado de toda la substancia del Manual de Nauarro*, En Valencia, en casa de Ioan Nauarro, hecho imprimir a costa de Martin de Sparça..., 1579, 978 p. https://bivaldi.gva.es/es/consulta/registro.do?id=3957

_____, *Manual de confessores y penitentes*, Toledo, Juan Ferrer, 1554. https://archive.org/details/manualdeconfessooazpigoog

BORROMÉE, Charles, *Acta Ecclesiæ Mediolanensis, sive sancti Caroli Borromæi instructiones et decreta*, Paris, JOST, Jean (imprimeur), 1643, livre I

_____, *Instrucciones de la fábrica y del ajuar eclesiásticos*, México, Universidad Nacional Autonoma de México, 1985, 113 p.

BULWER, John, *Chirologia, or, The naturall language of the hand*, s.l., London : Printed by Tho. Harper, and are to be sold by Henry Twyford ..., 1644.

CALVIN, Jean, *Traité des reliques ; suivi de l'Excuse à Messieurs les Nicodémites,* s.l., s.n., 1921.

Catecismo mayor ordenado por Santo Toribio y aprobado por el primer concilio limense en 1583 .... - 3a ed ..., Lima, Pérou, Impr. de San Pedro, 1893, 139p.

Colección de incunables americanos siglo XVI. T.I, Doctrina cristiana en lengua española y mexicana por los religiosos de la orden de Santo Domingo, obra, Madrid, Espagne, Ed. Cultura Hispanica, 1944.

CONCILE DE TRENTE, Vingt-cinquième session, 1563.

Diálogo de las cosas acaecidas en Roma / Alfonso de Valdés | Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, http://www.cervantesvirtual.com/obra/dialogo-de-las-cosas-acaecidas-en-roma--0/, consulté le 10 mars 2016.

FLORENCIA, Francisco de, *Historia de la provincia de la compañia de Jesus de Nueva-España*, Ivan Jose Guillena Carrasco., Mexico, s.n., 1694.

FLÓREZ DE OCÁRIZ, Juan, *Genealogías del Nuevo Reino de Granada*, s.l., Bogotá, Instituto Caro y Cuervo-Instituto Colombiano de Cultura Hispánica, 1990., 1676.

LOYOLA, Ignace de, *Exercices spirituels ; précédés du Testament: Ignace de Loyola raconté par lui-même au P. Louis Gonzalès de Camara*, Paris, Arléa, 1991, 285 p.

JOINVILLE, Jean de, *Vie de saint Louis*, Paris, 1995, Dunod, CXXXIX-485 p.

MERCADO, Pedro de, *Historia de la Provincia del Nuevo Reino y Quito de la Compañía de Jesus : dedicado al Príncipe de la milicia del cielo, que tiene a su cuidado la provincia dela Compañía del Nuevo Reino y Quito*, Bogotá, Presidencia de la República, 1957.

MONTÚFAR, Alonso de, *Concilios provinciales primero, y segundo, celebrados en la muy noble, y muy leal ciudad de México : presidiendo el Illmo. y Rmo. Señor D. Fr. Alonso de Montúfar, en los años de 1555, y 1565 ; dalos a luz el Illmo. Sr. D. Francisco Antonio Lorenzana*, México, Imprenta de el Superior Gobierno, 1769, 396p.

MORATO, Fulvio Pellegrino, *Significato de i colori et de' mazzolli*, s.l., In Venetia : Appresso Lucio Spineda, 1606, 72 p.

RIPA, Cesare, *Iconologia overo descrittione dell'imagini universali cavate dall'antichita et da altri luoghi ([Reprod.]) / da Cesare Ripa perugino*, s.l., s.n., 1593.

_____, *Noua iconologia*, s.l., In Padoua : Per Pietro Paolo Tozzi, nella stampa del Pasquati, 1618, 710 p.

RODRIGUEZ FREYLE, Juan, *El carnero*, Bogotá, Ministerio de Cultura, Biblioteca Nacional de Colombia, 2015, ed. online

SICILE, *Le blason des couleurs en armes, livrées et devises. Publ. et annoté par H. Cocheris. (Treśsor ...*, s.l., s.n., 1860, 183 p.

SIMON, Fr. Pedro, *Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias Occidentales*, Bogotá, Casa Editorial de Medardo Rivas, 1882, vol. 4/5, 425+XXI p.

SOLIS Y VALENZUELA, Pedro de, *Epitome breve de la vida y muerte del Ilustrissimo Dr. don Bernardino de Almansa*, Madrid, Diego Dias de la Correa, 1647.

TOURS, Grégoire de, Histoire des Francs, Clermont-Ferrand, Paléo, 2006, 2v, 317 p.

VILLAMOR, Pedro Pablo de, *Vida, y virtudes de la venerable Madre Francisca María del Niño Jesus, : religiosa professa en el real convento de Carmelitas descalzas de la ciudad de Santa Fe. Dedicala a la Serenissima Reyna de los Angeles Maria Santissima de el Carmen.*, Madrid, Thomàs Rodriguez Frias, 1724, 450 p.

Bibliographie

AGUILAR GARCÍA, Carolina Yeveth, «Entre la verdad y la mentira. Control y censura inquisitorial en torno a las reliquias en la Nueva España», dans *Letras Históricas*, vol. 7, Automne -Hiver 2013 2012, p. 13-32.

ALCALÁ, Luisa Elena, «De historias globales y locales: una aproximación a la historiografía de la arquitectura de los Jesuitas en Hispanoamérica» dans *La*

arquitectura jesuítica: actas del simposio internacional, Zaragoza, 9, 10 y 11 de diciembre de 2010, IFC., Zaragoza, s.n., 2012, p. 473-496.

ARACIL VARÓN, Beatriz, «Festejos jesuitas y hegemonía sociocultural en México (1578)», dans *Destiempos*, N. 14, 2008, p.274-285

ARANGO, Silvia, *Historia de la arquitectura en Colombia*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia, 1989, 291 p.

ARELLANO, Fernando, *El arte hispanoamericano*, Caracas, Universidad Católica Andrés Bello, 1988, 402 p.

ARIAS MARTÍNEZ, Manuel, HERNÁNDEZ REDONDO, José Ignacio et SÁNCHEZ DEL BARRIO, Antonio, *Catálogo monumental de la Provincia de Valladolid*, Valladolid, Diputación Provincial de Valladolid, 2004, 248; ccciii p.

BACIOCCHI, Stéphane et DUHAMELLE, Christophe (éd.), *Reliques romaines : invention et circulation des corps saints des catacombes à l'époque moderne*, Rome, École française de Rome, 2016, 775 p.

_____, «Les reliques romaines "Hors la ville en quel lieu que ce soit du monde"», dans *Reliques romaines. Invention et circulation des corps saints des catacombes à l'époque moderne*, Rome, École française de Rome, 2016, p. 1-100

BAILEY, Gauvin Alexander, *Between Renaissance and Baroque: Jesuit art in Rome, 1565-1610*, University of Toronto Press, Toronto, 2003, 406 p.

_____, *The Andean hybrid baroque: convergent cultures in the churches of colonial Peru*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2010, xix+642; 144 p.

BARRIGUETE, Fermín Marín, «Los jesuitas y el culto mariano: la Congregación de la Natividad en la Casa Profesa de Madrid», dans *Revista electrónica de Historia Moderna*, n° 9, vol. 4, 24 mai 2004, ed. online

BARTHES, Roland, *Sade Fourier Loyola*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1989, 184 p.

BAXTER WOLF, Kenneth, *The life and afterlife of St. Elizabeth of Hungary*, Oxford, Oxford University Press, 2011, 226 p.

BELTING, Hans, *Image et culte: une histoire de l'image avant l'époque de l'art*, Paris, France, Les Éditions du Cerf, 1998, 790 p.

BERNALES BALLESTEROS, Jorge, *El Corpus Christi: fiesta barroca en Cuzco*, Sevilla, Espagne, Fundación El Monte, 1996, 43 p.

BOER, Wietse de, ENENKEL, Karl Alfred Engelbert et MELION, Walter S. (éd.), *Jesuit image theory*, Leiden, Pays-Bas, Etats-Unis d'Amérique, Brill, 2016, xix+497 p.

BONET CORREA, Antonio, *Fiesta, poder y arquitectura: aproximaciones al barroco español*, Madrid, Akal, 1990, 182 p.

BORJA GÓMEZ, Jaime Humberto, «Las reliquias, la ciudad y el cuerpo social. Rétorica e imagen en el Reino de Nueva Granada» dans *Escrituras de la modernidad: los jesuitas entre la cultura retórica y la cultura científica*, México, Universidad Iberoamericana, 2008, p. 105-141

_____, «Pintura y narración: vidas ejemplares y el sujeto colonial neogranadino», dans *Revista UIS Humanidades,* Vol. 37, N.2, 2009, p. 155-174.

_____, «La pintura colonial y el control de los sentidos», dans *Calle 14,* Vol. 4, N.5, 2010, p. 58-67.

_____, «Cuerpo y mortificación en la hagiografía colonial neogranadina», dans *Theologica Xaveriana*, n° 162, 28 mai 2007, p. 259-285.

BORJA MEDINA, Francisco de, «San Ignacio de Loyola en la fundación de la provincia del Nuevo Reino y Quito : la tempestad calmada», dans *Theologica Xaveriana*, 2004, p. 607-628

BORROMÉE, Charles, REYES CORIA, Bulmaro et ESTRADA DE GERLERO, Elena Isabel, *Instrucciones de la fábrica y del ajuar eclesiásticos*, México, Universidad Nacional Autonoma de México (coll. « Estudios y fuentes del arte en México »), 1985, 113 p.

BÖSEL, Richard, «La Ratio Aedificiorum di un´istituzione globale tra autorità centrale e infinità del territorio» dans *La arquitectura jesuítica: actas del simposio internacional, Zaragoza, 9, 10 y 11 de diciembre de 2010*, Zaragoza, IFC, 2012, p. 39-69.

BOUTRY, Philippe, FABRE, Pierre Antoine et JULIA, Dominique (eds.), *Reliques modernes: cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2009, 2 vol, 903 p.

BOUZA ÁLVAREZ, José Luis, CARO BAROJA, Julio et DOMÍNGUEZ ORTIZ, Antonio, *Religiosidad contrarreformista y cultura simbólica del Barroco*, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1990, 2vol, 903 p.

BOYSSE, Ernest, *Le théâtre des Jésuites*, Genève, Slatkine reprints, 2011, 370 p.

BOZOKY, Edina, *La politique des reliques de Constantin à Saint Louis: protection collective et légitimation du pouvoir*, Paris, Beauchesne, 2007, 315 p.

BREMOND, Claude, LE GOFF, Jacques et SCHMITT, Jean-Claude, *L'exemplum*, Turnhout, Brepols, 1996, 176 p.

BUSCH, Harald, *L'architecture en europe*, Paris, Hachette, 1965, XXXI-180 p.

CÁMARA, Alicia, «De España a Roma : peregrinar con guía en un Siglo de Oro», dans *Roma y España un crisol de la cultura europea en la Edad Moderna*, Madrid, Sociedad estatal para la acción cultural, 2007, vol. II/, p. 767-779.

CAMPOS Y FERNÁNDEZ DE SEVILLA, Francisco Javier, *Fiestas barrocas en el mundo hispánico: Toledo y Lima*, San Lorenzo de El Escorial, Estudios Superiores del Escorial, 2012, 272 p.

CARDENAS-ARROYO, Felipe, «Mummies from Colombia and other South American areas: an archeological context» dans *Mummies, Disease & Ancient Cultures*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 197-210

CHASTELNAU-ESTOILE, Charlotte de, «Le partage des reliques Tupunimba et jésuites face aux os d'un missionnaire chaman (Brésil, début du XVIIe siècle)» dans *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions.*, Paris, EHESS, 2009, vol. 2/2, p. 751-775.

CHRISTIAN, William A., *Local religion in sixteenth-century Spain*, New Jersey, Princeton University Press, 1989, 283 p.

COBO, Juan Fernando et COBO, Natalie (éd.), *La legislación de la arquidiócesis de Santafé en el periodo colonial*, Bogotá, Instituto Colombiano de Antropología e Historia, ICANH, 2018, 810 p.

COBO, Juan Fernando, *The reception of Tridentine Catholicism in the New Kingdom of Granada*, sous la direction de RAMOS, Gabriela, Université de Cambridge, 2014, 329 p.

_____, «La distancia entre el centro y la periferia en la implementación de políticas lingüísticas en el Nuevo Reino de Granada, 1574–1625», dans *Normatividades e instituciones eclesiásticas en el Nuevo Reino de Granada, siglos XVI–XIX*, Max Planck Institute for Legal History and Legal Theory, 2020, p. 19-33

CONGREGATION DES CAUSES DES SAINTS, Instruction «*Les reliques dans l´Église : Authenticité et conservation*», Rome, 2017

CORTÉS CASTELLANOS, Justino (ed.), *El catecismo en pictogramas de fray Pedro de Gante: estudio introductorio y desciframiento del Ms. Vit. 26-9 de la Biblioteca Nacional de Madrid*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1987, 500 p.

CORREA RUBIO, François, *El sol del poder: simbología y política entre los Muiscas del norte de los Andes*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia, 2004, 420 p.

CRIADO MAINAR, Jesús, «Contribución de la Compañía de Jesús al campo de la Arquitectura y de las Artes Plásticas en el ámbito español e iberoamericano», dans *La Compañía de Jesús y su proyección mediática en el mundo hispánico durante la Edad Moderna*, Madrid, Silex, 2010, p. 247-291.

CRUZ ZUÑIGA, Pilar, «La fiesta barroca: poder, jerarquía y representación social en Quito, 1766», dans *Procesos, Revista Ecuatoriana de Historia*, N. 17, 2001, p. 35-60

CUSSEN, Celia L., *Martín de Porres: santo de América*, Lima, IEP, Instituto de Estudios Peruanos, 2016, ed. Kiooooondle

DIMOVA, Temenuzhka, *Le langage des mains dans l'art*, Belgique, Brepols, 2019, 342 p.

DONNAT, Lin, «Le culte des saints » dans *La fondation des églises locales: le culte des saints et des reliques : colloque d'Orléans, 19-20 octobre 2000*, Poitiers, Cahiers de Rencontre avec le Patrimoine religieux, 2001, p. 19-23

DURAN, Juan Guillermo, *Monumenta catechetica hispanoamericana: siglos XVI-XVIII*, Buenos Aires, Facultad de teología de la Pontificia Universidad Catolica Argentina, 1984, v.1, p. 227-283

EGIDO, Teófanes, «Hagiografía y estereotipos de santidad contra-rreformisma. (La manipulación de san Juan de la Cruz)», dans *Cuadernos de Historia Moderna*, vol. 25, 2000, p. 61-85.

FABRE, Pierre-Antoine, «Reliques romaines à Mexico (1575-1578): Histoire d'une migration » dans *Reliques romaines : invention et circulation des corps saints et des catacombes à l'époque moderne*, Rome, École française de Rome, 2016, p. 575-593.

FERNÁNDEZ, Martha, *Estudios sobre el simbolismo en la arquitectura novohispana*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto de Investigaciones Estéticas: Instituto Nacional de Antropología e Historia, 2011, 462 p.

FIGUEROA CANCINO, Juan David, «Las primeras relaciones del Nuevo Reino de Granada revisitadas: autores y temas centrales», dans *Historia y Sociedad*, vol. 34, 2017, p. 125-145.

FLAMARION, Edith, *La Chair et le verbe: les jésuites de France au XVIIIe siècle et l'image*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2008, 214 p.

FREEDBERG, David, *Le pouvoir des images*, Paris, G. Monfort, 1998, 501 p.

FREEMAN, Charles, *Holy bones, holy dust: how relics shaped the history of medieval Europe*, New Haven, Yale University Press, 306 p.

FRIEDE, Juan, «Las ideas geográficas en la conquista del Nuevo Reino de Granada» dans *Revista Geográfica*, T. 15, No. 41 (2.o semestre 1954), p. 45-66

FRIEDMANN, Susana, *Las fiestas de junio en el Nuevo Reino*, Bogota, Kelly, 1982, 208 p.

GALERA ANDREU, Pedro A., *La Catedral de Jaén*, Jaén, El Olivo Editora y Distribuidora, 2000, 71 p.

GALLEGO Y BURÍN, Antonio, *La Capilla Real de Granada*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1952, 85 p.

GAMBOA MENDOZA, Jorge Augusto, «Los Caciques muiscas y la transición al régimen colonial en el nuevo Reino de Granada durante el siglo XVI (1537-1560)» dans *Muiscas : representaciones, cartografías y etnopolíticas de la memoria*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, 2005, p. 54-73.

GARCIA-BAQUERO GONZALEZ, Antonio, *La carrera de Indias: histoire du commerce hispano-américain : XVIe-XVIIIe siècles*, traduit par Bartolomé Bennassar, Paris, Desjonquères, 1997, 252 p.

GEARY, Patrick J., *Le vol des reliques au Moyen âge: furta sacra*, Paris, Aubier, 1993, 256 p.

GEORGE, Philippe, *Reliques: le quatrième pouvoir: pour une histoire des reliques en Europe, du Moyen Âge à nos jours*, Nice, les Éd. Romaines, 2013, 429 p.

GHILARDI, Massimiliano, «Oratoriani e gesuiti alla "conquista" de la Roma sotterranea » dans *Archivio sitaliano per la storia della Pietà*, Edizioni di storia e letteratura., Roma, 2009, vol.22, p. 197

_____, «Boronio e la 'Roma sotterranea' tra pietà oratoriana e interessi gesuitici» dans GULIA, L, *Baronio e la sue fonti, Atti del convegno Internazionale di Studi,* Sora 10-13 ottobre 2007, Fonti e Studi Baroniani, Sora, 2009, p. 435-487

GIROT, Georges, *Mariana, historien : études sur l'historiographie espagnole* s.l., 1905

GLAVE TESTINO, Luis Miguel, *De Rosa y espinas: economía, sociedad y mentalidades andinas, siglo XVII*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos : Banco Central de Reserva del Perú, 1998, 387 p.

GONZÁLEZ DE ESLAVA, Fernán et LÓPEZ MENA, Sergio, *Coloquios espirituales y sacramentales*, México, Universidad nacional autónoma de México, 1998, 712 p.

GONZÁLEZ DE PÉREZ, María Stella (ed.), *Diccionario y gramática chibcha: manuscrito anónimo de la Biblioteca nacional de Colombia*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1987, xiv+395 p.

GONZÁLEZ GUTIÉRREZ, Cayo, *El teatro escolar de los jesuistas: 1555-1640 su influencia en el teatro del Siglo de Oro*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1997, 683 p.

GONZÁLEZ PÉREZ, Marcos, *Carnestolendas y carnavales en Santa Fe y Bogotá*, Bogota, Intercultura, 2005, 224 p

GONZALVO AIZPURO, Pilar, «Las devociones marianas en la vieja provincia de la Compañia de Jesús», dans *Manifestaciones religiosas en el mundo colonial americano*, Mexico, Universidad Iberoamericana, 1997, p. 105-116

_____, «Los jesuitas y las devociones marianas en la Nueva España», dans *Revista de la Universidad de México*, n° 499, 1992, p. 11-14

GOUJON, Patrick, «Les lettres d'Ignace de Loyola : esquisse d'une spiritualité » dans *Y a-t-il une spiritualité jésuite ? : (xvie-xxie siècles)*, [en ligne] LARHRA, 2016 (généré le 24 mai 2022), 20p.

GREINER, Frank, «Fictions et dévotion au xviie siècle : une pédagogie de l'imaginaire», dans *Litteratures classiques*, n° 3, N° 79, 2012, p. 95-110.

GROOT, José Manuel, *Historia eclesiástica y civil de Nueva Granada*, Bogotá, Editorial A B C, 1953, v1/5, 788 p.

_____, *Historia eclesiástica y civil de Nueva Granada*, Bogotá, Editorial A B C, 1953, v2/5, 692 p.

GRUZINSKI, Serge, *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999, 345 p.

HARTMANN, Hedwig, *Cofradías, Rogativas Y Fiestas Religiosas en Popayán*, Bogotá, Archivo General de la Nación de Colombia, 2004, 98 p.

HENARES CUÉLLAR, Ignacio, *La Capilla Real, la Catedral y su entorno*, Granada, Espagne, Publicaciones Diputación de Granada, 2004, 137 p.

HERNANDEZ DE ALBA, Guillermo, *Estampas santafereñas*, Bogota, Villegas Editores, 1988, 189 p.

HERNÁNDEZ GONZÁLEZ, Salvador et RODRÍGUEZ BECERRA, Salvador, «El milagro en la Andalucía del Barroco: La frontera entre lo real y lo imaginado», dans *Comercio y cultura en la Edad Moderna*, s.l., Universidad de Sevilla, 2015, p. 3073-3091.

HERRERA GARCIA, Francisco Javier, «Clérigos acaudalados. Un capítulo del patrocinio artístico neogranadino en el siglo XVII», dans *Atalanta*, vol. 7/1, 2019, p. 99-136

_____, «El retablo escultórico del siglo XVII en la Nueva Granada (Colombia). Aproximación a las obras, modelos y artífices», dans *La consolidación del barroco en la escultura andaluza e hispanoamericana*, s.l., Editorial
Universidad de Granada, 2013, p. 301-368.

_____, «Pedro Laboria y la teatralidad elocuente en la escultura barroca bogotana», dans *El triunfo del barroco en la escultura andaluza e hispanoamericana*, Granada, Editorial Universidad de Granada, 2018, p. 507-536.

HERRMANN-MASCARD, Nicole, *Les Reliques des saints : formation coutumière d'un droit*, Paris, Klincksieck, 1975, 1975, 446 p.

JULIA, Dominique, «L'Église post-tridentine et les reliques. Tradition, controverse et critique (XVIe-XVIII siècle)», dans *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions.*, Paris, EHESS, 2009, vol. 2/1, p. 69-120

KARNAL, Leandro, «Les reliques dans le conquête de l'Amérique luso-espagnole», dans *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions.*, Paris, EHESS, 2009, vol. 2/2, p. 731-750.

LANE, Kris E., *Colour of paradise : the emerald in the age of gunpowder empires*, New Haven, Yale University Press, 2010, 280 p.

LANGEBAEK, Carl Henrik, «Buscando sacerdotes y encontrando chuques: de la organización religiosa muisca», dans *Revista de Antropologia y Arqueologia 6*, 1990 p.78-100

_____, «De cómo convertir a los indios y porqué no lo han sido. Juan de Varcarcel y la idolatria en el altiplano cundiboyacense a finales del siglo XVII», dans *Revista de Antropologia y Arqueologia 11*, 1995, p. 184-211

_____, «Santuarios indígenas en el repartimiento de Iguaque, Boyaca: Un documento de 1595 del Archivo Nacional de Colombia», dans *Revista de antropología,* Vol. IV n.2, 1988, p.215-252

LAPORTE, Jean-Pierre, *Le trésor des saints de Chelles*, Chelles, Société archéologique et historique de Chelles, 1988, 290 p.

LAVEDAN, Pierre, «Contre Réforme, Baroque, maniérisme», dans *Gazette des Beaux-Arts*, Février 1974 p. 97-116.

LAZURE, Guy, «Posséder le sacré. Monarchie et identité dans la collection de reliques de Philippe II à l'Escorial», dans *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions.*, Paris, EHESS, 2009, vol. 2/1, p. 371-404

LE BRUN, Jacques, «Les "écrits" d'Ignace de Loyola», dans *Recherches de Science Religieuse*, n° 79/4, 1991, p. 493-505.

LLANOS VARGAS, Hector, «Fiestas religiosas en el Nuevo Reino de Granada», dans *Religiosidades y Fiestas en la independencia*, Bogota, Ministerio de educación nacional de Colombia, 2009, p. 24-30.

LONDOÑO, Eduardo, «Mémoria de los ritos y ceremonias de los Muiscas en el siglo XVI», dans *Revista de Antropologia y Arqueologia 6*, 1990, p. 235-258

_____, «El lugar de la religión en la organización social muisca», dans *Boletín museo del oro*, n. 40, 1996, p. 63-87

LOTH, Bernard et MICHEL, Albert, *Dictionnaire de théologie catholique: contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire,* Paris, Letouzey et Ané, 1967-1972

LUCAS, Thomas M., *Saint, site and sacred strategy : Ignatius, Rome and Jesuit urbanism.*, Rome, Biblioteca apostolica Vaticana, 1990, 232 p.

MAGURUZA ROCA, Isabel, «Del confesionario ibérico de la Contrarreforma a los manuales para confesores en la América colonial: el Manual de confesores y penitentes de Martín de Azpilcueta como texto de referencia», dans *Indiana 35.2*, 2018 p. 29-53.

MARCÉ GANDIA, José et GALLEGOS ARIAS, José, *Iglesia y convento de San Francisco. Una historia para el futuro*, Quito, Instituto Nacional de Patrimonio Cultural, 2011, 360 p.

MARISCAL, Beatriz, *Carta del padre Pedro de Morales de la compania de Jesus,* México, Colegio De Mexico A.C., 2000, 256 p.

MARTINEZ, Luis, *Decretos del concilio tercero provincial mexicano (1585),* El Colegio de Michoacan-Universidad Pontificia de la Santa-Cruz, 2vol, 2009, 681 p.

MARTINEZ FERNANDEZ, Santiago, «Cultura festiva y poder en la monarquía Hispánica y su mundo : convergencias historiográficas y perspectivas de análisis», dans *Stud. his., H. mod*, 31, 2009, p. 127-152.

MATEOS, Francisco, «Constituciones para indios del primer concilio limense (1552)», dans *Missionalia Hispanica*, VII, N 1950, p. 5-54.

_____, *Historia general de la Compañía de Jesús en la provincia del Perú*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo, 1944, vol. I, 532 p.

MEDIAVILLA MARTIN, Benito et RODRIGUEZ DÍEZ, José, *Las reliquias del Real Monasterio del Escorial*, Madrid, Ediciones Escurialenses, 2004, vol. 1/2, 1002 p.

MENARD, Michèle, *Une Histoire des mentalités religieuses aux XVIIe et XVIIIe siècles: mille retables de l'ancien diocèse du Mans*, Paris, Beauchesne, 1980, 467 p.

MÍNGUEZ, Víctor, GONZÁLES TORNEL, Pablo, CHIVA BELTRÁN, J. et RODRÍGUEZ MOYA, Inmaculada, *La fiesta barroca: los Reinos de Nápoles y Sicilia (1535-1713)*, Castelló de la Plana, Publications de la Universitat Jaume I, 2014, 521 p.

MÍNGUEZ, Víctor, *La fiesta barroca. Los virreinatos americanos, 1560-1808*, Castelló de la Plana, Universitat Jaume I, 2012, 421 p.

MOLINA, Alonso de, *Confesionario mayor en la lengua mexicana y castellana (1569)*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1984, 248 p.

MORALES, Alfredo J., «La arquitectura jesuitica en Andalucia. Estado de la cuestión», dans *La arquitectura jesuítica : actas del simposio internacional, Zaragoza, 9, 10 y 11 de diciembre de 2010*, Zaragoza, IFC, 2012, p. 327-354.

PACHECO, Juan Manuel, « Constituciones Sinodales del Sínodo de 1606 celebrado por Don Bartolomé Lobo Guerrero » dans *Ecclesiastica Xaveriana*, Bogota, Vol. V, 1955, p. 153-201.

_____, *Los jesuitas en Colombia*, Bogotá, San Juan Eudes, 1959, vol.1, 622p.

PASTOUREAU, Michel, *Rouge: histoire d'une couleur*, Paris, France, Seuil, 2016, 213 p.

_____, *Noir: histoire d'une couleur*, Paris, France, Seuil, 2008, 210 p.

_____, *Jaune: histoire d'une couleur*, Paris, France, Seuil, 2019, 238 p.

PATETTA, Luciano et CENTRO CULTURALE S. FEDELE, *L'Architettura della Compagnia di Gesù in Italia XVI-XVIII sec*, Brescia, Grafo, 1990, 69 p.

PAVUR, Claude N., *The Ration Studiorum: the Official Plan for Jesuit Education*, Saint Louis, The Institute of Jesuit Sources, 2005, 294 p.

PAYO HERNANZ, René Jesús, PEÑA PÉREZ F., Javier et GONZÁLEZ, Patricia, *La catedral de Burgos: ocho siglos de historia y arte*, Burgos, Diario de Burgos, 2008, 632 p.

PÉREZ PÉREZ, María Cristina, *Circulación y apropiación de imágenes religiosas en el nuevo reino de granada, siglos XVI-XVIII*, Bogotá, Uniandes, 2016, 287 p.

RAGON, Pierre, *Les saints et les images du Mexique (XVIe-XVIIIe siècle)*, Paris Budapest Torino, L'Harmattan, « Recherches », 2003, 486 p.

RAMOS PEÑUELA, Aristides, «Los caminos del rio Magdalena», dans *Credencial Historia n. 287*, nov. 2013. https://www.banrepcultural.org/biblioteca-virtual/credencial-historia/numero-287/los-caminos-al-rio-magdalena

RAMOS SOSA, Rafael, «La fiesta barroca en Ciudad de Mexico y Lima», dans *Historia,* Vol.30, 1997, p. 163-286.

RENTERIA, Patricia, *Arquitectura en la Iglesia de San Ignacio de Bogotá: modelos, influjos, artífices*, Bogotá, Universidad Javeriana, 2001, 142 p.

RESINES, Luis, *Catecismos americanos del siglo XVI*, Valladolid, Junta de Castilla y León Consejería de Cultura y Turismo, 1992, 757; 24 p.

REY FAJARDO, José del et GUTIÉRREZ, Alberto, *Cartas anuas de la Provincia del Nuevo Reino de Granada. Años 1604 a 1621*, Bogotá, Universidad Javeriana, 2015, 676 p.

_____, *Cartas anuas de la provincia del nuevo reino de Granada. Años 1638 a 1660*, Bogotá, Universidad Javeriana, 2014, 411 p.

_____, *Cartas anuas de la provincia del nuevo reino de Granada. Años 1684 a 1698*, Bogotá, Universidad Javeriana, 2014, 727 p.

REY FAJARDO, José del, *Los Jesuitas en Venezuela. Tomo 2, los hombres*, Caracas, Universidad Católica Andrés Bello, 2006, 600 p.

_____, *Educadores, ascetas y empresarios. Los jesuitas en la Tunja colonial (1611-1767)*, Bogotá, Editorial Pontificia Universidad Javeriana, 2010, V. 1 / 2, 559 p.

RIBADENEYRA, Pedro de, S.J, *Historias de la Contrarreforma. Vida de los padres Ignacio de Loyola, Diego Lainez, Alfonso Salmerón y Francisco de Borja,* Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 1945, 1355 p.

RODRIGUEZ G DE CEBALLOS, Alfonso, S.J, «Arquitectura y arquitectos en la provincia jesuítica de Andalucia», dans *El arte de la Compañía de Jesús en Andalucia (1554-2004),* Cordoba, Obra Social y Cultural CajaSur, 2004, p. 305-325

_____, «La arquitectura jesuítica en Castilla. Estado de la cuestión», dans *La arquitectura jesuítica: actas del simposio internacional, Zaragoza, 9, 10 y 11 de diciembre de 2010*, Zaragoza, IFC, 2012, p. 305-325.

RODRIGUEZ JIMENEZ, Pablo, *Testamentos indígenas de Santafé de Bogotá siglos XVI-XVII*, Bogotá, Alcaldía Mayor, 2002, 326 p.

ROMERO SANCHEZ, Guadalupe, «Las congregaciones de indios en el territorio central de la Audiencia de Nueva Granada. Siglos XVI-XVII», dans *Devoción, paisaje e identidad. Las cofradías y congregaciones de naturales en España y en América (s.xvi-xix)*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2014, p. 129-144.

RUBIAL GARCIA, Antonio, «El papel de los santos jesuitas en la propaganda de la Compañía de Jesús en Nueva España», dans *Historia Social*, n° 65, 2009, p. 147-165.

_____, *La santidad controvertida: hagiografía y conciencia criolla alrededor de los venerables no canonizados de Nueva España*, México, Fondo de Cultura Económica, 1999, 323 p.

SALCEDO, Jorge Enrique, S. J., «Las vicisitudes de los jesuitas en Colombia durante el siglo XIX», dans *Theologica Xaveriana*, n° 152, 29 novembre 2004, p. 679-692.

SALE, Giovanni, *Pauperismo architettonico e architettura gesuitica: dalla chiesa ad aula al Gesù di Roma*, Milano, Jaca Book, « Saggi di architettura », 2001, 116 p.

SALLMANN, Jean-Michel, *Naples et ses saints à l'âge baroque: 1540-1750*, Presses universitaires de France, 1994, 423 p.

SÁNCHEZ-CONCHA BARRIOS, Rafael, *Santos y santidad en el Perú virreinal*, Lima, Vida y Espiritualidad, « Memoria viva », 2003, 345 p.

SANCHEZ REYES, Gabriela, *Relicarios novohispanos a través de una muestra de los siglos XVI al XVIII*, sous la direction de MAQUIVAR, MARIA DEL CONSUELO, UNAM, Mexico, 2000, 389 p.

_____, «Zarpar bajo el cobijo divino. Prácticas religiosas en los viajes de la Carrera de Indias», dans *La flota de la Nueva España. 1630-1631*, Mexico, Instituto Nacional de Antropología e Historia, 2003, p. 145-208.

_____, «Retablos relicario en la Nueva España», dans *Barroco Iberoamericano. Territorio, Arte, Espacio y Sociedad*, Séville, Ediciones Giralda, 2001, p. 616-630.

SANJÚAN PASTOR, Nuria, «When flesh becomes word: Teresa of Avila's handwritten Relics», dans *Hispanófila*, n° 181, Décembre 2017, p. 17-30.

SANTO TOMÁS, Domingo de, et PORRAS BARRENECHEA, Raúl, *Lexicon o vocabulario de la lengua general del Perú*, Lima, Edición del Instituto de Historia Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 1951, xxxii+374 p.

SAPIN, Christian, «L'autel, son rôle et sa place dans la crypte», dans *Espace ecclésial et liturgique au Moyen Âge,* Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2010, p. 331-346

SCHMITT, Jean-Claude, *Le corps des images: essais sur la culture visuelle au Moyen Age*, Paris, Gallimard, 2002, 409 p.

SERRANO MARTÍN, Eliseo, «Hagiografía y milagro. Fabricar santos en la Edad Moderna», dans *Identidades y fronteras culturales en el mundo ibérico de la Edad Moderna*, Barcelona, Universitat Autònoma de Barcelona, 2016, p. 193-214.

SERRERA CONTRERAS, Ramón María, *Tráfico terrestre y red vial en las Indias españolas*, Madrid, Lunwerg Editores, 1992, 336 p.

SOTOMAYOR, María Lucia, *Cofradías, caciques y mayordomos : reconstrucción social y reorganización política en los pueblos indios, siglo XVIII*, Bogotá, ICANH, 2004, 243 p.

SPLENDIANI, Anna María, *Proceso de Beatificacion Y Canonizacion de San Pedro Claver*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, 2002, 593 p.

SPLENDIANI, Anna María, SANCHEZ BOHORQUEZ, José Enrique et LUQUE DE SALAZAR, Emma Cecilia, *Cincuenta años de Inquisición en el Tribunal de Cartagena de Indias, 1610-1660*, Santafé de Bogotá, Centro editorial Javeriano, Instituto colombiano de cultura hispánica, 1997, vol. 2/4, 464 p.

TARIFA CASTILLA, María Josefa, «El comercio de estampas entre Roma y España a finales del siglo XVI: el caso del mercader italiano Antonio Pisano», dans *Archivo español de arte*, XC, n.357, mars 2017, p. 49-66.

UNIVERSIDAD DE CASTILLA-LA MANCHA et CASA DE CULTURA DE SISANTE, *La imagen devocional barroca: en torno al arte religioso en Sisante*, Cuenca, Universidad de Castilla-La Mancha, 2010, 304 p.

URICOECHEA, Ezequiel, *Gramática vocabulario, catecismo i confesionario de la lengua chibcha*, París, Maisonneuve i Cia., 1871, 253 p.

VALENTIN, Jean-Marie, *Les Jésuites et le théâtre,1554-1680 : contribution à l'histoire culturelle du monde catholique dans le Saint-Empire romain germanique*, Paris, Desjonquères, 2001, 752 p.

VALENZUELA MARQUEZ, Jaime, «"...que las ymagenes son los ydolos de los cristianos". Imágenes y reliquias en la cristianización del Perú (1569-1649)», dans *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas*, 2006, p. 41-65.

VALLERY-RADOT, Jean et LAMALLE, Edmond, *Le Recueil de plans d'édifices de la Compagnie de Jésus : conservé à la Bibliothèque nationale de Paris*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1961, XXVI-560 p.

VAN CUTSEM, M., « Une lettre inédite du P. Gazet sur la catacombe de Saint-Hermès », dans *Analecta Bollandina, 52*, 1934, p. 334-342.

VARGAS LESMES, Julián, *Historia de Bogotá. Conquista y Colonia*, Bogotá, Villegas Editores, 2007, vol. 1/3, 280 p.

VARGAS MURCIA, Laura Liliana, «Sobrenaturales, milagrosas, deshonestas, injuriadas: interrogatorios inquisitoriales a civiles en el Nuevo Reino de Granada a causa de imágenes», dans *Arte barroco y vida cotidiana en el mundo hispánico.*, Córdoba, el Colegio de Michoacán-Editorial Universidad de Córdoba, 2017, p. 169-189.

VARGAS UGARTE, Rubén, *Concilios limenses: (1551-1772)*, Lima, 1951, v. 1, 426 p.

_____, *Concilios limenses: (1551-1772)*, Lima, 1951, v. 2, 253 p.

VAUCHEZ, André, *Elisabeth de Hongrie: princesse, servante, sainte : vies et documents*, Paris, les Éditions franciscaines, 2017, 600 p.

VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Artificios en un palacio celestial: retablos y cuerpos sociales en la iglesia de San Ignacio: Santafé de Bogotá, siglos XVII y XVIII*, Bogotá, Instituto Colombiano de Antropología e Historia, 2012, 232 p.

VILLEGAS JIMÉNEZ, Benjamín, IZQUIERDO, Gabriel, GIRALDO, Juan David et LÓPEZ, Andrés Mauricio, *Santiago Páramo y la capilla de San José: iglesia de San Ignacio, Bogotá*, Bogotá, 2013, 125 p.

VINCENT-CASSY, Cécile, «Les reliques des catacombes en Espagne», dans *Reliques romaines. Invention et circulation des corps saints des catacombes à l'époque moderne*, Rome, École française de Rome, 2016, p. 695-720.

WECKMANN, Luis, *La herencia medieval de México*, México, Colegio de México, 1984, vol. 2/2, 394 p.

WHEAT, David, «The first great waves: African provenance zones for the transatlantic slave trade to Cartagena de Indias, 1570—1640», dans *The Journal of African History*, vol. 52, no. 1, 2011, p. 1-22

WITTKOWER, Rudolf, «El lenguaje gestual de El Greco», dans *Sobre la arquitectura en la Edad del Humanismo. Ensayos y escritos,* Barcelona, 1979, p. 363-376

ZUBILLAGA, Félix et RODRÍGUEZ, Miguel Angel (éd.), *Monumenta Mexicana*, Romae, Apud « Monumenta Historica Soc. Iesu, » « Monumenta historica Societatis Iesu », 1956, 8 v, ed. online, http://www.sjweb.info/arsi/monumenta.cfm

Sources web

Aciprensa [en ligne]. REDACCIÓN ACI PRENSA/EWTN NOTICIAS, *Reliquia de la sangre de Juan Pablo II visita Colombia, 03/06/2015* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.aciprensa.com/noticias/reliquia-de-la-sangre-de-san-juan-pablo-ii-visita-colombia-65088

BBC News Mundo [en ligne]. BBC News, *La sangre de Juan Pablo II, de viaje en Colombia, 20/01/2012* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.bbc.com/mundo/ultimas_noticias/2012/01/120120_ultnot_sangre_juan_pablo_ii_colombia_adz

Caracol Radio [en ligne]. CARACOL RADIO, *Llegaron a Bogotá las reliquias de Juan Pablo II, 19/01/2012* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://caracol.com.co/radio/2012/01/19/nacional/1327001400_609310.html

Caracol Radio [en ligne]. CARACOL RADIO, *Reliquias de la madre Laura Montoya están expuestas en la Catedral Primada, 11/07/2013* [Consultée le 21 juin 2021]. Disponible sur : https://caracol.com.co/radio/2013/07/11/bogota/1373529540_931022.html

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales [en ligne]. ORTOLANG, *Châsse, 2012* [Consultée le 2 decembre 2020]. Disponible sur : https://www.cnrtl.fr/definition/châsse

Conferencia Episcopal de Colombia [en ligne]. En Bogotá se expondrá la reliquia de Santa Teresa de Avila, *08/10/2014* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.cec.org.co/sistema-informativo/iglesia-colombiana/en-bogot%C3%A1-se-expondr%C3%A1-reliquia-de-santa-teresa-de-%C3%A1vila

Église catholique de France [en ligne]. CONFERENCE DES EVEQUES DE FRANCE. [Consultée le 22 janvier 2020]. Disponible sur : https://eglise.catholique.fr/glossaire/

El Campesino [en ligne]. LAVACUDE, *Milagros de la santa Madre Laura, sólo para los que creen, 13/08/2015* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.elcampesino.co/milagros/

El Catolicismo [en ligne]. ARQUIDIÓCESIS DE BOGOTÁ, *Desde España visita de la reliquia de Santa Teresa de Avila a Bogotá 10/11/2014* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://elcatolicismo.com.co/iglesia-hoy/bogota/desde-espana-visita-de-la-reliquia-de-santa-teresa-de-avila-bogota

El Espectador [en ligne]. REDACCION VIVIR, *El milagro que volvió santa a Laura Montoya, 09/05/2013* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.elespectador.com/actualidad/el-milagro-que-volvio-santa-a-laura-montoya-article-421012/

El Heraldo [en ligne]. REDACCIÓN ELHERALDO.CO, *Las reliquias de la santa Laura Montoya peregrinan por el Atlantico, 03/10/2015* [Consultée le 21 juin 2021]. Disponible sur : https://www.elheraldo.co/tendencias/las-reliquias-de-la-santa-laura-montoya-peregrinan-por-el-atlantico-220597

El Mundo [en ligne]. DPA, *Las reliquias de Juan Pablo II viajan de gira por 90 ciudades de México, 17/08/2011* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://www.elmundo.es/america/2011/08/16/mexico/1313515911.html

El Pais [en ligne]. ELPAIS.COM.CO/COLPRENSA, *Reliquia de Juan Pablo II estará en Colombia desde el 2 de junio, 25/05/2015* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.elpais.com.co/colombia/reliquia-de-juan-pablo-ii-estara-en-desde-el-2-de-junio.html

El Tiempo [en ligne]. REDACCION VIDA DE HOY, *Arranca veneración de reliquias de la santa Laura en Bogotá, 10/07/2013* [Consultée le 21 juin 2021]. Disponible sur : https://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-12923929

Franceinfo, 3 grand est [en ligne]. FRANCEINFO, *Une relique de Jean-Paul II accueilli à Marienthal, 05/05/2013* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur :

https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/2013/05/05/marienthal-les-fideles-venerent-une-relique-de-jean-paul-ii-246293.html

La santa sede [en ligne]. CONGRÉGATION DES CAUSES DES SAINTS, *Instruction « Les reliques dans l'Église : authenticité et conservation », 2017* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur: https://www.vatican.va/roman_curia/congregations/csaints/documents/rc_con_csaints_doc_20171208_istruzione-reliquie_fr.html

La santa sede [en ligne]. LE VATICAN, *Constitution sur la Sainte Liturgie Sacrosanctum Concilium* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://www.vatican.va/archive/hist_councils/ii_vatican_council/documents/vat-ii_const_19631204_sacrosanctum-concilium_fr.html

Le Figaro [en ligne]. LE FIGARO AVEC AFP, *Italie : vol d'une relique de Jean-Paul II dans une église en Ombrie, 24/09/2020* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://www.lefigaro.fr/flash-actu/italie-vol-d-une-relique-de-jean-paul-ii-dans-une-eglise-en-ombrie-20200924

Le Parisien [en ligne]. TASSE, *Une relique de Jean-Paul II à Neuilly-sur-Marne, 04/11/2018* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://www.leparisien.fr/seine-saint-denis-93/une-relique-de-jean-paul-ii-a-neuilly-sur-marne-04-11-2018-7935027.php

Milenio [en ligne]. VALADEZ, *Trasladan reliquias del Papa Juan Pablo II, 09/02/2014* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://www.milenio.com/estados/trasladan-reliquias-papa-juan-pablo-ii

Minuto30.com [en ligne]. DUQUE, *Llego a Bogotá la reliquia misionera de la madre Laura, 11/07/2012.* [Consultée le 26 mars 2019]. Disponible sur : https://www.minuto30.com/llego-a-bogota-la-reliquia-misionera-de-la-madre-laura/160057/

OMP de Colombia [en ligne]. ROLEDITOR, *Reliquia de Santa Teresa de Avila peregrinó por Colombia, 14/11/2014* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://ompdecolombia.org/noticias/reliquia-de-santa-teresa-de-%C3%A1vila-peregrin%C3%B3-por-colombia

OMP de Colombia [en ligne]. VIVIANA, *Las reliquias de san Juan XXIII regresan a la basilica de San Pedro del Vaticano, 18/06/2018* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://ompdecolombia.org/noticias/las-reliquias-de-san-juan-xxiii-regresan-la-bas%C3%ADlica-de-san-pedro-del-vaticano

Reconquista, formación católica [en ligne]. GAUDIUM PRESS, *Clausuran en Colombia año jubilar de Teresa de Jesus con reliquia de la Santa, 08/10/2015* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : http://es.arautos.org/view/show/73641-clausuran-en-colombia-a-o-jubilar-de-teresa-de-jesus-con-reliquia-de-la-santa-

Saint Jean-Paul II, sanctuaire national [en ligne]. CHEVALIERS DE COLOMBE, *Reliques de saint Jean-Paul II* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://www.jp2shrine.org/fr/worship/relics.html

Telemedellín [en ligne]. TELEMEDELLIN, *Reliquias de la Madre Laura serán presentadas al Papa en la Macarena, 07/09/2017* [Consultée le 21 juin 2021]. Disponible sur : https://telemedellin.tv/reliquias-de-la-madre-laura/202959/

Ultimas noticias [en ligne]. ULTIMAS NOTICIAS, *Huesos de santos en una capilla, 13/07/2020* [Consultée le 15 novembre 2020]. Disponible sur : https://www.ultimasnoticias.ec/las-ultimas/huesos-santos-capilla-san-francisco.html

Vanguardia [en ligne]. VANGUARDIA, *Llegan a la ciudad reliquias de Santa Madre Laura Montoya, 29/05/2016* [Consultée le 21 juin 2021]. Disponible sur : https://www.vanguardia.com/area-metropolitana/bucaramanga/llegan-a-la-ciudad-reliquias-de-santa-madre-laura-montoya-IGVL360118

Vanguardia [en ligne]. VANGUARDIA, *Vea la reliquia de la sangre de Juan Pablo II en Bogotá, 20/01/2012* [Consultée le 20 juin 2021]. Disponible sur : https://www.vanguardia.com/colombia/vea-la-reliquia-de-la-sangre-de-juan-pablo-ii-en-bogota-DGVL140157

Zenit, le monde vu de Rome [en ligne]. DROUJININA, *Reliques de saint Pierre à Constantinople : « Un pas en avant vers l'unité », estime le métropolite Job, 12/07/2019* [Consultée le 16 juin 2021]. Disponible sur : https://fr.zenit.org/2019/07/12/reliques-de-saint-pierre-a-constantinople-un-pas-en-avant-vers-lunite-estime-le-metropolite-job/

Images

Chapitre 5

Organisation des reliquaires dans le retable-reliquaire de saint Cosme, saint Etienne, saint Fortunat et saint Damien :
VILLALOBOS ACOSTA, María Constanza, *Artificios en un palacio celestial: retablos y cuerpos sociales en la iglesia de San Ignacio: Santafé de Bogotá, siglos XVII y XVIII*, Bogotá, Instituto Colombiano de Antropología e Historia, 2012, image 5.23

Retable-reliquaire du monastère de San Lorenzo del Escorial :
GARCÍA, José Luis, « Nuevos documentos relativos a la obra de los cenotafios reales de la basílica del Monasterio de el Escorial », dans *Libros de la Corte.es*, 3 janvier 2019, p. 24. Disponible sur :
https://www.researchgate.net/figure/Federico-Zuccari-armario-relicario-de-La-Anunciacion-con-los-bustos-relicarios-femeninos_fig2_330268174

Retable-reliquaire de la chapelle des reliques de la cathédrale de Mexico :
LANZAGORTA, José Ignacio, disponible sur :
https://www.flickr.com/photos/jicito/9832000116

Retable-reliquaire de l'église de Santiago el Real à Medina del Campo :
Palios [en ligne].CAMARASA, *Un retablo relicario en Medina del Campo, 03/07/2011.* Disponible sur :
https://palios.wordpress.com/2011/07/03/un-retablo-relicario-en-medina-del-campo/

Retable-reliquaire de la cathédrale de Jaén :
Catedral de Jaén [en ligne].CATEDRAL DE LA ASUNCION DE JAEN, *Sacristía y sala Capitular, 2020.* Disponible sur :
https://catedraldejaen.org/sacristia-y-sala-capitular/

Retable-reliquaire de la cathédrale de Burgos :
Catedral de Burgos [en ligne].CATEDRAL DE BURGOS, *Capilla de las reliquias.* Disponible sur :
http://catedraldeburgos.es/capilla-de-las-reliquias/

Retable de la chapelle du Santisimo, église de San Francisco de Quito :
Ultimas noticias [en ligne]. ULTIMAS NOTICIAS, *Huesos de santos en una capilla, 13/07/2020.* Disponible sur : https://www.ultimasnoticias.ec/las-ultimas/huesos-santos-capilla-san-francisco.html

Les autres images utilisées dans cette thèse ont été réalisées par l'auteure.

Annexes

a. Catalogue

1. Buste-reliquaire San Anastacio martyr



Date : XVIIe siècle

Dimensions :
L : 49 cm x H : 57 cm x P : 24 cm

Matériaux :
Bois polychromé et plâtre

Reliques et saints : quatre morceaux d'os de petite taille de saint Anastasio martyr.



Description :
Ce reliquaire représente un homme aux longs cheveux bruns portant la barbe et la moustache. Il est vêtu d'une chemise rouge et d'une étoffe noire et dorée sur l'épaule droite. L'homme regarde le ciel, la tête légèrement inclinée vers la droite. Sa bouche est fermée. L'élément le plus marquant est une large plaie ensanglantée sur la partie gauche de son cou. L'espace destiné à abriter la relique est presque carré. Il est entouré par un cadre doré qui limite avec le socle. Le socle, simple et rectangulaire, prévoit un espace pour recevoir le nom du saint. Le buste occupe la plupart de la sculpture, et le socle à peine un tiers du tout.

Objets comparables :



Saint Fabien, monastère de San Lorenzo del Escorial

Ces plaies se retrouvent sur la plupart des têtes-reliquaires présentes à l'Escorial. Elles caractérisent le martyre des saints et saintes.

2. Buste-reliquaire sainte martyre inconnue



Date : XVIIe siècle

Dimensions :
L : 44 cm x H : 60 cm x P : 24 cm

Matériaux : Bois polychromé et plâtre

Reliques et saints : Plusieurs morceaux d'os[1] d'une sainte inconnue, dont 1 de taille moyenne.



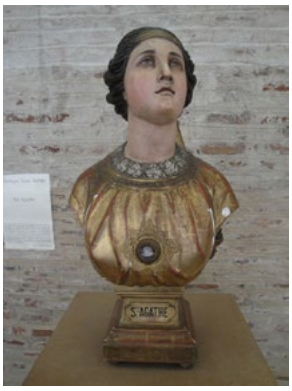
Description :

Ce buste-reliquaire représente une femme à la chevelure dorée arrangée en chignon et couronnée de fleurs rouges. Cette femme est vêtue d'un haut doré à manches courtes laissant son cou découvert. Elle regarde le ciel, la bouche fermée et la tête légèrement penchée vers la gauche. Ses bras finissent avec les manches de sa chemise. Un ange décore le centre de sa poitrine, sous lequel se trouve l'espace destiné aux reliques, ovale et décoré de volutes dorées confondables avec les plis de ses vêtements. Elle porte, du côté droit de son cou, une large plaie ensanglantée qui représente son martyre. Dans la partie inférieure, on observe deux grandes volutes dorées qui prennent la place du socle, ce reliquaire n´ayant pas de socle en tant que tel.

Objets comparables :



Onze mille vierges, Monastère de San Lorenzo del Escorial



Sainte Agathe , basilique de Saint Sernin

Il y a des reliquaires qui partagent des caractéristiques avec celui-ci dans l'église de San Francisco de Quito, le monastère des Descalzas Reales à Madrid, la cathédrale de Burgos et la Basilique de Saint-Sernin à Toulouse.

[1] Environ 22, mais il y a certains qui peuvent être deux morceaux différents.

3. Tête-reliquaire de San Mauro martyr



Date : XVIIe siècle

Dimensions : L : 22 cm x H : 35 cm x P 22 cm

Matériaux : Bois polychromé et plâtre

Reliques et saints : un morceau d'os de taille importante de saint Maur martyr. La forme permet de penser qu'il s'agit d'une partie du crâne, ce que confirme le livre de la sacristie de 1701 et la liste de reliques du début du XXe siècle.



Description :

Cette tête-reliquaire représente un homme aux cheveux noirs et courts, portant la barbe et la moustache. Ses yeux clairs regardent le ciel. Sa bouche légèrement entrouverte laisse deviner les dents. Sa tête penche vers la droite. Les reliques ne sont pas exposées. Bien au contraire, elles sont gardées à l´intérieur de la tête. Pour les voir, il faut ouvrir le reliquaire pourvu d'une charnière derrière la tête. Cette tête-reliquaire présente deux plaies sanglantes au niveau du cou, l'une au centre et l'autre à gauche. Le reliquaire a un socle rectangulaire doré, noir et marron destiné au nom du saint. Selon le livre de la sacristie de 1701, il était, à l'origine, pourvu d'une couronne d'argent, qui n'existe plus de nos jours.

Objets comparables :



Monastère de San Lorenzo del Escorial

Les retables reliquaires de l'Escorial renferment une grande quantité de reliquaires de ce type.

4. Châsse-reliquaire San Benigno



Date : XVIIe siècle

Dimensions :
L : 54 cm x H : 35.5 cm x P : 42.5 cm

Matériaux : Bois polychromé et verre

Reliques et saints : Crâne, épine dorsale et d'autres os de grande taille de saint Benin martyr. Selon le livre de la sacristie de 1701, il s'agit d'un corps entier de saint et de 3 reliques insignes de saint Donat, sainte Constance et sainte Innocence. La liste de reliques du début du XXe siècle indique qu'il s'agit du crâne et de presque tous les os du corps de saint Benin.









Description :

Il s'agit d'une châsse rectangulaire en bois rouge et doré et en verre. La châsse se divise en 3 grandes parties divisées par des colonnes dorées. La partie centrale présente de grandes vitres laissant voir les reliques.

Les deux autres parties comportent des vitres plus petites. Des colonnes se trouvent aussi dans les coins de la châsse. Les côtés de la châsse proposent la même distribution par colonnes. Le couvercle est également en bois et, principalement, en verre, laissant donc voir les reliques.

Ce saint est le saint patron du collège de San Bartolome, ce qui confère une importance particulière à ce reliquaire.

Objets comparables :

Il existe des châsses-reliquaire en bois de ce type dans la chapelle d'Olivares, à l'Escorial et dans la cathédrale de Burgos.



Chapelle d'Olivares



Cathédrale de Burgos

5. Tours-reliquaire



Date : XVIIe siècle

Dimensions :
L : 24 cm x H : 66 cm x P : 10 cm

Matériaux : Métal et verre

Reliques et saints :

Tour A : Il y a des petits morceaux d'os de sainte Julianne et 3 autres sans nom. Apparaissent les noms d'autres saints, dont saint Pancrace, sainte Valentine et les saints Innocentes, lesquels n'ont toutefois pas de relique.

Tour B : Ce reliquaire abrite de petits ossements appartenant à saint Honorat martyr, les saints Innocentes, saint Pancrace martyr, saint Norbert martyr, saint Anastasio martyr, saint Guillermo martyr, saint Fianosimo martyr, saint Saturnin martyr, saint [ ]irenco martyr, saint Anicet martyr et saint [ ]acio martyr. Il y deux petits os sans nom. Les noms des saints suivants sont écrits mais leurs reliques n'existent plus de nos jours : sainte Théodora vierge et martyr, saint Basile martyr, saint Nicaise martyr, saint Célestin martyr et saint Ignace.



Description :

Il s'agit de deux tours-reliquaires octogonales de trois étages. Chaque côté présente une niche destinée à abriter les reliques. Ainsi, chaque tour peut accueillir jusqu'à 18 reliques. Les décors des objets sont d'inspiration architecturale. Des colonnes marquent les faces de l'octogone. La division entre étages se fait par des entablements décorés simplement. Les tours sont couronnées d'un dôme et d'un fleuron.

La tour A a été vandalisée et n'a plus les vitres censées protéger les niches. Elle ne contient plus que quatre reliques sans nom et certains papiers qui indiquent des noms, la plupart sans reliques. Les niches sont peintes en rouge avec des étoiles dorées.

La tour B a, quant à elle, conservé toutes ses vitres et abrite encore un nombre significatif de reliques accompagnées du nom du saint correspondant. À la différence de l'autre tour, ses niches sont recouvertes d'un tissu rouge. Il n'est pas possible de savoir si elles sont aussi peintes en rouge. Les vis censées maintenir en place le dernier étage n'existent pas, ce qui fait que cet étage penche légèrement sur le côté.

5. Tours-reliquaire

Objets comparables :

On retrouve d'autres reliquaires d'inspiration architecturale dans la cathédrale de Valencia, dans la chapelle-reliquaire de San Miguel à Valladolid, à l'Escorial et à la grande sacristie de la cathédrale de Séville.



Cathédrale de Burgos



Monastère de San Lorenzo



Epine de saint Louis_Cathédrale de Valencia



Cathédrale d'Ourense_Reliquaire de saint Rosendo et saint Torcuato

6. Chasses reliquaires des crânes





Date : XVIIe siècle

Dimensions :
L : 21 cm x H : 61 cm x P : 21 cm

Matériaux : Métal et verre

Reliques et saints :

Châsse A : Crâne de sainte Illuminée martyre. Le crâne présente un important orifice rond à l'arrière, ainsi que 3 marques qui le traversent et ressortent par ce trou.

Châsse B : Crâne et mâchoire de saint Fortunat. Il manque un morceau de la partie postérieure du crâne.











Description :

Ces reliquaires prennent la forme d'un cube posé sur un pied. Les cinq faces visibles du cube sont en verre, exposant entièrement les crânes. La face posée sur le pied du reliquaire est métallique, de même que les arêtes. Le cube est décoré sobrement selon une inspiration architecturale. Les ornements du pied s'inspirent de la flore. Les noms des saints se retrouvent écrits sur papier. Dans le cas de la châsse A, le papier est sur le crâne et est difficile à lire. Celui de la châsse B se trouve, en revanche, devant le crâne.

6. Chasses reliquaires des crânes

Objets comparables :

Il existe d'autres objets comparables à celui-ci à l'Escorial et dans la sacristie de la grande cathédrale de Séville.



Monastère de San Lorenzo del Escorial



Chapelle d'Olivares



Cathédrale de Séville



Chapelle d'Olivares

7. Retables-reliquaire de petite taille





Date : XVIIe siècle

Dimensions :
L : 39 cm x H : 90 cm x P : 17.5 cm

Matériaux : Bois polychrome et verre

Reliques et saints :

Retable A : contient 4 reliques de taille petite de saint Anselme martyr, dont 3 placée dans la même niche. Il y a une relique de petite taille accompagnée d'un nom écrit sur un papier mais malheureusement illisible. On dénombre 8 reliques de petite taille et sans nom, situées dans 6 niches différentes.

Retable B : La niche du centre abrite 6 reliques de petite taille de saint Just martyr. Il y a 2 niches qui contiennent chacune 1 relique de saint Anselme martyr. Il y a 6 reliques sans nom, reparties en 4 niches.



Description :

Ces reliquaires ont la forme d'un retable reliquaire doré à trois corps, posé sur un pied et composé de deux étages et d'un attique. Les trois corps sont divisés par des colonnes vertes, et les étages par des entablements. L'attique est couronné d'un ange. Le premier étage possède cinq niches destinées à abriter les reliques, le deuxième trois, et l'attique une seule. Les décors du retable sont sobres et reposent sur les cadres des niches, démarquant leur caractère architectural. Le pied est, quant à lui, décoré de trois anges et se structure à partir d'une succession de volutes.

7. Retables-reliquaire de petite taille

Objets comparables :

La chapelle d'Olivares et la chapelle royale de Granada comptent des retables-reliquaires similaires à des deux exemplaires.



Ourense_ex Colegiata de Santa Maria la Real



Chapelle Royale de Granada

8. Châsses à volutes de petite taille











Date : XVII cm

Dimensions :
L : 37 cm x H : 57.5 cm x P : 18 cm

Matériaux : Bois doré et verre

Reliques et saints :

Chasse A : elle contient une relique de saint [ ]edemto. La relique est enveloppée dans un tissu vert qui empêche de voir l'os. La taille de l'os permet toutefois de penser qu'il pourrait s'agit d'un fémur.

Chasse B : un cône en verre contient un os de saint Benin. La taille et la forme de l'os semblent indiquer qu'il pourrait d'agir de l'os d'un bras.

Description :

Ces châsses ont la forme d'un rectangle entouré par colonnes et couronné d'un entablement. On observe, sur les côtés, des volutes sur toute la hauteur du rectangle. Les chasses reposent sur une boule faisant office de pied. Les deux objets sont entièrement dorés. Les noms des saints sont écrits sur un papier. Dans le cas de la châsse B, le papier se trouve aussi dans le cône en verre.

Objets comparables :

La cathédrale d'Avila et la chapelle d'Olivares abritent des châsses de ce type.



Chapelle d'Olivares



Cathédrale d'Avila



Chapelle d'Olivares

9. Chasses à décors végétaux





Date : XVIIe siècle

Dimensions :
L : 70 cm x H : 38 cm x P : 24.5 cm

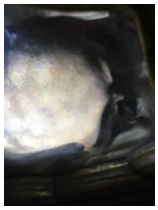
Matériaux : Bois polychromé et verre

Reliques et saints :

Chasse A : elle contient un crâne, une mâchoire, un grand os enveloppé dans un tissu et d'autres os de taille conséquente. Un papier indique que les os appartiennent à saint Concile martyr. Le nom de saint Léonce est, quant à lui, gravé sur le crâne.

Chasse B : un tissu rouge enveloppe quelque-chose, accompagné d'un papier indiquant : varias reliquias de SS cuyos nombres se ignoran (plusieurs reliques de saints dont on ignore le nom). Les reliques qui s'y trouvent ne sont pas visibles. Il Un coffret en verre et en velours vert abrite, pour sa part, un os de petite taille de saint Donat martyr, un autre de saint(e) Iav[ ] et un autre de saint Placide.





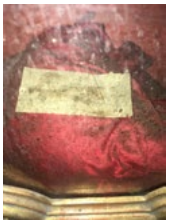












Description :

Il s'agit de deux châsses rectangulaires rouges avec des décorations dorées. La partie frontale présente deux grandes vitres rectangulaires (presque carrées) qui permettent de regarder l'intérieur du reliquaire. Les cadres des vitres sont entourés de moulures dorées, et les coins de ces moulures décorés de végétaux dorés. Sur les côtés de la chasse se trouvent des volutes dorées qui ressortent de l'objet, lui donnant plus de volume. Son couvercle est entièrement en verre.

Le coffret qui se trouve dans la châsse B ferme à clé et a la forme d'un cube couronné d'un dôme en verre.

Objets comparables :



Chapelle d'Olivares

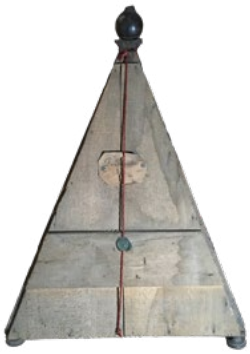
La chapelle d'Olivares renferme des châsses comparables à celles-ci.

10. Pyramides-reliquaires









Date : XVIIe siècle

Dimensions : L : 45 cm x H : 62 cm x P : 30 cm

Matériaux : Ébène et ivoire

Reliques et saints :



Pyramide A : Cette pyramide abrite des os de taille moyenne de saint Severino martyr, saint Bencion martyr et saint Victor, ainsi qu'un grand os de saint Anselme. Elle contient également, enveloppées dans des tissus rouges, des reliques de saint Jules martyr, saint Lucien martyr, saint Romane et saint Antime (conservées dans le même tissu). On compte aussi d'autres reliques sans nom : 2 petites, 2 grandes et une moyenne pouvant correspondre à une tête de fémur. Il y a aussi une enveloppe de tissu rouge sans nom.

Pyramide B : Ce reliquaire expose 2 morceaux d'os de saint Sébastien (correspondant peut-être à une partie de la jambe), un os de taille moyenne de saint Illuminé conservé dans un tissu rouge, un morceau de mâchoire de saint Libérât martyr, et un petit morceau d'os de saint Jacinthe. La niche contenant l'os de saint Jacinthe abrite aussi 2 objets en tissu non identifiables, pouvant correspondre à deux morceaux d'une parure ecclésiastique. On y trouve également des enveloppes de différentes tailles associées aux noms de saint Constance martyr, saint Anselme, saint Modeste, saint Célestin, saint Libérât, saint Ignace et saint Libérât martyr (qui partagent l'enveloppe) et saint Antime, ainsi qu'une enveloppe sans nom.



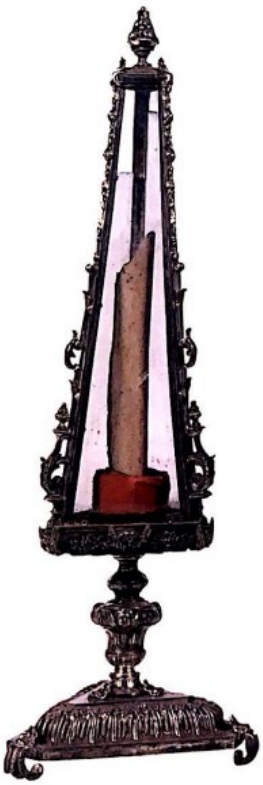
Description :

Ces pyramides sont divisées en six étages. Les faces principales et latérales comportent des niches destinées à accueillir des reliques. On dénombre dix-huit niches au total. Ces pyramides se distinguent par la couleur des matériaux utilisés pour leur conception, à savoir, le noir et le blanc, agencés en alternance. La Pyramide A est couronnée d'une boule. La pyramide B a, quant à elle, perdu la sienne. Les deux objets reposent sur quatre petits supports en bois.

10. Pyramides-reliquaires

Objets comparables :

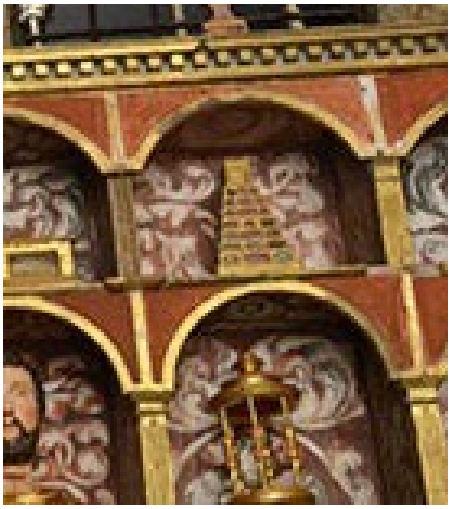
La chapelle Royale de Grenade et celle d'Olivares possèdent des exemplaires de ce type de pyramides-reliquaires.



Cathédrale d'Ourense



Monastère de San Lorenzo del Escorial



Chapelle d'Olivares



Ourense, ex colegiata de Santa Maria la Real

11. Oliviers-reliquaires









Date : XVIIe siècle

Dimensions : L : 56 cm x H : 88 cm x P : 25.5 cm

Matériaux : Bois doré

Reliques et saints :



Olivier A : Ce reliquaire expose les os de sainte Illuminée martyre (fémur cassé), saint Théodore martyr (os de taille moyenne), saint Déodat martyr (os de taille moyenne), saint Boniface martyr (os de petite taille), saint Fortunat martyr (os de taille moyenne), saint Vicente martyr (os de taille moyenne) et saint Libérât martyr (vertèbre)

Olivier B : celui-ci présente les os de sainte Maxime martyre (fémur presque entier), sainte Candide martyre (os de petite taille), sainte Clémence martyre (dentition), sainte Théodora martyre (os de petite taille), sainte Modeste martyre (os de petite taille), sainte Victoire martyre (os de petite taille), sainte Sévère martyre (os de taille moyenne) et sainte Réparate martyre (os de petite taille). Une même niche abrite plusieurs particules d'os de Rodolphe Acquaviva, Alphons Pachec, Petri Bermi, Franc Arana et Antonio Francisco, ainsi qu'un os de taille moyenne sans nom.



Description :

Ces reliquaires ont la forme d'un arbre d'olivier. Ils sont dorés et reposent sur une châsse rectangulaire allongée. Les racines de l'arbre s'enfoncent dans la châsse comme s'il s'agissait du sol donnant la vie à l'olivier. Les feuilles de l'arbre sont assez détaillées et on peut voir des fruits partout sur le reliquaire. Chaque arbre dispose d'une niche centrale et de six autres tout autour. La châsse située sous l'arbre compte, quant à elle, trois niches : une frontale et une de chaque côté.

12. Reliquaires à volutes



Date : XVIIe siècle

Dimensions : L : 71 cm x H : 116 cm x P 4.5 cm

Matériaux : Bois doré

Reliques et saints :

Reliquaire A : Ce reliquaire abrite la pasta de reliquias de martires (pâte de reliques de martyrs) et des os de saint Maur (un de petite taille et l'autre de taille moyenne).

Reliquaire B : celui-ci expose un os de petite taille de saint Maur martyr et 3 de saint Dionisio martyr, dont 2 de petite taille et une vertèbre.









Description :

Ces reliquaires se composent d'une succession de volutes végétales entrelacées, entièrement en bois doré. Chacun présente, au centre, une image bidimensionnelle entourée de six niches (trois de chaque côté) destinées à abriter les reliques. Le reliquaire A arbore l'image du Christ, et le B celle de la Vierge.

13. Reliquaire métallique de petite taille



Date : XVIIIe siècle ?

Dimensions :
L : 23 cm x H : 56.5 cm x P : 13 cm

Matériaux : Métal et verre

Reliques et saints : Ce reliquaire abrite des particules d'os de différents saints et saintes, parmi lesquels : saint Alphonsi R, beate Alexandria, saint Ceorgii, saint Bartholomé, saint Firmisi, saint François de Sales, saint Félicien, saint Vicentine, saint Venant, saint Théodore et saint Martial.

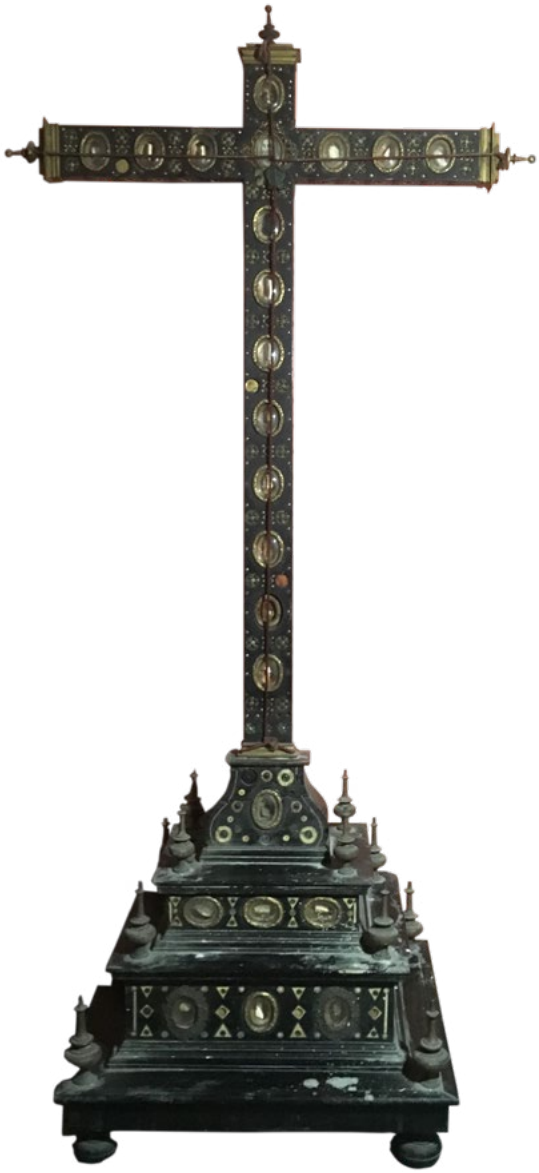




Description :

Ce reliquaire ovale est entouré d'ornements végétaux et couronné d'une croix. Deux anges, posés sur un pied reposant lui-même sur deux lions, soutiennent l'ovale et ses décors. Les ornementations occupent l'essentiel du reliquaire. Toutes les reliques se trouvent exposées sur un même tableau sur lequel sont affichés les noms des principaux éléments du reliquaire.

14. Croix-reliquaire



Date : XVIIe siècle

Dimensions : L : 46 cm x H : 116 cm x P : 32 cm

Matériaux : Bois, métal, verre et pierres.

Reliques et saints : Particules d'os de saints non identifiés.









Description :

Ce reliquaire en forme de croix présente, au centre de son croisillon, une image du Christ. Cette image comporte quinze petites niches ovales en métal destinées à accueillir des reliques. Ces niches sont disposées tout au long de la croix, laquelle repose sur un socle lui-même doté d'une niche. Le socle repose, pour sa part, sur un piédestal à deux étages et pourvu de six niches. Soit un total de 22 niches toutes situées sur le devant du reliquaire. En dehors des niches, la croix, le socle et le piédestal présentent des ornementations en pierre et en métal. La croix et le piédestal sont couronnés par des objets métalliques inspirés de la forme des clochers à bulbe.

Objets comparables :



Cathédrale de Mexico



Ourense, santuario de nosa Señora dos Remedios

Le retable de la chapelle des reliques de la cathédrale de Mexico et le sanctuaire de de nosa Señora dos Remedios en Ourense proposent des croix-reliquaire de ce type.

15. Bustes-reliquaire à torse doré



Date : XVIIe siècle

Dimensions : Inconnues[1]

Matériaux : Bois polychromé

Reliques et saints :

Buste A : sainte Ziriaca vierge et martyre, os de taille moyenne.
Buste B : homme non identifié, os de taille moyenne.
Buste C : saint Clair confesseur, os de taille moyenne.
Buste D : homme non identifié, sans relique.
Buste E : saint Théodore martyr, os de taille moyenne ?
Buste F : saint Fulgence, os de taille moyenne.

Description :

Ces reliquaires présentent des torses vêtus de chemises dorées. L'espace ovale, décoré de volutes et destiné à abriter les reliques se retrouve au centre. Ils ont la tête légèrement tournée, trois vers la gauche et trois vers la droite. Ces hommes et ces femmes ont un regard triste plongé dans le vide. Tous les hommes sont bruns et ont tous des barbes et des moustaches, à l'exception de saint Fulgence et saint Théodore. Les femmes aussi sont brunes. Les socles sont dorés et ornés de volutes, avec, au milieu, l'espace destiné à accueillir le nom du saint ou du martyr (effacé dans le cas des deux bustes non identifiables). Les socles sont d´une taille importante proportionnellement au reliquaire (ils occupent 1/3 de l´objet entier). Les bustes de saint Fulgence et de saint Théodore possèdent des auréoles intégrées dans la sculpture. Saint Clair porte une étoffe dorée qui lui couvre la partie arrière de la tête.

Objets comparables :



Cathédale de Burgos



Chapelle d'Olivares

On trouve des bustes similaires dans la chapelle d'Olivares, la cathédrale de Burgos et l'église de San Francisco de Quito.

[1] *L'emplacement de ces reliquaires ne nous a pas permis de les mesurer. La qualité des photos laisse, par ailleurs, à désirer.*

17. Bustes-reliquaire des prélats









Date : XVIIe siècle

Dimensions : Inconnues[1]

Matériaux : Bois polychromé

Reliques et saints :

Buste A : saint Alexandre pape, os de taille petite.
Buste B : saint Orciani abbé, sans relique.
Buste C : saint Thibaud pape, os de taille moyenne.
Buste D : saint Léonarde évêque, particule d'os ?

Description :

Ces bustes-reliquaire ont la forme de différents prélats de l'Église, parmi lesquels des papes, des évêques et des abbés. Leurs habits ecclésiastiques sont minutieusement peints et constituent le principal élément décoratif. Chaque personnage porte la mitre caractéristique de leur rang au sein de la hiérarchie, peinte elle-aussi avec minutie. Les couleurs les plus utilisés sont le rouge et le doré. Les prélats regardent dans le vide et n'expriment aucune émotion. La niche destinée aux reliques est rectangulaire et entourée d'un fin liseré doré qui en dessine le cadre. Elle se retrouve au milieu du torse, dans la partie inférieure du buste, à la limite du socle, lequel est simple, rectangulaire et décoré de détails rouges et a comme unique fonction de recevoir le nom du prélat correspondant.

Objets comparables :

On trouve des bustes-reliquaire similaires à ceux-ci dans l'église Santa Maria del Castillo à Olmedo à Valladolid et dans la cathédrale de Jaen.



Eglise Santa Maria del Castillo à Olmedo

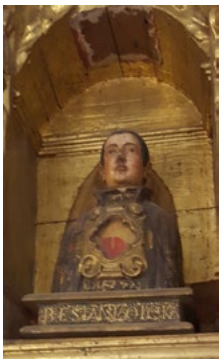


Cathédrale de Jaen

[1] *L'emplacement de ces reliquaires ne nous a pas permis de les mesurer. La qualité des photos laisse, par ailleurs, à désirer.*

18. Bustes-reliquaire des saints jésuites




Date : XVIIe siècle

Dimensions : Inconnues[1]

Matériaux : Bois polychromé

Reliques et saints :

Buste A : saint Jean Berchmans, sans relique.
Buste B : saint François Xavier, sans relique.
Buste C : saint Ignace de Loyola, particule d'os.
Buste D : saint Estanislao de Kostka, sans relique.
Buste E : saint François de Borja, sans relique.

Description :

Ces bustes représentent des saints jésuites. Leurs torses sont peints en noir, en référence à la soutane noire de cet ordre. Cependant, à différence des soutanes portées par les Jésuites dans la vraie vie, celles-ci comportent des motifs floraux dorés ou des volutes. Ces saints regardent dans le vide et leur visage ne transmet aucune émotion. Chaque buste reproduit fidèlement les caractéristiques physiques typiques de l'iconographie du saint représenté : saint Ignacio de Loyola apparait chauve avec une petite barbe et une moustache ; saint Estanislao de Kostka a, quant à lui, des cheveux mais pas de barbe. L'espace ovale consacré aux reliques se retrouve au milieu du buste. Toutes les niches sont décorées d'un grand cadre doré à motifs végétaux qui permet de faire ressortir la niche et dont de mettre en valeur la relique qu'elle contient. Trois niches apparaissent plus grandes proportionnellement au buste, et les deux autres plus petites. Les socles sont simples, rectangulaires et uniquement destinés à accueillir le nom des saints.

Objets comparables :



Saint François Xavier _ Université de Séville



Saint François de Borja_Madeira

On peut trouver des reliquaires de saints jésuites similaires à ceux-ci parmi la collection de reliquaires conservée à l'Université de Séville et à Madeira.

[1] L'emplacement de ces reliquaires ne nous a pas permis de les mesurer. La qualité des photos laisse, par ailleurs, à désirer.

19. Buste-reliquaire de Santa Ciriaca



Date : XVIIe siècle

Dimensions : Inconnues

Matériaux : Bois polychromé

Reliques et saints : sainte Ciriaca, sans relique ?

Description :

Ce reliquaire représente une femme aux cheveux bruns vêtue d'une chemise rouge et d'une étoffe noire et dorée qu'elle porte à l'épaule droite. La sainte contemple le ciel, la tête légèrement inclinée sur sa gauche et la bouche entrouverte. Elle porte également une large plaie au milieu du cou. Un large espace rectangulaire est destiné à accueillir la relique. Il est entouré par un cadre blanc qui limite avec le socle. Il semblerait qu'à l'origine, ce cadre était couvert d'un autre élément décoratif. Le socle est lui aussi rectangulaire et prévoit un espace marron entouré d'un liseré doré destiné à inscrire le nom de la sainte en question.

[1] *L'emplacement de ces reliquaires ne nous a pas permis de les mesurer. La qualité des photos laisse, par ailleurs, à désirer.*

Images

Reliquaires de l'église de San Ignacio

Les images des reliquaires de l'église de San Ignacio de Bogotá utilisées dans ce catalogue ont été réalisées par l'auteure.

Images des objets comparables

1. Buste-reliquaire San Anastacio martyr
Patrimonio Nacional [en ligne].PATRIMONIO NACIONAL, *Obras 360°, Busto relicario de San Fabián.* Disponible sur :
https://www.patrimonionacional.es/microsites/escorial/obras_360.htm

2. Buste-reliquaire sainte martyre inconnue
SELIM, Pierre, *Buste-reliquaire de saint Agathe.* Disponible sur :
https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Fichier:Basilica_of_Saint-Sernin_-_Bust_of_Saint_Agatha.jpg

Patrimonio Nacional [en ligne].PATRIMONIO NACIONAL, *Obras 360°, Relicario de la Once Mil Virgenes.* Disponible sur :
https://www.patrimonionacional.es/microsites/escorial/obras_360.htm

3. Tête-reliquaire de San Mauro martyr
Universidad Complutense de Madrid [en ligne].PICOS, *Las reliquias del Monasterio de El Escorial, a la vista de unos pocos, 13/07/2018.* Disponible sur :
https://www.ucm.es/noticias/27084

4. Châsse-reliquaire San Benigno
Catedral de Burgos :
ALLEN, Steve. Disponible sur :
https://www.dreamstime.com/photos-images/burgos-cathedral-interior-northern-spain.html

El correo de Andalucia [en ligne].GARCIA, *La capilla de Olivares se "tutea" con El Escorial, 01/11/2015.* Disponible sur : https://elcorreoweb.es/provincia/la-capilla-de-las-reliquias-de-olivares-se-tutea-con-el-escorial-EH966116

5. Tours-reliquaire
GONZÁLEZ GARCÍA, Miguel Ángel, IGLESIA DE SAN DOMINGOS DE BONAVAL et CATEDRAL-BASÍLICA DE SAN MARTIÑO (éd.), *En olor de santidad: relicarios de Galicia*, Santiago de Compostela, Espagne, Xunta de Galicia, Consellería de Cultura, Comunicación Social e Turismo, 2004, p.142

GAVARA PRIOR Juan J. et MIRA Eduardo (éd.), *Reliquie e reliquiari nell'espansione mediterranea della Corona d'Aragona: il tesoro della cattedrale di Valenza*, Valencia, Espagne, Generalitat Valenciana, 1998, p. 137

GARCÍA, José Luis, « Nuevos documentos relativos a la obra de los cenotafios reales de la basílica del Monasterio de el Escorial », dans *Libros de la Corte.es*, 3 janvier 2019, p. 24. Disponible sur : https://www.researchgate.net/figure/Federico-Zuccari-armario-relicario-de-La-Anunciacion-con-los-bustos-relicarios-femeninos_fig2_330268174

Catedral de Burgos [en ligne].CATEDRAL DE BURGOS, *Capilla de las reliquias.* Disponible sur : http://catedraldeburgos.es/capilla-de-las-reliquias/

6. Chasses reliquaires des crânes

El correo de Andalucia [en ligne].GARCIA, *La capilla de Olivares se "tutea" con El Escorial, 01/11/2015.* Disponible sur : https://elcorreoweb.es/provincia/la-capilla-de-las-reliquias-de-olivares-se-tutea-con-el-escorial-EH966116

BECERRA, Pepe. Disponible sur : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Relicarios._%28Tesoro_de_la_catedral_de_Sevilla%29.JPG

GARCÍA, José Luis, « Nuevos documentos relativos a la obra de los cenotafios reales de la basílica del Monasterio de el Escorial », dans *Libros de la Corte.es*, 3 janvier 2019, p. 24. Disponible sur : https://www.researchgate.net/figure/Federico-Zuccari-armario-relicario-de-La-Anunciacion-con-los-bustos-relicarios-femeninos_fig2_330268174

7. Retables-reliquaire de petite taille

GONZÁLEZ GARCÍA Miguel Ángel Commissaire d'exposition, IGLESIA DE SAN DOMINGOS DE BONAVAL et CATEDRAL-BASÍLICA DE SAN MARTIÑO (éd.), *En olor de santidad: relicarios de Galicia*, Santiago de Compostela, Espagne, Xunta de Galicia, Consellería de Cultura, Comunicación Social e Turismo, 2004, p.162

Reliquaire de la Chapelle Real de Granada. Disponible sur : https://servimg.com/view/19623403/2749

8. Châsses à volutes de petite taille

Pasión es Sevilla [en ligne].COMAS, *Olivares devuelve a la luz la segunda mayor colección de relicarios de España, 31/12/2016.* Disponible sur : https://www.pinterest.es/pin/575194183648353646/?nic_v3=1a5PR2FXr

Catedral de Avila [en ligne]. SANTA APOSTOLICA IGLESIA CATEDRAL DE EL SALVADOR DE AVILA, *Capillas, 2022.* Disponible sur : https://catedralavila.es/la-catedral/capillas/

9. Chasses à décors végétaux

El correo de Andalucia [en ligne].GARCIA, *La capilla de Olivares se "tutea" con El Escorial, 01/11/2015.* Disponible sur : https://elcorreoweb.es/provincia/la-capilla-de-las-reliquias-de-olivares-se-tutea-con-el-escorial-EH966116

10. Pyramides-reliquaires

Universidad Complutense de Madrid [en ligne].PICOS, *Las reliquias del Monasterio de El Escorial, a la vista de unos pocos, 13/07/2018.* Disponible sur : https://www.ucm.es/noticias/27084

Pasión es Sevilla [en ligne].COMAS, *Olivares devuelve a la luz la segunda mayor colección de relicarios de España, 31/12/2016.* Disponible sur : https://sevilla.abc.es/pasionensevilla/noticias-semana-santa-sevilla/sevi-olivares-devuelve-a-la-luz-la-segunda-mayor-coleccion-de-relicarios-de-espana-103756-1482981145-201612310005_noticia.html

GONZÁLEZ GARCÍA Miguel Ángel Commissaire d'exposition, IGLESIA DE SAN DOMINGOS DE BONAVAL et CATEDRAL-BASÍLICA DE SAN MARTIÑO (éd.), *En olor de santidad: relicarios de Galicia*, Santiago de Compostela, Espagne, Xunta de Galicia, Consellería de Cultura, Comunicación Social e Turismo, 2004, p.144 et 154

14. Croix-reliquaire
Desde la fe [en ligne]. SISTEMA INFORMATIVO DE LA ARQUIDIOCESIS DE MEXICO, *La capilla de las Reliquias de la Catedral mostrará sus contenidos a los fieles, 31/10/2017.* Disponible sur : https://desdelafe.mx/arquidiocesis/la-capilla-de-las-reliquias-de-la-catedral-mostrara-sus-contenidos-a-los-fieles/

Cruz Ourense : GONZÁLEZ GARCÍA Miguel Ángel Commissaire d'exposition, IGLESIA DE SAN DOMINGOS DE BONAVAL et CATEDRAL-BASÍLICA DE SAN MARTIÑO (éd.), *En olor de santidad: relicarios de Galicia*, Santiago de Compostela, Espagne, Xunta de Galicia, Consellería de Cultura, Comunicación Social e Turismo, 2004, p.138

15. Bustes-reliquaire à torse doré
El correo de Andalucia [en ligne].GARCIA, *La capilla de Olivares se "tutea" con El Escorial, 01/11/2015.* Disponible sur : https://elcorreoweb.es/provincia/la-capilla-de-las-reliquias-de-olivares-se-tutea-con-el-escorial-EH966116

Ultimas noticias [en ligne]. ULTIMAS NOTICIAS, *Huesos de santos en una capilla, 13/07/2020.* Disponible sur : https://www.ultimasnoticias.ec/las-ultimas/huesos-santos-capilla-san-francisco.html

ABELLA, Santiago.
Disponible sur : https://www.flickr.com/photos/75710752@N04/12502555334

16. Bustes-reliquaire à torse rouge
ALLEN, Steve. Disponible sur : https://www.dreamstime.com/photos-images/burgos-cathedral-interior-northern-spain.html

17. Bustes-reliquaire des prélats
Catedral de Jaén [en ligne].CATEDRAL DE LA ASUNCION DE JAEN, *Sacristía y sala Capitular, 2020.* Disponible sur : https://catedraldejaen.org/sacristia-y-sala-capitular/

Domus Pucelae [en ligne]. DOMUS PUCELAE, *Excellentiam: RETABLO RELICARIO, testimonio de las obsesiones de Felipe II , 20/07/2018.* Disponible sur : http://domuspucelae.blogspot.com/2018/07/excellentiam-retablo-relicario.html

18. Bustes-reliquaire des saints jésuites
OLGON, José. Disponible sur :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Busto_relic%C3%A1rio_de_S._Francisco_de_Borja._Madeira._Sec_XVII.jpg

Sketchfab [en ligne].ATALAYA 3D: UNIVERSIDADES ANDALUCIA, *Relicario de San Francisco Xavier, 2017.* Disponible sur :
https://sketchfab.com/3d-models/relicario-de-san-francisco-javier-b05311c32e53424fa3475becfad093a6

b. Document de 1602

ATSI

Livre *Autenticas de las reliquias*

Acte notarié, rédigé en 1602 par Nicolas Jarlem

In Nomine S(tne) et individue Trinitatis patris et filis et spiritus sancti Amen
Sea notorio y manifiesto a todos que la presente vieren leyeren y oyeren como a los 15 dias del mes de marzo de mil y seiscientos y dos años en la indicion decima quinta y del pontificado del nuestro muy santo padre Clemente por la dibina probidencia papa octavo año undecimo con presenecia de mi el notario publico y de los testigos de visto escritos personalmente constituydos los reverendos padres Alonso de Medrano y Francisco de Figuera religiosos de la venerable Compañia de Jesus al presente estantes en Roma me mostraron una caxa de reliquias de diversos santos y santas los quales padres y cada uno dellos in verbo sacerdotes affirmaron y dixeron ante mi el dicho notario y testigos las dichas santas reliquias ser las mesmas que el Reverendo padre Simon franco tambien religioso de la dicha compañia de Jesus les entrego contenidas en un testimonio publico escrito en pergameno y lengua latina rogado subscripto y signado de Sebastian Martre notario publico en Roma a los treinta dias del mes de Diziembre de mill y quinientos y nobenta y tres años en el cual testimonio van y estan especificadas y nombradas las dichas santas reliquias tambien en lengua latina en la forma e manera siguiente contiene a ssaber De Santis martyribus ac pontificibus Sto Cornelio, S Pontiano, S Aniceto, S, Stephano, S. Eusebio, S. Sothero, S Gaio, S. Lucio, S Melchiade, S. Antero, ac de Sto Sixto, ac des sanctus martiribus Sto Stephano, S. Agabito, S. Innocentio, tum de S. Percelio, S. Saturnino, S. Nemesio, S. Epimachio, S Valeriano, S. Maximo, S Vitale, S. Jacono, S. Eutichio, S. Achilegio, S. Sodale, S. Martiale, S. Silvano, S. Revocato, S. Cratone, S. Rugato, sancto Celso Sto Euticheto, s, Irenco, s. Cipriano, ae de stis martyribus S. Magno, s. Januario, S. Felice, s. Crescentiano, Sto Simpliciano S. Perrelio, S. Primitivo, S. Leone, ac de socÿs de Sti Zenumis ac de S. Accortio, tum de Stis virginibus et

martyribus Sta Cecilia, s. Berta, s. Anastacia, s. Dipara, s. Victoria, ac de Sta Drafosa uxore Sti fabiani martyrus, ac de Sto Aquimino ac de marty alÿs frustulis paruis Stoz quoruni nomina ignoratus verutanien scripta sunt in coelo in libro vite Necnon de fragmento paruo spine corune Dmi nostri Iesu Xpi de particuli veli Beatissime virginis maris Dei, ac de sedia enisdem Beatissime virginis ac de frustu lis vasu ubo Xpus lavif pedes suorum disicpulorum in ultima enis cena ac de frustu S(ti) Juannisbapte, ac de Sti Apostolis S. Petro, et S. Paulo, S. Andrea, s. Jacobo maiore, s. Jacobo minore, s. Bartholomeo, S. Philippo, s. Matheo, S, Mathia, fragmentium scilicex ex singulis ut etiam ex sanctis innocentibus, ac de S(to) Stephano prothomartyre, de Sto Laurentio, S. Vincentio, Sto Petro martyre, de st Georgio, s. Antonio abbate, Sto Blasio epo, s. Bernardo abbate, s Nicolao epo, s Hilario, s Romualdo epo, sto Paulo lucensi epo, s. Calixto P et m.s Maximo azobispo, s Simone, s. Urbano papa et martyre, S. Juanne monacho, s Fabiano P. et martyre, s. Lizardo epo, s Placulo, s. Victorino, s. Valeriano, s Prescilliano, s. Sebastiano, s. Peregrino, s. Adriano, s. Pantaleo, s Regulo sancto crescente martyribis ac etia de s(ti) victore, s(to) Claudio, Mauritio et socÿs, Martiale, Vito, Onemesio, Mercurio, Romane de S(ti) Marlabeis marturibus item des(tis) Cipriano, Juhano, Fœliciano, et Nenesio etiam martyribus, ac de s(tis) Virginibus et martyribus s(ta) Casseima v.m S(ta) Praxede S(ta) Sofia, s. Barbara, S. Floreitina, S. Justina, s. Cristina, S. Ursula et socÿs. S. Flora, s. Susanna virginbus et martybus ac de capilly Ste Magdalene et s(te) Lucie, Item de S(ta) Flavia, s. Restituta, ac de beaty virginiby B felice et B. Margarita de anyubio Item de S(ta) Lucia, S Margarita virgine et martyre, ac de S Elena regma, de S Dorotea, de S Brigida vidua, de S(ta) Flavia et socÿs, S(ti) repeti, sancta Florina de velo Sta Clare ac S(te) Casserme senen ac de crure de S(ti) Andrea et baculus S(ti) Pauli, Item de S(tis) Eufemia virgene et martyre S(ta) Agata , s(ta) [] martyre ac de s(ti) Adalesio ac etia de multis alÿs frustiely nnominatis quos et sa sacrati(ma) noia registrata saint in libro Vide. E porque conste en qualesquier partes de como a mi el dicho notario y testigos de [] escritos los dichos Reverendos padres Alonso de Medrano y Francisco de Figueroa affirmaron y dixeron como dicho es las sobre dichas Santas reliquias ser las mismas que el dicho Reverendo padre Simon Franco les entrego y que yo las vi en la dicha caxa y fuera della. Los dichos Padres Alonso de

Medrano y Francisco de Figueroa pidieron a mi el dicho notario les hiziese uno o mas instrumentos publicos lo qual fue fecho en Roma en las casas profesas de la dicha Comp(a) de Jesus a los dichos quinze dias del mes de marzo de mil y seiscientos y dos años testigos que fueron presentes el Reverendo padre doctor Antonio Ruiz y el hermano Miguel de Bolmaya religiosos de la dicha compañia para lo que dicho es llamados y rogados.

E porque yo Nicolao Jarlem [] de la dias[] publico por la autoridad ap(ra) not(o) y descripto en el archivio de uzte de Roma fui parte a todo lo que dicho es en uno con los dichos testigos por ende fize aqui este mi signo e firma acostumbrada en testimonio de verdad vizado y requerido

c. Extrait de la Carta anua 1611-1612

ARSI

Provincia Novi Rengi et Quitensis 12-I, ff. 69v-89v

Carta anua 1611-1612, rédigée en 1613 par le provincial Gonzalo de Lyra.

[…]

~ Pero la fiesta que hubo en la colocación de una cabeza de una de las 11U Vírgenes no podre dejar de referirla, y más a la larga la que después el año siguiente se hizo a las que VP nos envió y trajo el padre procurador de la provincia por la mucha piedad y cristiano celo y no menos devoción y afecto de nuestra Compañía. La envió desde la ciudad de Lima, donde es oidor, el señor doctor Arias de Ugarte. Esta rica presea para que se colocase en este colegio y para que el don fuese no solo precioso y santísimo también su adorno y engaste de valor rico. Envió juntamente una custodia de plata dorada de muy gran peso, mejestad y arquitectura, que se aprecia en más de 800 pesos, y como la persona que lo envió es tan conocida, amada y estimada en esta república por haber nacido y ser tan enparentado en esta ciudad y ser tan benemérito, fue muy grande el contento y aplauso con que se recibió esta preciosa cabeza. Trájose en procesión desde la iglesia mayor por el cabildo de la catedral, acompañando la audiencia real, cabildo seglar, y todo el pueblo, a nuestra iglesia que estaba muy bien aderezada y adornada, con muchas poesías, y fue recibida con música, sermón y misa solemne.

~ Pero la fiesta que las demás reliquias que en el año siguiente se colocarían fue mucho más aventajada y con razón, por ser tantas y tan insignes las que de Europa trajo a esta casa el padre procurador, en cuya relación seguiré la que uno de nuestros padres hizo de toda esta fiesta, /70r/ que es muy digna de que sus circunstancias se sepan para que se glorifique el Señor, que en tierra donde asi es tan adorado el demonio en sus ídolos ha querido ser honrado y glorificado en sus

santos. Espérase su venida a estas partes. Ha de ser para acabar de desterrar la idolatría. Dice pues la relación así:

~ Llegado el padre Luis de Santillán con los demás padres que venían de España a la ciudad de Santa Fé, cabeza del Nuevo Reino, hizo entrega al colegio de muchas y muy graves y auténticas reliquias que consigo traía, habidas en Roma y otras ciudades de Europa y de nuestro Padre General y de otras personas de calidad con boletos apostólicos y testimonios auténticos, los cuales fueron examinados por la sede vacante y cabildo metropolitanto de este Nuevo Reino de que quedaron muy satisfechos, y ambos cabildos, juntamente con la audiencia, determinaron de hacer una solemne fiesta y recibimiento a las santas reliquias.

~ Señalose el día del recibimiento para el cual se hicieron grandes prevenciones, asi para la vista como también para disponer el lugar donde decentemente habían de estar colocadas, que por no estar acabada la iglesia nueva y por ser la vieja incómoda, sería negocio algo dificultoso. Con todo eso, con la liberalidad de algunas personas devotas, se determinó hacer un nuevo altar y retablo, acomodándose a la pequeñez de la iglesia. Hiciéronse dos cajones grandes dorados con sus encasamientos, arco pintado y dorado, al cual servían de pilastras los cajones, levantándose hasta lo más alto de la iglesia. Puesto esto, quedó un grande espacio en medio del altar, debajo del arco donde se pudo poner el sagrario que el dicho padre trajo de España y SM nos hizo merced, que es el más lindo y más hermoso que hay en todo este reino. Púsose entre el sagrario y el un cajon una muy devota y acabada imagen de busto de nuestro santo padre Ignacio, de dos varas en alto, a la otra parte el Niño Jesús de la cofradía de los indios, que es poco menor que la imagen de nuestro santo padre. En lo alto del sagrario un cuadro grande de NSa que remeda a la del pópulo y de los buenos que de Roma han pasado por acá. Las puerta con que se cierran los cajones son los dos apóstoles San Pedro y San Pablo, tan grandes como la estatua de un hombre, traidos de Roma con los demás apóstoles, con el Salvador y NSa, obra muy prima y que dan grandesa a la capilla cuando los relicarios están cerrados. esto es lo que es hecho en nuestra iglesia para el depósito de las reliquias. Publicose un

certamen poético, saliendo todos los colegiales de nuestro colegio seminario con sus mantos y becas a caballo y mulas bien dispuestas con gualdra, acompañándones los estudiantes de las escuelas con caballos bien enjaeçados. El que traia el cartel salió armado con un pendón, clarín y chirimias delante, prometiendo buenos premios a los que se empleasen en alabar a los santos. Señalose el día del recibimiento, y pareciéndole /70v/ al padre provincial que nuestra igleisa no sería capaz para celebrar aquel día los oficios divinos, pues solas las andas con sus blandones no podían caber en ella, determinó que fuese en la iglesia mayor la fiesta. Pidiose licencia al cavildo. Tuvieronle a gran dicha que la Compañía se quisiese servir de su iglesia para tan célebre fiesta. Ofrecieron liberalmente no solo la iglesia pero todo cuanto en ella había. Lo mismo hicieron las demás religiones, pidiendo al padre provincial se sirviese de ellas en tan santo empleo. Determinose que la procesión saliese del convento de San Francisco, que está en la otra parte de la ciudad, al cabo de la calle real que es la calle mayor, y de más trato y nombre que hay en Santa Fé. Pero porque eran muchas las religiones y no haber tanta comodidad de andas bien puestas para trazarlas, fue necesario representar a la congregación y otras personas calificadas esta necesidad, rogándoles se encargasen de componerlas. Salió a ello la cogregación con mucho gusto, tomando a su cargo seis andas y ofreciendo treinta hachas para acompañarlas. repartiéronse las demás por los conventos de las monjas, quedándonos con algunas para componerlas en casa, que para todo sirvió pues por ser muchas las reliquias y relicarios fue necesario aparejar bien 20 andas. Para que la fiesta fuese más célebre, pidió al cabildo eclesiástico el padre rector viniesen los clérigos asi dentro como fuera de Santa Fé de las doctrinas comarcanas al cabildo seglar viniesen los caciques de todo el contorno con sus pendones, a los padres de Santo Domingo que están en medio del camino por donde había de venir la procesión se aderezase un altar, a los de la calle pusiesen luminarias y faroles la noche antes, y en todas las iglesias de Santa Fé replicasen las campanas la víspera y el día de la fiesta, al gobernador decarase una buena soldadesca. Todo se hizo con gran liberalidad y gusto. Llegada pues la víspera de la fiesta, en la noche, al toque de las oraciones comenzaron a repicar en todas las iglesias y conventos de esta ciudad las campanas, con regocijo de todos. Cerrose

con esto la noche y abrieron todos sus puertas y ventanas para poner luminarias. Dentro de un breve rato se vió toda la calle real muy clara: las calles llenas de gente. Pusiéronse muchas luces en nuestro colegio en la iglesia mayor, en Santo Domingo, en San Francisco, que todos estamos en una calle a vista y para que no fuese la música de solas campanas se pusieron tres juegos de chirimías, una en nuestra casa, otro en la iglesia mayor, otro en San Francisco. Tañían a veces, respondiéndose unos a otros, unas veces entre sí, otras con las campanas. Salían de cuando en cuando dos clarines que por ser muy diestros daban agrado a todos. No se descuidaron en esta ocasión los padres doctrineros, pues enviaron toda su música de instrumentos y voces. Señalose en esto mucho el padre José Dadey, superior de Fontibón, que está dos leguas de esta ciudad, porque no se contentando con la música de su doctrina, que es muy buena, envió danzas /71r/ para acompañar la procesión y 100 indios de a caballo con disfraces e invenciones de entretenimiento entraron media hora después de anocheado con gran ruido y estruendo de tamborines. Traían delante de si una danza de matachines y un clarín, y por no tener posibilidad para alquilar las hachas, determinaron traer cada uno en la mano un farol, que no pareció menos bien que si trajeran otras luces mayores. Antes, acompañaba lo uno a lo otro, y los faroles a las máscaras, y daba mucho gusto ver algunos en traje de salvajes, de leones, y de otras fieras, con faroles en las garras o en la cabeza. Dieron muchas vueltas por la ciudad con gusto de todos. No faltaron otras muchas personas de la ciudad que hiciesen esta misma fiesta. Entre ellos parecieron muy bien los estudiantes de las escuelas que salieron por otro cabo con sus invenciones ridículas y de entretenimiento, con muchas achas y música. Acabose esta noche con esto la fiesta. Estaban ya todas las andas muy a punto en nuestra iglesia, y antes de amanecer las llevamos a San Francisco. Pusiéronse en la capilla mayor hasta que se hizo tiempo de la procesión. Antes de todo esto salió de nuestra iglesia para la de San Francisco el padre Francisco Varaez con su cofradía de indios con las andas y pendon nuevo del Niño Jesús. Las andas son muy ricas y autorizadas de especial arquitectura, las mejoes de esta tierra. Iba con grande acompañamiento de indios, música, danzas, y de todos los caciques del contorno, con más de 20 pendones, iba el Niño hermosísimo, que aunque niño es muy grande, vestido con vestido de terciopelo

azul, con flores de oro, todo el tan coajado de perlas, joyas y piezas de oro y plata, piedras preciosas y otras riquezas, valía como 5,000 pesos, porque desde las puntas de la diadema hasta los pies estaba lleno de estas piezas. Llegaron a San Francisco con la procesión y pusieron las andas junto a la puerta de la iglesia porque había de salir delante de toda la procesión. Allí hicieron sus danzas y regocijos los indios. Estaba la iglesia de San Francisco, que es muy grande y capaz, llena e gente, admirada toda de ver lo que nunca vieron e imaginaron, tanta multitud de reliquias tan grandes, tan bien puestas, porque no tenían más que una en esta iglesia mayor, y era cosa de ver y oir las admiraciones de todo el pueblo, aunque a la verdad tenían mucha razón de admirarse, que cuando no hubiera reliquias solo la hermosura de las andas era para hacer una regocijada fiesta. Todos se esmeraron mucho en ponerlas bien, pero quien llevó la ventaja fueron las que se adrezaron en monasterios de monjas, que aunque les habíamos pedido no pusieran joyas por el riesgo de perderse alguna, acudiendo más a su devoción que a nuestro gusto, pusieron /71v/ en sus andas toda la riqueza y hermosura de Santa Fé. Solas dos andas se apreciaban en muchos millares de pesos. Llegada la hora de la procesión, salieron de las casas reales la Audiencia y el señor presidente don Juan de Borja, que asi en esta ocasión como en todas las demás nos hace mil favores y la Compañía le debe muchos y muy singulares beneficios, salió a la ciudad. Salieron los nuestros, y juntámonos todos en la Iglesia Mayor. Desde allí, fue el cabildo en procesión con todos los demás hasta San Francisco, donde las demás religiones estaban aguardando cantidad de niños vestidos como ángeles, mucha gente con hachas y cirios, un escuadrón de soldados en la plaza de San Francisco aguardando que saliese la procesión para hacer una salva de arcabucería. Comenzose a ordenar la procesión, saliendo 16 danzas. Luego muchos pendones, y tras ellos los caciques del contorno. Seguíanse después muchas hachas de la cofradía del Niño Jesús. Finalmente las andas del Niño Jesús llevabanlas ocho indios, que menos no pueden, con mucha devoción y compostura. Tras esta se seguían las demás andas, todas ellas acompañadas de cirios. Delante cada anda iban niños vestidos como ángeles con ramos en las manos y floridas guirnaldas en sus cabezas, y porque se vea la multitud de las reliquias iré contando las andas y en ellas las reliquias:

Primeras andas

~ Traían un relicario de ébano de buen tamaño, con pie y guarnición de bronce. Tenía sus reliquias dos camillas de las 11000 vírgenes y una quijada con sus muelas de un compañero de San Plácido.

2a.

~ Un medio cuerpo dorado en el pecho, una reliquia de San Marina virgen y martir, y un relicario de nogal con un aras muy grande en medio que arrojaba varios ramos, y en ellos muchas reliquias de santos.

3a.

~ Un relicario de ébano con pie y guarnición de bronce con una canilla de San Fidel martir y otra de las 11U vírgenes, otra de San Felix Martir.

4a.

~ Un hermoso cuadro de reliquias que dio el Arzobispo pasado con varias reliquias, especialmente una reliquia de san Largo Martir, y una quijada con sus muelas de San Ciriaco martir.

5a.

~ Un medio cuerpo de Santa Favia vírgen y martir, y en el pecho un gran pedazo del casco de la misma santa. Traía delante de si dos brazos dorados con canillas de S. Antolin Martir y S. Segundino M.

6a.

~ Un relicario grande dorado con varias reliquias, especialmente de Santa Cecilia virgen y martir y de San Ignacio martir, dos buenas piezas traia delante otro relicario plateado con dos costillas de S Constancio M. /72r/

7a.

~ Dos medios cuerpos dorados de sumos pontífices, el uno traía reliquias de San Alejandro y el otro de San Eleuterio, papas. Venía en las mismas un relicario de plata de tres cuartas con dos costillas de los Ss. Thebeos.

8a.

~ Traían un castillo de bronce de excelente hechura y de maravilloso artificio con muchas y varias reliquias de San Bernardo abad, Velo de Santa María

Magdalena de la Santa Casa de Loreto, costilla de San Ponciano, del casco de San Crescencio Martir, dedo de S Marcial martir, un hueso y cabellos de Santa Juliana Martir, de la mano de San Valentín martir, San Donato Martir, S Justo M, vestido de nro Beato Ignacio, San Irineo, S Faustino M, silicio de san Carlos Borromeo, S. Aniceto M, S filiberto M, de los santos thebeos, costilla de S Guillermo M.

9

~ Un medio cuerpo de San Calixto, papa, con una grande reliquia en el pecho. Traía junto a si más abajo dos medios cuerpos de obispos no tan grandes, con reliquias de los santos obispos Elvardo y Porciano.

10

~ Otro Torreçon o Castillo de bronce de la misma hechura y artificio del pasado, con las reliquias de los santos S Claro M, S Celestino M, de la canilla de S Sereno M, S Lorenzo M, un dedo de S Valentín M, S Franocimo M, de la santa Casa de Loreto, casco de un santo niño inocente, de la casulla de San Carlo Borromeo, San Basilio M, S Donato M, del empeine del pie de S Margarita M, de la cabeza de S Juan Papa y M, de la canilla de S Phiaronimo [sic] de San Timoteo M, S Marceliano M.

11

~ Un hermoso relicario de seis palmos en alto dorado, las columnas plateadas, con las siguientes reliquias una redomilla de sangre y una choqueçuela de S Fulgencio M, canilla de las 11U vírgenes, canilla de S Gaudioso M, canilla de San Vidial M, de la canilla de S Secundino M, un dedo de S Antonio M, y otros huesos ambos encajes del oido de S Severiano M, del casco de S Lucio M, del casco de S Ciriaco M.

12

~ Tres cálices con tres reliquias: una canilla de S Victorino M, el otro un dedo de S Nicolás obispo vestido de plata, el 30 un cingulo [esta tachado] de San Carlos Borromeo.

13

~ Un relicario de la misma hechura, proporción y hermosura que llevaban las andas undécimas con las siguientes reliquias: una redomilla de sangre de S

Sabino M, choquecuela de San Bonifacio Martir, el de aglaes [sic - ???] canilla de de San Sinpromio, un dedo de San Justino M, muela diente y dedo de S Benancio M, canilla de S Fortunato M, canilla de S Leon M, de san Julio M, de san Aniceto M.

/72v/

14

~ Un cofre de tercipelo carmesi con varias reliquias, y encima un relicario de plata de media vara con dos canillas, una de los santos Thebeos, y otra de las 11U vírgenes.

15

~ La cabeza de uno de los compañeros de San Mauricio, traía dos cálices delante de si con dos canillas, una de San Fulgencio y otra de Santa Crispina V y M.

16

~ La cabeza de San Fortunato M, traía otros dos cálices, el uno con la espalda de S Claro Confesor, el otro la nuca de Santiago Martir.

17

~ Una grande y hermosa custodia casi de una vara de alto de plata sobre dorada, pesa como 30 marcos, con una cabeza de las 11U vírgenes, donde iban un pedazo del casco de Nro S Padre Ignacio, reliquia de B. Gonzaga, y del B Estanislao.

18

~ El cuerpo de S Dionisio M en un cofrecito de tercipelo carmeci, tachonado con tachuelas doradas con su santa cabeza encima.

19

~ El cuerpo de S Mauro M, en un cofre de terciopelo verde bordado con su santa cabeza encima del cofre. Luego después de todo esto se seguía la Santa Sábana que traía el diácono extendida a modo de pendón en una hasta de madera, que fue esta vista de todos.

20

~ Finalmente, las últimas andas traían el Sancto Lignura Crucis que es buen pedazo en una hermosa cruz de ébano con dos cristales y guarniciones doradas

de plata de seis palmos en alto, con treinta y tres reliquias: Sancto Lignura Crucis, S Pedro Apostol, S Bartolomé Apostol, S Esteban propto M., San Dionisio Areopagita, S Juan Crisóstomo, S María Magdalena, S Sebastián martir, S Lucía virgen y martir, S Catalina virgen y martir, S Eusencio m., Santa Ana madre de NSa, San Blas obispo, Santa Cristina V y M, S Bonifacio M, San Lorenzo M, San Gregorio papa, S Ilario obispo, S Cosme y S Damian mártires, S Benito, S Policarpo, S Plácido, S Antonio Abad, S. Agueda V y M, S Victorino obispo, S Vicente M, San Calixto Papa y M, San Aniceto Papa y M, S Ianuario M, S Valerio M, de nuestro santo Padre Ignacio, de nuestro Santo Padre Francisco Javier.

Iban estas andas cargadas de grande número de joyas, debajo de palio traía la cruz junto a si dos cálices, en los cuales iba el clavo, el hierro de la lanza, de la misma hechura de la lanza y clavo de Cristo, tocados a la misma lanza y clavo de Cristo Nuestro Señor que está en San Pedro de Roma y en Santa Cruz in Ierusalem. Trajeron estas andas las dos congregaciones de seglares y estudiantes y /73r/ religiosos de todas las religiones, y sacerdotes de la ciudad. Y en saliendo que salieron las andas del Sancto Lignum Crucis que llevaban en hombros sacerdotes con estolas de la iglesia de San Francisco, hicieron salva los soldados que estaban puestos en buena orden. Pareció maravillosamente, disparando muchas veces, hasta que estuvo la procesión lejos. Entró la procesión en la calle real, que estaba bien aderezada. Llegó el Santo Lignum Crucis a en parejar con Santo Domingo, donde estaba hecho un altar lleno de mucha riqueza. Allí descansaron las andas, y se dijo una oración, prosiguiendo luego la procesión, candando chançonetas y discurriendo las danzas por la procesión, llenando de todo de un singular gozo y alegría. Repitiose la salva llegando el Sancto Lignum Crucis a la plaza.

~ En llegando la procesión a la iglesia mayor, que ya la estaba aguardando infinito pueblo, se juntaron las andas y reliquias en la capilla mayor, que estaba muy bien aderezada y dispuesta para recibir aquel tesoro. Hecho esto, subieron en un tablado grande ocho niños de la residencia de Fontibón con muy lindas libreas, y danzaron un buen rato, cantando ellos mismos a canto de órgano a tres

coros, respondiéndoles la música, con admiración de todos, echando toda la ciudad mil bendiciones a nuestros padres por el cuidado que habían puesto y ponían en doctrinar y enseñar a los indios, no solo la ley de Dios sino música de voces e instrumentos, en lo cual son ya muy diestros, y se van cada día enseñando y facilitando más. Acabada la danza, se comenzó la misa mayor, y para el evangelio salieron ocho niños españoles muy bien puestos con achas encendidas en las manos, y estuvieron alumbrando mientras el evangelio se cantaba. Acabadolo, comenzaron a danzar con las hachas en las manos a son de cítara y vijuela, paravanse de cuando en cuando diciendo algunas octavas. Dió esta danza gusto a todo el pueblo, y acabada subió a predicar el padre provincial, dando mil parabienes a la ciudad de Santa Fé y Nuevo Reino de Granada por el grande tesoro que había hallado, diciendo alabanzas de las santas reliquias, agradeciendo al presidente y real audiencia, cabildos eclesiástico y seglar, la mucha piedad y deboción que habían mostrado, honrando los santos en sus reliquias, etca. Acabose la misa mayor, pero la gente no se fue de la iglesia, quedándose unos por devoción y por acompañar a los santos, y otros por no perder el lugar para la tarde, escogiendo lugar apropósito para ver el coloquio que se había de hacer.

~ A la tarde vino la real audiencia con el señor presidente don Juan de Borja, a ver el coloquio que fue el martirio de San Victorino y otros santos /73v/ que murieron con San Sebastián. Mezclose con buena música, a propósito de lo que se iba representando hízose el coloquio de S. Victorino más que de otro sancto, asi por traer una canilla de él como por tener esta ciudad gran devoción a este apellido de San Victorino obispo y martir, de quien tiene una parroquia. Estando representando, acaeció una cosa notable, y que se echó de ver el patrocinio y presencia de los santos. Hácense en esta ciudad unas capillas nuevas, y en ellas había unos andamios muy grandes. Y apareciendo apropósito el puesto para ver el coloquio, se subió mucha gente en ellos de suerte que arriba y abajo estaría tan lleno que parecía imposible si cayeran dejar de matar a muchos. A cabo de rato, no pudiendo sufrir tan grande peso los andamios, quiébranse las cuerdas, rómpense los palos, y dan con una grande multitud de tablas y maderos abajo, y tras ellos más de 100 hombres con grande estruendo y ruido y voceria de la gente.

Quizo la Divina Bondad que donde todos pensábamos que había lastimados y heridos se levantasen todos sanos y buenos sin lesión alguna, y que todo parase en risa y en mayor devoción a los santos, atribuyéndo todos este buen suceso a la Providencia Divina y patrocinio a las santas reliquias.

~ Acabado el coloquio, se prosiguió la procesión para nuestra casa. Estaba nuestra iglesia bien aderezada. En saliendo de la iglesia mayor, los soldados que por la mañana habían hecho muy bien su oficio y todo el día disparando del campanario de la iglesia mayor, estando puestos con mucho orden en la plaza disparando con gran concierto muchas veces sus arcabuces, llegó todo el acompañamiento a nuestra casa. Dicha la oración, volviéronse todos a las suyas, cerrada ya la noche, alabando a Dios y a los santos y a la Compañía que tanto había trabajado en esta ocasión, y honrado a esta ciudad con letras y reliquias, que son los mayores tesoros que una república puede tener. Pusiéronse aquella misma noche las reliquias en sus cajones con buen orden. Estuvieron las reliquias patentes y descubiertas toda la octava, acudiendo de dentro de la ciudad y fuera de ella todos los días mucha gente a visitar los santos, haciendo novenas, ofreciendo mucha cera para que ardiese delante de ellos. Pero otras personas más devotas y poderosas no se contentando con dar cera dieron alguna plata para que comiencen a adornar.

~ Y aunque es verdad que se hizo solemne fiesta. a las santas reliquias el día de su recivimiento y colocación, no se contentando con esto el padre Provincial, ordenó que se hiciese particular fiesta el día de la octava en nuestro colegio. Previnose mucha música y danzas, cantó la misa el padre provincial, y aunque no se convidó la real audiencia vinieron casi todos los señores oidores. Predicó el padre rector Francisco de Vitoria muy apropósito de la fiesta. Por la tarde vino el presidente y Real Audiencia. Predico el padre /74r/ Luis de Santilan muy a gusto de todos, muy curioso y docto sermón, habiendo antes y después de él mucha variedad de música con órgano, harpa, chirimias, flautas. Finalmente se remató la fiesta en la distribución de los premios del certamen poético. Hubo muchas y muy buenas y agudas composiciones. Estuvieron puestos los papeles en nuestra

iglesia toda la octava. Diéronse los premios a los beneméritos, y agradeciendo mucho su trabajo a todos, aunque los santos son agradecidos que sin certamen poético dan el premio a la devoción con miráculos acontecimientos, pero principalmente contaré lo que le aconteció a una monja de la Concepción llamada Mencia del Espíruto Santo, la cual habiendo visto y adorado con mucha devoción la cabeza de San Fortunato, fue tanto el consuelo que le causo en su alma que llevada de la devoción y fervor presente prometió al santo de hacerle un particular servicio cada día sin faltar en esto. Con la ocasión de componer las andas, cúpole a esta religiosa monja la suerte de aparejar las andas en que habían de poner a San Fortunato, y quedando una noche muy cansada, siendo muy tarde, no tuvo lugar de rezar todas sus devociones pero la de San Fortunato no la quizo dejar por más cansada que estuviese. Cumplió con su devoción, y acostándose en su cama, vencida del sueño, dejose la vela encendida junto a la cama. Dentro de breve rato se prendió fuego en su aposento, y en la fraçada de la cama comenzó a arder a gran priesa, (cosa maravillosa) sintió que San Fortunato la tomaba de los hombros y le decía levántate que te quemas. Ella como estaba en el primer sueño no pudo despertar de allí a dos credos. Tomandola el santo de los hombros con mayor fuerza, le volvió a decir levántate que te quemas. Ella entonces alterada abrió los ojos y vió las llamas y el humo espeso que daban vueltas a su celda. Ella encomendándose al santo comenzó con las manos a apagarlo, rindiéndose el fuego a la que el santo ayudaba. Pero para que constase del caso, la buena monja se quemó las manos, dando después testimonio con las manos y ropa de lo que la noche antes había pasado. Quedó confirmada en su devoción, y todo el convento devotísimo a las santas reliquias y principalmente a San Fortunato, cuya fiesta quieren celebrar cada año con gran solemnidad y para esto han pedido siquiera un diente suyo. Concedióselo el Padre Provincial con mucho gusto. Admirable es Dios en sus santos. Ellos nos favorecen a todos, y nos alcancen gracias de su Divina Magestad, que asi como celebramos sus fiestas imitemos sus virtudes, para que les seamos compañeros en la gloria de que gozan. Amen.

[...]

/88v/

También me pareció partir con esta casa como con las demás se había hecho de las reliquias que nos trajo el Padre Procurador. Envié buena parte de ellas, las cuales se recibieron con gran fiesta, admiración y estima, porque no había en la ciudad más que una reliquia colocada en la iglesia mayor, y asi cuando vieron tantas y tan insignes reliquias decían que el remedio de su ciudad les había venido con la Compañía, y esto se confirmaba con la venida a ella de los santos. Trájose pues un sagrario dorado de tres varas en alto con seis encasamentos de columnas y grabadas y doradas que se cierra con dos puertas doradas y pintadas con tarjas y letreros de la sagrada escritura, y con dos figuras, una de San Victorino M y otra de S Vital M. Del uno tenemos el cuerpo y del otro la cabeza. Aparéjanse diez andas, algunas de ellas muy ricas, cargadas de joyas de oro y esmeraldas de mucho valor, que son las piedras preciosas que da este Reino, y todas muy curiosas y adornadas de sedas y pasamanos de oro. Pareció juntar la colocación de las reliquias con la fiesta de las Carnes Tolendas, y asi el domingo de la quincuagésima fue la clerecía, ciudad y religiones todas en procesión al monasterio de Santa Clara, a donde muy de mañana se habían llevado las andas y reliquias, y desde allí comenzaron una muy solemne procesión con muchas danzas de indios delante y buena música. Después de la cruz alta se seguia en las primeras andas un medio cuerpo dorado con una reliquia grande en el pecho de Santa Cirila V y M. En las segundas andas venían un brazo dorado con una canilla del brazo de Santa Quintilina V y M; en las terceras andas se seguía un relicario de madera dorado de vara y m.a. de alto con ángeles plateados con sus encasamientos grandes y capaces, en que iban las siguientes reliquias de santos M de razonable tamaño: un poco de casco de S Saturnino M, de la canilla de S Crescencio M, otra de S Justo M, de la de S Provo M, del casco de S Floro M, de S Segundino M, tres huesos de S Vital M, de S Liberato M, muela de S Baleria V y M, huesos de S Adria V y M, tres muelas un diente /89r/ y huesos de 17U mártires, huesos de S Liberato M, de S Anatolinio M, hueso de los 40 M de S Plácido M, de S Gaudioso M, de S Basilio M, S Vicente M. En las cuartas andas iba otro medio cuerpo de Santa Beatriz V y M, con reliquia en el pecho de la misma santa. En las quintas andas iban en dos cálices doradas una costilla y un pedazo

de casco de S Eugenio M, y en medio de estos cálices un relicario dorado con reliquias de nuestro B. Staislao y pendiente de las andas una redoma de sangre y huesos de San Sabino M. En las sextas andas, iba otro relicario de vara y media de largo como el de las andas terceras; llevaba un buen pedazo de casco de S Constantino M, costilla de S Victorino M, costilla de S Valentín M, y otros huesos, dedo de S Emerontino M, del vestido de nuestro santo padre Ignacio, canilla de Franocimo M, encaje de la barba de S Eugenio M, canilla de S Leon M, de la canilla de S Feliciano M, de S Largo M de S Sereno M, hueso de Santa Bibiana V y M, de S Erasmo M, de S Casiano M. Las séptimas andas llevaban tres cálices de plata, en el uno dorado, con una salvilla encima, iba la cabeza de San Vital M, a los dos lados iban una canilla de S Vicente M, y otra de S Marcon (Maximo en el otro documento) M, y venía pendiente un pomo grande de vidrio con polvos de Santa Reparata Virgen y M. En las octavas andas iba un brazo dorado en que iba una hermosa canilla de una de las once mil vírgenes y a sus dos lados en dos cálices una costilla de San Anastasio M, y una canilla de S Florencia M. Iban estas andas riquisimamente aderezadas de personas devotas a las 11U vírgenes. En las andas novenas(grandes en otro documento) iba un cofrecito de terciopelo carmesí con ferramenta y guarniciones doradas el cuerpo de San Victor M, y encima del un caliz y salvilla dorados la cabeza del mismo M, que es uno de los dos cuerpos que VP dio para esta provincia, sacados del cementerio de Prisila en la Vía Salaria. El otro quedó en el Colegio de Cartagena con otras reliquias de cuyo colocación no me han enviado relación. Después de estas andas se seguía el guión que llevaba el alguacil mayor de la ciudad, y despuésd del iba el diácono con la figura y retrato del sudario de Visançon de alemania, en que está impreso el rostro de Cristo NS, después de muerto tocado a la santa sábana, llevabalo tan bien como guión, y luego se seguían las andas del Santo Lignum Crucis, pieza mucho de estimar que envió a esta provincia el p. Jaconios Domenich, rector del Colegio Romano, yva en un relicario de plata sobre dorado con muchos engastes de esmeraldas que vale más de 200 pesos, el cual dió una señora principal de esta ciudad muy devota de nuestra Compañía. Estas andas valían más de 6000 (8U en el otro documento) pesos de joyas y piezas de oro. Iban en hombros de sacerdotes de las religiones con estolas en el cuello, y debajo de palio cuyas varas

llevaron los regidores, y las demás andas iban también en hombros de religiosos y clérigos y personas de la congregación. De esta manera llegaron a nuestra iglesia, que estaba muy bien derezada de sedas y quadros y el Santísimo Sacramento descubierto para recibir (descubrir en el otro documento) las reliquias, y por el Jubileo de las 40 horas hubo misa y sermón de las reliquias, y a la tarde un escogido coloquio de los mártires. El día siguiente también hubo misa y sermón del Santísimo Sacramento, y a la tarde otro Coloquio del Santísimo Sacramento. El martes se remató con otra misa solemne, mucha música y sermón. A propósito de la fiesta de Carnes Tollendas, mudadas /89v/ en espirituales, y a la tarde fue el coloquio. También a propósito hubo en estos tres días muchas confesiones y comuniones, mucha cera y música, y comenzose una gran devoción a las santas reliquias que se continua acudiendo a su ynvocacion a sus necesidades ofreciendo cera que arde en su presencia y asistiendo todo el dia en oracion delante de ellas

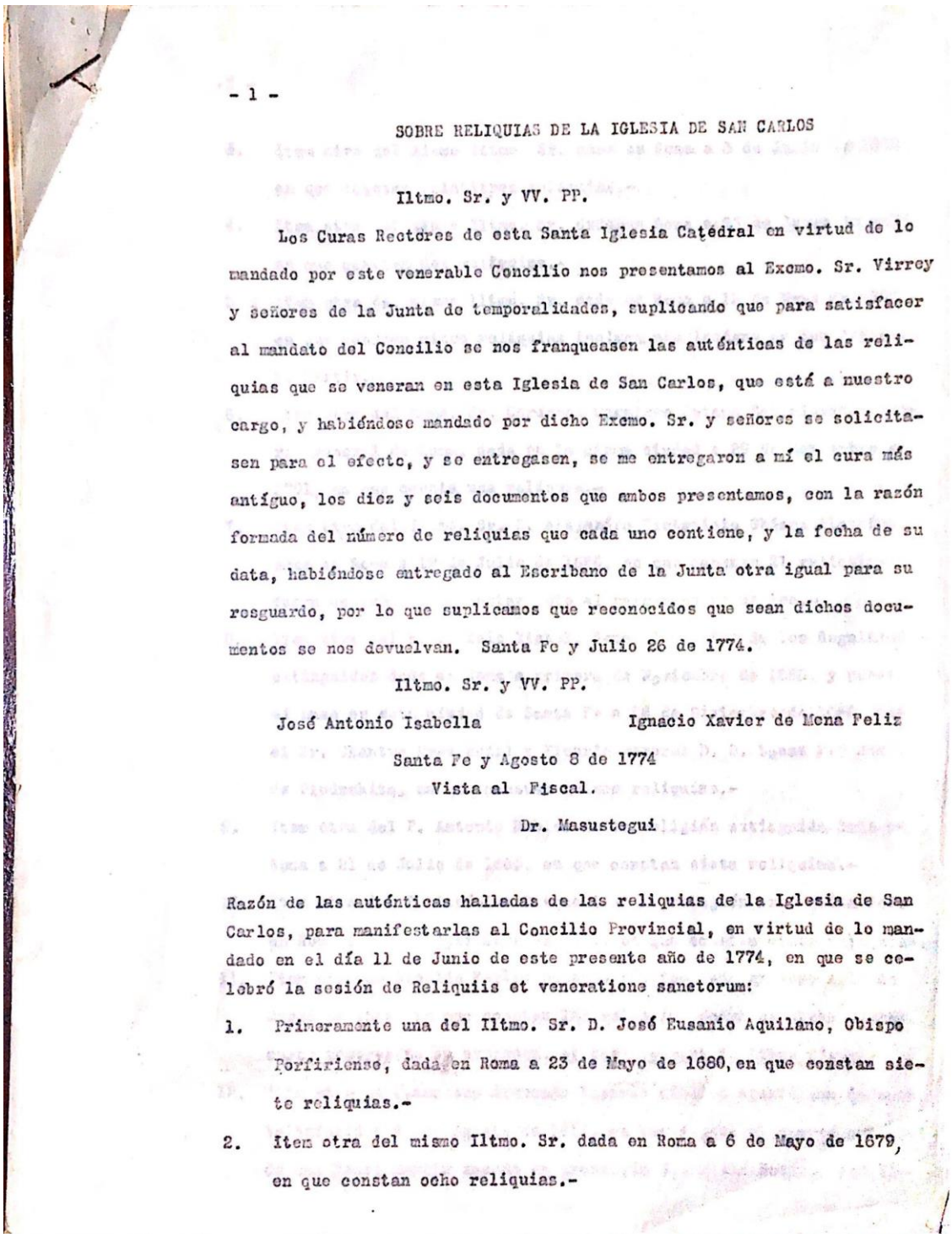
d. Dossier de 1774

ATSI

Livre *Autenticas de las reliquias*

Sobre reliquias de la iglesia de San Carlos

1774



- 1 -

SOBRE RELIQUIAS DE LA IGLESIA DE SAN CARLOS

Iltmo. Sr. y VV. PP.

Los Curas Rectores de esta Santa Iglesia Catedral en virtud de lo mandado por este venerable Concilio nos presentamos al Excmo. Sr. Virrey y señores de la Junta de temporalidades, suplicando que para satisfacer al mandato del Concilio se nos franqueasen las auténticas de las reliquias que se veneran en esta Iglesia de San Carlos, que está a nuestro cargo, y habiéndose mandado por dicho Excmo. Sr. y señores se solicitasen para el efecto, y se entregasen, se me entregaron a mí el cura más antíguo, los diez y seis documentos que ambos presentamos, con la razón formada del número de reliquias que cada uno contiene, y la fecha de su data, habiéndose entregado al Escribano de la Junta otra igual para su resguardo, por lo que suplicamos que reconocidos que sean dichos documentos se nos devuelvan. Santa Fe y Julio 26 de 1774.

Iltmo. Sr. y VV. PP.

José Antonio Isabella — Ignacio Xavier de Mena Feliz

Santa Fe y Agosto 8 de 1774

Vista al Fiscal.

Dr. Masustegui

Razón de las auténticas halladas de las reliquias de la Iglesia de San Carlos, para manifestarlas al Concilio Provincial, en virtud de lo mandado en el día 11 de Junio de este presente año de 1774, en que se celebró la sesión de Reliquiis et veneratione sanctorum:

1. Primeramente una del Iltmo. Sr. D. José Eusanio Aquilano, Obispo Porfiriense, dada en Roma a 23 de Mayo de 1680, en que constan siete reliquias.-
2. Item otra del mismo Iltmo. Sr. dada en Roma a 6 de Mayo de 1679, en que constan ocho reliquias.-

3. Item otra del mismo Iltmo. Sr. dada en Roma a 3 de Julio de 1680, en que constan veintitres reliquias.-
4. Item otra del mismo Iltmo. Sr. dada en Roma a 26 de Junio de 1680, en que constan dos reliquias.-
5. Item otra del mismo Iltmo. Sr. dada en Roma a 15 de Mayo de 1680, en que constan cinco reliquias inclusa una insigne de San Fortunato Martir.-
6. Item otra del Emmº. Sr. Cardenal Carpineo Obispo Sabiniense,y Vicario general de Roma, dada en la misma ciudad a 29 de noviembre de 1701, en que consta una reliquia.-
7. Item otra del Iltmo. Sr. D. Alejandro Victoricio Obispo Alatrino, dada en Roma a 19 de Julio de 1650, en que constan 21 reliquias fuera de una que por estar roto el pergamino no se lee.-
8. Item otra del P. Govisio Nichel, General que fué de los Regulares extinguidos dada en Roma a primero de Noviembre de 1653, y puesto el pase en esta ciudad de Santa Fe a 16 de Diviembre de 1658, por el Sr. Chantre Provincial y Vicario general D. D. Lucas Fernández de Piedrahita, en que constan quince reliquias.-
9. Item otra del P. Antonio Robles de la religión extinguida dada en Roma a 21 de Julio de 1653, en que constan siete reliquias.-
10. Item otra del P. Gerónimo Busqueti de la religión extinguida dada en Roma a 15 de Septiembre de 1653, en que constan cinco reliquias.-
11. Item otra de Nicolás Farlem Notario público dada en Roma a 15 de Marzo de 1602, en que constan 143 reliquias fuera de otras muchas, cuyos nombres no se expresan, et scripta sunt in libro vitae.-
12. Item otra de Francisco Avendaño Notario público Apostólico dada en Valladolid a 22 de Agosto de 1611, en que consta el cuerpo entero de San Mauro Martir sacado en presencia del mismo Notario con li-

cencia de la Santidad de Clemente VIII de las Catacumbas de la Iglesia de San Sebastian, extramuros de la ciudad de Roma, y entregado allí por el mismo Notario al P. Hernando de la Bastida, y después el mismo P. hizo donación y entrega de dicho Santo Cuerpo, en el Colegio de San Ambrosio de Valladolid por ante el mismo Notario al P. Luis de Santillana Procurador de este nuevo reino para que se coloque en el Colegio, que la religion extinguida tenía en esta ciudad, y no en otra parte.-

13. Item otra del P. Claudio Aquaviva, general que fue de la religión extinguida dada en Roma a 22 de Marzo de 1602, en que constan las reliquias de San Ponciano P. y M. de San Policarpo Obispo y M. et expossibus sanctarum undecim millium virg. et martir.-

14. Item otra del Iltmo. Sr. D. F. Ambrosio Machín Arzobispo de Caller, Primado de Cerdeña, dada en Caller a primero de Noviembre de 1633, en que constan sesenta reliquias.-

15. Item otra del referido P. Aquaviva dada en Roma a 7 de Abril de 1611 en que constan tece reliquias a mas de dos cuerpos de dos Santos mártires sacados con facultad de la Santidad de Paulo V del cementerio de Priscilla in vía salaria, cuyos nombres no se expresan, et scripta sunt in libro vítae.-

16. Item otra del Iltmo. Sr. D. Carlos Brolia Arzobispo de Turín dada en 4 de Mayo de 1611, y en ella consta que el Santo sudario, que se guarda en esta Iglesia de San Carlos está tocado a la sabana Santa original, que se venera en la suntuosa Capilla de la Santa Iglesia Metropolitana de la Corte de Turín, que le es en todo semejante y parecido, y que se tocó en el citado día 4 de Mayo del dicho año, día que en aquella Santa Iglesia se celebra la fiesta de la Sabana Santa; y que se hallaron presentes el Serenísimo Duque de Saboya,

los Serenísimos Principes Mauricio, Cardenal de la Santa Rª. Iglesia y Victor Amadeo Principe de Piamonte, sus hijos, y muchos Iltmos Señores Obispos y Potentados, y los Canónigos de la dicha Metropolitana de Turín.-

Y para que sirva de algún gobierno al sujeto que el Concilio destinare para el reconocimiento de las auténticas, que presento, he sacado este sucinto apunte del contenido de ellas. Santa Fé y Julio 26 de 1774.-

José Antonio Isabella.

Iltmo. Sr. y Señores del Concilio.

Las reliquias que se hallan en la Parroquia de San Carlos, y que me tocaron en suerte para discernir las que tienen o no auténticas y se hallan o no en el Martirologio son las siguientes:

1. Primeramente una cabeza con letrero: San Dionisio Martir, cuya auténtica no se halla. En el Martirologio romano se hallan doce Dionisios mártires colocados en diversos días, sin que podamos discurrir de cual de ellos es la presente cabeza.
2. Un cuerpo entero de San Benigno Mártir tiene auténtica y en el Martirologio romano se hallan cuatro Benignos mártires.
3. San Donato mártir, hueso entero del muslo tiene auténtica,y en el Martirologio romano se hallan trece Donatos mártires, sin que podamos discernir de cual de ellos es la presente reliquia.
4. Santa Constancia mártir, un hueso entero del antebrazo. Se halla en el Martirologio romano el diez y nueve de Septiembre, y en las auténticas que se me han entregado no la encuentro.
5. Santa Inocencia mártir, hueso entero del antebrazo; no se halla en el Martirologio, ni en las cuatro auténticas que se me entregaron.
6. Compañero de San Plácido, media quijada, se llama Anastasio; se halla en el Martirologio romano, a once de Octubre; no está en mi poder la auténtica.
7. Dos huesos enteros del antebrazo y una cabeza entera sin la quijada inferior, todos tres de una de las once mil vírgenes: no hallo sus auténticas en las que están en mi poder.
8. Cabeza entera sin la quijada inferior del compañero de San Mauricio mártir, llámase Leoncio, y se halla en el Martirologio a once de Julio , no hallo su auténtica en las que tengo.
9. San Fortunato mártir, cabeza entera sin quijada inferior; no está

en mi poder su auténtica. En el Martirologio romano se hallan quince Fortunatos mártires.

10. Fragmentos considerables de todo el cuerpo de San Ántimo mártir; no consta la identidad de él en las auténticas que se me entregaron, y en el Martirologio romano se hallan tres Ántimos mártires.

11. Fragmentos considerables del cuerpo de San Liberato mártir, se halla en el Martirologio el veinte de Diciembre ; no se me entregó su auténtica.

12. Reliquia insigne de San Teodoro mártir, y fragmentos pulverizados de San Anastasio mártir de todo el cuerpo: en el Martirologio romano se hallan doce Teodoros y quince Anastasios mártires.

13. Reliquia insigne de Santa Iluminata mártir; no se me entregó su auténtica: en el Martirologio se hallan dos Iluminatas vírgenes, pero no mártires.

14. El muslo de San Magno no tiene auténtica, y en el Martirologio se hallan siete Magnos.

15. Hueso de San Donato ut supra de una de las extremidades.

16. Hueso entero del muslo de San Concilio mártir tiene auténtica dada en Roma a 15 de Junio de 1653.

Todas estas reliquias fueron especialmente concedidas a los Colegios de la Compañía extinguida, como se infiere de las auténticas que se encuentran, y en su consecuencia, aun cuando todas tuviesen las correspondientes auténticas, y se hallasen todos los Santos de quienes son en el Martirologio, no podría esta Catedral, y por consiguiente ni el Clero, rezar de ellas; porque solo pueden rezarse las reliquias de cuya identidad consta auténticamente y cuyos dueños se hallan en el Martirologio (no se habla de los Santos de España, o de sus Diócesis, conforme a la Bula de Gregorio XIII) en la Iglesia

en donde se hallan, o se guardan, y se veneran las reliquias; de modo que si estas se veneran en la Iglesia Catedral o matriz, solo en ella se deben rezar, sin que el rezo pueda extenderse a las otras Iglesias Parroquiales, ni al Clero, conforme expresa declaración de la Sagrada Congregación de Ritos de 12 de Mayo de 1642, y de 8 de Abril de 1628 como se puede ver en la serie de los Decretos de Gavanto a los números 40 y 60. Este es mi sentir, que sujeto al mejor dictamen de los sabios y peritos en materia de rúbricas. Santa Fé, 15 de Noviembre de 1774.

Fray Francisco de San Joaquín,

Agustino Recoleto.

Santa Fé y Diciembre cinco de mil setecientos setenta y cuatro.

Antes de proveer sobre el expediente de las reliquias, que existen en esta Santa Iglesia Metropolitana, acerca del oficio y rezo de ellas, hágase el reconocimiento correspondiente, para saber si son o no insignes, por los Padres Consultores del Concilio Dr. D. Manuel Navarro y M.R.P. Fray Francisco de San Joaquín, con asistencia de los Señores Dn. Miguel Masustegui, Secretario, y Dr. Dn. José Mutis, Notario Mayor de él, y todos expresarán su dictamen con toda claridad y distinción.

Dr. Masustegui.

Con este mismo día, habiendo precedido el aviso correspondiente, se juntaron hacia las cuatro de la tarde en la Sacristía de esta Santa Iglesia Metropolitana el Sr. Dr. Dn. Miguel Masustegui, Secretario del Concilio; el Dr. Dn. Manuel Navarro, y el R.P. Fr. Francisco de San Joaquín, Consultores; y yo el infrascrito Notario Mayor del Concilio: para que cada uno en la parte que le pertenece, y yo como Médico Anatómico, en virtud del Decreto que antecede, hiciésemos el reconocimiento de todas las reliquias, que existen en esta Santa Iglesia; las que puestas de manifiesto, examinadas, y reconocidas con toda individualidad, hallamos ser en la forma siguiente:

1. Reliquia de San Vicente Mártir: es el hueso de la sura falto por ambos extremos.
2. Reliquia de San Liberato Mártir: es el hueso cubito del antebrazo falto por el extremo inferior.
3. San Benito Papa y Mártir: es un hueso aforrado en damasco colorado,

de ocho dedos de largo: no se pudo averiguar qué hueso sea.

4. Reliquia de San Benigno Mártir: es un hueso del brazo falto por el extremo inferior.

5. Reliquia de San Liberato Mártir: es el hueso radio del antebrazo falto por el extremo inferior.

6. Reliquia de San Concordio Mártir: es el hueso cubito del antebrazo falto por el extremo inferior.

7. Reliquia de San Primitivo Mártir: es un pedazo de canilla de una cuarta de largo: parece ser de muslo.

8. Reliquia de San Clemente Mártir: hueso de una cuarta de largo: parece ser del brazo.

9. Reliquia de San Máximo: es un hueso de casi una cuarta de largo: y parece ser la parte superior del hueso del muslo.

10. Reliquia de San Exuperancio: es un hueso de casi una cuarta de largo: y parece ser la parte superior de la tibia.

11. Reliquia de San Antonino Mártir: es un pedazo de canilla de casi una cuarta de largo: no se puede averiguar qué hueso sea.

12. Reliquia de San Magno Martir: es un pedazo de canilla de una cuarta de largo: no se puede averiguar qué hueso sea.

13. Reliquia de las once mil Vírgenes: es un pedazo de canilla de casi una cuarta de largo: parece ser la parte superior del muslo.

14. Reliquia de San Vicente Mártir: es un pedazo de canilla de casi una cuarta de largo: no se puede conocer qué hueso sea.

15. Reliquia de Santa Agueda: son dos pedazos del casco o cráneo.

Y todas estas con algunos otros huesos pequeños se guardan en dos pequeñas pirámides de vidrios a cuatro caras, guarnecidas, y sobrepuestas en pedestales de plata en forma de candeleros; a excepción

de la reliquia de Santa Agueda, que está por separado. Y de haberse hecho con el debido cuidado este reconocimiento doy fé.

José Celestino Mutis
Notario Mayor del Concilio.

Iltmo. Señor, y Señores

El Dr. Dn. Manuel Antonio Navarro Consultor Jurista a esta consulta dico: que arreglándose a la letra del precedente decreto debe decir, que vistas con todo esmero las quince reliquias manifestadas en el apunte antecedente, halla que ninguna de ellas es insigne, y tambien que no hay testimonio de su identidad. En cuya atención V.S.I. y Comprov^es señores resolverán lo mas seguro del mayor agrado de los santos y lo que fuere mas significativo de nuestra debida obediencia a la Santa Sede a cuya infalible corrección sujeto mi humilde dictamen, y a la de V.S.I. y Señores. Santa Fe, y Diciembre nueve de mil setecientos setenta y cuatro años.

Manuel Antonio Navarro.

Iltmo. Señor y Señores.

En atención a que por reliquia insigne, atentos los decretos de la Sagrada Congregación, se entiende cabeza, brazo o muslo; y que las que se expresan en este indice no se visten de esta cualidad, como expresamente se ve; y que menos consta de su identidad: pues no se nos han manifestado sus auténticas; soy de parecer no gozan del indulto o privilegio de rezarse; el que en todo sujeto al dictamen de V.S.I. y Vtras. Señorías, y de los que estuvieren mas prácticos en las rubricas y decretos. Colegio de San Nicolás de Tolentino de Agustinos Descalzos de Santa Fe, Diciembre 10 de 1774.

Fr. Francisco de San Joaquin.

Santa Fe y Diciembre 13 de 1774

Visto este expediente por los Padres del Concilio determinaron se prevenga a los maestros de ceremonias formen los directorios para el Oficio divino con arreglo a los Breves pontificios y decretos de la Sagrada Congregación de Ritos en orden a los Santos de quienes se ha de rezar por haber reliquia que sea según lo prevenido en dichos Breves y decretos.

Dr. Masustegui.

Sr. Dr. Dn. José Celestino Mutis.

Iltmo. Sr. Recibí el billete de vuestra merced, con fecha del día de ayer, al que debo decir, y satisfacer, que en virtud de lo mandado por el Iltmo. Sr. Presidente y VV. PP. del Concilio Provincial, sobre que arregle el directorio para el Oficio divino con arreglo a los decretos y Breves pontificios y decretos de la Sagrada Congregacion de Ritos, en orden a los Santos de quienes se debe rezar: Digo que las tablas que hasta aquí he formado han sido arregladas a las bulas y decretos pontificios y costumbres que ha habido en esta Santa Iglesia. Y para lo sucesivo, sujetándome a lo mandado por Su Iltma. y VV. PP. omitiré las reliquias, pues no constan examinadas y visitadas por los SS. Consultores que se pueda rezar de ellas.

Es cuanto puedo y debo informar en el asunto y ofrecerme a cuanto mandare, para obedecer, como tan suyo

Santa Fe, y Diciembre 14 de 1774

De Vmd.
Su más humilde Capellan
Dr. Dn. Juan Manuel de
Galvis Espinosa

Leg. 117
Archivo Arquid.